LES TEMOINS DU CHRIST.

HISTOIRE

DE CHACUN DES

SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

COMPOSANT LA PREMIÈRE COMPAGNIE DE JÉSUS

PREMIERS TÉMOINS DE SES MIRACLES ET THAUMATURGES EUX-MÊMES

PREMIERS HÉRAUTS DE L'ÉVANGILE, COADJUTEURS DES APOTRES

Premiers Pasteurs, ou évêques des grandes cités de l'Univers

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS LES RÉCITS SCRIPTURAUX ET PATROLOGIQUES, D'APRÈS LES MONUMENTS INÉDITS ET LES ANTIQUES TRADITIONS

PAR M. L'ABBÉ MAISTRE

Chanoine honoraire de Troyes, professeur de Théologie, etc.

Eritis mihi testes in Jerusalem usque ad ultimum Terræ.

Vous serez mes témoins depuis Jérusalem jusqu'aux extrémités de la Terre.

(ACTES DES APOTRES, I, 8.)

In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis Terræ verba eorum.

Leur voix a retenti par toute la Terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de l'Univers.

(PSAL., VIII, 5, ROM., X, 18.)

3e ÉDITION.

PARIS

F. WATTELIER ET Cie, LIBRAIRES

19, RUE DE SÈVRES, 19

1868

GRANDE CHRISTOLOGIE

2e PARTIE.

LES TÉMOINS DU CHRIST

QUATRIÈME CLASSE DE TÉMOINS.

PRÉFACE.

Ces histoires des temps de Jésus-Christ et des Apôtres sont pour tout le monde du plus haut intérêt. Elles montrent comment ces bienheureux Disciples ont suivi l'Homme-Dieu en personne et ont formé la première compagnie de Jésus : comment ils ont été établis les témoins immédiats de ses prodiges et de ses prédications; ils ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, examiné et touché de leurs mains tout ce qu'ils ont été appelés à attester concernant le Verbe Divin, revêtu de notre humanité. Ce sont nos premiers Pères dans la foi; ce sont les premiers pasteurs des Chrétiens, les premiers curés des paroisses; ils ont planté en tout lieu les premières chrétientés, et les ont arrosées de leur sang. Aujourd'hui que les plus vives attaques sont dirigées contre les preuves mêmes du Christianisme, le témoignage collectif de ces illustres martyrs du Christ devient aussi nécessaire qu'à l'époque primitive de l'Eglise. Tandis que les Rationalistes contemporains nient les miracles de Jésus-Christ avec une audace effrontée, sans aucune preuve, sans autre raison que les désirs de leurs passions et que les vains rêves de leur imagination, des personnages historiques, réels, parfaitement honnêtes, viennent confondre ces négations téméraires par leurs affirmations désintéressées et positives. Les témoignages de ces témoins oculaires ont la

plus grande valeur démonstrative qu'il soit possible de souhaiter : ils sont irréprochables, ils sont nombreux, ils sont signés avec tout le sang des témoins eux-mêmes; ils sont, conséquemment, péremptoires. Les prodiges de Jésus se trouvent ainsi placés au degré le plus élevé de la certitude historique. — Trop longtemps laissés dans l'oubli, demeurés même inconnus au sein de nos populations chrétiennes, ces vénérables et saints personnages, mis en lumière, réjouiront le monde par leur présence, par l'histoire de leurs propres actes miraculeux, par le retentissement de leur voix apostolique, par leurs irrécusables protestations en faveur de la divine réalité des faits de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

CATALOGUE

DES

SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

CHOISIS PAR LUI-MÊME.

---

1. S. BARNABÉ 10
2. S. ANTIPAS 35
3. S. ANANIAS 45
4. S. PARMÉNAS 54
5. S. ALEXANDRE, frère de S. Rufus 57
6. S. ÉTIENNE, protomartyr 65
7. S. NICANOR 135
8. S. MNASON 138
9. S. ANDRONIQUE 140
10. S. JUNIAS, évêque d'Apamée 140
11. S. STACHYS 145
12. S. SIMON-NIGER 148
13. S. PHILIPPE, diacre 151
14. S. TIMON 158
15. S. ARISTION 162
16. S. CARPUS 165
17. S. PATROBAS 171
18. S. AGABUS, prophète 173
19. S. AMPLIAS 177
20. S. JEAN-MARC 179
21. S. OLYMPAS 185
22. S. ARISTARQUE 187
23. S. SIMÉON, frère de Jésus 169
24. S. PRISCUS 196

25. S. ARCHIPPE 202
26. S. JEAN L'ANCIEN ou le Prêtre..... 204
27. S. QUARTUS, évêque de Béryte..... 207
28. S. ABDIAS..... 210
29. S. EVODIUS..... 220
30. S. ARTÉMAS (*V. notice hist. de S. Terentius*).. 432
31. S. EPAPHRODITE..... 224
32. S. URBAIN..... 228
33. S. LAZARE, etc..... 230
34. S. JUDE-BARSABÉ..... 250
35. S. MAXIMIN..... 252
36. S. MARTIAL..... 257
37. S. AMMAON..... 272
38. S. NARCISSE..... 274
39. S. JOSEPH-BARSABÉ..... 277
40. S. MATTHIAS..... 280
41. S. LUC, évangéliste..... 281
42. S. LUCIUS de Cyrène..... 296
43. S. RUFUS (V. la *Notice hist. de S. Alexandre*). 57
44. S. ZÉNAS..... 299
45. S. HÉRASTE, évêque de Panéade..... 302
46. S. MANAHEN..... 305
47. S. JESUS LE JUSTE (V. la *Notice hist. de S. Térentius*)..... 432
48. S. HERMAS..... 308
49. S. EPAPHRAS..... 311
50. S. HÉRODION, évêque de Patras..... 314
51. S. AZYNCRITE (V. *Notice de S. Hérodion*).... 314
52. S. PHLÉGON, évêque de Marathon (*Notice de S. Hérodion*)..... 314
53. S. HERMÈS, évêque de Dalmatie (*même Notice*). 314
54. S. MARC, évang..... 319
55. S. APELLES..... 363
56. S. LUCIUS de Laodicée (V. *Not. de S. Apelles*).. 363

57. S. CLÉMENT, évêque de Sardes (V. *ibid.*)..... 363
58. S. SILAS..... 367
59. S. JASON, évêque de Tharse..... 379
60. S. SOSIPATRE, évêque d'Iconium (V. *Notice de S. Jason)*..... 379
61. S. NATHANAEL..... 390
62. S. TYCHICUS..... 394
63. S. TITE..... 396
64. S. CRESCENT..... 404
65. S. CLÉOPHAS..... 409
66. S. PROCHORUS..... 414
67. S. PHILOLOGUE (V. la *Notice de S. Patrobe)*.. 171
68. S. THADDÉE..... 416
69. NICOLAS..... 429
70. S. TÉRENTIUS, ou TERTIUS..... 432
71. S. ARISTOBULE..... 435
72. S. VALÉRIUS..... 438
CONCLUSION GÉNÉRALE DU LIVRE..... 461

AUTRES DISCIPLES DE JÉSUS ET DES APOTRES,

Qui furent admis dans l'ordre des Septante-Deux Disciples[1], *et qui exercèrent le même ministère avec eux ou après eux :*

S. Joseph d'Arimathie.
S. Barsimée.
S. Ignace.
S. Siméon le Lépreux.
S. Sosthènes.
S. Pancratius..
S. Trophime.
S. Paul, qui ensuite prit rang parmi les Apôtres
S. Dominus.
S. Aquila,
S. Sopatre.
S. Apollon.
S. Lin.
S. Clément de Rome.
— Hermogènes.
S. Zachée.
S. Apollinaire.
S. Epénoetus.
S. Caius.
— Phigellus.
— Démas.
S. Onésiphore.
S. Philémon.
S. Pudas.
S. Nicodème.
S. Eubulus et S. Nymphas.
S. Rhodon ou Rhodion.
S. Timothée.
S. Hiérothée.
S. Stéphanas.
S. Eutrope.
S. Zozime.
S. Asprénas ou Aspren.
S. Marcianus ou Marcien.
S. Eucharius.
S. Materne.
S. Potentien.

Et la multitude des autres ouvriers évangéliques de ces temps primitifs.

[1] *Ita chron. Alex. p.* 60.

HISTOIRE

DES

SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES

DU CHRIST

QUI FURENT DESTINÉS A ÊTRE LES TÉMOINS IMMÉDIATS ET DIRECTS DES FAITS DIVINS DE JÉSUS.

Election et mission des Soixante-douze Disciples de Jésus. — Instructions qu'ils reçoivent de la bouche du Christ.

« Après cela, dit l'Evangéliste S. Luc, le Seigneur choisit « encore Soixante-douze autres Disciples, et il les envoya deux « à deux devant lui, dans toutes les villes et dans tous les « lieux où lui-même devait aller. Et il leur disait :

— « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. « Priez donc le Seigneur de la moisson qu'il envoie des ouvriers « en sa moisson. Allez, voici que je vous envoie comme des « agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni « chaussures, et ne saluez personne dans le chemin. En quelque « maison que vous entriez, dites premièrement : *La paix soit à « cette maison!* Et si quelque enfant de la paix est là, votre « paix reposera sur lui, sinon elle retournera à vous. Demeu- « rez en la même maison, mangeant et buvant de ce qu'il y « aura chez eux; car l'ouvrier est digne de son salaire. Ne « passez point de maison en maison. Et en quelque ville que « vous entriez, si l'on vous reçoit, mangez de ce qui sera mis

[1] S. Luc. X. 1-24.

« devant vous. Et guérissez les malades qui y sont, et dites-
« leur : Le royaume de Dieu approche de vous. Mais en
« quelque ville que vous soyez entrés, s'ils ne vous reçoivent
« pas, allez dans les rues, et dites : Nous secouons contre vous
« jusqu'à la poussière de votre ville, qui s'est attachée à nos
« pieds; sachez cependant que le royaume de Dieu s'est appro-
« ché de vous. Je vous dis que dans ce jour-là, Sodome sera
« traitée moins rigoureusement que cette ville-là. Malheur à
« toi, Crozaïn! malheur à toi, Bethsaïde! car si les miracles
« qui ont été faits en vous, avaient été faits dans Tyr et dans
« Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence,
« assises dans le sac et dans la cendre. Mais Tyr et Sidon
« seront traitées au jour du jugement avec moins de rigueur
« que vous. Et toi, Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras
« abaissée jusqu'aux enfers. Qui vous écoute, m'écoute; qui
« vous méprise, me méprise : or, qui me méprise, méprise
« celui qui m'a envoyé.

« Or, les Soixante-douze revinrent avec joie, disant :

— « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en
« votre nom.

« Et il leur dit :

— « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. Voici
« que je vous ai donné pouvoir de fouler aux pieds les ser-
« pents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi [1],
« et rien ne vous nuira. Toutefois, ne vous réjouissez point de
« ce que les Esprits vous sont soumis; mais réjouissez-vous
« plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.

« En cette même heure, Jésus tressaillit de joie par l'Esprit-
« Saint, et dit :

— « Je vous rends grâces, ô Père! Seigneur du ciel et de
« la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Sages et

[1] On ne doit donc pas s'étonner de voir dans les actes des 72 Disciples, des relations d'expulsions de démons. On devrait plutôt s'étonner si l'on n'y en trouvait point, ou que très-rarement.

« aux Prudents, et que vous les avez révélées aux Petits et « aux Simples ; oui, mon Père ! car il vous plut ainsi. Toutes « choses m'ont été remises par mon Père. Et nul ne sait qui « est le Fils, sinon le Père ; ni qui est le Père, sinon le Fils, et « celui auquel le Fils le voudra révéler.

« Et, se retournant vers ses Disciples, il leur dit en parti- « culier :

— « Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous « voyez ! car je vous déclare que beaucoup de Prophètes et « beaucoup de Rois ont désiré voir les choses que vous voyez, « et ne les ont point vues, et entendre les choses que vous en- « tendez, et ne les ont point entendues. »

Il est fait mention des 72 Disciples dans les plus anciens monuments de l'antiquité chrétienne, notamment dans les constitutions apostoliques [1], dans les ouvrages de S. Clément [2], disciple des Apôtres, dans S. Dorothée, S. Hippolyte, dans Tatianus, Origène, Ammonius, S. Ephiphane, S. Jérôme, S. Augustin, Bède, et plusieurs autres auteurs anciens et modernes [3] : tous comptent 72 Disciples, non 70. Si quelquefois des auteurs ont mis 70 au lieu de 72, c'était pour abréger le discours. L'usage, remarque judicieusement le savant Cotelier, aura plus aisément fait 70 de 72, que 72 de 70. S. Jérôme [4] dit que, comme les 12 Apôtres ont été prophétiquement préfigurés par les 12 fontaines d'Elim, ainsi les Septante Disciples ont été pareillement préfigurés par les soixante-douze palmiers

[1] Constitut. Apost. *l.* 2, *c.* 55.

[2] Recogn. l. 1, c. 40.

[3] Apud. Baron. an. 33, n. 38. — S. Domininus, l'un des 72 disciples, dans les actes que nous avons de lui, parle de ces B. Disciples, et dit à ce sujet : « Binos Dominus Discipulos ad prædicandum misit, quatenus hoc tacitus innuat, qui caritatem erga alterum non habebit, prædicationis officium nullatenus suspicere debet. » — *Vide* Episc. Equilinum ; auct. Chronici Paschalis ; Vincent. Bellov. ; Georg. Wicel. ; — le 13e chap. du Ve livre de la *Christologie*, où se trouvent les dénombrements des 72 Disciples, dressés par les anciens.

[4] S. Jérôme, ep. 127

qui bordaient les rives des 12 fontaines d'Elim. « C'est, ajoute-t-il, des 12 fontaines des 12 Apôtres, que sont découlées toutes les eaux qui ont arrosé le désert aride de tout l'univers. Or, près de ces eaux se sont accrus les 72 palmiers, par lesquels nous entendons les Docteurs du second ordre, car le saint Evangile nous représente les 12 Apôtres comme étant les premiers maîtres dans l'Eglise, et les Septante Disciples comme étant des docteurs d'un rang inférieur. Selon ce même Père, c'est *à tous ces Apôtres*, que S. Paul dit que Jésus-Christ est apparu après sa résurrection, afin que les 72 pussent, comme les 12 Apôtres, rendre témoignage au triomphe du Christ sur la mort et à tous ses autres miracles.

Au commencement de son ministère public, Moïse, le type prophétique du Messie, choisit douze[1] Princes ou Grands Chefs, qui devaient être comme les Pères des 12 tribus d'Israël. Et, dans la suite, il choisit encore dans chaque tribu six autres chefs, en tout 72 Juges[2], qui devaient être autant de Sénateurs ou Anciens, et autant d'assesseurs, destinés à aider les Douze dans les affaires administratives et judiciaires.

Moïse a parfaitement figuré Jésus-Christ, qui, au commencement de son ministère, choisit semblablement 12 Apôtres et 72 Anciens, c'est-à-dire un Apôtre et six prêtres ou Anciens pour chaque tribu. Dans l'Eglise, comme l'enseignent S. Anaclet[3] et S. Jérôme, les prêtres ont succédé aux 72 Disciples, comme les Evêques aux Apôtres.

Les 72 Interprètes de la sainte Ecriture figuraient aussi les 72 Bienheureux Disciples de Jésus-Christ, en ce qu'ils étaient destinés les uns et les autres à donner aux Gentils la connaissance de la parole divine.

Le même S. Anaclet, qui vécut avec les premiers hommes

[1] Num. c. VII, ℣. 12.

[2] Num. XI. 14.

[3] S. Anaclet *epist.* 2. — S. Jérôm. *ad Marcell.* vide Tirinum, *in c.* X. *S. Lucæ*; Le Pontifical Romain, *de ordinatione presbyteri.*

apostoliques, nous apprend que l'institution de l'Ordre des 72 Disciples, ou des simples Prêtres, a eu pour but, dans la pensée de Jésus-Christ, de venir en aide à ceux qui ont la plénitude du Sacerdoce, c'est-à-dire aux Apôtres et aux Evêques; que ceux-ci sont destinés aux titres des grandes villes, et ceux-là aux titres des cités moins considérables, des bourgs et des autres centres ruraux.

« Sacerdotum, fratres, Ordo bipartitus est, et sicut illum Dominus constituit a nullo debet perturbari. Scitis autem a Domino Apostolos esse electos et constitutos, et postea per diversas provincias ad prædicandum dispersos. Cum vero messis cœpisset crescere, videns paucos esse operarios, ad eorum adjumentum septuaginta duos eligi præcepit Discipulos. Episcopi vero Domini Apostolorum; Præsbyteri quoque, Septuaginta duorum Discipulorum locum tenent. Episcopi non in castellis aut modicis civitatibus debent constitui, sed presbyteri per castella et modicas civitates atque villas debent ab episcopis ordinari et poni; singuli tamen per singulos titulos suos.... Ne vilescat nomen episcopi, ... ad honorabilem urbem titulandus et denominandus est. [1] »

Voici le texte du Pontifical Romain, qui établit le même point doctrinal :

« Dominus præcipiens Moysi, ut 70 viros de universo Israel
« in adjutorium suum eligeret, quibus Spiritus S. dona divi-
« deret, suggessit; quos tu nosti, quod seues populi sunt. Vos
« siquidem in Septuaginta viris et Senibus signati estis. Sub
« eodem quoque mysterio, et eadem figura in novo Testamento
« Dominus Septuaginta duos elegit ac binos ante se in prædi-
« cationem misit... Tales itaque esse studeatis, ut in adjuto-
« rium Moysi, et duodecim Apostolorum, Episcoporum, vide-
« licet catholicorum, qui per Moysen, et Apostolos figurantur,
« digne per gratiam Dei, eligi valeatis. »

[1] S. Anacleti. *epist.* 3, 1 *et* 2.

Les Eglises Orientales honorent les Septante tous ensemble sous le titre d'*Apôtres* le IV^e^ jour de janvier, et les Eglises Latines, le XV^e^ jour de juillet, sous le nom de *Disciples*[1].

On a donné divers catalogues des noms de ces Bienheureux Disciples du fils de Dieu. Mais on y a remarqué des erreurs que nous allons expliquer. S. Dorothée, évêque de Tyr, et, avant lui, S. Hippolyte, ont dressé ces dénombrements, et, se fondant sur cette tradition, *que presque tous ces hommes apostoliques qui étaient dans la société de Jésus, sont mentionnés dans les épîtres de S. Paul*, ils ont réuni ces différents noms, qui, la plupart, sont réellement ceux des Disciples du Christ; mais quelques-uns ne sont évidemment pas ceux des personnes qui ont été dans la compagnie de Notre-Seigneur; ils désignent seulement ceux qui furent admis *ensuite* à la dignité et au rang des Septante Disciples, ou qui succédèrent dans les temps apostoliques aux premiers Disciples manquants. Ainsi quelques-uns ont compté S. Ignace et S. Timothée au nombre des 72 Disciples de Jésus-Christ, parce que ces fervents prosélytes avaient été élevés ou associés à ce ministère, comme S. Paul avait été élevé à la dignité et au rang des Apôtres, bien qu'il n'eût pas été élu par Notre-Seigneur en même temps que les Douze. Voilà ce qui peut expliquer les différences de noms qu'on trouve dans les anciens catalogues des Septante Disciples. Il a suffi que les derniers admis au rang de Disciples de Jésus-Christ eussent porté ce titre, pour qu'ils fussent comptés au nombre des 72 premiers Disciples du Christ.

Pour nous, laissant ce qui semble contestable dans la tradition, nous nous attacherons à ce qui est historiquement ou traditionnellement certain, au sujet de ces Bienheureux Disciples, choisis par Jésus-Christ même, pour composer le nombre des Septante. Ainsi, prenant avant tout pour guides les preuves fournies par la Sainte Ecriture, ou par la tradition véritable, nous compterons au nombre des Septante, *S. Jason*, que

[1] Acta SS. 15 *Julii die*.

S. Luc appelle *un ancien Disciple du Seigneur*, ANTIQUUM DISCIPULUM, de même que ceux qu'indique S. Epiphane[1], savoir :

« *Etienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmé-*
« *nas* et *Nicolas*; de plus, *S. Matthias*, *S. Marc*, *S. Luc*,
« *S. Juste, S. Barnabé, S. Apelles, S. Rufus, S. Niger*, etc. »

On doit ranger parmi les Septante, *S. Thaddée*, selon Eusèbe ; *S. Ananie*, selon Baronius; *S. Aristion et S. Jean l'ancien*, selon Papias ; *S. Jude-Barsabas*, *S. Silas*, *Lucius de Cyrène*, *Manahen*, *Andronique* et *Junias*, selon Tillemont[2], etc.; parce qu'il y a des raisons solides qui établissent ce point historique. Les traditions de tout l'Orient, consignées dans les monuments publics des Eglises, démontrent que les autres Disciples, que nous avons indiqués dans ce nouveau catalogue, faisaient véritablement partie du nombre des Septante.

Or, de la certitude de l'histoire des 72 Disciples de J.-C. découle une puissante démonstration en faveur des faits divins de Notre-Seigneur.

En effet, en partant de cette certitude, le récit évangélique est désormais démontré, non par des raisonnements subtils et métaphysiques, mais par ce qu'il y a de plus positivement réel, par des faits historiques, par des faits nécessairement authentiques et vrais, par 72 histoires de personnages, qui formèrent la première compagnie de Jésus, qui furent ses disciples principaux, ses enfants spirituels, ses premiers disciples évangéliques; qui, après avoir été les témoins oculaires de ses œuvres, et après l'avoir reconnu pour un homme-Divin, pour le fils de Dieu même, se dévouèrent à lui jusqu'à sacrifier leur vie, donnant ainsi la plus grande preuve possible de la vérité des faits de Jésus et de la sincérité de leur témoignage. Rien n'est au-dessus d'une telle démonstration.

[1] S. Epiph. *In panar. l.* 1. *tom.* 1. *in fine, de Christo, c.* 4.

[2] Tillemont, Calmet, *Dict. de la Bible, art.* Disciple.

On regarde comme une merveille le nombre des témoins profanes cités dans Bullet : on trouve avec raison que le témoignage de pareils témoins forme une preuve irréfragable. Mais qu'est-ce que le nombre, qu'est-ce que la qualité de ces témoins, si on compare le témoignage indirect, le témoignage verbal de ces derniers, au témoignage direct et positif, au *témoignage de sang*, des 72 Disciples ?

Quelle est imposante, cette nuée de témoins oculaires, qui, dispersés sur tous les points de la terre, confessèrent Jésus-Christ, jusqu'à livrer pour lui leur vie !

Qu'on ne nous parle plus ici de paraboles, de mythes, d'exégèses symboliques, ce n'est plus la question. Voilà ici des hommes et des faits, des fidèles et des pasteurs, qui accompagnent la personne de Jésus-Christ; je vois la Judée, théâtre des actions du Christ, convertie en grande partie avec différents peuples de la terre, presque aussitôt que Jésus-Christ est remonté au ciel. Cela suppose nécessairement le grand nombre des premiers témoins de Jésus-Christ, leur prédication, et leur véracité notoire. Ce point historique est hors de toute contestation. Les faits les plus éclatants, les personnages contemporains sont la démonstration de l'Evangile. La vérité des œuvres surnaturelles de Jésus ressort du fond même des plus grands événements de cette célèbre époque.

La translation du monde des Intelligences a été, alors même, opérée par les 12 Apôtres et par leurs 72 Coopérateurs. Par eux, l'Orient et l'Occident sont entrés dans une voie nouvelle. Le Paganisme avec ses institutions séculaires a fait place alors au règne du Christianisme. Cette immense révolution morale a été l'ouvrage des Disciples de Jésus.

Quels hommes ! Quels travaux ils entreprirent sous l'influence de leur foi ! Quelle force, quelle mâle énergie ils surent déployer ! Quelle largeur de conceptions et de vues ! Quelle résolution ! Quelle activité ils firent paraître dans l'exécution de leurs vastes desseins apostoliques ! Le plus petit

d'entre eux était comme le plus grand des hommes de notre âge.

Après avoir été les fondateurs des diverses églises de la terre, après les avoir gouvernées durant quelque temps en qualité d'évêques, les Septante Disciples du Christ s'élancèrent, le Prince des Apôtres à leur tête, vers la capitale de l'empire romain, sur Rome, le boulevard de l'idolâtrie universelle, combattirent aux côtés de Pierre, et renversèrent le royaume de l'enfer. Là, ils reçurent les saluts et les félicitations de Paul et des différentes églises de la Grèce civilisée. Là, environnant la personne de Pierre, Pasteur universel de l'Eglise de Dieu, et gouvernant avec lui, en qualité de coadjuteurs et de collaborateurs évangéliques, les différentes chrétientés qu'ils avaient fondées, ils reçurent en partie avec lui la palme triomphale du martyr.

Daigne le ciel multiplier parmi nous les imitateurs de ces hommes désintéressés, vraiment grands, vraiment admirables !

Qu'il est consolant pour le chrétien de voir cette ancienne constitution ecclésiastique perpétuée de siècle en siècle jusqu'à nos jours, et de reconnaître les Septante-deux Disciples de Jésus-Christ survivant dans les divers pasteurs qui conduisent les différentes églises du monde, et principalement encore dans ces 72 Cardinaux [1], qui entourent à Rome le successeur de saint Pierre, N. S. P. le Pape, et qui, avec lui et sous ses ordres, gouvernent l'Eglise Catholique !

[1] Le nombre des 72 Disciples, que N.-S. établit d'après le nombre des peuples et des langues *, tels que les compte La Genèse et l'antiquité tout entière, et également d'après le nombre des familles du peuple d'Israël et des chefs du Sanhédrin, était l'image et le prélude des 72 cardinaux de l'Eglise (*Dr Sepp.*). La ville de David, au temps de Jésus, avait 12 portes. Ainsi les Apôtres se tiennent, pour ainsi dire, aux douze portes de la Céleste Jérusalem. Ils sont comme les 12 colonnes, les douze portes du Temple de Dieu, dont le Christ est la pierre angulaire, et les 72 Disciples sont comme les gonds, *Cardines*, de ces portes sacrées.

* La Chronique d'Alexandrie, p. 12, compte 72 peuples ou nations dans l'univers, correspondant aux 72 langues du monde : « Hi sunt, *inquit*, (72) *populi*, quos Dominus Deus super faciem terræ dispersit, pro numero duarum supra septuaginta linguarum. »

SAINT BARNABÉ

L'un des témoins immédiats des faits de Jésus;
L'un des principaux d'entre les 72 Disciples [1];
Homme Apostolique et Thaumaturge;
Martyr célèbre de Jésus-Christ.

I.

« Le 11 juin, dit le Martyrologe Romain, fête de S. Bar-
« nabé apôtre, originaire de Chypre, qui, ayant été ordonné
« apôtre des Gentils avec S. Paul par les Disciples, parcourut
« avec lui un grand nombre de provinces, remplissant partout
« avec succès le ministère de la foi évangélique. Enfin, étant
« venu en Chypre, il y consomma son apostolat par un glo-
« rieux martyre. Son corps, par la révélation qu'il en fit lui-
« même, fut trouvé, du temps de l'empereur Zénon, avec un
« exemplaire de l'Evangile de S. Matthieu, écrit de sa main. »

S. *Barnabé*, que S. Luc [2] et les premiers Pères de l'Eglise qualifient *Apôtre*, parce qu'il prit une grande part à tout ce que firent les 12 Apôtres pour l'établissement du Christianisme, était originaire de l'île de Chypre. C'est là que sa famille, qui était de la tribu de Lévi, s'était retirée à cause des

[1] S. Barnabé fut l'un des 72 Disciples de Jésus-Christ, selon Eusèbe, *l.* 2, *c.* 1, *Hist.*; S. Epiph., *in Panario*, *l.* 1; Beda, *Act. Apost. cap.* 4; Alexandre de Chypre, *in encomio de S. Barnaba*; S. Hippolytus, martyr, *in lib. de 72 Discipulis*; S. Doroth., *in synopsi*; Baron., *an.* 34 *et ad Martyrol. Rom.*, et d'autres auteurs. — D. Calmet, *Dict. de la Bible*; Tillemont, *même Hist.*, *t.* 1, *p.* 27. Voyez aussi la *Chronique d'Alexandrie*, p. 62. TOM. XV. BIBLIOTH. SS. PP.

[2] Act. XIV. 13.

troubles de la guerre. Elle y habitait et possédait des biens et un établissement, parce que la Loi Mosaïque ne défendait point aux Lévites de séjourner hors de leur pays, ni d'acquérir des possessions dans les contrées de la Gentilité. Outre que ses parents étaient fort riches[1], et qu'ils possédaient de grands biens dans cette île, ils avaient encore une terre excellente située près de Jérusalem et d'autres propriétés dans cette ville.

Le nom de *Barnabé*, qu'ils donnèrent à leur fils, signifie *le fils de la Consolation*, ou *le fils de la Prophétie*. Ils l'appelèrent encore *José* ou *Joseph*, voulant ainsi l'honorer du nom du célèbre patriarche Joseph, dont S. Barnabé imita les vertus pendant toute sa vie.

Les Historiens Grecs, Clément d'Alexandrie[2], Eusèbe[3], S. Epiphane[4], Alexandre[5] de Chypre, nous apprennent que ses parents le conduisirent dans sa jeunesse à Jérusalem, et confièrent son éducation aux mains du célèbre docteur Gamaliel; ce fut à cette école fameuse qu'il apprit la Loi et les Prophètes et qu'il eut pour condisciple S. Paul, alors appelé Saul. Il fit de grands et rapides progrès dans les sciences sacrées, ainsi que dans la vertu et dans la piété.

Les mêmes écrivains dont nous venons de parler rapportent que, dans le temps même où le jeune Barnabé se livrait encore à l'étude de la Loi, Notre-Seigneur Jésus-Christ se trouvait à Jérusalem, venait de guérir le paralytique dans la Piscine Probatique, et opérait plusieurs autres prodiges. A la vue de ces merveilles toutes divines, qu'il examina de ses propres yeux, Barnabé fut saisi d'admiration, se jeta aux pieds du Christ, et le pria de le bénir. Le Christ, qui lit dans le cœur des hommes les sentiments qui les animent, eut pour agréable la foi de Bar-

[1] Alex. mon. Cypr. *c.* 1, *n.* 9, *in vita S. Barnabæ.*
[2] Clem. Alex. *Strom. l.* 2, *p.* 410.
[3] useb. *l.* 1, *c.* 12, *l.* 2, *c.* 1.
[4] S. Epiph. *Hær.* xx, *c.* 4.
[5] Alex. mon. *in vita S. Barn.*, *c.* 1, *n.* 11.

nabé ; il l'accueillit avec bonté et l'admit dans sa Compagnie : ce qui fut pour le nouveau Disciple un motif de plus d'aimer Jésus.

Aussitôt il se rendit dans la Maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, appelé aussi le *Cousin de Barnabé*. Il tint à sa parente le langage suivant :

« Femme, dit-il, venez, et voyez ce que nos Pères ont désiré voir : Jésus, Prophète sorti de Nazareth en Galilée, est maintenant dans le temple : il opère de magnifiques prodiges : Un grand nombre de personnes le regardent comme le Messie qui doit venir. »

A ces paroles, cette femme admirable quitta tout ce qu'elle avait dans les mains, pour se rendre dans le temple du Seigneur : elle y trouva, en effet, Jésus, le Maître du Temple, elle se jeta à ses pieds, et lui adressa cette prière :

« Seigneur, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, venez à la maison de votre servante, afin de bénir vos serviteurs, lorsque vous y serez entré. »

Notre-Seigneur voulut bien satisfaire à sa demande ; et cette femme le reçut avec une grande joie dans le plus beau de ses appartements. Ce fut à dater de ce jour-là que, toutes les fois que Notre-Seigneur venait à Jérusalem, il se rendait avec ses disciples dans cette maison. Ce fut là qu'il célébra la Pâque avec eux, et qu'il leur enseigna les mystères du Nouveau Testament. Une tradition ancienne témoigne que celui qui portait un vase d'eau la veille de la Passion était Marc, fils de cette Marie. Ce fut donc là que Jésus mangea la pâque avec ses Disciples, et qu'après sa résurrection il apparut à l'apôtre S. Thomas. Ce fut là que, après l'ascension du Christ dans les cieux, les Disciples de retour du Mont-des-Oliviers avec les autres frères au nombre de cent vingt, parmi lesquels se trouvaient Marc et Barnabé, se réunirent pour y attendre l'effet de la promesse divine. Ce fut là que le Saint-Esprit en forme de langues de feu descendit sur les Disciples le jour de la Pentecôte. C'est là qu'on a bâti

cette magnifique et sainte Eglise de Sion, la plus grande de toutes les églises.

Lorsque le Christ se rendit de Jérusalem en Galilée, Barnabé l'accompagna dans ce voyage. Ce fut alors que, la multitude des peuples (de la Palestine) venant à lui et embrassant la foi, il dit à ses Disciples :

« *La moisson est considérable ; mais les ouvriers sont en petit nombre.* »

Il choisit donc les 72 Disciples, parmi lesquels Barnabé occupa l'un des premiers rangs. Ce fut alors que Pierre, inspiré par l'Esprit prophétique, lui donna le surnom de *Barnabas*, c'est-à-dire *fils de consolation*, parce qu'il devait un jour procurer de la consolation à tous ses frères, et par son éminente sainteté et par son inépuisable charité qui devait le porter plus tard à vendre sa terre de Jérusalem pour soulager leur détresse commune.

Lorsqu'il eut entendu dire à Notre-Seigneur dans une prédication ces paroles :

« Vendez ce que vous possédez, faites-en des aumônes, et faites-vous des richesses qui ne périssent point, un trésor qui soit placé dans le ciel et qui ne s'épuise jamais ; »

Il n'hésita point ; aussitôt il vendit tous les objets précieux que ses parents défunts lui avaient laissés en héritage, et il en distribua l'argent aux pauvres. Il ne se réserva qu'une seule terre qui devait lui fournir sa subsistance. Mais après la Passion du Sauveur et sa Résurrection, après la descente du Saint-Esprit sur les Disciples, S. Barnabé, de plus en plus enflammé d'amour pour Jésus-Christ, vendit encore cette terre, en recueillit tout le prix et l'apporta aux pieds des Apôtres, sans se rien réserver. Son exemple engagea les autres Disciples à pratiquer la même abnégation.

Au reste, il était libre à chacun de vendre ou de garder ses biens. Mais dans le cas où l'on se déterminait à les vendre pour contribuer au soulagement des pauvres, on paraissait

s'engager par un vœu, ou du moins par une promesse solennelle de renoncer à toute possession temporelle pour embrasser un genre de vie plus parfait. Aussi voyons-nous qu'Ananie et Saphire furent frappés de mort aux pieds de S. Pierre, pour s'être réservés secrètement une partie du prix provenant de la vente de leurs biens ; et l'Apôtre ne leur reprocha autre chose, sinon d'avoir menti au Saint-Esprit, en prétendant tromper les ministres du Seigneur. Quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les Pères ne sont point d'accord. Les uns espèrent qu'ils se seront repentis à la voix de S. Pierre, et qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée, vu surtout qu'ils l'expièrent par un châtiment temporel [1] ; les autres, au contraire, craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence et qu'ils n'aient été précipités dans l'Enfer [2]. Il y en a qui les accusent de s'être rendus coupables de sacrilége, en violant le vœu qu'ils avaient fait de vivre dans la pauvreté volontaire. S. Chrysostôme, S. Basile, S. Isidore de Péluse, observent que le dessein de Dieu, en frappant visiblement des coups de sa justice les premiers auteurs de quelque crime, est d'effrayer et d'instruire quiconque serait tenté de les imiter ; que si la vengeance divine ne se manifeste point toujours par des effets sensibles, les pécheurs ne doivent pas se flatter pour cela de l'impunité ; qu'il est une autre vie où ils subiront des peines proportionnées à leur malice et à leur endurcissement.

Quant à S. Barnabé, il accompagna des plus parfaites dispositions de l'âme l'offrande qu'il fit à Dieu de tous ses biens. Son zèle et sa piété le rendirent très-recommandable parmi les fidèles, et il avait beaucoup de part au gouvernement de l'Eglise.

[1] Orig. *In Matth.*, *p.* 333 ; S. Jérôm., *ep.* 8 *ad Demetr.* S. August. *Serm.* 148, *vel.* 18 *de Div.*

[2] S. Chrys., *Hom.* 12 *in Acta* ; S. Basile, *Serm.* 1 *de instit. Monach.*

II.

Ministère apostolique de saint Barnabé.

S. Barnabé, dans le désir d'amener à la foi de Jésus-Christ, Saul, son ancien et illustre condisciple, avait souvent des conférences avec lui et s'efforçait de le convertir. Mais Saul, ne considérant que la divine institution de la Loi Mosaïque, sans faire attention qu'elle devait avoir son accomplissement et son terme dans la personne du Christ, cherchait à tourner en ridicule S. Barnabé lui-même, disant qu'il était trompé ; il maudissait Jésus-Christ, l'appelant par mépris *le fils du charpentier, l'homme inculte et sans lettres, le crucifié*. Toutefois, comme il voyait que les miracles des Apôtres amenaient à la foi chrétienne une multitude de jour en jour plus considérable, il se sentait cruellement tourmenté dans son âme ; il se joignit aux Scribes de la Synagogue *des Affranchis*, des Cyrénéens et des Alexandrins pour combattre le grand Orateur de la primitive Eglise, S. Etienne ; mais comme il ne pouvait résister à la sagesse et à l'Esprit, qui parlait par la bouche d'Etienne, il se livra à des sentiments de fureur et de rage, il excita contre le saint Diacre des hommes frénétiques tirés de la lie du peuple, et, après que par leur mains il l'eût mis à mort, il souleva une grande persécution contre l'Eglise de Jérusalem. Comme il partait un jour pour Damas avec ces dispositions hostiles aux Disciples de Jésus-Christ, le Seigneur le renversa sur le chemin, et ce fut alors que Saul reconnut comme son Seigneur et son Maître celui qu'il persécutait : ce fut lorsqu'il eût perdu la vue corporelle qu'il commença à ouvrir les yeux de l'intelligence à la Vérité céleste.

Après sa conversion, il revint à Jérusalem, et cherchait à se joindre aux disciples de Jésus-Christ; mais ceux-ci, redoutant ses rigueurs et ne pouvant croire qu'il fût lui-même disciple, fuyaient sa présence. Alors le grand apôtre Barnabé vint au-devant de lui, et lui dit :

« Jusques-à quand, Saul, continuerez-vous à être Saül ? Pourquoi persécutez-vous avec tant d'acharnement Jésus, l'Auteur de tout bien? Cessez de vous opposer à l'accomplissement de ce redoutable mystère, qui a été annoncé dans les siècles passés par les Prophètes, et qui a été de nos jours manifesté pour notre salut. »

Saul entendant ces paroles, se jeta aux pieds de Barnabé, versa des larmes, et dit :

« Pardonnez-moi, Barnabé, docteur de la vérité, je connais maintenant par expérience et je sais que ce que vous m'avez dit est véritable. Celui que je maudissais et que je persécutais, je confesse présentement qu'il est le fils Unique du Dieu vivant; qu'il lui est coéternel, qu'il participe à sa substance divine, à sa gloire, à son trône céleste; qu'il est la splendeur de la gloire et la figure parfaite de Dieu le Père, invisible maintenant à nos regards. Dans ces derniers temps il s'est anéanti pour nous et pour notre salut, en se faisant homme, et en naissant de la sainte Vierge Marie : il s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, il est ressuscité d'entre les morts le troisième jour, il a apparu à vous autres, ses Apôtres, et il s'est élevé dans les cieux, où il est assis à la droite du Père, d'où il viendra un jour pour juger les vivants et les morts, et où il règnera sans fin. »

S. Barnabé, entendant un tel langage dans la bouche d'un blasphémateur et d'un persécuteur, fut saisi d'un sentiment d'étonnement, mêlé d'admiration; ses yeux se mouillèrent de larmes de joie, il l'embrassa avec tendresse, et lui dit :

« Et qui vous a appris, Saul, à répéter des paroles révélées du ciel? Qui a su vous persuader et vous porter à reconnaître la filiation divine de Jésus de Nazareth ? Où avez-vous puisé cette parfaite connaissance des dogmes célestes ?

Alors Saul, le visage baissé, versant encore des larmes, le cœur plein d'un repentir qui se manifestait au dehors, lui répondit :

— C'est le Seigneur Jésus lui-même, c'est celui contre qui j'ai proféré des blasphèmes et que j'ai persécuté, c'est lui-même qui m'a enseigné ces choses. Car il m'est aussi apparu, à moi tout indigne que je fusse de cette grâce; ses paroles retentissent encore à mes oreilles; car il a usé à mon égard de sa plus grande miséricorde. Lorsque je fus renversé sur le chemin de Damas, il me dit avec l'accent de quelqu'un qui se défend, plutôt qu'avec l'autorité de celui qui est indigné :

— Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?

Pour moi, saisi de crainte et d'effroi, je lui répondis :

— Qui êtes-vous, Seigneur ?

Le Seigneur, continuant avec un ton de douceur et de bonté, me dit :

— Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez.

Alors, admirant sa patience infinie, je le priai, et lui dis :

— Qu'ai-je à faire, Seigneur ?

Au même instant, il m'instruisit des vérités que je viens d'indiquer et de plusieurs autres.

A ce discours, le grand S. Barnabé prit Saul par la main, et le conduisit aux Apôtres :

— Pourquoi, leur dit-il, fuyez-vous l'un des premiers pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, dans la pensée que c'est un loup ravissant? Le Christ s'est choisi cet homme pour être l'un des principaux pasteurs de son église, l'un des plus habiles pilotes de son vaisseau, l'un des plus intrépides guerriers de sa milice sacrée, et pour être l'un de ses plus illustres paranymphes.

Alors S. Paul raconta, en présence des Apôtres, tout ce qui lui était arrivé sur la route de Damas, comment il avait vu le Seigneur Jésus, ce qui lui avait été dit, les prédications qu'il avait faites ensuite à Damas avec une liberté apostolique. Dès lors donc, il prêcha avec eux dans la ville de Jérusalem. Mais les Juifs ne pouvaient supporter que Celui qui naguère persécutait le nom de Jésus-Christ, l'annonçât présentement. Ils résolurent de le mettre à mort. Les Apôtres, ayant eu con-

naissance de ce complot, envoyèrent S. Paul à Tarse, pour prêcher l'Evangile dans sa patrie.

Quelques années après, les prédications de plusieurs Disciples que la persécution de Jérusalem avait dispersés parmi les Gentils, et notamment celles de Lucius de Cyrène, de Manahen et de Simon-*Niger,* ayant eu un grand succès à Antioche, il fut question d'envoyer dans cette ville quelqu'un d'un rang supérieur, qui fut (très-probablement) revêtu du caractère épiscopal, pour confirmer les néophytes et pour donner une forme à la nouvelle église. Le choix des Apôtres tomba sur Barnabé. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il ressentit la joie la plus vive à l'occasion du progrès qu'avait fait l'Evangile ; il exhorta fortement les fidèles à la ferveur et à la persévérance; il prêcha lui-même et augmenta encore de beaucoup le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Quelque temps après, comme il avait besoin d'un coopérateur, saint Barnabé s'en alla à Tarse pour chercher S. Paul et pour l'amener à Antioche. S. Paul, charmé de la nouvelle qu'il apprenait, répondit avec joie à l'invitation que lui fit S. Barnabé. Ces deux Apôtres demeurèrent ensemble un an entier dans la ville d'Antioche, et ils y firent un si grand nombre de conversions, que ce fut là que les Disciples commencèrent à être appelés *chrétiens* [1].

L'Ecriture appelle saint Barnabé *un homme bon* par excellence : ce qui signifie qu'il possédait dans un haut degré la douceur, la simplicité, la bienfaisance, la piété et la charité. Elle ajoute qu'il était *plein de foi,* c'est-à-dire, plein de cette vertu qui, en même temps qu'elle éclairait son esprit sur la connaissance des vérités célestes, passait dans son cœur, animait toutes ses actions, lui inspirait une espérance vive, et un ardent amour pour Jésus-Christ, le remplissait de courage au milieu des travaux du ministère, le pénétrait de joie dans

[1] Act. xi. 20-27.

les plus violentes persécutions. L'écrivain sacré dit encore que saint Barnabé était *rempli du Saint-Esprit.* Cela signifie que tout son cœur était possédé par le Saint-Esprit et que tous ses mouvements, ses paroles et ses sentiments étaient inspirés par l'Esprit Divin, qui avait rempli cette grande âme de ses dons célestes. Une sainteté aussi parfaite était accompagnée du pouvoir d'opérer les miracles les plus éclatants. Saint Barnabé, dévoué tout entier à la cause de Jésus-Christ, s'exposait tous les jours aux persécutions et aux dangers pour la propagation de l'Évangile. C'est ce qui a fait dire que toute sa vie a été un continuel martyre, et les apôtres, assemblés en concile à Jérusalem, disaient en parlant de saint Barnabé et de saint Paul, *qu'ils avaient donné leurs vies pour le nom du Seigneur Jésus* [1].

Ce fut vers cette époque, que saint Barnabé, selon que le rapportent saint Clément de Rome et Alexandre de Chypre [2], après avoir prêché en différents lieux la parole divine, arriva jusqu'à Rome, capitale de l'empire romain, et que le premier de tous les apôtres et des disciples, il prêcha l'Evangile, annonça Jésus-Christ et les prodiges éclatants qui avaient été opérés en Judée. Plusieurs se convertirent à la foi, et honoraient saint Barnabé avec beaucoup d'empressement. Saint Clément de Rome, disciple de saint Pierre, rapporte que saint Barnabé émut toute la ville de Rome par sa prédication et que ce fut ce saint qui le détermina lui-même à se transporter dans la Judée et à venir auprès de saint Pierre, et des autres apôtres. Lorsqu'il était à Rome l'objet des louanges universelles, il quitta secrètement cette ville, pour éviter la gloire humaine ; car ce bienheureux apôtre surpassait en humilité et en modestie tous les hommes de son temps. Il porta ses vertus au plus haut degré de perfection comme on le voit dans son histoire.

[1] Act. xv. 26.

[2] S. Clem. *recogn.* ; Alex. Monac, *in vita S. Barnabæ, c.* 2, *n.* 20 ; Mombrit. *in legend. SS.* Mediolanense Mss. *vide* Acta SS. 11 *junii* et Liturgiam Ambrosianam, *in præfatione missæ.* Baron. *Annal.*

Bien que les Saintes Ecritures lui assignent partout un des premiers rangs dans la sainte hiérarchie, il s'est constamment attaché à ne choisir que la seconde place, imitant en cela son divin maître qui a dit à ses disciples : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Après avoir débarqué à Alexandrie, capitale de l'Egypte, et y avoir prêché la parole de Dieu, il en sortit, parcourut et évangélisa les villes qui se trouvaient sur son passage, jusqu'à ce qu'il vînt à Jérusalem, d'où il sortit aussi pour retourner à Antioche. C'est là qu'il trouva une église plus nombreuse encore qu'au moment où il l'avait quittée.

Cependant la famine, que le prophète Agabus avait prédite, faisait sentir ses ravages à l'Orient, et surtout à la Palestine. Les fidèles d'Antioche recueillirent une somme considérable pour assister les frères de Judée qui étaient dans le besoin (l'an 44). Ils chargèrent S. Barnabé et S. Paul de faire le voyage de Jérusalem, et de remettre la somme aux chefs de l'Eglise de cette ville. La famine, au rapport de l'historien Josèphe, affligea la Judée durant l'espace de quatre ans. Cela arriva durant le gouvernement de Cuspius-Fadus et de Tibère-Alexandre, sous l'empire de Claude.

A leur retour, les deux Apôtres amenèrent avec eux Jean-Marc, cousin de Barnabé par Marie, sa mère. L'Eglise d'Antioche devint alors très-florissante. Elle avait, outre nos deux Apôtres, plusieurs prédicateurs, tous doués du don de prophétie ; et ces docteurs étaient Simon, dit le *Noir,* Lucius de Cyrène, Manahen [1], frère de lait d'Hérode le Tétrarque, et qui était, comme on le croit, fils de Manahen, prince de Sanhédrin, sous Hillel, grand officier d'Hérode. Comme ils étaient occupés du jeûne et du service du Seigneur, le Saint-Esprit leur fit dire par quelques-uns des prophètes *de séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait destinés.* Le

[1] Act. XIII.

terme *séparer* signifie en cet endroit la même chose que *mettre à part* pour exercer des fonctions divines; et *tirer de toute occupation* qui n'a pas la gloire de Dieu pour objet. C'est en ce sens qu'il dit des Lévites et de S. Paul, qu'ils *étaient séparés*. L'œuvre à laquelle le Saint-Esprit destinait les deux Apôtres était la conversion des Gentils. Toute l'Eglise joignit le jeûne à la prière, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur cette importante entreprise. Après une telle préparation, S. Barnabé et S. Paul reçurent l'imposition des mains; cérémonie par laquelle ils furent établis *évêques* ou *Apôtres des Gentils*.

Ces deux Saints ayant reçu leur mission de la manière qui vient d'être dite, quittèrent Antioche, après avoir pris Jean-Marc avec eux, et allèrent à Séleucie, ville de Syrie, située sur le bord de la mer. De là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre, et vinrent à Salamine, où ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des Juifs. Ils partirent ensuite pour Paphos, ville de la même île, ville fameuse par un temple dédié à Vénus. Ce fut là qu'arriva la conversion de Sergius-Paulus, proconsul romain. Après avoir frappé d'aveuglement le magicien Bar-Jésu, les saints Apôtres se rembarquèrent à Paphos, et firent voile vers Perge en Pamphilie. Jean-Marc se sépara d'eux dans cette ville et retourna à Jérusalem. Ce qui le détermina à cette séparation, fut que, étant encore jeune et faible dans la vertu apostolique, il fut effrayé à la vue des fatigues qu'entraînaient des voyages longs et pénibles, et découragé par les dangers auxquels leur mission les exposait de la part des juifs et des païens. Saint Barnabé ressentit beaucoup de douleur à l'occasion de la démarche de son parent.

De Perge, Paul et Barnabé prirent leur route vers Antioche de Pisidie. Là, ils prêchèrent dans les synagogues des Juifs. Mais, voyant que ceux-ci refusaient opiniâtrement de les écouter, ils leur dirent, que, puisqu'ils rejetaient la grâce qui leur était offerte, ils allaient annoncer les paroles de la vie éternelle aux Gentils, comme le Seigneur l'avait ordonné par ses

Prophètes. Les Juifs, irrités, les firent chasser de la ville. Les deux Saints se rendirent à Iconium, métropole de la Lycaonie, où ils prêchèrent quelque temps. La malice des Juifs les obligea encore d'en sortir ; ils furent même sur le point d'être lapidés.

Ils dirigèrent leur course du côté de Lystre, qui était dans la même province. Les idolâtres de cette ville ayant vu S. Paul guérir miraculeusement un homme perclus de ses membres, s'écrièrent que les dieux étaient venus parmi eux. Ils donnaient à ce Saint le nom de *Mercure*, parce que c'était lui qui portait la parole. Pour S. Barnabé, ils l'appelaient *Jupiter*, sans doute à cause de son extérieur plein de grâce et de majesté [1]. Déjà ils se préparaient à leur offrir des sacrifices, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les deux Saints les en empêchèrent. Mais ces dispositions ne durèrent pas longtemps. Les Juifs soulevèrent les Païens, qui portèrent la fureur jusqu'à lapider S. Paul. On croyait que cet Apôtre était mort. Mais quand les frères furent venus, apparemment pour l'enterrer, il se leva tout à coup, et retourna dans la ville. Il en partit le lendemain avec Barnabé pour se rendre à Derbe. Ils y prêchèrent tous deux avec beaucoup de zèle, et firent un grand

[1] S. Chrysostôme et tous les anciens représentent S. Barnabé comme un homme d'un aspect vénérable et d'une beauté majestueuse ; ils représentent au contraire S. Paul comme un homme de médiocre taille. S. Chrysostôme s'exprime ainsi en parlant du dernier : « C'était un homme qui n'était haut que de trois coudées, mais qui cependant était élevé au-dessus des cieux. » (*Vide Corn. a Lap. et Synopsin Criticorum, hic.* Alexandre de Chypre parle ainsi de S. Barnabé :

« Omnes autem Barnabam reverebantur, propter divinam quamdam « honestatem, quæ in illius adspectu vigebat. Erat enim oris specie valde « gravis, habitu ac veste admodum tenui ; cujusmodi illorum est, « qui delicias abjicientes, in virtutis exercitatione versantur. Erat su- « perciliis contractis, et oculis hilaritatem præ se ferentibus, non tor- « vum aliquid, sed grave quiddam in se habentibus, et reverenter ad- « modum deorsum spectantibus. Oris honestas et labra decora, mellis « suavitatem distillantia, in eodo millo inerant. Non enim aliquid un- « quam pronuntiabat, quod foret supervacaneum. Ejus incessus com- « positus, et ab ostentatione alienus. Totus denique omni ex parte « Apostolus Barnabas, erat tanquam recta quædam Dei columna, « omnium virtutum splendore illustris. »

nombre de conversions. Ils parcoururent de nouveau les villes dont nous venons de parler, afin de confirmer les fidèles dans la doctrine qu'ils avaient embrassée, et d'établir des prêtres dans chaque église. Enfin, après leurs courses apostoliques, ils arrivèrent à Antioche de Syrie, où ils passèrent un temps considérable avec les Disciples, étant remplis de joie et rendant grâces à Dieu, qui avait donné tant de succès à leur ministère.

Ce fut durant leur séjour dans cette ville, que s'éleva cette fameuse dispute sur l'observation des rits de la Loi Mosaïque. S. Barnabé, de concert avec S. Paul, s'opposa à quelques Juifs convertis, qui prétendaient qu'on était obligé de s'assujettir, même sous l'Evangile, aux pratiques cérémoniales de la Loi ancienne. Cette affaire fut portée aux Apôtres, qui, pour l'examiner mûrement, s'assemblèrent à Jérusalem l'an 51 de Jésus-Christ. S. Paul et S. Barnabé furent confirmés dans leur mission, après avoir rendu compte du succès merveilleux qu'avaient eu leurs travaux parmi les Gentils. Ils rapportèrent aux fidèles de Syrie et de Cilicie la lettre synodale du Concile, qui exemptait les nouveaux convertis des Observances légales.

Rien ne montre mieux l'humilité de S. Barnabé, que cette déférence volontaire qu'il avait en tout pour S. Paul. Il avait été appelé le premier à la connaissance de Jésus-Christ; il passait pour le principal Docteur de l'église d'Antioche; c'était lui qui avait présenté saint Paul aux Apôtres; il lui cédait cependant en toute occasion l'honneur de porter la parole, ainsi que la prééminence. S. Paul de son côté, ne cherchait à se distinguer que par son zèle à supporter ce qu'il y avait de plus périlleux et de plus pénible dans les travaux du ministère. Ces deux Saints étaient unis par les liens de la charité la plus tendre; et cette charité ne reçut aucune atteinte d'une diversité de sentiments qui parut entre eux, et qui les sépara l'un de l'autre.

S. Paul proposa à S. Barnabé de faire la visite des Eglises qu'ils

avaient fondées en Asie. S. Barnabé y consentit, mais à condition, que Jean-Marc, qui pour lors se trouvait à Antioche, et qui avait témoigné un vif repentir de sa faiblesse précédente, viendrait avec eux dans les provinces de l'Asie. S. Paul fut d'un avis différent, et crut qu'ils ne devaient point s'associer un homme qui précédemment avait donné des preuves de son peu de courage. Les deux Apôtres se séparèrent par une permission du Saint-Esprit, afin que l'Evangile pût être annoncé en un plus grand nombre de lieux.

Jean-Marc parut dans la suite tout autre qu'il n'avait été et devint un modèle de ferveur et de fermeté dans les épreuves. Il mérita même d'être compté parmi les prédicateurs les plus zélés. S. Paul, dans son épître aux Colossiens [1], parle de lui d'une manière très-honorable ; et dans sa seconde épître à Timothée [2], qu'il écrivit quand il était en prison à Rome, il chargeait son disciple de venir le trouver et d'amener avec lui Jean-Marc, *qui pouvait beaucoup servir pour le ministère* de l'Evangile. Jean-Marc finit sa course apostolique à Biblis, en Phénicie. Il est nommé dans le Martyrologe Romain sous le 27 de septembre.

Après la séparation de S. Paul et de S. Barnabé, le premier parcourut avec Silas la Syrie et la Cilicie ; le second, ayant avec lui Jean-Marc, se rendit dans l'île de Chypre, où il prêcha l'Evangile avec un grand succès. Ses prodiges et ses prédications convertirent une foule de personnes, tant à Salamine que dans le reste de l'île.

S. Barnabé, au rapport de Théodoret, rejoignit S. Paul, qui l'envoya à Corinthe avec Tite.

S. Clément de Rome et S. Dorothée, avec les auteurs des anciens Manuscrits de l'église de Milan, marquent qu'il fit un voyage à Rome. La ville de Milan l'honore comme son patron. Elle se fonde sur une ancienne tradition, appuyée sur des monu-

[1] *Coloss.* IV, 10, 11.

[2] *Tim.* IV, 11.

ments des premiers siècles, et qui portent que le Saint prêcha la foi dans cette ville et qu'il en fonda l'église [1], après avoir annoncé Jésus-Christ à Rome.

Selon cette tradition, S. Barnabé sortit de l'île de Chypre avec son disciple, S. Anatelon, se rendit d'abord à Rome, où il annonça la bonne nouvelle avec un langage simple et sans apprêt; quelques-uns se moquaient des paroles peu polies de cet orateur illettré qui osait s'adresser aux savantes assemblées des Romains. D'autres, qui avaient un jugement sain et éclairé, ne faisant attention qu'aux choses qu'il disait touchant la venue du Fils de Dieu sur la terre, écoutaient respectueusement les discours de cet envoyé du Christ, et se soumettaient aux lois évangéliques qu'il leur exposait.

Mais, voyant que les ennemis de la vérité lui tendaient des piéges et cherchaient à le perdre, il se mit à parcourir les provinces voisines; et, comme après la ville de Rome, Milan était alors une des plus importantes cités de l'Empire, il s'y rendit avec le même Anatelon, de Chypre, et d'autres compagnons, hommes pleins de foi, de vertu et de force d'âme. Il y séjourna quelque temps, et remarqua, comme il le disait lui-même dans la suite, que plusieurs de ses auditeurs écoutaient volontiers la parole divine, mais que les autres n'y croyaient pas. Alors, cet Apôtre, plein de tendresse pour ses frères qui demeuraient dans l'infidélité, versa des larmes en présence de Dieu, invita ses compagnons à implorer avec instance le secours divin, afin qu'ils pussent dissiper les ténèbres de l'erreur du milieu de ce peuple, et montrer à ces hommes idolâtres le chemin de la vérité et de la vie. Par ce moyen de la prière et

[1] Voyez le livre intitulé : *Origine Apostolica della chiesa Milanese, da Nicolao Sormani* 1754; Mombrit. *leg.* Liturgia Ambrosiana, *in præfatione missæ*. Baron. *Annal.* Vicecomes, Doctor Mediolanensis, *in l.* 2 *de ritibus Missæ*, *an.* 1620 *edito*, contendit ritus Ecclesiæ Mediolanensis a S. Barnaba apostolo fuisse institutos, a Sancto Miroclete, ejus Discipulo, auctos, a S. Ambrosio illustratos et ejus nomine decoratos (Apud D. Bouvier, episc. Cenoman., *instit Théolog.*, *t.* 3, *p.* 192.

de la prédication assidue, il fit qu'un grand nombre de personnes embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Alors, s'adressant à son illustre disciple Anatelon, qui était parfaitement instruit de la doctrine apostolique, il lui dit :

— Allez vers cette contrée orientale, qui est du côté de Bresse, et portez à ces peuples l'aliment de la parole céleste. Je crois que la grâce qui vous a été accordée portera ses fruits et qu'il s'y trouvera une multitude de fidèles.

Anatelon accepta avec reconnaissance cette mission, dirigea ses pas vers la cité de Bresse, et y obtint un succès remarquable. Il revint en faire part à S. Barnabé. Cet Apôtre en fut rempli de joie, rendit grâces au Seigneur, exhorta à plusieurs reprises son disciple à faire de plus en plus fructifier les talents qui lui étaient confiés, afin qu'il méritât d'entendre un jour cette parole flatteuse : *Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie du Seigneur*. Il se mit en même temps en prières, et imposant les mains sur son disciple et collaborateur, il lui remit le soin épiscopal du troupeau que le Seigneur lui avait confié, lui commanda d'instruire dans la foi les habitants de Milan et de Bresse, en fixant néanmoins à Milan son siége principal.

Ce fut alors que le B. Barnabé, après avoir disposé et ordonné toutes choses dans cette nouvelle église, assembla ses disciples et leur fit ses adieux, leur disant que la fête de Pâques approchait et qu'il devait la célébrer avec ses compatriotes dans l'île de Chypre. A cette nouvelle, les chrétiens et les païens furent dans une grande tristesse ; car ils étaient heureux de le voir au milieu d'eux. Anatelon lui-même versa des larmes et exprima ses vifs regrets de ce qu'il avait dit qu'il ne reviendrait plus, qu'il allait passer le reste de ses jours avec ses compatriotes, et recevoir bientôt la couronne due à ses travaux évangéliques. Son maître le consolait et lui disait :

— Pourquoi tenez-vous tant à ce que je sois avec vous, lorsque Jésus-Christ, Notre-Seigneur, doit vous assister constam-

ment, selon qu'il nous l'a promis quand il a dit : *Voilà que je suis avec vous pour jusqu'à la fin du monde.* Ignorez-vous cette promesse? et peut-il vous manquer quelque chose lorsque vous travaillerez à la vigne du Père de famille? Voilà qu'avec la doctrine de la foi vous posséderez la puissance des prodiges et vous obtiendrez ce que vous demanderez.

Après avoir ainsi consolé et fortifié son disciple, S. Barnabé gagna le port de Rome et s'embarqua pour l'Orient[1]. Il retourna dans l'île de Chypre, où il trouva plusieurs disciples et ministres de Jésus-Christ : Jean-Marc, Aristion, Timon, Rhodon, Héraclide, Aristoclianus. Ce dernier avait été lépreux ; les apôtres l'ayant guéri à Antioche, le consacrèrent évêque et l'envoyèrent en Chypre. Ce fut chez lui que logea d'abord S. Barnabé pendant un jour. Il alla ensuite à Amathonte, où il fut obligé de secouer la poussière de ses pieds, parce que les habitants, adonnés à l'idolâtrie et aux orgies des fêtes païennes, excités d'ailleurs par le faux prophète Bar-Jésu, ne lui permirent pas d'entrer parmi eux et de leur parler. Seule, une veuve de 80 ans se convertit à la foi. Pour les mêmes motifs, il évita d'entrer dans la ville de Cithium, qui a un promontoire situé au midi de l'île. A Curium, où se trouvait un temple d'Apollon et où les idolâtres se livraient publiquement aux désordres les plus honteux, l'Apôtre, qu'on refusa de recevoir, pria le Seigneur, et plusieurs païens se trouvèrent blessés ou ensevelis sous les ruines d'une partie de la montagne qui tomba sur les coupables [2].

S. Barnabé parcourut l'île entière et convertit à la foi une grande partie de ses habitants. Mais lorsqu'il séjourna à Salamine, qu'il y eût guéri, comme ailleurs, une foule de malades en plaçant sur eux l'Evangile de S. Matthieu, après qu'il eût institué dans les diverses églises des pasteurs et des ministres,

[1] Suivant S. Chrysostôme, *Hom.* 18 *in* 2 *cor.* VIII, et Théodoret, *in* 2 *cor.* VIII, 18, S. Barnabé travailla quelque temps à Corinthe, vers l'an 57.

[2] Acta passionis S. Barn. et præfatio missæ ejusdem apostoli.

il voulut essayer de convertir une synagogue qui était dans le voisinage de Salamine. Il expliqua l'Evangile de S. Matthieu, se mit à instruire les Juifs, et déjà plusieurs d'entre eux embrassaient le christianisme ; ce fut alors que survint le magicien Bar-Jésu avec plusieurs autres Juifs de Syrie. Ils se mirent aussitôt à s'opposer à la prédication de l'Evangile, à soulever la multitude contre l'Apôtre, en disant qu'il *n'enseignait point la vérité, que le Christ Jésus était opposé à Dieu, puisqu'il avait réprouvé la foi, les Prophètes et l'observation du Sabbat.* Ils cherchèrent en même temps l'occasion de le mettre à mort.

Or, S. Barnabé assembla les fidèles et leur dit dans la prévision de la mort prochaine qui l'attendait :

— Vous savez, mes frères, quelle a toujours été ma conduite au milieu de vous : j'ai constamment exhorté chacun de vous à persévérer dans la foi et dans la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la pratique de ses préceptes, dans la fuite de tout mal et des mauvais désirs. Car il faut que chacun de nous se présente un jour devant le tribunal de Jésus-Christ, pour y rendre compte de toutes ses actions. La figure de ce monde est passagère et le Seigneur doit venir juger les vivants et les morts. Ne négligez donc point l'affaire de votre salut, puisque le Seigneur doit venir à l'heure où vous n'y penserez pas. Dans l'espérance des biens futurs, supportez avec patience les travaux et les peines de cette vie. Souvenez-vous de ce que je vous ai souvent répété : que l'adversité et la prospérité de ce temps sont de courte durée; que le bonheur du siècle à venir durera sans fin, et que le châtiment de ceux qui auront commis le péché sera éternel. Faites donc en sorte de vous trouver sans tache au dernier jour, afin que vous ne tombiez point dans les peines de l'enfer. Rappelez-vous les prodiges et les miracles que Dieu a opérés par son serviteur au milieu de vous, et priez le Seigneur pour moi. Car je dois être immolé bientôt, et le moment approche où je serai délivré de ce corps.

Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître. J'ai combattu pour lui; il me réserve une couronne de justice, ainsi qu'à tous ceux qui auront confessé son nom.

Lorsqu'il eut ainsi parlé, il pria Dieu avec toute l'assistance qui versa beaucoup de larmes, de ce que l'Apôtre avait dit que dans peu de temps il allait être délivré de ce corps terrestre. S. Barnabé prit alors le pain et le calice, célébra les divins mystères, et fit la communion eucharistique avec tous ses frères. Après la célébration du sacrifice, il prit Marc avec lui, le tira à part et lui dit :

— Aujourd'hui il faut que je sois mis à mort par les mains des Infidèles. Pour vous, sortez de la ville, allez vers l'Occident, et vous trouverez mon corps, que vous ensevelirez; vous quitterez ensuite l'île de Chypre, et vous irez rejoindre Paul; demeurez avec lui jusqu'à ce que le Seigneur dispose autrement de vous. Il arrivera que votre nom deviendra célèbre dans toute la terre. »

Après ce discours, Barnabé retourna à la synagogue et il enseignait les Juifs, s'appliquant à leur montrer que Jésus est le Christ, fils du Dieu vivant. Alors les Juifs de Syrie, excités par le magicien Bar-Jésu, se saisirent de sa personne, le présentèrent au juge de Salamine, nommé Hypatius, et à un homme appelé Jebussœus, parent de l'empereur Néron; ils lui attachèrent une corde au cou, et le traînèrent dans un lieu situé hors de la ville. Là, après lui avoir fait endurer plusieurs tourments, ils le lapidèrent [1], puis jetèrent son corps dans un bûcher ardent, afin qu'il ne restât aucune partie de son corps. Mais par un effet de la Providence divine, le corps de l'apôtre demeura intact, et ne fut aucunement endommagé par le feu. Jean Marc, conformément à la recommandation de S. Barnabé, sortit vers le couchant avec quelques fidèles, enleva les reliques de l'apôtre, les ensevelit dans une grotte, à cinq stades

[1] L'an 63 de Jésus-Christ, selon S. Chrysostôme ; au-delà de l'an 70 ou 72, selon l'épître de S. Barnabé.

environ de la ville. Ils revinrent ensuite dans la ville, et célébrèrent ses funérailles par leurs larmes et par des marques de deuil. S. Jean-Marc ajoute, dans sa relation, qu'il enveloppa les reliques de l'apôtre dans un linceul, et dans du plomb, et qu'il les plaça dans un endroit secret de la caverne, après avoir mis sur le corps sacré l'Evangile que S. Barnabé avait reçu de S. Matthieu[1]. Il avait avec lui, dans cette circonstance, les disciples Aristion et Rhodon. La persécution ayant continué contre l'Eglise, Jean-Marc sortit de l'île de Chypre et alla rejoindre S. Paul à Ephèse; il fit part à cet apôtre du martyre de S. Barnabé, dont le tombeau demeura longtemps ignoré des Chrétiens. Le cercueil du Saint fut découvert dans la suite près de Salamine, avec l'Evangile hébreu de S. Matthieu. De grands miracles éclataient dans ce lieu. Des hommes possédés par des esprits impurs étaient subitement délivrés en y passant. Ces esprits sortaient en jetant des cris. Un grand nombre de paralytiques, d'estropiés, de personnes affligées de diverses maladies, passaient la nuit et étaient guéries. Ce qui était pour la ville un grand sujet de joie. Tous savaient que la Puissance Divine opérait des prodiges en cet endroit; mais personne ne pouvait comprendre quelle était la cause d'une faveur si remarquable. Les indigènes avaient nommé cette contrée le *lieu de la Guérison*.

Alexandre, moine de Chypre, et Théodore-le-Lecteur, rapportent que sous le règne de l'empereur Zénon, l'an 488, à l'époque où les hérétiques troublaient l'Eglise, S. Barnabé apparut à Anthémius, évêque de Salamine, homme d'une grande sainteté, mais peu capable de lutter dans des controverses contre ses adversaires. L'Apôtre se présenta à lui avec un visage tout céleste, un vêtement resplendissant de lumière et un extérieur éclatant de gloire. Il lui fit un reproche de sa tris-

[1] Tout ce récit du martyre de S. Barnabé se trouve dans les Ménées des églises orientales; — (Calmet.) Dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Ordericus Vitalis, *l.* 2, *c.* 19.

tesse, de sa torpeur et de son abattement. L'évêque, effrayé, se jeta la face, contre terre, versa des larmes et pria Jésus-Christ de venir en aide à son église, en ajoutant que, si cette apparition venait de lui, il daignât la renouveler une seconde et une troisième fois, afin qu'elle fût pour lui certainement divine. Cependant Anthémius, évitant la société des hommes, s'appliquait au jeûne et à la prière. Or, la nuit suivante, le même homme se représenta devant lui dans le même éclat, et lui commanda de ne rien craindre des menaces de ses ennemis. Il lui apparut une troisième fois, et lui promit l'assistance de Dieu et son propre secours.

L'évêque prit alors la parole et lui dit :

— Je vous conjure de me faire connaître qui vous êtes, ô vous qui me faites cette promesse.

Il lui répondit :

— Je suis Barnabé, Disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, séparé par le Saint-Esprit, pour exercer le ministère apostolique avec Paul, l'apôtre qui fut un vase d'élection. Je vous donne un signe de la vérité de ma promesse. Sortez à l'occident de la ville, à 5 stades environ, au lieu appelé le *lieu des Guérisons* (car c'est par moi que Dieu opère des prodiges en cet endroit). Creusez sous un arbre, et vous trouverez une grotte et un cercueil où mon corps a été déposé avec l'Evangile du saint apôtre et évangéliste Matthieu. Quant à vos ennemis qui excitent des troubles dans l'Eglise et qui vous opposent certains droits, en disant que le siége d'Antioche est Apostolique, opposez-leur aussi votre propre droit en leur disant : Mon siége aussi est apostolique, car j'ai un apôtre dans ma patrie.

Après avoir dit ces choses, S. Barnabé disparut. L'évêque rendit grâces à Dieu, assembla tout le clergé et tout le peuple chrétien, partit en grande pompe et la croix en tête du cortége, au lieu qui avait été indiqué par la révélation. Après avoir adressé des prières à Dieu, il commanda qu'on creusât le sol.

Lorsqu'on l'eût fait à une légère profondeur, on trouva une grotte dont l'entrée était formée par des pierres. On les enleva, et l'on vit le cercueil. On le découvrit, et l'on y trouva les reliques vénérables du saint apôtre Barnabé, qui exhalaient la plus suave odeur. On trouva aussi un évangile placé sur la poitrine de saint Barnabé [1]. Ils apposèrent sur le cercueil un sceau de plomb, et lorsqu'ils eurent adoré Dieu, tous restèrent, excepté les hommes religieux que l'évêque consigna dans ce lieu, pour y louer Dieu le soir et le matin par des hymnes et des psaumes.

Anthémius alla ensuite à Constantinople, où devant l'empereur et les évêques assemblés, il fit valoir les droits de son église, fit connaître le trésor qu'il possédait, et gagna sa cause, en alléguant que le corps entier du bienheureux apôtre Barnabé, l'un des plus illustres disciples du Christ, était conservé dans sa patrie, y opérant chaque jour des guérisons et des prodiges éclatants. L'empereur Zénon lui fit raconter l'invention de ces saintes reliques avec toutes les circonstances du fait. Au récit de ces merveilles, il témoigna sa joie, rendit grâces à la divine miséricorde, de ce qu'un si grand miracle avait signalé l'époque de son règne. Ce prince mit un terme à tous les troubles de l'église, demanda que l'évangile de saint Mathieu lui fût envoyé, et promit à Anthémius son concours dans tout ce qu'il désirerait faire pour l'église de sa patrie.

L'évêque consentit à la demande du prince, emmena avec lui plusieurs officiers de la cour et le plus fidèle ministre de l'empereur. Ils apportèrent l'évangile de saint Mathieu dans la ville de Constantinople. Les tablettes de ce livre étaient faites d'un bois odoriférant appelé thya. L'empereur prit dans ses mains l'évangile, le baisa, le fit revêtir de l'or le plus pur, le

[1] Cette invention du corps de S. Barnabé est mentionnée dans Bède, Usuard, S. Adon, etc., et rapportée en détail dans Alexandre de Chypre, dans Surius, *l.* 3, dans Théodore le Lecteur, *l.* 2 *collectan.*, Nicéphore, *l.* 16, *c.* 37, Cédène, *in compendio an.* 4, Zénon, Sigebertus, *anno* 489, Marian. Scot. anno 483, et dans plusieurs autres écrivains. Baron., *an.* 485, *an.* 34, *et ad Martyrol. Rom.*

plaça dans son palais, où il fut conservé très-longtemps. On lisait l'évangile dans ce livre, à l'oratoire du palais impérial, tous les ans, le grand jeudi de la semaine de pâques.

L'empereur combla d'honneurs l'évêque Anthémius, lui remit de grosses sommes d'argent, l'envoya dans l'île de Chypre, avec ordre d'ériger en l'honneur du bienheureux apôtre Barnabé un temple remarquable dans le lieu même, où l'on avait découvert ses précieuses reliques. Les Grands de l'empire voulurent aussi par leurs offrandes en argent contribuer à l'édification de cette église.

Anthémius, de retour en Chypre, réunit un grand nombre d'ouvriers habiles et donna tous ses soins, pour qu'un temple magnifique par son architecture comme par son ornementation fût construit à l'honneur de l'apôtre Barnabé. Il y fit bâtir un monastère et un hôpital, y amassa l'eau par des aqueducs, y réunit toutes les commodités de la vie pour ceux qui habiteraient le monastère et l'hôpital; de sorte que ce lieu, embelli par ces constructions, avait l'apparence d'une petite ville très-jolie et très-agréable.

Quant au cercueil, qui renfermait les reliques de l'apôtre, il le plaça dans le maître-autel de l'église au côté droit; il revêtit ce lieu de lames d'argent et de colonnes de marbre. On célèbre la fête de saint Barnabé le 11 juin chez les Grecs et chez les Latins. En ce jour une foule de personnes, venues de divers pays, viennent célébrer les divins offices, et recevoir des bienfaits de Dieu par l'intercession du Saint. Les miracles qui s'opèrent à son tombeau sont si multipliés, dit l'historien Alexandre de Chypre, que si quelqu'un entreprenait de les écrire, il ne pourrait pas les raconter tous, même avec plusieurs volumes.

S. Barnabé est honoré, non-seulement dans l'île de Chypre, mais aussi dans la ville de Milan, avec le titre de Patron. Sa fête y est d'obligation depuis l'ordonnance que S. Charles Borromée publia en 1582, dans son VI^e^ Concile provincial. Ce

Prélat, s'appuyant sur la tradition, dit que S. Barnabé prêcha la foi à Milan, et, dans un de ses sermons, il l'appelle *l'Apôtre de cette ville.*

L'an 1530, Antoine-Marie Zacharie fonda à Milan une congrégation qui, mise en possession de l'Eglise Saint-Barnabé en 1545, reçut le nom de *Congrégation des Barnabites*, nom illustré par les vertus et le savoir de ses membres. L'Angleterre a eu aussi de tout temps pour S. Barnabé une dévotion particulière, et sa fête est même marquée dans la nouvelle liturgie de l'Eglise Anglicane comme une fête de précepte.

Nous avons en grec une épître qui porte le nom de S. Barnabé. Elle est citée comme étant de cet Apôtre par Clément d'Alexandrie, par Origène et par divers Anciens : Elle a été mise par quelques-uns d'entre eux parmi les Ecritures canoniques. Mais, comme d'autres ont douté qu'elle fût l'ouvrage de S. Barnabé, l'Eglise ne l'a pas reçue, comme inspirée. Il est certain qu'elle est très-ancienne et qu'elle a été écrite du temps des Apôtres. Le style en fournit la preuve. Elle fut adressée aux Juifs convertis qui prétendaient que les observances légales obligeaient encore sous l'Evangile. Son principal objet est de prouver l'abolition de la Loi mosaïque par l'Evangile, l'inutilité des cérémonies légales, et la nécessité de l'Incarnation et de la Mort du Fils de Dieu. Dans la seconde partie, l'Apôtre donne d'excellents préceptes concernant l'humilité, la douceur, la patience, la charité, la chasteté, etc. Selon lui, les bons marchent dans la voie de lumière, sous la conduite et la sauvegarde des Anges de Dieu, comme les méchants marchent sous la conduite des Anges de Satan. Cette épître laisserait à entendre que S. Barnabé vécut après la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire au-delà de l'an 72 de Jésus-Christ.

SAINT ANTIPAS

L'un des 72 Disciples ; [1]
Evêque de Pergame ;
Martyre et témoin fidèle du Christ.

CHAPITRE PREMIER.

Epoque du martyre de saint Antipas. — Certitude et éclat de ce fait.

Nous lisons dans les Annales du Cardinal Baronius [2], que, dans l'année 93e de Jésus-Christ à Pergame, ville importante de l'Asie, l'illustre Antipas, souffrit le martyre, selon que le marque S. Jean l'Evangéliste, dans l'Apocalypse [3], lorsqu'il écrit de la part du Seigneur à l'Evêque de Pergame, et lui dit :

Je sais que vous habitez le trône de Satan; que vous avez conservé mon nom et n'avez point renoncé ma foi, lors même qu'Antipas, mon fidèle témoin, a souffert la mort au milieu de vous où habite Satan.

Lorsque S. Jean écrivait l'Apocalypse, c'était sur les derniers temps de l'empereur Domitien, comme nous l'apprennent S. Irénée et l'histoire de S. Jean. D'où l'on voit, que S. Antipas fut martyrisé longtemps avant, c'est-à-dire, dans les commencements du règne de Domitien, comme l'attestent, d'ailleurs, les Actes de ce saint homme apostolique.

[1] Riccioli, *in chron.* Moréri, *dict.* ætas ejus provectissima, ejusdemque in Christi Discipulatu antiquitas, id probant. Verba S. Joannis Evang. insinuant Antipam fuisse ex iis quibus Christus ait : *Eritis mihi testes...*

[2] Baron. *an.* 93, *n°* 9. Bolland. 11 *April.*, *t.* 2, *p.* 5 *et alii.* Menæa ; Metaphrastes, Lipoman., *t.* 7. Surius, *t.* 2.

[3] Apoc. II, 13.

Le Martyrologe romain[1] s'exprime ainsi sur S. Antipas :

— « A Pergame, en Asie, fête de S. *Antipas*, ce témoin « fidèle, dont parle S. Jean dans l'Apocalypse. Ayant été en- « fermé dans un bœuf d'airain, il y accomplit son martyre « sous l'empereur Domitien. »

La tradition universelle de l'égliso d'Orient nous apprend que Antipas était évêque de Pergame ; que les actes suivants de son glorieux martyre ont été composés par l'un des membres du clergé de Pergame, quelque temps après cet événement, à une époque où le christianisme florissait en Asie. Après que nous l'aurons entendu nous raconter éloquemment l'interrogatoire que le juge-persécuteur a fait subir au saint évêque de Pergame et la constance héroïque de cet intrépide témoin de Jésus, nous corroborerons la certitude de son martyre par plusieurs témoignages d'écrivains postérieurs.

Relation[2] *contemporaine du martyre de Saint Antipas l'un des premiers disciples du Christ.*

CHAPITRE II.

Persécution de Domitien. — Disposition des habitants de Pergame à l'égard des Chrétiens.

Domitien était maître de l'empire romain, lorsque les Apôtres vivaient encore. *(L'an 13 de son règne)* [3] Il souleva une persécution contre les chrétiens, et fit adresser des lettres impériales à tous les magistrats du monde (romain), dans le dessein d'obliger tous les chrétiens à obéir aux décrets de l'empereur, à pratiquer les superstitions des idoles, et à se rendre, sans balancer, dans leurs temples pour leur offrir des adorations.

Ce fut alors qu'on découvrit la multitude des fidèles qui ser-

[1] Martyrol. Rom., 11 *Avril.*

[2] *Ex Ms. Græco, Veneto, collato cum Græco Ms. Vaticano.* (*Interprete* franc. Zino).

[3] L'an 13e de l'empire de Domitien, le 93e de l'ère chrétienne.

vaient le vrai Dieu, et qu'on vit paraître la force et la constance des martyrs qui combattirent en tout lieu pour la foi du Christ, Notre Sauveur. Ce fut dans ce temps, que la colonne de la foi et de l'Eglise, que le soutien inébranlable de la vérité chrétienne, que le sublime héraut de la Divinité du fils Eternel du Père, que Jean, l'excellent apôtre du Christ, fut relégué dans l'île de Pathmos. Dans ce lieu d'exil, pour affermir le courage de la grande multitude des martyrs, il écrivit en particulier aux sept églises principales d'Asie, et il leur parla entr'autres choses, *d'Antipas, comme d'un témoin fidèle de Jésus-Christ, qui avait été mis à mort* (à Pergame), *dans un lieu où Satan avait établi le siége de son empire.* Ces paroles de l'Apôtre peuvent nous faire juger de ce qu'étaient les habitants de Pergame, puisque Satan avait fixé son trône au milieu d'eux. En effet, dans cette ville, on n'observait ni la loi de la nature, ni aucune justice : le droit de chacun se mesurait sur sa force et sa puissance ; et tous croyaient avoir suffisamment mérité le nom de justes, d'hommes honnêtes et vertueux, lorsqu'ils avaient dénoncé quelque chrétien.

CHAPITRE III.

Les démons, expulsés par Antipas, excitent contre lui les prêtres idolâtres et le peuple païen.

Dans le moment donc que l'Eglise chrétienne était dans le plus grand péril, *Antipas,* cet homme généreux et plein de constance, n'éprouvait aucun trouble. Au contraire, paraissant avoir quitté la nature de l'homme et avoir revêtu celle de l'ange, il résistait courageusement, et ne tremblait en aucune circonstance. Bien plus, il se produisait en public plus fréquemment, méprisait les menaces des bourreaux, paraissait au milieu d'eux comme environné de splendeur ; et par l'éclat de sa foi pure et sincère il dissipait les ténébreuses erreurs de l'idolâtrie. Aussi, tous ces esprits que l'on regardait comme des

dieux, prenaient-ils la fuite : et pas un seul n'osait demeurer dans la ville où le Saint séjournait. C'est pourquoi les démons apparaissaient dans des songes à leurs propres sacrificateurs, et leur disaient qu'ils ne pouvaient ni agréer leurs sacrifices, ni recevoir leur encens, parce que le chef des chrétiens, Antipas, les mettait en fuite. Alors la multitude furieuse se jeta sur Antipas, l'arrêta, et le traîna au lieu où l'on avait coutume d'offrir des sacrifices (aux faux-dieux).

CHAPITRE IV.

Saint Antipas en présence du gouverneur. — Son interrogatoire. — Sa réponse.

Lorsqu'on l'eut amené devant le gouverneur de la ville, celui-ci l'interrogea en ces termes :

— N'êtes-vous point cet Antipas fameux, qui n'obéit point aux décrets des empereurs, et qui engage les autres à n'y pas obéir ; qui jette un tel trouble dans nos sacrifices solennels, qu'aucun des dieux ne peut jouir ni de la graisse ni de la fumée des holocaustes? ce qui a fait qu'ils se sont éloignés de nous, et que nous sommes en danger de voir notre cité désormais privée de leur protection. — Qu'il vous suffise d'avoir jusqu'à ce jour suivi la superstition des chrétiens : rétractez votre erreur, et obéissez à nos lois, afin que les dieux, qui président à cette ville remarquable par sa beauté, puissent nous continuer leurs soins et leur puissante protection. Que si vous vous refusez à le faire, et que par un coupable attachement à votre parti vous méprisez le culte des dieux, alors, conformément à la teneur des lois romaines, vous subirez les supplices que vous aurez mérités.

Le bienheureux Antipas répondit:

— Sachez bien une chose, c'est que je suis chrétien, et que le décret de l'Empereur étant impie et opposé à toute raison, je ne veux nullement y obéir. Et comme il faut répondre

à vos interrogations, je le ferai volontiers. Si les dieux que vous adorez, et que vous dites les maîtres de l'univers, confessent qu'un simple mortel les met tellement en fuite, qu'au lieu d'être vos défenseurs et vos vengeurs, ils sont réduits à implorer votre secours, il vous est facile de reconnaître votre erreur. En effet, comment ceux qui ne peuvent se venger eux-mêmes, et qui s'avouent vaincus par un simple mortel, comment, dis-je, de tels dieux pourront-ils délivrer toute une nation ou toute une ville qui se trouve en quelque péril ? Cette considération doit au moins maintenant vous faire abandonner votre erreur, et vous porter à croire en Jésus-Christ, qui est descendu des cieux, pour sauver le genre humain, et qui à la fin des siècles doit venir comme juge de tous les hommes, pour donner à chacun d'eux des récompenses ou des châtiments selon leurs œuvres.

CHAPITRE V.

Suite de l'interrogatoire. — Le Juge lui reproche la nouveauté de la foi chrétienne. — Le Saint le confond.

Le Proconsul répondit :

— Vous voulez obéir à des lois et à des institutions nouvelles, au mépris du culte des dieux et d'une religion, qui nous a été transmise, dès les temps les plus reculés, par nos Pères, et qui nous a été léguée par eux comme un héritage sacré. C'est pour ce motif que nous marchons sur leurs vestiges ; car nous pensons que s'éloigner de leurs traces n'est pas une chose sûre. Les usages anciens valent mieux que les nouveaux ; et ceux qui sont confirmés par l'expérience du temps sont plus dignes de notre approbation.

C'est pour cette raison que vous devez changer de sentiment, et ne point imiter dans votre conduite un homme qui n'est connu que depuis peu, et qui au moyen de certains prestiges a jeté le trouble dans la vie humaine ; vous le devez sur-

tout, si vous considérez qu'il a été attaché à une croix sous le gouverneur Ponce Pilate. Obéissez donc aux décrets des empereurs, afin que votre vie se passe sans péril au milieu de nous. Car vous trouverez toujours en nous des personnes favorables et amies, et qui se comporteront à votre égard comme des enfants respectueux : Votre âge demande effectivement que nous vous aimions comme nous aimons nos pères.

L'homme de Dieu lui fit la réponse suivante :

— Bien que vous m'apportiez une foule de raisons (spécieuses), je ne serai pas toutefois assez imprudent ni assez insensé, présentement que je suis arrivé à une extrême vieillesse et que je touche à mon dernier terme, pour changer de sentiment, et pour quitter la profession d'une foi certaine, et cela dans la vue de jouir encore quelques jours d'une vie misérable et déshonorée. Cessez donc de me circonvenir : ma résolution, affermie par une lecture continuelle des oracles divins, est inébranlable. — Le culte de vos dieux ne remonte point au commencement des temps ; et jamais du reste les prétendus dieux n'ont rien fait d'utile pour vous. Mais vous vous êtes livrés à des hommes infâmes, qui fournissent aux autres le moyen de mener une vie obscène, et qui leur offrent les occasions de se plonger dans les voluptés honteuses. Si, suivant vos paroles on doit observer tout ce qui est ancien, pourquoi n'imitez-vous pas Caïn, l'inventeur du fratricide ? Pourquoi ne vous proposez-vous pas pour modèles ces hommes impies qui tentèrent d'escalader le ciel, ou qui ne craignirent point de commettre d'abominables incestes ? ce qui a fait que le déluge les a exterminés : car ils avaient dédaigné de suivre la véritable voie de la piété et de la justice. Si donc vous voulez imiter ces hommes et renouveler leurs crimes, parce qu'ils sont anciens, ce ne sera plus désormais par l'eau, mais ce sera par le feu éternel, et par la morsure d'un ver, qui jamais ne dormira, que vous serez consumés, — à moins que vous ne veniez à résipiscence.

CHAPITRE VI.

S. Antipas, enfermé dans un bœuf d'airain embrasé. — Sa mort.

Après que le Saint eut adressé à son juge plusieurs autres paroles sur le même sujet, des hommes impies se saisirent de lui, et le traînèrent au temple de Diane, où se trouvait un bœuf en bronze, qu'on venait de chauffer par un grand feu, et qui se trouvait tout embrasé : ils y jetèrent le saint Martyr [1]. Or, ce Bienheureux, s'étant muni du signe de la croix, pendant qu'il endurait cet horrible tourment, priait en ces termes :

— « O Dieu, qui nous avez découvert un mystère caché « dans vos trésors secrets ; qui, par Notre Seigneur Jésus- « Christ, nous avez fait connaître vos secrets desseins, je « vous rends grâces pour tous vos bienfaits, ô vous qui sauvez « ceux qui mettent en vous leur espérance et qui m'avez pré- « sentement rendu digne d'être inscrit au nombre de ceux « qui ont souffert pour votre saint nom. Aujourd'hui mon « âme abandonne cette vie, recevez-la, Seigneur, et accordez- « lui de trouver grâce devant vous et devant votre Fils unique, « Notre-Seigneur Jésus-Christ ; afin que ceux qui dans « la suite doivent participer aux effets de votre bonté, louent « votre saint nom en Jésus-Christ, par qui l'honneur vous est « rendu dans les siècles des siècles. Amen. »

Lorsqu'il eut cessé de prier, il se trouva comme saisi d'un sommeil profond, et il rendit l'esprit ; et, le front ceint de la couronne glorieuse du martyre, il monta au ciel.

[1] *Vide* Baron., *de supplicio hoc* S. Antipæ, *in notis ad Martyrol. Rom.*

CHAPITRE VII.

Sépulture de S. Antipas. — Miracles qui s'opèrent à son tombeau.

Alors quelques hommes religieux recueillirent avec le plus grand soin ses reliques sacrées et les placèrent dans ce lieu (d'assemblée chrétienne), où nous nous réunissons et où nous rendons grâces à Dieu pour ce qu'il a fait en notre faveur dans cette circonstance. Car il nous a accordé ce martyr, qui jouit d'un si grand pouvoir, que ce lieu, où il a enduré le martyre, est jusqu'à ce jour remarquable par de nombreux miracles, et que des guérisons prodigieuses s'y opèrent avec éclat. Ces prodiges portent les hommes à glorifier Dieu, leur souverain Maître, de même que son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit; et à célébrer, en présence du Christ, la mémoire de ses saints martyrs, dont l'exemple excite sans cesse nos âmes à l'imiter lui-même dans ses Saints. A lui soient l'empire et la gloire dans les siècles des siècles! Amen.

CHAPITRE VIII.

Culte. — Reliques de S. Antipas. — Prodige perpétuel.

Telle est la relation du célèbre martyre d'Antipas, disciple ancien de Jésus-Christ; elle est confirmée pour le fond, non-seulement par le témoignage contemporain de S. Jean l'évangéliste, apôtre de ces contrées, mais aussi par les écrits des SS. Pères. — André, archevêque de Césarée en Cappadoce, ancien auteur et commentateur de l'Apocalypse, fait un grand éloge de la constance de notre Saint, et déclare qu'il a lu autrefois la relation de son martyre. *Antipas, scitissimus, constantissimusque martyr exstitit Pergami; cujus ego martyrium olim legi*..... Bollandus pense que cette relation est celle que nous venons de donner et qui est traduite du grec.

Arétas, successeur du Pontife précédent, dit que la narration du généreux martyre de l'évêque de Pergame, subsistait encore de son temps dans son intégrité, et que son tombeau s'était aussi conservé jusqu'à cette époque (an 780).

Un manuscrit, de l'une des églises de Constantinople, contient un grand éloge du saint Martyr pour le 11 avril, et est intitulé :

Combat du très-saint martyr Antipas, évêque de Pergame en Asie, dont le sépulcre produit perpétuellement et sans cesse une manne de parfum.

Il dit que ses reliques furent déposées dans l'église de Pergame, et il ajoute que perpétuellement elles produisent des parfums et procurent des guérisons miraculeuses : *Unguenta et sanitates perenniter scaturiens ;* que le culte de ce saint est célèbre dans Constantinople.

Cédrénus, dans son *Compendium* historique, n° 116, dressant le dénombrement des objets précieux qui faisaient l'ornement de la ville et qui y avaient été apportés par Théodose le Grand, compte entre autres le bœuf d'airain de Pergame, dans lequel S. Antipas avait souffert le martyre : *Bos æneus Pergamo advectus est ; fuit autem fornax, in qua ustus est Antipas sanctus martyr.*

Comme les Latins [1], les Grecs célèbrent la fête de ce Saint le 11 d'avril. L'hymnographe Joseph a composé en son honneur un chant sacré qui commence ainsi :

Τον φαιδρὸν εν Μαρτυσιν Αντίπαν σέβω. ΙΩΣΗΦ.
Decorum inter martyres colo Antipam. *Joseph.*
J'honore Antipas, illustre parmi les martyrs. (Joseph.)

L'une des strophes fait entendre que ce saint martyr, durant sa vie, était rempli des dons du Saint-Esprit et des grâces

[1] Génébrad. *in Kalendario*, Lipoman., Usuard., Molanus, Galesinius atque Canisius, Baronius. Menæa ac Synaxaria Græc.; Moscovitica ac Ruthenica Kalendaria. Menologium Basilii Imperatoris ; Bolland. etc.

extraordinaires du ciel, que lui avait communiquées le Théologien qui reposa sur la poitrine du Seigneur.

La *neuvième* s'exprime ainsi :

« Aujourd'hui Pergame se réjouit à cause de la fête solen-« nelle de son très-saint Pasteur ; elle rassemble dans son « enceinte toutes les villes circonvoisines. Nous aussi, nous « nous réjouissons avec elle, et nous offrons au saint martyr « nos hymnes sacrées comme autant de couronnes immor-« telles. »

RÉFLEXION.

Remarquons ici la force irrésistible du témoignage de S. Antipas. Il consent à passer toute sa vie dans les périls, dans les travaux, dans les opprobres et dans les souffrances de tout genre ; il refuse les avantages du siècle, les promesses des juges ; il méprise leurs menaces les plus sérieuses et les plus terribles, et cela pour demeurer *le témoin fidèle* de Jésus, dont il avait entendu les prédications et vu de ses propres yeux les actions miraculeuses. Loin que sa constance et que l'austérité de sa vie lui concilient l'estime de la part des habitants de la ville où il séjourne ; au contraire il s'attire leur haine et leurs malédictions, et s'expose à tout instant, s'il persévère, à périr dans un cachot, dans la misère, dans l'ignominie, ou à être brûlé vif, en entendant les dérisions des magistrats et les huées de la populace. Tous les motifs de la terre se réunissaient donc pour empêcher que le généreux Antipas ne persistât dans cette voie. Or, s'il y a persévéré, qui ne conclura que la force de la vérité a pu seule l'y déterminer si sincèrement, si irrévocablement ?...

SAINT ANANIE

L'un des 72 Disciples;
Maître de l'Apôtre S. Paul;
Evêque de Damas et d'Eleuthéropolis.

Ananie, suivant le sentiment des Pères et la tradition de l'Eglise orientale[1], était l'un des Septante Disciples de Notre-Seigneur. « Il fut élu, élevé au sacerdoce, dit S. Clément de Rome, par Jésus-Christ même, notre Dieu et notre grand Pontife.» — C'était un homme saint, d'une grande vertu, d'une conduite irrépréhensible, et à qui tous les Juifs eux-mêmes, quoique ses ennemis, rendaient un excellent témoignage. *Ananias, vir secundum legem testimonium habens ab omnibus cohabitantibus Judæis*[2]. S. Augustin[3] dit qu'il était prêtre, et que S. Paul lui fut envoyé afin qu'il reçût de sa main le sacrement dont le Fils de Dieu a laissé la dispensation au sacerdoce de son Eglise.

Il demeurait à Damas, dans une maison particulière. La tradition rapporte que cette maison, qu'habitait Ananie, et où le corps de ce saint fut enseveli, fut changée en église. L'on voit encore aujourd'hui cette église à Damas, et, quoique les Turcs l'aient convertie en mosquée, les Chrétiens orientaux conservent pour ce lieu un grand respect et l'appellent toujours l'église de S. Ananie.

[1] Baron. an. 33. Ita Græci recentiores. Vide Bollan. 24 *Jun.* Doroth., *in Synopsi.* Tillemont. Calmet. Dutripon. Œcumenius, *ad Acta.* S. Clem, *in Constit. Apost. l.* 8, *c.* 46. — Petrus de Natalibus, Maurolycus, Canisius. — Acta Græca S. Ananiæ; (Dr Sepp.)

[2] *Act.* XXII, 12.

[3] S. Aug. *quæst.*, *l.* 2, *c.* 40.

Ce zélé Disciple de Jésus s'acquittait donc du ministère de la prédication, malgré les périls dont il était environné, lorsque le plus ardent des persécuteurs de l'Eglise fut renversé sur le chemin de Jérusalem à Damas et subitement converti à la foi chrétienne par un miracle de la Grâce Divine. Jésus-Christ choisit Ananie [1] pour instruire, baptiser, diriger et consacrer le persécuteur converti. *Il lui dit dans une vision :*

— *Ananie !*

Le Disciple lui répondit :

— *Me voici, Seigneur.*

Le Seigneur ajouta :

— *Levez-vous, et allez dans la rue qu'on appelle Droite : cherchez dans la maison un nommé Saul de Tarse ; car il y est en prières.*

(Dans le même temps que le Seigneur parlait ainsi à son Disciple, *Saul vit un homme, nommé Ananie, qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue.)*

Ananie répondit :

— *Seigneur, j'ai entendu dire à plusieurs combien cet homme a fait de maux à vos Saints dans Jérusalem. Et même il est venu en cette ville avec un pouvoir des Princes des Prêtres, pour emmener prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom,* et qui vous reconnaissent pour le Messie et pour le Fils de Dieu.

Le Seigneur lui répondit :

Allez le trouver sans rien craindre, *parce que cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les Rois et devant les enfants d'Israël,* et il sera bien éloigné de persécuter mes disciples ; *car je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre lui-même pour mon nom.* Les tribulations sont en cette vie le partage de mes serviteurs et de ceux que j'aime le plus.

[1] *Act.* IX, 7 *et suiv.*

Ananie obéit donc, *s'en alla, et étant entré dans la maison* où était Saul, *il lui imposa les mains et lui dit :*

—Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit.

Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue, et, s'étant levé, il fut baptisé. On montre encore aujourd'hui à Damas la fontaine[1] où Ananie baptisa S. Paul.

Ce grand Apôtre raconta [2] lui-même dans la suite cette solennelle circonstance devant les Juifs assemblés à Jérusalem. Après avoir rapporté comment Jésus-Christ l'avait converti sur la route de Damas, il ajouta :

« Or, il y avait alors, à Damas, un homme pieux, nommé « Ananie, à la vertu duquel tous les Juifs rendaient un témoi- « gnage avantageux. Il me vint trouver, et s'approchant de « moi, il me dit :

« — Mon frère Saul, recouvrez la vue ; et au même instant « je vis et le regardai. »

« Il me dit ensuite :

« — Le Dieu de nos Pères vous a prédestiné pour con- « naître sa volonté, pour voir le Juste, et pour entendre les « paroles de sa bouche ; car vous lui rendrez témoignage, de- « vant tous les hommes, de ce que vous avez vu et en- « tendu. Qu'attendez-vous donc ? Levez-vous et recevez le « baptême, et lavez vos péchés en invoquant le nom du Sei- « gneur. »

Saul se leva aussitôt pour recevoir le baptême, et ayant ensuite mangé il reprit ses forces. Il resta quelques jours avec les Disciples de Damas, et après avoir été instruit par Ananie, il se mit à prêcher Jésus dans les Synagogues, assurant qu'il était le Messie et le Fils de Dieu. — Les Livres Sacrés des

[1] Fromond. *hic.*

[2] Act. XXII, 13 *et suiv.*

Grecs et le Martyrologe Romain[1] disent que, après avoir prêché l'Evangile à Damas, à Eleuthéropolis, deux villes dont il fut l'évêque, et après avoir annoncé la parole divine dans plusieurs autres lieux, il fut meurtri et déchiré de nerfs de bœuf, sous le juge *Licinius* ou *Lucilius ;* et qu'enfin, accablé de pierres, il consomma son martyre à *Bethagaure d'Eleuthéropolis,* en Palestine, l'an 70 de Jésus-Christ.

Bollandus dit que son chef fut transporté de Rome à Prague, en Bohême.

Les Grecs font sa fête le 1^er^ jour d'octobre ; les Latins la joignent avec celle de la conversion de S. Paul le 25 janvier. Le 25 janvier les fidèles se rendaient à Damas pour prier au tombeau de S. Ananie[2].

[1] Martyrol. Rom., 22 *Janv.* Bolland., 25 *Janv.* Métaphrast., *ap. Allat. de Sim., p.* 127. Baron., *an.* 35, *n.* 7.

[2] Boll. *ibid.* S. Doroth., *ap. Bivar., in Dextrum.* F. L. Dexter, *in chronico,* ad an. 70 : « Peregrinatio Damasci ad « S. Ananiam passum sub Lucilio Basso, Judææ procuratore, 25 Januarii Hispaniæ insuper regionibus celebris habetur. »

Le Martyrologe Romain : « Apud Damascum, natalis S. Ananiæ, « qui Apostolum (Paulum) baptizavit. Hic dum Damasci, et Eleuthero- « poli, alibique Evangelium prædicasset, sub Lucilio (non Licinio) ju- « dice nervis cæsus, et laniatus, demum lapidibus oppressus, marty- « rium consummavit. » (Eadem apud Græcos ;) et apud Bedam, Adonem, et alios, sed ad 1 octobris. (V. *Martyrol. Rom, ad* 25 *jan.*)

Le pape S. Clet, par une lettre adressée à tous les peuples chrétiens, autorise, vers l'an 80 de J.-C., les pèlerinages aux tombeaux des Saints.

Quant à Lucilius Bassus, qui est désigné par les martyrologistes comme le juge et le meurtrier de S. Ananie, il est certain qu'il sévissait fortement alors (an 70) contre les Juifs qui s'étaient révoltés contre les Romains ; et, comme les païens confondaient, dans les premiers temps, les Chrétiens avec les Juifs, il n'est point étonnant qu'il ait mis à mort le saint évêque de Damas, surtout si l'on fait réflexion que les idolâtres avaient voué une haine mortelle aux disciples du Christ. L'hist. Josèphe, *aux chap.* 26 *et* 29 *de la Guerre des Juifs,* rapporte que ce Lucilius Bassus faisait périr beaucoup de Juifs : « *Tria millia, ait, Judæorum, qui in nemus Jardes confugerant, a Lucilio Basso Legato sunt interfecta. Vide* Bivar. *Ad an.* Dextri, *p.* 235. *Patrologia* Migne, *tom.* 31.

Relation du martyre de S. Ananie, d'après un ancien manuscrit Grec[1].

Ce monument primitif, après avoir sommairement rapporté comment Ananie fut le directeur de S. Paul après sa conversion, nous fait la description de la persécution exercée par Licinius contre les Chrétiens, nous rappelle les décrets et les circulaires que ce Gouverneur envoyait dans toute sa province dans le but, ou de contraindre les fidèles à sacrifier aux démons, les dieux des Gentils, ou de les faire livrer aux plus cruels supplices, aux bûchers, aux bêtes, à la mer, et à divers autres genres de tourments.

Or, Ananie allait prêcher l'Evangile en différents lieux de la Palestine et de la Syrie. Il jetait le filet de la Parole Divine, et amenait un grand nombre de personnes à la connaissance du vrai Dieu et de son fils unique Notre Seigneur Jésus-Christ.— Pendant qu'il s'occupait ainsi de l'œuvre du Seigneur, il fut saisi par les agents du Gouverneur et conduit immédiatement auprès de Licinius (ou Lucilius). Ce magistrat présidait alors aux spectacles du Cirque. A la vue d'Ananie, il fut pris d'un sentiment d'admiration; il considérait cette figure resplendissante d'un éclat surhumain, ce maintien soutenu par l'idée de ses mœurs pures et saintes, cette bouche d'où coulaient des flots de grâce et d'éloquence. Se trouvant, dans le moment, sous cette impression avantageuse, il prend le masque de la bienveillance, il simule des airs de mansuétude, il cache avec soin sa férocité naturelle; et, employant le langage d'un homme qui prend faussement ses intérêts, il lui dit :

— Croyez-moi, Ananie, croyez celui qui désire votre intérêt : embrassez le service de nos dieux, et rejetez le crucifié que vous prêchez. Ne faites pas que cette belle et noble physionomie que vous avez, périsse dans les supplices.

[1] Ap. Boll. 25 Januar.

— J'adore le vrai Dieu, répliqua Ananie; c'est à lui que je suis attaché, c'est lui seul qui est l'objet de mon estime et de mon culte : rien au monde ne m'est plus cher que lui. J'ai été son ministre, lorsque j'ai donné à Paul la connaissance de la vérité, et lorsque je lui ai rendu la vue. Il s'appelait *Saul* auparavant : depuis le nom de *Paul* lui a été donné, afin qu'il se rappelât dans quel abîme d'ignorance il était d'abord plongé, et comment par la foi de Jésus il est parvenu à la connaissance de la vérité.

— Confiant dans votre grandeur et dans votre force corporelle, lui dit le juge, vous semblez vouloir braver les supplices. Votre sagesse s'est changée en folie, et votre rare prudence est en vous présentement, comme je le vois, remplacée par la légèreté.

Le Docteur de la Vérité leva alors les yeux et les mains au ciel, et dit :

— Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, que mon ennemi ne me prenne jamais dans ses filets. Mais qu'il me soit donné de souffrir pour vous, de mériter vos couronnes, d'être réuni au Chœur de vos Disciples, afin que je puisse obtenir la grâce qui a été accordée à Paul.

Telles étaient les paroles qu'Ananie adressait au Seigneur. Mais sa prière fut accueillie par des coups rudement appliqués sur ses épaules nues.

— Obéissez aux ordres du Gouverneur! criaient les satellites. Sacrifiez à nos dieux puissants !

Ananie remuait alors les lèvres sans exprimer hautement les prières qu'il adressait à Dieu.

Il fut supérieur dans ce moment aux tourments qu'on lui faisait subir; les bourreaux furent plutôt fatigués de lui donner des coups, que lui de les endurer. On suspendit donc un instant ce supplice, et le renard (je veux dire le juge) eut de nouveau recours aux caresses :

— Maintenant du moins, disait-il au Martyr de Jésus-Christ,

rentrez en vous-même, épargnez votre vie, sauvez cette beauté qui autrement périra. Car de plus grands supplices vous attendent, j'en jure par les Dieux !

Mais le disciple de Jésus, enflammé par l'amour de son Dieu, méprisa hautement les menaces du juge et lui répondit *que jamais il ne sacrifierait aux démons, qu'au contraire il donnerait ses soins, tous les jours de sa vie, pour que le plus grand nombre possible de personnes se convertît à la foi de Jésus-Christ.* — Lançant ensuite des traits contre le Gouverneur lui-même, il lui adressa ces reproches :

— Ne rougissez-vous pas, malheureux ? n'avez-vous point de honte, de recourir tantôt à la force brutale, tantôt à la perfidie des caresses, en essayant de nous séduire par de douces paroles, comme on ferait à l'égard d'un petit enfant craintif et délicat ?

A ce langage, le Gouverneur, animé par la colère, commande qu'on dépouille le Disciple de ses vêtements ; qu'on le déchire avec des ongles de fer, qu'ensuite on le brûle avec des torches ardentes, afin qu'en lui brûlant lentement le corps, les douleurs lui assaillent le cœur. Mais le martyr ne faisait pas plus attention aux ongles de fer que si c'eût été un autre qui les eût éprouvés. Le feu n'avait pas de force contre lui, et semblait n'être plus du feu. Le cœur du tyran demeurait insensible à tout et sa fureur ne faisait qu'augmenter.

— Jusques à quand, disait-il, n'obéirez-vous point aux décrets des Empereurs, et n'honorerez-vous point les dieux qu'ils adorent ?

— Pourquoi, répliqua le Martyr, m'obligez-vous de parler des mêmes choses à chaque instant, comme font ceux qui répètent un refrain dans les concerts de musique ? Sachez donc, sachez-le bien, et croyez que rien au monde ne m'ébranlera, ni vos supplices, ni vos présents, ni vos caresses, ni vos menaces, ni quoi que ce soit ; que je plains ceux qui ont été vaincus et qui sont tombés dans l'erreur ; et que je déplore souve-

rainement votre sort, parce que, non-seulement vous vous causez à vous-même votre perte, mais que vous êtes, de plus, un sujet de ruine pour plusieurs autres hommes, soit lorsque vous les invitez, soit lorsque vous les contraignez à embrasser l'impiété idolâtrique. Ne savez-vous pas que les objets que vous adorez, ne sont que de l'airain, du bois, de la pierre, qui sont la matière dont un homme se sert pour former vos idoles ? Comment ne peut-il pas paraître absurde que l'ouvrier adore l'ouvrage de ses mains ? Quel est l'homme qui, jouissant de sa raison, consentira jamais à rendre un culte à son propre ouvrage, et à lui demander des faveurs ?

L'homme de perdition, le juge idolâtre, entrant dans une sorte de rage, en entendant ces paroles et se voyant incapable de lutter avec l'athlète du Christ, commanda alors qu'il soit lapidé hors de la ville. Le Martyr de Jésus-Christ, qui allait endurer ce tourment, prononça alors ces paroles contre les faux dieux :

— Que les dieux qui n'ont point créé le ciel et la terre, périssent !

Lorsqu'il fut arrivé au lieu du martyre, et que déjà il recevait sur lui une grêle de pierres, il éleva les mains au ciel et dit :

— O Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs, recevez ce sacrifice que je vous fais de ma propre vie ; c'est pour vous rendre témoignage que je suis maintenant lapidé.

En même temps, il alla près de Jésus-Christ, dans le Royaume Eternel, recevoir des mains de Dieu la couronne qui lui était préparée. C'était le premier jour du mois d'octobre[1].

Des Disciples, amis des Martyrs, allèrent, après le départ des licteurs, enlever le corps du B. Ananie, lui rendirent de grands honneurs, et l'ensevelirent honorablement dans

[1] Vers l'an 70 de J.-C.

un héritage paternel, situé dans le pays de Damas, rendant gloire au Père, au Fils et au S. Esprit, à cette Unique et Indivisible Trinité, à qui soient l'honneur et l'empire, la majesté et la magnificence, maintenant et dans tous les siècles! Amen.

SAINT PARMÉNAS

L'un des 7 premiers Diacres;
L'un des témoins immédiats de Jésus;
L'un de ses Septante Disciples;
Apôtre de Philippes, en Macédoine;
Martyr du Christ.

Parménas a été choisi par les Apôtres entre tous les disciples de Jésus, pour remplir l'éminente fonction de diacre dans l'Eglise primitive de Jérusalem, comme il est rapporté dans les *Actes des Apôtres, ch. 6.*

Tous les Martyrologes[1] Occidentaux en font mémoire dans les termes suivants :

« A Philippes, en Macédoine, S. Parménas, l'un des sept « premiers diacres, qui, s'étant abandonné à la conduite de la « Grâce divine, s'appliqua avec une entière fidélité au minis- « tère de la prédication que les Apôtres lui avaient confié, et « parvint sous Trajan à la gloire du martyre. ».

Le martyrologe rédigé par Galénisius, porte qu'*à Philippes on célèbre pour S. Parménas l'office d'un apôtre martyr.* On y lit encore que ce Diacre, élu par les Apôtres eux-mêmes, remplit l'emploi qu'ils lui avaient confié, avec une grande sagesse et avec beaucoup de piété et de zèle; que sous l'empire de Trajan, il supporta courageusement pour le nom du Christ

[1] Martyrolog. Romanum (*ad 23 januarii diem*), Usuardus, Beda, Ado, Notkerus, Bellinus, Maurolycus Canisius, (*aliique*). Mss. Florarium. Petrus de Natalibus, *l.* 3. *c.* 14; — Calmet, etc.

divers genres d'affronts et de tourments, et qu'il mérita enfin la couronne du martyre.

Les Ménologes Orientaux[1] ne sont point en désaccord avec les traditions de l'Eglise latine sur l'Apostolat du Bienheureux Parménas.

Ils s'expriment ainsi, en joignant ensemble les récits historiques de la vie de plusieurs diacres, qui rendirent témoignage, par l'effusion de leur sang, à la vérité des faits évangéliques :

« Martyre des BB. Prochore, Nicanor, Timon et Parménas. « Tous ces Disciples, qui étaient du nombre des premiers « Apôtres (c'est-à-dire des premiers Disciples de Jésus) souf- « frirent grand nombre de persécutions en différents lieux de « la terre, parce qu'ils prêchaient la foi chrétienne : et c'est « pour avoir confessé la divinité de Notre-Seigneur Jésus- « Christ, fils de Dieu, en même temps que son humanité par- « faite, qu'ils conquirent la couronne du martyre. »

S. Epiphane, S. Dorothée et S. Hippolyte, les ménologes Grecs et Orientaux[2] rangent le B. Parménas parmi les soixante-douze Disciples qui formèrent la compagnie de Jésus pendant son ministère public, et qui aidèrent les douze Apôtres à porter la parole évangélique jusqu'aux extrémités de la terre.

Raban Maur[3] dit que, au temps de la persécution des Chrétiens à Jérusalem (vers l'an 42), le Diacre Parménas s'embarqua sur la Méditerranée avec sainte Madeleine et sainte Marthe, sa sœur, avec S. Lazare et Marcella, leur servante, avec

[1] Apud Orientales, in menæis, 12 *maii*; apud Maximum Cythereum episc.; in Anthologio Græcorum, quod Clemens VIII, Pont. Max., approbavit; in Menologio, quod edidit Canisius.

[2] La Chronique d'Alexandrie, *p.* 63; S. Epiph., *de Christo. c.* 4 : S. Hipp. et S. Dorothée, *in Synopsi de* 72; Riccioli, *in Chronogr.*; Tillemont, *mém. eccl.*, *t.* 1; D. Calmet, *dict. bibliq.*; Dr Sepp., *Vie de J.-C.*

[3] Rabanus. archiepisc. Mogunt., *in vita S. M. Magdal. c.* 37. *p.* 1494. *ed. Migne.*

S. Maximin, l'un des soixante-douze disciples de Jésus, se dirigea vers les plages Occidentales, et vint dans la province de Vienne, à Avignon, avec les Disciples Sosthènes et Epaphras. — Parménas travailla dans les contrées méridionales des Gaules avec les autres docteurs évangéliques à la propagation du règne du Christ.

SAINT ALEXANDRE

XI MARS.

L'un des 72 Disciples.

SAINT RUFUS,

XXI NOVEM.

Son frère, l'un des 72 Disciples ;
Tous deux témoins et martyrs de Jésus-Christ.

SAINT SIMON LE CYRÉNÉEN,

I DÉCEMBRE.

Leur père, aussi témoin de Jésus-Christ.

S. Alèxandre et *S. Rufus* étaient frères et fils de Simon le Cyrénéen, le même qui aida Jésus à porter sa croix, selon que le rapporte l'Evangéliste S. Marc[1]. Si l'Ecrivain sacré les mentionne ainsi dans l'histoire de la passion de Jésus, c'est que ces deux jeunes hommes étaient bien connus des Disciples, parce qu'ils étaient eux-mêmes du nombre des Septante Disciples qui accompagnaient Jésus dans ses courses évangéliques.

L'ancien Martyrologe Romain, ceux de Bède, d'Adon, d'Usuard, de Galésinus, S. Epiphane[2], Pierre des Noëls et d'autres auteurs, mettent ces deux frères *au rang*[3] *des premiers*

[1] S. Marc. xv. 21. *Simonem Cyrenæum..., patrem Alexandri et Rufi.*

[2] S. Epiph. *in Panar. l.* 1.

[3] Martyr. Rom. parvum : « xv Kal. Decembris (ceu die 18), natalis « Rufi et Zosimi, de primis discipulis Christi, per quos Ecclesia de Ju« dæis et Græcis primitiva fundata est. » *Ap. Usuard. ibid.* — Moreri, Riccioli, *chron.*, Adon, 18 *déc.*, Bolland., *mart. t.* 2, *p.* 41. — Eos ex 72 Discipulis Christi asserunt pariter Græci in Menæis excusis et manu scriptis, et in Menologio Cardinalis Sirleti, necnon apud Maximum episcopum Cytherorum. — Chronicon Alexandrin., *in Biblioth. PP. t.* 15 *p.* 60.

Disciples du Christ, qui furent les fondateurs de la primitive Eglise parmi les Juifs et les Gentils. — Comme leur père Simon le Cyrénéen avait quelques possessions dans la campagne qui avoisinait Jérusalem, les Pères ont pensé, avec raison, qu'ils n'étaient pas gentils, mais juifs de religion, d'une famille habituée à Cyrène, comme saint Barnabé était de Cypre; et qu'ils s'attachèrent avec zèle à Jésus-Christ, lorsqu'ils eurent reconnu qu'il était le Messie. Tillemont remarque que la mention que S. Marc fait d'eux dans l'Evangile, indique qu'*ils étaient célèbres parmi les Chrétiens*, sans doute à cause de leur ardeur et de leur amour pour Jésus-Christ. Leur courage a été constant. Après l'ascension ils annoncèrent le royaume de Dieu en Egypte, en Afrique, dans la Grèce, à Rome, dans l'Espagne, dans l'Asie. S. Rufus était dans la capitale de l'empire, lorsque S. Paul, l'an 58, écrivit son épître aux Romains[1]. Ce grand Apôtre salua S. Rufus, de même que sa mère qu'il regarde comme la sienne propre. *Saluez Rufus,* dit-il, *qui est un élu du Seigneur, et sa mère, qui est aussi la mienne.* Cette expression dans la bouche de S. Paul peut marquer que c'était le Seigneur Jésus qui avait lui-même *élu ce Saint* pour être son ministre.

S. Polycarpe, dans sa lettre aux Philippiens (écrite l'an 107) fait de même l'éloge de la constance de *S. Rufus* et le leur propose pour modèle de patience et de sainteté : *Rogo vos omnes insistere verbo justitiæ et patientiæ, quam oculat fide vidistis non solum in beatissimis illis, Ignatio scilicet, Zosimo et Rufo, sed in aliis qui ex vobis sunt, et in Paulo et cæteris Apostolis.*

S. Dorothée[2] Flavius L. Dexter[3], S. Adon[4] et Pierre des Noëls[5], la tradition de l'Espagne et d'autres savants auteurs,

[1] *Rom.* XVI. 3.
[2] S. Doroth. *in Synops.*
[3] Dexter, *in chron. an.* 100.
[4] S. Adon. *in Martyrol.*
[5] Equilinus, *in libro de sanctis.*

témoignent que S. Rufus, après avoir prêché en plusieurs pays, fut d'abord évêque de *Thèbes* [1], et vint de là ensuite fixer son siége épiscopal à *Dertose* ou *Tortose*, ville espagnole de la province de Catalogne. L'Eglise du lieu[2] rapporte, dans les leçons du Bréviaire, que telle est la constante tradition des anciens. Moralès[3] et Marieta[4], Vincent Dominique[5], et d'autres auteurs [6] de chroniques, racontent dans leurs ouvrages l'histoire de l'Apostolat de ce zélé ministre de Jésus-Christ. — La Catalogne honore le 12 de novembre S. Rufus, sous le titre d'évêque de Tortose. Sa fête est marquée au 21 novembre, dans le Martyrologe Romain qui s'exprime ainsi :

« *Le même jour* (21 novembre) *fête du bienheureux Rufus, dont parle S. Paul dans l'épître aux Romains.* » Il semble qu'il mourut à Tortose, sans avoir été mis à mort [7] comme la plupart des ministres de Jésus-Christ. Toutefois le Martyrologe Romain dit expressément, qu'il reçut aussi la couronne du martyre[8].

Quant à *S. Alexandre*, son frère, il paraît certain que, après avoir prêché le royaume des cieux dans différents pays du monde, il vint enfin l'annoncer à l'Occident méridional, où se trouvait déjà son frère. C'était un homme d'une grande au-

[1] Chronicon Dextri : « *Rufus*, AIT, *Thebis reversus ad Hispanias Dertosæ pontifex sedet.* » Selon Métaphraste et Surius, *t.* 3, S. Rufus fut institué évêque de Thèbes par S. Pierre, en même temps que S. Marc fut établi évêque d'Alexandrie.

[2] Ecclesia Tortosæ, *in Brev.*

[3] Morales, l. IX. c. II.

[4] Marieta, *de Sanctis Hisp.*, 1 part., l. v, c. 75. et 4 part., l. XXII titulo *Tortosæ.*

[5] Vinc. *de Sanctis Cathaloniæ.*

[6] Bivar. *comm. in Dextrum, ad ann.* 100, et Braulio, seu Heleca, *episc. in Maximi chronicon.*

[7] Constat Rufum Dertosæ quievisse. (Bivar. *in Dextrum.*)

[8] « A Philippes en Macédoine, dit ce Martyrologe au 18 décembre, fête de S. Rufus et de S. Zozime, martyrs, qui furent du nombre des « disciples par lesquels la primitive Eglise fut fondée parmi les Juifs « et les Gentils. S. Polycarpe, dans sa lettre aux Philippiens, parle aussi

torité dans l'Eglise. Il était ordinairement accompagné de plusieurs disciples.

On dit qu'il a été évêque d'Avignon [1]. Lorsque S. Lazare, S. Maximin, S. Trophime, S. Saturnin et d'autres ouvriers évangéliques, vinrent travailler dans ces contrées, S. Alexandre se détermina à aller porter plus loin ses efforts. Il se rapprocha de son frère Rufus, et, passant ensuite en Afrique avec ses intrépides compagnons, tous entièrement décidés à verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ, il fit briller le flambeau de la foi aux yeux des habitants de Carthagène, de la Mauritanie, et de la ville de Carthage, capitale de l'Afrique Occidentale, et si fameuse dans l'Antiquité.

Les infidèles, ne pouvant souffrir que ces disciples du Christ détruisissent leurs superstitions et leurs idoles, animés, de plus, par l'instigation de Satan qui voyait déjà son règne renversé dans ces florissantes contrées, conspirèrent contre Alexandre et ses compagnons, et les mirent à mort, après leur avoir fait subir des outrages et des tourments. C'est ce qu'attestent F. L. Dexter, dans sa Chronique, et les divers Martyrologes [2].

« de leur bienheureux martyre. » Saint Polycarpe dit en effet, *epist. ad Philippenses, c.* 1, que *leurs chaînes sont les véritables diadèmes des élus de Dieu.*

Zosime est regardé ici comme le compagnon de Rufus. Nous verrons qu'il s'est également attaché à Alexandre, frère de Rufus. Des auteurs pensent que les Chrétiens de Philippes célébraient la fête de ces Saints non point parce qu'ils auraient été martyrisés chez eux, mais parce qu'ils y avaient été très-connus et très-aimés comme prédicateurs apostoliques.

[1] Riccioli, *in Chron. reformata.* Moreri, au mot : *Disc. de J.-C.*

[2] Dans la Chronique de Fl. Dexter, le martyre de ces hommes apostoliques arriva vers l'an 112 de J.-C. Souvent ils s'étaient, auparavant, exposés pour J.-C. au péril de leur vie. L'histoire nous fait connaître en particulier comment, dans la persécution de Trajan, l'an 107, S. Zosime et S. Rufus s'étaient faits les compagnons des liens du bienheureux S. Ignace, évêque d'Antioche, lorsqu'il était conduit à Rome. La ville de Philippes, en Macédoine, vit ces trois Saints paraître dans son enceinte comme des modèles d'une véritable charité et comme des exemples illustres de la patience chrétienne, au milieu des chaînes dont ils étaient chargés. Mais ces chaînes, selon l'expression d'un grand martyr, étaient

— « Alexandre, disent Dexter[1] et Braulion[2], évêque de « Sarragosse au VII^e^ siècle, après avoir rempli l'Espagne de la « semence de la parole divine, avec l'aide de ses compagnons « Candide et Zosime, parvint jusqu'à Carthage, et y endura le « martyre avec eux. »

Dans le Martyrologe de S. Adon, on lit :

— « Le V des Ides de mars (ou le II de mars), Hiradus « (autrement *Hiraclius*), Zosime, Alexandre, Candide, Pipé- « rion, et vingt autres compagnons, furent martyrs ou té- « moins de Jésus-Christ, à Carthage, souffrirent pour rendre « témoignage à son nom, triomphèrent de leurs ennemis, et « remportèrent une glorieuse victoire dans le Seigneur. »

La même chose se trouve dans les Martyrologes de Bède, d'Usuard, de Galésinus, de Pierre des Noëls, évêque de Emilium, dans plusieurs autres auteurs, et dans la plupart des anciens manuscrits du Martyrologe Romain. D'où il résulte qu'il s'est glissé une faute dans le nouveau Martyrologe Romain, par suite d'une correction qu'y a faite le cardinal Baronius, d'après un manuscrit différent des autres. Les Bollandistes[3] ont signalé cette faute, et disent qu'on doit s'en tenir à la leçon la plus ancienne et la plus commune.

Qu'elle était vive la foi des premiers Disciples de Jésus !

des ornements dignes des Saints, et des diadèmes propres à couronner ceux que notre Dieu et Notre-Seigneur a vraiment choisis pour être rois dans le ciel. Car ils ne couraient pas en vain, puisqu'ils marchaient dans la foi et dans la justice, puisqu'ils n'aimaient pas le siècle présent, mais le Sauveur qui est mort et qui est ressuscité pour nous. Ainsi le Seigneur leur a donné auprès de lui la place qui leur est due, afin qu'ils fussent glorifiés avec lui comme ils avaient souffert avec lui.

L'Eglise latine honore depuis plusieurs siècles S. Zosime et S. Rufus au nombre des saints Martyrs le 18 décembre ; S. Polycarpe les met au au rang de ces *anciens disciples par qui les premières églises des Juifs et des Gentils furent fondées.* — Usuard, Ado, Boll.

[1] Dexter, *Chron.*, *an.* 112.

[2] Braulio, *in suis ad Maximi Chronicon additionibus.* — *Ap. Bivar. Ibid.*

[3] Bolland., 11 *mars*, *p.* 53, — 55, § 6. Ita et Bivar. *in Dextr. ibid.* — Tillemont, *mém. eccl.*, *t.* 1, *p.* 471.

Qu'elle était ardente et assurée de la vérité des promesses du fils de Dieu, puisqu'ils ne craignirent ni les plus longues fatigues, ni les plus durs travaux, ni les supplices, ni la mort la plus ignominieuse ! Ici, sur les pas de S. Alexandre, le disciple et l'ami de Jésus, 24 âmes généreuses, 24 héros marchent sans hésiter, au lieu du martyre ; ils se livrent, sans balancer, aux mains sanglantes des bourreaux !

Que la possession des biens invisibles, promis à leur fidélité, était certaine à leurs yeux ! Que la vue de la splendeur du royaume céleste de leur Divin Maître, était claire et ravissante à leurs regards !

— Pour *Simon le Cyrénéen*, le père d'Alexandre et de Rufus, ce ne fut pas en vain qu'il avait aidé le Christ à porter l'instrument du salut, ni qu'il avait eu des fils si intrépides témoins du Fils de Dieu. Il participa, en effet, lui-même non-seulement au salut que Jésus avait apporté au genre humain, mais aussi à l'honneur de l'apostolat. Car suivant une ancienne tradition, rapportée par Braulion, évêque de Sarragosse, citée plus haut, sentant ses deux fils en Espagne, désirant lui-même rendre aussi avec eux un courageux et véridique témoignage au Fils de Dieu, il s'embarqua sur les flots de la Méditerranée, et vint les rejoindre sur ces lointaines plages de l'Occident, où il les trouva travaillant avec passion et avec succès au royaume de Dieu parmi les peuples les plus indomptables. Ce fortuné vieillard fut ravi à la vue des travaux de ses chers enfants ; il rendit grâces au Seigneur, et, se livrant au saint zèle dont il se sentait animé, il travaillait aussi avec eux. Le vénérable auteur précité ajoute, que Simon étant allé trouver S. Pierre avec les autres apôtres de l'Espagne, *il reçut avec eux la consécration épiscopale*, et qu'après avoir annoncé quelque temps la vérité, *il retourna à Jérusalem*, où il mourut, *et où l'on fait sa fête le 1^er^ jour de décembre* [1].

[1] « SS. Ruli et Alexandri memoria Simonis Cyrenæi... filiorum, ce-
« lebris est. Venit cum filiis Simon in Hispaniam..., et ibi prædicavit

« tunc : quem dicitur consecrasse cum aliis S. Petrus in episcopum, « obiisseque Hierosolymis. Colitur prima decembris. » Braulio, seu Heleca, *in Maximi Chron.* ap. Bivarium, *ad an. Dextri* 100, *p.* 273. *Ed. Migne.*

Dans Brentano (*Passion de N.-S., p.* 320, *c.* 33), il y a un chapitre sur S. Symon le Cyrénéen et ses fils. Il s'accorde avec la tradition, excepté en ce qu'il y est dit que Symon était païen, et qu'Alexandre et Rufus étaient déjà grands, et qu'ils se réunirent plus tard aux Disciples, lorsque nous voyons ici qu'ils faisaient partie du nombre des 72 Disciples.

HISTOIRE

DE

SAINT ÉTIENNE

LE PREMIER DES LXXII DISCIPLES

ET LE PREMIER DES MARTYRS.

Et intuentes eum omnes qui sedebant in Concilio, viderunt faciem ejus tanquam faciem Angeli.

Alors tous ceux qui siégeaient dans le Sanhédrin, fixant leurs regards sur Etienne, virent son visage resplendissant comme le visage d'un Ange.

(Act. VI. 16.)

« *Abscondita pectoris Ornamenta speculum frontis irradiabant.*

« Les beautés qui ornaient son âme, rayonnaient sur sa figure, comme dans un miroir. »

(S. Hilar. Arelat. *hom. de S. Steph.*)

AVERTISSEMENT.

Dans les annales du genre humain, il ne peut y avoir aucun fait historique plus authentique, plus certain, que ceux du bienheureux protomartyr S. Etienne. Non-seulement son histoire est certifiée par les historiens et les écrivains, ses contemporain, ainsi que par les monuments de ce temps et par les sociétés chrétiennes primitives au milieu desquelles il florissait; mais cette même histoire, toute miraculeuse, s'est trouvée, au commencement du v^e^ siècle, établie et certifiée, à nouveau, par des faits mira-

culeux peut-être plus éclatants et plus nombreux encore; faits prodigieux et divins, certainement au-dessus de toute contestation, puisque les plus graves docteurs, les plus savants hommes, des peuples entiers, témoins de ces faits qui parlaient publiquement, les ont attestés, écrits, consignés dans des monuments, alors même qu'ils s'accomplissaient dans le monde entier, et sous les yeux mêmes de ceux qui en étaient les objets ou les témoins oculaires.

Ces seconds prodiges, opérés par S. Etienne au v^e^ siècle, et enregistrés dans les doctes écrits du génie le plus élevé, de la science la plus consommée, de la vertu la plus pure, sont la démonstration la plus manifeste de l'histoire de S. Etienne, écrite par S. Luc.

Ici, vous ne pouvez douter ni user de moyens termes. Il faut nécessairement, ou donner un démenti formel à S. Augustin et à tout un siècle de savants et de Saints, ou admettre ce que prouvent les miracles de S. Etienne, dont le pouvoir miraculeux, après quatre siècles, parut même plus puissant, plus actif, que durant sa vie mortelle. Cette grande puissance surnaturelle et cette magnifique gloire du Protomartyr, qui éclatèrent de nouveau après un si grand nombre d'années, prouvent admirablement les points suivants, savoir :

L'immortalité bienheureuse des justes;

La légitimité du culte des reliques et les avantages de l'invocation des Saints;

La gloire immense destinée au martyre dans le ciel et sur la terre;

La vérité de ce que prêchait S. Etienne durant sa vie temporelle, c'est-à-dire :

La vérité de tout l'Evangile;

L'abrogation de la Loi Ancienne et la substitution de la Loi Nouvelle, déterminées par un décret absolu de Dieu;

La divinité de Jésus, et sa séance actuelle à la droite du Tout-Puissant, comme il était prédit, Ps. 109 : *sede a dextris*

meis; sa gloire et son règne éternel au plus haut des cieux;

Le mérite de ceux qui rendent à Jésus-Christ un courageux témoignage, qui confondent par la science divine et reprennent les hérétiques et les incrédules rebelles, fussent-ils dans la puissance et dans la grandeur; ou, enfin, qui meurent pour la cause de Jésus-Christ, en succombant sous le coup d'accusations spécieuses, mais mensongères.

Il faut admettre tous ces points comme autant de faits et de vérités très-certaines, ou traiter d'imposteurs, non-seulement les Saints Evangélistes, mais aussi les vénérables, les judicieux et très-saints personnages que nous nommerons au quatorzième chapitre de cette histoire de S. Etienne; personnages, qui, loin d'être disposés à commettre ou à approuver le mensonge, « enseignèrent constamment, au contraire, qu'il ne « peut jamais être permis de faire le moindre mensonge, fût-ce « même pour sauver la vie à un homme, ou pour empêcher le « mal, ou pour procurer même le baptême à un enfant, qui « sans cela ne peut le recevoir; parce qu'il n'est point de « circonstance où ce qui est essentiellement mauvais puisse « devenir légitime. A leurs yeux le mensonge serait surtout « criminel en matière de religion. » On peut voir les traités que S. Augustin a laissés sur ce sujet, *Op.* t. VI. Il s'est particulièrement signalé par son application à combattre le mensonge en toutes sortes de matières. Or, il est l'un des principaux témoins des miracles de S. Etienne.

Aussi, le protestant Jean Le Clerc, voyant, dans ces miracles, la condamnation des erreurs de la prétendue réforme, n'a pas trouvé, pour se justifier, d'autre parti à prendre, que d'attaquer (chose infâme!) la véracité du grand S. Augustin par rapport aux faits miraculeux de S. Etienne. Il a fallu que les miracles du saint martyr fussent bien décisifs, pour que cet hérétique eût recours à un tel acte de désespoir. S. Augustin, tous les Pères, tous les évêques, avec les historiens et les auteurs de ce temps, sont accusés de mensonge par un petit cri-

tique moderne, misérable champion de la philosophie incrédule du XVIII^e^ siècle! Mais les chrétiens souffriront-ils que l'on traduise ainsi les plus savants et les plus saints Docteurs de l'Eglise comme des fourbes et des imposteurs? Et consentiront-ils que l'on range le reste des fidèles dans la classe des insensés?

Les miracles, opérés par les mérites et l'intercession de S. Etienne, sont attestés, non-seulement par S. Augustin, mais encore par Possidius, par Evodius et par un grand nombre de Saints Pontifes. De plus, il y avait alors en Afrique une foule d'hommes recommandables par leurs lumières et leur pénétration, qui examinèrent les faits, et ne les admirent avec tout le monde qu'après en avoir reconnu la vérité. Mais en supposant, par impossible, que les catholiques eussent été assez simples pour s'en laisser imposer par leurs évêques, aurait-on pu également tromper leurs ennemis, qui épiaient leurs actions avec tant de malignité? Les miracles dont il s'agit s'opérèrent dans un temps où il y avait en Afrique beaucoup de Manichéens, de Donatistes et d'Ariens. Trouve-t-on cependant la moindre trace de réclamation de la part de ces hérétiques et des païens? Ne voit-on pas, au contraire, les Juifs et les incrédules se convertir à la vue des prodiges qui frappaient leurs regards? S. Augustin n'alléguait-il pas ces miracles pour convaincre les païens et confondre les philosophes de son temps, tant ces faits merveilleux étaient notoires et avérés? Les nombreuses pièces contemporaines qui attestent ces faits prodigieux sont conservées la plupart dans les Œuvres des Pères de cette époque et réunies, particulièrement à la fin du VII^e^ tome des Œuvres de S. Augustin.

A SAINT ETIENNE !

Glorieux héros de Jésus-Christ, disciple vierge, docte scribe de la Loi Nouvelle, dont la grande âme fut ornée de toutes les vertus du christianisme, dont la science et le dévouement firent avancer avec rapidité le règne de Dieu : lorsque nous racontons vos actions saintes, vos œuvres merveilleuses, nous ne suivons point des fables savamment composées; nous nourrissons nos esprits de vérités réelles, historiques, en même temps que célestes. Puissions-nous les goûter, les imiter dans ce qu'elles nous présentent de possible (à notre faiblesse).

Admirable thaumaturge, qui, vivant parmi les hommes, avait fait un si grand nombre de prodiges insignes et de guérisons miraculeuses, et qui, sorti de ce monde par un généreux martyre, en avez opéré un plus grand nombre encore, revêtu que vous étiez de la puissance même du Christ.

Puissant génie, par qui la terre trembla; par qui le ciel, depuis longtemps fermé, donna des pluies fécondes, qui abreuvèrent la terre altérée et lui rendirent son heureuse fertilité : et par qui des grâces spirituelles, plus abondantes encore, se répandirent, comme une rosée bienfaisante sur l'univers consolé;

O vous, l'ami chéri du Christ, son favori, son intime, vous qui l'accompagnâtes dans la Judée avec les Septante Disciples, et qui maintenant dans les cieux êtes constamment à ses côtés aux mêmes titres, et en qualité de l'un de ses plus dévoués ministres;

Protecteur de l'Eglise, des cités et des royaumes, nous nous mettons sous votre sauvegarde : prosternés à vos pieds, nous implorons vos suffrages. Daignez, par votre intercession, obtenir que Notre-Seigneur Jésus-Christ répande sur le clergé,

sur le peuple chrétien, sur ceux qui vous invoquent avec dévotion et dont le Christ, notre Dieu, vous a confié la garde spéciale, une partie de ces dons célestes, de cette grâce, de cette force, de cet Esprit-Saint, dont la plénitude était en vous, ô bienheureux Lévite, afin que, comme vous, nous puissions remporter la victoire dans les combats du Seigneur, et recevoir la couronne de la main de Jésus, qui est glorieusement assis à la droite de Dieu, son Père Tout-Puissant!

Martyr, cujus est jucundum
Nomen in Ecclesia,
Languescentem fove mundum,
Cœlesti fragrantia !

Saint martyr, dont l'Eglise aime à célébrer le nom, guérissez le monde languissant, par la vertu de votre parfum céleste.

(*Ancienne hymne romaine.*)

SAINT ÉTIENNE

Premier martyr.

« Protomartyr et Levita,
« Clarus fide, clarus vita,
« clarus et miraculis.
« Sub hac luce triumphavit,
« et triumphans insultavit
« Stephanus incredulis.

« *Lévite et protomartyr, illustre par sa foi, illustre*
« *par sa sainteté, illustre par ses miracles,*
« *Etienne a triomphé avec éclat, et dans son glo-*
« *rieux triomphe il a insulté à l'incrédulité du Juif.*»
(*Hym. rom.*)

I

De l'origine de S. Etienne. — De son nom. — Il sortait d'une école distinguée. — Ses talens s'élèvent et s'ennoblissent, après qu'il a reçu le Saint-Esprit. — Fruits de son ministère.

S. ETIENNE, l'illustre protomartyr, qui combattit si généreusement pour la cause du Christ, fils de Dieu, qui, plein des dons de l'Esprit Divin, fit éclater de grands prodiges au sein de Jérusalem et prêcha le nom de Jésus devant le peuple et devant la grande assemblée des chefs de la nation : ce jeune héros de la Loi Nouvelle, en qui l'on vit briller avec éclat les vertus du Christianisme, spécialement la grâce et la mansuétude de l'Ange unie à la plus grande force d'âme, la plus grande patience jointe à la plus sublime magnanimité, était l'un des Soixante-Douze Disciples de Jésus[1].

[1] La Chronique d'Alexandrie, — les Constitutions apostoliques, *l.* II, *c.* 55, — S. Epiphane, *de Chr.*, *c.* 4, *p.* 50 *et in Panar.*, — le commun des Pères et des Docteurs (V. Godescard), — le livre de M. d'Agréda, *Vie div.*, *p.* 213, — le Dr Sepp.

Il était le cousin Germain de Saul, qui fut depuis l'apôtre saint Paul[1]. Il avait été son condisciple à l'école du célèbre Rabban Gamaliel : tous deux avec saint Barnabé et d'autres disciples avaient été intruits de la doctrine de vérité par ce sage Docteur[2].

Etienne était hébreu d'extraction et descendait d'Abraham, comme il le déclare en parlant de lui-même devant le grand Sanhédrin[3].

Son nom, *Stéphane* ou *Etienne*, est grec et signifie *couronne*. — C'était alors un usage très-commun parmi les Juifs de changer le nom hébreu pour un nom grec ou latin. C'est ainsi que le nom de *Saul* fut changé en celui de *Paul*; le nom de *Thomas* en celui de *Didyme*. Plusieurs d'entre les Apôtres et les Septante Disciples avaient pareillement adopté des noms grecs, par exemple : *S. Pierre, S. Philippe, S. André, S. Barthélemy, S. Luc* ou *Lucius, Sosthène, Andronique, Junius, Niger, Mnason, Aristodème*. Parmi les autres Hébreux, vers le même temps, on trouve *Agrippa, Bérénice, Alcime, Énée, Antiochus, Antigone, Alphée, Antipater, Apelles, Archélaüs, Aristobule, Alexandre*, etc. Les Pères, les Historiens et les Interprètes fournissent beaucoup d'autres preuves décisives.

S. Etienne avait donc suivi en cela la coutume de sa nation : et, comme il s'appelait d'abord *Chéliel*, c'est-à-dire *Couronne de Dieu*, il changea ce nom hébreu pour un autre nom grec, qui avait la même signification. Peut-être portait-il à la fois ces deux noms, étant appelé *Etienne* ou *Stéphane* parmi les Hellénistes, lorsqu'il vivait au milieu d'eux, et *Chéliel*, lorsqu'il

[1] « Etienne était cousin de Paul : ils étaient fils des deux frères. » — M. Drach, d'après Œcuménius, etc. V. Brentano, *p.* 466.

[2] Drach, *Harmonie*, *t.* 1, *p.* 146 ; S. Clem. *recogn.*, *l.* 1, *c.* 9 *et* 10 ; Beda, *in retract.*, *in Act. Apost.*, *c.* 5 ; Baron., *Annal.*, *an.* 34, *p.* 234. — Quant à l'autorité et à la célébrité dont Gamaliel jouissait dans tout Israël, on peut voir ce qui en est dit dans sa notice biographique.

[3] *Act.*, VII, 39.

était au milieu des Hébreux. Ce qui appuie ce sentiment, c'est que Gamaliel fit inscrire sur le tombeau du premier martyr, non pas le nom d'*Etienne*, mais celui de *Chéliel* [1].

On ne sait pas à quelle époque précise il s'attacha à Jésus-Christ ; mais on a tout lieu de croire qu'il le suivit de bonne heure, dès les premiers temps de sa prédication[2], et qu'il reçut le titre de disciple vers le même moment que Prochore et Barnabé, ses cousins.

Il était sorti scribe et docteur de l'école[3] de l'un des plus grands chefs de la Synagogue. Il brillait, dans Jérusalem, par son zèle et ses lumières. Il était très-considéré, très-aimé[4].

Il vit, avec les autres Disciples, Jésus ressuscité, il l'accompagna sur le mont des Oliviers, lors de son Ascension. Revenu au Cénacle, il attendit avec les autres l'envoi de l'Esprit-Saint, dont il reçut tous les dons avec plénitude, le jour de la Pentecôte. Il fut alors investi, dans un degré éminent, du pouvoir prophétique et du pouvoir miraculeux. La grâce découlait de ses lèvres, et convertissait tous ceux qui l'entendaient. De plus,

[1] *Nomen habes* CORONATI,
Te tormenta decet pati,
Pro corona gloriæ.

Vous portez le nom de *Couronné*; il convient que pour conquérir cette couronne de gloire, vous supportiez des tourments pour Jésus-Christ.

Pro corona non marcenti,
Perfer brevis vim tormenti;
Te manet victoria.

Pour une couronne qui ne se flétrira jamais, endurez la violence d'un tourment de courte durée; la victoire et le triomphe vous sont réservés.

(*Hym. rom.*)

Voir l'épître du prêtre Lucien sur la découverte des reliques de S. Etienne, et Basile de Séleucie (*Hist. de la même découverte*).

[2] Les Constitutions apostoliques disent, *l.* 2, *c.* 55, que les sept diacres étaient du nombre des Disciples qui avaient appris la vérité de la bouche de J.-C. même.

[3] L'évangile du jour de S. Etienne fait entendre que les titres de *sage*, de *docteur* et de *prophète*, conviennent particulièrement au premier martyr de J.-C. — La doctrine qu'il avait acquise fut perfectionnée par la grâce du Saint-Esprit.

[4] « Lors de la Passion de N.-S., *Claudia Procula*, femme de Pilate, s'était retirée dans la maison de Lazare à Jérusalem, et c'était Etienne qui lui apportait des nouvelles du dehors. » (Brentano, p. 466.)

lorsqu'il visitait les classes pauvres et fidèles de Jérusalem, il guérissait miraculeusement tous les infirmes et les malades qu'on lui présentait. De là le grand nombre de conversions qui s'opéraient de toutes parts. A la vue de tant de signes prodigieux, les cœurs n'hésitaient plus d'embrasser le Christianisme et de sacrifier leurs biens avec toutes leurs espérances temporelles. Bientôt « Ophel tout entier et la partie orientale de Jé-
« rusalem et de Sion, où se faisait principalement sentir l'ac-
« tion d'Etienne, ne pouvaient plus contenir la communauté
« chrétienne, dont une partie dut occuper l'espace qui s'étend
« de la ville à Béthanie[1]. »

II

Elévation de S. Etienne à la dignité de Primicier et d'Archidiacre.

Alors Caïphe, et tous ceux qui étaient avec lui, c'est-à-dire ceux de la secte des Sadducéens, poussés par un faux zèle pour la Loi mosaïque et excités par l'envie de Satan, étaient remplis de fureur. Ils voulurent empêcher la prédication du nom de Jésus-Christ, ils menacèrent les Apôtres, les emprisonnèrent et les firent battre de verges. Mais les Apôtres se réjouissaient de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages et des flagellations pour le nom de Jésus[2]. La foi n'en faisait que de plus rapides progrès, comme le rapporte S. Luc dans les Actes des Apôtres, au chapitre VI :

En ce temps-là, dit-il, *la multitude des fidèles s'augmentait de plus en plus,* l'Eglise croissait et florissait ; car les œuvres de Dieu sont comme la flamme qui s'élève d'autant plus, qu'un vent contraire semble vouloir l'éteindre par sa violence redoublée ; elles sont encore, dans les temps d'agitation et de persécution, comme l'or et l'argent qui se purifient dans la fournaise.

[1] D'après Brentano, p. 466
[2] *Act.* V.

Non-seulement la multitude des fidèles croissait en nombre, mais elle croissait aussi en sainteté et en perfection. Ils se regardaient tous comme frères, et n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Les riches vendaient leurs biens, et en déposaient le prix dans un trésor commun, et les Apôtres employaient ces fonds au soulagement des pauvres. Personne ne possédait rien en propre, et chacun possédait tous les biens de la communauté ; car on donnait à chacun selon ses besoins, sans acception de personnes. La nourriture spirituelle, c'est-à-dire la communion du pain eucharistique était distribuée de même que la nourriture corporelle. C'est ce que veut dire S. Luc par ces paroles : *Ils persévéraient tous dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans les prières* [1] ; et un peu après : *on distribuait à tous le prix des biens vendus, selon les nécessités de chacun... et on rompait le pain dans les maisons, et tous prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur*. On pourvoyait avec un soin particulier aux nécessités des veuves, comme ayant plus besoin de consolation et de soulagement.

Or, le nombre des croyants s'étant encore augmenté d'une manière considérable, il se trouva que ceux qui étaient chargés de la distribution des aumônes ne le firent pas avec une égale répartition ; les Hébreux, qui étaient nés en Perse et dans les autres pays de la Gentilité, commencèrent à murmurer de ce que leurs veuves étaient négligées dans la distribution de ce qui se donnait chaque jour ; ils pensaient qu'on n'en faisait pas autant d'état que de celles de la Judée, et qu'on leur faisait injure en ne les traitant pas aussi bien que les autres. Il ne faut pas s'étonner que, parmi cette immense multitude de personnes, quelque saintes qu'elles fussent, il y ait eu quelque imperfection, des plaintes et des murmures.

[1] *Act.* II, 42, 45, 46.

Les saints Apôtres, ayant appris ce qui se passait et le sujet de ce désaccord, pour arrêter le mal dans sa source, assemblèrent les fidèles et leur dirent :

— « *Il n'est pas juste que nous quittions la prédication de* « *la parole de Dieu, pour avoir soin des tables :* il n'est pas « convenable que nous cessions d'administrer la nourriture « des âmes, pour nous occuper de celle des corps, et pour « vaquer à des choses de moindre importance.

« *Choisissez donc, mes frères, sept hommes d'entre vous,* « *d'une probité reconnue,* d'une conduite irréprochable, non « des hommes trop âgés ou trop jeunes, qui n'auraient pas la « force ou la prudence suffisante pour remplir ce ministère « difficile, mais des hommes connus et éprouvés, *remplis du* « *Saint-Esprit et de sagesse, auxquels nous* puissions *com-* « *mettre* en sûreté *cette* importante *charge.*

« *Pour nous,* nous serons ainsi délivrés de toute distraction, « et *nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la* « *dispensation de la parole.* Les ministres que vous choisirez, « seront nos vicaires (généraux) dans l'œuvre que nous accom- «. plissions jusqu'à ce jour : ils nous remplaceront tant dans la « distribution des pains de la table sacrée, que dans la dispen- « sation des aliments communs. S'il s'élève désormais quel- « que sujet de plainte, vous les porterez à leur connaissance « et à leur jugement; nous n'interviendrons que dans les « questions les plus graves. Lorsqu'ils se seront acquittés de ce « ministère, ils coopèreront avec nous à l'administration des « grâces célestes et à la prédication de la parole divine [1]. »

Ce discours plut à toute l'assemblée.

[1] Act. VI, 2-4. — Tel est le sens du discours que les Apôtres adressèrent à l'assemblée des Disciples — (Baronius, *t.* 1, *p.* 235). Peut-être les Apôtres ne s'adressèrent-ils qu'à la réunion des 72 Disciples ; comme on est en droit de le penser en voyant d'abord que les sept Diacres ont été choisis parmi ce nombre (*S. Epiph.*) *considerate viros ex vobis*..., et ensuite, qu'il fallait des personnes sacrées, des prêtres, pour être les ministres de l'autel, en même temps que les dispensateurs des biens ecclésiastiques

Alors les Disciples, comprenant que ceux qu'ils avaient à élire devraient remplir, après les apôtres, la première place dans le service de l'Eglise et qu'ils devraient être les ministres des tables eucharistiques et des tables communes, les premiers remplaçants des Apôtres dans la dispensation des saints mystères et dans l'administration générale des affaires spirituelles et temporelles des fidèles; les Disciples, considérant la sublimité de l'emploi qui allait être confié aux sept diacres, les choisirent parmi les plus éminents d'entre les soixante-douze Disciples de Jésus, comme le remarque S. Epiphane [1] :

Et ils élurent les sept hommes suivants, recommandables sous tous les rapports :

Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit,
Philippe,
Prochore,
Nicanor,
Timon,
Parménas,
et Nicolas, prosélyte d'Antioche.

Tous ces noms sont grecs par les raisons que nous avons indiquées plus haut, et parce qu'ils étaient plus faciles à prononcer pour ceux avec qui les Hébreux avaient à vivre.

S. Etienne, comme l'observe S. Augustin[2], est nommé le premier parmi les diacres, comme S. Paul l'est parmi les Apôtres. C'est pour cela que le prêtre Lucien lui a donné le titre d'*Archidiacre*[3].

Les Disciples les présentèrent aux Apôtres, qui, après avoir fait des prières, leur imposèrent les mains [4]. Cette cérémonie avait pour fin une communication plus abondante des dons du Saint-Esprit aux nouveaux élus, afin qu'ils fussent rendus de

[1] *S. Epiph.. l.* I, *c.* 21.
[2] *Serm.* 316, *al.* 94 *de div.*
[3] *De inventione et translatione S. Stephani, c.* 8, 9, *etc.*
[4] *Act.*, VI, 6.

plus en plus dignes du ministère sacré qu'ils allaient exercer. Leur ordination se fit en vertu d'une commission générale ou particulière, que les Apôtres avaient reçue de Jésus-Christ, pour établir des lévites ou des ministres inférieurs qui pussent servir à l'autel. S. Paul parle des fonctions de ces ministres, et demande[1] qu'ils aient les mêmes qualités que les évêques. S. Ignace, disciple des Apôtres, ordonne aux fidèles de respecter les diacres comme les ministres de Dieu, comme les ministres des mystères de Jésus-Christ. « Leur ministère, dit-il « encore, ne consiste pas à distribuer le boire et le manger, « mais à remplir d'augustes fonctions dans l'Eglise de Dieu. » « *Diaconos mysteriorum Christi ministros : nec enim cibo-* « *rum et potuum ministri sunt, sed Ecclesiæ Dei adminis-* « *tratores*[2]. » Ce saint martyr, qui fut témoin oculaire de ce qui se pratiquait dans l'Eglise, aux temps des Apôtres, nous fait connaître conformément à ce qui est marqué dans les *Actes*, que, dans cette époque primitive, les diacres n'étaient pas seulement chargés du soin des ornements de l'autel, des vases sacrés, du trésor, des oblations des fidèles, de la surveillance et de la dispensation du temporel de l'Eglise, mais qu'ils possédaient, de plus, les hauts emplois spirituels que nous avons dit, l'administration des choses saintes, et la prédication de l'Evangile[3].

III

S. Etienne exerce avec zèle son nouvel office. — Ses vertus. — Fruits merveilleux de son ministère. — Il sert à l'autel S. Jacques et les autres Apôtres.

Aussitôt après qu'ils eurent été ordonnés par la prière et par l'imposition des mains des Apôtres, les diacres entrèrent dans

[1] I. Tim., III, 8.

[2] S. Ignat., *ep. ad Trallianos* 5, *et ep. ad Heron.* 13; item, S. Polycarp., *ep. ad Philippenses.*

[3] Voir Baronius, *an.* 34, *p.* 235, 236.

l'exercice de leurs fonctions. Suivant S. Chrysostôme, S. Etienne eut la primauté et la préséance parmi eux. Il se montra très-digne de cette prééminence et du choix qu'on avait fait de lui, par la vigilance et la charité avec lesquelles il s'acquitta de sa charge; les aumônes versées pour les pauvres étaient en sûreté dans ses mains: rien ne se perdait par sa négligence, il faisait une répartition juste et équitable, ne se laissant point guider par des affections particulières, et ne s'offensant point des paroles et des plaintes de ceux qui croyaient avoir sujet de murmurer. S'il traitait avec des femmes et des veuves, c'était par nécessité, pour leur fournir des aliments et la subsistance ; il était en même temps si retenu et si réservé, qu'il était pour tous un modèle de chasteté et d'honnêteté. Bien qu'il fût le principal et le plus éminent des diacres et des Disciples, il se faisait toutefois remarquer entre tous par sa modestie et son humilité, sa douceur et son affabilité.

Il brûlait de zèle pour Jésus-Christ, son divin Maître et pour la gloire de Dieu. S. Clément pape, disciple de S. Pierre, parlant en la personne des Apôtres, dit que pour ce qui regarde l'amour de Dieu, S. Etienne ne le cédait en rien aux Apôtres.

Comme il était rempli du Saint-Esprit, il prêchait l'Evangile avec une ardeur intrépide, et de grands et nombreux miracles dont on ne pouvait contester la vérité et qu'il opérait en plein jour, à la vue de tout le peuple de Jérusalem, confirmaient la doctrine qu'il annonçait. Chacun était édifié, ravi, de la grande grâce et de la force toute divine qui reluisaient dans sa vie, dans ses paroles et dans ses actes.

Aussi le nombre des Disciples de Jésus-Christ allait-il s'augmentant de jour en jour : les prêtres mêmes des Juifs, jusqu'alors infidèles, indociles à la voix d'en haut, se convertissaient en foule. Tout cela est clairement attesté par S. Luc, lorsque cet Evangéliste parle de ce qui suivit l'élection de S. Etienne :

Et verbum Domini crescebat, et multiplicabatur numerus

Discipulorum in Jerusalem valde : multa etiam turba Sacerdotum obediebat fidei.

Stephanus autem, plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo. C'est-à-dire :

Dès lors la parole du Seigneur se répandait de plus en plus, et le nombre des Disciples augmentait considérablement dans Jérusalem. Une grande foule de prêtres obéissait aussi à la foi.

Or, Etienne, étant plein de grâce et force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple.

Que nous serions heureux de connaître le détail de ces éclatantes merveilles, opérées par S. Etienne, et qui firent une si profonde impression sur les cœurs mêmes si endurcis des Juifs et de ceux qui soutenaient la Synagogue réprouvée ! Ce fut alors que Jérusalem se sentit le plus fortement ébranlée et inclinée vers la foi. Ce fut alors que la Synagogue, possédée et agitée de l'Esprit malin, comme Saul, se vit contrainte de rendre hommage à l'Eglise naissante, et se vit obligée par la vérité et par le sentiment de l'honnêteté publique, de répudier son déïcide, de le condamner, de le rejeter sur d'autres : *Ecce... vultis inducere super nos sanguinem hominis istius.* Le temps du ministère de S. Etienne fut la plus glorieuse, la plus brillante époque de l'Eglise primitive.

Quels hommes composaient cette Eglise ? Quels chefs la gouvernaient ! Les douze Apôtres étaient à la tête, les soixante douze Disciples de Jésus étaient les ministres et les prêtres inférieurs. La Vierge par excellence, la Reine du ciel et de la terre, présidait les vierges pures et les saintes femmes de Jérusalem. S. Etienne, dont l'âme resplendissait comme les rayons du soleil, et dont le corps était le tabernacle privilégié du Saint-Esprit, servait à l'autel les Apôtres, en qui résidait la plénitude du sacerdoce, et particulièrement le bienheureux Jacques le Mineur, frère du Seigneur, évêque de Jérusalem. C'est ce que rapporte S. Ignace, martyr, qui eut le bonheur de voir

briller l'éclat de ces beaux jours, qui ne se renouvelleront que dans la Jérusalem céleste. « Etienne, selon ce saint Docteur, « servait, comme diacre et comme ministre, le bienheureux « Jacques et les Prêtres, c'est-à-dire les Apôtres qui étaient « à Jérusalem. Il était pur et irréprélensible dans son minis- « tère. Il ressemblait par ses vertus à un ange descendu du « ciel. » C'est pourquoi S. Ignace exhorte tous les diacres à le prendre pour exemple et pour leur modèle. « Quid vero « Diaconi, quam imitatores angelicarum virtutum? Qui pu- « rum et inculpatum ministerium illis exhibent *(Sacerdotibus « scilicet)*, ut Sanctus Stephanus Beato Jacobo..... Tu vero « illis ministras, ut S. Stephanus Jacobo et presbyteris qui « erant Jerosolymis. » *(Epist. ad Trallianos, 5, et 13.)* Etienne était donc une flamme brillante et ardente, qui éclairait, échauffait et réjouissait singulièrement la primitive Eglise.

Fremunt ergo tanquam feræ
Quia victi de fecere
Lucis adversarii.

Ils frémissent donc comme des bêtes féroces, ces ennemis de la lumière, par ce qu'ils sont terrassés par la force de la vérité.

Falsos testes statuunt,
Et linguas exacuunt
Viperarum filii.

Ils amènent de faux témoins; ils aiguisent leurs langues vénimeuses, ces enfants de vipères.

(Hym. rom).

IV.

Conspiration des Juifs contre saint Etienne. — Les docteurs entreprennent des disputes contre lui et sont vaincus. — Ils intentent contre lui une fausse accusation et l'oblige de comparaître devant le Sanhédrin.

Le succès même des prédications du saint Diacre, l'éclat que par ses magnifiques prodiges et par son entraînante éloquence il jetait sur tout le christianisme, furent cause que les traits de Satan se dirigèrent alors principalement contre lui. Les Juifs s'animèrent d'envie et de rage contre le principal auteur

du grand changement qui étonnait Jérusalem et toute la Judée. Ils résolurent de le perdre. Dans ce but ils l'attaquèrent de trois manières ; ils employèrent contre lui d'abord la *controverse,* les *faux témoins,* et enfin les *tourments*. Dans chacun de ces combats, Dieu assistera son courageux athlète, et il le fera triompher des disputes, des faux témoignages et du supplice de la mort. Dans le premier, le Saint-Esprit lui inspirera ses paroles ; dans le second, la face du héros chrétien apparaissant comme celle d'un ange, effraiera les faux témoins ; dans le troisième, Jésus-Christ, se montrant à lui du haut des cieux, l'encouragera dans son martyre.

La conspiration fut formée par les Docteurs. Il y avait à Jérusalem quelques Synagogues ou écoles célèbres, semblables à des colléges, où se rendaient en foule les jeunes Hébreux des diverses provinces : Il venaient s'instruire *aux pieds* des plus savants maîtres, dans cette ville, qui était la capitale de la Palestine, où florissait le culte religieux, le Temple de Dieu, la loi de Moïse, les traditions et les cérémonies par lesquelles Dieu voulait être servi[1]. Ils y étudiaient les sciences et les langues des nations, comme font aujourd'hui ceux qui, voulant avancer dans les Lettres Humaines, fréquentent les grandes Universités. De cinq de ces colléges ou synagogues, savoir : des *Affranchis*[2], des *Cyrénéens et Libyens*, des

[1] Baron , an. 34, c. 298.

[2] *Affranchis*, Libertini. On appelait ainsi ceux qui avaient été amenés captifs à Rome par Pompée, et qui avaient été mis en liberté. Ils formaient dans plusieurs grands centres des synagogues et des écoles célèbres, qui rivalisaient de science et de zèle. Les Juifs romains ou *affranchis* étaient si nombreux dans la capitale de l'Empire, que plus de huit mille d'entre eux purent se joindre aux députés qui étaient venus de Judée pour demander qu'Archélaüs fût exclu du trône de Judée. Les Cyrénéens étaient les descendants des Juifs qui avaient été transportés en Egypte et en Lybie par le premier des Ptolémée. Un grand nombre de Juifs s'étaient établis dès l'origne à Alexandrie, dans l'Asie et la Cilicie. Il y avait à Jérusalem environ 480 synagogues ou chapelles pour les Juifs des différentes contrées de la terre, à peu près comme aujourd'hui encore, à Rome, à côté de la métropole de la chrétienté; chaque nation a son église ou sa chapelle particulière (Voir Sepp, *l.* 2, *p.* 280).

Alexandrins, des *Ciciliens,* des *Asiatiques,* il sortit des docteurs renommés, qui devaient par leur éloquence et leur savoir combattre S. Etienne qu'ils voyaient si docte et si ardent, qu'ils considéraient comme le destructeur de leur foi et comme leur capital ennemi, parce qu'il brillait dans tout Jérusalem par la vertu et la grâce de la prédication, et qu'il convertissait un très-grand nombre de personnes à la foi de Jésus-Christ.

Ils disputèrent plusieurs fois avec le saint Lévite, mais ils demeuraient toujours vaincus : ils ne pouvaient résister ni répondre à la Sagesse et à l'Esprit qui parlaient par sa bouche. Ce fut la première victoire de S. Etienne.

Alors ils furent si irrités, à la vue de leur propre confusion, *qu'ils subornèrent de faux témoins pour leur faire dire qu'ils lui avaient entendu prononcer des paroles de blasphème contre Moïse et contre Dieu.*

Ils émurent donc le peuple, les Sénateurs et les Scribes ; et, se jetant sur S. Etienne, ils l'entraînèrent et l'emmenèrent devant le Sanhédrin, au grand *Conseil* des Juifs.

Et ils produisirent[1] aussitôt contre lui *leurs faux témoins, qui disaient :*

— *Cet homme ne cesse point de proférer des paroles de blasphème contre le lieu saint et contre la loi ; car nous lui avons entendu dire que ce Jésus de Nazareth détruira ce lieu et changera les ordonnances que Moïse nous a laissées.*

Les deux chefs de cette accusation étaient faux : S. Etienne n'avait point parlé contre Moïse, ni blasphémé contre Dieu. Il est vrai qu'ils étaient venus à bout de se le persuader et de le persuader aux autres, en interprétant mal et en changeant les paroles que Notre Seigneur et son Disciple avaient dites à ce sujet ; en cela ils ne faisaient qu'imiter la coutume de ceux qui épient l'occasion de nuire à leurs ennemis : une simple parole,

[1] Act., VI, 9-15.

orsqu'on peut la plier dans un sens fâcheux, est pour eux une base d'accusation.

Après la lecture des charges faites en plein Consistoire, le grand-prêtre Caïphe dit à S. Etienne de parler pour se défendre.

V

Comment saint Etienne se défendit contre l'accusation intentée artificieusement contre lui.

L'accusation *à la surface* portait que S. Etienne avait proféré des blasphèmes de quatre sortes différentes : blasphèmes contre Dieu, contre Moïse, contre la Loi, et contre le tabernacle ou le Temple.

Mais *le fond* de cette même accusation se réduirait à dire qu'il assurait que le Temple serait détruit ; que les sacrifices prescrits par Moïse n'étaient que des ombres et des types ; que les observances de la Loi (mosaïque) n'étaient plus agréables à Dieu, et qu'elles avaient été abolies par Jésus de Nazareth.

Présentée de la première manière, l'accusation était fausse ; mais la seconde allégation était la vérité évangélique.

Alors tous ceux qui étaient dans le Conseil, ayant jeté les yeux sur lui, virent son visage tout resplendissant de lumière et *semblable au visage d'un ange*. Le Saint-Esprit, qui habitait dans l'intérieur de son âme, faisait rejaillir et éclater ses rayons sur l'extérieur même de son corps. Comme il était irréprehensible et innocent sous tout rapport, il paraissait maître de lui-même, n'avait aucune crainte, et laissait voir au dehors, sur sa figure, ce qu'il avait au dedans, au fond de son cœur ; suivant ces paroles d'un ancien Père : « Telle était la grâce « surabondante de l'âme, qu'elle s'épanchait au dehors ; telle « était la pureté, la beauté intérieure, qu'elle se répandait « sur tout le maintien extérieur : la lumière cachée au dedans,

« paraissait sur son front, s'y réflétait comme dans un mi-
« roir. »

Le Grand-Prêtre ayant donc demandé à S. Etienne si ce que les témoins avaient dit était vrai, le Saint prit la parole au milieu de l'assemblée de soixante-dix Sénateurs, et fit un ample discours. Il se justifia d'abord du blasphème contre Dieu, en disant que *le Dieu qui avait parlé à nos pères et aux* Prophètes, était *le Dieu de gloire*, celui qui a dit de lui-même, *Prov. 8 : La richesse et la gloire sont avec moi*. Il montra ensuite qu'il n'avait point blasphémé ni contre Moïse, ni contre la Loi, ni contre le Temple ; il loua le zèle et l'excellence de Moïse et il célébra les miracles qu'il fit dans le désert et sa familiarité avec Dieu ; il loua la loi en disant que c'était Dieu même qui l'avait donnée par le ministère de Moïse et des Anges, et qu'elle procurait la vie. Il se justifia du quatrième blasphème qu'on lui imputait, en montrant que Dieu avait commandé la construction du Tabernacle tel que Moïse l'avait fait, et en établissant comment le Temple avait succédé au Tabernacle, puisqu'il renfermait l'Arche d'Alliance.

Mais le savant et intrépide Lévite fit son apologie, de manière que, répondant en même temps au fond de l'accusation, il prêcha courageusement[1] Jésus-Christ dans le Sanhédrin

[1] Dans ses conférences ou controverses avec les Docteurs des grandes écoles de Jérusalem, S. Etienne avait traité plus d'une fois la question très-importante et très-décisive qui a donné lieu à l'accusation et qui ébranlait en effet, et mettait à néant la pratique de tout l'ancien culte judaïque.

Le culte extérieur et figuratif de la loi ancienne était sans doute louable et même indispensable, tant que durait le règne de la loi mosaïque, et tant que ce qu'elle annonçait n'était pas accompli. Mais à dater de l'époque de l'accomplissement de ses figures et de ses oracles dans la personne de J.-C., c'était manifestement agir contre cette même loi de Moïse, que de ne pas accepter le nouvel ordre de choses résultant de l'accomplissement même de cette loi prophétique. Ainsi, cette loi prescrivait aux Juifs d'obéir au Christ, au grand Prophète, successeur de Moïse, lorsqu'il serait venu. Or, ne pas croire à J.-C., qui était venu avec un grand pouvoir miraculeux en main, succéder à Moïse et

même. Il montra qu'Abraham, le père et le fondateur de la nation juive, avait été justifié et comblé de faveurs célestes sans temple; que Moïse, en faisant ériger un tabernacle, avait prédit le Messie et la Loi nouvelle; que Salomon, en construisant le temple, ne s'était point imaginé que Dieu pût être renfermé ou contenu dans un édifice bâti de la main des hommes; que le temple et les observances légales n'étaient pas pour toujours, et qu'une Loi plus parfaite devait leur être substituée. Après avoir représenté que le Messie envoyé de Dieu venait d'opérer ce changement, il ajouta, en adressant la parole aux Juifs, qu'ils ressemblaient à leurs pères; qu'ils avaient comme eux une tête dure et inflexible; qu'ils étaient circoncis dans leur chair, mais non dans leur cœur; qu'ils résistaient toujours au Saint-Esprit; que comme leurs pères avaient persécuté et mis à mort les prophètes qui prédisaient Jésus-Christ, ils venaient de trahir ce même Jésus-Christ, et qu'ils en avaient été

remplacer ce législateur, selon que Moïse lui-même l'avait plusieurs fois annoncé en termes exprès (Deut. xviii, 15, 18), n'était-ce pas désobéir évidemment à Moïse lui-même? N'était-ce pas agir contradictoirement à cette même loi ancienne qui prescrivait formellement d'écouter les paroles du Messie Jésus, le nouveau législateur?

Tel était le raisonnement d'Etienne. Rien n'était plus convaincant que cet argument. Il fallait ou que les Juifs rendissent gloire et obéissance à J.-C., ou que, s'aveuglant volontairement, ils se jetassent dans un état de rébellion flagrante, désespérée. Voilà la raison pour laquelle, se sentant coupables, ils poursuivaient de tant de haine le docteur Etienne, qui leur avait ouvert les yeux sur ce point capital et qui le faisait voir à tout le peuple. Celui-ci se rendait et se convertissait en grande partie, de même qu'*une grande multitude de prêtres* de l'ancienne loi, *multa turba sacerdotum obediebat fidei*. Mais que la résistance de ces superbes Pharisiens était criminelle! Eux qui s'opposaient à la conversion du peuple et qui résistaient à la vérité divine que le Saint-Esprit, par la bouche d'Etienne, faisait briller à leurs yeux avec tant d'évidence.

De notre temps, combien n'y a-t-il pas de ces Pharisiens, de ces grands du monde, qui, tout en voyant la vérité luire à leurs yeux, lui résistent néanmoins! Qu'ils s'instruisent donc par le malheur d'autrui. Qu'ils se rappellent l'effrayante catastrophe que les Juifs infidèles attirèrent, dès cette vie, sur leur tête, et le triste sort qu'ils se sont préparé pour la vie future. Qu'ils deviennent plus prudents, plus sages, non-seulement dans leurs pensées et dans leur extérieur, mais surtout dans leur conduite et dans leurs actions.

les meurtriers; que cette Loi qu'ils avaient reçue par le ministère des anges faisait leur condamnation, puisqu'ils ne l'avaient point gardée.

Agonista, nulli cede,
Certa certus de mercede,
Persevera, Stephane.

Insta falsis testibus,
Confuta sermonibus
Synagogam Satanæ.

« Athlète de J.-C., tenez tête à tous les ennemis du fils de Dieu; combattez avec courage; votre récompense est certaine; luttez avec constance.

Pressez les faux-témoins, réfutez, confondez par votre discours la Synagogue de Satan. »

(*Hym. rom.*)

Après avoir vu, dans cet exposé, le fil du discours de S. Etienne, les raisons qu'il présenta à son auditoire, et les reproches qu'il adressa à ces cœurs indomptables et irrévocablement opposés à la vérité, on aimera sans doute à lire les paroles du saint Lévite, rapportées sommairement, quoiqu'assez longuement toutefois, par l'Evangéliste S. Luc.

VI

Discours de saint Etienne, prononcé devant le Sanhédrin.

1-2. *Mes frères et mes Pères,* dit-il en s'adressant aux docteurs,[1] aux Sénateurs et aux Pontifes, *écoutez-moi. Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham, lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il demeurât à Charan,*

3. *Et lui dit : Sortez de votre pays et de votre parenté, et venez dans la terre que je vous montrerai.*

4. *Alors il sortit du pays des Chaldéens et vint demeurer à Charan, et après que son père fut mort, Dieu le fit passer dans cette terre que vous habitez aujourd'hui.*

5. *Où il ne lui donna aucun héritage, non pas même où*

[1] Act. VII, 1 et suiv. — Pour se justifier de l'accusation d'avoir blasphémé contre l'Ancien Testament et nié la loi ancienne, S. Etienne affirme toute la loi ancienne, de même que l'avènement du Christ qu'elle prédisait.

asseoir le pied; mais il lui promit de lui en donner la possession, et à sa postérité après lui, lorsqu'il n'avait pas encore de fils.

6. *Et Dieu lui prédit que, pendant 400 ans, sa postérité demeurerait dans une terre étrangère, et qu'elle serait tenue en servitude, et fort maltraitée.*

7. *Mais j'exercerai, dit le Seigneur, ma justice contre la nation qui l'aura tenue en servitude, et elle sortira de ce pays-là, et viendra me servir dans ce lieu-ci.*

8. *Il fit ensuite avec lui l'alliance de la Circoncision; et ainsi* Abraham *ayant engendré Isaac, le circoncit le 8e jour, Isaac engendra Jacob, et Jacob les douze patriarches.*

9. *Les Patriarches, émus d'envie, vendirent Joseph*[1], *pour être mené en Egypte; mais Dieu était avec lui.*

10. *Et il le délivra de toutes ses afflictions; et l'ayant rempli de sagesse, il le rendit agréable à Pharaon, roi d'Egypte, qui lui donna la conduite de son royaume et de toute sa maison.*

11. *Cependant toute l'Egypte et la terre de Chanaan furent affligées d'une grande famine; et nos pères ne pouvaient trouver de quoi vivre.*

12. *Mais Jacob ayant entendu dire qu'il y avait du blé en Egypte, il y envoya nos pères pour la première fois.*

13. *Et la deuxième fois qu'ils y vinrent, Joseph fut reconnu de ses frères; et Pharaon sut de quelle famille il était.*

14. *Alors Joseph fit venir Jacob, son père, et toute sa famille, qui consistait en soixante-quinze personnes.*

[1] S. Etienne expose devant le Sanhédrin comment, de tout temps, les Hébreux ont repoussé les prophètes de Dieu, figures prophétiques du Messie, et notamment Joseph et Moïse. Il veut insinuer aux Juifs de son temps que leur résistance actuelle à l'égard du Christ avait été prédite et préfigurée dans la résistance de leurs pères à l'égard de ceux qui étaient les images et les précurseurs du Messie. De ce fait historique et préfiguratif, il tirera contre cette inique assemblée une conclusion accablante.

15. *Jacob descendit donc en Egypte, où il mourut, et nos pères après lui.*

16. *Et ils furent transportés en Sichem, et on les mit dans le sépulcre qu'Abraham avait acheté à prix d'argent des enfants d'Hémor, fils de Sichem.*

17. *Mais comme le temps de la promesse que Dieu avait faite à Abraham s'approchait, le peuple s'accrut et se multiplia beaucoup en Egypte.*

18. *Jusqu'au règne d'un autre roi, qui n'avait pas connu Joseph.*

19. *Ce prince, usant d'une malice artificieuse contre notre nation, accabla nos pères de maux, jusqu'à les contraindre d'exposer leurs enfants, pour en exterminer la race.*

20. *Ce fut en ce temps-là, que naquit Moïse, qui était agréable à Dieu. Il fut nourri trois mois dans la maison de son père.*

21. *Et, ayant été exposé ensuite, la fille de Pharaon l'emporta, et le nourrit comme son fils.*

22. *Depuis, Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, et devint puissant en paroles et en œuvres.*

23. *Mais quand il eut atteint l'âge de 40 ans, il lui vint dans l'esprit d'aller visiter ses frères, les enfants d'Israël,* et de voir leur dur esclavage, dont il gémissait plus que personne.

24. *Et voyant qu'on faisait injure à l'un d'eux, il le défendit et le vengea en tuant l'Egyptien qui l'outrageait.*

25. *Or, il croyait que ses frères comprendraient bien que ce serait par sa main que Dieu les délivrerait; mais,* malgré les signes miraculeux qui environnaient déjà Moïse, *ces* esprits durs et rebelles *ne le comprirent pas.*

26. *Le lendemain, s'étant rencontré, lorsque quelques-uns d'entre eux se querellaient, et tâchant de les accorder, il leur dit :*

— *Mes amis, vous êtes frères; comment vous faites-vous injure l'un à l'autre ?*

27. *Mais celui qui faisait injure à l'autre, le rebuta, en lui disant :*

— *Qui vous a établi Prince et Juge sur nous ?*

28. *Ne voudriez-vous pas me tuer, comme vous tuâtes hier cet Egyptien ?*

29. *Cette parole fut cause que Moïse,* voyant que son action était connue du peuple, *prit la fuite, et il demeura comme étranger au pays de Madian, où il eut deux fils.*

30. *Quarante ans après, un ange lui apparut au désert de la montagne de Sina, dans la flamme d'un buisson qui brûlait.*

31. *Ce que Moïse ayant aperçu, il fut étonné de ce qu'il voyait; et, s'approchant pour considérer* ce que c'était, *il entendit la voix du Seigneur qui lui dit :*

32. — *Je suis le Dieu de vos pères; le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.*

Et Moïse, tout tremblant, n'osait considérer ce que c'était.

33. *Alors le Seigneur lui dit :*

— *Otez vos souliers de vos pieds; car le lieu où vous êtes, est une terre sainte.*

34. *J'ai vu et considéré l'affliction de mon peuple, qui est en Egypte; j'ai entendu leur gémissement, et je suis descendu pour les délivrer. Venez donc maintenant, afin que je vous envoie en Egypte.*

35. *Ce Moïse, qu'ils avaient rejeté comme libérateur, en disant : « — Qui vous a établi prince et juge? » fut celui-là même que Dieu envoya pour prince et pour libérateur, sous la conduite de l'ange qui lui était apparu dans le buisson,* et qui n'était autre que le Dieu d'Abraham, le Verbe fils de Dieu.

36. *Ce fut lui qui les fit sortir, faisant des prodiges et des miracles en Egypte, dans la mer Rouge, et au désert, durant quarante ans.*

37. *C'est ce Moïse,* ce grand ministre de Dieu, ce législa-

teur, cet illustre prophète, *qui a dit aux enfants d'Israël* :

— *Dieu vous suscitera d'entre vous un prophète comme moi*, c'est-à-dire, le Messie libérateur, législateur et prophète, *écoutez-le* : c'est lui surtout qu'il faudra écouter, quand il sera venu. — O juges, et vous pères du peuple d'Israël, je suis donc bien éloigné de combattre et de blasphémer contre Moïse, lorsque je prêche ce que Moïse a annoncé et que je fais connaître le Messie qu'il a prédit. Je suis donc au contraire le défenseur de Moïse et de ce qu'il a écrit prophétiquement dans la loi. Pour ceux d'entre vous qui combattent contre Jésus-Christ, ils sont plutôt les véritables ennemis de Moïse, puisqu'ils combattent le Christ qu'a prophétisé Moïse.

Pour moi, je n'ai jamais parlé qu'à la louange de Moïse, et que conformément à ses paroles et à ses oracles.

38. *C'est lui qui, pendant que le peuple était assemblé dans le désert, s'entretenait avec l'Ange* (avec le Verbe Divin) *qui lui parlait sur la montagne de Sina. C'est lui qui était avec nos pères, et qui a reçu les paroles de vie* (c'est-à-dire la Loi) *pour nous les donner.*

39. *Nos pères ne voulurent point lui obéir*, pas plus comme à leur prophète et législateur, que comme à leur rédempteur temporel ; *mais ils le rebutèrent, ils le rejetèrent, retournant de cœur en Egypte*, désirant y demeurer parmi les idoles.

40. *Et disant à Aaron* :

— *Faites-nous des dieux qui marchent devant nous*, comme ceux des Gentils ; *car nous ne savons ce qu'est devenu ce Moïse, qui nous a tirés du pays d'Egypte.*

41. *Ils firent ensuite un veau, et sacrifièrent à l'idole, mettant leur joie dans cet ouvrage de leurs mains.*

42. *Alors Dieu se détourna d'eux, et les abandonna de telle sorte, qu'ils adorèrent l'armée du ciel*, le soleil, la lune et les astres, *comme il est écrit au livre des prophètes* :

— *Maison d'Israël, m'avez-vous offert des sacrifices et des hosties dans le désert, durant quarante ans ?*

43. Au contraire, *vous avez porté le tabernacle de Moloch, et l'astre de votre dieu Rempham,* qui sont des *figures* de démons, *que vous avez faites pour les adorer. C'est pourquoi je vous transporterai au-delà de Babylone.*

43. Nos pères eurent dans le désert le tabernacle du témoignage, comme Dieu, parlant à Moïse, lui avait ordonné de le faire, selon le modèle qu'il avait vu.

44. Et nos pères l'ayant reçu, ils l'emportèrent sous la conduite de Josué au pays qui avait été possédé par les nations que Dieu chassa devant eux ; et il y fut jusqu'au temps de David,

45. Qui trouva grâce devant Dieu, et qui lui demanda qu'il pût bâtir une demeure au Dieu de Jacob.

46. Ce fut néanmoins Salomon qui lui bâtit un temple.

47. Mais Dieu n'a pas besoin de temple, et ne s'y renferme point, comme vous le pensez : *Le Très-Haut n'habite point dans des demeures faites par la main des hommes, selon cette parole du Prophète*[1] :

48. Le ciel est mon trône, et la terre est mon marche-pied. Quelle maison me bâtiriez-vous, dit le Seigneur, et quel pourrait être le lieu de mon repos ?

49. N'est-ce pas ma main qui a fait toutes ces choses...?

L'application de ces paroles du Prophète déplaisait fort à l'assemblée des Juifs. Ils donnaient sans doute, dans ce moment, des signes bien marqués de désapprobation. Ils repoussaient les paroles du Scribe de la Loi nouvelle, et donnaient raison aux faux témoins qui l'avaient accusé de blasphème contre le temple, bien qu'il ne fît qu'exposer très-simplement la doctrine des anciens Prophètes et celle de Jésus-Christ. C'est pourquoi, le courageux Diacre, déterminé à rendre témoignage à la vérité évangélique jusqu'à la mort et par l'effusion même de son sang, s'arme de force, poursuit son discours, et reproche fortement à cette grande assemblée de

[1] Isaï., 66, 1.

docteurs et de sénateurs, leur résistance volontaire à la vérité, et leur criminel endurcissement :

51. *Têtes dures,* leur dit-il, *hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que vos pères ont été !*

52. *Qui est celui d'entre les Prophètes que vos pères n'aient point persécuté*[1] *? Ils ont tué ceux qui leur prédisaient l'avènement du Juste Jésus-Christ, que vous venez de trahir, et dont vous avez été les meurtriers,*

53. *Vous qui avez reçu la Loi par le ministère des anges, et qui ne l'avez point gardée;* vous, qui, présentement, en méconnaissez l'accomplissement manifeste, en péchant contre le Saint-Esprit.

VII

Martyre de S. Etienne. — Ses circonstances. — Gloire du S. Lévite.

Ayant entendu les reproches de S. Etienne, les Juifs furent piqués au vif : *ils entrèrent dans une rage qui leur déchirait le cœur,* dit S. Luc, *et ils grinçaient les dents contre lui,* comme des bêtes fauves irritées.

Mais S. Etienne étant rempli du Saint-Esprit, et levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus qui se tenait debout à la droite de Dieu, et la place d'honneur qui allait le recevoir après son martyre.

Il s'écria alors :

— *Je vois les cieux ouverts, et le fils de l'Homme qui est*

[1] Le courageux lévite avait prévu que les Juifs ne se rendraient pas à la vérité ; c'est pourquoi, pour frapper leur endurcissement d'un coup si fort et si puissant, il l'avait préparé dès le début et dans tout le cours de son discours, en leur montrant d'une manière évidente qu'en reniant le Christ Jésus, ils n'avaient fait qu'imiter l'opiniâtre incrédulité de leurs pères. Cette vérité avait été si bien ménagée jusqu'à ce moment, que, prononcée tout à coup dans cette solennelle circonstance, elle dut mettre à découvert et écraser la mauvaise foi de toute cette grande assemblée. Aussi, ne la lui pardonnèrent-ils pas.

debout à la droite de Dieu ! Les cieux les plus élevés et l'empyrée où était le trône du Père et du Christ, son Fils bien-aimé, venaient de s'ouvrir à ses yeux, comme ils s'étaient ouverts aux yeux du Prophète Ezéchiel, sur les bords du fleuve Chobar, et lors du baptême de Notre-Seigneur sur les rives du Jourdain.

Alors les Juifs, entendant ces paroles, jetèrent de grands cris, se bouchèrent les oreilles, et se précipitèrent sur lui tous ensemble, en s'écriant :

— « Qu'il meure ! qu'il meure, le blasphémateur ! »

Car, à leurs yeux, c'était un grand blasphème d'avoir dit que celui qu'ils avaient condamné à la mort comme blasphémateur, fût au ciel, placé à la droite de Dieu Tout-Puissant. Ces hommes perfides profitèrent donc de cette occasion pour se venger du généreux soldat de Jésus-Christ : ils résolurent de le mettre à mort sans autre forme de justice. Ils n'attendirent point qu'il intervînt une sentence, et n'eurent point recours au gouverneur romain, quoique ces formalités fussent alors requises pour faire mourir quelqu'un légalement. Ils le traînèrent donc hors de la ville pour lui faire subir la peine portée contre les blasphémateurs.

S. Etienne, qui venait d'être rempli d'un nouveau courage par la vision de cette immense clarté céleste au milieu de laquelle il avait vu Notre-Seigneur prêt à le protéger et à le couronner, se réjouissait de rendre témoignage par sa mort à la résurrection et au règne glorieux du Christ dans les cieux : son âme était inondée d'un bonheur inexprimable, elle était ravie à la vue de la félicité céleste où elle allait entrer si glorieusement.

Arrivés vers l'une des portes septentrionales de Jérusalem, qui conduit au pays de Cédar, les Juifs furieux et les témoins qui devaient le lapider se dépouillèrent de leurs robes et de leurs manteaux et les mirent en garde aux pieds d'un jeune homme, nommé Saul, le cousin-germain d'Etienne, comme

l'assure Œcuménius ; ce jeune docteur, esprit bouillant, très-zélé pour la loi mosaïque, avait voulu partager ainsi leur crime, il craignait que la prédication de S. Etienne ne détruisît et n'anéantît cette loi : c'est pourquoi il voulut contribuer à sa mort, sacrifiant ainsi, par une erreur chez lui involontaire, l'amour du sang et de la parenté à celui de la religion. Il le lapidait de la sorte par les mains de tous, comme s'exprime S. Augustin[1] : « Saul ne se contentait pas de porter la main « sur le Disciple de Jésus-Christ; mais afin de le lapider au « moyen de cent bras, il gardait les vêtements de tous ces « meurtriers, et il était plus cruel en les aidant tous, que s'il « eût frappé lui-même. »

Les Juifs s'empressèrent de ramasser des pierres dans le Cédron, et, animés d'une criminelle férocité, ils les lancèrent sur Etienne qui invoquait Notre-Seigneur, et disait :

— *Seigneur Jésus, recevez mon esprit !*

Ce Disciple s'estimait bienheureux de recevoir les coups de ces pierres meurtrières, afin d'être digne de recevoir la gloire d'une couronne immortelle. Pendant que de toutes parts il se sentait frappé sous une bruyante grêle de cailloux, il se réjouissait, il trouvait douces les pierres du torrent, parce qu'une splendeur toute divine lui faisait voir en ce moment les cieux ouverts et prêts à le recevoir, lui faisait déjà contempler l'éclat et la béatitude des demeures célestes. Loin de concevoir de la haine contre ceux qui le lapidaient et qui lui frayaient de la sorte, sans le vouloir, une route sûre et abrégée pour parvenir à la félicité, il priait pour eux. Les Juifs, plus durs que les rochers, lançaient des pierres contre celui qui les aimait et qui demandait leur salut. J'aime la comparaison d'un pieux auteur parlant des dispositions intérieures qu'avait alors le saint Martyr. Ses frères le lapidaient à coups de pierres, et lui, semblable au silex qui rend du feu, lorsqu'il est frappé par une autre pierre, leur renvoyait des étincelles de sa charité, leur

[1] S. Aug., *Serm.* 382.

rendait en retour des sentiments et des paroles enflammées d'amour, capables d'adoucir et d'embraser les cœurs de ses cruels ennemis, s'ils n'eussent été plus insensibles que le marbre glacé.

Car, après que le fidèle Disciple du Christ eût recommandé son âme à Dieu, il se mit à genoux, dit l'Ecriture, et fit à haute voix cette prière :

« *Seigneur*, pardonnez-leur; *ne leur imputez point ce péché!* Pour lui-même il pria debout; mais pour ses ennemis il pria à genoux. En faveur de ceux qui le lapidaient, son âme fit des efforts pour fléchir le Seigneur, et il éleva la voix autant qu'il lui fût possible; mais dans la prière qu'il fit pour lui-même il ne fit paraître, ni autant d'effort, ni un aussi vif désir. Sa brûlante charité faisait qu'il se préoccupait beaucoup moins de lui-même que de la perte et de la damnation éternelle de ses frères, imitant en cela le Souverain Seigneur de toutes les créatures, qui sur la Croix supplia son Père Eternel de pardonner à ceux qui l'avaient crucifié.

Nous savons que Notre-Seigneur exauça cette prière, sortie du cœur embrasé de son Disciple et fidèle imitateur; plusieurs de ceux qui avaient été là présents pour le lapider, se convertirent aussitôt après, et éclairés de la lumière céleste, ils reçurent la foi et le baptême de Jésus-Christ et moururent pour lui. Saul lui-même, Saul, qui excitait les autres, et qui avait voulu garder les manteaux des faux témoins et des bourreaux, devint, par l'intercession de S. Etienne, de loup cruel un tendre agneau, de persécuteur acharné un Apôtre zélé de Jésus-Christ, pour l'amour duquel il affronta ensuite les persécutions et la mort. Les Saints Pères et les Docteurs, et, en particulier, S. Ambroise, enseignent que la conversion de S. Paul fut le résultat de la prière de S. Etienne : S. Augustin[1] va même jusqu'à dire que, si Etienne n'eût prié, l'Eglise n'eût pas eu Paul; et que Paul fut élevé à un si haut degré de grâce, parce

[1] *Voir S. Aug. Serm.* 382, *Serm.* 1, *et Serm.* 5 *de Sanctis.*

qu'Etienne s'était prosterné en terre et avait intercédé efficacement pour lui.

Il ne faut point s'étonner de ce que Notre-Seigneur l'a exaucé si favorablement et si promptement. Il l'avait rempli de foi, de grâce et de force, il l'avait enrichi et orné de tous les dons du Saint-Esprit; il avait voulu faire briller son image dans S. Etienne, en le rendant semblable à lui-même dans sa mort. Ainsi Jésus-Christ fut accusé de blasphème et condamné à la mort pour avoir dit :

Je suis le Christ, Fils de Dieu, et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la Toute-Puissance de Dieu. S. Etienne fut lapidé pour avoir déclaré devant le Conseil que *Jésus était le Christ prédit par Moïse,* et pour avoir dit *qu'il voyait les cieux ouverts et Jésus debout à la droite de Dieu.* Pour condamner Jésus, les Juifs subornèrent de faux témoins. Ils firent de même pour condamner S. Etienne. Ils les emmenèrent l'un et l'autre hors de Jérusalem pour les mettre à mort. Notre-Seigneur, priant au jardin des Olives, fut fortifié par l'apparition d'un Ange céleste; S. Etienne fut fortifié par Dieu même, lorsque, dans son dernier combat, il vit le royaume céleste ouvert et Jésus à la droite du Tout-Puissant, disposé à l'assister. Jésus et son excellent Disciple prièrent affectueusement pour leurs mortels ennemis, et remirent leurs saintes âmes entre les mains de Dieu, qui les reçut.

Aussi S. Luc termine l'histoire du martyrologe de S. Etienne en ces termes[1] :

Ayant dit ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur [2]. Il *s'endormit,* il *se reposa* dans le sein de Dieu, parce qu'il était mort dans sa foi et dans sa grâce, parce qu'il avait été meurtri de plaies pour l'amour de lui, s'étant offert en sacrifice pour rendre témoignage à la foi de Jésus-Christ et par charité pour ses frères.

[1] Act., VII, 59.

[2] *In pace in idipsum dormiam et requiescam, Ps* 4, 9

Que mon âme meure de cette mort du Juste! Rien n'est comparable à cette mort du juste. Elle est remplie de douceur, elle n'est que le passage d'une vie pleine de misères à une autre vie éternellement heureuse, resplendissante, inondée de délices.

La grande âme du Bienheureux Etienne entra donc triomphante dans les cieux qu'il avait vus ouverts. Il fut couronné par les mains de Jésus-Christ, pour avoir le premier, et si héroïquement, versé son sang pour la cause du Fils de Dieu : la mystérieuse et prophétique signification de son beau nom (Stéphane veut dire *couronné de Dieu*) fut alors justifiée au milieu des acclamations et des réjouissances de toute la Cour céleste. Si l'envie pouvait avoir accès dans ces fortunées demeures, les sublimes Esprits angéliques eussent été jaloux de la gloire d'Etienne. Mais ils étaient les premiers et les plus empressés à rendre des hommages et des actions de grâces à Jésus-Christ, leur Maître, qui avait si glorieusement couronné le B. Lévite. Ils entonnèrent les premiers et ils inspirèrent à l'Eglise catholique le chant suivant :

Christum..., qui Beatum hodie coronavit
Stephanum, venite, adoremus! (INVITAT.)

Ils le proclamèrent *Protomartyr*, chef de la brillante armée des martyrs.

Jérusalem fut alors plus glorifiée, plus avantagée, par la mort d'Etienne, que ne le sera Rome, un jour, par le martyre du B. Laurent, cet autre Lévite si illustre.

Plenus Sancto Spiritu
Penetrat intuitu
Stephanus cœlestia.
Videns Dei gloriam
Crescit ad victoriam
Suspirat ad præmia.
En a dextris Dei stantem
Jesum pro te dimicantem,
Stephane considera.

Eclairé de la lumière du Saint-Esprit, l'œil d'Etienne pénètre la profondeur des cieux.

A la vue de la gloire de Dieu, il brûle du désir de la victoire, il soupire après les immortelles récompenses.

Debout à la droite de Dieu, Jésus combat pour vous, Etienne; Contemplez-le, ce témoin céleste, ce témoin

Testis tuus est in cœlis
Testis verax et fidelis,
Testis innocentiæ.
Sibi cœlos reserari,
Sibi Christum revelari,
Clamat voce libera.
Se commendat Salvatori,
Pro quo dulce ducit mori,
Sub ipsis lapidibus.
Saulus servat omnium
Vestes lapidantium,
Lapidans in omnibus.

Ne peccatum statuatur
Illis a quibus lapidatur,
Genu ponit et precatur,
Condolens insaniæ.
In Christo sic obdormivit,
Qui Christo sic obedivit,
Et cum Christo semper vivit
Martyrum primitiæ.

véritable et fidèle, ce témoin de votre innocence et de vos tourments.

Alors le saint martyr s'écrie que les cieux lui sont ouverts, et que le Christ se manifeste à lui.

Il se recommande au Sauveur pour l'amour duquel il lui est doux de mourir sous une grêle de pierres.

Saul garde les vêtements de tous ceux qui le lapident, afin de le lapider ainsi lui-même par les mains de tous.

Pour que ce péché ne soit pas imputé à ceux qui le lapident, Etienne fléchit le genou, et, prenant en commisération leur fureur, il prie pour eux.

Ainsi s'endormit en J.-C. celui qui lui fut obéissant jusqu'à la mort; et, prémices des martyrs, il vit éternellement dans la compagnie de J.-C.

(*Anc. hym. rom.*)

VIII

Sépulture de saint Etienne.

Après que le saint et magnifique Martyr fut mort, *quelques hommes qui craignaient Dieu,* dit S. Luc[1], *prirent son corps, l'ensevelirent, et firent ses funérailles avec un grand deuil,* c'est-à-dire avec beaucoup de magnificence et de solennité, comme dit S. Jérôme[2].

Le lieu et les circonstances de son inhumation ont été révélées plus tard par le S. Docteur Gamaliel au prêtre Lucien. Le corps de S. Etienne fut laissé un jour et une nuit dans un champ, pour qu'il fût dévoré par les bêtes; mais les bêtes sauvages ni les oiseaux n'osèrent y toucher. Alors Gamaliel envoya secrètement et pendant la nuit des hommes fidèles avec un char, pour enlever le corps du Lévite et le conduire dans l'une de ses terres[3], qui était située à 20 milles ou à 6 ou 7

[1] *Act.*, VIII, 2.

[2] Hier. ep. ad Paulam : *funus amplissimum.*

[3] Appelée *Caphargamala.*

lieues de Jérusalem. Il leur remit de grandes sommes pour que les funérailles fussent faites honorablement. Elles furent célébrées durant l'espace de 70 jours, au milieu de beaucoup de regrets. Car l'Eglise faisait une grande perte dans la personne de S. Etienne. A la vérité, elle fut bien dédommagée par les avantages précieux que lui procura le martyre du saint Diacre et par les effets de son grand crédit dans le Ciel. Toutefois, quoique les Chrétiens fussent persuadés que sa mort était un vrai triomphe, comme ils l'estimaient et l'aimaient extraordinairement, ils ne laissèrent pas, en mettant son corps dans le sépulcre de Gamaliel, de le pleurer fort longtemps.

S. Etienne souffrit le martyre le 26 décembre, jour auquel l'Eglise solennise sa fête, la même année que Notre-Seigneur mourut et monta aux cieux, et le 1er jour qui commençait l'année 35e de sa nativité[1].

IX

La fureur des Juifs et de Saul se reporte sur les autres disciples. — Mort du diacre Nicanor et de 2,000 disciples. — Force du témoignage des premiers Chrétiens.

Mais les Pontifes et les Scribes ne furent pas satisfaits d'avoir fait mourir S. Etienne ; au contraire, excités et comme enivrés par le sang qu'ils avaient répandu, ils s'acharnèrent et se ruèrent sur les autres chrétiens. C'est pourquoi, comme le témoigne S. Luc[2], *il s'éleva dans ce même temps une grande persécution contre l'Eglise de Jérusalem*, et tous les fidèles, *excepté les Apôtres*, qui étaient les colonnes de l'Eglise naissante, sortirent de la ville et *se dispersèrent dans les différents lieux de la Judée et de la Samarie.*

[1] Il est dit expressément dans les diverses chroniques que Scaliger a publiées avec celle d'Eusèbe, que le martyre de S. Etienne arriva l'an 35, le 26 décembre. C'était aussi le sentiment d'Eusèbe. (*Voir* de Valois, *Annot. in Euseb, hist., l.* 2, *c.* 1, et Baron., *an.* 34, *c.* 295, *p.* 240-241.

[2] Act. VIII, 1.

Saul, qui avait contribué avec les autres à la mort de S. Etienne, était plus envenimé que tous ses partisans : il ravageait l'Eglise, et, entrant dans les maisons, il en tirait par force les hommes et les femmes et les faisait mettre en prison. Quel service S. Etienne a rendu à l'Eglise en obtenant de Dieu, par ses prières, la conversion d'un si ardent persécuteur !

Mais ceux qui étaient dispersés annonçaient la parole de Dieu dans tous les lieux où ils passaient. C'était une semence céleste que le Seigneur répandait dans son champ, qui devait produire bientôt une riche moisson.

S. Dorothée[1] et S. Hyppolite, martyr, rapportent que Nicanor, l'un des sept diacres, fut mis à mort dans cette même persécution avec deux mille[2] Chrétiens[3]. — C'est ainsi que les premiers témoins des œuvres miraculeuses de Jésus, versaient avec joie leur sang pour lui rendre témoignage. Ni les menaces, ni le carnage horrible qu'on faisait des disciples du Seigneur ne pouvaient les porter à renoncer à la foi de Jésus-Christ. Lorsqu'un acte a été signé avec de l'encre par plusieurs témoins (3 ou 4) devant un notaire ou un autre homme public, on le regarde comme très-authentique et très-véridique ; or, combien plus véridique et plus authentique doit être (regardé) l'acte qui rapporte les faits miraculeux de Jésus, puisqu'il a été signé, non pas seulement avec de l'encre, mais, ce qui est on ne peut plus fort, signé avec du sang, avec tout le sang qui

[1] Doroth., *in Synop.*

[2] Il y a *deux cents* dans Baronius et quelques autres auteurs. — S. Paul atteste, dans son discours devant le roi Agrippa, *Act.*, 26, que dans cette persécution dont il était le principal instigateur, *un grand nombre de chrétiens dénoncés par lui, avaient été mis à mort.*

[3] Nicodème fut alors destitué de sa dignité sénatoriale, anathématisé par Caïphe, chassé de Jérusalem, et contraint de s'éloigner de cette ville. Gamaliel le recueillit dans sa villa de Caphargamala, l'y entretint de vêtements et d'aliments jusqu'à sa mort. Il l'ensevelit au même endroit avec honneur, à côté de S. Etienne. *Lucian. in ep. de invent. S. Stephani.*

était dans les veines des témoins, non pas de trois ou quatre témoins, mais de plusieurs centaines, de plusieurs milliers de témoins, non par devant un ou deux hommes publics, mais devant les Princes et les Gouverneurs, devant les rois et les magistrats, en présence des peuples et des plus grandes villes ! Si l'on croit à un acte notarié, l'on a donc mille fois plus de motifs de croire à l'Evangile.

X

Culte rendu à saint Etienne.

La mémoire de S. Etienne a été si honorée des fidèles, dès le commencement du Christianisme, que S. Clément, pape, écrit que S. Pierre et S. Paul commandèrent qu'on solennisât le jour de sa fête[1]. — Des églises ont été bâties et dédiées à ce grand Saint dans presque toutes les grandes villes de la chrétienté et dans un grand nombre de villages et de bourgades. — Des autels ont été et sont encore érigés presque en tout lieu en son honneur, ainsi que de magnifiques statues ou représentations.— Tous les Saints célèbrent, louent, exaltent à l'envi ce très-heureux et très-glorieux Martyr, comme on le voit dans les homélies, dans les discours et les beaux panégyriques, composés notamment par S. Augustin, S. Grégoire de Nysse, S. Fulgence, S. Pierre Chrysologue, S. Bernard, Eusèbe-Emiscène, Nicétas et plusieurs autres saints Docteurs. Ils font remarquer surtout, parmi les éminentes vertus qui brillaient dans S. Etienne, sa charité envers ses ennemis, qu'il ne reprenait qu'afin de les corriger et de les sauver, sa foi, sa sagesse, sa force, sa sainte liberté et sa sincérité, son zèle pour la gloire de son Seigneur, sa patience, sa douceur et la constance héroïque avec laquelle il mourut. Il a été ainsi un fidèle imitateur de son Divin Maître. En effet, notre Sauveur, dans toute sa vie, fut un modèle de douceur. Il fit surtout éclater

[1] *Constit. Apost.*, *l.* 8, *c.* 39, et Baron., *an.* 34, *c.* 301.

cette vertu durant son ministère ; personne n'ignore avec quelle bonté il supporta la faiblesse, l'ignorance et les préjugés des uns, la méchanceté et la jalousie des autres, l'ingratitude de ses amis, l'orgueil et l'insolence de ses ennemis. Cela ne l'empêchait pas toutefois de reprendre avec force et avec vigueur, lorsqu'il le fallait. Mais quoi de plus touchant que sa patience habituelle, que le silence qu'il fit paraître durant tout le cours de sa passion et spécialement devant des juges iniques ! Il mourut en priant pour ses bourreaux. Pour nous engager à pratiquer la douceur, il nous en a recommandé la nécessité, il nous en a fait sentir les avantages, il nous en a mis sous les yeux des exemples dans sa propre conduite et dans celle de ses Saints et particulièrement de S. Etienne qui la possédait au plus haut degré.

Mais, après son martyre, le généreux Lévite n'était pas mort véritablement : il était entré dans une vie meilleure, il était plus vivant que jamais, et, après son trépas, après 400 ans, il fera sentir sa vie et son action d'une manière éclatante, tant au milieu des Juifs qu'au sein de l'Eglise catholique.

XI

Jour natal de saint Etienne. — Eglise bâtie au lieu de son martyre. — La pierre d'Ancône. — L'église que S. Martial lui érige à Bordeaux, aux temps des Apôtres.

Le jour où notre saint Martyr sortit de ce monde pour aller à Dieu, est appelé *son jour natal*, par S. Augustin[1], S. Fulgence, S. Grégoire, et par les autres SS. Pères. L'Eglise l'a célébré sous cette désignation, non-seulement depuis l'Invention de ses reliques, mais encore depuis les temps primitifs. Ce jour de la naissance de S. Etienne à l'immortalité, se solennisait le 26e jour de décembre, le lendemain de la nais-

[1] S. Aug., *Serm.* 98 *et* 115 ; Fulg., *Hom. de S. Steph.* ; S. Grég. de Nysse, *Serm. de S. Stephano*, ap. Baron., an. 34, c. 297, p. 241.

sance temporelle de Notre-Seigneur, comme on le voit par les paroles de S. Grégoire de Nysse qui vivait avant l'invention de ses reliques :

« Ecce diem festum ex die festo, et gratia pro gratia accipimus. « Heri Dominus Universi nos pavit ; hodie Domini imitator. « Quomodo hic ? aut quomodo ille ? Ille hominem pro nobis in- « duens ; hic pro illo hominem exuens. Ille vitæ speluncam « propter nos subiens : hic propter illum ex spelunca exiens. « Ille pro nobis fasciis involutus ; hic pro nobis lapidatus, « etc. »

La relation de Gamaliel, qui se lit dans la lettre du prêtre Lucien, dit que S. Etienne fut lapidé en dehors de la porte d'Ephraïm, qui est au nord de Jérusalem et qui mène à la ville de Cédar. Cette porte fut nommée dans la suite *la Porte de S. Etienne*[1].

Le lieu où le Martyr fut lapidé, est éloigné de la ville de la distance d'un stade. L'impératrice Eudoxie, comme le rapportent les historiens Evagre[2] et Marcellin, anoblit et consacra ce lieu par l'érection d'une magnifique église.

Quant à la pierre sur laquelle le saint Martyr était placé, lorsqu'il essuya cette grêle de pierres, elle fut transportée sur la montagne de Sion, dans l'Eglise des Apôtres, où elle est l'objet d'une grande vénération[3].

De plus, l'une des pierres dont fut frappé le Protomartyr, fut recueillie par l'un des Chrétiens, puis transportée en Italie, et placée à Ancône, où l'on érigea une église en l'honneur de S. Etienne, afin qu'une solennité annuelle y perpétuât le souvenir de cet événement. C'est ce qu'attestent les anciens Martyrologes et en particulier le Romain, annoté par Baronius[4]. S. Augustin témoigne aussi de ce fait dans deux ser-

[1] Ap. Bed., *de locis* ss. *c.* 1, et Burch., *part.* 1, *c.* 7.
[2] Evag., *hist.*, *l.* 1, *c.* 22, et Marcell. *in Chron.*
[3] Ap. Bedam, *de locis Sanctis*, *c.* 3.
[4] Voir Baron., *an.* 34, *c.* 300, *p.* 242

mons[1], où il parle des miracles du Protomartyr. Dans le premier il est dit :

« Pour ne point parler des autres lieux célèbres des Saints, « je suis venu dans la même tournée à Ancône, ville d'Italie, « où le Seigneur opère un grand nombre de prodiges par le « très-glorieux martyr S. Etienne. Mais je n'ai pu être guéri « dans les autres lieux, parce que la divine Providence ré- « servait ma guérison pour le lieu où je me trouve actuelle- « ment. »

Dans le second discours, S. Augustin s'exprime ainsi :

« Je suis ravi d'admiration et comblé de joie, de ce que « cet homme n'a pu être guéri à Ancône. Que dis-je ? Il « l'a pu, mais il ne l'a pas été à cause de vous ; car c'était une « chose très-facile. Plusieurs savent combien il se fait de mi- « racles dans cette ville par le bienheureux martyr S. Etienne. « Ecoutez une chose que vous trouverez admirable. Une an- « cienne église existait dans ce lieu pour rappeler son souve- « nir, comme il y en a une ici. Mais, me direz-vous peut-être, « son corps n'avait pas encore été découvert. Qu'est-ce qui « avait donné lieu à ce monument ? Nous en ignorons la cause. « — Or, je ne passerai point sous silence ce que la renommée « a fait parvenir jusqu'à nous. Lorsqu'on lapidait S. Etienne, « étaient présentes quelques personnes innocentes, surtout du « nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ ; on rap- « porte qu'une pierre s'introduisit dans une manche du vête- « ment de S. Etienne, et qu'étant secouée elle tomba aux « pieds d'un homme religieux, qui la prit et la conserva. Cet « homme était de ceux qui naviguent sur la mer ; le hasard le « fit débarquer sur le littoral d'Ancône et il connut par révé- « lation qu'il devait déposer cette pierre dans ce lieu. Il obéit « à la voix ou à l'inspiration céleste, il fit ce qui lui était com- « mandé. Depuis ce temps la mémoire et le monument de

[1] Aug., *Serm.* 31 *et* 32 *de divers*

« S. Etienne se trouvèrent dans ce lieu, sans qu'on sût ce qui « était arrivé. Or, on comprend pourquoi la révélation com- « manda de déposer en ce lieu la pierre tombée du coude du « martyr; c'est qu'en grec *coude* s'exprime par le mot αγκων « (Ancône). Que ceux maintenant qui savent combien il s'o- « père de prodiges en ce lieu, nous les racontent en détail... » C'est ainsi que S. Augustin parle de la pierre dont a été frappé le Protomartyr [1].

Nous ne devons pas oublier de parler ici de l'oratoire que lui éleva S. Martial, l'un des Septante Disciples, dans le pays des Gaules. Cet ancien Disciple de Notre Seigneur et des Apôtres, parle ainsi dans la lettre qu'il écrivit aux habitants de Bordeaux :

« Pendant que les autels des démons tombaient dans la « poussière, nous avons commandé que le Temple du Dieu « inconnu fût consacré : cette église a été dédiée au nom du « Dieu d'Israël et d'Etienne, son témoin, qui pour lui a souf- « fert la mort de la part des Juifs; vous n'y célébrez point le « culte d'un homme, mais le culte de Dieu. Car Etienne n'a « point été un Dieu, mais l'ami de Dieu, lequel a sacrifié sa « vie pour rendre témoignage au Seigneur. C'est le sang de « ce témoin qui pare cet autel [2]. » C'est ainsi que non seule- ment les premiers fidèles, mais encore les Septante Disciples et principaux Apôtres de Jésus-Christ témoignèrent pour S. Etienne la plus grande dévotion. Les innombrables miracles qui s'opérèrent dans la suite, par les mérites et les reliques du S. Martyr, montrent que nos premiers pères dans la foi savaient parfaitement ce qu'ils faisaient.

[1] Baron. *ibid.*

[2] Baron. *ibid. c.* 301, *p.* 242.

XII

Révélation touchant les reliques de saint Etienne et de trois autres Saints. — Relation authentique de saint Lucien. — Fouilles entreprises à Caphargamala.

Le corps sacré du premier martyr de l'Eglise était demeuré très-longtemps caché, lorsqu'il plût à Notre-Seigneur de faire paraître de la manière la plus éclatante toute la sainteté de ces vénérables reliques, et le crédit que le bienheureux Etienne possède au ciel et sur la terre ; Jésus-Christ a voulu, dans ce Lévite, démontrer à la face du monde entier que ceux qui meurent pour lui dans les plus cruels tourments comme dans la plus profonde humiliation, qui semblent avoir succombé et péri sous les coups de l'impiété triomphante, n'ont point été vaincus ni exterminés, comme se l'imaginent les mondains insensés, mais qu'ils ont, au contraire, remporté la plus grande victoire et l'avantage le plus désirable. — On ne se souvenait plus du lieu où S. Etienne avait été enterré, et l'on ne savait point qu'il était sous les ruines d'un ancien sépulcre, situé à Caphargamala, à 20 milles de Jérusalem. Or, voici comment se fit la découverte des reliques du S. Martyr.

Un vendredi 3 de décembre de l'année 415, sous le sixième Consulat d'Honorius, et le sixième de Théodose le Jeune, sur les neuf heures du soir, le vénérable prêtre qui desservait l'église de Caphargamala, nommé Lucien, dormait dans le baptistère, où il avait coutume de coucher, afin de mieux garder les vases sacrés de son Eglise et de pouvoir subvenir plus promptement aux besoins de ses paroissiens. Lorsqu'il était à demi éveillé, il vit apparaître un vieillard vénérable, d'une haute taille et d'une beauté merveilleuse. Ce vieillard, revêtu d'habits sacerdotaux, avait une longue barbe blanche, avec un vêtement d'une extrême blancheur, garni sur les bords de plaques d'or, et parsemé de petites pierres précieuses enchassées dans de l'or et mises en forme de croix : il avait en-

core à la main une baguette d'or. S'étant approché de Lucien, il l'appela trois fois par son nom :

— Lucien, Lucien ! dit-il ; écoutez-moi, Lucien !

Puis il lui commanda d'aller à Jérusalem dire à Jean, évêque de cette ville, de venir ouvrir les tombeaux où étaient ses reliques et celles de quelques autres serviteurs de Jésus-Christ, afin qu'elles fussent placées dans un lieu plus décent, et que plusieurs pussent par là obtenir miséricorde du Seigneur. Car Dieu avait été fléchi par les prières de ces Saints, et était disposé à faire du bien au monde qui se trouvait alors dans un grand péril, à cause des péchés et des désordres multipliés qui s'y commettaient chaque jour.

Lucien demanda au vénérable vieillard qui il était, et de qui étaient ces corps saints qu'il fallait chercher ?

— « Je suis, lui répondit-il, Gamaliel qui instruisit dans la « loi Paul l'apôtre de Notre-Seigneur. A l'orient de ce tom- « beau est le bienheureux martyr S. Etienne, que les Juifs « lapidèrent hors de la porte occidentale de leur ville. Son « corps resta là exposé un jour et une nuit, sans que les oi- « seaux et les bêtes osassent le toucher. Les fidèles l'enle- « vèrent pendant la nuit, par mon ordre, et le portèrent à ma « maison de campagne, où je le mis dans mon propre tom- « beau, du côté de l'orient, après avoir célébré ses funérailles « quarante jours. — Nicodème, qui venait voir Jésus de nuit, « qui s'était fait baptiser et était devenu l'un des Disciples de « Jésus-Christ, est là aussi dans un autre cercueil. Lorsque « son attachement pour le Sauveur l'eût fait excommunier et « chasser de Jérusalem par les Juifs, je le reçus dans ma mai- « son à la campagne, et l'y gardai jusqu'à la fin de sa vie. « Après sa mort, je l'ensevelis honorablement auprès d'Etienne. « J'enterrai encore au même endroit mon fils Abibas, qui « mourut avant moi, à l'âge de vingt ans, après avoir reçu le « baptême en même temps que son père. Son corps est dans « le troisième cercueil, qui est le plus élevé, et dans lequel on

« me mit moi-même après ma mort. Ethna, ma femme, et « Sémélias, mon fils aîné, qui ne voulurent point croire en « Jésus-Christ, furent enterrés dans un autre endroit, qui se « nomme Capharsémalia. » Après ces paroles, la vision disparut.

Lucien craignit que ce ne fut une illusion et qu'un excès de crédulité ne le fît passer pour un imposteur. Pour s'assurer si cette vision venait de Dieu, il supplia Notre-Seigneur de la lui faire voir une deuxième et une troisième fois, et, afin qu'il plût à Dieu de lui accorder cette grâce, il jeûna toute la semaine jusqu'au vendredi suivant, en persévérant dans la prière. Ce jour arrivé, Gamaliel lui apparut sous la même forme, et le reprit de n'avoir pas accompli ce qu'il lui avait commandé. Il lui fit connaître en même temps les mérites des Saints dont il lui découvrait les reliques, sous l'emblême de quatre corbeilles qu'il lui montra ; trois étaient d'or, et l'autre était d'argent. Des corbeilles d'or, deux étaient remplies de roses blanches, et l'autre de roses rouges. Celle d'argent était remplie de safran qui répandait une odeur très-suave. Lucien demanda ce que signifiaient ces corbeilles ?

Gamaliel lui répondit :

— « Ce sont nos reliques. Les roses rouges représentent « Etienne qui est à l'entrée du tombeau.

« La seconde corbeille désigne Nicodème, qui est près de « la porte.

« Celle d'argent représente mon fils Abibas, qui sortit de « cette vie sans avoir souillé son innocence ; elle touche à la « mienne. »

Il disparut après avoir parlé de la sorte.

Alors Lucien s'éveilla et rendit grâces à Dieu. Mais il ne se tint pas encore assez certain après cette seconde vision ; il en attendit une troisième ; il jeûna de nouveau, priant sans cesse, et suppliant Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'il tombât dans l'erreur. Enfin, au troisième vendredi, et à la même heure

de la troisième semaine, Gamaliel lui apparut de nouveau, lui reprocha avec une sorte d'indignation son peu de foi et sa négligence à exécuter les ordres qu'il lui avait donnés, lui disant qu'il devait considérer comme une grâce singulière de Dieu, qu'il l'eût chosi pour être l'instrument d'une si grande chose, de préférence à plusieurs autres personnes meilleures que lui, desquelles il eût obtenu facilement ce bon office. Il ajouta que la découverte de ses reliques et de celles des autres serviteurs de Dieu ferait cesser la sécheresse qui affligeait alors le monde.

Lucien, saisi de crainte en entendant les paroles sévères du saint Vieillard, confirmé d'ailleurs sur la réalité et sur le caractère divin de cette révélation, promit qu'il ne différerait plus d'obéir. Dès qu'il fut jour, il se rendit donc à Jérusalem après cette troisième vision, et raconta à l'évêque Jean ce qui lui était arrivé. L'évêque, en entendant ce récit, pleura de joie, et, après avoir rendu grâce à Notre-Seigneur pour le grand avantage qu'il accordait à son Eglise, il donna des ordres, pour que ce qui avait été révélé à Lucien par Gamaliel fût exécuté. Il ajouta qu'on trouverait les reliques des Saints sous un monceau de grosses pierres qui était auprès de l'Eglise de Caphargamala. Lucien répondit qu'il pensait de même.

De retour chez lui, il fit assembler le lendemain matin les habitants du bourg, pour chercher sous le monceau de pierres. Après qu'on eût bêché dans ce lieu et dans le champ qui l'avoisinait, sans pouvoir trouver ce qu'on cherchait, Gamaliel apparut à un moine de sainte vie, nommé Migèce (ou Migetius) et lui spécifia l'endroit où étaient les corps saints avec leurs cercueils de pierre.

Tandis que Lucien allait voir le lieu où l'on faisait des fouilles, il rencontra ce religieux, qui lui dit que Gamaliel lui était apparu, et qu'il l'avait chargé de l'avertir qu'on creusait inutilement en cet endroit. Il ajouta que Gamaliel lui avait parlé de la sorte :

— « On nous mit là lors de nos funérailles; et confor-
« mément à l'ancienne coutume, ce monceau de pierres fut
« destiné à servir de monument à la douleur de nos amis.
« Cherchez ailleurs, dans un lieu appelé *Debatalia*. En effet,
« dit Migèce, en continuant de raconter la vision qu'il avait eue,
« je me trouvai tout à coup dans l'endroit indiqué, et j'y aper-
« çus un vieux tombeau où étaient trois lits ornés d'or. L'un,
« plus élevé, contenait un jeune homme et une personne âgée;
« les deux autres contenait chacun un homme. »

XIII

Découverte des reliques de S. Etienne et des trois autres Saints. — Leur translation. — Miracles qui s'opèrent en ce jour mémorable.

Lucien ayant une nouvelle preuve de la vérité de la vision qu'il avait eue, laissa le monceau de pierres et alla dans l'endroit qui venait de lui être indiqué. Lorsqu'il eut fait creuser la terre, il trouva les trois coffres ou cercueils avec une pierre sur laquelle étaient gravés, en gros caractères, les noms suivants :

Les deux premiers sont syriaques; ils reviennent à ceux d'*Etienne* ou de *Couronné,* et de *Nicodème*, ou de *Victoire du Peuple*. Lucien informa aussitôt l'évêque Jean de ce qui venait d'arriver. Le prélat, qui était alors au Concile de Diospolis, vint sur-le-champ avec Euthonius et Eleuthère, évêques, l'un de Sébaste (Samarie) et l'autre de Jéricho. Ils étaient suivis d'un clergé et d'un peuple très-nombreux.

A peine eut-on fait l'ouverture du coffre ou cercueil d'Etienne, que la terre trembla; il s'exhala aussi un odeur très-agréable du corps du Saint Martyr; toute l'assistance en fut tellement parfumée et réjouie, qu'elle se serait crue dans un jardin rempli de roses et de fleurs les plus odoriférantes. Il y avait là un grand nombre de personnes affligées de diverses maladies; on les avait amenées à cette cérémonie dans

l'espérance qu'elles recevraient quelque soulagement. La seule odeur qui se répandit de ces précieuses reliques guérit sur-le-champ soixante-treize de ces malades et infirmes; et ceux qui étaient possédés par des esprits démoniaques, furent aussitôt délivrés par la vertu du Saint Martyr.

L'évêque Jean décida qu'on porterait à Jérusalem les reliques de S. Etienne, qui avait été diacre de cette ville. Celles des autres Saints restèrent à Caphargamala, après qu'elles eurent été transportées dans des lieux plus décents.

Le corps de S. Etienne était réduit en cendres, excepté les os, qui se trouvèrent tout entiers et dans leur situation naturelle. On y trouva aussi de son sang. On laissa une petite partie des reliques du S. Martyr à l'Eglise de Caphargamala. On renferma le reste dans le cercueil, et on le transporta dans l'Eglise de Sion, à Jérusalem, en chantant des psaumes et des hymnes.

Il tomba alors une pluie abondante qui rendit à la terre la fertilité dont elle avait été privée par une longue sécheresse. En même temps que la terre était abreuvée de la rosée du ciel, Dieu préparait et accordait dès lors par son serviteur à l'Eglise catholique, de grandes grâces spirituelles, comme nous allons voir ci-après.

La cérémonie de cette translation se fit le 26 décembre, jour auquel l'Eglise, depuis les temps primitifs, célébrait la fête de S. Etienne. Mais on fait, le 3 août, mémoire spéciale de la découverte de ses reliques; il y a des auteurs qui pensent que quelque église, peut-être celle d'Ancône, aura été dédiée en ce jour sous l'invocation de S. Etienne.

[1] *Hujus Dei gratia,*
Revelato corpore
Mundo datur pluvia,
Siccitatis tempore.

« Par une insigne faveur de Dieu, le corps sacré du martyr ayant été découvert, une pluie féconde fut accordée à l'univers dans un temps de longue sécheresse.

Solo fugat hic odore
Morbos et Dæmonia,
Laude dignus et honore,
Jugique memoria.

Par la seule odeur de ses reliques, Etienne met en fuite les maladies et les démons ; partout il se montre digne de nos louanges et de notre culte, digne d'une éternelle mémoire. »
(*Anc. hym. rom.*)

XIV

Certitude de ces faits miraculeux.

L'histoire de cette découverte miraculeuse et de cette translation fut écrite par le prêtre Lucien lui-même. Avitus, prêtre espagnol, intime ami de S. Jérôme, lequel demeurait alors à Jérusalem, la traduisit en latin; et les Bénédictins l'ont publiée dans leur Appendice au VII^e^ tome des Œuvres de S. Augustin. Ce qu'elle contient est attesté par Chrysippe, un des principaux prêtres de l'Eglise de Jérusalem, dont l'auteur de la Vie de S. Euthyme loue singulièrement la vertu; par Idace et Marcellin, dans leurs chroniques; par Basile, évêque de Séleucie; par S. Augustin (*Tract. 120 in Joan. serm. 319,* etc.); par Evode, évêque d'Uzale, ami de S. Augustin; par Sévère, évêque de Minorque; par Paul Orose, savant historien espagnol, qui était alors à Jérusalem[1]; par Gennade, dans son livre *Des Hommes illustres,* chap. XXXIX, XLVI, XLVII; par Bède, etc. Le récit des mêmes faits se trouve dans la plupart des historiens et dans les Sermons des principaux Pères de ce siècle, fécond en hommes savants. On le trouve dans Nicéphore, *Hist.* liv. XIV, chap. IX, dans Métaphraste, Baronius, *an. 415, n. 2,* Surius, *3 août,* Lippoman, Godescard. Anastase le bibliothécaire a traduit du grec un mémoire relatif à la découverte des reliques de S. Etienne à Constantinople. Tous ces monuments se trouvent à la fin du VII^e^ tome des Œuvres de S. Augustin et dans Surius, au lieu déjà indiqué[2].

[1] Par Possidius, savant évêque d'Afrique, guéri lui-même par les reliques de S. Etienne.

[2] Voir Dupin, Biblioth. eccl., t. III, p. 501 et 757.

XV

Les prodiges opérés par les reliques de saint Etienne, convertissent tous les Juifs de l'île Minorque.

Après la découverte des reliques du S. Martyr et à la vue des heureux effets obtenus par l'intercession et les mérites de S. Etienne, un grand nombre d'églises d'Europe et d'Afrique voulurent être enrichies de quelques portions des précieux restes de ce Saint. Avitus, qui vivait alors en Palestine, obtint de Lucien un peu de cendres du corps sacré et quelques petits fragments d'os qu'il envoya à Palconius, évêque de Brague, lieu de sa naissance, afin de consoler par là l'Eglise de cette ville, qui gémissait à la vue des ravages causés par les incursions des Goths et des Vandales. Il les fit porter par Orose, qui partait pour retourner en Espagne. Lucien, dans sa relation, parle des os de S. Etienne et des cendres de son corps, dont il envoya une petite partie à Avitus, et garda l'autre comme un trésor précieux.

Paul Orose était originaire de Tarragone. Il passa d'abord en Afrique, puis en Palestine, pour consulter S. Augustin et S. Jérôme sur quelques endroits difficiles de l'Ecriture. Son nom est célèbre dans les écrits de ces deux Pères de l'Eglise. Il partit pour la Palestine en 416 avec le précieux dépôt dont il était chargé. Il prit terre en Afrique pour rendre visite à S. Augustin; il fit voile ensuite vers Minorque. Les dévastations des Goths, l'empêchant de retourner en Espagne, il retourna en Afrique, où, par l'avis de S. Augustin, il écrivit l'histoire du monde depuis la création. Cette histoire est divisée en sept livres. Il y démontre, contre les Païens, que les malheurs qui affligeaient alors le monde ne venaient point de ce qu'on méprisait les anciennes superstitions de l'idolâtrie, et que les hommes dans les différents siècles avaient souvent éprouvé de semblables calamités. Orose, avant de repasser en

Afrique, laissa les reliques de S. Etienne à Magone (aujourd'hui Mahon), une des deux villes de l'île, en attendant qu'il fût possible de les faire parvenir à l'évêque de Brague, avec la lettre que lui écrivait Avitus, et que nous avons encore. Sévère, évêque de Jammona (aujourd'hui Citadella), se rendit à Mahon dans le dessein de recevoir les reliques et d'avoir des conférences avec les Juifs, qui étaient en fort grand nombre dans cette île. La vue de ces reliques, jointe au zèle des Chrétiens, opéra un prodige étonnant. Dans l'espace de huit jours, 540 Juifs, y compris Théodore, leur patriarche, se convertirent et demandèrent le baptême. Il n'y eut que quelques femmes qui montrèrent un peu plus d'opiniâtreté ; mais à la fin, elles se rendirent aussi. Ces Juifs convertis bâtirent une église à leurs frais et de leurs propres mains. Nous avons encore la lettre circulaire où l'évêque Sévère a consigné l'histoire de ce merveilleux événement. Les Juifs n'avaient pu résister à tant de prodiges qui s'étaient opérés sous leurs yeux, comme l'écrit Evodius, évêque, au 2e chap. du *livre premier des miracles de S. Etienne*.

XVI

Miracles d'Uzale, ville d'Afrique, opérés par saint Etienne.

Le jour même qu'Evodius, évêque d'Uzale, lisait à son troupeau la lettre circulaire de Sévère, évêque, arrivèrent à la chapelle des saints martyrs Félix et Gennade, située près de la ville, quelques esquilles d'ossements de S. Etienne et une fiole où il y avait de son sang. Des moines de Palestine avaient procuré ces reliques. Evodius alla les recevoir avec beaucoup de joie.

Un homme qui s'était brisé le pied en faisant une chute, et qui gardait le lit depuis plusieurs jours, fut guéri après avoir imploré l'intercession de S. Etienne, et se rendit à la chapelle des martyrs pour y remercier Dieu.

La célébration des Saints mystères finie, on alla en proces-

sion à la ville. Le peuple, divisé en plusieurs troupes, qui tenaient à la main des cierges et des flambeaux, chantait des psaumes et des hymnes. Lorsqu'on fut arrivé à la principale église, on y déposa les reliques et on les mit sur le trône de l'évêque, que l'on couvrit d'un voile. Une femme aveugle recouvra la vue en appliquant ce voile sur ses yeux.

Ensuite on plaça les reliques sur un lit que l'on renferma dans une espèce d'armoire, où il y avait une ouverture par laquelle on faisait toucher des linges qui, par là, recevaient la vertu de guérir les malades.

Les fidèles venaient le visiter de fort loin, et il s'opéra un grand nombre de miracles. Evode en fit écrire la liste par un de ses clercs. On les lisait publiquement à la fête de S. Etienne. Et, après la lecture de chaque miracle, on appelait les personnes guéries, que l'on faisait passer successivement au milieu de l'Eglise. Le peuple, en les voyant, pleurait de joie et redoublait ses acclamations. Parmi ceux qu'on fit ainsi passer, étaient trois aveugles qui avaient recouvré la vue, et un homme d'Hippone, nommé Restitute, qui avait été guéri d'une paralysie. Les assistants paraissaient plutôt voir les miracles qu'en entendre le récit.

Dans les deux livres *Des Miracles de S. Etienne*, que publia l'évêque Evodius, l'ami intime de S. Augustin, il est dit, *l. II, c. 4, n. 2,* que devant l'oratoire où étaient les reliques de S. Etienne, à Uzale, était un voile sur lequel on avait représenté le Saint portant une croix sur ses épaules.

Dans cette histoire des miracles d'Uzale, il est fait mention de plusieurs guérisons et de quelques morts ressuscités, dont parle également S. Augustin et presque dans les mêmes termes. Nous laisserons ce Père nous en faire le récit.

— « Un enfant, dit-il, *Serm. 323 et 324,* encore à la ma-
« melle, mourut sans avoir reçu le baptême. Sa mère, le
« voyant perdu pour toujours, court à l'oratoire de S. Etienne
« et fait la prière suivante :

« Saint Martyr, vous voyez que j'ai perdu mon unique con-
« solation. Rendez-moi mon enfant, afin que je puisse le re-
« trouver devant celui qui vous a couronné. »

« Après sa prière, qui fut longue, l'enfant ressuscita, et on
« l'entendit crier. On le porta sur-le-champ aux prêtres, qui
« le baptisèrent. Il reçut ensuite l'onction, l'imposition des
« mains, et l'Eucharistie; car il était alors d'usage de donner
« la confirmation et la communion immédiatement après le
« baptême, quand ce dernier sacrement était administré so-
« lennellement. Dieu appela bientôt cet enfant à lui. Sa mère
« le porta au tombeau avec autant de confiance que si elle eût
« été le déposer dans le sein de S. Etienne. » Ce sont les propres paroles de S. Augustin.

Quod sex suscitaverit
Mortuos in Africa,
Augustinus asserit,
Fama refert publica.

« Qu'il ait ressuscité six morts en Afrique, c'est ce qu'assure S. Augustin, c'est ce que rapporte la renommée publique.»

(*Anc. hym. rom*).

XVII

Miracles opérés à Hippone et dans d'autres lieux de l'Afrique, par les reliques de saint Etienne, rapportés par saint Augustin et par d'autres évêques.

L'Eglise d'Hippone reçut en 425 une portion des reliques de S. Etienne. On voit avec quel respect S. Augustin les accueillit par la lettre qu'il écrivit à l'évêque Quintianus, qui était sur le point d'en recevoir aussi une petite portion : « Votre Sain-
« teté, lui disait-il, *Epît. 103*, sait combien elle est obligée
« d'honorer ces reliques comme nous l'avons fait. » Il prononça son 317e Sermon le jour même où il les reçut. Il y dit que les reliques dont il parle consistaient en un peu de poussière du corps du Saint renfermée dans une boîte. Il apprend au peuple, *Serm. 318*, qu'on a élevé un autel, non à S. Etienne, mais à Dieu, sur les reliques de S. Etienne. Dans la crainte

que les ignorants ne tombassent dans la superstition, en ne distinguant point assez le maître du serviteur, il répétait, lorsque l'occasion s'en présentait, que c'est Dieu qui opère les miracles par les Saints, et que c'est à Dieu que nous devons les rapporter, ainsi que les grâces que nous recevons par l'intercession des Bienheureux qui règnent dans le Ciel. Il n'y avait point encore deux ans que les faits que nous avons déjà cités et que nous allons encore rapporter, étaient arrivés, quand il écrivit son dernier livre *De la Cité de Dieu,* où il est dit, livre XXII, chap. VIII, qu'il avait reçu la relation de près de 70 miracles opérés à Hippone par les reliques de S. Etienne, outre plusieurs autres dont il savait qu'on n'avait point fait mention. Entre ces derniers, il parle de la résurrection de trois morts. Il fut témoin oculaire de la plupart de ces miracles.

Les miracles suivants sont tous extraits du livre XXII^e^, chapitre VIII, de la Cité de Dieu, et sont en outre rappelés et mentionnés dans divers sermons de S. Augustin. Nous les donnons ici tels que ce saint docteur les rapporte.

— L'évêque Préjectus ayant apporté à Tibilis des reliques du très-glorieux martyr S. Etienne, il se fit un grand concours de peuple à ce reliquaire. Une femme aveugle des environs pria qu'on la menât à l'évêque qui portait ce sacré dépôt, donna des fleurs pour les faire toucher aux reliques, et après qu'on les lui eût rendues, les porta à ses yeux et recouvra la vue aussitôt. Tous ceux qui étaient présents furent extrêmement surpris de ce miracle; mais elle marcha la première devant eux et n'eut plus besoin de guide.

— Lucile, évêque de Synite, ville dans le voisinage d'Hippone, portant en procession les reliques du même martyr, fut guéri tout d'un coup d'une fistule qui lui faisait un très-grand mal et que les médecins étaient sur le point d'ouvrir.

— Euchaire, prêtre d'Espagne, qui demeurait à Calame, fut guéri de la pierre qui le tourmentait depuis longtemps, par les reliques du même martyr, que l'évêque Possidius y

apporta. Le même étant tombé dans une autre maladie qui le mit si bas qu'on le croyait mort[1], revint en parfaite santé par le moyen de sa robe qu'on jeta sur lui, après l'avoir fait toucher aux reliques de S. Etienne.

— Il y avait là un homme fort âgé, nommé Martial, des plus considérables de la ville, qui avait une grande aversion pour la religion chrétienne. Sa fille était chrétienne, et son gendre avait été baptisé la même année. Ceux-ci le voyant malade, le conjurèrent avec larmes de se faire chrétien; mais il le refusa et les chassa en colère d'auprès de lui. Son gendre trouva à propos d'aller au tombeau de S. Etienne pour demander à Dieu la conversion de son beau-père. Il le fit avec beaucoup de ferveur et prit quelques fleurs de l'autel, qu'il mit sous la tête du malade comme il était déjà nuit. Alors son beau-père s'étant endormi, il n'était pas encore jour qu'il cria qu'on courût chercher l'évêque qui pour lors était avec moi à Hippone, et à son défaut il fit venir des prêtres à qui il dit qu'il était chrétien, et qui le baptisèrent au grand étonnement de tout le monde. Tant qu'il vécut, il eut toujours ces mots à la bouche : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit;* sans savoir que ces dernières paroles, qui furent les dernières qu'il prononça, avaient été aussi les dernières que dit S. Etienne quand les Juifs le lapidèrent.

— Deux goutteux furent aussi guéris par le même Saint, l'un citoyen et l'autre étranger : celui-là le fut instantanément; celui-ci, après avoir eu révélation de ce qu'il devait faire, quand la douleur le presserait.

— Audure est une terre où il y a une église, et dans cette église une chapelle de S. Etienne. Il arriva par hasard que, comme un petit enfant jouait dans la cour, des bœufs qui trai-

[1] [Une autre version :] « Quelque temps après, il mourut d'une autre « maladie, et déjà on allait le mettre au tombeau ; mais ceux qui étaient « autour de lui ayant mis sur son corps une tunique qu'on avait appor- « tée de la chapelle du Saint, il ressuscita. » *Godesc.*

naient un chariot, sortant de leur chemin, firent passer la roue sur lui et le tuèrent sur-le-champ. Sa mère l'emporta, et l'ayant mis proche la châsse du Saint, non-seulement il recouvra la vie, mais il ne parut pas même qu'il eût été blessé.

— Une religieuse qui demeurait à Caspale, terre proche de là, étant fort malade et désespérée des médecins, on porta sa robe à la même châsse; mais la religieuse mourut avant qu'on l'eût rapportée. Ses parents néanmoins en couvrirent son corps, et elle ressuscita et fut guérie.

— A Hippone, un nommé Bassus ou Bessus, de Syrie, priait devant les reliques de ce saint martyr pour sa fille qui était dangereusement malade, lorsque quelques-uns de ses gens accoururent lui dire qu'elle était morte; mais quelques-uns de ses amis qu'ils rencontrèrent en chemin, les empêchèrent de lui annoncer cette nouvelle, de peur qu'il ne pleurât devant tout le monde. Comme il fut de retour au logis qui retentissait des plaintes et des cris de ses domestiques, et qu'il eut jeté la robe de sa fille qu'il apportait de l'Eglise sur son corps, elle revint incontinent en vie.

— Le fils d'un certain Irénée, collecteur des impôts, était mort dans la même ville; dans le temps que l'on se préparait à faire ses funérailles, un des amis du père lui conseilla de faire oindre son corps de l'huile[1] du même martyr : ce qui ayant été fait, le jeune homme ressuscita.

— Le tribunitien Eleusinus, qui avait mis son fils mort sur une châsse de S. Etienne, placée dans une maison qu'il possède au faubourg d'Hippone, le remporta vivant, après avoir prié pour lui avec beaucoup de larmes.

[1] Cela s'entend de l'huile de la lampe qui brûlait devant les reliques de S. Etienne.

XVIII

Continuation du même sujet.

« Je pourrais encore, ajoute le S. Docteur, rapporter beaucoup d'autres miracles, mais que ferai-je? Il faut bien finir cet ouvrage. Je ne doute point que plusieurs des nôtres qui liront ceci ne soient fâchés que j'en aie omis beaucoup qu'ils savent aussi bien que moi; mais je les prie de m'excuser et de considérer combien il serait long de faire ce que je suis obligé, pour finir, de ne pas faire. Si je voulais seulement rapporter toutes les guérisons qui se sont opérées à Calame et à Hippone par le glorieux martyr S. Etienne, elles contiendraient plusieurs volumes, encore ne serait-ce que celles dont on a dressé des relations pour les lire au peuple; car nous avons ordonné qu'on en dressât, lorsque nous avons vu de notre temps plusieurs miracles semblables à ceux d'autrefois, persuadés que nous étions qu'il n'en fallait pas laisser perdre la mémoire. Or, il n'y a pas encore deux ans que cette relique est à Hippone, et bien qu'on n'ait pas dressé des relations de tous les miracles qui se sont faits depuis, toutefois il s'en trouve déjà près de soixante et dix lorsque j'écris ceci. Mais à Calame où les reliques de ce saint martyr sont plus anciennement et où l'on a plus de soin de faire ces relations, le nombre en monte bien plus haut.

Nous savons que plusieurs miracles illustres sont arrivés à Uzale, colonie proche d'Utique, par les reliques du même martyr que l'évêque Evode y a apportées bien auparavant qu'il y en eut à Hippone; mais on n'a pas coutume d'y faire des relations, au moins cela ne se pratiquait pas autrefois ; peut-être le fait-on maintenant. Comme nous y étions il n'y a pas longtemps, une dame de grande condition nommée Pétronia, ayant été guérie miraculeusement d'une langueur qui avait épuisé tous les remèdes des médecins, nous l'exhortâmes

avec l'agrément de l'évêque, à en dresser une relation qui fut lue au peuple ; ce qu'elle nous accorda fort obligeamment. Elle y inséra une chose que je ne puis oublier ici, quoique je me hâte de passer à ce qui reste. Elle dit qu'un Juif lui persuada de porter sur elle à nu une ceinture de cheveux où il y eut une bague dont le chaton fut fait d'une pierre trouvée dans les reins d'un bœuf. Cette femme, portant cette ceinture sur elle, venait à l'Eglise du saint Martyr. Mais étant un jour partie de Carthage, comme elle se fut arrêtée dans une de ses terres, sur les bords du fleuve de Bragade, et qu'elle se leva ensuite pour continuer son chemin, elle fut tout étonnée de voir son anneau à ses pieds ; tellement que, tâtant sa ceinture pour voir si elle ne s'était point défaite, et la trouvant bien liée, elle crut que l'anneau s'était rompu ; mais l'ayant trouvé très-entier, elle prit ce prodige pour une assurance de sa guérison, et, déliant sa ceinture, elle la jeta avec l'anneau dans la rivière. Ceux-là ont garde de le croire qui ne croient pas que le Seigneur Jésus est sorti du ventre de sa mère sans blesser sa virginité, et entré, les portes fermées, dans le lieu où étaient ses Disciples. Mais qu'ils s'informent au moins de ceci, et, s'ils le trouvent vrai, qu'ils croient le reste. C'est une dame illustre, de grande naissance et mariée avantageusement ; elle demeure à Carthage, la ville est grande, la personne connue ; il ne se peut faire que ceux qui s'informeront de ce miracle ne trouvent ce qui en est. Au moins le martyr même par les prières duquel elle a été guérie, a cru au fils d'une vierge et en celui qui est entré les portes fermées où étaient ses Disciples. En un mot, et tout ce que nous disons présentement n'est que pour en venir là, il a cru en celui qui est monté avec le même corps dans lequel il était ressuscité, et si tant de merveilles s'opèrent par son intercession, c'est qu'il a donné sa vie pour maintenir cette foi. Il se fait encore aujourd'hui beaucoup de miracles ; le même Dieu qui a fait ceux que nous lisons fait ceux-ci par les personnes qu'il lui plaît et comme il

lui plaît; mais ces derniers ne sont pas si connus, parce qu'une fréquente lecture ne les imprime pas dans la mémoire comme les autres. Aux lieux même où l'on prend soin d'en faire des relations, ceux qui sont présents lorsqu'on les lit ne les entendent qu'une fois, et il y en a beaucoup qui n'y sont pas présents. Ceux même qui les ont entendu lire ne les retiennent pas, et à peine s'en trouve-t-il un seul de ceux-là qui les rapporte aux autres.

— En voici un qui est arrivé parmi nous, qui n'est pas plus grand que ceux dont j'ai fait mention, mais qui est si illustre, que je ne crois pas qu'il y ait personne à Hippone qui ne l'ait vu ou qui n'en ait ouï parler, personne qui le puisse jamais oublier. — Dix frères, dont sept garçons et trois filles, natifs de Césarée, en Cappadoce, et d'assez bonne condition, ayant été maudits par leur mère, pour quelqu'outrage qu'ils lui firent après la mort de leur père, furent miraculeusement frappés d'un horrible tremblement de membres; de sorte que, ne pouvant souffrir la confusion qu'ils en recevaient dans leur pays, ils s'en allèrent, chacun de leur côté, errer dans tout l'empire romain. Il en[1] vint deux à Hippone, un frère et une sœur, Paul et Palladie[2], déjà fameux par leur disgrâce en beaucoup d'endroits. Ils y arrivèrent environ quinze jours environ avant la fête de Pâques, et ils visitaient tous les jours l'église, priant Dieu d'apaiser sa colère et de leur rendre leur première santé. Partout où ils allaient, ils attiraient sur eux les yeux de toute la ville; et quelques-uns qui les avaient vus ailleurs et qui savaient la cause de ce tremblement le disaient aux autres. Le jour de Pâques venu[3], et une grande multitude de peuple se trouvant déjà dans l'église, comme le jeune homme tenait les balustres du lieu où était la relique du Martyr, il tomba

[1] Le second de ces enfants fut guéri en priant dans une chapelle de S. Laurent à Ravenne.

[2] C'étaient le sixième et le septième de ces enfants. Ils arrivèrent à Hippone en 425.

[3] Le matin du jour de Pâques.

tout d'un coup et demeura par terre comme endormi, sans toutefois trembler comme il avait coutume, même en dormant. Cet accident étonna tout le monde, et plusieurs en furent touchés ; et comme quelques-uns voulaient le réveiller, d'autres les en empêchèrent et dirent qu'il valait mieux attendre l'issue de son sommeil, lorsque le jeune homme se leva sur ses pieds sans trembler, car il était guéri, regardant ceux qui le regardaient. Qui pût s'empêcher alors de rendre grâce à Dieu ? Toute l'Eglise retentit de cris de joie, et l'on courut promptement à moi pour me le dire. à l'endroit où j'étais assis, comme si je ne l'avais pas apprise du premier. Comme je m'en réjouissais et en rendais grâce à Dieu en moi-même, le jeune homme guéri entra lui-même avec les autres, et se jeta à mes pieds ; je l'embrassai et le relevai. Nous nous avançâmes vers le peuple ; l'Eglise était toute pleine, et l'on n'entendait que ces mots : *Dieu soit béni ! Dieu soit loué !* Je saluai le peuple et ils recommencèrent encore plus fort les mêmes acclamations. Enfin, comme chacun eut fait silence, on lut quelques leçons de l'Ecriture. Quand le temps où je devais parler fut venu, je fis un petit discours[1] selon l'exigence du temps, et la grandeur de cette joie, aimant mieux qu'ils considérassent l'éloquence de Dieu dans une œuvre si magnifique que dans mes paroles. Le jeune homme dîna avec nous et nous raconta en détail toute l'histoire de son malheur et de celui de ses frères et de sa mère. Le lendemain, après le sermon, je promis au peuple de lui en lire le récit le jour suivant. Le troisième jour donc

[1] Dans ce discours du jour même de Pâques, S. Augustin montrait au peuple le jeune homme guéri en disant : « Nous avons coutume de « lire les relations des miracles que Dieu a opérés par les prières du « bienheureux martyr Etienne. Mais aujourd'hui, la présence de ce jeune « homme nous tient lieu de livre ; il ne nous faut point d'autre écri- « ture que son visage que vous connaissez tous, etc. »

Il ajoute que sans les prières de S. Etienne, il n'aurait point eu la force de supporter la fatigue du jour précédent (le samedi-saint), où il avait passé la plus grande partie du jour et de la nuit sans prendre de nourriture, ce qui ne l'empêchait point encore de prêcher le jour de Pâques. (*Serm.* 320, *olim.* 20 *de Div.* — *et serm.* 319 *et suiv.*)

d'après le dimanche de Pâques, comme on en faisait la lecture, je fis mettre le frère et la sœur sur les degrés du lieu où je montais pour parler au peuple, afin qu'on pût les voir. Tout le peuple les regardait tous deux, l'un dans une assiette tranquille, et l'autre tremblante de tous ses membres ; de sorte que ceux qui ne l'avaient pas vue, apprenaient par la sœur la miséricorde que Dieu avait faite au frère. Dans le fait, ils voyaient ce dont il se fallait réjouir pour lui, et ce qu'il fallait demander pour elle. Là-dessus, comme on eut achevé de lire la relation, je les fis retirer ; et je commençais à faire quelques réflexions sur cette histoire, lorsqu'on entendit de nouvelles acclamations qui venaient du tombeau du saint Martyr. Toute l'assistance se tourna aussitôt de ce côté-là et tout le monde y courut. Cette jeune fille ne fut pas plutôt descendue des degrés où je l'avais fait mettre, qu'elle alla à la châsse du Martyr y faire ses prières ; mais, dès qu'elle en eut touché les barreaux, elle tomba comme son frère, et se releva parfaitement saine. Comme nous demandions ce qui était arrivé, et d'où venaient ces cris de joie, ils entrèrent avec elle dans la Basilique où nous étions, la ramenant guérie du tombeau du Martyr. Alors il s'éleva un si grand cri de joie, qu'on croyait que cela ne finirait point. Elle fut conduite au même lieu où on l'avait vue tremblante un peu auparavant, et on se réjouissait de la voir aussi saine que son frère. Ils considéraient la bonté de Dieu, d'avoir prévenu leurs prières et de les avoir exaucés sur la seule volonté de prier pour elle ; aussi il s'élevait de toute part de si grands cris d'allégresse, qu'à peine les pouvait-on entendre sans incommodité. Qu'y avait-il dans le cœur de ces gens qui leur causait une si grande satisfaction, sinon la foi de Jésus-Christ pour laquelle S. Etienne avait répandu son sang? » *(Extrait de la Cité de Dieu, l, 22. c. 8.)*

Tels sont les miracles rapportés par S. Augustin, dans le *Livre de la Cité de Dieu*, contre les philosophes de son temps,

et célébrés avec plusieurs autres prodiges dans les *Discours* et les *Sermons* du même Docteur.

— S. Grégoire de Tours a rapporté que des reliques du glorieux Martyr, placées et vénérées dans des églises de France, y firent beaucoup de miracles.

— On assure qu'une fiole qui contient du sang caillé de S. Etienne fut apportée par un saint Evêque dans une église de Naples, au temps où les Vandales ravageaient l'Afrique. Elle se garde encore aujourd'hui très-dévotement, dit le savant auteur des *Fleurs des Vies des Saints*, dans cette église de Naples ; elle y opère, ce qui est fort remarquable, un miracle perpétuel, qui dure encore à présent. Lorsque l'on place cette fiole sur l'autel pendant que l'on célèbre la sainte Messe, le sang se liquéfie et devient aussi vermeil que s'il venait d'être extrait d'une veine.

— De ces différents faits surnaturels il résulte, comme on a dû s'en apercevoir, une preuve confirmative de la doctrine catholique, touchant l'invocation des Saints et le culte des saintes reliques. Mais cette invocation et ce culte étaient établis depuis longtemps et avaient souvent opéré des miracles dans les autres parties du monde chrétien, comme on peut le voir, pour l'Occident, dans les ouvrages de S. Paulin, de S. Prudence, de S. Sulpice-Sévère, de S. Gaudence, etc., et pour l'Orient, dans ceux de S. Chrysostôme, de S. Basile, des deux SS. Grégoire, de Théodoret, de S. Ephrem, etc. Les Protestants l'ont reconnu, malgré eux, dans les ouvrages et dans la vie de plusieurs de ces Pères. Ils voient en outre S. Augustin faire mention de cinq personnes ressuscitées par la vertu des reliques de S. Etienne ; ce grand Docteur rapporte leurs noms, avec celui de leurs familles, et marque toutes les circonstances. Deux recouvrèrent la vie par des vêtements que l'on avait fait toucher aux saintes reliques du Martyr. On lit quelque chose de semblable dans les Actes des Apôtres, c. 19 ; et l'on y voit que certaines choses qui avaient touché le corps

de S. Paul furent les instruments de divers prodiges. Les critiques protestants attaqueront-ils l'histoire du mort ressuscité par l'attouchement des os d'Elisée[1], et la guérison des malades qui avaient dévotement appliqué sur eux les tabliers et les mouchoirs qu'on avait ôtés de dessus le corps de S. Paul[2] ? Qu'ils reconnaissent donc enfin que Dieu peut se servir de la mort même pour rendre la vie et d'instruments sensibles pour manifester sa puissance et sa miséricorde, comme Jésus-Christ le fit souvent durant sa vie mortelle.

— Le corps de S. Etienne resta quelque temps dans l'église de Sion. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose-le-Jeune, excitée par la vue des miracles du saint Martyr, lors de son second voyage à Jérusalem, en 444, bâtit, sous l'invocation de ce Saint, une église magnifique, environ à un stade de la ville, près du lieu où il avait été lapidé, et demanda que ses reliques y fussent transférées. Elle fut elle-même enterrée dans cette église après sa mort, arrivée en 463. Plus tard, ces mêmes reliques ont été transportées à Constantinople, la ville impériale, comme le témoignent des monuments grecs, cités par Anastase le Bibliothécaire.

XIX

Translation des reliques de saint Etienne à Constantinople, et de Constantinople à Rome.

Cette double translation se trouve ainsi rapportée dans les anciennes Traditions que nous venons d'indiquer.

On sait combien de pélerins venaient, dans les premiers siècles, de tous les points de la terre, visiter les Saints Lieux, où s'étaient opérés les mystères sacrés de la Rédemption. Grands et petits, faibles et puissants, tous venaient en même

[1] 2 Reg., XIII, 21

[2] Act., XIX, 12.

temps s'agenouiller devant la victime des persécutions du Judaïsme. Dans le nombre se trouvèrent un prince de Constantinople, Alexandre et sa femme Julienne. Ils firent élever un Oratoire en l'honneur du Martyr, lorsqu'une maladie s'empara ensuite du fondateur. Alexandre mourut; mais en mourant il demanda que ses restes mortels fussent placés près du Saint qu'il était venu honorer.

Ce vœu accompli, sept années se passèrent, Julienne, qui se trouvait en butte à d'intolérables vexations, se vit obligée de quitter Jérusalem.

Elle veut alors emporter le corps de son mari; mais une difficulté s'élève. Le tombeau d'Alexandre et celui de S. Etienne sont exactement semblables, et le Patriarche de Jérusalem n'ose prendre sur lui de trancher la difficulté.

— Je sais, moi, dit Julienne, quel est le vrai tombeau; le voici.

Elle désigne ainsi l'une des sépultures, qu'on enlève aussitôt et que l'on embarque.

Mais à peine le navire a-t-il pris la mer, que les matelots entendent des voix mélodieuses chanter des cantiques autour d'eux. Ce sont des chanteurs invisibles qui remplissent les airs de louanges en l'honneur de S. Etienne. En même temps cette pénétrante odeur de roses qui avait caractérisé la découverte des quatre corps signalés par Lucien, se répand de tous côtés.

Plus de doute, au lieu du corps d'Alexandre, c'est celui du martyr qu'on emporte.

L'Enfer à son tour confirme ces symptômes; des cris effroyables et des imprécations viennent se mêler aux mugissements d'une tempête soudaine, qui glace d'effroi les matelots les plus aguerris. La grande et éternelle lutte entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer, a la mer pour théâtre, et l'une des gloires de l'Eglise pour objet. La tempête redouble, les mâts se brisent, le voiles se déchirent par lambeaux

au vent qui les emporte, les flancs de l'embarcation fléchissent, ses membrures craquent et se disjoignent, l'équipage est perdu ; le bâtiment va périr corps et biens. On ne manœuvre plus, on cesse de lutter contre les flots qui bondissent en montagnes et retombent en écumes, en emportant le navire comme le vent emporte le nuage.

Tous les fronts sont découverts et courbés, tous les genoux ont fléchi, et les cent voix de l'équipage s'unissent dans une suprême oraison à S. Etienne, dans une pensée unique, celle du salut.

Comme jadis le Christ à ses Disciples, saint Etienne apparaît aux matelots.

— Pourquoi craignez-vous ? leur dit-il.

Et sa main étendue au-dessus de la mer en courroux, fait rentrer les flots dans leurs profondeurs, dissipe les nuées et chasse les vents. Le ciel s'éclaircit, le soleil reparaît, la mer reprend cette riche nuance azurée, qui se confond dans les horizons lointains du ciel. En même temps les mélodies qui avaient accompagné le départ se font entendre, et le parfum des fleurs revient embaumer l'espace.

Pourtant la lutte n'est que suspendue. Les puissances des ténèbres essaient d'incendier le navire qu'elles n'ont pu faire sombrer. Vaine tentative; sous la protection des anges, le vaisseau entre en pleines voiles dans le port de Constantinople, et les restes précieux de S. Etienne sont déposés avec honneur dans une des églises de cette grande ville.

Quelque temps après, Rome réclama le corps du Martyr, et pria le pape et les évêques de seconder ce vœu. C'est ainsi que le tombeau de S. Etienne fut ensuite transféré dans la capitale du monde chrétien, où il entra porté sur les épaules des plus nobles et des plus puissants, et déposé enfin à côté des ossements de S. Laurent. Maintenant donc ce dépôt sacré repose dans l'église appelée Saint-Laurent-hors-les-Murs de Rome.

— S. Etienne, qui fut martyrisé même avant les Apôtres, fut bientôt l'objet des prédilections de l'Orient et de l'Occident. De tous côtés on éleva des chapelles, des monastères, des collégiales et des cathédrales, qui furent placés sous son invocation. En France seulement, il n'y a pas moins de douze cathédrales dédiées, comme celle de Sens, au Diacre martyr.

Rome renferme plusieurs églises ; Saint-Etienne, Tours, Bourges, Bordeaux, Meaux, Troyes, en possèdent ou en ont possédé.

La collégiale de Saint-Etienne de Troyes, qui a malheureusement disparu en 1806, était un des monuments les plus remarquables d'une époque du moyen âge. C'était une fondation du conte Henri le Libéral, qui, en 1157, avait transformé une simple chapelle en une église de la plus haute importance. 72 prébendes en l'honneur des 72 Disciples de Jésus-Christ, y avaient été établies. Jamais collégiale ne fut plus richement ni plus magnifiquement dotée.

S. Etienne était honoré non-seulement dans les Eglises, mais encore le peuple en avait fait l'objet de mystères et le sujet de ses cantiques.

Il est peu de Saints dont l'histoire ait été peinte et sculptée un plus grand nombre de fois. Dans toutes les églises dont il est le patron, on trouve des bas-reliefs, des vitraux et des sculptures en bois, reproduisant ses Actes. A une certaine époque, dans le mécanisme des horloges se trouvaient des figurines qui se mouvaient au moment où le carillon sonnait les heures. S. Etienne figurait ainsi dans plusieurs horloges, et dans la collégiale de Troyes, au milieu du buffet des orgues.

La cathédrale de Meaux, construite pour la plus grande partie au XIV^e^ siècle, et placée sous l'invocation de S. Etienne, possède au portail méridional une série de bas-reliefs, qui représentent la vie du saint Martyr. On voit sa condamnation dans le Conseil, la lapidation aux portes de Jérusalem et le tom-

beau élevé dans la crypte de Caphar par le docteur Gamaliel.

Parmi les verrières de Saint-Etienne-du-Mont à Paris, on distingue un panneau représentant le martyre de l'Archidiacre.

Les peintres Italiens, pendant la Renaissance, ont souvent pris S. Etienne pour sujet. Quelques grands maîtres ont laissé dans plusieurs églises et entr'autres dans l'église Saint-Laurent-hors-les-Murs de Rome, des tableaux précieux qui ont une renommée européenne[1].

APPARITION DE SAINT ÉTIENNE A SAINTE BRIGITTE.

Sainte Brigitte, épouse de Jésus-Christ, priait au sépulcre de S. Etienne, à Rome, hors-les-Murs, et disait :

— Soyez béni, ô S. Etienne! vous qui avez le même mérite que S. Laurent. Car il a prêché aux Infidèles, comme vous avez prêché aux Juifs. Il a enduré avec joie le supplice du feu comme vous avez enduré la lapidation : c'est pourquoi l'Eglise vous loue, vous célèbre comme le premier des martyrs.

Alors S. Etienne lui apparut et lui dit :

— Dès ma jeunesse j'ai commencé à aimer Dieu avec ferveur; car j'avais des parents qui ont pris soin du salut de mon âme. Or, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ fut incarné et qu'il commença le ministère de la prédication, je l'écoutais avec avidité et de tout mon cœur. Après son ascension, je me tenais uni aux Apôtres, et je le servais avec humilité en m'acquittant de la charge qui m'était enjointe. Constamment je prenais occasion de parler aux Juifs qui blasphémaient Jésus-Christ. Je reprenais l'endurcissement de leur cœur, étant prêt à mourir pour la vérité et à imiter mon Seigneur. Mais il y avait trois choses qui coopéraient à ma couronne, dont je me

[1] Voir M. A. Aufauvre, *Histoire de S. Etienne, légende, archéologie.*

réjouis maintenant : la *première,* a été ma bonne volonté; la *deuxième,* l'oraison des Apôtres; la *troisième,* la passion et l'amour de mon Dieu. C'est pourquoi je possède trois sortes de biens : le premier est que je vois incessamment la face et la gloire de Dieu; le deuxième est que je peux tout ce que je veux, et je ne veux rien, sinon ce que Dieu veut; le troisième est que ma joie sera sans fin, et, parce que vous vous réjouissez de ma gloire, mon oraison vous aidera à avoir une plus grande connaissance de Dieu, et l'Esprit de Dieu persévérera avec vous. Vous irez à Jérusalem, lieu de ma passion.

Si l'on voulait rapporter les autres prodiges que S. Etienne a opérés en divers lieux, dans le cours des siècles, le nombre des relations mentionnant ses bienfaits et ses faits surnaturels serait infini.

TABLE.

AVERTISSEMENT..... 65

CHAP. Ier. De l'origine de S. Etienne. — De son nom. — Il sortait d'une école distinguée. — Ses talents s'élèvent et s'ennoblissent, après qu'il a reçu le Saint-Esprit. — Fruits de son ministère..... 71

— II. Elévation de S. Etienne à la dignité de Primicier et d'Archidiacre..... 74

— III. S. Etienne exerce avec zèle son nouvel office. — Ses vertus. — Fruits merveilleux de son ministère. — Il sert à l'autel S. Jacques et les autres apôtres..... 78

— IV. Conspiration des Juifs contre saint Etienne. — Les docteurs entreprennent des disputes contre lui et sont vaincus. — Ils intentent contre lui une fausse accusation et l'oblige de comparaître devant le Sanhédrin. 81

— V. Comment saint Etienne se défendit contre l'accusation intentée artificieusement contre lui..... 84

— VI. Discours de saint Etienne, prononcé devant le Sanhédrin..... 87

— VII. Martyre de S. Etienne. — Ses circonstances. — Gloire du S. Lévite..... 93

— VIII. Sépulture de saint Etienne..... 99

— IX. La fureur des Juifs et de Saul se reporte sur les autres disciples. — Mort du diacre Nicanor et de 200 Disciples. — De la force du témoignage des premiers chrétiens..... 100

— X. Culte rendu à saint Etienne..... 102

— XI. Jour natal de saint Etienne. — Eglise bâtie au lieu de son martyre. — La pierre d'Ancône. — L'église que S. Martial lui érige à Bordeaux, aux temps des Apôtres..... 103

— XII. Révélation touchant les reliques de saint Etienne et de trois autres Saints. — Relation authentique de saint Lucien. — Fouilles entreprises à Caphargamala. 107

— XIII. Découverte des reliques de S. Etienne et des trois autres Saints. — Leur translation. — Miracles qui s'opèrent en ce jour mémorable..... 111

Chap. XIV. Certitude de ces faits miraculeux..... 133
— XV. Les prodiges opérés par les reliques de S. Etienne, convertissent tous les Juifs de l'île Minorque..... 114
— XVI. Miracles d'Uzale, en Afrique, opérés par S. Etienne.. 115
— XVII. Miracles opérés à Hippone et dans d'autres lieux de l'Afrique, par les reliques de S. Etienne, rapportés par S. Augustin et par les autres évêques contemporains..... 117
— XVIII. Continuation du même sujet..... 121
— XIX. Translation des reliques de S. Etienne à Constantinople, et de Constantinople à Rome..... 126

S. NICANOR

L'un des Septante Disciples ;
L'un des Sept premiers Diacres ;
L'un des Témoins immédiats de Jésus-Christ ;
L'un des premiers Martyrs, persécuté d'abord avec S. Etienne, dans Jérusalem, mis à mort ensuite dans l'île de Chypre.

Le Martyrologe Romain s'exprime ainsi au sujet de S. Nicanor :

« X janvier, en Chypre, fête de S. Nicanor, l'un des sept « premiers Diacres qui, s'étant rendu admirable par l'émi- « nence de sa foi et de sa vertu, mérita une couronne immor- « telle de gloire[1]. »

S. Adon ajoute, qu'il y fut enterré honorablement[2].

Un autre martyrologiste[3] s'exprime ainsi : « En Chypre, Nicanor, l'un des premiers Diacres, après avoir prêché l'Evangile dans cette île, eut à souffrir pour la foi de Jésus-Christ de nombreux supplices, et reçut la couronne de martyre sous l'empire de Vespasien. Un autre écrivain[4] marque que S. Nicanor remporta la palme du martyre la 76e année de Jésus-Christ, qui était la 7e de Vespasien.

S. Dorothée, dans son Catalogue des 72 Disciples, compte S. Nicanor, et ajoute, avec S. Hippolyte, qu'*il souffrit le même jour que S. Etienne, son compagnon, et le premier des mar-*

[1] Ita et Usuardus, Bellinus, Maurolycus, aliique.
[2] Ado, Notkerus, et quœdam Mss.
[3] Galesinius.
[4] Ms Florarium, apud Bolland. 10 januarii

tyrs; et qu'avec eux furent martyrisés 200 autres personnes qui espéraient en Jésus-Christ[1]. On ne peut douter du grand nombre de Chrétiens qui furent tués à cette époque, puisque S. Luc témoigne qu'*en ce temps-là il s'éleva une grande persécution contre l'Eglise de Jérusalem*[2]. La plupart des Agiographes font mémoire de ce Saint en ce jour[3]. Un grand nombre joignent sa fête à celle des *SS. apôtres Prochore, Timon et Parménas,* et ajoutent que, remplissant en divers lieux de la terre, leurs fonctions apostoliques, et persécutés pour avoir enseigné que le Christ Notre-Seigneur est tout ensemble Fils de Dieu et homme parfait, ils supportèrent divers genres de tourments de la part des impies et remportèrent la couronne du martyre[4].

S. Epiphane, comme Dorothée, compte S. Nicanor au nombre des 72 Disciples[5]. Dans sa *Chronique d'Alexandrie,* ce saint Diacre est désigné comme le 68e des Septante.

Les traditions précédentes paraissent opposées, en ce que les premières placent le martyre de S. Nicanor, sous Vespasien, l'an 76 de Jésus-Christ, et les dernières, à la 34e ou 35e de Jésus-Christ. Ces traditions se concilient fort bien, si l'on admet, comme il paraît très-probable, que le S. diacre Nicanor souffrit d'abord la persécution et le martyre avec S. Etienne, mais néanmoins sans mourir, et qu'il consomma enfin son mar-

[1] Il est certain que plusieurs autres chrétiens furent martyrisés dans la même persécution, puisque S. Paul, leur plus ardent ennemi à cette époque, l'affirme en termes exprès : *cum occiderentur, detuli sententiam.* (Act. 26, 10).

[2] S. Luc., act. VIII. 1, *facta est autem in illa die persecutio magna in Ecclesia quæ erat Jerosolymis.* Et Act. XXVI.

[3] Hoc die meminere Beda, vetus Romanum Martyrologium, Germanicum, aliaque ac Petrus de Natalibus, episc. Equilinus, l. II, c. 62.

[4] Græci in Menæis, 28 *julii* ; — Menologium a Canisio editum ; — Anthologium a Clemente VIII approbatum ; — Brevius Græcorum Horologium et Kalendarium, a Genebrardo editum. Boll. *ibid.*

[5] S. Epiph. *in Panario, t.* 1 ; S. Doroth., *in Synopsi de* 72 ; *Voir* l'hist. de S. Etienne, c. 9. — Riccioli, *in chronog.* ; Tillemont, *Mém. eccl., t.* 1, D. Calmet, *dict. bibliq.* ; Dr Sepp, *Vie de Jésus-Christ, p.* 482 ; Chronic. Alex., *in Biblioth. SS. PP., p.* 63, *t.* 15.

tyre dans l'île de Chypre, sous le règne de Vespasien, lorsqu'il eut porté l'Evangile en divers lieux du monde. Baronius donne sur ce point un sentiment différent : il pense que les Cypriotes ont pu transférer les reliques du saint apôtre Nicanor, et que c'est pour cette raison qu'ils célèbrent particulièrement son martyre au jour anniversaire de cette translation.

XXV JUIN ET XII JUILLET.

S. MNASON

L'un des 72 Disciples de Jésus;
Témoin immédiat du Christ, et Martyr;
Evêque de Chypre, sa patrie.

XXV JUIN.

S. SOPATRE,

Autre Disciple de Jésus.

Mnason était *un ancien Disciple* de Jésus-Christ, dit S. Luc dans l'histoire des Apôtres, sans doute, parce qu'il était du nombre des Septante[1] Disciples de Jésus. Le saint évangéliste marque l'attention qu'on avait pour ceux qui avaient eu l'insigne honneur d'être comptés dans la vénérable et première compagnie de Notre-Seigneur, lorsque, parlant de quelques fidèles qui accompagnèrent S. Paul de Césarée à Jérusalem, il croit devoir le distinguer des autres, en exprimant son nom et sa qualité d'*Ancien Disciple*.

Quelques-uns des Disciples de la ville *de Césarée*, dit S. Luc[2], *vinrent aussi avec nous; ils amenaient avec eux* UN ANCIEN DISCIPLE, ANTIQUUM DISCIPULUM, *nommé* MNASON, *originaire de* l'île *de Chypre, chez lequel nous devions loger* et *recevoir l'hospitalité*.

« C'était, dit Calmet[3], un Juif converti par Notre-Seigneur « même, et du nombre de ses soixante et douze Disciples. » Bollandus remarque que les anciens Martyrologes le nom-

[1] Voyez Tillemont, *Mém. ecclesiast.*, *t.* 1, *p.* 27-28; Riccioli, *Chronogr.*; D. Calmet, *dict. bibliq.* Cela se conclut d'un passage des *Actes des Apôtres*, XXI. 16.

[2] *Act.*, XXI, 16.

[3] Calmet, *comm. hoc in loco.*

maient *Mnason*, comme il est écrit dans les *Actes* des Apôtres; et il ajoute, que c'est à tort que les modernes ont substitué, dans plusieurs Martyrologes, le nom de *Jason* ou *Nason*. Le petit Martyrologe Romain des Anciens Latins portait autrefois et porte encore aujourd'hui :

« 12 juillet, en l'île de Chypre, *S. Mnason*, ancien Disciple « du Christ. » Si le mot *Jason* ou *Nason* s'est glissé en place du vrai nom, cela, dit Bollandus, doit être attribué à l'inadvertance de quelque copiste, qui aura ainsi été cause, que la même faute s'est glissée dans Adon, Usuard et les autres Martyrologistes subséquents.

Néanmoins, le texte s'est conservé pur, ou plutôt, la tradition s'est conservée inaltérée dans les Ménées manuscrits de la Bibliothèque Ambroisienne, où l'on lit, au 19 octobre :

Αθλησις του αγιου ιερομαρτυρος Μνάσονος, επίσκοπου Κυπρου·

« Combat du très-saint martyr Mnason, évêque de Chypre. »

— A ce nom se joint celui de S. Modeste, évêque de Jérusalem[1].

S. Hippolyte[2], martyr, dit que *S. Mnason* a été évêque en Syrie, et il se trouve d'accord en ce point avec les Ménologes orientaux.

Les Bollandistes[3] veulent qu'on ne confonde pas avec le Disciple *Sosipâtre*, le Disciple *Sopâtre*, dont il est parlé dans les Actes, au chapitre xx, verset 4, en ces termes :

S. Paul allant de Macédoine en Asie et en Syrie, *fut accompagné par Sopâtre*, fils *de Pyrrhus, de Bérée, par Aristarque et par Secondus, de Thessalonique, par Gaïus de Derbé, et par Timothée, et par Tychique et Trophine, qui étaient d'Asie.*

Cependant plusieurs auteurs l'ont pris pour S. Sosipâtre, dont nous avons parlé dans son lieu, et le rangent, en conséquence, au nombre des soixante-douze Disciples de Jésus.

[1] Boll. 12 *julii.*

[2] Hippolyt., *in lib. de 72 disc., apud Baron.*

[3] *Boll.*, 25 *junii.*

S. ANDRONIQUE & S. JUNIAS,

Deux des 72 Disciples de Jésus-Christ;
Tous deux Témoins des faits et de la prédication du Verbe Divin incarné.

Andronique, que les Eglises Orientales considèrent comme illustre parmi les hommes apostoliques, c'est-à-dire, parmi les premiers Disciples que Jésus-Christ employa à la prédication de son saint Evangile, avait embrassé la foi de bonne heure, et avait été mis au rang des Septante Disciples, comme nous l'apprennent Origène[1], S. Dorothée[2], S. Théodoret[3], S. Chrysostôme[4], les livres sacrés de l'Eglise grecque[5], et les autres écrivains Ecclésiastiques[6]. *Andronicus inter Septuaginta Christi Discipulos fuit assumptus.* Les Orientaux lui donnent même le titre d'*Apôtre*, comme ils ne font point difficulté, du reste, de le donner à tous ceux qui furent les premiers Disciples de Jésus. Ils font le plus magnifique éloge de son Apostolat : ils disent, qu'il a parcouru toute la terre pour annoncer Jésus-Christ; qu'il a comme pris son vol pour aller en tout lieu publier la bonne nouvelle; qu'il a renversé les erreurs superstitieuses des Païens, abattu les temples des

[1] Origen. *hom. div.*, *p.* 629, *b.*

[2] S. Doroth. *de 72 Discipulis.*

[3] S. Théod. *ap. Boll.*

[4] S. Chrysost. *ibid.*

[5] Menæa, 17 *maii.*

[6] Chronicon Alexandrinum, *p.* 506. Bolland., Tillemont, etc. — Basilius Imperator. — Dom Calmet, *dict. bibliq., au mot Disciple.* Riccioli. *chronogr.*

idoles, fondé de nombreuses chrétientés[1], où ont fleuri la religion et la piété.

Ils ajoutent, que *S. Junias*, homme admirable par sa foi, et son dévouement, ayant joint ses efforts aux siens, ces deux ministres de Dieu attirèrent un grand nombre d'hommes à Jésus-Christ, les faisant passer de l'infidélité à la connaissance du vrai Dieu, et les rendant enfants de la lumière par le saint Baptême. Les sanctuaires des faux dieux firent place à de nombreuses églises, qui furent érigées en différents lieux du monde[2]. Ils travaillaient encore ensemble à Rome, le boulevard de l'idolâtrie, lorsque, vers l'année 58 de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le grand Apôtre des Nations, écrivant aux Romains, et sachant les travaux, les combats, les souffrances endurées par les Saints Apôtres Andronique et Junias, recommande aux Chrétiens de Rome de les saluer, en rappelant en même temps les titres qu'ils ont à l'estime des fidèles :

Saluez, leur dit-il[3], *Andronique et Junias, mes parents, les compagnons de mes liens; qui sont considérables entre les Apôtres, et qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ avant moi.*

Salutate Andronicum et Juniam, Cognatos et Concaptivos meos, qui sunt nobiles in Apostolis, qui et ante me fuerunt in Christo.

S. Paul les appelle *ses parents*, soit parce qu'ils étaient ses proches par les liens du sang, soit que l'Apôtre donne ce nom à ceux qui étaient de sa tribu, c'est-à-dire, de la tribu de Ben-

[1] *In Menologio ejusdem Basilii imperatoris.*

[2] *Ibid.* — Les auteurs précités et ceux qui suivent joignent constamment *S. Junias* à S. Andronique dans le nombre des 72 Disciples. S. Paul confirme ce point lorsqu'il marque qu'*ils s'étaient l'un et l'autre attachés à la suite de Jésus bien avant lui* (Rom., 16, 7), ce qui suppose qu'ils étaient de la compagnie de Jésus-Christ avant la Passion. C'est à ce titre que *tous deux* étaient *considérables parmi les premiers Apôtres.*

Voyez Tillemont, *Mém. eccl.*, *t.* 1. D. Calmet, *dict. biblique*, Riccioli, *chron.*

[3] Rom., xvi, 7e.

jamin, ou même de sa nation, comme il le fait ailleurs, quand il dit des Juifs[1], qu'*ils sont ses proches selon la chair*. Il les nomme *les compagnons de ses fers*, parce que dans le cours de leur apostolat, ils ont été, comme lui, jetés quelquefois dans les prisons et les fers, pour la foi de Jésus-Christ. Peut-être ont-ils eu une grande part aux travaux apostoliques et aux souffrances de S. Paul, et ont-ils été prisonniers avec lui pour l'Evangile, soit à Philippes, soit en quelqu'autre lieu que nous ignorons. Il dit qu'ils *ont été considérables et illustres* dans leur ministère, parce qu'ils ont annoncé la foi aux infidèles avec un grand éclat, avec un grand pouvoir miraculeux, avec un succès remarquable, comme l'atteste l'Eglise Orientale.

En effet, les Orientaux disent[2] qu'ils chassèrent les Esprits impurs de plusieurs hommes qui étaient possédés, et qu'ils guérirent miraculeusement un grand nombre de personnes qui avaient des maladies ou infirmités incurables, *insanabiles morbos*.

Comme ces Saints sont les premiers fondateurs et les premiers administrateurs des églises de Pannonie, d'Apamée en Syrie, de Comanes, dans le Pont, en Asie-Mineure, S. Hippolyte[3] et S. Dorothée[4], les Grecs[5] et d'autres historiens[6] ecclésiastiques ont considéré S. Andronique comme évêque de Pannonie, et d'Apamée, et S. Junias, comme évêque de Comanes dans le Pont, et ensuite d'Apamée en Syrie (après S. Andronique. Ces titres épiscopaux sont restés attachés aux noms de ces deux hommes apostoliques. Des auteurs Latins qualifient S. Andronique[7], *premier évêque d'Illyrie*. Il avait sans doute

[1] Rom. c. VIII., *qui sunt cognati mei secundum carnem*.

[2] In Menologio Basilii imperatoris Porphyrogeniti ; *ad* 17 *maii*.

[3] S. Hippolyt. (martyr. an. 230) *in frag. de* 72 *disc. J.-C.*

[4] S. Doroth., *de* 72 *Disc.*, *in Synopsi*.

[5] Menæa et alii apud Ferrar.

[6] Galesinus, *in martyrol.* et Canisius, *in martyrol.* G. Ferrarius, *ad* 18 *maii diem*, Baronius, *an* 58, *n.* 56. Bolland. *ad* 17 *maii*.

[7] Tillemon., *Mém.*, *t.* 1, *p.* 33

évangélisé plus particulièrement ces contrées, qui se sont honorées ensuite de le réclamer pour *leur premier évêque* et de l'appeler *leur premier père* dans la foi.

La tradition ne parle point de leur mort. Elle se contente de dire qu'après avoir fait de grands prodiges, ils allèrent recevoir du Seigneur la couronne de la justice, et qu'après leur mort ils continuèrent de faire des miracles dans l'Église où reposaient leurs corps. Les Ménologes disent néanmoins d'Andronique qu'il a été *Pontife* et *victime*, Ιερευς τε, Θυσία τε.

Les Grecs et les Latins[1] mettent la fête de ces deux Apôtres au 17 mai. Les premiers la célèbrent très-solennellement, et ont composé des chants sacrés en leur honneur, mais surtout pour honorer la mémoire de S. Andronique, dont le corps avait été transféré dans un église de Constantinople.

Citons quelques-unes des strophes composées par S. Joseph, l'hymnographe ; elles nous raconteront quelques-uns des miracles opérés par le Saint avant et après sa mort :

Αἶνον πρ οιω τῶ σοφῶ Ἀνδρονικω ΙΩΣΗΦ
Laudem Andronico deferam sapienti JOSEPH.
J'offrirai au sage Andronique, l'hommage de mes louanges.

Dans un Dystique placé au commencement de la Leçon du Synaxaire, ces paroles sont adressées à S. Andronique :

Εθνη διαξας, Ἀποστολε, μυρια,
Προς Χριστὸν ἦλθες, ος καλει προς φως εθνη.
Gentes, Apostole, cum plures erudisses,
Ivisti ad Christum, qui Gentes ad Lumen vocat.
Saint Apôtre, après avoir enseigné plusieurs nations,
Tu es allé auprès du Christ qui appelle à la lumière les Gentils.

A Constantinople, on avait érigé en l'honneur d'Andronique une église ou du moins un oratoire, comme on le voit dans les Antiennes suivantes, qui sont chantées dans l'office propre de ce Saint :

[1] Bolland. 17 *mai.*

1re Antienne. — *Guérir les maladies, chasser les Esprits malins, ce sont des dons que tu reçus de la Grâce Divine, ô Andronique, si prudent et si sage dans le Seigneur.*

Autre Antienne. — *Dans ton Temple, saint Apôtre, jaillissent des fontaines de guérisons pour ceux qui y accourent avec foi. Elles les purifient et les guérissent de leurs infirmités spirituelles.*

Autre Antienne. — *Sage Disciple du Christ, tu délivres des plus graves maladies et de toutes sortes d'infirmités, les corps et les âmes de ceux qui ont recours à toi dans ton Temple.*

Autre Antienne. — *Saint Andronique, transformé en un homme nouveau par la lumière du Christ, a lui-même éclairé les cœurs des hommes par la splendeur de la connaissance de Dieu, et ensuite il est allé auprès du Seigneur. C'est pourquoi, même après sa mort, il accorde des guérisons miraculeuses à ceux qui viennent l'invoquer avec foi dans son sanctuaire auguste, et pour tous il obtient de la Miséricorde Divine les secours les plus efficaces.*

S. STACHIS

L'un des Témoins immédiats de Jésus-Christ ;
L'un des 72 Disciples ;
Prédicateur de l'Evangile, et compagnon des Apôtres ;
Premier évêque d'Argyropolis, puis de Byzance.

« Le XXXI octobre, à Constantinople, S. Stachys évêque, « qui fut ordonné premier pontife de cette église par l'apôtre « S. André[1]. »

Selon Nicéphore Callixte[2], S. André, après avoir évangélisé la Scythie, le pays des Antropophages, la Cappadoce, la Galatie, et la Bithynie, après avoir parcouru le Pont-Euxin méridional et septentrional, vint enfin à Byzance. Là, il prêcha quelque temps, et voyant que le gouverneur du lieu, nommé Zeuzippe, cherchait à le faire mourir, il se retira dans un lieu voisin, nommé Argyrophile, où il demeura deux ans, fonda une église, ordonna Stachys, l'un des Septante Disciples, pour évêque de cette nouvelle chrétienté, et se retira à Sinope. Les Grecs sont dans la persuasion que S. André est le premier fondateur de l'église de Byzance : ils font une relation circonstanciée de ses actions, de ses prédications, de sa demeure. Le Martyrologe Romain tombe dans ce même sentiment.

Cependant Baronius allègue contre cette tradition une lettre du pape Agapet, où ce Pontife dit que S. Pierre même a ordonné le premier évêque de Byzance, Stachys. Cette lettre,

[1] Martyrolog. Rom. 31 *oct.* ; Græci in *Menologio* ; S. Hippolyt., *l. de 72 Disc.* et S. Doroth. m. ; ap. du Saussay, *de S. Andrea*, *p.* 320.

[2] Niceph. Callix. *l.* 2, *c.* 39 et Niceph. episc. C. P., *in chron.* Baron., *an.* 44, *n.* 31 ; voyez l'*Hist. de S. André*.

qui fut lue et approuvée au Ve Concile général[1], porte que, depuis S. Pierre, nul évêque de l'Eglise d'Orient et en particulier de Byzance ou Constantinople, n'avait été ordonné par le Saint-Siège jusques à Menna, Patriarche de Constantinople, ordonné par ce même pape ; que cette circonstance tourne à l'éloge de ce nouvel évêque, puisqu'elle fait briller en lui un trait de ressemblance de plus avec ceux que le Prince des Apôtres avait ordonnés évêques dans ces pays.

Il semble qu'on peut concilier entre elles ces deux traditions. S. André avait ordonné S. Stachys évêque de toute la province où se trouvait Byzance, en fixant son siége dans une ville voisine, nommée Argyropolis. Dès lors le disciple Stachys se trouvait effectivement évêque de Byzance, en même temps que de tout le pays. Mais S. Pierre étant venu, à la même époque, dans ces contrées du Pont et de la Bithynie, institua Stachys particulièrement évêque de Byzance. Ainsi d'après ces deux traditions, on aura pu être fondé à dire que Stachys a été ordonné premier évêque de Byzance ou de Constantinople par S. André et par S. Pierre.

L'Eglise Latine[2], de même que l'Eglise Grecque, fait la fête de S. Stachys le 31 octobre ; et Baronius et les autres auteurs ecclésiastiques disent que ce Disciple est celui-là même que salue S. Paul dans son épître aux Romains[3] :

Salutate... Stachyn, Dilectum meum !
Saluez..., Stachys, mon bien-aimé !

S. Hippolyte, S. Dorothée, les divers Ménologes d'Orient, assurent qu'il était du nombre des Soixante-Douze Disciples de Notre-Seigneur[4]. La Chronique d'Alexandrie lui assigne parmi eux le XIe rang.

[1] *Quinta Synodo, Act.* 2.

[2] Ughell., *t.* 6, *p.* 1119. Baron. 31 *oct.* Menæa, *p.* 396. *Voir* Calmet, *Dict. de la Bible.*

[3] *Rom.* XVI, 9, et Baron., *ibid.* 31 *oct.*

[4] Vide Du Saussay, *de S. Andrea*, p. 320, 2 part., l. 1 — Chr. Alex. *p.* 62, *Bibl. PP., tom.* 15.

Galesinius fait mention de cet homme apostolique dans son Martyrologe, et dit, *qu'il fut fait évêque de Byzance par l'apôtre S. André, et que, après avoir fondé l'église d'Argyropolis, dans laquelle il enseignait deux mille fidèles, il mourut après quinze ans d'épiscopat*[1].

« *In Græcia item Sanctorum Stachis, Amplii, Urbani, et* « *Sociorum. — Stachys enim ab Apostolo Andrea, Episco-* « *pus Byzantii creatus est, cum Ecclesiam Argyropoli edi-* « *ficasset, in qua Christianorum duo millia docebat, ubi post-* « *quam præfuisset annis quindecim, quievit in Domino.* »

Les Ménologes[2] marquent que S. Stachys prêcha principalement dans les provinces septentrionales de l'Asie-Mineure, dans la Colchide et dans les villes du Pont; qu'il accompagna les apôtres S. André, S. Philippe, S. Barthélemy; qu'il eut à supporter de violentes persécutions de la part des Proconsuls; qu'enfin il fut institué évêque de Byzance.

[1] V. Du Saussay, *de gl. S. Andreæ*, c. 9, p. 159.

[2] Bolland., 1 *maii*, p. 8 *et* 9 *et alibi. Stachis, cujus domus a Procunsule* « (Nicanor), *et populo incensa erat* (*Hiérapoli*). »

S. SIMÉON-NIGER OU LE NOIR, VIII

L'un des premiers témoins de Jésus;
L'un des 72 Disciples ;
Prédicateur et Confesseur de la foi ;
Prophète et Docteur dans la primitive Eglise ;
Evèque de Bostra, en Arabie.

Les différents auteurs et historiens ecclésiastiques s'accordent communément à dire, avec la tradition[1], que Siméon le Noir était du nombre des 72 Disciples. Ce Siméon était, en effet, l'un des personnages les plus saints, les plus remplis du Saint-Esprit, et les plus considérés qui fussent dans l'Eglise primitive. Il était Prophète, Docteur, et il avait le caractère épiscopal, comme S. Luc nous le fait connaître, lorsqu'il dit[2]:

Il y avait alors dans l'Eglise d'Antioche des prophètes et des docteurs, parmi lesquels étaient :

Barnabé et Simon surnommé le Noir, Lucius le Cyrénéen, Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, et Saul.

Or pendant qu'ils s'acquittaient des fonctions de leur ministère devant le Seigneur (λειτουργουντων), c'est-à-dire qu'ils étaient occupés à offrir le sacrifice et à prêcher ; *pendant qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit* d'imposer les mains à Paul et à Barnabé et de les consacrer évêques, apôtres, et de leur conférer par là une grande autorité dans l'Eglise.

On fit alors tout de nouveau des jeûnes et des prières.

[1] S. Epiphan., *de Chr.*, *c.* 4, *p.* 50; — 20 *c.* 4, *p.* 50, *hær.* ; S. Doroth.; Tillem., *Mém.*, *t.* 1, *p.* 28 ; D. Calmet, *dict. de la Bible*, *art. Disciple* : Riccioli, *chron.*

[2] Act., XIII, 1.

Ensuite *Siméon-Niger*, conjointement avec *Lucius et Manahen, imposa les mains à Paul et à Barnabé* [1], qui reçurent dès lors tout pouvoir pour exercer le ministère apostolique.

De ce que Siméon-Niger et ses deux collègues donnèrent, dans cette circonstance, l'ordination à S. Paul et à S. Barnabé, on a légitimement conclu qu'ils avaient eux-mêmes reçu antérieurement des Apôtres l'ordination épiscopale.

S. Siméon le Noir était donc du nombre de ces hommes remplis du don de prophétie, qui non-seulement expliquaient sûrement les divines Ecritures et enseignaient la véritable doctrine de l'Evangile, mais qui, en outre, annonçaient, comme Agabus, les choses à venir, les événements prochains et éloignés, qui concernaient le monde et principalement l'Eglise. Nous avons vu ailleurs que, dans ces temps apostoliques, le don de prophétie était très-commun dans l'Eglise. Ces Saints sont nommés ici par S. Luc, parce qu'ils étaient des plus illustres d'entre les Prophètes primitifs du Nouveau-Testament. De plus, en qualité d'évêques, ils présidaient dans les différentes églises ou assemblées chrétiennes d'Antioche.

Quelques-uns[2] ont cru que Simon le Cyrénéen, qui portait la Croix de Jésus-Christ, était le même que celui dont il s'agit. Mais il n'existe aucune preuve de ce sentiment, que la ressemblance du nom : et cette preuve devient nulle, par suite de la distinction que S. Luc fait à dessein de ces deux Simon ou Siméon; car cet évangéliste leur donne à chacun leur surnom, afin qu'on ne les confonde pas, et il nomme toujours Simon le Cyrénéen *Simon*, et Siméon-Niger, *Siméon*. S. Epiphane met un *Niger* parmi les 72 Disciples. L'Eglise ne fait point mention de *Siméon le Noir* dans son office, ni dans ses Martyrologes.

Selon S. Dorothée[3], martyr, il fut évêque de Bostra, en Arabie.

[1] L'an 44 de Jésus-Christ.

[2] Apud Corn. à Lap. in Matth.

[3] S. Doroth.. *in synopsi de 72 Discipulis.*

Le Martyrologe de S. Jérôme, au 7e jour de mai, fait mention de 78 martyrs, qui rendirent témoignage à Jésus-Christ par l'effusion de leur sang, dans les premiers temps de l'Eglise[1]. Parmi les noms de ces chrétiens si généreux, se trouvent ceux d'un *Niger* et d'un *Lucius*, et plusieurs autres qui sont identiquement semblables à ceux de plusieurs fidèles des temps apostoliques, tels que *Flavia, Caïus, Faustinus, Félix, Felicia, Rufus, Julia, Rusticus*, etc., qui tous furent mis à mort à Byzance, aujourd'hui Constantinople. Le Saint dont nous parlons pourrait être l'un de ces martyrs primitifs qui ne sont pas probablement tous morts le même jour.

[1] Acta SS. die 8 maii.

S. PHILIPPE,

L'un des Sept premiers Diacres;
Témoin immédiat des œuvres miraculeuses de Jésus;
L'un des 72 Disciples;
Evêque de Trallium, en Asie;
Célèbre Thaumaturge de la Primitive Eglise.

Ωνπερ διηκονησας εν γῇ πραγμάτων,
Εν οὐρανοῖς, Φιλιππε, μισθον λαμβάνοις.

« Dans les cieux, ô Philippe, tu jouis de la glorieuse
« récompense des travaux que t'a imposés sur la terre
« ta fonction de diacre. »

Le Martyrologe Romain s'exprime ainsi au sujet de S. Philippe, diacre :

« Le 6 juin, à Césarée, en Palestine, fête de *S. Philippe,*
« qui fut l'un des sept premiers Diacres. Célèbre par ses pro-
« diges et ses miracles, il convertit la Samarie à la foi de Jésus-
« Christ, baptisa l'Eunuque de Candace, reine des Ethiopiens,
« et mourut enfin à Césarée. On inhuma près de lui trois
« Vierges prophétesses, ses filles. Sa quatrième fille mourut à
« Ephèse, pleine du Saint-Esprit. »

S. Philippe, diacre ou évangéliste, différent de S. Philippe l'apôtre, était de Césarée, en Palestine, selon S. Isidore de Péluse[1].

Après avoir été du nombre des 72 Disciples, comme le té-

[1] Isidor. Pelus. *l.* 1, *ep.* 449. — Menæa.

moignent S. Epiphane et S. Dorothée de Tyr[1], il fut élu par les fidèles de Jérusalem pour être du nombre des Diacres. Il eut le premier rang après S. Etienne, parce que, semblable au premier des martyrs, il brillait dans l'Eglise par les dons extraordinaires que le Saint-Esprit lui avait communiqués. Après la mort de S. Etienne, il alla prêcher à Samarie, où il opéra un grand nombre d'éclatants miracles et de conversions. Il administra le baptême de Jésus-Christ aux Samaritains convertis. Mais il n'était que diacre, il ne leur donnait pas le Saint-Esprit par l'imposition des mains, c'était une fonction épiscopale réservée aux Apôtres.

La Sainte Ecriture[2], parlant de la persécution de Jérusalem et racontant ce que faisaient les Disciples du Christ dans les diverses provinces, rapporte en ces termes les actions du diacre Philippe :

« *Alors ceux qui étaient dispersés annonçaient la parole de Dieu dans tous les lieux où ils passaient.*

Philippe étant donc venu dans la ville de Samarie, leur prêchait Jésus-Christ.

Et les peuples étaient attentifs aux choses que Philippe leur disait, et l'écoutaient tous avec une même ardeur : voyant les miracles qu'il faisait.

Car les esprits impurs sortaient des corps de plusieurs possédés, en jetant de grands cris.

Et beaucoup de paralytiques furent aussi guéris.

Ce qui remplit cette ville d'une grande joie. Il y avait en la même ville un homme nommé Simon, qui y avait exercé la magie auparavant, et qui avait séduit le peuple de Samarie, se disant quelque chose de grand.

De sorte qu'ils le suivaient tous, depuis le plus petit jus-

[1] S. Epiph., *in Panar.*, *t.* 1 ; S. Doroth., *de 72 Disc.* ; Tillemont, *Mém. eccl.*, *t.* 1 ; D. Calmet, *dict. bibliq.* ; la Chronique d'Alexandrie, *in SS. PP. Bib.*, *t.* 15, *p.* 63.

[2] Act., VIII, 4-14.

qu'au plus grand, et disaient : — Celui-ci est la grande vertu de Dieu !

Et ce qui les portait à le suivre, c'est qu'il y avait déjà longtemps qu'il leur avait renversé l'esprit par ses enchantements.

Mais ayant cru ce que Philippe leur annonçait du royaume de Dieu, ils étaient baptisés, hommes et femmes, au nom de Jésus-Christ.

Alors Simon crut aussi lui-même; et, après qu'il eût été baptisé, il s'attachait à Philippe; et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il en était dans l'admiration et dans le dernier étonnement, »

Il fallait que la force des miracles du diacre S. Philippe fût bien puissante, pour emporter l'assentiment du premier chef de l'hérésie, pour que le plus habile des magiciens ne pût résister à la preuve démonstrative qui en résultait en faveur de l'Evangile.

Après que les apôtres S. Pierre et S. Jean furent venus confirmer les nouveaux convertis et leur donner la grâce du Saint-Esprit, le diacre S. Philippe reçut de Dieu une autre mission : *l'Ange du Seigneur lui parla et lui dit :*

— Levez-vous, Philippe, et allez vers le Midi, au chemin qui descend de Jérusalem à Gaza[1], *qui est désert.*

Et Philippe se leva[2] *et s'en alla.*

[1] *Gaza, la Déserte*, ou l'Ancienne, était différente d'une autre Gaza, située près de la Méditerranée, habitée et assez florissante. La première était sur une colline, à 20 stades de la mer, selon Arrianus, ou à 7 stades, selon Strabon. Alexandre le Grand l'avait ruinée, et elle ne se rétablit plus au même endroit, mais plus bas, comme le dit S. Jérôme, qui assure qu'on voyait encore les ruines de l'ancienne Gaza. C'est donc de cette dernière qu'il faut entendre ce que dit Polybe, qu'Antiochus ruina la ville de Gaza ; et ce qu'on lit dans les Machabées et dans Josèphe, qui en parlent comme d'une ville forte et florissante longtemps après Alexandre, et avant les temps dont il s'agit ici. Pour aller de Jérusalem en Egypte et pour revenir de l'Egypte à Jérusalem, encore aujourd'hui, on passe par la partie méridionale de Juda, et par Gaza.

[2] Le Ménologe de l'empereur Basile dit que Philippe était à Joppé lorsque le Saint-Esprit ou l'ange de Dieu l'avertit de partir pour Gaza.

Or un Ethiopien Eunuque[1], *l'un des premiers officiers de Candace, reine d'Ethiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer.*

Et s'en retournant, il était assis dans son chariot, et lisait le Prophète Isaïe. Alors l'Esprit dit à Philippe :

— Avancez, et approchez-vous de ce chariot.

Aussitôt Philippe accourut, et, ayant entendu que l'Eunuque lisait le Prophète Isaïe, il lui dit :

— Croyez-vous entendre ce que vous lisez?

Il lui répondit :

— Comment pourrais-je l'entendre, si quelqu'un ne me l'explique?

Et il pria Philippe de monter, et de s'asseoir près de lui. Or, le passage de l'Ecriture qu'il lisait était celui-ci :

« Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau, qui demeure muet devant celui qui le tond. Dans son abaissement il a été délivré de la mort, à laquelle il avait été condamné. Qui pourra compter sa postérité, après que sa vie aura été retranchée de la terre[2]*.»*

Alors Philippe, prenant la parole, commença par cet endroit de l'Ecriture à lui annoncer Jésus[3]*. Après avoir marché quelque temps, ils rencontrèrent de l'eau, et l'Eunuque lui dit :*

— Voilà de l'eau; qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé?

[1] Le nom d'Eunuque ne signifie souvent qu'un officier de la cour d'un prince, mais la phrase grecque signifie plutôt un véritable eunuque des premiers du royaume, ou de la cour de la reine de Candace, Les Ethiopiens dont il est parlé ici sont ceux qui habitent l'île ou la péninsule de Méroé, au-dessus et au midi de l'Egypte. Les femmes dominaient alors en ce pays-là ; on y connaît plusieurs reines du nom de Candace. Pline et divers auteurs semblent dire que c'était leur nom ordinaire.

[2] Isaïe, *c.* 53.

[3] Philippe lui fit voir dans la personne de Jésus-Christ l'accomplissement, non-seulement de cette prophétie, mais aussi de toutes les autres. Il faut qu'il lui ait parlé longtemps. L'Eunuque savait déjà les Ecritures, et le diacre choisissait les endroits les plus propres à convaincre l'Ethiopien de la vérité de l'Evangile.

Philippe lui répondit :

— Vous pouvez l'être, si vous croyez de tout votre cœur.

— Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, répartit l'Eunuque.

Il commanda aussitôt qu'on arrêtât son chariot, et ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe baptisa l'Eunuque.

Etant remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'Eunuque ne le vit plus; mais il continua son chemin, étant plein de joie.

Quant à Philippe, il se trouva dans Azot, et il annonça l'Evangile à toutes les villes par où il passa, jusqu'à ce qu'il vînt à Césarée, environ à trente lieues d'Azot. Césarée était le lieu de la demeure de Philippe : ce qui le prouve, c'est que S. Paul, étant venu dans cette ville quelques années après, y logea chez lui durant quelques jours avec sa compagnie. C'était aussi le lieu de la demeure de ses quatre filles, qui étaient prophétesses. En effet, on lit à ce sujet dans les Actes, *chap. 21, v. 9 :*

Le lendemain... nous vînmes à Césarée, dit S. Luc, compagnon de S. Paul; *et étant entrés dans la maison de Philippe l'évangéliste, qui était un des sept diacres, nous demeurâmes chez lui. Il avait quatre filles vierges qui prophétisaient.*

Du temps de S. Jérôme [1], on montrait encore à Césarée de Palestine la maison de Philippe et les chambres de ses quatre filles. Sainte Paule voulut les visiter par dévotion. Usuard dit que ce diacre fut enterré dans cette ville, et que les corps de ses trois filles, vierges et prophétesses, y reposent aussi à côté de lui. La quatrième fut inhumée ailleurs (à Ephèse, selon le Martyrologe Romain).

Les Grecs assurent que ce bienheureux Disciple fut évêque des Tralliens, dans l'Asie-Mineure, en la province de Lydie.

[1] Hieron., *in vita Paulæ.* — Baron.

Ils racontent qu'il y fit beaucoup de miracles, qu'il y fonda une église, et qu'ensuite il alla près du Seigneur recevoir sa couronne. La ville de *Tralle*, ou *Trallium*, est située sur les rives du Méandre : c'était une ville des plus opulentes de l'Asie. Ce qui démontre l'antiquité de l'Eglise de Tralle, c'est la lettre même que S. Ignace, disciple de Jésus-Christ et des Apôtres, adressa aux Chrétiens de cette ville.

Le poète sacré de l'Eglise d'Orient[1] lui adresse ces mots dans les hymnes liturgiques :

Ὤφθης ἔνοξος ἀστὴρ, μεγας Φίλιππε, καὶ Τραλλης ἐγκαλλώπισμα, ἐντὸ σῶμα Το σεμνόν σου κείμενον, τέλει θαυμάτων παράδοξα, σοφε, εις φωτισμον των ευσεβῶς μακαριζόντων σε.

Visus es, O Magne Philippe, tanquam gloriosum astrum, et ornamentum civitatis Trallensis ; in qua jacens, venerandum tuum corpus, o Sapiens, prodigiorum mirabilia patrat, ad illuminationem omnium, pie te beatificantium.

« Sublime Ministre du fils de Dieu, tu as brillé comme un astre res-
« plendissant dans la ville de Tralle; tu as été le magnifique orne-
« ment de cette cité. Ton corps sacré, digne de tous nos respects y repose
« aujourd'hui et y opère des merveilles éclatantes, qui répandent la
« lumière et la joie dans le cœur de tous ceux qui t'adressent des vœux,
« ô Bienheureux, ô Disciple, plein d'une divine sagesse!

Η γῆ το σωμα σου, το πολυκλον, μαρμαρυγας εκπεμπον ἰαμάτων, Εκαλυψεν; Ουρανον δε το ἅγιον πνευμα σου μετα των Αποστολων φερει γηθομενον.

Terra generosum corpus tuum, Sanationibus illustre, occubit ; cœlum vero spiritum tulit, Apostolis collætantem.

« La Terre recèle ton corps généreux, qui supporta de rudes tra-
« vaux, et qui depuis est couvert de gloire par les guérisons prodi-
« gieuses qu'il a opérées. Quant à ton âme, c'est le ciel qui la possède,
« afin qu'elle se réjouisse avec les bienheureux Apôtres. »

— Si la ville de Tralle possédait, dans le cours des siècles, les reliques de S. Philippe, diacre, c'est qu'elles y furent transportées de Césarée de Palestine, où la tradition dit qu'il fut inhumé à côté de ses filles.

— Une autre tradition rapporte que cet illustre Disciple aurait fait un voyage en Abyssinie, pour y annoncer l'Evangile,

[1] S. Joseph, hymnographus.

et dans une partie de l'Ethiopie, où il aurait confirmé la prédication de l'Eunuque de Candace. Ce serait pour cette raison que ces peuples l'invoquent d'une manière toute spéciale :

« Salut, apôtre Philippe, de Césarée de Palestine, Père des « quatre vierges prophétesses ! Par votre doctrine étanchez « ma soif, comme autrefois vous le fîtes pour les habitants « de Samarie et pour ceux de l'Asie ! »

D'après cette même tradition, Philippe aurait mis Narcisse à la tête de l'Eglise qu'il aurait fondée dans l'Arabie, qui est contiguë à l'Ethiopie et à l'Abyssinie.

S. TIMON

L'un des Sept Premiers Diacres ;
L'un des 72 Disciples de Jésus;
L'un des Témoins oculaires de ses œuvres divines;
Evêque successivement de Bérée, de Tyr et de Bostre;
Martyr intrépide de Jésus-Christ.

On lit dans le Martyrologe Romain au 19 avril :

« Fête de S. Timon, l'un des sept premiers Diacres, qui « fut d'abord docteur à Bérée, et ensuite, continuant à ré- « pandre la parole de Dieu, vint à Corinthe, où, selon la tra- « dition, il fut, par les Juifs et les Grecs, jeté dans le feu; « mais n'en ayant reçu aucune atteinte, il fut attaché à une « croix, où il accomplit son martyre[1]. »

Baronius, dans ses annotations, laisse entendre que Timon fut évêque de Bérée durant un temps. De là, ce ministre de l'Evangile aura porté la parole de Dieu dans l'île de Chypre. En effet, les Actes de S. Barnabé[2] témoignent que, « quand « S. Barnabé arriva en Chypre, il y trouva Timon et Aristion, « deux des ministres du Seigneur. Or Timon était alors en « proie aux ardeurs d'une fièvre violente. Barnabé lui imposa « les mains, lut sur lui l'Evangile de l'apôtre S. Matthieu, et « la fièvre fut dissipée à l'instant par l'invocation du Christ, « Notre-Seigneur et Sauveur. Timon se trouva si parfaitement

[1] Eadem habentur ap. Usuard., Bellinum, Maurolycum, Galesinium, Canisium, ac cæteros recentiores. *Vide* Boll. 19 ap.

[2] Apud Mombritium, et in aliis antiquis Mss. et ex Martyrologio Hieronimiano. Et in actis S. Barnabæ, a S. Joan. — Marco, *n°* 42, *p.* 433, 11 *junii die.*

« guéri, que, rempli de joie, il se mit immédiatement à la « suite de l'apôtre Barnabé. »

S. Aristion mourut à Salamine, en Chypre, le 22 février. Mais S. Timon y séjourna jusqu'à la mort de Barnabé, qui fut martyrisé dans cette île. C'est ce qu'attestent les Actes[1] de S. Auxibius, évêque, dans lesquels on lit : « Lorsque Barnabé « eut reçu la couronne du martyre, les Juifs, avides de sang, « cherchaient aussi S. Marc pour le mettre à mort. Mais il « s'était enfui : ils le poursuivirent jusqu'à Lédras. Marc trouva « une caverne, où il entra, et se tint caché durant trois jours. « Ce temps écoulé, il sortit, et, passant par les montagnes, il « parvint à Limnen. Or, Timon et Rhodon étaient avec lui, « qui l'accompagnaient dans sa fuite; ils gagnèrent un village, « et ce fut là qu'ils rencontrèrent le B. Auxibius, qui venait « de Rome. » S. Marc, après avoir instruit et baptisé Auxibius, et l'avoir ordonné évêque dans l'île de Chypre, partit pour Alexandrie.

Quant à Timon, il alla porter l'Evangile dans l'Asie, et, selon une tradition respectable, dans la Phénicie, et jusque dans l'Arabie. Selon S. Dorothée, il fut quelque temps évêque de Tyr et de Sidon, puis évêque de Bostres[2] (*Bostra*, aujourd'hui *Bussereth*) chez les Arabes, et d'une autre ville, appelée *Véségorina*, dans le même pays. Les païens d'Arabie, l'ayant persécuté et jeté dans les flammes, parce qu'il confessait glorieusement le nom du Seigneur Jésus, il se rendit en Grèce, et vint enfin à Corinthe, où il obtint la palme du martyre. Les juifs et les idolâtres, qui habitaient cette grande ville, ne pouvant souffrir que cet intrépide ministre du Christ achevât de détruire dans cette cité les restes du Judaïsme et du Paganisme, après avoir circonvenu la puissance proconsulaire, obtinrent la permission de le faire mourir. Ils le saisirent et le jetèrent

[1] *Episc. Soliorum in Cypro.* Et in actis S. Barnabæ, *n.* 48, *ap. Boll.*, *p.* 435, 11 *junii.*

[2] Et apud Petrum de Natalibus, *l.* 4, *c.* 66 *et* 67.

au milieu des flammes d'un bûcher. Le feu, par un effet de la protection divine, ne l'ayant point atteint, ils le crucifièrent comme son maître, et lui procurèrent ainsi la gloire de mourir pour le Fils de Dieu et d'avoir signé par son sang le témoignage que, durant tout son apostolat, il avait aimé à rendre à la Vérité.

Les Grecs célèbrent, le 28 juillet, sa fête conjointement avec celle de Procore, de Nicanor et de Parménas. Les Latins la font le 19 du mois d'avril. — S. Hippolyte martyr, S. Dorothée évêque de Tyr, S. Epiphane, et plusieurs auteurs ecclésiastiques[2], le comptent au nombre des 72 Disciples de Jésus-Christ.

XIX AVRIL. Le même jour, 19 avril, les Fastes de l'Eglise font mémoire de six martyrs primitifs dont les noms suivent :

S. HERMOGÈNE,
S. CAIUS,
S. EXPÉDITUS,
S. ARISTONIQUE.
S. RUFUS,
S. GALATAS,

qui furent tous couronnés le même jour, à Mélitine, en Arménie. On fait aussi mention de plusieurs autres, sans qu'il soit dit qu'ils ont souffert le martyre le même jour. Parmi ceux-ci on nomme :

S. DONATUS,
S. FORTUNATUS,
S. HILARIUS, etc[3].

[1] Ap. Uzuard. et ap. alios Martyrologos et in Mss. Centulensi S. Richarii : *S. Timon, qui crucifixus est, Corinthi requiescit.*

[2] Chronicon Alexandr., p. 63 ; Hippol. *in scripto ex Biblioth. Vaticana*; S. Doroth., *in catalogo 72 Discipul. Dm.* ; Riccioli, *in chronog.* ; Tillemont, *Mém. eccl.* ; D. Calmet, *Dict. bibliq.* ; Dr Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, p.* 482.

[3] Ex agiologio Hieronimiano et aliis.

— Les Actes de S. Barnabé et de S. Timon font mention d'un Disciple des Apôtres, nommé ARISTOCLIANUS[1], qui avait été lépreux à Antioche, et qui, ayant été guéri par S. Paul et S. Barnabé, fut ordonné évêque, puis envoyé en Chypre, où plus tard il donna l'hospitalité à S. Barnabé et à ses compagnons.

[1] Apud Boll. 11 *junii*, *n.* 45, *p.* 434.

S. ARISTION,

Ancien Disciple de Jésus-Christ;
L'un des Septante;
Témoin immédiat des Faits Miraculeux de Jésus;

Aristion était l'un des Septante-Deux[1] Disciples de Jésus, comme l'attestent les anciens écrivains Ecclésiastiques grecs et latins. C'était un homme de grand talent, d'une insigne probité, d'une merveilleuse sainteté [2]. Il avait été le maître[3] de S. Papias, homme célèbre des temps apostoliques.

Tout cela est confirmé par le témoignage de S. Papias même, qui range S. Aristion parmi les premiers Docteurs de l'Eglise et parmi les Apôtres eux-mêmes, comme on le voit dans le passage suivant :

« Ce n'était point la compagnie des grands discoureurs que « je cherchais, dit S. Papias[4], mais celle des personnes qui « enseignaient la vérité. Je ne m'arrêtais pas à ceux qui pu-

[1] Selon Papias, apud Eusch., *hist.*; apud Ruffin., *l.* 3, *c.* 28; ap. Hieron., *in Catalog.*, *c.* 18; Niceph., *l.* 3, *c.* 20; in vetere Ms. Florario, 17 octobr.; in variis Martyrologiis, Romano antiquo, Usuardi, Adonis, Bedæ, Notkeri, etc.; in Ms. Centulensi, 22 febr.; apud Mauroly. cum, Galesinium, aliosque recentiores. Vide Boll., 22 *febr.* Tillemont, Calmet. Riccioli. Sepp.

[2] Ms. Florarium, 17 oct. ista de eo prædicat : « Vir excellenti ingenio, magna probitatis, et miræ sanctitatis. »

[3] Apud Eusch., *l.* 3, *c.* 33.

[4] Apud Eusch., *ibid.* et ap. Ruffin., *l.* 3, *c.* 28. — On lit dans le Martyrologe Romain, au 22 février :

« A Salamine, dans l'île de Chypre, S. Aristion, qui, comme l'assure « le même Papias, fut l'un des soixante-douze disciples de Notre-Sei- « gneur. » De eodem Beda, Usuardus, Ado, et alii recentiores Martyrologi.

« bliaient des doctrines étrangères ou des nouveautés inven-
« tées par l'esprit humain ; mais à ceux qui rapportaient fidè-
« lement les préceptes que le Seigneur avait laissés pour éta-
« blir notre foi, et qui procédaient de la vérité même comme de
« leur source. Quand je rencontrais quelqu'un qui avait suivi et
« écouté les Anciens, je l'interrogeais sur tous les discours
« qu'il avait appris d'eux. Je demandais ce qu'avait dit André,
« ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean,
« ou Mathieu, ou quelqu'autre des Disciples du Seigneur : ce
« que disaient Aristion, ou le prêtre Jean[1], et ceux qui avaient
« été aussi disciples de Jésus-Christ. *Sedulo expiscabar, quid*
« *Andreas, quid Petrus..., quæve Aristion..... cæterique*
« *Discipuli dicebant...* Car il me semblait que ce que je lisais
« dans les livres ne me faisait pas tant d'impression et me
« profitait moins que ce que j'apprenais de vive voix par la
« bouche de ceux qui survivaient à ces Anciens. »

En d'autres endroits de ses écrits, il marquait positivement qu'il avait été disciple d'Aristion et de Jean le Prêtre, ou l'Ancien[2].

Les Actes[3] de S. Barnabé rapportent que S. Aristion, accompagné du diacre Timon, travailla dans l'île de Chypre à la prédication de l'Evangile.

Le Ménologe[4] des Grecs, au 3 septembre, et plusieurs Manuscrits anciens portent qu'après avoir accompli de grands travaux apostoliques, il fut éprouvé par le feu, et martyrisé à Alexandrie, où il avait rempli les fonctions épiscopales.

D'autres disent que sa mort arriva le 8 des Calendes de Mars,

[1] Dans Eusèbe et S. Jérôme, on lit après les mots : *Aristion et Jean l'Ancien*, le *qui* relatif, marquant que ces deux ministres étaient les disciples de Jésus.

[2] Voir Nicéphore-Calliste. Baillet.

[3] Apud Boll. 11 *junii*.

[4] A Canisio editum et Galesinius, 11 septemb. et in Act. SS. 11 junii, p. 433 et 435.

et que son corps repose à Salamine, dans l'île de Chypre[1]. — On fait la fête de S. Aristion, l'un des Septante Disciples du Seigneur, le 21 de février[2].

Les Auteurs ecclésiastiques ont coutume d'assigner à ce témoin de Jésus-Christ, un rang distingué parmi les Disciples du Sauveur, ils le placent ordinairement avant S. Jean l'Ancien.

[1] Ms. Martyrol. Bedæ, et apud Equilinum, *l.* 3, *c.* 142. Ado, Martyrol. Romanum, etc. ap. Boll., 29 apr.

[2] Boll. 22 février.

S. CARPUS,

L'un des 72 Disciples de Jésus ;
Témoin immédiat de ses Faits miraculeux ;
Compagnons des Apôtres ;
Evêque de Bérée ;
Martyr du Christ.

Καρπος ἐνέγκων καρπους ὀεκτους Κυριω ; φερει καθῶρᾳν την τελευτην ως τρυγην [1].

Θυσιαν αναιμακτον Θεω Θυων, τελειωτατα υπερ αυτου Μαρτυς τεθυσας καί προσηνεξας νοετη τραπεζῃ θυμα ευωδεστατον.

« Après avoir offert à Dieu le sacrifice non sanglant, « vous vous offrez vous même par le martyre comme une « oblation parfaite, comme un sacrifice de la plus agréa- « ble odeur. »

Carpus était l'un des 72 Disciples de Jésus, comme le témoignent S. Hippolyte et S. Dorothée, évêque et martyr. Dans ses courses apostoliques il s'arrêta à Troade et y séjourna quelque temps. C'est chez lui que descendit S. Paul, lorsqu'il passa dans l'Asie-Mineure[2]. Cet Apôtre fait mention de ce Disciple lorsqu'il dit dans sa seconde épître à Timothée[3] :

Apportez-moi en venant le manteau que j'ai laissé à Troade chez Carpus, et les livres, et surtout les papiers.

On lit dans le Ménologe[4] de l'empereur Basile Porphyrogenète :

[1] *Carpus placentes offerens fructus Deo, mortis despectum tritici portat loco.*

[2] S. Doroth., *in synopsi.* S. Hippol., *in libello de* 72. — Typicum Hierosolymitanum S. Sabæ. — Menæa et Martyrologia, ap. Boll. 26 maii.

[3] 2 Timoth., IV, 13.

[4] Menolog. Basilii imp. *ad finem mensis maii.*

« Le Christ lui-même a choisi Carpus pour le mettre au « nombre de ses 72 Disciples et de ses Apôtres. Ce Disciple « aida S. Paul dans le ministère de la prédication, porta ses « lettres à ceux à qui cet Apôtre les envoyait, convertit à la foi « un grand nombre de païens. Son âme avait été éclairée par « la lumière du Saint-Esprit consolateur (qui était descendu « sur lui). Il brillait comme un astre radieux dans tout l'Orient : « il parcourut toutes les nations de l'univers en les éclairant « de la science divine.

« Or, comme chaque jour il opérait des miracles considé- « rables, chassait les esprits les plus opiniâtres, et convertis- « sait à la foi de Jésus-Christ un grand nombre de villes « et de peuples, il eut à souffrir une foule de peines et de per- « sécutions de la part des infidèles. Mais son âme virile réussit « heureusement à vaincre tous les obstacles qu'on lui opposa, « et la colère des Princes ne le fit point trembler. C'est pour- « quoi, comme il avait glorifié Dieu dans toute sa conduite, « Dieu à son tour le glorifia d'un éclat magnifique, et reçut « son âme dans le sein de la paix. »

Le Synaxaire[1] de l'ancienne Eglise de Constantinople, appartenant à la Société de Jésus, lui donne les titres d'*Evêque* et de *Martyr*. Après avoir rappelé tout ce qui se trouve dans le Ménologe de Basile, il ajoute ce qui suit :

« Carpus fut ordonné évêque de Bérée, ville de la Thrace, « par le Grand Docteur des Nations, par Paul, le héraut « de la vérité. Comme ce docte Disciple convainquait les « Juifs par des raisons démonstratives, et leur enseignait « avec une pleine évidence, que le Christ, qu'ils avaient « attaché à une croix, était le Dieu véritable et le Créa- « teur de l'univers, ils entrèrent en fureur, et ces hommes « qui n'avaient aucun sentiment de miséricorde, le tuèrent

[1] Ex Ms. Synaxario, quod spectat ad collegium Claromontanum Societatis Jesu Parisiis.

« cruellement. Ainsi mourut ce martyr, après avoir remis son « âme entre les mains de Dieu. »

Ce Disciple annonçait avec force et avec intrépidité les vérités évangéliques, sans craindre personne, ni la fureur du peuple ameuté, ni les menaces des rois enflammés de colère. Son zèle était extrêmement ardent et dépassa même les bornes dans une circonstance, comme il le raconta lui-même à S. Denys l'Aréopagiste. Voici comment, dans sa lettre à Démophile[1], cet illustre Docteur rapporte ce fait :

« Il faut que je vous fasse part de la vision que Dieu envoya un jour à un saint personnage : n'en raillez pas; car, ce que je vais vous dire est vrai.

« Etant un jour en Crète, je reçus l'hospitalité chez Carpus, personnage, s'il en fut, éminemment propre aux contemplations divines, à cause de l'extrême pureté de son esprit. Il n'abordait jamais la célébration des saints Mystères, sans qu'auparavant, dans les prières préparatoires, il ne fût consolé par quelque douce vision. Or, il me raconta un jour qu'il conçut une tristesse profonde parce qu'un infidèle avait ravi à l'Eglise et ramené au Paganisme un nouveau chrétien dans le temps même des pieuses fêtes qui suivirent son baptême. Il devait prier avec amour pour tous les deux et invoquer le secours de Dieu Sauveur, à dessein de convertir le païen et de vaincre l'apostat par la mansuétude; il devait sa vie entière à les exhorter, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvassent une solution parfaite à tous leurs doutes, et que, corrigés de la témérité et de la folie du passé par une légitime et salutaire punition, ils fussent conduits ainsi à la connaissance de Dieu.

« Mais ce qui auparavant ne lui était jamais arrivé, il fut violemment saisi d'une amère indignation. C'était le soir : il se couche et s'endort avec ces haineux sentiments. Il avait cou-

[1] Epistola octava sancti Dyonisii areopagitæ, ad Demophilum, *n°* 6. Traduction de Mgr Darboy, alors professeur de théologie au sémin. de Langres. Le même fait est rapporté dans Brentano, *tom.* VI, p. 339.

tume d'interrompre son repos et de s'éveiller dans la nuit pour la prière. L'heure à peu près venue, après un sommeil pénible, entrecoupé, il se lève plein de trouble. Mais en entrant en commerce avec la Divinité, il se livre à un chagrin peu religieux, il s'indigne, il trouve injuste que des hommes impies et qui traversent les voies du Seigneur, vivent plus longtemps. Là-dessus, il prie Dieu d'envoyer la foudre et de détruire sans pitié ces deux pécheurs à la fois.

« A ces mots, il croit voir soudain la maison où il était, ébranlée d'abord, puis se divisant en deux dans toute sa hauteur. Devant lui se dressait une flamme d'un éclat immense, qui, du haut des cieux, à travers le faîte déchiré, semblait descendre jusqu'à ses pieds. Dans la profondeur du firmament, entr'ouvert, apparaissait Jésus environné de la multitude des Anges qui avaient revêtu une forme humaine.

« Carpus, les yeux élevés, contemple cette merveille et s'étonne. Ensuite, abaissant ses regards, il voit au-dessous du sol bouleversé un vaste et ténébreux abîme. Les deux pécheurs qu'il avait maudits, se tenaient sur le bord du précipice, tremblants, misérables, se soutenant à peine, prêts de tomber. Du fond du gouffre, d'affreux serpents rampaient vers eux et s'entortillaient autour de leurs pieds, et tantôt les saisissaient, les enveloppaient, les entraînaient, tantôt de la dent et de la queue, les déchirant ou les caressant, essayaient en toute manière de les renverser dans l'abîme. Bien plus, des hommes se joignaient à ces serpents pour assaillir en même temps le couple infortuné, lui imprimer des secousses, le pousser, le frapper de coups.

« Enfin, le moment vint où ces deux hommes semblaient près de périr, moitié de plein gré, moitié par force, contraints, pour ainsi dire, et tout à la fois séduits par le mal. Cependant Carpus, comme il le rapporte lui-même, triomphe d'aise en contemplant ce spectacle et en oubliant celui du ciel; il s'irrite et s'indigne de ce que leur ruine ne s'accomplissait pas assez

vite; il essaie plusieurs fois, mais en vain, de la consommer lui-même; il redouble de colère; il les maudit. Mais son regard se décide enfin à interroger encore les cieux. Le prodige y continuait : seulement Jésus était ému de compassion; il se levait de son trône, il descendait vers les malheureux, leur tendait une main secourable. Et les Anges leur venaient aussi en aide et les soutenaient chacun de leur côté. Et le Seigneur disait à Carpus :

— « Lève la main et frappe-moi désormais; car je suis prêt à mourir encore une fois pour le salut des hommes, et cela me serait doux si l'on pouvait me crucifier sans crime. — Vois donc si tu aimes mieux être précipité dans ce gouffre avec les serpents, que d'habiter avec Dieu et avec les Anges si bons et si amis de l'humanité.

« Voilà, ajoute S. Denys, le récit que m'a fait Carpus, et j'y crois volontiers. »

Mgr Darboy s'est attaché à montrer l'authenticité des écrits de S. Denys l'Aréopagite. D'après cet ancien monument, l'on voit que Carpus a prêché dans plusieurs lieux de l'Europe, dans la Thrace, dans la Mésie en particulier, et aussi dans la Crète.

Joseph, l'hymnographe, célèbre les louanges de S. Carpus, l'appelle le *glorieux prédicateur du salut, le généreux athlète du Christ, qui a soutenu de nombreuses persécutions et supporté des peines infinies pour le nom de Jésus; qui a résisté au courroux des proconsuls violemment irrités; qui a couru avec joie au combat du martyre, et qui pour cela est devenu l'associé des Anges, des Apôtres, des Martyrs et des Saints les plus parfaits, les plus élevés en gloire.*

Τον κλεινὸν αἰνῶ Καρπον ἐνθέῳ ποθῳ,

Divino amore nobilem Carpum cano.

Ινα, Καρπε, το σοτῆριον κηρυγμα τῇ κτίσει, ὡς Ιεραρχης θεολήπτος, καταγγείλῃς, πολλους υπεστης δἰωγμους και θλιψεις, ενδοξε.

Ut salutarem prædicationem creaturæ annuntiares, o gloriose Carpe, multas persecutiones et tribulationes sustinuisti.

Θυμον Αρχοντων, Σοφε, μη δειλιάσας ὁλως, συντόμως ἐχωρεις προς αθλήσεως, επιπονα σκαμματα.

Indignationem Præsidum nihil omnino reformidans, O Sapiens, sine mora occurristi ad stadium certaminis.

Συνομιλος των Αγγελων, Αποστόλων, και Μαρτύρων, Θαυμαστῶς εν ευσεβείᾳ τελειωθέντων.

(Carpus) socius Angelorum, Apostolorum, et Martyrum, in pietatis cultu mirabiliter consummatorum.

S. PATROBAS,

Evêque de Naples, en Italie;

S. PHILOLOGUE.

Evêque de Synope, en Asie;
Tous deux Témoins immédiats des faits de Jésus;
Tous deux du nombre des 72 Disciples;
Prédicateurs de la Foi;
Confesseurs de Jésus-Christ.

Selon les traditions[1] des Grecs, la Chronique d'Alexandrie, et notamment la *Synopse* de S. Dorothée martyr, S. *Patrobas* et S. *Philologue*, étaient du nombre des Soixante-Douze Disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ; le premier fut évêque de Pouzzoles[2], dans la Campanie, ensuite de Naples[3]; le second le fut de Synope, dans le Pont ou la Paphlagonie[4]. C'étaient deux villes célèbres et considérables dans l'antiquité par leur population et leur civilisation.

Origène[5] dit que plus tard S. *Patrobas* demeurait à Rome avec S. Asyncrite et les autres personnages que S. Paul salue dans le 14e verset du XVIe chapitre de l'épître aux Romains:

[1] De his agunt Græci in *menologiis*; S. Doroth., *in synopsi*; S. Hippolyt., *in libello de 72 Disc.*; Baron., *an.* 58, *n.* 56 *et an.* 159, *n.* 4, *et ad Martyrol. Rom.*; Chr. Alex., *p*, 60, *Bibl. PP.*, *t.* 15

[2] S. Hippolyt. mart. *libro de 72 Disc.*

[3] S. Doroth., *in synopsi.*

[4] *Ibidem.* — Vide etiam, apud du Saussay, narrationem Græcorum, de S. Philologo ordinato episcopo Synopensi, a B. Andrea apostolo. *p.* 320.

[5] Orig. *in Rom.*

Salutate Asyncritum, Phlegontem, Hermam, Patrobam, Hermen, et qui cum eis sunt, fratres.

Selon le même Docteur, S. *Philologue* demeurait également dans la même maison que Julie, Nérée, et sa sœur, et Olympas ou Olympiade, et tous les Saints qui étaient avec eux.

Salutate Philologum et Juliam, Nereum, et sororem ejus, et Olympiadem, et omnes qui cum eis sunt, Sanctos [1].

Julie, la sœur de Nérée, Olympiade, et les autres saintes femmes, étaient vraisemblablement des diaconesses, parentes des Disciples des Apôtres, qui se chargeaient de parler aux dames romaines et aux autres personnes de leur sexe, des choses relatives au christianisme. Il y a des auteurs et des interprètes, qui pensent que Nérée est celui que l'Eglise honore comme martyr avec S. Achillée. Les Grecs disent que S. Olympas qu'ils honorent le x de novembre, fut décapité à Rome le même jour que S. Pierre y fut crucifié. S. Philologue était comme le chef spirituel, le Pasteur de cette Compagnie, ou église, ou paroisse, comme il plaira d'appeler cette réunion de fidèles gouvernée par l'un des premiers ministres de l'Evangile. — Ces saints Disciples étaient à Rome en l'an 58 de Notre-Seigneur.

Les églises Orientales célèbrent la fête de S. Patrobas et de S. Philologue, tantôt le IV^e^ jour de novembre, tantôt le lendemain. Les Eglises d'Occident les honorent le IV de ce même mois, jour auquel ils sont marqués dans le Martyrologe Romain [2].

[1] Rom., XVI. 15.

[2] Baron. 4 nov.

S. AGABUS,

L'un des 72 Disciples de Jésus-Christ;
Prophète illustre de l'Eglise primitive ;
Témoin oculaire des faits du Christ.

Martyrologe Romain : — « Le 13e jour de février, se cé-
« lèbre à Antioche la fête de S. Agabe prophète, dont S. Luc
« fait mention dans les Actes des Apôtres. »

La tradition[1] de l'Eglise Orientale, suivie, approuvée par l'Eglise d'Occident, témoigne que S. Agabe était l'un des Septante Disciples de Notre-Seigneur.

Il avait le don de prophétie, comme la plupart des premiers Disciples de Jésus, selon qu'il est marqué dans les Actes[2] des Apôtres, où on lit ce qui suit :

En ce même temps (l'an 44 de Jésus-Christ), *des Prophètes vinrent de Jérusalem à Antioche.*

L'un d'eux, nommé Agabus, prédit par l'Esprit de Dieu, qu'il y aurait une grande famine par toute la terre, comme elle arriva ensuite sous l'empereur Claude.

D'après cette prédication d'Agabus, *les Disciples résolurent d'envoyer chacun selon son pouvoir, quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée : ce qu'ils firent en effet, les envoyant aux prêtres de Jérusalem par les mains de Barnabé et de Paul.*

La Synagogue, dans les temps de sa divine institution, avait eu ses Prophètes. L'Eglise chrétienne eut pareillement les

[1] S. Doroth., *in synopsi* ; Menolog. 8 *martii* : Usuard, — *Voir* Tillemont, Calmet, Bollan. *die* 13 *febr.* ; Sepp.

[2] Act., XI, 27-28.

siens dans ses commencements. Le don de prophétie était si commun alors, qu'il y avait peu d'Eglises, où il n'y eut quelque personne qui en fut privilégiée[1]. Ce fut principalement alors que l'on vit l'accomplissement de l'oracle de Joël qui annonçait que l'esprit de prophétie serait répandu sur toute chair. Quatre filles du diacre S. Philippe étaient toutes prophétesses. S. Luc parle encore plus loin[2], des Docteurs et des Prophètes, qui étaient à Antioche, et notamment de Barnabé, de Simon le Noir, de Lucius de Cyrène, de Manahen, de Saul. Agabus était un de ceux que le Saint-Esprit favorisait tout spécialement. Tous les écrivains du Nouveau Testament sont autant de Prophètes; et il y a peu de siècles, où Dieu n'ait communiqué son esprit de prophétie au moins par intervalle, à certaines personnes privilégiées, et illustres par leur sainteté.

La famine que prédit ici Agabe, arriva sous l'empereur Claude, la quatrième année de son règne, quarante-quatrième de l'ère commune. Les Historiens profanes ont parlé de cette famine. Suétone dit[3] que cet Empereur fut attaqué par le peuple au milieu du marché, chargé d'injures, et poursuivi avec des morceaux de pain; en sorte qu'à peine put-il regagner son palais par une porte de derrière. Cette famine s'étendit *par toute la terre*, dit S. Luc; c'est-à-dire, dans tout l'Empire Romain; mais non pas partout également. Elle affligea principalement la Judée. — Les fidèles d'Antioche furent informés de l'extrême disette que souffraient les Chrétiens qui étaient demeurés à Jérusalem, parce que la plupart s'étaient dépouillés de tous leurs biens, pour les mettre en commun, et pour les apporter aux pieds des Apôtres, ils prirent alors une résolu-

[1] 1 Cor., XI, 10.

[2] Act., XIII, 1.

[3] Sueton., *in Claudio*, *c.* 18. A turba conviciis ac fragminibus panis ita infestatus est, ut ægre, nec nisi postico evadere in Palatium valuerit, etc... vide et Josephum, *Antiq.*, *l.* 20, *c.* 2; Euseb., *l.* 2, *c.* 8.

tion digne de leur charité, qui fut d'envoyer des aumônes en Judée, pour y être distribuées aux indigents. On chargea de ces aumônes Paul et Barnabé. Hélène, reine des Adiabéniens et Isate, son fils, vinrent pareillement au secours des habitants de Jérusalem. Ils remirent leurs aumônes entre les mains des magistrats de cette ville, et les Apôtres, entre les mains des Prêtres ou Anciens de cette Eglise.

Les peintres représentent, dans les tableaux et dans les verrières des églises, Agabus rompant son bâton ou son rameau de dépit, de ce que S. Joseph lui est préféré par le sort pour être l'époux de Marie, et se retirant dès lors sur le mont Carmel pour y vivre dans la solitude et dans la contemplation. C'est ce que raconte une ancienne légende de la vie de la sainte Vierge.

Il fut un des plus zélés Disciples de Jésus, et mérita des faveurs spéciales du Saint-Esprit, qu'il fit servir au profit de l'Eglise.

La famine qu'il prédit sous Claude, ne fut pas la seule prophétie publique qu'il fit dans l'Eglise. L'an 58, il vint encore de Judée trouver S. Paul à Césarée, et lui annonça tout ce qu'il devait endurer à Jérusalem, de mauvais traitements de la part des Juifs et des Gentils :

« *Pendant notre séjour à Césarée,* dit S. Luc[1], *un prophète nommé Agabus, vint de Judée, et nous étant venu voir, il prit la ceinture de Paul, et, s'en liant les pieds et les mains, il dit :*

— *Voici ce que dit le Saint-Esprit. L'homme à qui appartient cette ceinture, sera lié de cette sorte par les Juifs dans Jérusalem, et ils le livreront entre les mains des Gentils.*

Les fidèles, assurés de la vérité de cette prophétie d'Agabus, essayèrent de détourner S. Paul d'aller à Jérusalem. Mais cet Apôtre intrépide, qui savait qu'il devait souffrir pour Jésus-

[1] *Act.*, xxi, 10-11.

Christ, ne craignit point de s'exposer à tous les périls, et la prophétie précédente s'accomplit à la lettre, lorsque S. Paul fut à Jérusalem.

Les Grecs disent que S. Agabus fut martyrisé à Antioche, et ils marquent sa fête au 8 mars, et les Latins la célèbrent le 13 février depuis le IX^e^ siècle[1].

[1] Voir Bolland. 13 *br.*, *p.* 644. S. Ado.

S. AMPLIAS

L'un des 72 Disciples;
Evêque d'Odyssopol, en Mœsie.

Amplias était l'un des Soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur, comme l'attestent[1] plusieurs Anciens, S. Dorothée, martyr, l'Eglise d'Orient, la Chronique d'Alexandrie, et plusieurs Docteurs de l'Eglise d'Occident. Les Grecs lui donnent le titre d'*Apôtre* de Jésus-Christ; c'était, en effet, l'un des premiers qui crurent en Notre-Seigneur et qui furent mis au nombre des hommes apostoliques. Les Ménologes[2] rapportent qu'il fit beaucoup de miracles durant le cours de son apostolat; qu'il fut évêque en particulier d'Odyssa ou Odyssopolis, en Mésie (*Mysia*), grande province de Thrace, qui s'étendait le long du Danube, à son bord méridional, depuis l'endroit où la Save se joint à ce fleuve, jusqu'à son embouchure dans le Pont-Euxin, ou mer Noire. La Dacie, la Servie et la Bulgarie, faisaient partie de ce pays. S. Amplias fut ordonné évêque de ces contrées par S. André, qui les avait également évangélisées.

Il joignit encore ses efforts à ceux des autres hommes apostoliques qui travaillaient à Rome et dans tout l'empire romain. Lorsque S. Paul écrivit, en l'année 58, sa lettre aux Chrétiens de la capitale du monde, *S. Amplias* s'y trouvait, et l'Apôtre qui aimait beaucoup ceux qui avaient été les premiers Dis-

[1] *Voir* Riccioli, *chron.*; Menæa, *p.* 394-396; S. Doroth., *in synopsi*; Chronic. Alex., *Biblioth. PP., p.* 60, *tom.* XV.

[2] *Menæa*, *p.* 393-396. Le même fait est rapporté par S. Hippolyte, martyr, *de* 72 *Discipulis*, apud Baron. *ad an.* 58, *n.*

ciples de Notre-Seigneur, le salue très-affectueusement. « *Saluez*, dit-il aux fidèles de Rome[1], *Amplias, que j'aime tout particulièrement en Notre-Seigneur.* » SALUTATE AMPLIATUM, DILECTISSIMUM MIHI IN DOMINO.

Il reçut la couronne du martyre en annonçant la foi aux Juifs et aux Gentils, qui le mirent à mort à cause de Jésus-Christ. — Les Grecs[2] sont persuadés qu'ils possèdent ses reliques à Constantinople. — Ils font sa fête, de même que les Latins, le 31 d'octobre. Elle est ainsi marquée, dans le Martyrologe Romain, avec celle de deux autres Disciples de Jésus-Christ :

« Le 31 octobre, *S. Amplias*, *S. Urbain* et *S. Narcisse*, « dont parle S. Paul dans son épître aux Romains, qui furent « tués par les Juifs et les Gentils pour l'Evangile de Jésus-« Christ. »

[1] *Rom.*, XVI, 8.

[2] Ughell., *t.* 6, *p.* 1119 ; Menæa, V, *p.* 88. Men. *p.* 396. Baron., 31 *octobre.*

S. JEAN-MARC

Jeune et riche habitant de Jérusalem ;
L'Hôte ordinaire du Christ et des Apôtres ;
L'un des 72 Disciples de Jésus ;
Témoin immédiat de ses faits miraculeux ;
Prédicateur Apostolique, compagnon des Apôtres ;
Evêque de Biblys, puis d'Apolloniade.

Jean-Marc[1], que l'on ne doit pas confondre ni avec S. Marc l'Evangéliste[2], ni avec saint Jean l'Apôtre, était fils de Marie, qui avait dans Jérusalem une maison, où les premiers Chrétiens s'assemblaient après l'Ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit, pour prier, pour lire les Ecritures et s'instruire. On voit dans les Actes des Apôtres, que beaucoup de fidèles étaient chez elle durant la nuit que S. Pierre fut délivré de la prison par un Ange, et que c'était leur coutume de s'y rendre, puisque S. Pierre y alla sans hésiter et sans demander où étaient les Disciples. Ainsi la maison où Jean-Marc avait été nourri et élevé fut l'une des premières églises des Chrétiens. Néanmoins on remarque que S. Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, n'y était pas, lorsque S. Pierre y vint après sa miraculeuse délivrance. Il pouvait s'être retiré, voyant la mort de S. Jacques le Majeur et l'emprisonnement de S. Pierre. Alexandre, moine de Chypre, qui a écrit la vie de S. Barnabé, va jusqu'à dire que cette maison de Jean-Marc était le lieu de toutes les assemblées chrétiennes que l'Ecriture

L'an 42.

[1] *Act.*, XII, 12-17.

[2] Baron. *in Annal. et ad Martyrol.* 27 *sept.*

dit s'être faites dans Jérusalem[1]. Il ajoute qu'on en a fait la sainte et célèbre église de Sion.

S. Jérôme[2] dit qu'il était disciple de S. Barnabé, soit qu'il l'eut instruit dans la foi de Jésus-Christ, ou seulement dans la Loi de Moïse avant leur conversion. Peu de jours après la délivrance de S. Pierre, dont nous venons de parler, S. Paul et S. Barnabé, qui étaient venus d'Antioche à Jérusalem[3] apporter les aumônes des fidèles de Syrie pour les pauvres de Judée,
L'an 44 de J.-C. emmenèrent avec eux Jean-Marc lorsqu'ils s'en retournèrent. Ils furent ensuite déclarés Apôtres des Gentils et envoyés par le Saint-Esprit vers les nations qui devaient recevoir l'Evangile. Ils partirent, dès la même année, pour aller l'annoncer en Chypre : Jean-Marc les y suivit, et il les servait, soit pour les besoins temporels, soit pour les fonctions de l'Apostolat. Mais lorsqu'ils eurent passé en Asie, et qu'ils furent arrivés à Perge, dans la Pamphilie[4], comme il voyait qu'ils entreprenaient encore un plus long voyage, il les quitta pour s'en retourner à Jérusalem. Ce départ toucha particulièrement S. Paul, qui reprit le Disciple, de ce qu'il les abandonnait ainsi au moment où ils allaient avoir besoin de ses services, et de ce qu'il se rebutait si facilement de la fatigue des travaux évangéliques. Il s'en souvint encore six ans après, lorsqu'ils se disposaient à retourner en Asie pour visiter les frères et voir en quel état étaient les nouvelles églises dans les villes où ils avaient prêché la parole du Seigneur. Barnabé était d'avis de mener avec eux Jean-Marc dans ce voyage. Mais S. Paul ne put y consentir[5], et il le pria de considérer qu'il n'était guère à propos de prendre avec eux celui qui les avait quittés en Pamphilie sans nécessité, et qui n'avait point eu assez de courage pour les accom-

[1] Apud Sur., 11 *junii*, *p.* 170, § 7.
[2] Hieronim., *vir. ill.*, *c.* 6.
[3] Act., XII, 13-15.
[4] Act., XIII, 13.
[5] Act., XV, 35-39.

pagner dans leur ministère. Il se forma donc entre ces deux saints Apôtres une espèce de contestation qui fut cause qu'ils se séparèrent l'un de l'autre.

S. Chrysostôme dit à ce sujet que la sévérité de S. Paul et la douceur de S. Barnabé étaient également nécessaires à Jean-Marc, et lui furent toutes deux utiles. La fermeté du premier lui fit reconnaître la grandeur de sa faute, le fit rentrer en lui-même, et le porta à une crainte salutaire; et la tendresse de S. Barnabé fit qu'il ne demeura point abandonné à lui-même et à un funeste désespoir, mais qu'il conçut une grande affection pour ce Saint, qui avait pris si fortement sa défense; ce qui lui donna une confiance toute particulière en lui, pour profiter de ses avis et de ses instructions et s'attacher à sa personne.

Par suite de ce différend, S. Paul et S. Barnabé s'étant séparés[1], S. Barnabé prit Jean-Marc auprès de lui et le mena avec lui en Chypre. La Sainte Ecriture ne nous dit point clairement ce que Jean-Marc fit depuis. Le grand soin que S. Barnabé prenait de lui est peut-être l'unique considération qui ait porté S. Jérôme à donner à S. Jean-Marc la qualité de disciple de S. Barnabé. Il paraît que depuis ce temps S. Barnabé le rejoignit à S. Paul, et que par cette réunion Jean-Marc ré- L'an 63.
para tout le mécontentement qu'il avait pu lui donner. Car on a tout lieu de croire que c'est de lui que S. Paul fait les recommandations à Philémon[2] et aux Colossiens[3] : il appelle *Marc, cousin de Barnabé*, dans l'épître qu'il écrit à ces derniers. Il le met du petit nombre des Juifs fidèles qui l'assistaient à Rome dans ses liens : par où l'on voit qu'il se trouve auprès de lui dans cette ville pendant les années 62 et 63. Il mande aux Colossiens de bien recevoir Marc s'il allait chez eux, et leur parle de quelques commissions que S. Barnabé et lui leur avaient données à son sujet. Il paraît, en effet, que Jean-Marc, après

[1] *Act.*, xv, 39.
[2] Philémon, ℣. 24.
[3] Coloss. 4, ℣. 10.

l'élargissement de S. Paul, alla en Asie, soit en la compagnie
L'an 65. de ce saint Apôtre, soit autrement. Il y était au moins deux ans après, lorsque S. Paul écrivit de sa dernière prison sa seconde épître à Timothée[1], qui était certainement en Asie pour lors, il le priait de l'amener à Rome avec lui, ajoutant qu'il lui était utile pour le ministère de l'Evangile.

Les Grecs et les Latins, et notamment les historiens de l'Apostolat de S. Pierre, la Synopse de S. Dorothée, martyr, les Ménologes des Eglises d'Orient, disent que S. Jean-Marc, dont la fête a été universellement fixée au 27 septembre, avait été d'abord institué évêque de Biblys, en Phénicie, par le Prince des Apôtres, et ensuite évêque d'Appolloniade[2]. Les Grecs[3] ajoutent dans leurs Ménées ou livres sacrés, qu'il se rendit si agréable à Dieu en prêchant l'Evangile, que son ombre seule guérissait les maladies. Ils lui donnent le titre d'Apôtre. Théodoret l'appelle le Bienheureux Marc[4].

On trouve dans les Actes de S. Barnabé (attribués à Jean-Marc lui-même), et en particulier dans ceux composés par Alexandre, moine de Chypre, que, après avoir pleuré sa faiblesse et sa faute, Jean-Marc était allé auprès de S. Barnabé, lui avait exprimé son regret, et avait obtenu de cet Apôtre d'être admis de nouveau dans le ministère de l'Apostolat; qu'il l'avait suivi à Antioche, et de là à Chypre; qu'ils avaient ensemble parcouru toute cette île, et qu'enfin ils arrivèrent à Salamine, ville importante de cette île.

« Là, dit l'historien Alexandre[5], les Juifs excitèrent une si violente persécution contre S. Barnabé, qu'ils résolurent de la continuer jusqu'à ce qu'ils l'eussent mis à mort, et que cet

[1] 2 Timoth., IV, 11.

[2] Ex Menologio, Menæis; Ferrario; ex Synaxario; et Synax. C. P.; ex S. Doroth. Synopsi, et ex S. Hippolyto; Legitur in Martyrologio Rom.: « *Bibli, in Phœnicia, S. Marci, episcopi, qui et Joannes a B. Luca* « *vocatur.* »

[3] *Menæa*, *p.* 366.

[4] Theod. *in Eph.*, *p.* 290.

[5] *Acta*, *n.* 28.

Apôtre, connaissant par la lumière de l'Esprit prophétique, qu'il allait donner sa vie pour Jésus-Christ, appela Jean-Marc et lui donna les ordres suivants :

— Aujourd'hui, lui dit-il en le prenant à part, il faut que je sois mis à mort par les mains des Juifs infidèles. Pour vous, sortez de la ville en vous dirigeant vers la partie occidentale. C'est là que vous trouverez mon corps. Lorsque vous lui aurez donné la sépulture, sortez de Chypre, et allez retrouver Paul, et demeurez avec lui jusqu'à ce que le Seigneur ait disposé de vous; car il doit arriver que votre nom sera publié dans tout l'univers.

Après avoir rapporté comment S. Barnabé fut martyrisé hors les murs de la ville, et comment son corps, livré aux flammes, fut miraculeusement conservé intact par un effet de la toute-puissance Divine, l'auteur ajoute :

Jean-Marc, conformément aux recommandations de S. Barnabé, sortit donc avec quelques frères hors de la ville vers le côté occidental, recueillit secrètement les restes du saint Apôtre, et les ensevelit avec soin dans une caverne, distante d'environ cinq stades de la ville. Revenant ensuite dans la ville, ils le pleurèrent et célébrèrent son deuil par leurs larmes et leurs gémissements.

Après avoir accompli ces derniers devoirs envers son maître, Jean-Marc s'embarqua sur un vaisseau, quitta l'île de Chypre, et vint trouver S. Paul, qui était alors à Ephèse. Il lui apprit le martyre de son ami et collègue Barnabé et lui en raconta toutes les circonstances. En entendant ce récit, l'apôtre S. Paul versa des larmes, et retint dès lors Jean-Marc avec lui. Depuis cette époque, Jean-Marc fut pour S. Paul un très-fidèle coopérateur; il l'accompagna jusqu'à Rome, où il demeura pour l'assister, pendant tout le temps que ce grand Apôtre resta dans les prisons de la capitale de l'empire. Voici en quels termes S. Paul[1], dans une de ses épîtres, atteste ce fait, et parle de Jean-Marc :

[1] Coloss., IV,10.

Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue, aussi bien que Marc, LE COUSIN DE BARNABÉ, *sur le sujet duquel on vous a écrit. S'il vient chez vous, recevez-le bien.*

Jésus aussi, appelé le Juste, vous salue. Ils sont du nombre des Juifs fidèles. Ce sont les seuls qui travaillent maintenant avec moi, pour avancer le royaume, et qui ont été ma consolation.

Les savants conviennent que Jean-Marc a été revêtu par les Apôtres de la dignité épiscopale; et, comme à Ephèse on montrait deux tombeaux où les corps de deux Apôtres Jean avaient été ensevelis, des auteurs ont pensé que notre Saint était l'un des deux[1]. Ils se sont crus d'autant plus fondés à le croire, qu'il résulte des épîtres de S. Paul, que dans les derniers temps S. Jean-Marc séjournait à Ephèse avec S. Timothée, et que l'Apôtre, écrivant à ce dernier, lui dit : *Prenez Marc et amenez-le avec vous, car il m'est utile pour le ministère.*

S. Dorothée et différents auteurs ecclésiastiques le mettent au nombre des Septante-deux Disciples de Jésus. Il est très-vraisemblable, du reste, que celui chez qui Notre-Seigneur assemblait souvent ses Disciples, et chez qui S. Pierre se réfugia au sortir de la prison d'Hérode, était attaché au Christ comme l'un de ses plus intimes Disciples et amis. Lorsque les Apôtres allèrent le trouver le Jeudi-Saint, ils lui dirent[2] : *Notre Maître dit : c'est chez vous que je fais la Pâque.* Ces mots *Notre Maître*, montrent, disent Menochius, Tirinus et les divers interprètes, que Jean-Marc reconnaissait Jésus pour son maître, et que cet homme de Jérusalem était, conséquemment, l'un des premiers disciples du Christ.

[1] Baronius, *in Annal. eccl., an.* 45, *num.* 42 *et seq.*, montre par différentes preuves la fausseté de l'opinion de quelques-uns, qui ont confondu S. Jean-Marc avec S. Marc l'Evangéliste.

[2] S. Matth. XXVI. 18 : *magister dicit.* S. Luc, XXII,7-11 : *Dicit tibi Magister : ubi est diversorium, ubi pascha...*

S. OLYMPAS

X NOVEMBRE.

L'un des 72 Disciples de Jésus ;
Compagnon des Apôtres ;
Evêque de Philippes ;
Martyrisé à Rome avec S. Pierre et S. Paul ;

S. RHODION

VIII AVRIL.

Son compagnon, également Disciple de Jésus ;
Ouvrier évangélique ;
Et Martyr de la Foi.

S. Olympas ou *Olympias* était un Disciple d'une vertu et d'un mérite distingués. S. Paul, écrivant aux Romains [1], le salue comme l'un des principaux et des plus saints personnages de l'Eglise de Rome. On ignore les circonstances de sa vie. S. Dorothée[2] et les Grecs disent qu'il était du nombre des Septante-deux Disciples de Jésus, et qu'il travaillait à Rome au ministère évangélique avec ces laborieux ouvriers du Seigneur. Ils ajoutent qu'il fut institué évêque de Philippes par S. Pierre[3] ; qu'il souffrit à Rome les tourments du martyre avec le Chef des Apôtres, et qu'il eut la tête tranchée. Les Orientaux célèbrent sa fête le dix novembre.

S. Rhodion a fourni la même carrière que S. Olympas. S. Dorothée dit qu'il était également du nombre des Septante-deux Disciples ; qu'il fut pareillement décapité à Rome

[1] Rom., XVI, 15.

[2] Doroth., *in synopsi*, Græci, *in Menæis*, *ad x novembris*, *p.* 147, 150, 155 ; — La *Chronique d'Alexandrie*, *in Biblioth. SS. PP.*, *t.* 15, *p.* 60.

[3] *Voir l'Hist. de S. Pierre.*

avec S. Olympas, le jour même que S. Pierre a été crucifié[1].

Il y a des auteurs[2] qui doutent s'il n'est pas le même qu'Hérodion, dont nous avons parlé plus haut.

[1] Un ancien écrivain grec, dont le livre intitulé : *De certaminibus, peregrinationibus, vita et morte Petri et Pauli*, est cité par plusieurs savants (*apud Labbæum, conc., t.* 1, *p.* 190), rapporte de la manière suivante le martyre de ces deux disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en même temps que celui de S. Pierre et de S. Paul :

« Igitur confestim milites, comprehensis omnibus qui Christo nomen « dederant, in condemnatorum eos deduxerunt locum. Et Clementi « quidem utpote de cognatione Cæsaris pepercerunt ; Herodionem vero « et Olympam cum reliqua multitudine gladio percusserunt.

« Petrum autem magnum illum Domini apostolum situ inverso sus- « penderunt in cruce... »

[2] Menæa, 8 *april.*; Boll., 8 *april.*

S. ARISTARQUE

Témoin oculaire des prodiges de Jésus;
L'un des 72 Disciples;
Evêque d'Apamée et de Thessalonique;
Homme d'une vie pénitente et austère;
Martyr de Jésus-Christ.

Aristarque était Juif[1] de naissance. Selon S. Dorothée et les Ménologes[2] Grecs, il fut du nombre des Septante-deux Disciples[3]. Il prêcha l'Evangile dans la Grèce, et particulièrement dans la Macédoine, à Thessalonique, où il avait un logement.

Il accompagna S. Paul à Ephèse, et y demeura avec lui pendant les deux ans que cet Apôtre y enseigna les Asiatiques. Il partageait avec lui les travaux et les dangers de l'Apostolat.

L'an 57, il fut exposé à la fureur du peuple dans la sédition de Démétrius, dont il est parlé au dix-neuvième chapitre des Actes des Apôtres; et il faillit être mis à mort dans le tumulte populaire, espèce de manifestation ou de réaction idolâtrique.

[1] Voir Tillemont, *hist. de S. Paul*, *c.* 40, *tom.* 1, *p.* 295.

[2] *In Menologiis ad* 27 *septemb. et ad* 14 *apr. ap. Tillem.*, *Mem. t.* 1, *p.* 601, *notes.*

[3] « Natalis SS. Patris Aristarchi, Pudentis et Trophimi, qui cum es-
« sent ex LXX, post Pauli apostoli mortem, et ipsi, Nerone imperatore,
capite cœsi sunt. » (*Menol.*, *ad* XIV *april.*)

« Commemoratio SS. Apostolorum Marci, Aristarchi, et Zenonis
« (Zenæ). Aristarchus etiam ex septuaginta fuisse invenitur, cujus
« apost. Paulus meminit. Hic Apameæ Syriæ episcopus fuit; vir egre-
« giæ sanctitatis, alter Joannes locustis et melle silvestri nutritus,
« Zona pellicea indutus. »

La chronique d'Alexandrie donne à Aristarque le 40e rang parmi les 72 Disciples.

L'année suivante, il suivit encore S. Paul, lorsque cet Apôtre passa d'Asie en Grèce. De la Grèce il l'accompagna de nouveau en Asie; de là en Judée, et de Judée à Rome.

Dans les épîtres que l'Apôtre écrivit de Rome un an ou deux après ce voyage, il appelle *Aristarque* et *Epaphras,* compagnons de sa captivité, marquant par ces paroles qu'ils étaient prisonniers à Rome avec lui. Il compte Aristarque parmi les collaborateurs ou les collègues qui l'aidaient de leurs travaux, qui l'assistaient à Rome, qui lui donnaient de la consolation.

S. Adon et le Martyrologe Romain le font évêque de Thessalonique. S. Dorothée, les Grecs et divers auteurs disent qu'il avait été d'abord évêque d'Apamée, en Syrie, et ils ajoutent qu'il a été décapité à Rome sous Néron, immédiatement après S. Paul, à qui il demeura constamment attaché; qu'il eut pour compagnons de son martyre S. Pudens et S. Trophime. Ils font sa fête avec celle de S. Zénas, autre Disciple de Jésus. Ils rapportent que, nouveau Jean-Baptiste, S. Aristarque menait une vie austère, se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage, et qu'il portait une ceinture de cuir.

Voici comment le Martyrologe Romain s'exprime à ce sujet :

« A Thessalonique, fête de S. Aristarque, disciple et com-
« pagnon inséparable de l'Apôtre S. Paul, qui parle de lui
« quand il écrit aux habitants de Colosses : *Aristarque*, dit-il,
« *mon compagnon de captivité, vous salue.* Ce Saint, ayant
« été ordonné évêque des Thessaloniens par le même Apôtre, et
« ayant grandement et longuement souffert sous Néron, mou-
« rut dans la paix du Seigneur, et reçut sa couronne de Jésus-
« Christ[1]. »

[1] Item apud Bedam, Usuard., Adon., ac cæteros Latinos ; Græci autem in Menologio, *ad* 19 *Kal. maii.*

S. SIMÉON,

Evêque de Jérusalem;
Frère, témoin immédiat, et martyr de Jésus-Christ.

I

De l'origine de S. Siméon. — De sa parenté avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint *Siméon,* que d'autres appellent *Simon,* ou *Simon le Mineur,* avait l'honneur d'être le frère de Jésus-Christ, selon la chair, c'est-à-dire son proche parent. Il était fils de *Cléophas,* autrement *Alphée*, et de Marie, sœur ou belle-sœur de la Sainte Vierge, de qui il était neveu de ce côté, comme de l'autre il l'était de S. Joseph, dont Cléophas était le frère. Il avait lui-même pour frères au premier degré les apôtres S. Jacques le Mineur et S. Jude, *dit Thaddée,* outre Joseph, qu'on appelle autrement *José*. Ainsi, il avait avec Jésus-Christ une alliance très-étroite, selon la nature, avant que d'être uni à lui par les liens de l'esprit et de la grâce, et il tirait comme lui son origine du sang des rois de Juda qui remontait jusqu'à David. Il était de huit ou neuf ans plus âgé que le Sauveur du monde; mais on ne sait pas précisément le temps auquel il embrassa l'Evangile et s'attacha comme Disciple à la personne de Jésus. Car on sait que l'Evangile[1] dit des frères de Jésus-Christ, qu'ils ne croyaient pas encore en lui quelque temps avant sa passion, et qu'ils ne le regardaient pas encore comme le Messie.

[1] S. Jean, VII, 5.

On pense communément que cela ne regarde point S. Siméon. Et Eusèbe le compte avec raison au nombre des Disciples. Son père et sa mère étant du nombre de ceux qui suivaient Jésus-Christ, il n'y a nulle apparence qu'il n'en fût pas aussi. S. Luc, dans les Actes des Apôtres, après avoir nommé S. Jacques et S. Jude, ses frères, parmi ceux qui attendaient en prières la descente du Saint-Esprit, y ajoute encore les autres qu'il se contente d'appeler *les frères de Jésus*. Ce qui ne nous laisse aucun sujet de douter que S. Siméon n'ait reçu le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, avec la Sainte-Vierge et les Apôtres.

II

Après la mort de S. Jacques le Mineur, S. Siméon est promu au siége épiscopal de Jérusalem.

Lorsque les Apôtres et les Septante Disciples, destinés à porter la lumière de l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde, se furent séparés pour se rendre chacun dans leurs provinces, S. Siméon ne quitta pas la Judée, comme on le pense communément[1], et il prêcha Jésus-Christ aux hommes de la Circoncision. Il s'était retiré à Jérusalem auprès de son frère l'apôtre S. Jacques, qui avait été établi évêque de la ville. Et l'on peut juger par le choix que l'on fit de lui ensuite, pour être son successeur, qu'il l'avait assisté dans son ministère. Lorsque les Juifs mirent à mort ce saint Apôtre (vers l'an 67), Siméon ne craignit point de leur reprocher l'énormité de leur crime : et l'on ne voit pas que ces meurtriers se soient vengés pour lors d'une liberté si juste et si généreuse. Quelques mois se passèrent depuis la mort de S. Jacques le Mineur jusqu'à ce qu'on lui donnât un successeur[2], et l'on a sujet de croire que le délai que l'on apporta à remplir son siége ne vint que de la volonté

[1] Toutefois, une tradition consignée dans les Ménées des Grecs marque qu'il alla prêcher avec un grand succès chez les peuples infidèles et qu'il ruina l'idolâtrie parmi plusieurs provinces de la Gentilité.

[2] Euseb., *l.* 3, *c.* 11.

que l'on eut d'attendre que ce qu'il y avait encore d'Apôtres vivants fût averti pour venir faire l'élection d'un nouvel évêque. Néanmoins cette élection ne fut pas remise après la prise de Jérusalem, qui arriva quelques années après la mort de S. Jacques. Eusèbe, dans sa Chronique, la joint immédiatement à la mort de S. Jacques. Les grands besoins que les fidèles de l'Eglise de Jérusalem avaient d'un conducteur durant les troubles de la guerre des Juifs, ne permettent pas de penser autrement.

III

S. Siméon gouverne l'Eglise de Palestine pendant la guerre des Juifs.

Les Apôtres, les Disciples et les parents de Jésus-Christ, dont plusieurs vivaient encore à cette époque, s'assemblèrent donc à Jérusalem et tous d'une voix unanime élurent S. Siméon comme le plus digne et le plus propre à remplir la place de S. Jacques. L'an 66, qui fut celui du martyre de S. Pierre et de S. Paul, on vit s'élever en Judée les troubles qui amenèrent cette guerre qui fut si funeste à la nation juive. Les séditieux tuèrent ceux qui voulaient la paix avec les Romains. Ils massacrèrent la garnison romaine, contre la foi qu'ils lui avaient donnée. Cestius, l'un des généraux de l'armée romaine, vint attaquer la ville pour venger Rome de cette perfidie, et, quoiqu'il en levât ensuite le siége, ce ne fut pas pour rendre la condition des Juifs meilleure, mais pour faciliter la retraite des Chrétiens, que Dieu le permit ainsi, parce qu'il ne voulait pas que ses fidèles serviteurs fussent enveloppés dans la perte de cette ville. Ce fut par le ministère d'un de ses Anges, ou par quelqu'autre inspiration particulière, que le Seigneur les avertit du dessein qu'il avait de châtier alors l'ingratitude de cette ville et de toute la nation à son égard, et il leur ordonna d'en sortir. C'est ce qu'ils firent sous la conduite de S. Siméon, leur évêque, sans hésiter, ni marquer aucune attache, comme avait

fait Loth autrefois, lorsqu'il avait fallu quitter Sodome. Ils se retirèrent, dès la même année, avant que Vespasien, à qui Néron avait confié la conduite de la guerre des Juifs, et qui parvint depuis à l'empire, fut entré dans le pays avec son armée. Ils passèrent le Jourdain, et choisirent pour le lieu de leur demeure une ville qu'on appelait *Pella*. Ils y vécurent avec leur pasteur et entre eux dans l'union de cette divine charité que le Saint-Esprit y entretenait. On croit néanmoins qu'il se trouva quelques hommes dans cette grande multitude, qui s'en écartèrent ensuite, et qui donnèrent occasion à la naissance de quelques hérésies dans Pella, telles que celles des Nazaréens et de celle des Ebionites. L'an 72, après la ruine de Jérusalem, les fidèles repassèrent le Jourdain, et retournèrent dans la place de la ville, comme pour se rétablir sur ses débris. Mais, par l'édification qu'y produisit la sainteté de leur vie, ils y élevèrent comme une nouvelle Jérusalem, c'est-à-dire la structure spirituelle de l'Eglise de Jésus-Christ sur les ruines du Judaïsme. On la vit bientôt florissante, et par les rares vertus de ceux qui la composaient, et par l'éclat de leurs prodiges et de leurs miracles.

IV

Derniers temps de la vie de S. Siméon. — Son martyre.

L'église de Jérusalem fut le continuel objet des soins et de la vigilance pastorale de S. Siméon. Ce grand évêque la conserva dans sa pureté primitive tant qu'il vécut, soit en prévenant les nouvelles hérésies que les puissances infernales tâchaient de faire naître pour la corrompre, soit en s'opposant courageusement à celles qui s'étaient déjà élevées au milieu d'elle avant son épiscopat. C'est ce qu'il fit principalement à l'égard d'un Juif, non sincèrement converti, nommé Thébutis, qui avait eu l'ambition de devenir évêque, et qui, se voyant frustré dans ses espérances, voulut se révolter contre l'auto-

rité de l'Eglise, et débiter des doctrines opposées à la foi de l'Evangile.

Ce furent cette vigilance et cette fermeté avec laquelle Siméon maintenait la vérité qu'il avait apprise de la bouche même de Jésus-Christ avec les Apôtres, qui lui firent mériter d'en devenir le témoin et le martyr, en donnant son sang pour sa défense. La Providence divine l'avait préservé pendant un temps très-considérable, dans l'espace duquel il avait toujours gouverné avec beaucoup de sagesse et de paix le troupeau qui lui avait été confié. Il avait été mis en oubli durant les recherches que Vespasien et ensuite Domitien avaient fait faire de tous ceux qui étaient de la race de David pour les faire mourir, non dans la vue de persécuter proprement les Chrétiens, mais pour éteindre toute la maison royale des Juifs et leur ôter toute occasion de se soulever contre les Romains. Mais Trajan ayant fait renouveler les mêmes recherches, les hérétiques que S. Siméon réprimait si efficacement, se servirent de ce favorable prétexte pour se défaire d'un homme qui leur était opposé. Selon la tradition, des Juifs baptisés, de la secte des Corinthiens et des Nicolaïtes, unis à d'autres qui étaient demeurés dans le Judaïsme, le déférèrent, et comme descendant de la maison de David et comme chrétien, au Gouverneur de Syrie, nommé Atticus, homme consulaire, qui se trouvait alors en Judée, province qui était de son gouvernement avec toute la Palestine[1].

Le saint Vieillard souffrit divers tourments durant plusieurs jours avec une constance qui étonna tout le monde et Atticus lui-même. Car il avait alors 120 ans, et l'on ne comprenait pas

[1] Chron. pascal., et Brev. Roman. *ad* 18 *febr.* « Trajano imperatore, « apud Atticum consularem est accusatus, quod Christianus esset, et « Christi propinquus. Comprehendebantur enim omnes eo tempore, « quicumque ex genere David orti essent.

« Quare multis cruciatus tormentis, eodem passionis genere quod « Salvator noster subierat, afficitur, mirantibus omnibus, quod homo « ætate confectus (erat enim 120 annorum), acerbissimos crucis dolo- « res fortiter constanterque pateretur. »

d'où lui venaient ces forces et ce courage invincible dans un corps affaibli par un si grand âge. Le juge n'en devint pas plus indulgent à son égard. Il le condamna à être crucifié. Ainsi S. Siméon eut la consolation de se voir traité comme son divin Maître, et la joie d'être participant de sa gloire et de ses souffrances. Il mourut l'an 167 de Jésus-Christ, après avoir gouverné l'Eglise de Jérusalem pendant l'espace de plus de quarante ans : et c'est à sa mort que l'on termine ordinairement les temps apostoliques de ceux qui avaient eu le bonheur de voir Jésus-Christ sur la terre et d'apprendre la vérité de sa bouche.

Dieu permit que ceux qui s'étaient rendus ses dénonciateurs tombassent eux-mêmes dans les filets qu'ils lui avaient tendus. On trouva qu'ils étaient aussi de la race royale des Juifs, et on les fit mourir à cette occasion, mais non pas pour la cause de Jésus-Christ, qui faisait tout le mérite de Siméon.

Plusieurs églises d'Occident, notamment celles de Brindes et de Boulogne, en Italie; de Bruxelles, dans les Pays-Bas; et de Torrelaguna, en Espagne, possèdent des reliques de ce Saint, selon que le témoignent les traditions et les registres de ces églises[1].

La fête de S. Siméon se fait chez les Grecs le 27 d'avril, et chez les Latins le 28 de février.

— Les faits de la vie de ce Saint sont rapportés dans les *Fragments de l'Histoire* de S. Hégésippe, homme des temps apostoliques[2]; dans Eusèbe, *Hist. Eccl. liv. III, chap. 10;* dans Rufin, *liv. III, chap. 18 et 19*; dans les divers Ménologes des Eglises Orientales; dans Nicéphore Callixte, *Hist. Eccl. liv. III, chap. 16*; dans les divers Martyrologes anciens et modernes; dans les Agiologes, Baillet, les Bollandistes, *28 février*, etc. Le Martyrologe Romain résume ainsi son histoire :

[1] *Voir* Bollandus *au* 28 *février.*

[2] Euseb. *hist.*, *l.* 3, *c.* 26 *et in chron.*, tradit Cleopham, fratrem Joseph, genuisse Simeonem, qui martyrium consummavit anno, inquit, etrtio Trajani imperat.

« Le XII des Calendes de Mars, à Jérusalem, S. Siméon,
« évêque et martyr, qu'on rapporte avoir été fils de Cléophas,
« et proche parent du Sauveur, selon la chair. Ayant été or-
« donné évêque de Jérusalem, après S. Jacques, surnommé le
« frère du Seigneur, il endura d'abord divers supplices durant
« la persécution de Trajan, et finit sa vie par le martyre. Tous
« ceux qui étaient présents, et le juge même, furent étonnés
« qu'un vieillard, âgé de 120 ans, eût souffert avec tant de
« force et de constance le supplice de la croix. »

S. PRISCUS,

L'un des 72 Disciples de Jésus;
Evêque de Colophon, puis de Capoue;
Témoin immédiat de Jésus-Christ, et martyr.

Les Martyrologes Romains, l'ancien et le moderne, ceux d'Adon, de Bède, d'Usuard, et des diverses églises[1] s'expriment de la manière suivante au sujet de S. Prisque:

« Premier Septembre, à Capoue, sur le chemin de l'Eau, « fête de S. Prisque, martyr, l'un des Anciens Disciples de Jé« sus-Christ. »

Voici maintenant comment son histoire est rapportée par plusieurs auteurs[2] et dans différents Bréviaires anciens, et notamment dans celui de l'Eglise de Capoue:

« Priscus (ou S. Prisque), était l'un des Soixante-Douze Disciples[3] de Jésus-Christ. On croit que c'était un père de fa-

[1] Apud Bolland. 1 *die septembris*.

[2] Petrus e Natalibus, episcopus Equilinus, *l.* 8, *c.* 17; S. Damasus, *apud eumdem*; Michael, Monachus Capuanus; Orlendius, *in orbe sacro et profano, part.* 2, *l.* 4, *c.* 5, *n.* 8; Baronius; Anton. Caracciolus, *de sacris Ecclesiæ Neapolitanæ monumentis, c.* 3, *sect.* 10; Cuncti Capuani Scriptores; Apographum Casinense geminum, vetustissimum, in litteris Longobardicis; Ms. ex Bibliotheca Casinensi; Capuanum Breviarium, necnon et Neapolitanum; antiqua Martyrologia; Camillus Peregrinus, *in opere Italico, dissert.* 2, *cap.* 29; Illustris. Cæsar Cotta, archiepiscopus Capuanus; aliique; Joannes Petrus Paschalis, *in historia primæ Ecclesiæ Capuanæ, p.* 23 *et* 24; et multa alia monimenta, quæ de S. Prisci Reliquiis tractant. Apud Bolland. 1 *septemb.*; Voir aussi l'Histoire de S. Pierre, *l.* 4, *c.* 5.

[3] *Priscus fut l'un des* 72 *Disciples.* C'est ce qu'attestent tous les écrivains de Capoue, les autres historiens italiens, les divers Martyrologistes *, les auteurs précités, et entre autres, les cardinaux Sanctorius et Bellarmin, etc. S. Dorothée, martyr. Il eut pour successeur à Capoue *S. Sinotus*, aussi martyr vers le même temps (*Vide Acta SS.* 7 *septemb.*)

Beda, Usuardus, Ado, Martyrol. Rom, Petrus e Natal., l. 8, c. 17. Baron. qui dicit eos testari *Priscum esse unum de 72 Discipulis.*

mille dans la maison duquel le Christ se fit préparer une grande salle pour y manger la Pâque avec ses Disciples, et où, après avoir lavé les pieds à ses Apôtres, comme le rapporte S. Damase, il célébra avec eux la dernière Cène. »

Après l'Ascension de Notre-Seigneur, il accompagna S. Pierre, Prince des Apôtres, dans son voyage de Rome. Il prêcha l'Evangile dans la Campanie, et fut ordonné premier évêque de Capoue. Il remplit les fonctions épiscopales, le ministère de la prédication, avec le plus grand zèle. Car il était rempli de l'Esprit-Saint et animé du feu apostolique. Il s'attacha avec le plus grand soin au salut des âmes, et convertit en grande partie au Christianisme une nation qui était dans la voie de la perdition et très-adonnée au culte des Idoles et de Diane en particulier.

Cette Déesse, ou plutôt ce Démon, avait un temple célèbre, bâti aux pieds du mont Tifat, mentionné dans les ouvrages des écrivains profanes et des écrivains ecclésiastiques. C'est sur cette montagne qu'avait campé autrefois le fameux général Carthaginois, Annibal, comme le rapporte l'historien Tite-Live.

Le saint Apôtre, accompagné de deux diacres, et appliqué à la prédication de la parole divine, avait fixé sa demeure non loin de la Porte d'Alba, près du chemin qui conduit à Bénévent. Et là, il adressait souvent des discours au peuple. Ses paroles étaient si pleines de grâce et d'efficace, qu'une multitude infinie de Gentils affluait pour l'entendre. Le nom de chrétien prenait de l'éclat, et la foi allait croissant. Mais l'homme de Dieu ne guérissait pas seulement les âmes ; il guérissait aussi les corps de leurs maladies et de leurs infirmités, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; chassait les démons, ressuscitait les morts. Dieu confirmait par une foule d'éclatants prodiges la parole et la sainteté de son serviteur.

Cette prédication et ces œuvres toutes divines enlevaient aux idoles leurs adorateurs, rendaient muets les oracles des

faux dieux, causaient par là-même un grand dommage aux prêtres idolâtres, en même temps qu'elles conciliaient au Christianisme le respect le plus général. De là, l'envie et la rage des prêtres païens contre le saint Apôtre : ils excitèrent une sédition. Ils allèrent tumultueusement trouver le Proconsul, en criant : que *Priscus avait perverti le peuple, et lui avait fait abandonner le Temple de Diane, en prêchant je ne sais quelle doctrine superstitieuse.*

Entendant ces accusations, le Proconsul commanda qu'on se saisît du saint Homme, et qu'après l'avoir lié, on lui fît subir divers genres de tourments, afin de le contraindre à sacrifier aux idoles. Mais le Bienheureux Priscus, comme un généreux athlète de Jésus-Christ, désirant confirmer et signer de son propre sang la foi qu'il avait prêchée par ses paroles et par ses actes, supporta les menaces des impies et les supplices des méchants avec une constance qui fut admirée de tout le monde et fut une occasion de salut pour un grand nombre de personnes. En effet à la vue de cette force surhumaine, elles abandonnèrent le culte des idoles, et se rangèrent du côté des Chrétiens.

Après que le B. Apôtre eût lassé la main de ses bourreaux, armés de bâtons et de poignards, il leva les yeux et les mains au ciel :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, dit-il, de ce que vous avez daigné m'associer au nombre de vos Saints, et combler par là tous mes désirs. Que votre saint Nom soit béni dans tous les siècles ! Et maintenant, Seigneur mon Dieu, recevez mon esprit.

Lorsqu'il eut prononcé ces dernières paroles, percé d'un coup de poignard, il expira[1], et s'en alla joyeux et triomphant auprès du Seigneur, après avoir illustré par un glorieux martyre la chaire épiscopale de Capoue, qu'il avait occupée le

[1] Sous le règne de Néron, vers les années 60-66.

premier. — Les ennemis de Jésus-Christ se retirèrent couverts de confusion et pleins d'étonnement, de ce qu'ils n'avaient pas prévalu contre le Saint de Dieu. Le nombre des croyants ne fit dès lors que s'accroître de jour en jour.

Tel est l'abrégé de la vie de S. Priscus, selon qu'elle est rapportée dans les auteurs déjà indiqués et dans les plus anciens bréviaires.

Jean Pierre Pascalis et Bollandus, ajoutent les deux traditions populaires qui suivent.

« Au rapport des anciens, dit le premier, le B. Pierre, al-
« lant de Capoue à Rome par la voie qui mène au fleuve
« (Vulturne), était accompagné de Priscus. Lorsqu'ils furent à
« mille pas environ de la ville, le Prince des Apôtres empêcha
« Priscus d'avancer plus loin, et s'arrêta un instant avec lui
« dans la plaine qui est dominée par le Mont-Tifat. Après
« qu'ils se furent embrassés avec larmes et qu'ils eurent pris
« congé l'un de l'autre, Pierre leva les yeux vers la montagne
« et y vit le célèbre temple de la Diane de Tifat. Il le montra
« du doigt à l'évêque de Capoue, en lui recommandant de s'é-
« lever fortement contre l'idole de ce lieu. Au même instant,
« dit l'ancienne tradition, et pendant que l'Apôtre avait la
« main étendue vers le sanctuaire profane, le simulacre de la
« fausse divinité tomba. La piété des fidèles, ayant ensuite
« érigé une église dans ce même lieu, lui donna un titre qui
« rappelait ce fait. Cette église étant dans la suite tombée de
« vétusté, on en construisit une nouvelle l'an MCDXX de
« Jésus-Christ ; elle fut encore détruite, et, après sa res-
« tauration, elle ne conserva plus que le titre de S. Pierre,
« *(Sancti Petri Apostea)*. »

Michel, moine de Capoue, rapporte de son côté ce qui suit :

« S. Priscus enseignait avec un zèle spécial, entre autres
« choses, l'observation et la sanctification du jour du Diman-
« che, institué par les Apôtres. C'est un fait que répétait sou-

« vent autrefois l'habitant de la Campanie. D'après le récit « des Anciens, il est fréquemment arrivé, que des bêtes de « somme qui conduisaient des charges le premier jour de la « semaine (c'est-à-dire le Dimanche) tombèrent en passant « devant la demeure de S. Priscus. A cette vue, les palfre- « niers étaient frappés d'étonnement et extrêmement affligés. « Le Saint prenait de là occasion de leur découvrir les mystères « de la foi, et il les avertissait de ne plus faire ce jour-là « traîner des charges à leurs bêtes de somme, mais de s'abs- « tenir de leurs travaux habituels. C'est ce qui fait que les « personnes simples et ignorantes disent quelquefois dans ce « pays, que c'est S. Priscus qui a institué le jour du Diman- « che. »

Un ancien Manuscrit[1] atteste l'invention du corps de S. Priscus. Elle eut lieu de la manière suivante :

Le corps du S. Martyr avait été enterré en dehors de l'ancienne Capoue, sur *le chemin de l'Eau*, où il avait été mis à mort; mais depuis on ignorait l'endroit de sa sépulture. Quelque temps après, lorsque les églises des Chrétiens furent ouvertes, une dame espagnole, infirme depuis plusieurs années, et que les médecins n'avaient pu guérir, eut une révélation ou vision céleste. Un ange lui apparut et lui dit :

— Si vous voulez être délivrée de votre infirmité, allez à Capoue, ville de la Campanie. Devant la porte de cette ville, sur la voie qui conduit à Bénévent, vous trouverez dans un monument le corps de Priscus, qui est un homme de Dieu, et qui a souffert en ce lieu pour Jésus-Christ. Lorsque vous l'aurez enseveli avec honneur, dans l'endroit qui vous sera montré, vous recouvrerez aussitôt la santé du corps. Cette femme vint à Capoue, fit des recherches dans le lieu indiqué et y trouva le corps de S. Priscus. Elle le mit dans son char et s'avança sur la route, attendant que Dieu lui fît connaître le

[1] Apographum Casinense, *ap. Boll.*, *p.* 103.

lieu de la sépulture. Lorsque les animaux qui transportaient le précieux fardeau, furent arrivés à l'endroit où il reposa depuis, ils s'arrêtèrent par un effet de la volonté divine. La dame embauma le corps avec des parfums et des aromates, et l'ensevelit dans cet endroit, après y avoir fait bâtir une espèce de chambre ou de petite chapelle. Lorsqu'elle eut fidèlement rempli les ordres qui lui avaient été donnés, elle fut aussitôt délivrée de son infirmité, et obtint l'effet de toutes ses demandes par l'intercession du B. Priscus, dont le jour natal se célèbre le 1^er^ septembre.

Ce qui vient à l'appui de ce récit, c'est la chapelle même construite par la matrone espagnole, visitée dans les siècles postérieurs par une foule de peuples accourus de toutes parts; ce sont les miracles très-nombreux qui s'y sont opérés depuis; c'est la fête anniversaire de la Matrone qu'on y a célébrée de temps immémorial; c'est le nom même du lieu, qui a toujours porté depuis le nom de S. Priscus.

Vers l'an mil de Notre-Seigneur, eut lieu la translation du corps de S. Priscus dans l'église de Capoue; c'est là qu'il fut découvert et reconnu, en 1712, par Nicolas Caraccioli, archevêque de Capoue. Les preuves et les pièces qui démontrent la vérité et l'authenticité de ces reliques sont consignées dans les *Acta Sanctorum*, 1^er^ septembre, p. 104-107. On y voit que ce prélat, accompagné des chanoines de la métropole, y trouva avec les châsses de plusieurs autres Saints, celle de S. Priscus. Sur la pierre tumulaire étaient gravées ces paroles :

Hic S. Prisci Martyris corpus jacet.

Et sur le couvercle même de la châsse on lisait ces mots :

Reliq. S. Prisci Martyris.

On dressa le procès-verbal de cette nouvelle invention, et il se conserve dans la chapelle du Trésor, signé de l'archevêque, des chanoines, de l'abbé, du protonotaire apostolique, du vicaire général de Capoue.

S. ARCHIPPE,

L'un des Premiers Disciples de Jésus;
Témoin de ses œuvres et de celle des Apôtres;
Apôtre de Colosse;
Martyr de Jésus-Christ.

« Le 20 mars, en Asie, dit le Martyrologe Romain, S. Ar-
« chippe, compagnon de S. Paul dans ses travaux; ce grand
« Apôtre en fait mention dans son épître à S. Philémon, et
« dans celle qu'il a écrite aux Colossiens. »

Or, voici comment l'Apôtre en parle dans son épître à Philémon[1] :

Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et Timothée, son frère, à notre cher Philémon, notre coopérateur; à notre très-chère sœur Appia;

A Archippe, le compagnon de nos combats;

Et à l'Eglise qui est en votre maison.

Il lui donne le titre glorieux de *compagnon de ses combats,* parce que, comme lui et comme Timothée, S. Archippe se trouvait enrôlé dans la milice de Jésus-Christ, et combattait pour étendre les conquêtes du Maître commun, et reculer les limites de son empire spirituel.

Dans l'épître aux Colossiens[2], S. Paul recommande à Archippe le ministère évangélique qu'il a accepté du Seigneur, et il l'engage à le remplir avec un zèle infatigable.

Dites à Archippe ce mot de ma part :

[1] *Philem.* 2.
[2] *Coloss.*, IV, 17.

Considérez bien le ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin d'en remplir tous les devoirs : VIDE MINISTERIUM QUOD ACCEPISTI IN DOMINO UT ILLUD IMPLEAS.

De là l'on ne saurait conclure quel était précisément l'emploi qu'exerçait S. Archippe dans l'Eglise de Colosse; si c'était l'office de diacre, ou celui de prêtre, ou celui d'évêque. Toutefois, on a lieu de croire qu'il y remplissait les fonctions sacrées, dont étaient chargés les 72 Disciples, puisque S. Paul marque que ce ministre avait reçu son emploi de Jésus-Christ même.

Mais S. Ambroise tranche ici les difficultés, puisqu'il l'appelle *évêque des Colossiens.* Divers Martyrologes lui donnent également ce titre. « En Asie, dit celui qui a été rédigé « par Galésinius, fête de S. Archippe, qui fut évêque de l'E- « glise de Colosse, disciple de l'apôtre S. Paul; que cet Apô- « tre a honoré de son témoignage, et qui, après s'être reli- « gieusement et saintement acquitté de la charge de la prédi- « cation évangélique, endura le martyre et alla auprès du « Seigneur. »

S. Thomas, dans deux endroits de son Commentaire[1], l'appelle également *prélat des Colossiens, évêque des Colossiens.*

L'ancien manuscrit de Florus ajoute au Martyrologe d'Usuard les paroles suivantes :

> *Hic fuit unus de Septuaginta duobus Discipulis Domini :*
> Celui-ci fut l'un des Septante-deux Disciples du Seigneur.

La Chronique d'Alexandrie[2] lui assigne le 44e rang parmi les 72 membres de ce corps vénérable.

[1] Comment. 2, 2. *Quæst.* 32, *art.* 4 *ad* 2.

[2] Chronic. Alex., *in Biblioth. SS. Patrum*, *t.* 15, p. 60.

XXVIII JANV.

S. JEAN-L'ANCIEN OU LE PRÊTRE,

L'un des 72 Disciples de Jésus;
L'un des Témoins de ses prodiges et de sa prédication;
L'un des Premiers prédicateurs de l'Evangile et des Docteurs les plus estimés;
Evêque d'Ephèse;
Maître de S. Papias, etc.

S. Jean, surnommé l'*Ancien* ou le *Prêtre*, dans l'Eglise primitive, est différent de S. Jean l'Apôtre, comme l'ont reconnu les Pères, et en particulier Eusèbe et S. Jérôme[1]. Cette distinction est fondée, et sur la tradition des Anciens, qui ont parlé de deux ministres de Jésus-Christ, appelés Jean, et sur le témoignage authentique de S. Papias, disciple de S. Jean l'Evangéliste. Voici ses paroles :

« Ce n'était point la société des grands discoureurs que « je cherchais, mais celle des personnes qui enseignaient la « vérité. Je ne m'arrêtais pas à ceux qui publiaient des doc- « trines étrangères ou des nouveautés inventées par l'esprit « humain; mais à ceux qui rapportaient fidèlement les pré- « ceptes que le Seigneur avait laissés pour établir notre foi, « et qui procédaient de la vérité même comme de leur source. « Quand je rencontrais quelqu'un qui avait suivi et écouté les « Anciens, je l'interrogeais sur tous les discours qu'il avait ap- « pris d'eux.

« Je demandais ce qu'avait dit André, ou Pierre, ou Phi- « lippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Mathieu, ou

[1] Euseb., *hist.*, *l.* 3, *c* 33. S. Hieron., *de vir. ill.*, *c.* 18.

« quelqu'autre des Disciples du Seigneur: ce qu'avaient dit
« Aristion ou le prêtre Jean, qui avaient été Disciples du Sei-
« gneur : *Sciscitabar... quæ denique Aristion et Joannes*
« *Presbyter, qui in numero Discipulorum Domini habebantur*
« *locuti fuissent.*

« Car il me semblait que ce que je lisais dans les Livres, ne
« me faisait pas tant d'impression et me profitait moins que ce
« que j'apprenais de vive voix par la bouche de ceux qui sur-
« vivaient à ces Anciens. »

Telles sont les paroles de Papias.

Elles montrent clairement qu'il y avait dans la société de Jésus-Christ deux hommes nommés Jean, l'un du nombre des *Douze*, qui est rangé avec André, Pierre, Philippe et les autres Apôtres ; le second, du nombre des Soixante-Douze[1], qui est nommé après Aristion. Cela justifie ce que disaient plusieurs anciens Pères, qu'il y avait en Asie deux Jean, dont les tombeaux se montraient à Ephèse[2] dans les premiers siècles et se voient encore aujourd'hui, dit Baronius. Quelques-uns de ces anciens Pères attribuaient à S. Jean l'Ancien l'Apocalypse de S. Jean l'Apôtre : ils faisaient grande estime de cet ouvrage et de son auteur ; ce qui montre que notre Saint était primitivement regardé dans l'Eglise comme très-sage et très-savant docteur. C'était notamment le sentiment de S. Denys d'Alexandrie[3].

Jean l'Ancien enseigna à Ephèse, ville principale de l'Asie-Mineure, et dut exercer dans ce lieu les fonctions épiscopales, (comme le marque la tradition), en l'absence ou en place de ceux qui avaient été institués évêques de cette église. S. Papias, qui se dit son disciple, nous fait comprendre aussi toute

[1] Tillemont, *Mém. eccl.*, *t.* 1, *p.* 27-28 ; Riccioli, *chronograph.* ; D. Calmet, *Dict. bibliq.*, au mot *disciple*. Dr Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, *p.* 482.

[2] Riccioli dit, d'après S. Jérôme, *de vir. illust.*, que Jean-l'Ancien exerça les fonctions de l'épiscopat à Ephèse.

[3] Ap. Euseb., *hist. l.* 7, *c.* 20.

la considération que l'on avait pour ce personnage, puisqu'il le nomme immédiatement après les Apôtres, et qu'il regarde ses paroles comme aussi précieuses que celles de l'un des Douze. S. Jérôme ajoute que quelques auteurs attribuaient encore à ce Disciple les deux dernières épîtres canoniques de S. Jean l'Apôtre[1].

Sa fête est marquée au 28 de janvier dans le Martyrologe d'Usuard.

[1] Voir Baron., *an.* 97, *n.* 9, 10, 11.

S. QUARTUS,

L'un des Témoins immédiats de Jésus-Christ ;
L'un des 72 Disciples ;
Evêque de Béryte, en Syrie ;
Prédicateur et évêque en Espagne ;
Compagnon de S. Paul ;
Confesseur de la foi.

Les monuments des Eglises Orientales[1] marquent que Quartus était l'un des Septante Disciples, et qu'il fut établi par S. Pierre, évêque de Béryte[2], ville d'Asie en Phénicie, province de Syrie, située sur les bords de la Méditerranée, entre la ville de Tripoli et celle de Sidon. Béryte, dans la suite, sous Théodose le Jeune, a été une ville métropolitaine, très-importante.

Les divers Martyrologes, le Romain, ceux d'Adon, d'Usuard, de Bède, Pierre des Noëls, et les Latins mettent sa fête au III de novembre ; mais les Grecs la font le X du même mois. Plusieurs[3] marquent son épiscopat à Béryte, et son voyage en Espagne, où il institua les règles de la vie chrétienne après S. Jacques le Majeur. La chronique de Dexter dit même qu'il vint deux fois en Espagne, une première fois après l'apôtre S. Jacques, et une seconde avec S. Paul, qui le laissa dans ce pays. Le Commentateur de Dexter appuie cette tradition par des raisons de circonstances qui la rendent plausible.

Il est certain, dit-il, que, lorsque S. Paul écrivit l'épître aux

[1] Menologia, Menæa, S. Doroth., S. Hippolyt., Galesinius, Chronicon Alex., *in Bibl. SS. PP.*, *t.* 15, *p.* 60.

[2] *Ibid.*

[3] Galesinius, *in Martyrol.*

Romains, Quartus était avec lui à Corinthe, puisque dans cette lettre l'Apôtre salue les fidèles de Rome au nom de Quartus[1] :

Salutat vos Quartus frater.
Notre frère Quartus vous salue.

Cette lettre fut écrite vers l'an 54 de Notre-Seigneur. Or le disciple Quartus était revenu d'Espagne en Orient avant cette année-là : il se trouvait alors à Corinthe, vraisemblablement pour amener S. Paul chez les Espagnols, qui l'avaient prié de venir chez eux pour différentes causes importantes : et l'Apôtre avait promis de se rendre à leur désir, comme on le voit par les paroles mêmes de sa lettre[2] :

Lorsque je ferai le voyage d'Espagne, dit-il aux Romains, *j'espère vous voir en passant ; afin qu'après avoir un peu joui de votre présence vous me conduisiez en ce pays-là..... Lors donc* qu'à Jérusalem *je me serai acquitté de ce que je dois, je passerai par vos quartiers, en allant en Espagne,* car je suis obligé d'y aller. *(Commentaire de Théophylacte.)*

Quartus resta donc avec S. Paul à Corinthe, puis partit avec lui pour Rome, ne devant y demeurer qu'un peu de temps pour se rendre au plus tôt en Espagne. Mais durant son séjour à Rome, S. Paul fut jeté dans les fers, et séparé ainsi de ses Disciples et de ses compagnons : dans la lettre qu'il écrivit de la prison romaine à Timothée, évêque d'Ephèse, il lui marque qu'il n'a plus avec lui que S. Luc :

Lucas est mecum solus [3].

Quartus était donc absent à cette époque. Or, ajoute l'auteur précité, il est vraisemblable qu'il était allé en Espagne, pour expliquer aux fidèles de ce pays la cause de la détention de S. Paul à Rome, et l'impossibilité où il se trouvait de venir chez eux. Cet Apôtre dut naturellement leur envoyer ce Dis-

[1] *Rom.*, XVI, 23.
[2] Rom., XV, 24, 28.
[3] 2 Tim., IV, 11.

ciple qu'ils connaissaient déjà comme leur pasteur, et qu'ils avaient député à S. Paul. S. Quartus, poursuivit donc l'œuvre du ministère évangélique dans ces régions occidentales, et particulièrement dans les lieux qui avoisinent Salamanque, convertissant les infidèles par sa prédication et ses miracles.

S. Quartus Apostolorum Discipulus bis Hispaniam peragrat, semel post Jacobum, iterum relictus à Paulo; Berolae... in Batonibus miraculis nunc claret. — Obiit anno 76. — (Seu potius 105)[1].

[1] Dextri chron. an. 105 et an. 50.

S. ABDIAS,

L'un des 72 Disciples de Jésus ;
Compagnon des Apôtres en Orient ;
Premier évêque de Babylone, en Perse.

I

Sa vie. — Son martyre. — Son histoire apostolique.

De nombreux monuments de l'Antiquité chrétienne nous affirment, que *Abdias* était du nombre des Soixante-Douze Disciples[1] de Jésus-Christ, — qu'il avait vu Notre-Seigneur en sa chair ; — qu'il assista aux actions et au martyre de plusieurs Apôtres, et qu'en particulier il accompagna de Judée en Perse les deux Apôtres S. Simon et S. Jude, par qui il fut ordonné premier évêque de Babylone.

Après avoir uni ses efforts à ceux des Apôtres, et après avoir travaillé longtemps encore dans la Babylonie à la ruine de l'idolâtrie et à l'établissement du christianisme dans ces vastes contrées Orientales, il reçut la couronne du martyre de la manière que le rapportent les Ménologes des Eglises Grecques, et notamment *l'Histoire sacrée* d'Ughel[2] :

[1] *Ipse viderat oculis suis Dominum* (*Hist. Apost.*)
Qu'Abdias ait *été l'un des 72 Disciples de Jésus-Christ*, et qu'il ait *vu de ses propres yeux Notre-Seigneur*, c'est ce que témoignent le célèbre *Julius Africanus*, auteur d'une *Chronique universelle* ; — *Eutropius*, le traducteur des *Histoires apostoliques*, aux I^er^, II^e^ et III^e^ siècles ; divers auteurs du V^e^ et du VII^e^ siècles ; Wolfgang Lazius, médecin renommé à la cour de Vienne, en Autriche, *in præfat. ad Abdiam* ; — les divers écrivains du moyen-âge et des siècles chrétiens ; — les fameux auteurs protestants Vossius, *de histor. Græc.*, *p.* 200, et Guillaume Cave, *in hist. litter. Script. Eccles.* ; — Riccioli, dans ses *Chroniques*, — les Ménologes de l'Eglise d'Orient, etc.

[2] Apud Arcudium, et apud Ughellum, *tom.* 6 *Italiæ Sacræ*.— Et Fabricii *codex ap. t.* II, *p.* 745.

— « Combat du martyr Abdias. — Abdias, martyr de « Perse, s'appliquait à convertir au culte de Notre-Seigneur « Jésus-Christ le plus de Gentils qu'il lui était possible, lors- « que le chef des Mages le fit saisir, lui commanda d'abjurer « la foi chrétienne et d'adorer le soleil et la lune, les deux di- « vinités des Païens de ces contrées. L'homme de Dieu témoi- « gna une profonde horreur pour cette idolâtrie. On le battit « donc de verges depuis le matin jusqu'à midi : on le frappa « cruellement à l'estomac et aux reins. Lorsqu'il fut sur le « point d'expirer, les bourreaux le transportèrent chez lui, et « il rendit le dernier soupir dans sa maison, se réjouissant « d'avoir été jugé digne de verser son sang pour Jésus-Christ. « Son corps fut enseveli par les Chrétiens. »

Au 29 octobre du Martyrologe d'Usuard, annoté par un savant théologien de la Compagnie de Jésus, par J.-B^te^ Sollier, il est marqué que, *l'évêque Abdias, disciple des Apôtres, S. Simon et S. Jude, a écrit en hébreu l'histoire de leur martyre, et qu'il mourut dans la paix du Seigneur.*

« IV Kalendas Octobris, Abdiæ, episcopi et Confessoris, « qui a Sanctis Apostolis Symone et Juda ad fidem conversus, « eorumdem Passionem hebraice conscripsit, ac in pace « quievit. »

Le nom de ce saint Pontife martyr était illustre dans l'Orient. L'Eglise Romaine, au 30 juillet, célèbre la fête d'un saint Martyr de Perse, qui, en l'honneur du premier martyr Persan, nommé *Abdias*, voulut porter le même nom, *Abdon*, *Abdus*, ou *Abdias*. Et le compagnon de ce Saint avait pareillement adopté le nom de *Sennès*, ou *Sennen*, l'hôte du disciple *Abdias* et des apôtres S. Simon et S. Jude. Ce fut par honneur pour les deux courageux Disciples des Apôtres, c'est-à-dire pour notre *Abdias* et pour notre *Sennes ou Sennès*, que les saints Martyrs persans, *Abdon* et *Sennen*, mentionnés le 30 juillet au Martyrologe Romain, avaient adopté, lors de leur baptême, les noms des deux premiers et des deux plus illustres

disciples des Apôtres de la Babylonie et de la Perse. Abdias paraît avoir été de la famille du célèbre *Abdias*, fils d'Isaïe, et père de Sémaias, l'un des chefs de la maison de David et des principaux de Juda, comme son père et son fils, morts sous Hérode le Grand, selon la *Petite Chronique* des Juifs, *Séder-Olam-Zutha*[1]. Eusèbe fait mention dans son *Histoire Ecclésiastique, l. II, c. 4,* d'un personnage contemporain des Apôtres nommé *Abdon,* qui est rendu par *Abdias* dans la traduction de Rufin.

Notre Saint homme Apostolique avait pour disciple *Eutropius*, qui se livra pareillement aux travaux de la prédication, et qui, comme son maître, s'occupa de l'histoire de Jésus-Christ et de celle des Apôtres. On attribue à ce dernier la découverte de la lettre de Publius Lentulus, proconsul en Judée adressée au Sénat Romain, dans laquelle est tracé le portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On raconte que Eutrope recueillit cette pièce dans les Archives mêmes du Sénat.

Quant à *l'histoire d'Abdias relative aux Apôtres*, elle n'est, comme le témoignent Jules Africain et Abdias lui-même[2], que l'abrégé de la *Grande Histoire des Apôtres*, composée par Craton l'un de leurs Disciples. Le disciple Eutrope la traduisit d'abord de l'hébreu en grec ; et Jules Africain la fit passer plus tard, de la langue grecque dans la langue latine[3], avec les dix livres de Craton, le grand historiographe des temps Apostoliques.

Quoique non inséré au canon de Saintes Ecritures, ce monument des temps apostoliques porte[4] tous les caractères de la certitude historique.

[1] Voir Calmet, Dict. art. *Prince de la Synagogue.*

[2] Hist. apost., l. 6 et l. 1, *in præf. Africani.*

[3] *Ibid. et l.* 5, *c.* 20.

[4] Il a été souvent imprimé et réimprimé en Allemagne, en Italie, en France, etc.

Il a été compris *in collectione variorum monumentorum Ecclesiasticorum ; Bâle, 1551, in-folio, et Paris, 1566, in 8°*, et par Laurent de La Barre dans son *Historia Christiana Veterum Patrum, Paris 1583, in-folio.*

Le judicieux Sixte de Siennes[1], dans sa *Bibliothèque des Pères, reconnaît que les douze vies des Apôtres, telles que les rapportent Jacques, archevêque de Gênes, et Pierre des Noels, évêque d'Emilium, ont été écrites en hébreu par Abdias, premier évêque de Babylone, ordonné par les Apôtres eux-mêmes, et qu'elles furent traduites de l'hébreu en grec par Eutrope, disciple d'Abdias, et du grec en latin par Julius Africanus*[2]. Après avoir parlé de l'authenticité de cet ouvrage, Sixte de Sienne ajoute qu'une certaine édition Allemande fut condamnée par Paul IV, parce qu'elle contenait des explications et des propositions de l'éditeur, fausses par leur exagération. En effet, Wolfgang Lazius, savant médecin, en 1550, ayant trouvé un manuscrit d'Abdias dans une caverne de la Carinthie, le publia à Bâle en 1551. Il en fit tant de cas, qu'il ne craignit point de mettre l'autorité de ce livre en parallèle avec celle de Saint Luc, et même au-dessus. Son opinion fut censurée avec raison ; si *l'histoire Apostolique* est un livre véridique, elle n'est pas pour cela un livre canonique. — Elle a été imprimée dans *plusieurs Bibliothèques des Pères*[3]; elle est reproduite dans les *Bollandistes* ; ceux-ci constatent, que tous les Agiographes Latins modernes y ont puisé leurs documents sur les Apôtres : *Latini recentiores*,

[1] Sixtus Senensis, l. 2 *Bibliothecæ Sanctæ*, p. 43 ; Jacobus archiepisc., libro *annuarum solemnitatum* ; Petrus, *Catalogo SS., l.* 9.

[2] « Apostolorum duodecim vitæ ; — has, ut referunt Jacobus Archie-
« piscopus Genuensis, in libro *annuarum solemnitatum*, et Petrus
« episcopus Equilinus, *libro* 9 *Catalogi Sanctorum*, Hebraïce scripsit
« Abdias, primus Babylonis episcopus, ab ipsis apostolis ordinatus,
« quas Eutropius, Abdiæ discipulus, transtulit ex Hebræo in Græcum,
« et Julius Africanus in latinum. »

[3] Apud fabric. *cod. t.* 2, *p.* 744.

[4] Boll., 21 *septembre*, *p.* 195 *et* 196, *col.* 2. *D. t.* 6.

qui agunt de S. Matthæo (et cæteris Apostolis), omnia fere sua ex illis hauserunt?

S. Augustin[1] a eu connaissance de ce livre d'Abdias ; il en rappelle des récits, et il ajoute que les Manichéens en abusaient, comme ils ont abusé des autres Traditions et de toutes les Ecritures.

Le Vénérable Bède[2] a lu cet ouvrage ; il en cite des passages, et il laisse à entendre, que, de son temps, on le regardait comme bon et authentique.

Le Jars, religieux Célestin, qui florissait vers la fin du XVI^e^ siècle, a adopté *l'histoire Apostolique* d'Abdias, et l'a insérée dans son *Histoire Universelle*, qu'a traduite Edmond Le Fèvre.

Surius et Lipomanus en ont donné l'abrégé, dans leurs *Vies des Saints*.

Ordéricus Vitalis, né l'an 1075, savant Bénédictin, dans son *Histoire ecclésiastique*, s'est emparé des mêmes récits, et témoigne[3], qu'on lisait généralement dans l'Eglise les faits historiques des Apôtres, tels qu'on les lit dans les *Histoires apostoliques* du Disciple des Apôtres S. Simon et S. Jude, et tels qu'il les a lui-même consignés dans son Livre : « *Horum siquidem (XII Apostolorum) gesta quæ leguntur in Ecclesia perscrutatus sum, eademque, prout in priscis inveni codicibus, mihi abreviando exercitatus sum.* » — L'ouvrage estimé du docte *Vitalis Ordericus* est presque uniquement composé, pour ce qui concerne les Apôtres, de la narration abrégée de notre Saint évêque de Babylone. Il est rangé parmi ceux des Pères Latins, et il figure le premier en tête du CLXXXVIII^e^ tome de la *Patrologie* de M. Migne. — Ce fait montre l'ignorance et la folie de nos critiques du XVIII^e^ siècle, qui allèrent jusqu'à soupçonner et accuser Lazius, auteur du XVI^e^ siècle, d'avoir fabriqué et supposé le livre d'Abdias.

[1] S. Augustin. *adv. Adamantum*, *c.* 17.

[2] Beda, *in retract. in Actor.*, *c.* 1 *ap fabrici*, *t.* II, *p.* 629.

[3] Orderic. Vit. *l.* 2, c. 18.

Hesselius[1], quoique dissident, a reconnu, comme Ordericus Vitalis, que généralement l'on faisait beaucoup d'estime du livre historique d'Abdias, *scio magnifieri* (apud Historiographos). Il reconnaissait cela, lorsque lui-même, pour les raisons les plus faibles, qu'on peut voir exposées dans les *Acta Sanctorum*, s'élevait contre le sentiment universel des Catholiques.

Un poète qui jouit d'une grande réputation au xv^e^ et au xvi^e^ siècle, Jean Baptiste *Mantuan*, dans ses *Fastes des Apôtres*, a beaucoup emprunté à Abdias ; il se borne la plupart du temps à mettre en beaux vers, en les abrégeant, les récits de cet historien apostolique.

Dom Calmet[2] et plusieurs autres savants, ont cité fréquemment cet ouvrage,

Le célèbre *Du Saussay*[3], évêque de Toul, a composé avec Abdias *l'histoire de S. André, apôtre*.

Le Cardinal *Baronius* en tire des preuves historiques et des éclaircissements pour ses *Annales Ecclésiastiques*. Selon ce docte écrivain[4] les récits d'Abdias sont vrais au moins *substantiellement*.

Le savant théologien *Perrone* est du même avis ; il estime qu'on peut puiser des documents importants, lesquels, confirmés d'ailleurs par d'autres témoignages établissent une certitude historique.

Dans le *Discours préliminaire* qui sert d'introduction à *l'histoire des Apôtres*, nous avons nommé un grand nombre d'Auteurs qui dans le cours des siècles, ont commenté et suivi Abdias. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit. Qu'il suffise seulement de rappeler ici, que ce qui, dans le xviii^e^ siècle, a été l'écueil de plusieurs écrivains ou critiques de cet Auteur primitif, c'est le passage du v^e^ Livre des commentaires

[1] Apud Boll. 25 *aug.*, *p.* 32.
[2] Dic. de la Bible, au mot *Croix*, etc.
[3] Du Saussay, *de gl. B. Andreæ*, *l.* iii, *c.* 2, *n°* 5, *p.* 101.
[4] Baron., ap. Boll., 25 *aug.*, *p.* 31-32.

d'Hégésippe ; passage, que Jules l'Africain, soit pour abréger, soit pour expliquer Abdias, soit pour un autre motif, a jugé à propos de substituer à ce qui se trouvait dans l'Auteur qu'il traduisait[1]. En effet, en traduisant ce livre, Jules l'Africain s'est permis d'interpoler quelque annotation, qui lui paraissait utile, et il a ainsi donné lieu de croire que ses notes pouvaient être de l'Auteur lui-même. — Mais un peu d'attention et d'impartialité eût suffit pour qu'on s'aperçût que c'était l'ancien Traducteur qui parlait en cet endroit.

Si les Actes, contenus dans ce Livre, n'étaient pas comme le voudraient quelques critiques du xviii^e^ siècle, d'un homme des temps Apostoliques, ils seraient inexplicables. Car ils n'auraient pu être composés dans un autre temps, ni par un écrivain d'une époque ultérieure. *D'abord*, ils rapportent des faits, des coutumes, des usages primitifs, inconnus dans les âges subséquents, et que n'aurait pu d'écrire si parfaitement, et encore moins inventer un écrivain des temps moins reculés. *Ensuite*, un Auteur aussi habile, que serait nécessairement l'inventeur des *Histoires Apostoliques*, n'eût jamais pu tomber dans les fautes lourdes et excessivement grossières que dans cette hypothèse, l'on devrait lui attribuer. Peut-on supposer, en effet, qu'un très-habile écrivain, qui se prétend Disciple de Jésus et des Apôtres ; — qui quoique d'une époque éloignée de celle de Notre-Seigneur ; — décrit si exactement les usages d'un pays et d'un âge à lui inconnus, indiquera maladroitement, que son propre Livre a déjà été traduit par Eutrope du i^er^ siècle, et par Jules Africain du iii^e^ siècle ? Comment une telle pensée aurait-elle pu même lui venir à l'esprit, en composant son ouvrage ? ouvrage qui n'était pas encore fait, et à la traduction duquel il n'était pas naturel qu'il pensât dans ce moment ? Cela est-il possible dans un homme très-intelligent et très-prudent, qui voudrait tromper ? — Pour commettre une bévue de cette

[1] Voir du Saussay, év. de Toul, *de gl. B. Andr.*, *l.* iii, *p.* 102.

force, qui devait nécessairement rendre à jamais impossible la foi en son livre, il faudrait avoir perdu le sens. Mais l'Auteur des *Histoires Apostoliques* est loin d'avoir perdu le jugement ; il prouve la supériorité de son intelligence et de sa science, par la rédaction générale de son Livre, par l'exactitude de son récit, que nous pouvons très-souvent comparer avec d'autres histoires généralement reconnues pour très-authentiques. — Enfin, il est hors de doute que celui qui a interpolé dans *Abdias* les noms de ses traducteurs, *Eutropius et Julius Africanus*, est le même qui a interpolé (de bonne foi) les noms de *S. Clément* et de *S. Hégésippe*, de même que le passage de ce dernier. Ces deux interpolations ne furent, tout d'abord, que des annotations guillemetées ; mais, dans la suite, elles ont passé dans le texte même. Les transcripteurs n'attachaient pas d'importance à ce mélange.

M. Brunet[1], qui s'est spécialement occupé de cet ancien monument ecclésiastique, considérant que plusieurs critiques l'avaient jugé avec trop de sévérité, donne ainsi son sentiment :

« La rigueur de cette appréciation (de Tillemont) n'empêche « pas que l'*Histoire Apostolique* ne soit digne d'être connue « à cause des traditions qu'elle a conservées et où il y a un « fonds de vérité... Des récits merveilleux se trouvent placés « à côté de sentences et de discours empreints de l'esprit le « plus pur du Christianisme ; ces discours sont, sans nul doute, « des fragments de prédication qui remontent à une très-haute « antiquité, et l'on pourrait, à bon droit, y voir la reproduc- « tion de paroles prononcées par les Apôtres eux-mêmes. Sous « ce rapport, et sous celui de la connaissance des opinions ré- « pandues parmi les Chrétiens dans des temps reculés, l'ou- « vrage d'Abdias... est digne d'attention ; il a été trop négligé « par les auteurs modernes. »

[1] M. Brunet, *Encycl. théol. t.* 24, *p.* 14, *ap. Migne*, 1858, *art. Abdias*.

L'un des critiques du XVIIIe siècle[1], qui essaie de le combattre, sans toutefois apporter aucune raison valable, *reconnaît qu'il n'y a peut-être pas un seul des biographes modernes* (et des écrivains anciens, dont le but était de rapporter *les faits des Apôtres*), *qui n'ait beaucoup puisé dans le livre d'Abdias.* Aussi, est-ce un grand sujet d'étonnement de voir un homme isolé tenter, sans motif raisonnable, de faire prévaloir son opinion individuelle sur le sentiment de tous les historiens qui l'ont précédé, et qui, avant lui, avaient mûrement examiné et admis cet ouvrage.

Les Romains, comme les écrivains des autres nations chrétiennes, y ont constamment puisé d'utiles documents. Aussi, ni le pape Gélase, ni aucun Pontife romain, n'ont jamais censuré le livre d'Abdias[2]; l'*Index* du Concile de Trente ne l'a point mis au nombre des livres rejetés[3].

Loin d'avoir proscrit, méprisé cette histoire, l'Eglise Catholique-Romaine en a, au contraire, admis et adopté les relations (du moins quant au fond et à la substance), pour son *Bréviaire* et pour le *Martyrologe Romain*[4].

Nous pourrions rapporter ici beaucoup d'autres témoignages qui font autorité dans l'Eglise, et exposer plusieurs autres raisons d'un grand poids; mais nous aimons mieux renvoyer à l'*introduction* qui est en tête de l'*Histoire des Apôtres*. C'est là que nous offrons un nombre plus considérable de preuves rationnelles et testimoriales, à l'appui du livre traditionnel de ce grand homme des temps apostoliques.

Terminons cette notice biographique en plaçant ici la *Préface de Jules l'Africain*, qui nous donne une idée d'Abdias et de son ouvrage.

[1] *Vidi enim ex recentioribus biographis nullum fere esse, qui multa ex Abdiæ historiis scriptis suis non admiscuerit.* (Ap. Boll., 25 aug., p. 32).

[2] V. du Saussay, *de gl. B. Andr.*, *l.* III, *c.* 2, *n.* 5, *p.* 101, et Baronius, *ibid.*

[3] V. fabrici, *l.* II, *p.* 393.

[4] Vide Breviar. Rom. Martyrol. Rom., ad diem XXI septemb., ad initium et ad finem; et ad diem XXIV augusti, etc.

« Quoique les saints Evangiles et le livre qui a reçu le nom d'*Actes* racontent beaucoup de choses au sujet des miracles opérés par les Apôtres, il nous a paru cependant convenable de recueillir tout ce que nous avons pu trouver des écrits rédigés en langue hébraïque par Abdias, qui avait vu le Seigneur en sa chair, et qui, après avoir suivi les apôtres Simon et Jude en Perse, fut le premier évêque de Babylone, et qui a fait le récit des travaux de chacun des Apôtres, de sorte que la personne qui veut s'en instruire rencontre facilement ce qui concerne celui des Apôtres dont elle a à cœur de connaître les mérites. Beaucoup d'écrits ont été composés par les anciens sur ce sujet, mais il ne nous en est parvenu aucun, si ce n'est les monuments de leur martyre; ce que nous regardons comme étant d'un grand prix, sachant qu'il est écrit : *O Dieu, vos amis sont dignes d'être honorés!* (Ps. 139, 17.) S'il en est qui ont montré aux peuples des miracles plus grands que ceux que d'autres ont accomplis, il ne faut pas l'attribuer à la fragilité humaine, mais reconnaître humblement que Jésus-Christ Notre-Seigneur opère seul ce qu'il veut, en habitant dans ses Apôtres, par la bonne volonté et la pureté des sentiments, comme l'a dit le Prophète : *J'habiterai en eux et je marcherai en eux, et je serai leur Dieu.* (Ezéch. 37, 27.) C'est donc au nom de Jésus-Christ, Fils de Dieu Tout-Puissant, que nous avons traduit en langue latine et divisé en dix livres ce qu'Abdias, évêque de Babylone, qui avait été ordonné évêque par les Saints Apôtres, a écrit en langue hébraïque touchant leur histoire, et ce qu'Eutrope, disciple d'Abdias, avait fait passer dans la langue grecque, nous avons toujours voulu rendre gloire à Dieu le Père, par son Fils unique, Notre-Seigneur et notre Rédempteur, dans l'Esprit-Saint qui éclaire nos âmes, et maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen. »

VI MAI.

S. ÉVODE,

L'un des 72 Disciples ;
Témoin immédiat des prodiges de Jésus ;
Prédicateur de l'Evangile, compagnon des Apôtres,
Martyr de Jésus-Christ.

VI SEPTEMB.

S. ONÉSIPHORE,

L'un des premiers et des Septante Disciples ;
Egalement témoin des faits évangéliques ;
Evêque de Coronée, en Béotie ;
Martyr de Jésus-Christ[1], avec

VI SEPTEMB.

S. PORPHYRE,

Son serviteur, en Asie, dans l'Hellespont.

On lit dans le Martyrologe Romain et dans celui d'Usuard :

« Le 6 mai, à Antioche, S. Evode, qui, ordonné premier « évêque de cette ville par l'apôtre S. Pierre, comme l'écrit « S. Ignace au peuple d'Antioche, y termina sa vie par un glo- « rieux martyre[1]. »

S. Adon s'exprime ainsi sur le même Disciple :

« S. Evode fut ordonné évêque d'Antioche par les Apôtres. « C'est de lui que S. Ignace fait mention dans son épître à « l'Eglise d'Antioche, quand il dit :

« *Vous êtes les disciples de Pierre et de Paul : ne perdez*

[1] Similia habent cum plurimis Martyrologiis Mss. Notkerus, Bellinus, Grevenus, Maurolycus, Molanus, Galesinius, Canisius, Ribadeneira et alii. — Petrus o Natalibus, Bolland. — (S. Dorothée.)

« *point le dépôt sacré qu'ils vous ont confié. Souvenez-vous* « *du Bienheureux Evode, votre pasteur, que les Apôtres or-* « *donnèrent pour en faire votre premier Pontife. Ne soyons* « *point la honte de notre Père ; mais soyons ses dignes fils ;* « *ne nous conduisons point à son égard comme des enfants* « *d'adultère.* Il fut martyrisé à Antioche, dont l'Eglise lui était confiée, et il fut inhumé dans cette ville. »

A S. Evode les Grecs joignent S. Onésiphore, et en font la fête le 29 avril.

« Ces deux hommes apostoliques, disent-ils, étaient du « nombre des Septante[1] Disciples : S. Paul en fait mention « dans ses épîtres. S. Onésiphore fut évêque de Colophon[2]. « S. Evode fut placé par S. Pierre sur le siége d'Antioche.

« Tous deux affrontèrent un grand nombre de périls et « d'épreuves, convertirent à la foi chrétienne une foule de « Gentils, et allèrent enfin recevoir des mains du Seigneur « leur juste récompense. »

Le Synaxaire oriental dit pareillement :

« Le même jour on fait mémoire des saints apôtres Evode « et Onésiphore. Ce saint apôtre Evode fut créé évêque de la « Grande Antioche après S. Pierre, et se trouve mentionné « dans les épîtres de S. Paul. Il a brillé avec éclat parmi les « Septante[3] Disciples de Jésus, et il a été l'un des hérauts les « plus distingués de la parole évangélique... Il demeure dans

[1] La *chronique d'Alexandrie* le compte pareillement au nombre des septante-deux Disciples.

[2] Les Ménées au 29 avril le font aussi évêque de Colophon, en Asie. Selon S. Dorothée et Canisius, il fut évêque de Coronée, en Béotie. Baronius parle de son martyre. Les Grecs disent qu'il fut du nombre des 72 Disciples. Il servit beaucoup l'Eglise en Asie ; de là il vint à Rome, où il chercha S. Paul, et après l'avoir trouvé en prison, il l'assista de tout son pouvoir. C'est pourquoi l'apôtre dans ses épitres lui souhaite la bénédiction de Dieu.

[3] S. Ignace d'Antioche, dans son épitre aux Philadelphiens, dit également qu'Evode était du nombre des 72 disciples du Christ, et ajoute qu'il mena une vie sainte et qu'il garda le célibat. — *Vide Boll.* 15 *julii, t.* 4, *p.* 8.

« les tabernacles éternels au milieu du chœur illustre des pré-
« dicateurs de la foi, avec l'apôtre Onésiphore. »

S. Dorothée et S. Hippolyte rangent S. Evode au nombre des 72 Disciples, et disent également qu'il fut évêque d'Antioche. Il fut chargé du gouvernement de cette Eglise vers l'an 42 de Jésus-Christ, et, selon quelques auteurs, ce fut dans la douzième année de l'empire de Néron, vers la soixante-septième de Jésus-Christ, qu'il remporta la couronne du martyre.

« Le 6 septembre, dans l'Hellespont, S. Onésiphore, dis-
« ciple des Apôtres, dont parle saint Paul à Timothée, qui, y
« ayant été cruellement flagellé en même temps que Porphyre,
« par ordre du proconsul Adrien, et traîné ensuite par des
« chevaux fougueux, rendit son âme à Dieu. » (*Martyrol. Rom.;* Petrus de Natalibus, *episc. liv. 8. c. 43;* Menæa, etc.)

Le Ménologe de l'empereur Basile dit que Onésiphore était allié à la famille de l'impératrice Tryphène; qu'il était originaire et habitant de la ville d'Icône, où il reçut dans sa maison le grand Apôtre, et reçut, en échange de la généreuse hospitalité qu'il lui offrit, le bienfait de la foi et du baptême. Il faisait de grandes largesses aux pauvres et assista S. Paul dans ses fers, le comblant de soins et de consolations, comme cet Apôtre le rappelle avec effusion dans sa deuxième lettre à Timothée, c. 1, v. 16, en ces termes :

Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la famille d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent soulagé, et qu'il n'a point rougi de mes chaînes; mais qu'étant venu à Rome, il m'a cherché avec grand soin, et m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse la grâce de trouver miséricorde devant lui en ce dernier jour : car vous savez mieux que personne combien d'assistances il m'a rendu à Ephèse.

On le saisit avec son serviteur Porphyre; comme il refusait de sacrifier aux dieux et de renoncer à Jésus-Christ, on les étendit d'abord l'un et l'autre sur des grils enflammés, on les flagella, on leur brûla les membres, mais l'assistance de Dieu

et la vue des biens éternels les soulagèrent dans ces supplices, et les garantissaient contre la douleur. Cette vue excita la rage des impies; ils attachèrent alors les Saints à des chevaux indomptés, chargèrent des soldats de les traîner ainsi parmi les ronces, les pierres et les épines. Ce fut au milieu de ce tourment qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu. Les Chrétiens recueillirent secrètement leurs reliques précieuses et les ensevelirent en rendant à Dieu des actions de grâces[1]. »

[1] Martyrol. Rom., Bedæ, Usuardi, Adonis, et aliorum. — Acta S. Teclæ. — Menologia. — Baron. — *an* 47, *n.* 4, *et an.* 59, *n.* 8. — Acta SS 6 septembr. p. 663.

S. EPAPHRODITE,

L'un des 72 disciples;
Témoin des faits de Jésus-Christ et prédicateur de l'Evangile;
Compagnon de S. Paul et des Apôtres;
Institué par S. Pierre, évêque de Terracine, puis de Philippes, et ensuite d'Andrana;
Martyr de Jésus-Christ.

A Petro præfectus Epaphroditus ovili colligit errantes, et auget oves.
(Brantius episc.)

« A Terracine, dit le Martyrologe Romain, Saint Epaphro-
« dite, Disciple des Apôtres, et qui fut ordonné évêque de
« cette ville par l'Apôtre S. Pierre. »

Selon le Ménologe Oriental, publié par le cardinal Sirlet[1], et suivant *la Chronique d'Alexandrie, S. Epaphrodite* était du nombre des 72 Disciples de Jésus, et il y est compté avec Sosthène, Apollon, Céphas, Tychique, César, Onésiphore.... ; S. Dorothée, les Grecs dans le Ménologe de l'empereur Basile, écrit au x^e^ siècle, le comptaient pareillement au nombre des Septante, et le joignent aux Disciples qui viennent d'être nommés.

« L'Apôtre Sosthène, dont parle S. Paul, fut évêque de
« Colophon, Apollon, de Césarée. Tychique, mentionné aussi
« dans les épîtres de S. Paul, fut le successeur de Sosthène au
« siége de Colophon. César, mentionné aussi dans S. Paul,

[1] Menol. card. Sirleti ad diem VII decembris : *commemoratio SS. ex numero Septuaginta, Sosthenis, Apollo... Illi omnes, cum bene rexissent Ecclesias suas, multa pro Christo perpessi consommati sunt.*

« fut évêque de Coronée (ville du Péloponnèse) et *Epaphro-*
« *dite*, dont parle S. Paul dans sa lettre aux Philippiens, le
« fut de l'Eglise d'Adriana (ou Andrana, Andraca[1], ville de la
« Thrace). Tous ces Disciples, après avoir sagement gouverné
« la République Chrétienne, rempli avec zèle les fonctions de
« leur charge pastorale, souffert un grand nombre de tribula-
« tions et de persécutions dans l'administration des Eglises,
« rendirent leurs âmes à Dieu, et lui offrirent avec joie, le
« sacrifice de leurs vies[2]. »

Divers auteurs[3] disent que *S. Epaphrodite* fut institué évêque de Terracine par S. Pierre, dans le temps que cet Apôtre, après avoir séjourné à Rome et y avoir fondé une église, ordonna S. Lin, évêque, pour la gouverner en sa place, et vint ensuite à Terracine, dans la campagne de Rome, de là à Sirmium, ville d'Espagne. Ce disciple fut transféré à divers siéges. Il fut aussi évêque de Philippes, puis d'Andrana, en Thrace. Il quitta le siége de Terracine pour venir à Philippes, dont les habitants, déjà évangélisés par S. Paul, avaient une grande affection pour cet Apôtre. A cette époque, ils lui renouvelèrent les marques de leur attachement, en usant à son égard d'une grande libéralité. Car pendant qu'il était prisonnier à Rome pour Jésus-Christ, ils lui envoyèrent *Epaphrodite*, leur Apôtre, c'est-à-dire[4], leur évêque, tant pour lui porter des secours d'argent, que pour l'assister de sa personne en leur nom. Il le fit en s'exposant à de grands dangers : ce qui lui causa une maladie qui le réduisit à l'extrémité et l'obligea de demeurer longtemps à Rome. Les Philippiens surent sa maladie et en furent très-affligés. C'est pourquoi lorsqu'il fut

[1] Baronius, *ad an.* 60, *n.* 2, place cette ville dans la Syrie, et l'appelle *Hadria* ou *Adriana*. Item S. Dorothæus, *in synopsi*.

[2] Tout ce qui est dit ici de S. Epaphrodite se trouve aussi dans les anciens Synaxaires des Grecs, dans Maxime de Cythère, etc.

[3] Métaphraste *in serm. in natale Apost. die* 29 *junii*, Lipomanus, Surius, Baronius.

[4] Theodoret, *in Philipp.*

guéri, il se hâta de retourner à Philippes (l'année suivante). S. Paul lui remit alors une lettre pour les Philippiens[1] adressée *aux évêques et aux diacres de Philippes*, ou réunis à Philippes. Dans cette épître il fait ainsi l'éloge de S. Epaphroldite :

« *J'ai cru qu'il était nécessaire de vous envoyer mon frère Epaphrodite, qui est mon aide dans mon ministère, et mon compagnon dans mes combats ; qui est votre Apôtre, et qui m'a servi dans mes besoins.*

Car il désirait de vous voir tous ; et il était fort en peine de ce que vous aviez su sa maladie. Il a été, en effet, malade jusqu'à la mort, mais Dieu a eu pitié de lui, et non-seulement de lui, mais aussi de moi, afin que je n'eusse pas affliction sur affliction.

C'est pourquoi je me suis hâté de vous l'envoyer, pour vous procurer la joie de le revoir, et pour me tirer moi-même de la peine.

Recevez-le donc, avec toute sorte de joie, en Notre-Seigneur, et honorez de telles personnes.

Car il s'est vu tout proche de la mort pour avoir voulu servir à l'œuvre de Jésus-Christ, exposant sa vie, afin de suppléer par son assistance à celle que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes.

Et plus loin, au chapitre IV, le même Apôtre ajoute :

Or vous savez, mes frères de Philippes, qu'après avoir commencé à vous prêcher l'Evangile, ayant depuis quitté la Macédoine, nulle autre église ne m'a fait part de ses biens, et que je n'ai reçu que de vous seuls, qui m'avez envoyé deux fois à Thessalonique de quoi satisfaire à mes besoins.

Ce n'est point que je désire vos dons : mais je désire le fruit que vous en tirez, qui augmentera le compte que Dieu tient de vos bonnes œuvres.

[1] Philip. II, 25.

Or, j'ai maintenant tout ce que vous m'avez envoyé, et je suis dans l'abondance. Je suis rempli de vos biens que j'ai reçu d'Epaphrodite, comme une oblation d'excellente odeur, comme une hostie que Dieu accepte volontiers, et qui lui est agréable.

C'est après avoir gouverné l'Eglise de Philippes, que S. Epaphrodite alla prêcher en Thrace, y fonda des chrétientés, et fut évêque d'Andrana.

S. URBAIN,

L'un des Témoins immédiats de Jésus-Christ;
L'un des Septante Disciples;
Compagnon des Apôtres;
Evêque de Macédoine;
Martyr à Thessalonique, avec plusieurs Disciples.

Les Eglises Orientales[1] joignent *S. Urbain*, *S. Apelles*, et *S. Amplias*, et les mettent tous trois au nombre[1] des Septante Disciples, et des martyrs primitifs dont ils possèdent les reliques à Constantinople. Ils témoignent que S. Apelles fut évêque d'Héraclée, et que S. Urbain, ordonné par l'Apôtre S. André, fut institué évêque de Macédoine[2]. Il est certain que S. Urbain était le compagnon des travaux de S. Paul, et Appelles un disciple fidèle et éprouvé de Jésus-Christ, titres qu'Origène et S. Jérôme relèvent beaucoup. Dans son épître aux Romains, S. Paul salue S. Urbain en ces termes :

Salutate Urbanum adjutorem meum in Christo Jesu[3].

Outre les secours qu'il prêta dans le ministère au grand Apôtre, il remplit avec zèle à Thessalonique, en Macédoine, les fonctions épiscopales.

Aussi, ce fut dans cette ville qu'il s'attira la jalousie et la haine des Païens qui s'efforçaient d'empêcher la ruine de l'ido-

[1] Menæa, S. Doroth. et S. Hippolyt., *de* 72 *Disc.*, ap. Baron. *an.* 58. *n.* 56 ; — Chronicon Alexandrinum, *in SS. PP. Bibliotheca*, *tom.* XV, *p.* 60

[2] Ibid.

[3] Rom., XV, 10.

lâtrie. Il fut martyrisé le 2 avril avec les Saints Disciples des Apôtres, dont les noms suivent :

SS. THÉODOLUS,
AGATOPHUS,
MASTÉSUS,
PUBLIUS,
VALÉRIUS,
ET 3 AUTRES,
JULIEN,
PROCULUS,
CAIUS,
AGAPITE,
DENYS,
CYRIAQUE,
ZONISUS.

} Tous martyrs à Thessalonique en Macédoine[1].

Les Chrétiens d'Orient, dans leurs Ménées[2], témoignent qu'ils possèdent, dans l'Eglise de Constantinople, les reliques de S. Urbain avec celles de S. Amplias et de S. Narcisse, deux hommes apostoliques, aussi du nombre des 72 Disciples.

Le Martyrologe Romain en parle en ces termes :

« La veille des Calendes de novembre (ou le 31 octobre) « *S. Amplias, S. Urbain, S. Narcisse*, dont parle l'apôtre « S. Paul dans son épître aux Romains[3]. Pendant qu'ils annon- « çaient l'Evangile de Jésus-Christ, ils ont été mis à mort par « les Juifs et par les Gentils. »

Les Eglises d'Orient célèbrent le même jour la fête de ces Saints Apôtres, martyrs. S. Dorothée, S. Hippolyte, martyr, cités par Baronius[4], marquent que S. Amplias a été évêque d'Odyssa, ou Odyssopolis, en Mésie, S. Urbain, évêque en Macédoine, et S. Narcisse, d'abord évêque d'Athènes, puis évêque de Patras.

[1] Vide Acta SS. ad 2 apr. diem, ex Martyrologiis Hieronomianis.
[2] Menæa, v, p. 88. 2.
[3] Rom., xvi.
[4] Baron. *an.* 58, *n.* 56.

S. LAZARE,

Le Châtelain de Béthanie ;
L'hôte et l'ami de Jésus ;
Le témoin et l'objet de ses miracles ;
Son fidèle disciple et ministre ;
Prédicateur intrépide et infatigable de son Evangile, attestant par l'effusion de son sang, la vérité de la foi de Jésus-Christ ;
Evêque de Marseille.

S. *Lazare*, ou *Eléazar*, frère de Marie Madeleine et de Marthe, demeurait avec ses sœurs à Béthanie, près de Jérusalem[1] ; et Jésus-Christ lui faisait l'honneur d'aller quelquefois loger chez lui, lorsqu'il venait dans cette ville. Il l'aimait, et l'appelait son ami.

Un jour[2] que Jésus était avec ses Apôtres au-delà du Jourdain, Lazare tomba malade ; et ses sœurs en donnèrent avis au Sauveur, en lui faisant dire :

— Seigneur, celui que vous aimez, est malade.

— Jésus répondit :

— Cette maladie ne va point à la mort ; mais elle n'est que pour la gloire de Dieu et pour celle de son Fils.

Il demeura encore deux jours au même endroit, et il dit à ses Disciples :

— Notre ami Lazare est endormi ; mais je m'en vais le réveiller.

[1] Selon S. Antonin, archev. de Florence, il était juif d'origine, d'une famille distinguée par sa noblesse et par ses richesses. Son père se nommait *Syrus*, et sa mère *Eucharie*. (S. Anton. 2 *parte*.)

[2] S. Jean. XI. 1-45.

— Seigneur, lui répondirent ses Disciples, s'il dort, il sera guéri.

Mais Jésus entendait parler de sa mort ; au lieu qu'ils crurent qu'il leur parlait du sommeil ordinaire. Jésus leur dit donc alors clairement :

— Lazare est mort... Et je me réjouis pour vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui.

Jésus, étant arrivé, trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau. Et comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, il y avait quantité de Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison. Alors Marthe dit à Jésus :

— Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous demanderez.

— Votre frère ressuscitera, lui répondit Jésus.

— Je sais, dit Marthe, qu'il ressuscitera en la résurrection qui se fera au dernier jour.

Jésus lui répartit :

— Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra pas pour toujours. Croyez-vous cela ?

— Oui, Seigneur, lui répondit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu Vivant, qui êtes venu dans ce monde.

Peu de temps après, Marie vint aussi trouver Jésus, qui n'était pas encore entré dans le village, elle se jeta à ses pieds en répandant des larmes, et lui dit :

— Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Jésus, voyant qu'elle pleurait, et que les Juifs qui étaient venus avec elle, pleuraient aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même :

— Où l'avez-vous mis ? leur demanda-t-il :

— Seigneur, lui répondirent-ils, venez, et voyez !

Alors Jésus pleura. Et les Juifs dirent entre eux :

— Voyez comme il l'aimait ! — Mais il y en eut aussi quelques-uns qui dirent :

— Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ?

Jésus, frémissant donc de nouveau en lui-même s'approcha du sépulcre, avec ses Disciples : c'était une grotte et on avait mis une pierre par dessus.

— Otez la pierre, leur dit Jésus.

Marthe, qui était sœur du mort, lui dit :

— Seigneur il sent déjà mauvais ; car il y a quatre jours qu'il est là.

— Ne vous ai-je pas dit, lui répondit Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ?

Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus, levant les yeux en haut, rendit grâce à son Père de ce qu'il l'exauçait toujours, puis il cria d'une voix forte :

— Lazare, sortez dehors !

Et à l'heure même le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Alors Jésus leur dit :

— Déliez-le, et le laissez aller.

Plusieurs donc d'entre les Juifs, qui étaient venus voir Marie et Marthe, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais d'autres allèrent rapporter ce fait aux Pharisiens. Les prêtres voyant le grand bruit que faisait ce miracle opéré aux portes de Jérusalem, résolurent de faire périr Jésus. Or Jésus, sachant leurs mauvaises dispositions, se retira à Ephrem, sur le Jourdain, en attendant les moments marqués dans les desseins éternels du Père Céleste.

Six jours avant Pâques, Jésus vint de nouveau à Béthanie, où il avait ressuscité Lazare. On lui apprêta là à souper.

Marthe servait. Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui, et Marie ayant pris une livre d'huile de parfum d'un grand prix, le répandit sur les pieds du Sauveur. Les Juifs voyant que la résurrection de Lazare avait fait une grande impression dans l'esprit du peuple, prirent la résolution de le faire mourir, aussi bien que Jésus-Christ ; comme si le Sauveur qui l'avait ressuscité mort, ne pouvait pas aussi le ressusciter tué. Ils exécutèrent leur mauvais dessein à l'égard de Jésus ; mais quant à Lazare l'Histoire Sainte ne nous dit plus rien. — Recourons maintenant aux monuments traditionnels. — S. Epiphane dit que la tradition était que Lazare avait trente ans, lorsqu'il fut ressuscité par Jésus, et qu'il vécut encore trente ans. De sorte qu'il serait mort vers la LXIII^e^ année de l'Ere Chrétienne.

La tradition la plus communément suivie au sujet de l'emploi des trente dernières années de la vie de S. Lazare, est celle qui se trouve consignée dans le Bréviaire Romain[1] au 29 juillet. Elle porte que, après l'ascension de Notre-Seigneur, les Juifs se saisirent de Lazare, de ses sœurs Marie et Marthe, de Marcella leur servante, de Maximin, l'un des 72 Disciples, qui avait baptisé toute cette famille, de Joseph d'Arimathie, et de quelques autres chrétiens ; qu'ils les mirent sur un frêle navire, prêt à faire naufrage, et qu'ils les exposèrent, sans voile et sans rame, à la merci des flots, sur la Méditerranée, pour y trouver une mort certaine ; mais que, par une conduite particulière de la Providence, le vaisseau vînt aborder à Marseille, sans avoir éprouvé aucun accident. Les Marseillais, les habitants d'Aix, et les populations circonvoisines, furent frappés d'un tel prodige, de même que de la doctrine que Lazare et ses compagnons prêchaient dans ces lieux. Ces peuples crurent

[1] Brev. Rom. fête de S^te^ Marthe, 29 juillet. — Ce sujet est représenté sur les anciens vitraux de nos églises, notamment sur ceux de la Madeleine de Troyes. — Les faits de S. Lazare sont en partie contenus dans les actes de S^te^ Marthe, de S^te^ Madeleine, de S. Maximin.

en Jésus-Christ : Lazare fut évêque de Marseille, et Maximin de la ville d'Aix. Marie-Madeleine, après avoir travaillé avec sa sœur à la conversion du midi des Gaules, se retira dans une grotte d'une haute montagne, et s'y livra, pendant trente ans, avec d'autres compagnes, à la contemplation des choses divines, entendant fréquemment les Anges célébrer la gloire de Dieu, et jouissant des ineffables consolations du ciel. — Lazare, après avoir été évêque de Marseille et avoir gouverné cette église durant (30 ou) 50 ans, y consomma sa carrière par le martyre. Sa fête est marquée au XVII décembre[1], en ces termes :

« A Marseille, en France, S. Lazare, évêque (de cette ville), « que l'Evangile dit avoir été ressuscité par notre Seigneur. »

On croit communément que cet intime ami du Sauveur, était l'un des 72 Disciples[2], et qu'au milieu de ses richesses[3] il suivait les règles de la vie Apostolique. Cédrénus marque que l'empereur Léon VI fit construire en son honneur, à Constantinople, une église remarquable par sa beauté.

[1] Martyrol. Rom. 17 décembre. Beda, Usuard., Ado, cæterique recentiores.

[2] Riccioli, Ribadeneira, Dr Du Val, Dr Sepp., *Vie de Jésus-Christ*. — Voir *Annales de Philosoph., chr. n.* 97, *p.* 7, sur toute cette tradition.

[3] Les Rabbins parlent d'un certain R. Lazare, faisant beaucoup d'aumônes, célèbre par son hospitalité, et qui offre beaucoup de traits de ressemblance avec S. Francois d'Assise (Sepp., *Vie de Jésus-Christ*, *t.* 1, *p.* 306, 307). On lit dans le *Pea de Jérusalem*, fol. 21, 2, que le R. Lazare étant entré un jour dans sa maison, et ayant demandé ce qu'il y avait de nouveau, on lui répondit : — « Plusieurs personnes sont venues ici, et après avoir bu et mangé, elles ont prié pour vous. » — « Ce n'est pas là, *dit-il*, une bonne récompense. » D'autres vinrent une autre fois, et après qu'on leur eut servi à boire et à manger, ils répondirent par des injures à ce témoignage de bienveillance. Lazare dit alors : — « Voilà ce que j'appelle une bonne récompense. » — Le nom de Marthe se trouve très-fréquemment dans les ouvrages des Rabbins.

Documents généraux sur l'Apostolat de Lazare, et de ses Compagnons dans les Gaules.

S. LAZARE, XVII DÉCEMB.

Disciple et ami de Jésus-Christ,
L'un des 72 Disiples, et évêque de Marseille;

Ste MARTHE ET Ste MADELEINE, XXIX JUILLET ET XXII JUIL.

Ses Sœurs;

S. MAXIMIN, VIII JUIN.

Un des 72 Disciples de Jésus-Christ, évêque d'Aix ;

S. MARTIAL, XXX JUIN.

Un des 72 Disciples de Jésus-Christ, évêque de Limoges ;

S. TROPHIME, XIV AVRIL.

Evêque d'Arles.
Tous Témoins de Jésus-Christ, et Apôtres dans la Gaule méridionale.

L'ancienne et perpétuelle tradition nous apprend que le Christianisme a été introduit dans la Gaule méridionale par S. Lazare, premier évêque de Marseille ; par ses deux sœurs, Ste Marthe et Ste Marie-Madeleine ; et par S. Maximin, un des 72 Disciples, premier évêque d'Aix ; que, sous l'empereur Claude, S. Pierre envoya dans les Gaules, accompagnés d'autres missionnaires, les sept évêques suivants :

S. Trophime d'Arles,
S. Paul de Narbonne,
S. Martial de Limoges,
S. Austremoine de Clermont,
S. Gratien de Tours, et
S. Valère de Trèves.

Selon la même tradition, plus tard, le pape S. Clément, disciple et successeur de S. Pierre, y envoya S. Denys l'aréopagite, qui fut le premier évêque de Paris. De son côté, S. Epiphane dit que S. Crescent, associé aux travaux de S. Paul, vint dans le même temps prêcher l'Evangile dans les Gaules. D'après S. Isidore de Séville, l'Apôtre S. Philippe vint évangéliser le même pays durant quelque temps. C'est pour cela que, dès l'année 190, S. Irénée, évêque de Lyon, prouvait la vérité de la foi catholique par l'unanimité de la tradition dans toutes les églises du monde, parmi lesquelles il met les églises établies chez les Celtes ou Gaulois, pays alors divisé par l'empereur Auguste en quatre grandes régions : Narbonne, Lyon, Belgique, Aquitaine. Suivant l'antique et universelle tradition, la première introduction du Christianisme dans les Gaules avait eu lieu par la prédication des hommes apostoliques prénommés.

Vers la fin du xvii^e^ siècle, à la suite et sur l'autorité de Launoy, docteur suspect et téméraire, un certain nombre d'écrivains, plus ou moins infectés de jansénisme, se faisant les échos les uns des autres, avancèrent et soutinrent que cette constante et commune tradition sur la première introduction du Christianisme dans nos contrées occidentales, était fausse et inventée depuis le x^e^ siècle. Des catholiques mêmes, sans y regarder de plus près, répétèrent ce qu'ils entendaient dire. Ce devint dès lors l'opinion dominante en France. On se mit à changer la tradition des Bréviaires et des Missels, tant à Paris que dans d'autres diocèses. S^te^ Marie-Madeleine ne resta plus une et la même; elle fut divisée en trois personnes : la femme

pécheresse et pénitente ; Marie, sœur de Lazare, et enfin Marie-Madeleine, de laquelle le Sauveur avait chassé sept démons. L'arrivée de Lazare et de ses deux sœurs en Provence fut déclarée non avenue. La mission apostolique des sept premiers évêques fut retardée de plus de deux siècles. Le tout, parce que tel était l'avis de Launoy et de ses pareils, qui marchaient plus ou moins dans la voie protestante. Cependant l'église romaine, et dans son Bréviaire, et dans son Missel, et dans son Martyrologe, et dans ses écrivains les plus approuvés, conservait l'ancienne tradition, d'ailleurs si honorable pour la France.

En 1848, un prêtre français, l'abbé Faillon, de la congrégation de Saint-Sulpice, démontra par une foule de monuments inédits ou peu connus, que l'Eglise Romaine avait raison, et que les liturgistes français ont eu tort de bouleverser aussi précipitamment leur liturgie et tradition ancienne, sur des autorités et des arguments plus minces les uns que les autres.

Il prouve d'abord que S^te^ Marie-Madeleine, Marie, sœur de Lazare, et la pécheresse pénitente, sont une seule et même personne. Il le prouve par la tradition primitive, perpétuelle et générale des Grecs et des Latins. Chez les Grecs, sauf deux ou trois Pères, qui, en passant, admettent ou supposent plusieurs personnes, l'unité a été reconnue et enseignée par tous les autres, notamment par ceux qui ont traité la question d'une manière plus expresse : Tels Ammonius Saccas, maître d'Origène, dans son *Harmonie des Evangiles*, et Eusèbe de Césarée, dans ses *Canons Evangéliques*, traduits par S. Jérôme. Origène est le premier qui imagina plusieurs femmes au lieu d'une seule. Encore n'est-il pas bien d'accord avec lui-même. Mais le sentiment ancien et commun des Pères et des interprètes n'admet qu'une seule femme. Ainsi, S. Ephrem, diacre de l'église d'Edesse, en Syrie (380), dit positivement que la pécheresse pénitente, Marie, sœur de Lazare, et Marie-Madeleine, possédée de sept démons, c'est une seule et même per-

sonne, qui, après une vie scandaleuse, mérita d'être associée aux Apôtres et aux Evangélistes, pour annoncer la résurrection du Sauveur.

L'auteur, après avoir solidement réfuté Launoy, dont les raisons n'étaient fondées que sur des méprises plus ou moins grossières, en vient aux *monuments écrits et autres*[1], qui prouvent *l'apostolat des Saints Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, ainsi que de S. Maximin, des Saintes Marie, Jacobé et Salomé, en Provence.* En voici la série publiée de nos jours :

1° Une ancienne vie de Ste Madeleine, écrite au Ve ou VIe siècle, et transcrite textuellement dans une autre plus étendue[2], composée au IXe par S. Raban Maur, archevêque de Mayence, lesquelles toutes confirment de point en point la tradition vivante.

2° L'auteur produit, comme monuments plus anciens encore que ces vies écrites, divers tombeaux de la crypte de Ste Madeleine : d'abord celui de S. Maximin. Il montre que ce tombeau confirme la vérité de l'ancienne *Vie*, et prouve que, dès les premiers siècles, et probablement avant la paix donnée à l'Eglise par Constantin, les Chrétiens de Provence honoraient S. Maximin, leur Apôtre, comme l'un des 72 Disciples du Sauveur.

3° A ce tombeau, il joint celui de Ste Madeleine, qui confirme aussi la vérité de l'ancienne *Vie* et prouve que, dès les premiers siècles de l'Eglise, les Chrétiens de Provence croyaient posséder et honoraient en effet le corps de Ste Madeleine, la même dont l'Evangile fait mention.

4° Il montre que, longtemps avant les ravages des Sarrasins en Provence, la Sainte-Baume était honorée comme le lieu de la retraite de Ste Madeleine.

5° Qu'avant les ravages de ces barbares, on honorait à Aix

[1] *Deux volumes in-quarto, chez Migne.*

[2] Rabanus, *tom.* VI, *p.* 1433-1493. — *ed. Migne.*

l'oratoire de Saint-Sauveur comme un monument sanctifié par la présence de S. Maximin et de Ste Madeleine, et qu'en effet c'est à ces Saints Apôtres qu'on doit en attribuer l'origine.

6° Que les Actes du martyre de S. Alexandre de Brescia, en Italie, prouvent que, sous l'empire de Claude, S. Lazare était évêque de Marseille et S. Maximin, évêque d'Aix.

7° Qu'avant les ravages des Sarrasins, le corps de S. Lazare, ressuscité par Jésus-Christ, était inhumé à Marseille, dans l'église de Saint-Victor, et qu'on est bien fondé en attribuant l'origine des cryptes de cette abbaye au même S. Lazare, premier évêque de Marseille.

8° Que la prison de Saint-Lazare, à Marseille, est un monument antique qui confirme l'apostolat et le martyre de ce Saint.

9° Que le tombeau de Ste Marthe, à Tarascon, était en très-grande vénération au Ve et au VIe siècles; que Clovis Ier, étant attaqué d'une maladie, s'y rendit lui-même et y obtint sa guérison.

10. Qu'avant les ravages des Sarrasins, Ste Marthe était honorée comme l'apôtre de la ville d'Avignon.

11. Que les démêlés au sujet de la primatie d'Arles n'ont rien de contraire à l'apostolat de nos Saints, et que les archevêques d'Arles, au lieu de réclamer contre cette même croyance, l'ont expressément reçue et confirmée.

12. Que l'apostolat de S. Lazare, de Ste Marthe et de Ste Marie-Madeleine est confirmé par les plus anciens Martyrologes d'Occident.

13. Qu'au commencement du VIIIe siècle, les Provençaux cachèrent les reliques de leurs Saints Apôtres pour les soustraire aux profanations des Sarrasins, et mirent dans un sépulcre, avec le corps de Ste Madeleine, une inscription de l'an 710, conçue en ces termes : « L'an de la Nativité du Seigneur, « 710, le 6e jour de décembre, sous le règne d'Odoïn, très-« bon roi des Francs, au temps des ravages de la perfide na-

« tion des Sarrasins, ce corps de la très-chère et vénérable « Ste Madeleine a été, à cause de la crainte de ladite perfide « nation, transféré très-secrètement, pendant la nuit, de son sé- « pulcre d'albâtre dans celui-ci qui est de marbre, duquel l'on « a retiré le corps de Sidoine, parce qu'ici il est plus caché. » Comme l'a remarqué le docte Pagi, ce roi des Francs, du nom d'*Odoïn* ou d'Odoïc, n'est autre que le fameux Eudes, duc d'Aquitaine, qu'on trouve appelé quelquefois Odon, quelquefois Otton, Odoïc ou Odoin. Il était de la première dynastie des rois des Francs, dans laquelle nous voyons que tous les princes portaient le titre de roi. D'ailleurs c'est précisément de 700 à 740, pendant que les Francs de Neustrie et d'Austrasie se disputaient à qui serait le maître des rois fainéants, sous le titre de maire du palais; c'est précisément dans cet intervalle que le duc Eudes, Odon, Odoïn ou Odoïc, fut le seul défenseur, et par là même le seul roi de la France méridionale contre les Sarrasins.

Dans la partie subséquente de son ouvrage, l'auteur des *Monuments inédits* expose les principaux faits concernant le culte de chacun de ces saints personnages, depuis les ravages des Sarrasins jusqu'à nos jours.

Quant à la mission des sept évêques dans les Gaules par S. Pierre, sous l'empire de Claude, quoique l'auteur n'ait pas pour but direct de la prouver, il en offre néanmoins des preuves nouvelles et remarquables : d'abord un ancien manuscrit, autrefois à l'église d'Arles, dans lequel sont recueillies les lettres des papes aux archevêques de cette métropole, depuis le pape Zosime jusqu'à S. Grégoire le Grand. Or, immédiatement après les lettres du pape Pélage à Sapaudus, qui mourut en 586, et avant celles de S. Grégoire à Vigile, on lit ce titre peint en vermillon :

Des sept personnages envoyés par S. Pierre dans les Gaules, pour y prêcher la foi.

Et ensuite les paroles suivantes :

Sous l'empereur Claude, l'apôtre Pierre envoya dans les Gaules, pour prêcher la foi de la Trinité aux Gentils, quelques disciples auxquels il assigna des villes particulières ; ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gatien, Saturnin et Valère; enfin plusieurs autres que le bienheureux Apôtre leur avait désignés pour compagnons[1].

Raban Maur, dans sa vie de Marie-Madeleine, parle également de *Trophime* d'Arles, de *Paul* de Narbonne, de *Martial* de Limoges, de *Saturnin* de Toulouse, de *Valère* de Trèves, comme envoyés au temps même des Apôtres[2].

Pour ce qui est de *S. Trophime* en particulier, l'église d'Arles l'a toujours honoré comme un des 72 Disciples et envoyé par S. Pierre. Il est vrai, Grégoire de Tours, qui écrivait sur la fin du VI^e^ siècle, conclut dans un endroit que Trophime et les six évêques furent envoyés sous l'empire de Dèce, en 250; il le conclut des Actes de S. Saturnin, ou plutôt de la date de ces Actes, qui, d'après le bruit public, disent-ils, mettent le consulat de Décius et de Gratus pour l'arrivée de Saturnin à Toulouse, sans mentionner les autres évêques[3]. Mais Grégoire même ne croit pas trop à cette date, ou bien il n'est pas d'accord avec lui-même ; car, dans un autre endroit, il dit que S. Saturnin avait été ordonné par les Disciples des Apôtres, ce qui suppose la fin du premier siècle ou le commencement du second[4].

Mais il existe en faveur de S. Trophime un témoignage antérieur d'un siècle et demi à Grégoire, témoignage bien autrement solennel et authentique : c'est la lettre de dix-neuf évê-

[1] Tom. 2, p. 373 et seqq.

[2] Ibid. p. 293 et 294.

[3] Ibid. p. 349 et suiv.

[4] Ibid. p. 365. Et il dit ailleurs que S. Eutrope, évêque de Saintes (qui fut envoyé à Arles en même temps que les évêques déjà nommés), y vint de la part de S. Clément de Rome, disciple de S. Pierre et des Apôtres. La date du règne de Dèce n'est donc qu'une faute qui s'est glissée dans son histoire. Car en général, et dans le reste, il est d'accord avec la tradition commune et constante de l'Eglise.

ques au pape S. Léon, en faveur de l'église d'Arles, pour le supplier de rendre à cette métropole les priviléges qu'il lui avait ôtés.

« Toute la Gaule sait, *disent-ils,* et la sainte Eglise ro-
« maine ne l'ignore pas, qu'Arles, la première ville des
« Gaules, a mérité de recevoir de S. Pierre, S. Trophime
« pour évêque, et que c'est de cette ville que le don de la foi
« s'est communiqué aux autres provinces des Gaules. »

Dans leur requête, ces dix-neuf évêques voulaient montrer que l'église d'Arles était plus ancienne que celle de Vienne. Mais si S. Trophime n'avait fondé l'église d'Arles qu'au milieu du IIIe siècle, comment tous ces évêques auraient-ils pu lui attribuer une ancienneté plus grande qu'à l'église de Vienne, déjà si florissante dès le second, comme on le voit par la lettre de cette église et de celle de Lyon aux églises d'Asie, sous Marc-Aurèle, l'an 177? Prétendre avec certains critiques, que par ces mots *envoyé par S. Pierre*, les évêques voulaient simplement dire que Trophime avait été *envoyé par le Siége Apostolique,* c'est leur attribuer une niaiserie et méconnaître l'état de la question. Le pape Innocent Ier atteste que tous les évêques des Gaules ont été envoyés par ce siége, c'est-à-dire par S. Pierre ou par ses successeurs. Comment donc les dix-neuf évêques auraient-ils pu conclure de là que l'église d'Arles était plus ancienne que celle de Vienne? Enfin, l'église de Vienne elle-même dément Grégoire de Tours, par le plus savant de ses archevêques, S. Adon. Il dit au 23 janvier de son Martyrologe :

A Arles, fête de S. Trophime évêque et confesseur, disciple des apôtres Pierre et Paul.

Il dit plus au long dans son livre *De la fête des Apôtres :*

Fête de S. Trophime, de qui l'Apôtre écrit à Timothée : J'ai laissé Trophime, malade à Milet. Ce Trophime, ordonné évêque par les Apôtres, à Rome, a été envoyé le premier à Arles, ville de la Gaule, pour y prêcher l'Evangile du Christ; et

c'est de sa fontaine, comme écrit le Bienheureux pape Zosime, que toutes les Gaules ont reçu les ruisseaux de la foi. Il s'est endormi en paix dans la même ville[1].

Ainsi, S. Adon, de Vienne, non-seulement assure que S. Trophime, d'Arles, y a été envoyé comme premier évêque par les Apôtres, mais il le prouve par l'autorité du pape Zosime[2], antérieur de plus d'un siècle à Grégoire de Tours.

Un témoignage plus ancien encore que celui des dix-neuf évêques, et même du pape Zosime, fait voir qu'on ne peut pas s'en rapporter, pour S. Trophime, à l'époque de Grégoire de Tours. Vers l'an 252 ou 253, Faustin, évêque de Lyon, et les autres évêques de la même province, écrivirent au pape S. Etienne et à S. Cyprien de Carthage, contre Marcien, évêque d'Arles, qui, infecté du schisme et de l'erreur de Novatien, s'était séparé de leur communion *depuis longtemps* et refusait l'absolution aux pénitents, même à la mort. S. Cyprien exhorta le pape, au plus tard en 254, à écrire des lettres dans la province pour excommunier et déposer Marcien et le remplacer par un autre.

« *Il y a longtemps*, dit S. Cyprien, qu'il s'est séparé de no-
« tre communion ; qu'il lui suffise d'avoir laissé mourir, *les*
« *années précédentes*, plusieurs de nos frères sans leur don-
« ner la paix. »

Ces expressions *les années précédentes* et *depuis longtemps*, employées au plus tard au commencement de 254, font remon-

[1] Le Martyrologe Romain, au 29 décembre s'exprime pareillement au sujet de S. Trophime.

[2] Voici ce que le pape Zozime, *epist.* 8, écrivait à Hilarius, évêque de Narbonne, en lui faisant savoir que l'évêque d'Arles était le primat, en tant que successeur de S. Trophime :

« Nam Sanctæ memoriæ Trophimus sacerdos quondam Arelatensi
« urbi ab apostolica sede transmissus, ad illas regiones tanti nominis
« reverentiam primus exhibuit, et in alios non immerito ea quam acce-
« perat auctoritate transfudit ; atque hanc ordinandi consuetudinem, et
« pontificium loci illius quem obtinuerat primus et justus custoditum
« usque in proximum tempus, gestis apud nos habitis, multorum con-
« sacerdotum testimoniis approbatur. »

ter naturellement à 250 ou 251, l'époque où Marcien se sépara de ses collègues. Son épiscopat avait dû commencer avant 250. Comment alors supposer, avec Grégoire de Tours, que S. Trophime ne fut envoyé de Rome qu'en 250, sous l'empire de Dèce? Dèce[1], de qui la persécution éclata dès 249 et fut si terrible, que le pape Fabien ayant été martyrisé dès le 20 janvier 250, on fut plus de seize mois sans pouvoir élire un nouveau pape. Et S. Cyprien en donne cette raison : « C'est que « le tyran, acharné contre les pontifes de Dieu, faisait les plus « horribles menaces, moins irrité d'apprendre qu'un rival lui « disputait l'empire, que d'entendre qu'un pontife de Dieu « s'établissait à Rome. » Certainement, on ne comprend guère comment le pape Fabien, martyrisé dès le 20 janvier 250, put envoyer, cette année-là même, sept évêques avec des compagnons dans les Gaules, tandis qu'on le comprend sous l'empire de Claude. Aussi Longueval et Tillemont abandonnent-ils Grégoire de Tours sur l'époque de cette mission, particulièrement pour S. Trophime. Le savant de Marca[2], non-seulement l'abandonne, mais le réfute.

D'après tout cela, on est en droit, avec l'historien Rohrbacher[3], de regarder comme suffisamment prouvé : 1° que S. Trophime, premier évêque d'Arles, y a été envoyé avec plusieurs autres par S. Pierre même ; 2° que les SS. Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, avec S. Maximin, un des soixante-douze disciples, ont été les apôtres de la Provence, S. Lazare, premier évêque de Marseille, et S. Maximin, premier évêque d'Aix ; 3° que S^te^ Marie-Madeleine, la pécheresse pénitente,

[1] Marcien étant généralement regardé comme l'un des successeurs de S. Trophime, il s'en suit que si le premier était évêque à la date marquée par S. Grégoire de Tours, c'est-à-dire à l'an 250, S. Trophime a dû l'être longtemps auparavant. Ainsi le témoignage de S. Cyprien fait voir la faute qui s'est glissée dans le texte de S. Grégoire de Tours.

[2] De Marca, archev. de Toulouse, *epist. ad Henr. de Valois, n.* 15, *ap. Boll.* 30 *junii, p.* 548.

[3] *Hist. univ. de l'Eglise, l.* 26, *t.* 4, *p.* 480 *et suiv.*

et Marie, sœur de Lazare, sont une seule et même personne. Et il serait fort à désirer que, dans chaque église particulière, on fit des travaux semblables sur ses antiquités.

Or, voici comment Raban Maur mentionne, d'après l'ancienne tradition, la mission et l'arrivée des disciples de Jésus-Christ et des Apôtres dans les Gaules.

« Pierre, qui devait quitter l'Orient pour aller à Rome, « désigna, dit-il, des prédicateurs de l'Evangile pour les au- « tres pays de l'Occident, où il ne pouvait se rendre en per- « sonne, et les choisit parmi les plus illustres fidèles et les « plus anciens disciples du Sauveur : pour le pays des Gau- « les, où l'on compte dix-sept provinces, dix-sept pontifes ; « et pour le pays des Espagnes, où l'on compte sept provin- « ces, sept docteurs.

« A la tête de ces vingt-quatre anciens, était le célèbre doc- « teur Maximin, du nombre des soixante-douze disciples du « Sauveur, illustre par le don d'opérer toute sorte de mira- « cles, et le chef de la milice chrétienne après les Apôtres.

« Sainte Madeleine, unie par le lien de la charité à la religion « et à la sainteté de ce disciple, résolut de ne point se séparer « de sa société, quel que fût le lieu où le Seigneur l'appelât... « Quel que fût pour les Apôtres l'attachement de ces vingt- « quatre anciens, ils n'avaient pu garder ceux-ci auprès d'eux « après que la haine des Juifs eût suscité la persécution con- « tre l'Eglise, qu'Hérode eût décapité l'apôtre S. Jacques, jeté « Pierre en prison, et chassé de ses Etats les fidèles. Ce fut « alors, pendant que la tempête de la persécution exerçait ses « ravages, que les fidèles, déjà dispersés, se rendirent dans les « lieux du monde que le Seigneur leur avait assignés à cha- « cun, afin de prêcher avec intrépidité la parole du salut aux « Gentils, qui ignoraient Jésus-Christ. A leur départ, les « femmes et les veuves illustres, qui les avaient servis à Jé- « rusalem et dans l'Orient, voulurent les accompagner. Tel fut « leur attachement pour l'amie spéciale du Sauveur et la

« première de ses servantes, qu'elles ne purent souffrir son « éloignement et la privation de sa société. Parmi elles, fut « sainte Marthe, dont le frère Lazare était alors évêque de « Chypre : cette vénérable hôtesse du fils de Dieu, voulut mar- « cher sur les traces de sa sœur, ainsi que sainte Marcelle, la « suivante de Marthe, femme d'une grande piété, d'une foi « vive, et qui avait adressé au Seigneur ce salut : *Bienheu- « reux le sein qui vous a porté !* etc.

« S. Parménas, diacre plein de foi et de la grâce de Dieu, « était aussi du nombre de ces disciples ; ce fut à ses soins et à « sa garde, que sainte Marthe se recommande en Jésus-Christ, « comme Marie au saint pontife Maximin. Ils prirent donc en- « semble leur route vers les pays d'Occident, par un admira- « ble conseil de la divine providence, qui voulait que, non- « seulement la gloire et la célébrité de Marie et de sa sœur « se répandissent dans tout l'univers par le moyen de l'Evan- « gile, mais encore que, comme l'Orient avait été favorisé « jusqu'alors de l'exemple de leur sainte vie, l'Occident fût « illustré lui-même par le séjour qu'elles y firent et par le dé- « pôt de leurs reliques sacrées.

Chap. xxxvii. — Comment ces 24 Anciens eurent pour leur partage les Gaules et les Espagnes.

« Dans la compagnie de Madeleine, la glorieuse amie de « Dieu, et de sainte Marthe, sa sœur, le saint évêque MAXI- « MIN s'abandonna donc aux flots de la mer, avec S. PAR- « MÉNAS, chef des diacres, les évêques TROPHIME, EU- « TROPE, et les autres chefs de la milice chrétienne. Pous- « sés par le vent d'Est, ils quittèrent l'Asie, descendirent par « la mer Tyrrhénienne, entre l'Europe et l'Afrique, en faisant « divers détours. Ils laissèrent à droite la ville de Rome et « toute l'Italie, ainsi que les Alpes qui, partant du golfe de Gê- « nes et de la mer des Gaules, s'étendent vers l'Orient et se

« terminent à la mer Adriatique[1]. Enfin ils abordèrent heureu-
« sement sur la droite, dans la Viennoise, province des Gau-
« les, auprès de la ville de Marseille, dans l'endroit où le
« Rhône se jette dans la mer des Gaules.

« Là, après avoir invoqué Dieu, le souverain monarque du
« monde, ils partagèrent entre eux, par l'inspiration du Saint-
« Esprit, les provinces du pays où ce même Esprit les avait
« poussés ; puis ils s'avancèrent et prêchèrent partout avec
« l'aide du Seigneur qui confirmait leur prédication par des
« miracles. Car le roi des armées célestes et de son peuple
« bien-aimé et chéri communiqua à ses prédicateurs le don
« d'annoncer sa parole avec une grande force, et d'orner la
« maison de Dieu des dépouilles du Fort armé.

« Le saint évêque MAXIMIN eut pour son partage la ville
« d'Aix, métropole de la seconde province Narbonnaise, dans
« laquelle sainte Marie-Madeleine finit sa vie mortelle.

« PAUL eut Narbonne, métropole de la première province
« Narbonnaise ;

« AUSTRÉGISILE, la ville de Bourges, métropole de la
« première Aquitaine ;

« IRÉNÉE (méprise, à moins qu'il ne s'agisse d'un
« homme apostolique, nommé aussi *Irénée*, et qui aurait en-
« suite prêché en Espagne), eut Lyon, métropole de la pre-
« mière Lyonnaise ;

« SABINIEN et POTENTIEN (Sabinianus et Potentianus),
« eurent pour leur part la ville de Sens, métropole de la qua-
« trième Lyonnaise ;

« VALÈRE, la ville de Trèves, métropole de la première
« Belgique ;

« FÉRONCIUS, Besançon, métropole de la première pro-
« vince des Séquaniens ;

[1] Placide Rayna, auteur italien, dans sa *notice historique sur Mes-sine*, décrit de cette manière l'itinéraire de ces saints personnages.

« EUTROPE, la ville de Saintes, dans la seconde Aqui-
« taine, dont Bordeaux est maintenant la métropole ;

« TROPHIME, Arles, alors métropole de la province de
« Vienne ;

« Ce furent de ces prédicateurs que ces dix provinces des
« Gaules reçurent la foi. Les sept autres docteurs ne prê-
« chèrent point aux sept autres provinces des Gaules, mais
« à sept villes de provinces diverses :

« EUTROPE, à Orange, ville de la province de Vienne ;

« FRONT, à Périgueux, dans la deuxième Aquitaine ;

« GEORGES, à Veliacum, dans la première ;

« JULIEN, au Mans, dans la troisième Lyonnaise ;

« MARTIAL, à Limoges, dans la première Aquitaine ;

« SATURNIN, à Toulouse, dans la première Narbonnaise,
« où il fut précipité du Capitole pour la foi de Jésus-Christ ;

« PARMÉNAS, avec la vénérable servante du Sauveur,
« sainte Marthe, se retira à Avignon, ville de la province Vien-
« noise, ainsi que Marcelle, suivante de la Sainte ;

« EPAPHRAS ;

« SOSTHÈNE ;

« GERMAIN, EVODIE et SYNTIQUE.

« Rouen avec sa province, la seconde Lyonnaise, qui est
« maintenant la Normandie ; Mayence, avec sa province, la pre-
« mière Germanique ; Cologne, avec sa province, la troisième
« Germanique ; Octodure, avec sa province des Alpes, Grec-
« ques et Apennines ; la métropole d'Auch, avec sa province, la
« Novempopulanie ; la métropole d'Embrun, avec sa province
« des Alpes-Maritimes ; la métropole de Reims, avec sa pro-
« vince, la seconde Belgique, furent réservées à d'autres doc-
« teurs.

« En outre, voici les noms de ceux qui furent envoyés dans
« les Espagnes, par les Apôtres :

« TORQUATUS ;

« CTÉSIPHON ;

« SECUNDUS ;
« INDALECIUS ;
« CÉCILIUS ;
« ESYCHIUS ;
« EUPHRASIUS ;

« ces sept prédicateurs réunirent à la foi chrétienne, les sept « provinces des Espagnes. »

Le *petit* Martyrologe *Romain*, l'un des plus anciens, le pape S. Grégoire VII, dans une épitre au roi Alphonse (an. 1074), le cardinal Baronius, dans ses *annotations* au Martyrologe romain (ad 15 maii), et divers auteurs, que nous produirons ultérieurement, font mention de ces sept prédicateurs de l'Espagne. Nous exposerons sommairement, en leur lieu, ce qui regarde chacun des premiers prédicateurs des Gaules.

S. JUDE-BARSABÉ,

Docteur et Prophète de Jérusalem ;
L'un des Témoins immédiats du Christ ;
L'un de ses 72 Disciples ;
Thaumaturge, prédicateur de la foi ;
Martyr à Arara, en Arménie.

Jude, surnommé *Barsabas*, est différent de l'Apôtre *Saint Jude*. Pour les distinguer, l'Ecriture donne à ce dernier, c'est-à-dire, à l'apôtre, le surnom de *Thaddée* ou de *Lebbée*, en laissant au premier celui de *Barsabas*. *Jude-Barsabé* était du nombre des LXXII Disciples[1] qui accompagnèrent Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses courses évangéliques au milieu des tribus d'Israël.

Après l'ascension, il porta la lumière de la foi en divers lieux, puis il revint à Jérusalem, prêcha conjointement avec les Apôtres dans la Judée, et se trouva avec eux lors de la célébration du Concile de Jérusalem[2]. Il y était regardé comme l'un des premiers d'entre les hommes Apostoliques, et c'est pour cela qu'il fut député avec Silas par les Apôtres mêmes auprès des Chrétiens d'Antioche, pour leur faire accepter les décisions du Concile. Voici ce que S. Luc dit à ce sujet :

Alors il fut résolu par les Apôtres et les Prêtres, avec toute l'Eglise, de choisir quelques-uns d'entr'eux pour les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé.

Ils choisirent donc Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient les principaux d'entre les frères, VIROS PRIMOS IN FRATRIBUS,

[1] Judas-Barsabas, l'un des 72 Disciples. (Dr Sepp ; — Calmet.)

[2] Act., xv, 22. — 35.

Et ils les chargèrent d'une lettre dans laquelle ils disaient en parlant de ces deux Disciples :

— *Nous vous envoyons Jude et Silas, qui vous feront entendre les mêmes choses.*

Ayant donc été envoyés de la sorte, ces deux Disciples vinrent à Antioche, où ils assemblèrent les fidèles, et leur rendirent cette lettre, qu'ils lurent avec beaucoup de consolation et de joie.

Jude et Silas étant eux-mêmes Prophètes, CUM ESSENT PROPHETÆ, *consolèrent et fortifièrent aussi les frères par plusieurs discours.*

Et après qu'ils eurent demeuré là quelque temps, les frères les renvoyèrent en paix à ceux qui les avaient envoyés.

Silas néanmoins jugea à propos de demeurer à Antioche, et Jude retourna seul à Jérusalem.

Cet illustre ministre du Christ, tout rempli du Saint-Esprit, habile dans la prédication évangélique, resta quelque temps en Judée, avec les Apôtres, visitant avec eux les Eglises ; il accompagna S. Pierre à Antioche, s'embarqua l'année suivante pour l'île de Chypre, et, après avoir visité Rome avec le Prince des Apôtres, il partit pour l'Espagne avec Epenætus, Marcellus, Apolinaire, Barnabé et d'autres compagnons. C'est ce qu'on trouve dans Flavius Dexter[1] et dans son commentateur. De là il revint en Palestine par l'Afrique et l'Egypte.

Enfin, d'après les Agiologes Abyssins et orientaux, et le Synaxaire des Grecs etc.[2], S. Jude-Barsabé, ayant prêché l'Evangile dans l'Orient et étant arrivé à Arara, ville d'Arménie[3], pays borné par la Mésopotamie, fut suspendu à un arbre par les Infidèles, et percé de flèches. Ce fut par ce tourment qu'il remporta la palme du martyre.

On célèbre sa fête le 19 juin.

[1] Dexter. *an* 50, *p.* 163.

[2] Florentini, p. 172, Auctarium PP. per Combefis., t. 3, p. 500 ; Till., t. 1, p. 429 et 404 ; Boll. 11 maii, p. 626.

[3] Les Arméniens assurent qu'ils possèdent le corps de S. Jude-Thaddée ou Jude-Barsabas. (*Auctar. Combefis.*, t. 3, *p.* 500 *et Till. t.* 1, *p.* 429.)

S. MAXIMIN,

Témoin des Miracles de Jésus ;
L'un de ses 72 Disciples ;
Apôtre de la Gaule méridionale ;
Evêque d'Aix, en Provence.

Suivant une ancienne tradition[1], combattue par plusieurs critiques du XVII^e^ siècle, défendue victorieusement par d'autres savants du XIV^e^ siècle, *S. Maximin* était l'un des soixante-douze Disciples[2] de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il fut chassé de Jérusalem par les Juifs, à cause de sa foi intrépide en Jésus-Christ, et embarqué sur la Méditerranée avec Lazare, Marthe, Madeleine, Marcella, leur suivante, et plusieurs autres, il vint prendre terre à Marseille ; il alla ensuite prêcher l'Evangile à Aix en Provence, y fonda une église dont il fut le premier évêque, vers l'an XLVIII de Jésus-Christ. Il était accompagné de *Cédonius*, ou *Sidonius*, ou *Célydonius*, qui fut évê-

[1] Fondée sur l'autorité des Anciens Bréviaires d'Espagne (*e quibus legi possunt, Asturicense et Palentinum*), sur la chronique de Flav. Dexter, *an.* 48 ; sur le témoignage de Pierre des Noëls, évêque italien, *l.* 6, *c.* 124 ; *in Maximino ; vide Bivar. in Dextrum ;* sur la croyance populaire du pays, qui a constamment regardé S. Maximin comme son premier apôtre. — Voir la *notice de S. Lazare et de ses compagnons* ; la vie de S^te^ Madeleine par Raban. Maur., *c.* 37, *p.* 1493, *ed. Migne.*

[2] Le Martyrologe Romain dit : « Le 8 juin, à Aix en France, S. Maxi-« min, premier évêque de cette ville, qu'on dit avoir été disciple du « Seigneur. » Voyez Baronius, *in Martyrol.* ; les *Actes* de S^te^ Marthe, Raban. Maur., S. Odon, les anciens *actes* de S^te^ Marie-Madeleine, Pierre des Noëls, *in catal.*, *l.* 5, *c.* 101 ; les anciens *catalogues* de l'église d'Aix, dressés par Démocharès, etc. ; tous ces monuments marquent que S. Maximin était du nombre des 72 Disciples de Jésus-Christ. — Le Bréviaire Romain, *au 29 juillet*, affirme le même fait lorsqu'il dit : « *Martha... cum fratre et Maximino, uno ex Septuaginta duobus Dis-« cipulis Christi, qui totam illam domum baptizaverat...* »

que de la même ville. Après lui S. Pierre lui avait spécialement recommandé sainte Madeleine. S. Lazare visita ce pays et cette ville et il gouverna ainsi l'Eglise qu'il y établit conjointement avec son ami et compagnon.

Les reliques de *S. Maximin*, de *S. Chélidoine* ou *Sidoine*, son successeur, et celles de plusieurs autres, se montrent à *Saint-Maximin*, petite ville située à six lieues d'Aix. Le monastère qui portait le nom de ce Saint, et qui a donné son nom à la ville, suivait anciennement la règle de S. Benoît, et était dépendant de celui de S. Victor de Marseille. Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, le donna en 1295 aux Frères-Prêcheurs. Ce prince fit rebâtir l'église, qu'on peut regarder comme un des plus beaux monuments du XIII^e^ siècle. L'ordre d'architecture est le même que celui des églises d'Italie, bâties dans ce temps-là. Le trésor, qui était précieux et digne de la vénération des fidèles, offrait d'autres preuves de la pieuse libéralité de Charles II et de ses successeurs. Il n'y avait qu'une paroisse dans la ville, et un religieux du couvent en était curé. Il recevait les pouvoirs de l'Archevêque d'Aix, et exerçait les fonctions sacrées dans l'Eglise de son ordre.[1]

[1] Voyez le P. Papon, *hist. gén. de Provence*, t. 1, et le *Gallia Christ.*, t. 1, p. 299, etc. Godescard, 8 *juin*; les *Annales de Philosophie chrét.*, *n^o^* 97, *p.* 7. Le marquis de Fortia-d'Urban; les *monuments inédits* de M. Faillon, savant Sulpicien.

ANCIEN OFFICE[1] DE S. MAXIMIN

Où sont rapportés et célébrés les principaux traits de sa vie apostolique, ses miracles, sa prédication, son voyage dans les Gaules, son séjour à Aix, ses prodiges dans ces pays de l'Occident, ses succès. — Les Hymnes et les Répons rappellent la qualité de Disciple de Jésus, *dont était honoré S. Maximin, les dons du Saint-Esprit, qui brillaient en lui, notamment le don des Prodiges et le don des Langues, qu'il avait reçu le jour de la Pentecôte, avec les autres Apôtres, le soin qu'il prit de sainte Marie-Madeleine, la sépulture honorable qu'il lui donna, la révélation céleste qui lui fit connaître le jour de sa mort, sa sépulture qui fut placée près de celle de Marie-Madeleine. — Cet office est le résumé des* Anciens Actes *du Saint, qui sont aujourd'hui perdus.*

In I Vesperis.

Plaudat Aquensis concio,
Pastoris natalitio,
Maximini quam actio,
Vertit et prædicatio.
Cujus freta præsidio,
Et fidei suffragio
Æterna sumet munera,
Quæ dat Deus innumera,
Cunctis suis sequacibus,
Contraria fallacibus.
Per Hunc Dei miraculo
Christi crucis signaculo,
Surdis auditus panditur
Mutis loquela redditur,
Cæcisque datur visio,
Et aridis adjicio, — [seu :]
Maximini suffragio

In I Nocturno.

Lect. I. — Post Dominicæ Resurrectionis gloriam, ascensionisque triumphum, ac Spiritus Paracleti de supernis missionem...

De sanctorum vocatus numero
Maximinus sacratus pontifex,
Christi jugum ferens in humero,
Sacramenti fidelis opifex,
Prædicandi præclarus artifex ;
Prosperari sciens in aspero.

Lect. II. — Qui discipulorum corda temporalis adhuc pœnæ formidine trepidantia replevit, scientiam omnium linguarum tribuendo...

Lectio III. — Erant omnes credentes simul cum mulieribus et Maria, matre ejus, ut Lucas narrat Evangelista, et verbum disseminabatur.

℣. O celebrem viri memoriam
Quæ claruit plena miraculis !
Huic Magdalena se dedit sociam

[1] Cet office est extrait du Bréviaire à l'usage de l'église de Saint-Sauveur, conservé aujourd'hui aux archives du département des Bouches-du-Rhône ; Saint-Sauveur d'Aix, *n°* 113, *fol.* 244. — Voyez aussi M. de Haitze, *Mss. t.* VII. *Bibliothèque de Marseille. F.* 6. — Bréviaire de Marseille, imprimé en 1526. — Bréviaire mss. d'Aix, à la Bibliothèque du Roi, à Paris. — Voyez M. Faillon, *t.* II, *col.* 587.

Obsequiis et votis sedulis.
Mentem pascens divinis ferculis
Quæ sitiens erat justitiam.

In secundo Nocturno.

Lectio IV. — Crescebat itaque numerus credentium quotidie, adeo ut multa millia per prædicationem Apostolorum Verbo Dei obedirent suarum contemptores rerum effecti.

℟. Coegit itaque facta dispersio
Secum cum Magdala se mari credere;
Ergo se protinus tradunt navigio,
Ventis et fluctibus utentes prospere.
Nam Christum rogitant qui pestis pon-
Pulsis Discipulis fuit præsidio. [dere

℣. Jussu Verbi Salutaris
Tranquillatur motus maris. Nam.

Lectio V. — Nullus enim inter eos aliquid proprium habebat, sed erant illis omnia communia, habentes cor unum et animam unam.

℟. Applicantes Sancti Massiliam
Intrant urbem navemque deserunt,
Ubi stultæ gentis perfidiam
Santitatis exemplo conterunt
Et dum verbum salutis proferunt,
Multi currunt ad Christi gratiam;

℣. Nam quos pascit internus arbiter,
Amat, regit et salvat pariter (per
[iter). Et.

Lectio VI. — Invidiæ ergo facibus accensi Sacerdotes Judæorum cum Pharisæis et Scribis concitaverunt persecutionem in Ecclesiam interficiendo protomartyrem Stephanum.

℟. In Aquensi comitatu
Sato salutis semine,
Multos solvunt a reatu
Baptismi lotos flumine,
In fideli stantes statu
Sancto juvante Flamine.

In III Nocturno.

An. Ergo pulsi de Judæ terminis
Gentes petunt diversi numinis,
Et delentes doctrinam Stoïcam
Prædicarunt fidem catholicam.

Psalmus Confitebimur.

An. Lustrantes itaque regnorum
[mænia
In linguis variis loquuntur varia,
Et quod in serie verborum præ-
[dicant,
Firmant miraculis et signis indi-
[cant.

Psal. Dominus regnavit.

An. Bis quina septies virorum
[concio
Sermonis mittitur in ministerio,
Ut quod non poterat patrum fra-
[gilitas,
Horum perficeret pia sedulitas.

Ev. Secundum Lucam.

In illo tempore designavit Dominus Jesus et alios septuaginta duos, et misit illos binos ante faciem suam in omnem civitatem et locum quo erat ipse venturus. Et reliqua.

Hom. B. Gregorii Papæ.

« Dominus et Salvator noster, fratres carissimi,... »

℟. Incessanter divina prædicans
Rexit Aquensium diu dyocesim
Deo plebes et loca dedicans
Et subortam suggillans hæresim,
In Christo faciens illam parentesim,
Deum et hominem inesse indicans.

℣. Nam quod Deus et homo di-
[citur,
Unus esse Christus asseritur.

Lectio VII. « Ipsa etenim facta. »

℟. Imminente Dilectæ transitu
Adest Christi vocantis visio (jussio),
Ut cui toto servivit Spiritu,
Foveatur ejus solatio,
Et quæ proprio sumpsit hospitio,
In immenso sumatur ambitu.

℣. O Felix commercium, ô mi-
[randa præmia!
Cum temporalibus redduntur cœ-
[lestia.

Lectio VIII. « Ecce enim binos. »

℟. Mausoleo conditum nobili
Maximinus corpus occuluit,
In quo patet figura sculptili
Ubi flendo lavari meruit,
Et super hoc fundare studuit
Deo templum cultu laudabili ;
Cui enim minus dimittitur
Huic demissorum minus diligitur.
Ubi flendo...

In Laudibus.

Ant. Revelante Divino Spiritu,
Præsul, præstito transitu,
Supplex orat in vitæ termino,
Ut post mortem regnet cum Do-
[mino.

℣. Vera lucis servans excubias,
Oves Deo commendat proprias,
Ne trahantur a mundi turbine
Quos baptismus lavit a crimine.

Ant. ad Benedictus.
Juxta tumbam Beatæ Complicis,
Sicut Sanctus ipse præceperat,
Collocatur corpus Pontificis,
Intra sacrum quod paraverat ;
Hic adversa depellens superat ;
Atri vires frangens artificis,
Et per summi juvamen apicis
Sanitatum signis exuberat.

Ant. O Benigne Primas Aquen-
[sium,
Cleri, plebis, Doctor et Domine,
Da virtutem, succide vitium,
Serva tuos ab omni crimine !

Oratio.

Da nobis, quæsumus, Omnipotens Deus, B. Apostoli tui Maximini solemnitatibus gloriari, ut sicut gregem tuum in via veritatis errantem ipsius meritis dignatus es ad viam reducere veritatis, ita nos, ejus semper patrociniis sublevemur, et æternæ beatitudinis gloriam consequamur, Per.

S. MARTIAL,

Témoin oculaire des prodiges de Jésus;
L'un des 72 Disciples du Christ;
Apôtre des Gaules;
Premier évêque de Limoges.

On lit d'abord dans le Martyrologe Romain :

« A Limoges, dans la Gaule, le 30 juin, S. Martial évêque « de cette ville, avec les deux prêtres Alpinien et Austriclinien, « dont la vie brilla beaucoup par des miracles[1]. »

Ensuite, d'après une constante tradition, Baronius[2] écrit, que, la troisième année du règne de l'empereur Vespasien, S. Martial, évêque de Limoges, appelé l'Apôtre des Gaules, qui était venu de l'Orient à Rome avec S. Pierre[3] ; qui avait été envoyé dans les Gaules par le même Apôtre[4], après avoir formé à la pratique de la piété chrétienne les habitants de Limoges, ceux de Toulouse, ceux de Bordeaux, ceux de Cahors, les peuples d'Aquitaine, et ceux qui occupent les vastes contrées situées entre le Rhône et l'Océan[5], après avoir accom-

[1] De eo agunt hac die Beda, Usuard., Ado, et alii. — Petrus Cluniac., *l.* 1, *ep.* 2 ; Petrus Æquilinus, *in Catal.*, *l.* 6, *c.* 29 ; voir aussi la notice sur *l'arrivée de S. Lazare et de ses compagnons dans les Gaules.*

[2] Baron. *an.* 74, *n.* 15. Raban. Maur., *in vita B. M. Magdalenæ*, *c.* 37, *p.* 1494, *ed. Migne.*

[3] Ibid. *an.* 44, *n°* 27.

[4] Metaphr. 29 *junii die.* — S. Grégoire de Tours dit que S. Martial vint avec S. Denys dans les Gaules, *hist. fr. l.* 1, *c.* 30, *de gl. martyr*, *c.* 27.

[5] S. Martial fonda les siéges épiscopaux de Mende (Lozère), de Rodez [capitale du Rouergue] (Aveyron), de Clermont (Puy-de-Dôme), Du Puy (Haute-Loire). C'est ce qu'attestent les catalogues des prélats de ces églises, qui ont été dressés par Démocharès, et que cite le card. Ba-

pli les plus glorieux travaux, quitta cette vie temporelle, selon que le témoignent ses Actes.

Or, pour rappeler ici quelques traits du commencement de sa vie, on rapporte[1] qu'il était ce jeune homme, dont l'apôtre S. André avait parlé à Notre-Seigneur avant le miracle de la multiplication des pains: *Il y a ici*, disait-il à Jésus, *un jeune homme qui a cinq pains et deux poissons.* — On assure qu'il était du nombre des soixante-douze[2] Disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ.[3] — L'histoire de sa vie a été écrite par Aurélien, son successeur. Outre ces Actes, on a deux lettres qu'on croit écrites par lui, dont l'une a été adressée aux habitants de Bordeaux, et l'autre aux habitants de Limoges et de Toulouse[4]. Dans sa lettre à ceux de Bordeaux, il dit entre autres choses qu'il a consacré une église et un autel au nom du Dieu d'Israël et sous le vocable de S. Etienne son témoin,

ronius *ad Martyrol.* Le Bréviaire Romain, au 3 juillet, confirme tous ces faits, lorsqu'il s'exprime ainsi au sujet de S. Martial :

« Martialis, unus de septuaginta Christi Discipulis, ac puer ille fuisse « traditur, qui quinque panes hordeaceos et duos pisces attulisse in « Evangelio memoratur. — Ex Oriente cum sancto Petro Apostolo Ro- « mam venit, et ab eodem in Gallias causa propagandi Evangelii mis- « sus, Lemovicenses, Tolosanos, Burdigalenses, Cadurcenses et Aqui- « tanos, atque alios populos christianam religionem edocuit : unde Gal- « liarum est dictus Apostolus : admoto baculo sancti Petri, quem ab eo « acceperat, mortuum reduxit in vitam. Tandem post multa præclara « sanctitatis et doctrinæ opera, in cœlum migravit. »

[1] Voyez Riccioli, *chronogr.*

[2] Clem. Alex., *l.* IV, *Stromatum* ; — Acta S. Martialis ; — Papa Joannes XIX ; — Conc. Bituricense ; duo Concilia Lemovicina ; — vetera Martyrologia ; — Florus, *in Martyrol.* ; Ribadeneira, *flores SS.* — Pierre de Marca, archevêque de Toulouse dit à ce sujet : « *Antiqua ejus vitæ* « *Acta unum fuisse ex* LXX *Discipulis Domini, et a Petro Apostolo ad* « *Aquitanos missum, docent : quam traditionem amplexa est Synodus* « *Lemovicina* anno 1034 in disceptatione quæ de Martialis Apostolatu « in Galliis habita est.» Vide et mag. Biblioth. vet. PP., *t.* I, *indice et p.* 166.

[3] Ses Actes portent qu'à la dernière Cène, ce fut lui qui prépara l'eau et le linge pour le lavement des pieds.

[4] Voir ce qu'on dit de ces deux lettres dans l'*Introduction christologique* (*chap.* V, *art.* IV. 3). Un manuscrit de l'église de S. Martial *ap. Boll.*, 30 *Junii*, porte que « durant la persécution de Domitien, ces deux « lettres ont été cachées dans un tombeau, et qu'elles ont été décou-

que les Juifs ont mis à mort à cause du Christ. Il ajoute que dans cette église, ce n'est pas un homme que l'on adore, mais Dieu seul. Car Etienne, dit-il, n'est pas un Dieu, mais l'ami de Dieu, qui a sacrifié sa vie pour lui rendre témoignage. C'est son sang qui décore cet autel : *cujus sanguine ipsa mensa decorata est.*

On cite dans la vie de S. Martial un fait mémorable. Il ressuscita un mort, en posant sur lui le bâton de S. Pierre, que cet Apôtre lui avait donné à Rome. Le pape Innocent III[1] fait mention de ce fait et de l'histoire de l'apôtre de Limoges.

Les travaux Apostoliques de ce S. Disciple de Jésus opérèrent la conversion d'un très-grand nombre d'idolâtres. Son tombeau a été illustré par plusieurs miracles ; il s'en opéra aussi par la vertu de ses reliques.

Comme il y a de grandes autorités qui reconnaissent, comme véritablement historiques, au moins quant à la substance, les *Actes de S. Martial*, qui furent composés d'abord par S. Aurélien, disciple et successeur du Saint Apôtre, puis retouchés, récomposés, plus tard, pas un écrivain moins ancien[2], nous en donnerons ici un abrégé succinct.

« vertes plusieurs siècles après, sous le règne de Philippe Ier, roi de « France.» Elles étaient presque consumées par le temps. On a eu peine à les déchiffrer et à les traduire. — Ceux qui en admettent l'authenticité expliquent aisément quelques petites difficultés qui s'élèvent à leur sujet.

[1] Innoc. III, *extrav. de sacr. unct. in fine.* Baron. *an.* 74, *n°* 15.

[2] *Vide Boll.* 30 *junii.*

ABRÉGÉ DE LA VIE DE S. MARTIAL,

d'après les Actes de cet homme Apostolique.

I

Il s'attache à Jésus-Christ, puis à S. Pierre. — Il est envoyé dans les Gaules.

S. Martial était parent de S. Pierre. Il a été baptisé avec Marcellus et Elisabeth, son père et sa mère, par cet Apôtre, d'après le commandement de Jésus-Christ. Il s'est trouvé présent aux prodiges et aux faits principaux qui ont signalé la vie publique du Fils de Dieu.

Après l'Ascension, le Disciple de Jésus-Christ suivit le Prince des Apôtres à Antioche, et ensuite à Rome. Là il reçut de S. Pierre sa mission pour le pays des Gaules, où il se rendit avec Alpinianus et Austriclinianus, afin d'y annoncer la foi.

Dans le voyage, son compagnon Austriclianus, étant venu à mourir, il le ressuscita au bourg d'Elsa en plaçant sur son cadavre le bâton de S. Pierre. — A Toul, il délivra la fille d'Arnulfe d'une possession démoniaque dont elle était violemment tourmentée. — Au nom de Jésus-Christ il rendit à la vie le fils de Nerva, parent de l'empereur Néron, et il le baptisa, ainsi que plusieurs milliers d'hommes, qui avaient été touchés de la vue de ses miracles et de ses prédications.

Pendant qu'il faisait des voyages apostoliques dans les diverses contrées des Gaules, il était accompagné de douze Anges que Dieu avait envoyés pour l'assister dans ses travaux. Il fixa son siége épiscopal à Limoges, et il y travailla avec tant de zèle et de succès, qu'en moins de six ans il déracina l'idolâtrie de ce pays, construisit plusieurs églises à l'honneur de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et de S. Etienne, convertit un grand nombre de populations, tant par l'exemple de sa sainteté, que par la quantité et par l'éclat des prodiges que

Dieu opérait de toutes parts à cause de ses mérites. La tradition marque qu'il rendit la vie à six hommes morts, la vue à beaucoup d'aveugles, l'usage de la parole à un grand nombre de muets; et qu'il délivra bon nombre de personnes possédées du démon. Les miracles qu'il opéra furent si nombreux et si éclatants, que le bruit s'en répandit dans toutes les Gaules, depuis le Rhône jusqu'à l'Océan. Comme il porta le flambeau de l'Evangile dans l'Aquitaine, chez les habitants de Bordeaux, de Toulouse, de Nîmes, de l'Auvergne, etc., il mérita le surnom d'*Apôtre des Gaules*, que lui a donné la postérité.

Un jour qu'il venait de détruire les idoles d'un temple (*ad Ergedium vicum*), les prêtres idolâtres, irrités, se précipitèrent sur lui et le frappèrent rudement. Mais Dieu, prenant alors en main la défense de son serviteur, le vengea aussitôt, en frappant de cécité ses ennemis, et en ne leur rendant l'usage de la vue qu'au moment où ils se prosternèrent en suppliants aux pieds de S. Martial, et après que les démons eurent confessé la divinité du Christ, et que leurs simulacres eurent été brisés.

Un autre jour, étant entré à Limoges, et ayant reçu l'hospitalité d'une grande dame, nommée Suzanne, il la convertit à Jésus-Christ, guérit sa fille, qui était frénétique, et qui se nommait Valérie, et baptisa, en même temps que ces deux personnes, 6,000 idolâtres.

Ces succès excitèrent contre lui l'envie des prêtres idolâtres de cette ville; ils se saisirent de sa personne, le battirent et le jetèrent en prison, pour le livrer ensuite à de cruels tourments. Mais Dieu prit de nouveau son serviteur sous sa protection : il fit éclater la foudre, ébranla le ciel et la terre, frappa les pontifes persécuteurs du juste; — à la vue de ces prodiges le peuple court à la prison, voit la porte ouverte, et à l'intérieur le Saint, qui est environné d'une lumière céleste S. Martial sort de la prison, et, à la prière du peuple, qui le félicite de son triomphe et qui lui demande la résurrection de ceux qui ont péri, il rend à la vie du corps et à la vie de l'âme

ces pontifes idolâtres que Dieu avait frappés de mort. Ayant vu ce prodige, vingt-deux mille hommes reconnurent avec ces prêtres la divinité de Notre-Seigneur et reçurent le baptême.

II

Autres faits, et autres prodiges de l'apostolat de S. Martial. — Sa mort.

Suzanne, convertie à la foi, laissa ses biens à l'Eglise, et sa fille Valérie se consacra vierge au Seigneur. Or, cette consécration n'empêcha pas que, après la mort de Suzanne, son fiancé, Etienne[1], qui exerçait l'autorité proconsulaire dans tout le territoire qui s'étend depuis la Gascogne jusqu'aux Pyrénées, et depuis le Rhône jusqu'à l'Océan, ne voulût encore l'épouser. Dans ce dessein, il vint à Limoges. Mais Valérie, qui avait fait vœu de virginité, refusa son alliance et demeura insensible à toutes ses promesses. Le gouverneur, irrité, lui fit trancher la tête, et Valérie ajouta ainsi à la couronne de la virginité la palme du martyre. Cependant Etienne se repentit de son crime, se prosterna aux pieds de S. Martial, qui obtint de Jésus-Christ pour lui pardon et miséricorde. L'Apôtre le baptisa avec toute sa suite, et avec plusieurs autres païens, dont le nombre s'élevait à quinze mille hommes. On bâtit, au moyen des largesses du proconsul, une chapelle ou église, dans laquelle fut inhumé avec honneur le corps de sainte Valérie. On la dota richement.

Quelque temps après, le proconsul ayant été appelé à Rome par l'empereur Néron, s'y rendit avec sa suite, et après s'être acquitté des devoirs de sa charge, alla visiter S. Pierre. Cet Apôtre se réjouit de tout ce que S. Martial avait fait dans les Gaules, et exhorta Etienne à employer les présents qu'il lui offrait à la construction d'églises ou de lieux d'assemblées pour les nouveaux fidèles de ce pays.

[1] Les *Actes* donnent quelquefois à Etienne le titre de *roi*, qui n'a ici d'autre signification que celle de *gouverneur* presque absolu. — Le nom de *Gascogne* a été substitué à l'ancien nom de la province.

Hildebert, fils d'Arcadius, gouverneur dans cette province, fut précipité dans les eaux du fleuve par un démon, et s'y noya. S. Martial commanda aux esprits malins; le cadavre fut apporté sur la rive de l'eau, et, à la prière du Saint, Hildebert revint à la vie, raconta ce qu'il avait vu dans les enfers, et, depuis ce temps, mena une vie austère et pénitente. Son père, Arcadius, en reconnaissance d'un tel bienfait, fit de grands dons à l'Eglise. Ce fut avec le bâton de S. Pierre que S. Martial fit cette résurrection, et qu'il éteignit à Bordeaux un incendie qui menaçait toute la ville.

Le proconsul Etienne envoya dans tous les pays de sa juridiction des lettres, où il exhortait ces peuples à détruire leurs idoles et à rendre un culte à Jésus-Christ. Pendant tout le reste de sa vie, il vécut dans la pratique du christianisme et dans des œuvres de piété; quatre fois, chaque année, vers l'époque des quatre temps, il allait avec quelques-uns de ses amis ou de ses sujets, visiter S. Martial; il pria trois jours dans l'église de S. Etienne, en observant le jeûne et en se couvrant du cilice et de la cendre.

Sigebert, gouverneur de Bordeaux, ayant été attaqué de paralysie, eut recours au bienheureux Disciple du Christ, dont la renommée avait publié au loin les œuvres miraculeuses; et il fut délivré de son infirmité. Dès lors, les idoles de cette ville furent renversées, les grands de la cité convertis, et les temples consacrés au vrai Dieu et richement décorés par la libéralité des nouveaux chrétiens. L'Apôtre établit quarante ecclésiastiques pour gouverner cette chrétienté, fonda une maison hospitalière pour y nourrir cinq cents pauvres et consacra Aurélianus pour être son futur successeur.

Enfin, après avoir parcouru une grande partie de la Gaule, en prêchant la parole de Dieu, surtout dans l'Aquitaine, au moment où il se sentait accablé de fatigues, par suite de ses travaux et de ses austérités, quinze jours avant sa mort, il fut visité par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui apparut, et qui

l'invita à venir prendre part au repos et à la joie éternelle de ses frères. Le jour même de sa mort, il célébra donc les Saints Mystères, et, voyant tout le peuple qui s'était réuni à son appel, il l'exhorta à persévérer dans la foi qu'il leur avait annoncée, il fit une prière en présence des frères, bénit une dernière fois l'assemblée des fidèles, et rendit son âme à Dieu le 30 juin, l'an 74e après la Passion de Notre-Seigneur, la 3e année de l'empire de Vespasien et la 28e de son épiscopat.

Son histoire a été recueillie par Pierre des Noels, évêque italien, par le pape Innocent III et par plusieurs auteurs ecclésiastiques. On la trouve notamment dans l'*Histoire ecclésiastique*, d'Ordericus Vitalis, *livre second, chapitre 22,* de même que dans l'*Histoire des Francs*, composée par S. Grégoire de Tours, *livre I, chapitre 30,* et dans le livre célèbre *de gloria Martyrum*, du même auteur, *chapitres 27 et 28*[1].

MIRACLES DE S. MARTIAL.

I

Prodiges opérés au tombeau de S. Martial, dans les premiers temps.

Aussitôt après sa mort, S. Martial a fait connaître par d'insignes miracles de quel crédit il jouissait dans le Ciel, auprès de la Souveraine Majesté. Il a signalé à son tombeau, son pou-

[1] Voici le texte de la *vie de S. Martial, apôtre et évêque de Limoges*, tel qu'on le trouve dans *ses Actes*, écrits par S. Aurélien, son disciple et son successeur au siége de Limoges ; — dans S. Grégoire de Tours, dans la *Grande Bibliothèque des anciens Pères, t.* 1 *et p.* 165 ; et dans les autres auteurs qui ont écrit son histoire :

« S. Martialis, ex Tribu Benjamin, patre Marcello, matre Elisabetha, Stephani protomartyris consanguineus, a S. Petro, qui speciali amore consanguinitatis ei devinctus fuit ; Christo jubente, baptisatus ætatis anno 15, cum Zacheo et Josepho qui Dominum sepelivit. Qua ex spirituali per Baptismum inter eos contracta cognatione, et quæ deinceps inter illos nunquam defecit charitate christiana, non omnino absurdum fuerit suspicari illum sumpsisse Cephæ cognomentum, quod ipse sibi

voir miraculeux, en accordant des guérisons et des bienfaits à ceux qui venaient implorer avec foi sa protection. Citons quelques-uns de ces prodiges.

1. Le jour même de la fête de S. Martial, au moment où un grand concours de peuples circonvoisins s'était fait au sépulcre de l'Apôtre, une fille, qui depuis longtemps avait perdu l'usage d'une main, et qui priait avec une foi ardente, en se prosternant le visage contre terre, recouvra tout à coup, à la vue de tout le monde, le libre usage de sa main.

2. Le même jour, un homme, qui était muet de naissance, et qui était entré dans le temple pour y vénérer les reliques du Saint, se sentit pleinement guéri, immmédiatement après sa prière ; sa langue se délia, et, depuis cette époque, il parla et entendit parfaitement.

3. Un autre homme, qui s'était trouvé accidentellement privé de l'usage de la parole, vint prier pareillement au sépulcre de S. Martial. Lorsqu'il se leva de terre, il se sentit entièrement guéri de son mal.

4. La puissance du Saint fit connaître publiquement deux

tribuit initio Epistolæ ad Tholosanos. Christo postremum cum Discipulis cœnanti inservivit cum Cleopha ; vidit ipse* suis oculis, tremens, Judæ proditori condiscipulo suo datum a Christo osculum ; ut ait cap. 13 Epistolæ ad Tholosanos ; eique, et cum suscitaret Lazarum, et cum ascenderet in cœlum, adfuit.

« Apostolum anno 5 a Christi Passione, Antiochiam comitatus est; deinde et Romam anno, post, septimo : ubi annos duos commoratus, ab eo ad Lemovicenses, natus annos 31, destinatus est episcopus ; apud quos, et tota Aquitania, clarus miraculis vixit in summa sanctitate. Post acquisitos vero Ecclesiæ populos, et Christi fidem per omnia dilatatam, fœlici confessione reliquit terras, et in cœlestibus cum S. Dionysio Parisiorum, Saturnino Tholosatum conjunctus est, Pontificatus sui anno 28. »

Observation importante. — Par ce témoignage, S. Grégoire de Tours réforme et corrige ce qu'il a dit ailleurs de contradictoire à cette tradition.

Il se joint ici au pape Jean XIX, au Concile de Bourges, aux Pères de deux conciles de Limoges, qui ont déclaré, comme le reconnaît l'historien Longueval, *Hist. Gall. p.* 55, que S. Martial devait être mis au rang des apôtres, comme ayant été témoin de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ.

* Gregor. Turon., *Hist. franc.*, l. I, c. 30, *et de Glor. Mart.*, c. 27 28.

adultères qui avaient osé venir méditer leur crime dans le lieu qui lui était consacré.

5. Un nommé Marculfe, assistant à l'office du Saint, fut tenté par le démon de s'emparer d'une croix du sépulcre, afin de se faire de l'argent en la vendant. Mais, en vain essaya-t-il de la vendre ; en vain parcourut-il les marchés, les foires des diverses provinces, il ne trouva personne qui osât l'acheter. Après avoir longtemps erré en différents lieux, il reconnut le miracle qui avait lieu à son égard, rentra en lui-même, et, couvert de confusion, il reporta cette croix, en confessant publiquement son péché, et en satisfaisant à Dieu par son repentir et sa pénitence.

6. Deux captifs étaient enchaînés dans un cachot. Pendant que les gardiens étaient endormis, l'un d'eux s'échappa de la prison, avec les chaînes qui le liaient, et gagna en cet état la basilique de S. Martial. Aussitôt que, arrivé aux portes de l'église, il eut invoqué le Saint, ses liens se rompirent et le laissèrent en liberté. Ces chaînes, toutes brisées, se voient encore suspendues dans le temple. L'autre captif, qui avait le cou pris dans de grosses pièces de bois et les mains garottées avec du fer, les vit se rompre, tomber et le laisser entièrement libre, dès qu'il eut invoqué S. Martial. Sans ce bienfait miraculeux, il eût subi peu après le supplice de la mort.

7. Deux paralytiques (du pays et) de la ville de Tours, étaient entièrement perclus des membres, ne pouvaient marcher qu'à l'aide de leurs mains ou des bras d'autrui. Ils résolurent de venir assidûment au sépulcre du Saint, et leurs prières obtinrent, en effet, leur parfaite guérison.

8. Un aveugle de la ville de Bourges, se mit en route, conduit à la main par un guide, pour se rendre au lieu que les miracles de S. Martial avaient rendu si célèbre. Quand il fut arrivé au sépulcre, il se prosterna sur le pavé, demandant avec des larmes et des sanglots le recouvrement de la vue. Après qu'il eut longtemps prié de la sorte, ses yeux furent dé-

livrés de leur infirmité, et celui pour qui les jours avaient été autant de nuits obscures, vit enfin la lumière. Il avait été amené par un guide au tombeau du bienheureux Apôtre ; après son pèlerinage et sa prière, il s'en retourna de lui-même dans son pays.

9. Il me serait impossible, dit l'ancien Auteur de cette relation, de rapporter toutes les merveilles que Dieu a opérées dans ce lieu. Qu'il suffise de dire que continuellement, par une grâce spéciale de Dieu, des malades y sont guéris, des infirmes y sont délivrés de leurs langueurs, et qu'un nombre infini de guérisons et de grâces y sont accordées à la foi et aux pieuses demandes des pèlerins.

II.

Autres Miracles écrits dans les VII^e^, VIII^e^ et IX^e^ siècles.

10. Après que Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit un autre historien, eut envoyé ses Apôtres et ses Disciples pour annoncer son Evangile parmi toutes les nations, le B. Pierre donna au B. Martial et aux deux prêtres, ses compagnons, la mission des Gaules et spécialement de Limoges. Ce saint Disciple s'y rendit donc sans hésiter, chassa les démons qui tyrannisaient le peuple et renversa les idoles honteuses qu'on y adorait, pour dresser sur leurs débris l'autel du Christ. En peu de temps, il eut accompli l'ordre qui lui avait été donné : il opéra un grand nombre de prodiges durant sa vie, et après sa mort, il en fit éclater une quantité assez considérable au lieu où repose son corps. Là, les aveugles recouvrent la vue, les sourds, l'ouïe ; les muets, l'usage de la parole ; les paralytiques, la liberté de leurs bras et de leurs autres membres ; ceux qui sont possédés du démon y obtiennent leur délivrance. Les Actes du Saint rapportant ces faits, nous en mentionnons quelques-uns des autres qui furent accomplis postérieurement.

11. Sous le règne de Clotaire II, roi de France (584-614),

lors que le siége épiscopal de Limoges se trouvait vacant par la mort de l'évêque de cette ville, les fidèles allèrent, selon la coutume, prier au tombeau de S. Martial, afin de connaître celui qu'ils devaient avoir pour nouvel évêque. Cet acte religieux accompli, ils résolurent d'envoyer au roi le prêtre-gardien du sépulcre avec le nom de deux autres prêtres, afin que le prince désignât pour leur siége celui qu'il aurait agréé, ainsi que les grands de sa cour. Mais ils eurent peine à déterminer le prêtre-gardien, nommé Loup, à aller trouver le roi. Dans la route, il pria plusieurs personnages de vouloir bien se charger de porter à la connaissance du prince l'objet de sa demande : mais nul ne se rendit à ses désirs. Comme jour et nuit il implorait avec larmes la miséricorde de Dieu et l'intercesssion de S. Martial, afin de trouver le moyen de faire savoir au roi l'objet de sa demande, il arriva que le fils de Clotaire fut saisi et violemment tourmenté par une fièvre qui le réduisit en peu de temps à la dernière extrémité. A cette vue, la reine affligée, poussait des gémissements et des cris, pratiquait des jeûnes et priait instamment.

12. Or, le matin, à l'heure où l'aurore apparaissait à l'orient, il lui sembla, dans une vision, qu'un prêtre du monastère de S. Martial était arrivé au palais, qu'il y avait célébré la Messe, qu'il avait donné la communion à son fils, et qu'ensuite celui-ci, sorti d'une profonde léthargie, avait lui-même pris et bu le calice en entier, et avait été ainsi rendu à une santé parfaite. A son réveil, la reine se mit à s'informer s'il n'y avait point dans le palais un prêtre de Limoges. On lui répondit d'abord qu'il n'y en avait aucun dans les demeures royales ; les officiers de la maison parcoururent aussitôt toutes les dépendances du château, afin d'introduire aussitôt dans la chambre de l'enfant royal le prêtre de Limoges qu'on aurait trouvé.

13. Lorsque les serviteurs du roi eurent tenu à peu près tous les lieux des environs du palais, sans trouver celui qu'on

demandait, la reine se mit à pleurer et à prier le Seigneur de lui montrer ce serviteur de S. Martial. Or, le prêtre de Limoges entra vers la neuvième heure du jour, selon la coutume, dans l'Oratoire du roi, et ce fut là que les grands de la cour le trouvèrent et le conduisirent aussitôt devant la reine, dans la chambre de l'enfant malade. A sa présence, la princesse reconnut celui qu'elle avait vu auparavant dans la vision ; elle se prosterna à ses pieds, et le conjura de célébrer à l'heure même la Messe et de donner à son fils la communion. Le prêtre accomplit avec larmes le commandement de la reine, et mit la sainte Hostie dans la bouche du jeune prince ; au même moment, celui-ci prit le calice, but entièrement ce qu'il contenait et fut aussitôt guéri, et aussi parfaitement que s'il n'eût jamais été malade. On conduisit alors le jeune prince au roi Clotaire, qui éprouva, à la vue de cette guérison, autant de joie qu'il avait ressenti auparavant de douleur ; et tous ceux qui étaient présents à ce spectacle, partagèrent les sentiments du roi. L'homme de Dieu présenta alors sa requête, qui fut entendue avec la plus grande bienveillance, et par un effet de l'intercession de S. Martial, le Seigneur lui accorda un honneur qui avait été promis à d'autres. Le roi et la reine le comblèrent de présents et lui envoyèrent un calice, sur lequel était gravé le nom de S. Martial, et qui était rempli de pièces d'or. (Aujourd'hui encore, ce calice sert dans la célébration des offices de la cathédrale.) Le serviteur de Dieu qui s'était rendu au palais avec une modeste monture, fut obligé de s'en retourner dans un brillant équipage ; de plus, par le crédit de S. Martial et une grâce spéciale de Dieu, il s'en revint en paix et triomphalement, investi de la charge pontificale et du titre d'évêque de Limoges.

14. Au temps qu'Ebroïn était maître du Palais, le duc Loup, ayant réuni autour de lui une multitude de gens sans aveu, s'empara de la principauté de la Gascogne et leva l'étendard de la révolte contre le roi de France. Déjà il avait avec son armée

conquis une partie du territoire français, lorsque, arrivé au tombeau de S. Martial, il voulut ravir une ceinture d'or qui avait été offerte au saint Apôtre. Son sacrilége fut puni sur le champ, un homme lui porta un coup d'épée à la tête, et comme sa suite voulait le guérir avec l'huile de la lampe qui brûlait au sépulcre de S. Martial, il s'éleva de la plaie même une flamme mêlée de fumée, qui jeta la terreur dans toute la multitude révoltée, et la dissipa. C'est ainsi que la paix fut rétablie et la monarchie sauvée.

15. Un voleur avait dérobé l'or du tombeau de S. Martial, pendant une nuit où il s'était introduit furtivement dans l'église; mais n'ayant pu trouver d'issue pour s'échapper du lieu saint avant le jour, il fut obligé d'y rester, et le lendemain on le trouva profondément endormi, tenant dans ses mains son butin sacrilége. Les gardiens du temple le frappèrent sans pouvoir l'éveiller; ce ne fut que lorsqu'un grand nombre de personnes se trouvèrent présentes, qu'il s'éveilla enfin et qu'il fut couvert de confusion et de la honte de son attentat. On jugea qu'il avait été assez châtié par le Saint, et on le renvoya en liberté.

16. Un homme, appelé Otranne, d'une constitution rachitique, débile, et roulé en boule sur lui-même, ressemblait plutôt à un monstre qu'à un homme. On le porta au tombeau de S. Martial, et on le déposa sur le pavé à la vue d'une foule immense. Après l'office du matin, Otranne, sentant ses nerfs et ses muscles se redresser, éprouvait les plus cruelles tortures, se roulait sur le pavé, et, comme sa voix était si faible qu'il ne pouvait se faire entendre, il exprimait publiquement le tourment qu'il éprouvait par les convulsions auxquelles il était en proie. C'est qu'alors la vertu divine dont le Saint disposait pour rendre cet homme à l'état de santé parfaite, agissait sur lui puissamment et ostensiblement, afin que les fidèles présents en fussent témoins et rendissent gloire à Dieu. A l'instant, Otranne put se tenir sur ses pieds et marcher librement,

bien qu'en plusieurs endroits les chairs n'eussent pas encore recouvert les os qui s'étaient allongés.

17. Sous le règne de Louis *le Pieux et le Débonnaire*, l'armée française, dans l'intention d'arrêter le pillage des voleurs se répandait sur divers points du territoire français, et en particulier sous les murs de la ville de Limoges. Plusieurs bandes militaires n'avaient pas assez de respect pour les lieux consacrés aux Saints, et cela provenait de leur ignorance sur ce qui regarde les Saints, leurs mérites et leurs prodiges. L'un des soldats, postés près de Limoges, se mit donc, sans respect pour S. Martial, à moissonner un champ destiné à l'entretien du monastère de ce Saint; mais il ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance céleste; ses deux mains demeurèrent paralysées, à son extrême confusion. A cette vue, ses compagnons, frappés de stupeur, ressentirent de la douleur, et se déterminèrent à réparer la faute commise. Ils placèrent au milieu d'eux leur malheureux compagnon, et allèrent avec lui, nu-pieds, le visage humilié et repentant, des cierges à la main, implorer la miséricorde du Saint. Le S. Confesseur de Jésus-Christ ne fut pas insensible à cette démarche, et il leur donna aussitôt des marques de sa bonté, en rendant une santé parfaite à celui pour qui ils étaient venus le supplier. Depuis ce temps, personne ne toucha plus jamais au patrimoine de S. Martial.

On pourrait encore rapporter ici un grand nombre de prodiges opérés par S. Martial dans le cours des siècles postérieurs, et montrer par là que ce Saint est toujours vivant auprès de Dieu, et qu'il jouit dans le ciel d'un grand crédit. Mais on peut les lire, si l'on veut, dans les *Acta SS.;* ils sont écrits par des auteurs des divers siècles, qui en ont été les témoins oculaires, ou du moins qui ont vécu dans le temps où ils ont été accomplis.

XV JUILLET
ET IV JANV.

S. AMMAO

L'un des 72 Disciples de Jésus ;
Témoin oculaire des prodiges et des faits de Notre-Seigneur.

Ammao ou *Ammaon*, était l'un des Soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur, d'après le témoignage de S. Ambroise[1]. Ce savant père et docteur de l'Eglise, en fait mention à quatre reprises différentes dans ses ouvrages, dans son commentaire sur le XIVe chapitre de S. Luc, et dans l'explication du symbole des Apôtres, au chapitre vingt-troisième, dans le sermon qu'il composa pour la fête de S. Laurent, martyr. Il dit, que S. Laurent était embrasé du même feu que S. Amaüs et S. Cléophas, qui disaient, en se rappelant la conversation qu'ils avaient eue avec Notre-Seigneur : « *Notre cœur n'était-il pas en-* « *flammé, lorsqu'il nous parlait dans la route, et qu'il nous* « *découvrait le sens des saintes Ecritures*[2] *?* »

Dans l'exposition du symbole des Apôtres, parlant de la réalité de la chair du fils de Dieu incarné, S. Ambroise explique la circonstance où Jésus-Christ se trouva avec S. Cléophas et S. Ammaon ; il dit, *que ce fut avec une langue véritable, qu'il parla alors à Ammaon et à Cléophas ; qu'il s'assit réellement avec eux ; que ses mains bien véritables prirent le pain, le bé-*

[1] S. Ambr. *in Apol. David, lib.* 2, *c.* 8 ; *in Luc. c.* 12 ; *in Symb. c.* 29, *t.* 4 ; *de tempore S.* 19, *p.* 25. — Ce Disciple est nommé de même dans un très-ancien manuscrit de l'Evangile conservé à Corbie, et examiné par D. Calmet (*Voyez dict. de la Bible*, au mot *Cléophas*).

[2] *S. Luc*, XXIV, 32. — Si S. *Ammao* est le même que S. *Ammias*, qui fut évêque de Philadelphie, il a été gratifié du don de prophétie, comme ses compagnons Agab, Judas et Silas, et il a brillé dans la primitive Eglise comme un flambeau. (*Voir Sepp.*, *t.* 1, *p.* 331).

nirent, le rompirent, et le présentèrent à ces deux disciples; que, s'il disparut à leurs yeux, cela fut l'effet, non pas de l'ombre et de l'apparence de sa présence, mais de sa volonté et de sa divine puissance.

Voir les ouvrages de S. Ambroise, *tom. III, p. 148, h.; 232, k.; tom. IV, p. 106, c.; tom. V, p. 25, c.; p. 149, a.*— Consulter Riccioli, *Chronog.*; Moréri, *Dict. univ. Disc.*

Sozomène[1] rapporte, que, à Nicopolis, qui est le nom que les Romains donnèrent à Emmaüs, lorsqu'ils en eurent fait une colonie, au temps de Vespasien, il y avait devant la ville une fontaine, au lieu où Jésus ressuscité avait voulu quitter AMMAON et CLÉOPHAS ; et que, non seulement les hommes, mais même les animaux étaient guéris de diverses maladies en s'y lavant. On tenait que cette fontaine avait reçu cette vertu depuis que Jésus-Christ, étant un jour venu en cet endroit avec ses disciples, dans le temps de ses voyages évangéliques, s'y était lavé les pieds.

Quant à la maison de Cléophas, compagnon d'Ammaon, où Jésus, vainqueur de la mort, se fit connaître à ces deux disciples dans la fraction du pain, S. Jérôme dit, que, par cette action même, Jésus-Christ la consacra et en fit une église, où, depuis, l'on célébra les saints mystères, comme dans les sanctuaires les plus vénérés[2].

[1] Sozom. *hist. l.* 5, *c.* 21, *p.* 630.

[2] S. Hieron. *ep.* 27. Till. *Mem. t.* 1, *p.* 408.

S. NARCISSE, PRÊTRE,

L'un des Témoins immédiats des faits de Jésus-Christ;
L'un de ses 72 Disciples;
Prédicateur et confesseur de la Foi;
Evêque d'Athènes, puis de Patras, ou réciproquement;
Martyr de Jésus-Christ, après avoir été Pasteur d'une partie des fidèles de Rome.

« Le 31 d'octobre, » dit le Martyrologe romain, « S. Amplias, S. Urbain et S. NARCISSE, dont parle S. Paul, dans « son épître aux Romains, qui furent tués par les Juifs et par « les Gentils, pour l'Evangile de Jésus-Christ. »

S. Paul dit, en parlant de Narcisse[1] :

Saluez ceux qui sont de la maison de Narcisse; ils sont (nos frères) *dans le Seigneur* : ou bien : *ils appartiennent au Seigneur.*

Un ancien auteur, l'Ambrosiaster[2], assure que Narcisse était prêtre, et qu'il est qualifié tel dans des Manuscrits Anciens. Il ajoute que l'Apôtre ne le salue pas lui-même, parce qu'il n'était peut-être pas alors à Rome, mais qu'il était allé exercer autre part les fonctions de son sacerdoce, et animer les fidèles par ses exhortations. S. Dorothée martyr, et S. Hippolyte, la Chronique d'Alexandrie et les Eglises d'Orient, affirment que Narcisse était l'un des Septante Disciples de Notre-Seigneur, et qu'il était, par conséquent, prêtre et mi-

[1] Rom. 16, 11.
[2] Ambros. p. 333.

nistre de l'Evangile pour les fidèles de Rome. Cela nous fonde à tirer cette conclusion, que les maisons dont parle S. Paul, étaient les principaux lieux d'assemblée des chrétiens de Rome, présidés par quelques-uns des ministres de Jésus-Christ, les plus anciens ou les plus considérés, parce qu'ils avaient été instruits par Jésus-Christ lui-même. L'assemblée, présidée par S. Narcisse, disciple de Notre-Seigneur, fut appelée la *Maison de Narcisse* ou *ceux de la maison de Narcisse*. La même chose doit être dite de la maison de S. Aristobule, de la maison de S. Philologue, et de celle de S. Patrobas, autres disciples de Notre-Seigneur[1]. C'étaient les premières paroisses des grandes villes, où les fidèles étaient devenus fort nombreux, et ne pouvaient pas se trouver tous dans un même lieu de réunion. Il fallait dès lors établir *des maisons à part, paroikias*, que différents prêtres ou curés, devaient desservir séparément[2]. Cela se pratiquait, à la même époque, dans la grande ville d'Alexandrie, comme nous l'avons vu dans l'histoire de S. Marc, son premier évêque. Devant cette considération, toutes les vaines suppositions de certaines critiques, qui révoquent en doute le christianisme même de Narcisse, reconnu d'ailleurs par toute l'Eglise, disparaissent et tombent à néant. S. Paul saluait de cette manière tous les fidèles de Rome, qui se trouvaient dans chaque paroisse ou qui composaient les familles spirituelles de chacun des ministres de Jésus-Christ.

Les Eglises d'Orient[3] honorent S. Narcisse du titre d'Apôtre, le rangent au nombre des Septante Disciples, affirment qu'elles sont en possession de ses reliques, ainsi que de celles

[1] (*Ibid. Rom.* 16).

[2] La demeure de ces *curés* ou *chargés du soin des âmes*, était ordinairement la *maison d'assemblée* des fidèles, ou était contiguë à cette maison consacrée à la réunion des chrétiens, ce qui la faisait appeler *la maison de tel prêtre*. L'Ambrosiastor le dit positivement : il marque qu'Aristobule, l'un des 72 Disciples, celui dont parle S. Paul, rassemblait chez lui un grand nombre de chrétiens, et il appelle sa maison *la congrégation d'Aristobule*, ou son église, son assemblée de fidèles...

[3] Menæa, 31 *oct.* S. Doroth. ; S. Hippolyt., *de* 72 *Discipulis*.

de S. Urbain et de S. Amplias, ses co-apôtres, et qu'elles ont été conservées à Constantinople. Elles marquent dans leurs synaxaires, qu'il fut évêque d'Athènes, après S. Denys, pendant quelque temps; qu'ensuite il gouverna comme évêque l'Eglise de Patras, en Achaïe[1].

Les Grecs et les Latins assurent également, que S. Narcisse a souffert le martyre pour l'Evangile, de la part des Juifs et des Païens. Le Martyrologe Romain dit bien, que le S. Narcisse que l'Eglise honore le 31 octobre, comme martyr, est celui dont S. Paul parle aux Romains[2], en les priant de saluer de sa part, les fidèles de la maison de Narcisse. Cela montre l'erreur de ces critiques, qui voudraient faire un païen de ce saint martyr et disciple du Christ[3].

[1] Ugh. *t.* 6, *p.* 1119. Menæa, p. 394; S. Hippolyt., *de* 72 *Disc.*; Baron. *an.* 58, *n.* 56. — Bar. 31 *oct.* ex S. Dorothæo, *in Synopsi.*

[2] *Rom.*, XVI, 11.

[3] Le Dr Sepp. (*Vie de Jésus-Christ*, t. 2, p. 348), dit que ce Narcisse est l'affranchi bien connu dans l'histoire, et le secrétaire intime de l'empereur Claude, qu'il avait une grande influence à la cour, mais que, dès le commencement du règne de Néron, il fut jeté en prison et martyrisé à l'instigation d'Agrippine, contre laquelle il s'était permis quelques paroles imprudentes. D'après ce sentiment, S. Paul aurait adressé son salut à la famille de Narcisse, puisque ce Disciple eût été mort à l'époque où cette lettre a été écrite. — Mais cette opinion n'est pas celle qui est communément suivie dans l'Eglise. Toutefois, il est certain qu'il y avait à Rome un grand nombre de Juifs romains affranchis, dont les ancêtres, emmenés comme captifs en Italie sous Pompée, avaient été ensuite affranchis par leurs maîtres, s'étaient établis dans la capitale avec droit de bourgeoisie, et s'étaient même élevés à divers emplois. Narcisse a pu être l'un des 8,000 juifs affranchis que l'on compta un jour à Rome sous Tibère.

S. JOSEPH-BARSABÉ, SURNOMMÉ LE JUSTE

L'un des Témoins immédiats des prodiges de Jésus;
L'un des LXX Disciples;
Prédicateur de l'Evangile, Thaumaturge;
Evêque d'Eleuthéropolis, en Palestine;
Martyr du Christ.

« Le 20 juillet, dit le Martyrologe Romain, fête de S. Jo-
« seph, qui fut surnommé le Juste, et que les Apôtres propo-
« sèrent, avec S. Mathias, pour remplir la place de l'Apostolat
« du traître Judas. Mais le sort étant tombé sur Mathias, il ne
« se livra pas avec moins d'ardeur au ministère de la prédi-
« cation et aux exercices de sainteté; et après avoir supporté
« une longue persécution de la part des Juifs, pour la foi de
« Jésus-Christ, il mourut triomphant dans la Judée. On rap-
« porte aussi de ce Saint, que, ayant bu du poison, il n'en
« éprouva aucun mal, à cause de sa foi en Notre-Seigneur.[1] »

Ce dernier trait est rapporté par S. Papias, cité dans Eusèbe[2] : *Alterum quoque ingens miraculum refert* (Papias) *de Justo, qui Barsabas cognominatus est, qui cum lethale poculum ebibisset, tamen Dei adjutus gratia, nullum inde accepit incommodum.*

Joseph-Barsabas était du nombre des Soixante-Dix Disciples, selon les Ménologes des Grecs, les Synaxaires et les Ménées des Orientaux, les Calendriers des Syriens, des Cophtes et des Ethiopiens. — Clément d'Alexandrie, Eusèbe[2], S. Epiphane, le vénérable Bède, et la plupart des Martyrologistes Occidentaux, lui donnent rang dans cette sainte compagnie[3]. C'est, du reste, ce qui doit se conclure de la teneur du texte

[1] Eadem ap. Adon., Usuard., Notker.

[2] Euseb., *l.* 3, *c. ult.* seu 39, et apud Baron. *t.* 1, *p.* 576.

[3] Apud Euseb, *l.* 1, *c.* 12; Bed., *retract. in Act. t.* 6, *p.* 3; S. Epiph·

sacré, qui nous fait entendre que saint Barsabas a été dans la société de Jésus, *depuis le commencement* jusqu'à l'Ascension.

Il faut, dit S. Pierre[1], *qu'entre ceux qui ont été dans notre société pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, — à commencer depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour où il est monté au ciel, en nous quittant, on en choisisse un, qui soit avec nous témoin de sa résurrection.*

Alors ils en présentèrent deux : Joseph appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Matthias.

Si on lit ce texte sacré en entier, on y voit, que ce Saint était non-seulement du nombre des Disciples élus par le fils de Dieu même, mais encore qu'il était l'un des plus distingués par sa vertu, par sa sainteté et par ses qualités apostoliques, puisque les premiers chefs de l'Eglise l'ont jugé digne de l'Apostolat. Cette préférence qu'on lui donna, en le choisissant avec S. Mathias, peut nous faire juger que même entre les Septante Disciples, on faisait une estime toute particulière de ces deux Ministres de Jésus-Christ.

S. Chrysostôme[2] fait un grand éloge de S. Joseph-Barsabas, de ce qu'il ne s'offensa point que S. Matthias lui eût été préféré. Cette humble douceur est particulièrement attribuée à la plénitude du Saint-Esprit, qui agissait déjà dans son âme, avant qu'il le reçut avec les autres le jour de la Pentecôte.

Selon S. Hippolyte et S. Dorothée, il fut évêque d'Eleuthéropolis, en Palestine, et ensuite, selon quelques-uns, de Jérusalem.

C'est de lui, selon plusieurs auteurs[3], que S. Denys l'Aréopagite[4] a parlé, quand il a dit au commencement de son livre *des Noms divins :*

de Christo, c. 4. Dans Calmet, *Dict. de la Bible.* Riccioli, *chronograph.*; Tillemont, *Mém. eccl., t.* 1, *p.* 27, 28; Dr Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, p.* 482.

[1] *Act.* 1, 15 *et suiv.*

[2] S. Chrysost., *in Act., hom.* 3.

[3] Salmeron et Corderius.

[4] Dionys., *de Divin. nomin. c.* 13.

« Qu'est-ce que cette paix et ce divin calme, que le saint « personnage Justus[1] appelle silence, et immobilité merveilleu- « sement active ; comment Dieu demeure dans le repos et le « silence ; comment il vit par lui-même et en lui-même ; et se « pénètre intimement et tout entier ; comment, soit qu'il en- « tre en lui-même, soit qu'il se multiplie en ses œuvres, il ne « déchoit pas de son unité parfaite, mais au contraire, en « vertu de cette unité sublime qui n'a pas d'égale, s'incline « devant toutes les créatures, sans sortir de son propre fonds : « voilà ce qu'il n'est possible à aucun être d'exprimer et de « comprendre parfaitement. »

De là ces auteurs ont conclu que S. Joseph le Juste, a écrit quelque traité concernant les choses divines, ou quelque discours *de pace et silentio*.

Les Martyrologes d'Usuard[2] et d'Adon et les plus récents, mettent sa fête au 20 juillet, et disent de lui, que, s'occupant d'une manière très-sainte au ministère de la prédication, il souffrit beaucoup de persécution de la part des Juifs infidèles, et qu'enfin il mourut en Palestine, et eut *une fin très-victorieuse* : termes qui désignent ordinairement la couronne du martyre.

Comme S. Jacques le Mineur, son frère, et comme Joseph, père nourricier de Jésus, il porta aussi le surnom de *Juste*. La justice était comme le caractère distinctif de cette noble famille. Le nom de *Barsabas* lui fut aussi familier : car ce nom est attribué à Judas-Thaddée, son frère[3]. Ce mot, dans sa signification intime, veut dire *fils de la Sagesse* ou *fils de la vieillesse*, de sorte que Jésus, en choisissant ses trois frères pour apôtres, n'agit point par un sentiment de prédilection pour sa famille, mais par la connaissance qu'il avait de leurs vertus.

[1] « De ipsa igitur divina pace ac silentio, quam Sanctus Justus (en « grec Ιουστος, ce qui marque un nom propre) vocat insonantiam et « immobilitatem ad omnem emanationem, quæ cognoscitur.

[2] Usuard. 20 *die julii*.

[3] *Act.*, xv, 22. *Voir* Sepp., *Vie de Jésus-Christ*, *t.* I, *p.* 214.

S. MATTHIAS,

Israëlite distingué;
Rangé d'abord au nombre des Septante Disciples;
Elevé ensuite à la dignité épiscopale des Apôtres, en place du traître Judas.

Les différents auteurs Ecclésiastiques[1] de l'antiquité témoignent que S. Matthias faisait d'abord partie du nombre sacré des Septante Disciples de Notre-Seigneur; qu'il prêcha avec eux pendant les trois années du ministère public de Jésus; et qu'il occupa le même rang jusqu'à l'Ascension du Sauveur; que ce fut alors, comme il est écrit au livre des *Actes*, qu'il passa du rang des 72 Disciples à celui des 12 Apôtres.

C'est pourquoi l'*Histoire de ses travaux apostoliques et de toute sa vie* figure parmi celles des *Douze*.

[1] S. Dorothée, *in Synopsi*; — La Chronique d'Alexandrie, *in Biblioth. PP. t.* 15, *p.* 60.

S. LUC, ÉVANGÉLISTE,

Médecin d'Antioche;
L'un des Témoins oculaires des faits de Jésus-Christ et des Apôtres;
L'un des 72 Disciples de Notre-Seigneur;
Compagnon des Apôtres et notamment de S. Paul;
Prédicateur et Confesseur illustre de la foi, dans l'Italie, la Gaule, la Dalmatie, la Grèce.

On lit dans le Martyrologe Romain :

« Le 18 octobre, S. Luc Evangéliste, qui, après avoir souf-
« fert bien des tourments pour le nom de Jésus-Christ, mou-
« rut en Bithynie, rempli du Saint-Esprit. Ses reliques furent
« transférées à Constantinople, et de là apportées à Padoue. »

Parmi les hommes apostoliques, que Jésus appela au ministère de la parole divine, S. Luc est un des plus remarquables[1]. Orateur et écrivain, médecin des corps et médecin des âmes, voyageur et martyr de la foi, il scella de son sang le témoignage des vérités que, sous l'inspiration du Saint-Esprit, sa plume a transmise aux générations futures. Le temps de sa vie a été tout entier dépensé en fatigues, en courses et en œuvres entreprises pour l'extension du royaume de Jésus-Christ.

Originaire d'Antioche[2], métropole de la Syrie, il y fit ses premières études. Cette ville était célèbre par son agréable situation, par la richesse de son commerce, par son étendue, ainsi que par le nombre et la politesse de ses habitants, par son amour pour l'étude des lettres et de la sagesse. Elle avait

[1] *Hic Pater Andræas, et magno nomine Lucas* martyr, et illustris sanguine Nazarius. — (S. Paulin de Nole, *ep.* 12 *ad Severum*).

[2] Euseb., *hist.*, *l.* III, *c.* 4; S. Jérom., *catal. c.* 7.

des écoles renommées dans toute l'Asie, et qui produisirent des maîtres fort habiles dans tous les arts et dans toutes les sciences. Dans sa jeunesse, S. Luc fut initié à toute la philosophie qui s'enseignait dans ces savantes cités : il perfectionna ses connaissances acquises par divers voyages qu'il fit en Palestine, en Egypte, en Grèce. Son goût le porta particulièrement vers la médecine. Il exerçait cet art à Antioche. S. Jérôme[1] assure qu'il y excellait. Comme l'exercice de la médecine n'est point incompatible avec les fonctions du ministère apostolique, il paraît qu'après sa conversion à Jésus-Christ, il ne cessa point de s'y appliquer ; S. Paul semble le faire entendre, quand il dit : *Luc, le médecin, notre très-cher frère*[2].

S. Luc n'était pas seulement habile dans la médecine ; d'après la tradition, il était aussi très-versé dans l'art de la peinture. D'après le Ménologe de l'empereur Basile, compilé en 980, Nicéphore, et d'autres écrivains grecs, que cite Gretzer, dans une dissertation sur ce sujet, il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge[3]. Parmi les Anciens qui ont su et rapporté que S. Luc était peintre, on cite Théodore Lecteur, qui vivait en 518; on lit dans cet auteur, qu'on envoya

[1] « Lucam tradunt veteres ecclesiæ Tractatores medicinæ artis fuisse scientissimum, et magis Græcas Litteras scisse quam Hebræas.» (S. Jérôm. *comm. in Is.* VI, 10.)

[2] *Coloss.* IV, 14.

[3] Les portraits de Notre-Seigneur Jésus-Christ et ceux de la Sainte Vierge représentée à l'âge de 47 à 50 ans par S. Luc, supposent que le saint évangéliste a vu Notre-Seigneur en Judée, de même que la Sainte Vierge, vers les temps de l'Ascension. Les critiques qui combattent quelquefois l'authenticité de ces portraits ne s'appuient que sur l'hypothèse fort peu fondée que S. Luc n'a pas vu Jésus-Christ sur la terre, et qu'il n'a pu représenter la Sainte Vierge à un âge si peu avancé. C'est donc parce que généralement il était admis dans l'Eglise que cet évangéliste avait été disciple du Christ, que la tradition relative aux portraits de Jésus et de Marie, s'est constamment accréditée parmi les fidèles, et notamment parmi ceux des siècles modernes : ce qui montre que l'opinion des critiques modernes dont nous avons parlé était contredite dans le fait par l'admission commune de cette tradition et que conséquemment elle n'a jamais obtenu bien du crédit, même dans les derniers âges.

de Jérusalem à l'impératrice Pulchérie, un portrait de la Sainte Vierge peint par S. Luc, et que cette princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople : *Pulcheriæ Eudoxia* (imperatrix Jerosolymis agens) *imaginem Matris Christi, quam Lucas Apostolus pinxerat, Hierosolymis misit* Constantinopolim[1]. Un discours[2], composé contre Constantin Copronyme, attribué à S. Jean Damascène, fait avant la célébration du second Concile de Nicée, rapporte le même fait. On a trouvé à Rome, dans un souterrain près de l'église de Sainte-Marie, dite *in via Lata*, une ancienne inscription où il est dit d'un portrait de la Sainte Vierge, que c'est *l'un des sept peints par S. Luc : una ex septem a Luca depictis*[3]. Il y a encore trois ou quatre portraits semblables, dont le principal a été placé par le pape Paul V dans la chapelle Borghèse, dans l'église Sainte-Marie-Majeure.

La plupart des Anciens ont dit que S. Luc, avant sa conversion à la foi évangélique, était Juif de religion, du grand nombre de ces Juifs d'Antioche, qu'on appelait communément *Hellénistes*, et qui lisaient l'Ecriture Sainte dans la version des Septante. S. Jérôme observe, d'après les écrits de S. Luc, qu'il savait mieux le grec que l'hébreu, qu'il ne se contente pas de faire usage de la version des Septante, comme les autres auteurs du Nouveau-Testament qui ont écrit dans la même langue, et qu'il s'abstient de traduire certains mots qu'il ne pouvait pas bien rendre en grec. Les Modernes pensent qu'il était disciple de S. Paul et qu'il a été converti au Christianisme par cet Apôtre. Mais la plupart des Anciens rapportent qu'il fut Disciple de Jésus-Christ et l'un des Soixante-Douze, bien qu'il ne fût pas entré dans la compagnie de Jésus la première

[1] *Vide Acta SS. p.* 297. Voir aussi ce qui a été dit au 2e et au 3e livres de cette *Christologie.*

[2] *Ibid.*

[3] Bosius et Aringhi, *Roma subterr., l.* 3, *c.* 41. *Voyez* sur les portraits de la Sainte Vierge. Jos. Assemani, *in Calend. univ. ad* 18 *oct., t.* 5, *p.* 306.

année de son ministère public, mais seulement la deuxième année, ou au commencement de la troisième. S. Epiphane[1] témoigne expressément que S. Luc a été l'un des 72 Disciples. S. Grégoire le Grand[2], alléguant l'autorité d'autres auteurs ecclésiastiques, le dit également, et croit qu'il était l'un des deux disciples qui allaient à Emmaüs après la résurrection du Sauveur. S. Euthymius[3] s'appuie du témoignage d'Origène et partage le même sentiment. S. Dorothée[4] compte aussi S. Luc parmi les 72 Disciples. Le Ménologe[5] de l'empereur Basile porte que, *comme S. Luc était du nombre des 72 Apôtres, il (s'adjoignit plus tard à l'apôtre S. Paul pour annoncer le Christ avec lui.* Tertullien[6], parlant de S. Luc, ne décide rien; il se contente de dire que *S. Luc était, non du nombre des Apôtres, mais bien du nombre des hommes apostoliques* tels qu'étaient les 72 Disciples); qu'*il n'était pas Docteur,* comme les Apôtres, *mais Disciple,* comme ceux qui n'étaient pas du nombre des premiers chefs de l'Eglise; et il ajoute que plus tard, *il se fit compagnon du dernier des Apôtres, c'est-à-dire de S. Paul.* Les Grecs, en général, les anciens et les modernes, tiennent que S. Luc était l'un des 72 Disciples de Jésus-Christ; et leurs Ménées[7], au 18 octobre, la Chronique d'Alexandrie, le marquent positivement, comme les Ménologes, dans les chants sacrés de la liturgie. Théophylacte et Métaphraste[8] donnent aussi ce sentiment comme généralement reçu : ce sentiment est, de plus, confirmé par tous ceux qui

[1] S. Epiph. *in Panar., hæresi,* 51.

[2] S. Greg. magn. l. 1, Moral. c. 1.

[3] S. Euthym., *in Præfat. in Evang.*; *ap. Baron. an.* 58, *n.* 34.

[4] S. Doroth., *in Synopsi.*

[5] Menolog. compositum jussu Basilii imp. ab an. 976 ad 1025.

[6] Tertull., *adv. Marcionem, l.* 4, *c.* 2.

[7] Menæa, 18 *oct. apud Boll. eodem die, p.* 284; Chron. Alex., p. 62, *in Bibl. PP., tom.* 15.

[8] Simon Metaphr., *in vita S. Lucæ, ap. et evang.*; et Nicephor., *l.* 1, *c.* 34. Adamantius (an. 300), *l.* 1, *p.* 8. *Till.* a soutenu ce point.

assurent que S. Luc était le Disciple qui accompagnait Cléophas à Emmaüs[1].

Au reste, S. Luc lui-même dit et répète, au commencement de son Evangile, qu'il n'a point écrit son histoire de Jésus-Christ sur le rapport d'autrui, comme l'ont fait plusieurs écrivains de son temps, qui n'ont composé leur récit que d'après le témoignage des premiers témoins de Jésus-Christ, et des premiers ministres de la parole divine; mais qu'il l'a écrite, *comme témoin oculaire qui a tout suivi depuis le commencement*[2] *de la prédication du Sauveur. Voici ses propres paroles :*

Plusieurs personnes ayant entrepris d'écrire l'histoire des choses qui ont été accomplies parmi nous, suivant le rapport que nous ont fait ceux qui dès le commencement les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole ; il m'a semblé bon, à moi aussi, qui ai suivi toutes ces choses depuis le commencement, de vous en exposer exactement toute la suite, très-excellent Théophile. VISUM EST MIHI ASSECUTO OMNIA A PRINCIPIO, DILIGENTER EX ORDINE TIBI SCRIBERE, OPTIME THEOPHILE[3].

S. Luc dit donc ici, comme l'Evangéliste S. Jean, qu'il *annonce et qu'il certifie ce qu'il a vu et suivi exactement, touchant* le Verbe de vie. C'est là, du reste, une observation faite depuis longtemps par Origène, lorsqu'il dit que S. Luc a soin de faire entendre qu'il n'écrit pas sur le témoignage des autres, mais comme témoin assidu et immédiat des œuvres du Christ : *inculcat et replicat* (inquit Origenes loquens de S. Luca), *quoniam quæ scripturus est, non rumore cognoverit, sed ab initio ipse fuerit consecutus*[4]. Les paroles du saint Evangé-

[1] Apud Theophilact. Niceph. l. 2, c. 45 : *Et ex 70 illis duos, Marcum et Lucam.*

[2] S. Luc. I, 1-2-3.

[3] Εδοξε χαμοι, παρηκολουθηκότι ανωθεν πασιν.

[4] Origenes, *apud Baron. an* 58 *n.* 34.

liste marquent donc, qu'il a *été le compagnon* du Christ et de ses Apôtres *dans tous les faits* évangéliques qui ont été accomplis en Judée.

L'opinion des modernes n'est fondée que sur un sens différent, donné aux paroles précitées de S. Luc ; selon ce sens, ce serait le saint Evangéliste qui *écrirait l'histoire* du Christ, *suivant le rapport des premiers témoins et des premiers ministres de Jésus ;* tandis que cet auteur sacré marque que, outre le témoignage de ces premiers spectateurs des œuvres de Jésus-Christ, il a un moyen de plus d'informer exactement Théophile, c'est qu'il a été lui-même le disciple, le sectateur, mot à mot, l'*acolyte* du Christ, *pendant qu'il opérait toutes ses œuvres*. Lorsque S. Luc ajoute ces paroles, *accomplies parmi nous,* ou *au milieu de nous*[1], il indique clairement, qu'il *était en Judée* dans ce temps-là ; qu'il était, ou prosélyte juif, ou disciple de Jésus-Christ, lorsque le Sauveur opérait ses prodiges. — Le sens donné par les Modernes ne paraît donc point fondé ; lors même qu'il le serait, on ne pourrait pas en conclure, que S. Luc n'a pas été l'un des Soixante-Douze Disciples de Jésus-Christ ; car voici comment alors le texte de notre saint Evangéliste s'expliquerait : 1° *suivant que nous ont rapporté ces choses, ceux qui les ont vues dès le commencement :* c'est-à-dire la Sainte Vierge, les parents et les frères de Jésus-Christ selon la chair[2] ; eux seuls, en effet, ont pu raconter plusieurs merveilles relatives aux circonstances de la Nativité, de l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; S. Luc n'ayant pu être témoin oculaire de ces faits, a dû en être in-

[1] S. Luc 1, 1.

[2] Du reste, beaucoup de modernes, parmi lesquels Tillemont, *Mém. eccl.*, *t.* 1, et Calmet, *Dict. de la Bible, art. Disciple*, suivent sur ce point le sentiment des anciens. — Voyez aussi Riccioli, *Chronog.*

C'est là le sentiment très-prononcé de l'ancien auteur de la célèbre *Chronique d'Alexandrie*, *p.* 57, qui s'exprime ainsi sur ce point :

« Hæc tradita accepimus ab iis, qui ab initio præsentes et oculati testes et administri verbi interfuerunt. Adfuit et S. Lucas, qui hæc ab illis

formé par des témoins plus anciens. 2° *Suivant le rapport de ceux qui, dès le commencement, ont été les ministres de la parole* : ces paroles désigneraient S. André, S. Pierre, et les autres premiers Disciples, qui assistèrent au baptême de Jésus-Christ conféré par S. Jean-Baptiste, et qui, les premiers, annoncèrent l'Evangile. S. Luc aurait appris d'eux ces faits, accomplis *au commencement* du ministère public de Notre-Seigneur, et il raconterait tous les autres, comme témoin oculaire. Ainsi l'unique raison sur laquelle est fondée l'opinion moderne touchant S. Luc et sa qualité de disciple de Jésus-Christ, nous paraît peu solide devant ces explications et devant les autorités des Anciens. Des auteurs observent ici, que *S. Luc* ou *S. Lucius*, a été appelé par S. Paul, Luc, le médecin, très-probablement pour qu'on ne le confondît point avec *S. Lucius le Cyrénéen*. Après avoir éclairci ces points historiques, venons maintenant aux autres circonstances de la vie de S. Luc.

Siméon Métaphraste, dont *l'Histoire de la vie de S. Luc* est adoptée par les Bollandistes, préférablement à plusieurs autres, parle ainsi de la conversion de notre saint Evangéliste : Il était occupé aux sciences humaines, à l'étude des langues, de la grammaire, de la rhétorique et surtout à la philosophie grecque, lorsque se présenta à lui une occasion de passer à un état meilleur. Quelle fut cette occasion? La voici. Le fils de Dieu, revêtu de notre nature corporelle, paraissait alors au milieu des populations de la Judée. Après avoir soutenu un combat et remporté une victoire contre l'Ennemi de Dieu et des hommes, après avoir été signalé publiquement comme Messie

accepta litteris consignavit. Oculati porro spectatores et ministri sunt Sancta, gloriosa, et vere Domina nostra Dei Genitrix, quæ omnia servavit in corde suo, sicuti scriptum est ; Et Joseph Justus, Sponsus Virginis, et filii ejus Jacobus, qui primus Hierosolymis tronum patriarchalem exornavit, Et Joseph, et Simon ac Judas. Hi sunt, qui ab ipso principio suis omnia oculis præsentes spectarunt, et verba ministrarunt usque ad trigesimum Christi secundum humanitatem annum, quo magnus Deus et Salvator noster J.-C. se mundo ostendit. »

et Fils de Dieu par la voix du Père Céleste, sur les rives du Jourdain, il conversait avec les hommes et les instruisait des choses du salut. Sa renommée s'étendait dans la Judée, dans la Galilée et dans tous les pays limitrophes de la Palestine. Pendant que plusieurs fermaient les oreilles à la voix qui leur annonçait la vérité, d'autres étaient attentifs à ses prédications et ne perdaient aucune parole, sortie de la bouche du Sauveur des hommes. Du nombre de ces derniers se trouva notre saint Evangéliste. Il vint souvent l'écouter, et il le vit souvent opérer des œuvres surnaturelles. Eclairé dès lors par une lumière céleste, il ne considéra plus les liens de la parenté, ni les attachements naturels; il foula aux pieds l'argent, les richesses. Sans se donner le temps d'aller vendre et de distribuer aux pauvres les biens qu'il possédait, il embrassa la voie céleste, qui se présentait devant lui, et, après avoir conversé avec celui qu'il aimait ardemment, il s'attacha à lui, comme son disciple sincère et véritable.

Comme il avait été fréquemment témoin des miracles et des prodiges éclatants de son maître, il le reconnaissait pour le Messie, envoyé de Dieu, et cette foi était solidement enracinée dans son cœur. Aussi l'accompagna-t-il constamment et fidèlement, partout et même dans les afflictions et les persécutions que le Christ endura pour notre salut. Il fut témoin de sa passion, ainsi que de sa résurrection. Après avoir assisté sur le mont des Oliviers au spectacle merveilleux de l'Ascension de Jésus-Christ, il reçut, le jour de la Pentecôte, avec les autres Disciples, les dons du Saint-Esprit, et devint avec les secours d'en haut, capable d'évangéliser les peuples avec d'heureux succès. Ce nouveau pêcheur d'hommes jeta alors son filet, et amena à la connaissance de la vérité beaucoup de Grecs et d'hommes civilisés, qu'il avait tirés des ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie[1].

[1] *Vide* Metaphrast. *ibid.*

Lorsque S. Paul se fut converti au Christianisme, S. Luc se joignit à lui pour l'accompagner dans ses courses apostoliques, partager ses travaux et ses périls. On ignore le lieu et le temps où il se fit son coopérateur. Il commence à parler de lui-même, en première personne, dans les Actes[1], au temps où l'Apôtre s'embarqua pour passer de Troade en Macédoine, l'an 51 de Jésus-Christ, peu de temps après le départ de S. Barnabé. Ces deux grands Saints ne se séparèrent plus que par intervalles, et lorsque le besoin des églises le demandait. Depuis que le persécuteur de l'Eglise s'était converti et avait été miraculeusement destiné à convertir les nations, S. Luc était plein d'affection pour lui, s'attachait à lui, aimait à prendre part à ses peines et à ses souffrances. Il fit avec lui quelque séjour à Philippes, en Macédoine. Ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où la moisson devenait chaque jour plus abondante. Les efforts de S. Luc et son courage agrandirent les conquêtes du royaume de Jésus-Christ. S. Paul, écrivant à Philémon[2], en rendit témoignage, et dit qu'il évangélisait avec force, et qu'il était son auxiliaire dans le ministère de la parole.

L'an 57, le même Apôtre envoya de Macédoine S. Tite à Corinthe[3], avec une autre personne dont il fait un grand éloge et qu'on pense généralement être S. Luc. Nous apprenons ainsi de cet endroit de la deuxième épître aux Corinthiens, que le saint Evangéliste avait été associé par les Eglises pour l'accompagner dans ses voyages, et recueillir avec lui les aumônes des fidèles. Il est appelé *l'Apôtre des Eglises*[4]. S. Paul ajoute qu'il était devenu célèbre par l'Evangile dans toutes les églises, et qu'il était la gloire du Christ.

Quelques chrétiens instruits des premiers temps avaient

[1] Act. xvi, 8, 9, 10.
[2] Philem. 24.
[3] 2. Corinth. viii, 18, 19.
[4] Ibid. ℣. 18-23.

entrepris d'écrire l'histoire de Jésus-Christ ; mais ces histoires étaient incomplètes et inexactes en certains points. Ce fut pour S. Luc une occasion d'écrire son évangile. On a pensé qu'il s'était aussi proposé de suppléer aux omissions des évangiles de S. Mathieu et de S. Marc, qui avaient déjà paru ; mais nous n'avons point de preuves certaines qu'il ait eu ce dessein ; il ne paraît pas même qu'il eût lu les deux évangélistes qui l'avaient peut-être précédé, comme l'ont observé de savants critiques. On dit que S. Paul contribua à la rédaction de ce troisième Evangile. Mais S. Luc dit que, outre qu'il avait entendu les prèmiers témoins des merveilles de l'incarnation de Jésus-Christ, et ceux qui avaient eu part aux premiers commencements de son ministère public, *il avait lui-même suivi toutes ces choses, dès le principe,* et les avait rédigées en écrit d'après cette connaissance parfaite. Il fut encore dirigé par le Saint-Esprit, qui lui révéla tout ce qu'il a rapporté concernant nos mystères, et qui l'assista d'une inspiration spéciale, jusque dans la relation des plus petits événements historiques. Les Anciens, en prétendant que S. Paul avait concouru à l'Evangile de S. Luc, semblent s'être fondés sur la conformité des expressions dont ils se sont servis l'un et l'autre, en rapportant l'institution de l'Eucharistie, et l'apparition de Jésus-Christ à S. Pierre.

Selon S. Jérôme[1] et S. Grégoire de Nazianze[2], S. Luc écrivit son évangile dans le temps que S. Paul prêchait en Achaïe, l'an 54. Ce doit être en effet, en 53, que ce troisième évangile a été écrit, s'il est vrai que S. Paul en parle dans son épître aux Romains, comme l'assurent les Anciens.

S. Luc, dans tout le cours de son livre, justifie l'annonce, que, dès le premier chapitre, il fait de l'exposition méthodique avec laquelle il classera son récit. Prenant d'abord à son principe l'histoire du Fils de l'homme, il nous montre comment

[1] S. Hieron. *proleg. in Matth.*

[2] S. Greg. *carm.* 33.

son précurseur, qui devait préparer ses voies, arrive à la vie. Il retrace le récit de l'Annonciation divine faite à Marie, de la visite de la Vierge bénie à l'épouse du prêtre Zacharie, les circonstances prodigieuses de la Présentation de l'Enfant Divin au Temple ; il consigne dans son écrit plusieurs faits passés sous silence chez les autres Evangélistes, notamment la sueur de sang au jardin des Oliviers. Il complète la biographie sacrée du Rédempteur des hommes, par le tableau de sa résurrection, de ses apparitions, de ses enseignements, jusqu'à son ascension. Cet Evangile de S. Luc a été généralement et constamment reconnu pour authentique par les Hérétiques[1], comme par les Catholiques.

S. Luc a continué, plus tard, dans un autre livre, le récit de la prédication et de l'établissement de la *bonne nouvelle*. Cet ouvrage, appelé par les Grecs *les Actes* ou *les Actions des Apôtres*, contient le récit des faits apostoliques pendant environ 30 ans, à partir de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a été écrit dans la même langue que son Evangile, la deuxième année de la captivité de S. Paul à Rome. Il a été dédié à ce même Théophile, auquel S. Luc avait déjà adressé son Evangile.

Ce livre, dit S. Chrysostôme[2], nous est aussi utile que l'Evangile même, tant pour l'établissement des dogmes chrétiens, que pour le règlement de nos mœurs. Nous y voyons l'accomplissement de différentes choses que Notre-Seigneur avait prédites, la descente du Saint-Esprit, et le changement prodigieux opéré par lui dans l'esprit et dans le cœur des Apôtres. Nous y voyons le modèle de la perfection chrétienne, soit pour les simples fidèles dans les premiers chrétiens de Jérusalem, soit pour ceux qui gouvernent l'Eglise dans la vertu imcomparable des Apôtres, et surtout dans leur union et dans leur charité parfaite. Nous y admirons aussi une doctrine, que nous ne

[1] *Voyez* les Marcionites, *apud Tertull.*, *præsc. c.* 51,

[2] S. Chrysost. *in Acta*, *hom.* 1.

trouvons exposée avec la même clarté dans aucun autre livre de l'Ecriture. On peut dire surtout, que ce livre est particulièrement la preuve de la résurrection de Jésus-Christ, qui est le premier fondement de tout le Christianisme. Un ancien, Œcuménius, a dit que, comme l'*Evangile* nous apprend les actions de Jésus-Christ, la Deuxième Personne divine, *les Actes* nous apprennent les actions et la conduite du Saint-Esprit, la Troisième Personne Divine.

Comme S. Luc était compagnon des travaux de S. Paul, il décrit principalement ce qui regarde cet Apôtre ; mais il le fait avec une entière simplicité, sans relever jamais ni ses actions, ni ses souffrances. Il en conduit l'histoire jusqu'à l'an 63, temps auquel S. Paul demeurait à Rome. Il demeura avec l'Apôtre, et l'accompagna jusqu'au jour de son martyre.

Il survécut de beaucoup à S. Paul, puisqu'on assure qu'il ne mourut que dans une grande vieillesse, à l'âge d'environ 80 ou 84 ans. Pendant ce temps, il fit ce qu'il avait fait antérieurement, il s'occupa de la prédication de l'Evangile[1].

S. Epiphane[2] dit qu'il annonça la parole de Dieu, dans la Dalmatie, dans les Gaules[3], dans l'Italie et dans la Macédoine. Nicéphore[4] dit, dans le même sens, qu'après avoir séjourné à Rome avec S. Paul, il revint en Grèce, et amena un grand nombre de personnes à la lumière de la vérité. Simon Métaphraste[5] témoigne qu'il alla prêcher dans l'Egypte, dans la

[1] S. Hieron. *de viris ill.* ; S. Gaudent. Brix. *hom.* 17. Græci.

[2] S. Epiph., *hær.* 51.

[3] S. Epiphane, après avoir dit que S. Luc était l'un des 72 Disciples, à qui Jésus-Christ avait confié le ministère de la parole, ajoute à deux fois différentes que le saint Evangliste prêcha *dans les Gaules* : *idque ipse primum in Dalmatia, Gallia, et Italia, ac Macedonia, præstitit ; sed in Gallia per cæteris* : [vel) *principium vero in Gallia* ; Αρχὴ δε εν τῇ Γαλλία. — Pierre de Marca, archevêque de Toulouse, *epist. ad H. Valesium*, n° 1, insiste sur ce témoignage, et veut que S. Luc ait commencé à évangéliser les Gaules. — L'historien Longueval conclut de là que la tradition avait appris à S. Epiphane ainsi qu'à Théodoret, la prédication de S. Luc dans les Gaules.

[4] Niceph. *l.* 2, *c.* 33.

[5] Metaphr. *in vita S. Lucæ.*

Thébaïde et dans la Lybie[1]. Fortunat[2], parmi les Latins, est dans le même sentiment. Les *Constitutions*[3] *apostoliques* le marquent également, et disent qu'il ordonna Abilius, troisième évêque d'Alexandrie. Le *Prædestinatus*[4] du P. Sirmond, dit qu'il condamna à Antioche l'hérésie des Ebionites, née vers le temps de Domitien.

S. Gaudence de Bresse[5] (360), qui avait beaucoup voyagé dans l'Orient, met S. Luc au nombre de ceux qui, après avoir prêché le royaume de Dieu et sa justice, avaient été tués par les impies. S. Paulin[6] lui donne aussi la qualité de martyr. L'Ancien Martyrologe Africain le qualifie positivement Evangéliste et martyr[7]. Entre les Grecs, S. Grégoire de Nazianze[8] reproche à Julien l'Apostat, de n'avoir point respecté ces victimes immolées pour Jésus-Christ, ces glorieux athlètes, Jean, Pierre, Luc, Thècle, et les autres qui ont exposé leur vie pour la vérité, qui ont combattu contre le fer et le feu, contre les bêtes et les tyrans, comme si leurs corps eussent été insensibles, ou qu'ils n'eussent point eu de corps. Les Grecs disent expressément que S. Luc a été martyrisé, et assurent qu'il mourut attaché et crucifié à un olivier. Bède, Adon, Usuard, Baronius, disent seulement dans leurs Martyrologes, qu'il souffrit beaucoup pour la foi (tant en Grèce que dans d'au-

[1] « Paulo quidem Romæ relicto, rursum hic ad Orientem discedit, totamque Libyam percurrens, in Ægyptum pervenit. Et cum superiorem Thebaida intra suam doctrinam recepisset, ac ad magistrum per evangelium adduxisset, Inferiorem Thebaida..., accedit, in qua etiam pontifex et pastor a Spiritu præponitur. Statuis, impurisque dæmo, num delubris in terram dejectis, sacra templa contra soli Deo erigit, eisque qui in profundis ignorantiæ tenebris tenebantur, per evangelium ad Dei cognitionem regeneratis, mites filios effici curat. » (Metaphr. *in vita S. Lucæ*, *n.* 9).

[2] Fortunat. *l.* 8, *c.* 4.

[3] Constit. ap. *l.* 7, *c.* 46.

[4] Præd. *c.* 10, *p.* 14.

[5] S. Gaud. *serm.* 17.

[6] Paulin. *ep.* 12.

[7] Mabill. *anal. t.* 3, *p.* 414.

[8] Greg. Naz. *orat.* 3, *p.* 76.

tres provinces), et qu'il mourut très-âgé dans la Bithynie.

Les Grecs et les Latins lui donnent le titre d'*Apôtre*.

Les Grecs rapportent la manière miraculeuse dont son corps fut trouvé par ses Disciples[1]. S. Gaudence[2] dit à ce sujet, que Dieu faisait voir par les merveilles qu'il opérait, que ce Saint était toujours vivant auprès de Dieu, au sein de la bienheureuse immortalité.

En 357, l'empereur Constance fit transférer les reliques de S. Luc, de Patras en Achaïe, à Constantinople. On les y déposa dans l'église des Apôtres, avec celles de S. André et de S. Timothée. Il se fit alors quelques distributions des premières. S. Gaudence de Bresse en procura à son église, S. Paulin en mit dans celle de S. Félix, à Nole, et dans une autre église qu'il avait fait bâtir à Fondi. Œcuménius[3] rapporte que, lorsque le corps de S. Luc fut transféré à Constantinople, Anatolius, chambellan de l'empereur Constance, s'étant mêlé parmi ceux qui le portaient, fut aussitôt guéri d'un mal incurable dont il était affligé.

L'église des Apôtres, à Constantinople, avait été bâtie par Constantin le Grand. Ce prince fut enterré dans le porche de cette église, et l'on renferma son corps dans un cercueil d'or. On représenta les douze Apôtres autour de son tombeau. Lorsque l'empereur Justinien fit réparer l'église, les ouvriers trouvèrent trois coffres de bois, avec des inscriptions qui portaient que c'étaient les corps de *S. Luc*, de *S. André* et de *S. Timothée*. Baronius veut que le chef de S. Luc ait été porté à Rome par S. Grégoire, et déposé dans l'église du monastère de S. André. On garde une partie de ses reliques dans le monastère du Mont-Athos, en Grèce. Le P. de Montfaucon a fait graver, d'après un manuscrit de l'Evangile selon S. Luc, l'ancien por-

[1] Till. *t.* 2, *mém. p.* 148.

[2] Gaud. c. 17.

[3] Ap. OEcum. *t.* 2, *p.* 859.

trait de ce Saint, avec tous les instruments dont on se servait autrefois pour écrire.

Outre l'*Evangile* et les *Actes des Apôtres*, Clément d'Alexandrie[1] et S. Jérôme[2], disent que S. Luc a traduit en grec *l'épître de S. Paul aux Hébreux*. Le même saint Clément lui a encore attribué un autre ouvrage, qui est la *controverse de Jason et de Papisque*, dont nous parlerons dans la notice historique de S. Jason.

Les Anciens, S. Irénée, S. Jérôme, S. Athanase, S. Augustin, S. Isidore, S. Grégoire, S. Ambroise et d'autres docteurs, cités dans les *Acta Sanctorum*[3], s'accordent à reconnaître que les quatre Evangélistes ou les quatre Evangiles ont été figurés par les quatre animaux dont parle Ezéchiel (I, 10), et S. Jean dans l'Apocalypse (IV, 7). Or, comme S. Luc insiste particulièrement dans son Evangile, sur ce qui a rapport au sacerdoce de Jésus-Christ, pour cela les Docteurs, en faisant aux divers Evangélistes l'application de ces symboliques représentations, assignent communément à notre Saint, le bœuf, comme un emblème des sacrifices.

[1] Euseb. *l.* 6, *c.* 14.
[2] Hier. *v. illustr. c.* 5.
[3] Acta SS. 18 *oct. p.* 313.

S. LUCIUS,

Evêque de Cyrène;
L'un des 72 Disciples;
Témoin oculaire des faits de Jésus-Christ;
Docteur et Prophète de la primitive Eglise ;

Le Martyrologe Romain, avec la plupart des autres Martyrologes, le distingue de *Lucius de Laodicée*, et le fait évêque de Cyrène (qui était peut-être sa patrie) :

« Le 6 mai, à Cyrène, dit-il, S. Lucius évêque, dont S. Luc « fait mention dans les *Actes des Apôtres.* »

Or, le Livre des Actes le compte parmi les Prophètes et les Docteurs les plus distingués de la primitive Eglise.

Il y avait alors, dit-il, dans l'Eglise d'Antioche, des *Prophètes et des Docteurs, entre lesquels étaient :*

Barnabé, et
Simon qu'on appelait le Noir,
Lucius le Cyrénéen,
Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, et
Saul.

Or, pendant qu'ils s'acquittaient des fonctions de leur ministère devant le Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés.

. Et après qu'ils eurent jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent aller.

On voit par là que S. *Lucius le Cyrénéen* remplissait déjà les fonctions épiscopales et qu'il conférait déjà l'or-

dination à ceux que le Seigneur avait appelés au ministère sacré.

Quant à lui, selon Adon, Usuard, Pierre des Noels, il avait été ordonné par les Apôtres, premier évêque de Cyrène, ville épiscopale de la Pentapole, en Lybie, sous la dépendance de Ptolémaïde, qui est la métropole, et du Patriarchat d'Alexandrie. (Cyrène est appelée aujourd'hui *Caïroon*, dans le royaume de Barca.)

Il s'acquitta de son ministère avec beaucoup de fidélité; il fut remarquable par sa prédication et par sa sainteté. Il mourut en paix le 6 mai.

Tous les Martyrologes le distinguent de S. Luc et détruisent ainsi l'opinion de quelques écrivains qui ont pensé que le nom du saint Evangéliste était le même que celui de S. Lucius de Cyrène.

Mais on ne s'accorde pas également à le distinguer de S. *Lucius de Laodicée*. Car on peut penser, que Lucius, après avoir été évêque de Cyrène, ou bien que, étant originaire de Cyrène, et après y avoir fondé une église, quitta ensuite sa patrie ou son premier siége épiscopal, comme cela se pratiquait fréquemment et nécessairement dans les temps Apostoliques, pour venir établir un nouveau siége épiscopal en Asie, dans l'importante ville de Laodicée; de là lui serait venu plus tard son surnom de *Lucius de Laodicée*, soit pour le distinguer de *S. Luc*, soit pour marquer son nouveau siége épiscopal. C'est pourquoi, pour ne laisser aucun doute sur ce point, nous ne compterons parmi les 72 Disciples qu'*un seul Lucius*, et tout ce que la tradition ecclésiastique dira de l'un, nous l'appliquerons à l'autre, comme étant le même personnage, jusqu'à ce qu'on découvre des preuves suffisantes, pour établir sûrement une distinction entre ces deux noms.

Quoi qu'il en soit de cette question, le Martyrologe Romain, les Ménées des Orientaux, S. Dorothée, les auteurs Ecclésiastiques, disent que *Lucius de Cyrène* était l'*un des premiers*

Disciples de Jésus-Christ[1], l'un des *premiers Apôtres*[2] *et Disciples du Christ*, et qu'il faisait *partie du nombre des Septante-Deux*[3].

[1] Martyrol. Rom., 22 *aprilis die.*

[2] Menolog. Boll. *t.* 3, *p.* 4, *immense aprili.*

[3] Menæa, Boll. *ibid.* Voyez la *notice hist. de S. Apelles et de S. Lucius de Laodicée*; — La *chronique d'Alexandrie*, in Biblioth. SS. PP. t. 15, p. 60.

S. ZÉNAS OU ZÉNON,

L'un des Septante-deux Disciples du Christ ;
Témoin immédiat des faits de Jésus;
Evêque de Diospolis;
Confesseur de la foi.

S. Zénas est mentionné dans l'épître de S. Paul à Tite[1] de la manière suivante :

Lorsque je vous aurai envoyé Artémas ou Tychique, ayez soin de venir promptement me trouver à Nicopolis, parce que j'ai résolu d'y passer l'hiver. — Envoyez devant Zénas, docteur de la Loi, et Apollon, et ayez soin qu'il ne leur manque rien. ZENAM LEGIS PERITUM... SOLLICITE PRÆMITTE, UT NIL ILLIS DESIT.

Ces paroles de l'Apôtre nous apprennent que Zénas s'employait avec zèle, comme le savant docteur Apollo, aux travaux Apostoliques. L'apôtre S. Paul voulut que ces deux ministres de l'Evangile vinssent travailler avec lui à Nicopolis, ville maritime de l'Epire, selon S. Jérôme[2], ainsi appelée à l'occasion de la victoire remportée en ce lieu par César-Auguste sur Antoine et Cléopâtre.

S. Jérôme ajoute que l'Ecriture ne fait plus nulle part mention du docteur Zénas. Elle nous apprend seulement que c'était un homme Apostolique, qui exerçait les mêmes fonctions ecclésiastiques que le savant et éloquent Apollo. Quant au titre de *docteur de la Loi,* LEGISPERITUS, *νομικος*, qu'elle lui donne,

[1] Tit. III, 12-13.

[2] S. Hieron. *in hunc locum.*

S. Jean Chrysostôme[1] pense qu'elle le qualifie ainsi, parce qu'il était très-versé et fort habile dans la connaissance de la Loi Mosaïque. Il est même très-vraisemblable, qu'avant de s'attacher à Jésus, il avait reçu ce titre des mains de la Synagogue, comme plusieurs des docteurs primitifs du Christianisme. Ce qui peut encore nous faire concevoir une grande idée de S. Zénas, c'est que S. Paul le met avant Apollo, qui était si distingué et si célèbre, d'abord dans le Judaïsme, et ensuite dans l'Eglise.

S. Dorothée[2] martyr, les Ménées[3] des Eglises Grecques et Orientales, et d'autres auteurs[4], le comptent parmi les Septante Disciples du Christ, et rapportent qu'il fut évêque de Diospolis, ou Lydda, ville de Palestine. Les Grecs le mettent sur la même ligne que S. Marc, Aristarque, et lui donnent le nom de *Zénon, apôtre : Eodem die commemoratio Sanctorum Marci, Aristarchi, et Zenonis.* « Zénon, disent-ils[5], est celui « dont parle S. Paul dans l'épître à Tite. Il fut évêque de « Diospolis. Comme il était un tabernacle vivant du Saint-« Esprit, après avoir prêché l'Evangile, il alla auprès du Sei-« gneur. »

« Zénon, Aristarque et S. Marc,
« Sont entrés dans la béatitude de la vie éternelle.»

« Ayant été établi évêque de Diospolis par le bienheureux « Pierre, il enseignait à son peuple la divinité du Christ. » *Docebat prædicans Christum esse verum Deum.* Zénas, Marc et Aristarque, supportèrent beaucoup de peines pour l'édification des Eglises et la destruction des idoles; après avoir opéré plusieurs prodiges et un grand nombre de guérisons,

[1] S. Chrysost. *ap. Boll.*

[2] Doroth. *in synopsi.*

[3] Menæa, *ap. Boll.* 27 *septembris.*

[4] Lequienus, *in Oriente Christiano, tom.* III, *col.* 581. — Petrus e Natalibus, *episc. l.* VI, *cap.* 100. — Riccioli, *dénombrement des* 72 *Disc.* La Chronique d'Alexandrie lui assigne le 53e rang parmi les 72 Disciples.

[5] Ad 27 aprilis, Menæa.

miraculeuses, ils allèrent jouir de la gloire du Seigneur[1].

La mémoire de S. Zénas ne se trouve que dans quelques monuments historiques, et plus rarement encore dans les monuments liturgiques. Les Bollandistes fixent sa fête au 27 septembre.

[1] Vers les années 64-72 de Jésus-Christ.

S. HIÉRASTE ou ÉRASTE,

Ancien Trésorier de Corinthe;
L'un des 72 Disciples du Christ, suivant la tradition;
Compagnon de S. Paul et des Apôtres;
Prédicateur de l'Evangile;
Evêque de Panéade, puis de Philippes, en Macédoine;
Martyr de Jésus-Christ.

« Le 26 juillet, à Philippes, en Macédoine, fête de S. Eraste, « que l'apôtre S. Paul y laissa pour évêque, et qui reçut dans « cette ville la couronne du martyre[1]. »

Ce Disciple est appelé par S. Paul *le Trésorier de la ville*[2], c'est-à-dire apparemment de la ville de Corinthe, où cet Apôtre était alors, et où Eraste s'arrêta depuis. Mais les savants pensent qu'il avait quitté cette charge pour s'attacher au ministère évangélique, et, suivant une ancienne tradition, pour se mettre à la suite de Jésus-Christ même, qui le plaça au rang des 72 Disciples[3]. Et bien qu'il n'eût plus ce titre de Trésorier, rien n'empêchait qu'on ne le lui donnât, comme l'Ecriture le fait en d'autres rencontres, et comme cela se fait souvent parmi nous. S. Matthieu, après avoir semblablement quitté son emploi public de receveur des impôts ou de publicain, continua

[1] Martyrol. Rom. 29 julii; Beda, Usuard., Ado, et alii.

[2] Οἰκονόμος; Les Grecs entendent qu'il était chargé de cette fonction à Jérusalem (*In Menæis*).

[3] S. Doroth., les divers Ménées et Ménologes Grecs; Const. Ghinius, *in Natal. SS.*; Maximus, episc. Cythereus; Typic. S. Sabæ; Chronic. Alexandrinum, p. 60.

néanmoins à recevoir ce titre dans l'Evangile, S. Paul, en parlant d'Eraste, le désignait par son ancienne qualité, pour montrer que le Christianisme était aussi embrassé par des personnes considérables selon le monde, et que ni les dignités, ni les richesses, n'empêchent point de se sauver, quand on le veut sincèrement. C'est la remarque de S. Chrysostôme, qui semble croire qu'Eraste avait conservé sa charge.

Mais il paraît certain qu'il ne l'exerçait plus depuis plusieurs années. Autrement il eût été obligé de rester à son poste, et il lui eût été impossible de s'attacher à S. Paul et de le suivre dans ses courses apostoliques, comme l'Ecriture nous l'apprend[1]. Car Eraste était avec S. Paul à Ephèse, en 56. De là cet Apôtre l'envoya avec S. Timothée en Macédoine (peut-être pour préparer les aumônes des fidèles). Ils étaient tous deux avec lui à Corinthe au commencement de l'année 58, lorsqu'il écrivait aux Romains, qu'il salue de la part de l'un et de l'autre. On croit qu'il suivit toujours depuis S. Paul jusqu'au dernier voyage que cet Apôtre fit à Corinthe, en allant souffrir le martyre à Rome, vers l'an 65. Car alors Eraste demeura à Corinthe, comme S. Paul le marque dans son épître à Timothée[2], sans en donner la raison ni sans indiquer la durée de son séjour en cette ville.

Les Orientaux[3] témoignent qu'il fut d'abord trésorier ou économe de l'Eglise de Jérusalem, sans doute parce qu'il avait déjà exercé honorablement cette charge à Corinthe; qu'ensuite il fut évêque de Panéade, en Palestine; qu'il accompagna S. Paul à Ephèse, où il séjourna quelque temps avec lui; que de là il fut envoyé en Macédoine, où S. Paul le laissa et l'institua évêque de Philippes[4]; qu'enfin, après avoir annoncé la

[1] Act. xxi, 22.

[2] Tim. iv, 20.

[3] Menologia.

[4] S. Adon, Usuard, le Martyrol. Rom.; Const. Ghinius, Baron. *an.* 58, *n.* 62, *et an.* 59, *n.* 10.

foi dans d'autres contrées, il fut martyrisé dans la ville déjà nommée.

Telle est la tradition commune et ancienne qui concerne S. Eraste. Le Typique de S. Sabas[1] le mentionne avec d'autres Disciples de Jésus-Christ, dont les noms suivent :

« Les Saints Apôtres :
« Olympas,
« Rhodion,
« Sosipâtre,
« Tertius,
« Eraste, et
« Quartus. »

Les Ménées témoignent qu'il a parcouru une grande partie de la terre pour annoncer la foi de Jésus-Christ.

[1] Sic et Menologium Basilii Imperat.

S. MANAHEN,

Noble et illustre personnage de Jérusalem ;
Témoin immédiat des faits miraculeux de Jésus ;
L'un des 72 Disciples ;
Prophète et Docteur de l'Eglise primitive d'Antioche ;
Consécrateur de S. Paul et de S. Barnabé.

On lit dans le Martyrologe Romain, au 24 mai :

« A Antioche, fête de S. Manahen, frère de lait d'Hérode le « Tétraque, docteur et prophète du Nouveau-Testament, mort « et enterré dans cette ville[1]. »

On lit les mêmes choses dans les Actes des Apôtres[2] :

Il y avait alors, dans l'Eglise d'Antioche, des Prophètes et des Docteurs, entre lesquels étaient Barnabé, et Simon le Noir, Lucius le Cyrénéen, Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, et Saul.

Or, pendant qu'ils s'acquittaient des fonctions de leur ministère devant le Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit :

— Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés.

Et après qu'ils eurent jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent aller.

On voit ici que Manahen était d'une noble et illustre naissance, puisqu'il eut la même nourrice qu'Hérode-Antipas, roi de Galilée. Les Juifs[3] parlent d'un Manahen, qui était Second

[1] Et ap. Usuard., Adon., Bellin. et alios.

[2] Act. XIII, 1-2.

[3] Liber Juchaïm, *fol.* 19, *apud Ligf.*

Chef, ou Vice-Gérant du Prince du Sanhédrin sous le fameux Hillel, grand officier d'Hérode. Il quitta cette haute dignité pour s'attacher au service d'Hérode le Grand, père d'Antipas. On pense que Manahen, dont il est parlé ici, était son fils. Ce jeune homme pouvait espérer une grande fortune et une brillante position sur la terre. Il préféra la pauvreté et la croix de Jésus. Il s'attacha généreusement à son service.

On le compte généralement parmi les Soixante-Douze Disciples du Christ[1]. — Il fut rempli du Saint-Esprit, du don de science et de prophétie, il annonçait les choses futures et il expliquait les Saintes-Ecritures. Le Doctorat chrétien, auquel il fut élevé, répondait à ce que les Juifs appelaient la dignité de *Rabbin*, de *Maître*, dans la Synagogue. Il présidait comme docteur, prêtre, ou même évêque, à quelqu'une des assemblées chrétiennes. Car les nombreux Disciples de l'Evangile avaient dès lors des lieux d'assemblée, comme les Juifs avaient différentes Synagogues dans les grandes villes. Sa dignité sacerdotale était si élevée, et sa sainteté si éminente, qu'il fut choisi par le Saint-Esprit pour être, avec Simon-Niger et Lucius de Cyrène, le consécrateur de S. Paul et de S. Barnabé, et pour conférer à ceux-ci le caractère épiscopal et la mission évangélique.

Il s'était préparé à ce sublime ministère par la prière, le jeûne, la célébration de l'office divin et du saint Sacrifice. Ce fut par l'accomplissement de ces exercices de Religion, qu'il se rendit digne d'avoir, à cette occasion, une révélation divine.

Il continua de présider à la florissante Eglise d'Antioche, sous la dépendance néanmoins de S. Pierre, de S. Ignace, de

[1] Tillemont, *mém. eccl.*, *t.* 1, *p.* 28 ; Riccioli, *chronograph.* ; D. Calmet, *Dict de la Bible* ; le livre des Actes, *c.* XIII, 1-2, nous montre Manahen, prophète et docteur, prêtre et consécrateur, avant les hommes apostoliques les plus considérables, avant même les premiers de l'ordre des 72 Disciples, avant S. Barnabé, avant S. Paul. Il était donc nécessairement l'un des premiers parmi les 72.— Dr Sepp., *Vie de Jésus-Christ*, *p.* 482, *t.* 1.

S. Evode, qui en furent les premiers évêques. Ce qui ne l'empêcha point d'aller en tout lieu avec les autres Disciples, enseigner, prophétiser, offrir le saint Sacrifice, célébrer les louanges de Dieu, prêcher le royaume du Christ. Toutefois, il revint à Antioche, où il mourut en paix, après avoir rempli fidèlement les fonctions et la charge de son Apostolat. Les Latins[1] célèbrent sa fête le 24 mai, et marquent que ce fut à Antioche qu'il mourut.

Si cet illustre témoin de Jésus n'a pas versé son sang pour confirmer son témoignage en faveur du Christ, son maître, c'est que l'occasion du martyre lui aura manqué. Le sacrifice qu'il a fait de sa magnifique fortune et de sa position considérable dans le siècle, vaut ici le témoignage du sang[2].

[1] Apud *Usuard.*, *Adon.*, *Boll.* 24 *maii.* Petrus, *in catal. l.* 5, *c.* 34.

[2] On trouve dans *les Antiquités de Josèphe*, 15, 10, 4, 5, que le père de Manahem était Essénien. Il avait prédit au vieil Hérode, lorsqu'il était encore enfant et qu'il allait à l'école, qu'il serait roi un jour, ce qui lui avait mérité les faveurs de ce prince. Nommé président du Sanhédrin avant Hillel, il partagea plus tard pendant quelque temps avec celui-ci le souverain pontificat. Mais Manahem père était d'un naturel inquiet et mobile. Aussi il ne tarda pas à se retirer du grand conseil et des loges de la secte des Esséniens, pour passer ensuite dans le parti du roi. Il alla même jusqu'à se marier, ce qui irrita tellement contre lui les anciens juifs, que le Talmud dit de lui qu'il s'est précipité dans un abîme de perversité. Mais il jouissait d'un crédit considérable auprès d'Hérode l'Ancien, à cause de ses grandes qualités et des partisans qu'il lui avait faits ; de sorte que le roi, reconnaissant de ses services, fit élever son fils avec ses propres enfants. En effet, c'était la coutume dans l'antiquité, comme nous le voyons en particulier par l'histoire de Sésostris et de Cyrus, que les fils de familles nobles fussent élevés avec ceux des rois. Ainsi le jeune Manahem avait suivi la cour d'Hérode en Galilée et s'était attaché intimement à lui, comme à son compagnon d'enfance. Ce fut vers l'époque de la mort de S. Jean-Baptiste, que Manahen fit partie des 72 Disciples qui suivirent Jésus-Christ. (Voir le Dr Sepp., *Vie de Jésus-Christ*, *t.* 1, *p.* 459.)

S. HERMAS ou HERMAN,

L'un des 72 Disciples de Jésus ;
Témoin immédiat de ses miracles ;
L'un des hérauts de la parole évangélique ;
Evêque de l'Eglise de Philippes.

Ερμῆ Θανόντι, τω μαθητῆ Κυριου
Ερμαῖον ἔμπνουν εκ λογων διαγλὺφων.

Spirituale lucrum ex sermonibus diversis
Morienti Hermæ, Domini Discipulo, obtigit.
(*Synaxaria Gr.*)

« Le 9 mai, à Rome, S. Hermas, dont parle S. Paul dans « l'épître aux Romains, qui, se sacrifiant lui-même, devint « une hostie agréable à Dieu, et, célèbre par ses vertus, en- « tra dans les royaumes célestes[1]. »

S. Herman, ou S. Hermas, disciple de Jésus et ancien auteur, qu'Origène, Eusèbe, S. Jérôme, etc.,[2] assurent être celui que S. Paul salue à la fin de son épître aux Romains, par ces paroles :

Saluez Asyncrite, Phlégon, Patrobe, Herman, Hermès, et les frères qui sont avec eux!

« On regarde communément Hermas comme l'auteur du « livre qu'on appelle *le Pasteur*, dit S. Jérôme[3] ; ce livre se « lit publiquement dans quelques églises grecques. C'est un

[1] Martyrol. Rom., et alia ; scil. Bedæ, Usuardi, Adonis, ac cæter. Latinorum ; Græci in *Menologiis*.

[2] Omnes scriptores, *juxta Baronium*.

[3] S. Hieron. *in catalogo*, *c.* 10 ; Baron., *an.* 109, *n.* 50, *et ad Martyrol. Rom.*, et omnes scriptores.

« ouvrage véritablement utile, et plusieurs anciens écrivains « en ont invoqué le témoignage; mais il est presque inconnu « chez les Latins. »

Il a été écrit sous le Pontificat de S. Clément de Rome, quelque temps avant la persécution de Domitien, qui commença vers l'an 95. Il a été cité par quelques Anciens comme un livre canonique; mais plusieurs églises ne l'ont considéré que comme un livre propre à l'édification des fidèles. Les Anciens en ont fait beaucoup d'estime; les Modernes n'en ont pas tous jugé de même. Il est intitulé *le Pasteur*, parce que dans la plus grande partie de cet ouvrage, c'est un Ange qui parle sous la figure d'un pasteur, qui donne des préceptes à Hermas et lui explique les similitudes.

Cet ouvrage est divisé en trois parties. La *première* porte le titre de *vision*, parce qu'elle est remplie de plusieurs visions, qui sont expliquées à Hermas par une femme qui représente l'Eglise; elles regardent toutes l'état de l'Eglise et les mœurs des Chrétiens. La *seconde* est intitulée *les Ordonnances*, et comprend plusieurs préceptes de morale et plusieurs instructions de piété, que le Pasteur, ou l'Ange revêtu de la forme d'un Pasteur, prescrit à Hermas. — La *troisième* partie a pour titre *les Similitudes*, parce qu'elle commence par plusieurs similitudes, ou comparaisons, et finit par des visions, qui regardent la pratique des vertus chrétiennes.

On a perdu l'original grec de ces trois livres; et il n'en reste qu'une version, qui a été imprimée dans la Bibliothèque des Pères et donnée au public par Cotelier, avec les fragments des anciens auteurs grecs. On ignore l'auteur de cette version, de même que l'époque où elle a été faite; mais on voit qu'elle est fidèle, parce qu'elle se rapporte exactement aux passages grecs cités par S. Clément, par Antiochus et par d'autres Anciens.

Quant à l'autorité de ce livre, il est constant qu'il a été reçu autrefois dans plusieurs Eglises comme un livre canonique, et

que S. Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène[1] et Tertullien[2] le citent comme un livre de l'Ecriture-Sainte; mais il est vrai aussi que des églises ne l'ont considéré que comme un ouvrage qui pouvait être utile pour l'édification des Chrétiens, mais qui n'a point l'autorité des livres canoniques.

S. Hippolyte[3], la Chronique d'Alexandrie et les Grecs en général, disent que S. Herman fut l'un des 72 Disciples, et qu'il fut évêque des Philippiens. C'était un homme d'une excellente piété et d'une simplicité très-grande; l'un et l'autre caractère reluisent également dans ses ouvrages, qui furent composés sous le pontife S. Clément, comme il paraît par ces paroles du *Pasteur*: « Vous écrirez deux petits livres; vous « en remettrez l'un à Clément, qui l'enverra aux autres villes, « car c'est là sa charge; et l'autre à Grapté (qu'on croit avoir « été l'une des diaconesses de l'Eglise Romaine), qui en fera « part aux veuves et aux orphelins. »

[1] « Quæ scriptura valde mihi utilis videtur, et, ut puto, divinitus inspirata. » (Orig., *in c.* 16 *Pauli ad Rom.*)

[2] Et S. Athanasius, episc. Alex., Theodoretus, etc.

[3] Boll. 9 mai; le Dr Sepp., *Vie de Jésus-Christ*, *p.* 482.

S. EPAPHRAS,

L'un des 72 Disciples de Jésus ;
Compagnon des Apôtres ;
Evêque de Colosses ;
Martyr de Jésus-Christ.

Le Martyrologe Romain s'exprime ainsi à son sujet :

« Le 19 juillet, fête de *S. Epaphras*, que S. Paul appelle « son compagnon de captivité. Ce Saint, ayant été ordonné « évêque de Colosses par le même Apôtre, et étant célèbre par « ses vertus, reçut au même lieu, après un vigoureux com- « bat, la palme du martyre, pour les fidèles qui lui avaient été « confiés. Son corps a été déposé à Rome, dans la basilique « de Sainte-Marie-Majeure. »

On trouve les mêmes choses dans S. Adon, dans Baronius, et dans les autres Agiologes. Pierre des Noels, évêque vénitien, sur l'autorité de S. Jérôme, et d'autres anciens monuments, ajoute qu'Epaphras était du nombre des Septante-deux Disciples[1] du Seigneur ; que ce fut ensuite, d'après les dispositions prises par S. Paul, qu'il alla prêcher l'Evangile aux Colossiens.

Ce Disciple accompagna les Apôtres, et particulièrement S. Paul, dans leurs courses évangéliques. Le premier, il prêcha la foi à Colosses, à Laodicée, et à Hiérapolis, en Phrygie. Il déployait un grand zèle pour les habitants de ces trois villes. C'était un vrai serviteur de Jésus-Christ, selon l'expression de S. Paul. Cet Apôtre l'appelle son cher frère et son compa-

[1] Ita et Chronicon Alexandrinum (*p.* 60, *in SS. PP. Biblioth. t.* 15). Ibi Epaphras inter 72 Discipulos annumeratur 55.

gnon dans le service de Dieu. Il fut prisonnier à Rome[1] avec S. Paul pour Jésus-Christ. Il salue Philémon dans la lettre que le Docteur des Gentils a écrite à ce Disciple. Sans cesse il travaillait et combattait pour les Colossiens par ses prières et par ses œuvres, afin qu'ils demeurassent fermes dans la profession qu'ils avaient embrassée, et qu'ils accomplissent pleinement tout ce que Dieu demandait d'eux. Pour procurer leur salut il agissait comme un fidèle ministre de Jésus-Christ.

Voici en quels termes élogieux S. Paul rend témoignage de S. Epaphras, et des fruits de son ministère parmi les Colossiens[2] :

Nous rendons grâces à Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et nous le prions sans cesse pour vous, depuis que nous avons appris quelle est votre foi en Jésus-Christ, et votre charité envers tous les Saints, dans l'espérance des biens qui vous sont réservés dans le ciel, et dont vous avez déjà reçu la connaissance par la parole très-véritable de l'Evangile, qui est parvenu jusqu'à vous, comme il est aussi répandu dans tout le monde, où il fructifie et croît ainsi qu'il a fait parmi vous depuis le jour où vous avez entendu et connu la grâce de Dieu selon la vérité ;

Comme vous en avez été instruits par notre très-cher Epaphras, qui est notre compagnon dans le service de Dieu, et un fidèle ministre de Jésus-Christ pour le bien de vos âmes, et de qui nous avons appris aussi votre charité toute spirituelle. SICUT DIDICISTIS AB EPAPHRA, CHARISSIMO CONSERVO NOSTRO, QUI EST FIDELIS PRO VOBIS MINISTER CHRISTI JESU, QUI ETIAM MANIFESTAVIT NOBIS DILECTIONEM IN SPIRITU.

Dans la même épître, chap. IV, l'Apôtre ajoute :

Epaphras, qui est de votre ville, vous salue. Car c'est un serviteur de Jésus-Christ, qui combat sans cesse pour vous dans ses prières, afin que vous demeuriez fermes et parfaits,

[1] *Salutat te Epaphras, concaptivus in Christo Jesu.*

[2] Coloss. I, 1-7.

et que vous accomplissiez pleinement tout ce que Dieu demande de vous. Car je puis bien lui rendre ce témoignage, qu'il a un grand zèle pour vous, et pour ceux de Laodicée et d'Hiérapolis.

S. Paul dit de ce Saint, qu'*il était d'entre les Colossiens, qui ex vobis est,* soit qu'il ait été compté au nombre des citoyens de Colosses pendant la durée de son épiscopat, soit que selon la conjecture de S. Jérôme, il ait été transporté de Judée dans cette ville, comme S. Paul l'avait été de Judée à Tharse, en Cilicie.

Quelques auteurs nous apprennent que S. Epaphras souffrit le martyre pour son troupeau, après avoir été illustre dans l'Eglise par ses vertus.

On rapporte que, durant la persécution de Léon l'Isaurien, iconoclaste, des moines Grecs transportèrent à Rome les reliques de ce saint Disciple de Jésus-Christ, et qu'elles ont été déposées, partie dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, partie dans celle de Saint-Paul *extra muros*. Parmi les objets précieux conservés à Sainte-Marie-Majeure, on compte un os principal de S. Epaphras, martyr, l'un des 72 Disciples : *Os tibiæ Sancti Epaphræ martyris, qui fuit unus de Septuaginta Discipulis D. N. J. C.*

Baronius assure que le fait a été consigné dans les archives de cette Eglise.

S. HÉRODION,

Evêque de Patras.

S. AZYNCRITE,

Evêque d'Hyrcanie..

S PHLÉGON,

Evêque de Marathon.

S. HERMÈS,

Evêque de Dalmatie.

Quatre Témoins qui vécurent dans la société de Jésus et de ses Apôtres ;

Qui virent leurs œuvres miraculeuses ;

Qui furent des thaumaturges et des prédicateurs de la foi ;

Qui signèrent de leur sang leur témoignage ;

Qui consentirent à être du nombre des 72 Disciples, en renonçant à tous les biens du siècle et à toutes les espérances temporelles, en acceptant la pauvreté, la souffrance et l'opprobre de la croix.

Les Ménées des Grecs[1], le Ménologe du cardinal Sirlet, Maxime évêque de Cythère, S. Dorothée évêque de Tyr, et plusieurs auteurs de l'Eglise Latine, disent que ces quatre ministres apostoliques étaient *du nombre des Septante-Deux Disciples de Jésus-Christ.* Pour cette raison, ils leur donnent com-

[1] S. Hippolyte martyr, les anciens Calendriers moscovites ; — la Chronique d'Alexandrie.

munément le titre d'*Apôtres*. Voici ce qu'ils rapportent de chacun d'eux en particulier.

I. *De S. Hérodion.* « Il était l'un des 72[1], dit le Ménologe de l'empereur Basile; il imita en toutes choses les grands Apôtres, fut leur coopérateur dans la grande prédication de la foi de Jésus-Christ, se faisait leur ministre et leur obéissait en toutes choses, agissant ainsi comme vrai disciple du Christ qui a dit :

Quiconque veut être le premier de tous, qu'il se fasse le serviteur de tous et le ministre de tous (ses frères). Dans la suite, les mêmes SS. Apôtres l'ordonnèrent prêtre, et bientôt évêque de la nouvelle Patras. Dans cette ville il prêcha la vraie foi à un grand nombre de Païens, qui se convertirent à Jésus-Christ. Ces succès excitèrent contre lui la jalousie des Juifs, qui, dès lors, le persécutèrent. Ils conspirèrent avec les idolâtres, se précipitèrent un jour sur lui, s'en emparèrent, lui firent souffrir mille tourments inhumains : les uns le frappaient, les autres lui meurtrirent la bouche à coups de pierres, d'autres le blessèrent à la tête. Enfin, s'acharnant contre lui à la manière des bêtes féroces, ils le suspendirent et l'immolèrent comme une victime en le transperçant avec le glaive. »

Les auteurs sont partagés sur la désignation de cette *Nouvelle Patras*, dont S. Hérodion était évêque. Les uns pensent qu'il s'agit de Patras[2], ville de l'Achaïe, dans le Péloponèse, où souffrit S. André. D'autres indiquent une autre *Patras*, ville de la Lycie, où il y aurait eu une colonie grecque. Quoi qu'il en soit, les Anciens connaissaient parfaitement le lieu désigné dans les Ménologes Orientaux. D'autres[3] disent qu'il fut en-

[1] V. Du Saussay, *de gl. S. Andreæ Ap. l.* 2, *c.* 9, *p.* 151 ; — la Chronique d'Alexandrie, *p.* 60, *Biblioth. SS. PP. t.* 15.

[2] C'est *Patras d'Achaïe*, selon Du Saussay. *Ibid.*, et selon les écrivains ecclésiastiques en général. — Nous avons tout lieu de penser que ce fut par lui, ou du moins par son ordre, qu'a été rédigée la relation du martyre de S. André, crucifié à Patras, intitulée : *Epître des prêtres et des diacres d'Achaïe*, communément admise comme authentique.

[3] S. Hippolyt., *de* 72 *Disc.*

suite évêque de Tharse, en Cilicie. Il était de la même nation, de la même religion et de la même famille que S. Paul. C'est pourquoi cet Apôtre, dans son épître aux Romains[1], leur dit : *Saluez Hérodion, mon parent.* Dans la même épître il salue également les trois Disciples dont nous allons parler, *Azincrite, Phlégon* et *Hermès.*

II. *Azyncrite,* nom qui en grec signifie *Incomparable,* est ainsi loué dans les hymnes sacrées de l'Eglise d'Orient :

Ασυγκριτον ευρεν ὁ Ασυγκριτος δοξαν,
Δοξασας εν γῇ τον Θεον Ασυγκριτως.
Incomparabilem Asyncritus laudem tulit,
Incomparabilem ut dedit laudem Deo.
Pour avoir glorifié Dieu incomparablement,
Azyncrite s'est acquis une gloire incomparable.

« Azyncrite, ce disciple rempli de prudence et de sagesse,
« Azyncrite, la gloire des Apôtres, le rempart de l'Hyrcanie
« et la lumière de ses peuples, prêchait la mort du Dieu im-
« passible, ramenait à la vie ceux qui étaient plongés dans le
« sein de la mort.

« L'Hyrcanie, ô Azyncrite, a été heureuse de vous recevoir
« pour son Apôtre : pour elle vous fûtes comme un large
« fleuve, qui répandît sur ses peuples les eaux spirituelles
« de la grâce, et cette terre, ainsi arrosée par les flots de votre
« parole évangélique, produisit, dès lors, les fruits les plus
« agréables à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Inveniebat te, Asyncrite, Hyrcania fluvium, scaturigine aquarum spiritualium plenum, et veneranda aquatione tua, irrigata, protulit Christo Domino amœnissimos fructus.

« Azyncrite, dit la Synopse de S. Dorothée, est mentionné dans l'épître de S. Paul aux Romains, et a été évêque d'Hyrcanie, » ville ou métropole capitale du pays d'Hyrcanie, située entre l'Assyrie et la Médie, vers la mer Caspienne. Les chants sacrés des Orientaux appellent ce Saint, *Azyncritus Magnus, le grand Azyncrite !*

[1] Rom. xvi, 11.

III. *Phlégon*[1], dont le nom tiré pareillement de la langue grecque, présente l'idée de *la flamme,* est aussi célébré dans les hymnes des Eglises Orientales :

Σβεσας πλανης φλεγουσαν ὁ φλεγων φλογα,
Οὓς Δαβιδ ἐιπε πυρ φλέγων βλέπει νοὰς.

Erroris ignem extinxit urentem Phlegon :
Videtque Mentes, quas David ignem vocat.

Phlégon a éteint le feu brûlant de l'erreur ; il contemple maintenant les intelligences, que David appelle *flamme ardente.*

Au psaume 103e, David s'adressant au Seigneur, lui dit :

Qui facis Angelos tuos Spiritus, et ministros tuos ignem urentem.

O Dieu, vous faites de vos Anges des vents agiles, et de vos ministres une flamme brûlante.

Dans le Catalogue des 72 Disciples de Jésus-Christ, de même que dans la Synopse de S. Dorothée de Tyr, il est dit que *Phlégon a été institué évêque de Marathon;* cette ville, située dans l'Attique sur l'Euripe, a un siége épiscopal suffragant de l'archevêché de Corinthe. Les anciens Calendriers Moscovites s'accordent avec cette tradition, contenue dans les divers monuments des Eglises du Levant.

Si ces Eglises Orientales ont donné à S. Azyncrite le surnom de *Grand,* elles ont donné à S. Phlégon le surnom de *Divin;* Phlegon Divinus.

Sacrate Phlegon, Gentilium errores divinis tuis sermonibus gloriose combussisti, et corda misere extincta calore Spiritus manifeste accendisti.

Urbis Marathonis incolæ te Præsidem Maximum et Doctorem optimum, imo Illuminatorem et Pædagogum nacti, ô gloriose Phlegon, incessanter venerantur !

« Phlégon, ministre sacré de Jésus, vous avez par vos pa-
« roles inspirées d'en haut, éteint, anéanti, les erreurs des
« Gentils, et allumé le feu du Saint-Esprit dans les cœurs que
« n'éclairait plus la lumière de la vérité, et que n'embrasait
« plus la flamme céleste. »

[1] Φλεγω ; *uro, ardeo ; je brûle, je suis enflammé.*

« Les habitants de la ville de Marathon se félicitent du bon-
« heur de vénérer perpétuellement dans votre personne, ô
« glorieux Phlégon, leur grand et premier Pontife, leur excel-
« lent Docteur, l'illustre Auteur de leur foi, leur Maître bien-
« aimé[1]. »

L'Orient ajoute, au sujet de S. Phlégon, qu'il annonça la foi aux Infidèles par toute la terre; que, pour cette raison, il fut enfin saisi par les Juifs et les Gentils, qui le firent mourir au milieu de divers tourments, ainsi qu'Hérodion.

IV. S. *Hermès*, différent de S. Hermas, auteur du *Pasteur*, comme on le voit dans l'épître de S. Paul aux Romains, c. XVI, est compté par S. Hippolyte et par les Grecs au nombre des 72 Disciples, et est célébré dans l'Eglise le même jour que les trois précédents, le 8 avril. La tradition[2] le fait évêque de Dalmatie. Les Ménologes Orientaux disent, qu'*il souffrit beaucoup* pour l'Evangile, *plurimas injurias passus*, et qu'il *obtint* ainsi *la gloire que donne le Grand Dieu*. Les chants liturgiques le surnomment *l'illustre, le glorieux* Disciple du Christ, *qui, semblable à un soleil, éclaira la Dalmatie:* PRECLARUS, GLORIOSUS, QUI, INSTAR SOLIS, DALMATIAM ILLUSTRAVIT[3].

[1] Ap. Boll. 8 apr. p. 742.
[2] Hipp., Doroth., Menæa.
[3] *Sic in Odis.*

S. MARC, ÉVANGÉLISTE,

L'un des 72 Disciples de Jésus;
Apôtre de l'Afrique;
Patriarche d'Alexandrie;
Témoin immédiat et martyr de Jésus-Christ.

I

Origine de S. Marc. — D'abord disciple de Jésus, il accompagne ensuite S. Pierre, après l'Ascension.

S. Marc était Hébreu d'origine : son style[1], rempli d'hébraïsmes, ne permet pas d'en douter. Le vénérable Bède[2], qui le dit d'après la tradition, ajoute, qu'il était de la race sacerdotale d'Aaron. Un ouvrage attribué à S. Jérôme[3] le dit également. Les Juifs et les Païens d'Alexandrie l'appelaient *le Galiléen*[4]; ce qui laisserait à entendre qu'il pouvait être de la province de Galilée, patrie de S. Pierre, dont il fut l'interprète et le compagnon.

Plusieurs Anciens, Caius[5], auteur des premiers temps, Papias[6], S. Hippolyte[7], S. Dorothée[8], martyr, S. Epiphane[9],

[1] Tillemont, Godescard.
[2] Beda, *in Marcum*, *p.* 92.
[3] S. Hieron. *in Marc. pr. p.* 87.
[4] *Acta S. Marci*, *n.* 5, *ap. Boll.* 25 *apr. p.* 348.
[5] Caius, *comput.*
[6] Papias, *ap. Euseb.*
[7] S. Hipp. m., *de* 70 *Disc.*
[8] S. Doroth., *in Synopsi.*
[9] S. Epiph., *hær.* 51, *c.* 5, *p.* 528.

Procope[1], et plusieurs auteurs modernes[2], disent que S. Marc a été du nombre illustre des Septante Disciples de Jésus, et qu'il a brillé parmi eux par sa foi et son ardeur, comme un astre splendide parmi les innombrables étoiles de la milice céleste. Toutefois, cette vive lumière se serait un instant éclipsée, d'après ce que rapporte S. Epiphane; ce Père dit, en effet, qu'il fut un des 72 Disciples qui se scandalisèrent avec les Capharnaïtes de ce que, dans son Discours sur l'Eucharistie, Notre-Seigneur avait dit :

Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous;

Qu'il se retira avec beaucoup d'autres; mais que S. Pierre le convertit et le ramena à Jésus-Christ après la Résurrection.

C'est là, sans doute, une des raisons qui portèrent S. Marc à s'attacher ensuite plus particulièrement à S. Pierre. Cet Apôtre l'appelle *son fils* dans sa première épître :

L'Eglise qui est dans Babylone (c'est-à-dire dans Rome), dit-il aux Eglises d'Orient, *et mon fils Marc vous saluent*[3].

Ce Disciple, en suivant S. Pierre dans ses voyages apostoliques, lui servait d'*interprète,* comme nous l'apprennent plusieurs SS. Pères[4]. Ils sont néanmoins partagés sur ce titre d'*interprète*. Selon les uns, on doit entendre par là qu'il don-

[1] Procop., *de S. Marc. Encomium.* Nicetas, *ap. Boll.* 25 *ap. p.* 352, Adamantius, *in dialog. adv. Marcionitas, l.* 1, *c.* 8.— Nicéphore Calliste *hist. l.* 2, *c.* 45 : *Et ex illis* 72 *duos, Marcum et Lucam.*

Procopius : « Unum super omnia Deum amavit; eam unicam feli-« citatem censuit, quam ipse denunciaverat; illamque unicam disci-« plinam, cui adscriptus fuerat. Apostolico cœtui septuaginta Discipu-« lorum annumeratus fuit, veluti splendida lux claris sideribus adjuncta « ab Illo qui eum vocaverat, cui in hac nostræ mortalitatis scena nihil « plane est quod apte comparari possit. » (*Ap. Boll.* 25 *apr. p.* 350).

[2] Tillem.; D. Calmet, *Dict. biblique, art. Disciples*; — Baronius, *anno* 33, *n.* 13. *Annal.*; — Dans la *Chronique d'Alexandrie, p.* 62, S. Marc est le 58e disciple d'entre les *septante-deux.*

[3] 1. Petr. v, 13. — Orig. S. Jérôm.

[4] S. Papias, *ap Euseb. l.* 3, *c.* 39; S. Irénée, *l.* 3, *c.* 11; Tertull. *adv. Marcion. l.* 4, *c.* 5. S. Jérôm. *de viris ill. c.* 8, *et in chronic.* — Till., Godesc.

nait la forme et le style aux épîtres de l'Apôtre. Selon les autres, cette fonction consistait à rendre en grec ou en latin ce que S. Pierre disait en sa propre langue. Ou bien encore elle consistait à expliquer en particulier aux croyants, ce que S. Pierre avait enseigné à tous d'une manière générale, qui demandait différentes explications et interprétations. C'est, du moins, ce que font entendre les Actes de son Apostolat d'Aquilée, où l'on voit que les disciples et les auditeurs de S. Pierre viennent trouver S. Marc pour cet effet, comme pour un autre motif dont nous parlerons ci-après.

II

S. Marc travaille à Rome avec S. Pierre. — Leurs succès auprès des Romains. — S. Marc prêche à Aquilée, — écrit le second Evangile. — Ses prodiges. — Son disciple Hermagoras.

Lorsque S. Pierre, délivré de la prison d'Hérode, vers l'an 42, se rendit à Rome[1], et transféra sa chaire apostolique de la capitale de l'Orient dans la capitale de l'Occident et de l'univers entier, c'est-à-dire d'Antioche à Rome, S. Marc[2] l'y accompagna. Il travailla avec le Prince des Apôtres à semer la bonne semence de la parole de vérité dans une cité qui, jusqu'alors, avait été la citadelle de l'erreur. Le grain de froment, vivifié par la Passion de Notre-Seigneur, arrosé par les sueurs et le sang des hommes Apostoliques, ne tarda pas à croître et à produire une abondante moisson d'élus. La prédication de la parole de vérité et de lumière dissipa la ténébreuse doctrine de Simon le Magicien, et anéantit les pernicieux effets de ses perfides artifices. Une immense multitude de fidèles ne pouvait se rassasier d'entendre la parole de vie. Elle accourait pour entendre S. Pierre, dont la doctrine inondait de lumière toutes les intelligences. Il ne lui

[1] Apostolatus Aquil. *ap. Boll.* 24 *ap. p.* 346.

[2] S. Clem. Alex. *ap. Euseb. l.* 2, *c.* 15. S. Epiph. *hær.* 51, *c.* 6. S. Greg. Naz. *car.* 34-45. S. Jérôm. *de viris ill. c.* 8.

avait pas suffi de l'entendre avec avidité ; elle vint trouver son disciple Marc[1], qu'elle pria avec instance de lui exposer de nouveau la prédication de son maître, et de la lui transcrire, même par écrit, afin qu'elle pût ainsi en faire le perpétuel objet de ses méditations du jour et de la nuit. Des vœux si justes furent entendus.

Sur ces entrefaites, S. Pierre envoya S. Marc prêcher l'Evangile à Aquilée, ville alors très-considérable et très-célèbre. Le Disciple s'acquitta avec un grand zèle et avec un grand succès de son apostolat ; une multitude innombrable embrassa la foi, et forma dès lors une Eglise très-remarquable par sa science religieuse comme par la fermeté de sa foi. Ce fut là, comme il est rapporté dans ses Actes, que, voyant l'heureuse avidité des croyants[2] pour la parole de Dieu, il acheva ou transcrivit la rédaction de son Evangile, où il donna en abrégé les faits contenus dans l'Evangile de S. Matthieu, mais en y ajoutant quelquefois des choses très-importantes. On dit que l'amour que témoignait S. Pierre pour le silence, lui avait appris cette concision et cette brièveté. Selon S. Irénée, Eusèbe et Origène, il mit par écrit les choses que S. Pierre avait coutume de prêcher ; ce que les Romains l'avaient prié de rédiger pour leur usage. C'est pour cela que, selon la remarque de S. Chrysostôme, il ne rapporte point ce que le Sauveur dit à l'avantage du Prince des Apôtres, lorsqu'il l'eut reconnu solennellement pour le Christ et le Fils de Dieu : il ne parle point de la circonstance où il marcha sur les eaux. Mais il raconte son renoncement avec beaucoup d'étendue et de détails. Par humilité, le Saint Apôtre supprimait dans sa prédication tout ce qui lui était avantageux et honorable. Il publiait avec les sentiments de la plus vive componction le crime qu'il avait commis en renonçant son Divin Maître. Il rapporte aussi des traits dont S. Mat-

[1] *Ibid.* et Euseb. *l.* 2, *c.* 15 ; S. Jérôm. *de viris ill. c.* 8 ; S. Clem. Alex. *v.* 565.

[2] Dandulus, *in chron. ap. Boll. p.* 347.

thieu n'avait point parlé, comme l'éloge de cette pauvre veuve qui mit deux petites pièces dans le tronc du temple, et l'apparition de Jésus aux deux Disciples qui allaient à Emmaüs. Une ancienne tradition porte que S. Marc était en Italie lorsqu'il composa son Evangile; qu'il l'écrivit pour les Italiens en langue latine; que cela eut lieu lors de sa prédication à Aquilée[1]. On garde dans le trésor de Venise, en l'église de Saint-Marc, un ancien manuscrit de l'Evangile du Saint, qu'on croit être l'original écrit de sa propre main. Il est sur une espèce de papier de coton, comme nous l'apprenons de Scipion Maffei[2], qui l'a examiné attentivement et qui était bon juge en cette matière. L'écriture en est illisible aujourd'hui; mais le savant de Montfaucon a démontré qu'il était en latin et non en grec, comme quelques-uns le croyaient[3].

Euthymius et plusieurs autres écrivains disent que S. Marc a écrit son Evangile dix ans après la Passion de Notre-Seigneur, c'est-à-dire vers l'an 43, temps auquel le saint Evangéliste était déjà à Rome avec S. Pierre. Les autres auteurs ecclésiastiques ne déterminent pas l'année, ils se contentent de dire que ce fut avant le départ de S. Marc de l'Italie pour sa mission d'Egypte.

L'antique siége patriarcal d'Aquilée a toujours été très-illus-

[1] *Voir* Baronius, De Montfaucon. Les Actes de S. Marc, *ap. Boll. p.* 346, 24 *apr.*

[2] Maffei, *historia Diplomatica.*

[3] En 1355, l'empereur Charles IV, étant allé visiter l'église d'Aquilée, y trouva ce manuscrit contenant sept cahiers ou vingt-huit feuillets. Ce fut avec beaucoup de peine qu'il obtint les deux derniers cahiers de Nicolas, P. C. d'Aquilée, son frère. Quant aux cinq autres cahiers qui restaient à Aquilée, ils furent portés après la ruine de cette ville, à Fréjus, et de là à Venise, vers l'an 1420. — « Carolus IV obtinuit mul-
« tis precibus a Nicolao Patriarcha Aquilegiensi, fratre suo, duos ulti-
« mos sexternos Evangeliorum ejusdem S. Marci, quæ ipse litteris lati-
« nis propria manu fertur scripsisse : et eumdem librum auro et ar-
« gento decoratum et gemmis pretiosissimis ornatum, dedit Ecclesiæ
« Pragensi, in quo legitur Evangelium in die Paschæ et in die Ascen-
« sionis in Ecclesia Pragensi. » *Vide Boll.* 24 *apr. p.* 346 ; de Montfaucon, *diar. Ital.*; Calmet, *dissert. sur S. Marc*; la lettre de La Tour à Blanchini, *in Evangelar. quadrup. t.* 4.

tre dans l'Eglise, et considéré comme l'un des plus puissants, des plus étendus et des plus élevés en dignité, comme remontant aux temps apostoliques, et comme ayant été fondé par l'Evangéliste S. Marc[1].

André Dandulus, duc de Venise, dans ses *Chroniques*[2], assure que S. Marc, arrivant dans un des faubourgs d'Aquilée, appelé *Marétana,* où dans la suite on construisit une église en mémoire de cet événement, annonça au peuple la parole de Dieu, la confirma par des prodiges et convertit ainsi une foule innombrable d'habitants. On en cite un entre plusieurs autres. Un jeune homme nommé *Arnulphe* (selon d'autres *Ataulphe*), fils d'Ulphus, était tout couvert de la lèpre, et demeurait retiré dans le faubourg d'Aquilée; S. Marc le guérit et le rétablit dans une parfaite santé[3]. Les circonstances de ce miracle sont décrites plus longuement dans l'histoire de Saint Hermagoras, disciple de S. Marc.

Les Actes cités plus haut rapportent que la ville d'Aquilée se montra si heureuse et si flattée d'avoir été honorée de la visite et de la prédication d'un tel Apôtre du Fils de Dieu, qu'elle lui construisit une chaire d'ivoire, où il siégea durant quelque temps, et particulièrement durant celui où il écrivait son Evangile. Cette chaire, où aucun des Pontifes, ses successeurs, n'a osé s'asseoir depuis, a été conservée jusqu'à nos jours, et se montre[4] encore aujourd'hui en Italie.

Parmi les fidèles d'Aquilée, il s'en trouva un, nommé Hermagoras, qui, en peu de temps, parvint à une si grande perfection, que le S. Evangéliste, éclairé du Saint-Esprit, prévit

[1] Ughel. *t.* v, *Italiæ Sacræ,* Palladius, *de Olivis, l.* 5; Thom., archid. Spalat., *hist. Spalat.* c. 3.

[2] Chron. *l.* 4, *c.* 1;— et Ordéricus Vitalis. *Hist. ecclésiast., l.* 2, *c.* 20, *p.* 182, *ed. Migne.*

[3] A la vue de ce prodige, Ulphus se convertit et reçut le baptême avec toute sa famille.

[4] Palladius, *de Olivis, l.* 6, asserit hujus Sedis structuram ad nostra tempora pervenisse, quam ebore confectam se Gradi vidisse refert Candidus. — Idem *Actus apostolatus Aquilejensis n.* 3.

aussitôt qu'il serait digne d'occuper le sommet du sacerdoce. Il le prit pour l'accompagner dans son retour à Rome. Il l'amena ensuite en présence du B. Pierre, prince des Apôtres. Le premier Pasteur de l'Eglise le revêtit du caractère et du pouvoir sacerdotal, l'éleva à la dignité Pontificale et lui confia le gouvernement de l'Eglise d'Aquilée. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la couronne du martyre, le 12 juillet, avec Fortunatus, son diacre, et qu'il alla jouir auprès de Jésus-Christ, le Prince des Pasteurs, de l'éternelle béatitude du Royaume céleste.

III

S. Pierre approuve l'Evangile de S. Marc. — Il envoie ce Disciple en Afrique et particulièrement à Alexandrie. — Arrivée de S. Marc. — Eclatante conversion des Africains. An de J.-C. 47-49.

Eusèbe[1] et S. Jérôme[2] disent que S. Pierre apprit par la révélation de l'Esprit de Dieu, que S. Marc avait écrit son Evangile, et fut comblé de joie de voir le zèle que les Chrétiens avaient témoigné pour la parole de vérité. Il approuva cet ouvrage, et, par son autorité, en établit l'usage dans l'Eglise. C'est pour cette raison, dit Baronius, que quelques-uns le lui ont attribué, comme nous le voyons dans Tertullien[3] et dans S. Jérôme[4] ; ou plutôt, selon que l'observe Tertullien même, c'est parce que ce qui est mis au jour par les Disciples, s'attribue aisément au Maître. On lit même dans un ouvrage qui porte le nom de S. Athanase, que ce livre ne contient que les paroles de S. Pierre. — Cet Evangile a été généralement reçu et reconnu comme authentique dans toute l'Eglise catholique et même communément parmi les sociétés hérétiques.

Toutefois, bien qu'il y soit parlé assez clairement de la géné-

[1] Euseb. *l.* 2, *c.* 15.
[2] S. Hier. *de vir. ill. c.* 8.
[3] Tertull. *adv. Marcion. l.* 4, *c.* 5.
[4] S. Hier. *ibid. c.* 2.

ration Divine et éternelle du Verbe, pour ceux qui ont les yeux de la foi, il s'est trouvé des hérétiques qui ont osé se servir de cet Evangile, de même que de celui de S. Matthieu, pour s'aveugler de plus en plus sur ce dogme essentiel du Christianisme[1].

Lorsque S. Marc eut accompli en Italie l'objet de son voyage, il reçut du Prince des Apôtres, le commandement d'aller prêcher en Afrique, et, de là, à Alexandrie, capitale de l'Egypte et du Midi, afin d'y ériger une église principale au nom du Chef de la Chrétienté. C'est ce qu'attestent les Actes de S. Marc, les décrets du pape Gélase cités ailleurs, de même que toute la Tradition de l'Antiquité[2].

Le Saint Evangéliste débarqua vers Cyrène, dans la Pentapole. Il annonça l'avènement du Christ et son Evangile dans ces vastes régions africaines, dans la Lybie, dans la Marmarique (aujourd'hui royaume de Barca), dans le pays des Ammonites, dans la Thébaïde, dans la Cyrénaïque, dans la Nubie, une partie de l'Ethiopie, dans toute l'Egypte, et dans les régions voisines et limitrophes[3]. Il y avait apporté son Evangile, il convertit une multitude innombrable de païens ; ces misérables esclaves des idoles, ou plutôt des démons, se livraient dans leurs temples profanes à toutes sortes de péchés, d'impuretés, d'abominations. La puissance ennemie que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu combattre et détruire à son avènement sur la terre, les portait à manger des viandes immolées aux idoles, et à commettre toute espèce de crimes. S. Marc, arrivant au milieu d'eux, et armé de la divine parole, guérissait les malades et les infirmes, rendait nets les lépreux, chas-

[1] S. Epiph. *hær.* 51, *c.* 5.

[2] Actus *Apost. Alex.* ; Gelasius, *in decret. de lib. apoc.* — Euseb. Epiph. Hier. Eutych. *t.* 1, *p.* 328. Beda, S. Petrus, episc. Alex. ; Sulp. Severus ; — Elmacin, Abulpharage, Enassal et plusieurs autres auteurs orientaux, tant Chrétiens que Musulmans ; — *Hist. P. C. Alexandrinorum.*

[3] Ibid. et S. Petr. Alex.; Ordericus Vitalis, *Hist. eccl. l.* 2, *c.* 20.

sait un grand nombre d'esprits malins. Le spectacle de tant de miracles que la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur opérait par son Apôtre, porta les Africains à croire au fils de Dieu. En conséquence, ils détruisirent leurs temples d'idoles. La hache à la main, ils abattirent leurs bois sacrés, et, ayant ainsi donné une preuve éclatante de leur conversion au vrai Dieu, ils furent baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dès lors, l'Evangile de ce saint Disciple de Jésus-Christ se répandit dans les provinces Africaines de Tripoli, de Cyrène, de la Pentapole, de la Thébaïde et de l'Egypte, pays alors florissants par le commerce, l'industrie, la fertilité du sol, par la science et la civilisation Romaine. Ces pays continuèrent de jouir des bienfaits du Christianisme pendant sept à huit siècles d'inviolable attachement à la foi du Christ. Enfin ils retombèrent dans la barbarie après que l'hérésie et le paganisme eurent repris la domination dans ces immenses contrées. Aujourd'hui que la foi y est éteinte, on n'y voit partout que des amas de montagnes nues et abandonnées, que des vallées stériles et presque désertes. — Manifestement, la vie s'en est retirée avec le Christianisme.

IV

Entrée de S. Marc à Alexandrie. — Le cordonnier égyptien. — Guérison.

Après avoir prêché, pendant environ douze ans, dans les diverses parties de la Lybie, dans les régions Pentapolitaines, dans la Marmarique et dans l'Ammoniaque, il résolut de porter le flambeau de l'Evangile dans la Thébaïde et dans l'Egypte[1],

[1] Eutychius; *Acta S. Marci*; Bède, 25 *apr.* Tillem. S. Jérôm. *de viris ill. c.* 8. Chronicon Orientale, *ab Ecchellensi versum.* Boll. 25 *apr.*; — Ordericus Vitalis, *loc. cit.*; — Dom Ceillier, dans son *histoire des auteurs ecclésiastiques, t.* 1, *p.* 492, et la plupart des écrivains qui se sont occupés des *Actes de S. Marc*, font observer qu'on ne peut douter de leur antiquité, et qu'ils contiennent plusieurs faits véritables de la vie de S. Marc, consignés dans la tradition de l'église d'Alexandrie.

selon la révélation qu'il en avait eue du Saint-Eprit. Semblable à un intrépide athlète, le bienheureux Evangéliste S. Marc se mit donc en marche avec une grande promptitude pour aller livrer de nouveaux combats aux dieux du Paganisme. Il fit ses adieux aux fidèles de l'Afrique, et leur dit :

— Le Seigneur m'a parlé, et m'a donné le commandement de partir pour Alexandrie.

Les fidèles le conduisirent jusqu'au vaisseau, et, après avoir mangé avec lui le pain (eucharistique), ils le quittèrent, en lui disant :

— Que le Seigneur Jésus-Christ rende heureux votre voyage !

Le vénérable et saint Evangéliste pria Dieu de conserver ses frères et de les fortifier dans la foi jusqu'à ce qu'il revînt les visiter. Puis il partit pour Alexandrie, où il arriva en deux jours, dans la septième année de l'Empire de Néron (commencée l'an 60 au mois d'octobre)[1].

Descendu du vaisseau, il arriva dans un lieu nommé *Bennide*, à l'entrée de la ville. Au moment où il y entra, son soulier se rompit. A cette vue le Saint, éclairé d'en haut, dit :

— Ma marche sera désormais plus libre.

Il aperçut à l'instant un homme, qui s'occupait du métier de cordonnier; il lui donna sa chaussure à racommoder. Pendant que ce dernier s'occupait de cet ouvrage, il se fit une large blessure à la main et s'écria de douleur :

— Unus Deus! *Ha, mon Dieu!*

(Car toute la corruption de l'idolâtrie n'a jamais pu empêcher que, dans les occasions imprévues où l'on voit mieux paraître les mouvements naturels, l'âme des Païens même ne parût chrétienne, dit un ancien[2], en reconnaissant un seul Dieu, et en ne s'adressant qu'à lui seul.) Aussi cette parole

[1] Chron. Orient. *ibid.* Tillemont.

[2] Tertull. *apol. c.* 17.

donna-t-elle de la joie à S. Marc, et lui fit-elle espérer que Dieu l'assisterait en cette rencontre.

— En effet, *dit-il*, Dieu a rendu heureux mon voyage.

Puis s'adressant à Anianus, le cordonnier, il lui parla de ce Dieu unique qu'il avait invoqué, ainsi que de Jésus-Christ, par le pouvoir de qui il lui fit espérer de le guérir. En même temps il fit un peu de boue avec sa salive, en mit sur la plaie, et invoqua le nom du Sauveur, en disant :

— Au nom de Jésus-Christ, fils de Dieu, que votre main reçoive la guérison.

Et au même instant la main d'Anianus fut guérie.

Le cordonnier, frappé à la vue du pouvoir de cet homme, et de la prodigieuse efficacité de sa parole, considérant d'ailleurs l'extérieur mortifié du Saint, lui dit :

— Je vous conjure, ô homme de Dieu, de daigner descendre dans la maison de votre serviteur, pour y prendre votre réfection ; car aujourd'hui vous m'avez fait éprouver les effets de votre bonté.

Le visage du bienheureux Marc parut joyeux :

— Que le Seigneur, lui dit-il, vous donne le pain de vie descendu du ciel !

En même temps Anianus l'obligea avec une douce violence d'entrer chez lui.

V

Conversion d'Anianus et de plusieurs Alexandrins.

Lorsque S. Marc entra dans la maison[1], il dit :

— Que la bénédiction du Seigneur soit ici ! — Prions, mes frères.

Tous ceux qui l'accompagnaient se mirent alors en prières.

[1] *Ibid. ut supra.*

Après qu'ils eurent rendu grâces au Seigneur, Anianus dit à l'Apôtre :

— Je désire connaître d'où vous êtes, et de qui vient cette puissante parole de vie dont vous nous avez parlé.

Marc lui répondit :

— Je suis le serviteur du Seigneur Jésus-Christ, le fils de Dieu.

— Je serais très-désireux de le voir, reprit l'homme d'Alexandrie.

— Je vous le ferai voir, répartit S. Marc.

Il commença aussitôt à lui faire connaître l'Evangile de Jésus-Christ, et à lui montrer comment les oracles des Prophètes s'étaient accomplis en Jésus.

— Quant à moi, reprit l'hôte d'Alexandrie, je n'ai jamais entendu parler des Ecritures dont vous nous entretenez; je ne connais que l'Iliade et l'Odyssée : ces deux poëmes tiennent lieu de toute science aux yeux des Egyptiens.

Alors S. Marc commença à lui annoncer clairement Jésus-Christ et à lui montrer, de même, que toute cette science, que toute cette philosophie (homérique et profane) n'est que folie aux yeux de Dieu.

Après avoir écouté attentivement la doctrine du bienheureux Marc et avoir considéré les signes miraculeux et les éclatants prodiges qu'il opérait, l'homme d'Alexandrie crut en Dieu, et fut baptisé avec toute sa famille et avec une grande foule de personnes du même endroit (de la ville).

VI

Conversion de la ville d'Alexandrie et d'une très-grande partie de l'Egypte.

Dans tout l'univers, il n'y avait point de pays plus livrés que l'Egypte aux superstitions du Paganisme. Dans toute l'antiquité, l'Egypte avait été le siége de l'empire de Satan, le

principal centre du culte idolâtrique. Mais les temps de bénédiction prédits par les Prophètes étaient enfin arrivés; et S. Marc fut l'instrument dont Dieu se servit pour vérifier les prédictions de ses serviteurs. En peu de temps, il forma à Alexandrie une Eglise très-nombreuse; et bientôt le nombre des Chrétiens s'y multiplia d'une manière prodigieuse. Et S. Marc, comme le rapporte Eusèbe[1], établit plusieurs églises dans Alexandrie, c'est-à-dire, qu'il divisa la ville en cantons ou en paroisses, suivant notre manière de parler : ordonnant que les Chrétiens de chaque canton s'assembleraient en un lieu déterminé, sous la direction d'un prêtre qui en serait chargé, pour y recevoir les Sacrements et y entendre la parole de Dieu. Cette distribution des paroisses d'Alexandrie s'était conservée et s'observait au commencement du IVe siècle, comme le rapporte S. Epiphane[2]. Dans la plupart des autres villes tout le peuple se réunissait en un même lieu, sous la présidence de l'évêque.

Non-seulement un très-grand nombre de personnes fit profession à Alexandrie de la foi de Jésus-Christ, mais il y en eut même un très-grand nombre qui embrassèrent les règles les plus parfaites et les plus étroites de la perfection évangélique, animés par l'exemple que S. Marc leur en donnait le premier[3]. Au rapport du Juif Philon[4], des hommes d'une vie parfaite, appelés *Thérapeutes*, c'est-à-dire, *guérisseurs* ou serviteurs, étaient alors répandus dans toute l'Egypte; ils vivaient éloignés du monde, disposaient de leurs biens en faveur de leurs parents, lisaient la Sainte Ecriture, donnaient beaucoup de temps à la méditation, ne prenaient leur repas qu'après le coucher du soleil, et pratiquaient diverses auste-

[1] Euseb. *l.* 2, *c.* 16.

[2] S. Epiph. 69, *c.* 1.

[3] Euseb. *l.* 2, *c.* 15, 17. S. Jérôm. de vir. ill. c. 8. S. Epiph. 29, *c.* 5. Till. *mém. t.* 1.

[4] Philo, *de Vita Theorica*, *p.* 892.

rités. Quelques-unes de leurs femmes vivaient perpétuellement dans la virginité, par motif de religion.

Eusèbe et S. Jérôme croient que ceux dont Philon parle dans le Traité de la *Vie Contemplative*, étaient les premiers Chrétiens d'Alexandrie, ou au moins d'Egypte, qu'il croyait être Juifs, parce qu'étant Juifs de naissance pour la plupart, ils conservaient encore beaucoup de choses des cérémonies judaïques. Les principales raisons sur lesquelles Eusèbe s'appuie, sont la grande conformité qui se trouve entre ces *Thérapeutes* et les premiers Chrétiens de Jérusalem décrits dans les *Actes;* ce grand nombre de vierges volontaires, que Philon dit être parmi eux : ce qui ne peut se rencontrer, dit Eusèbe, que dans la religion chrétienne; ce que dit Philon, qu'ils étaient répandus dans beaucoup d'endroits, même des pays barbares; leurs grandes austérités, et toutes leurs règles de vie qui sont en tout très-conformes à ce que ceux qu'on appelait *Ascètes* et les *Moines* ensuite, ont pratiqué dans l'Eglise. Aussi Cassien[1] et Sozomène[2] rapportent-ils à ces Thérapeutes l'origine et l'institution de la vie monastique, quoique le nom de *Moines* et une partie de leurs exercices n'aient commencé que plus tard. Ce sont donc ces fervents disciples de S. Marc qui, dès lors, commencèrent à peupler les déserts de la Thébaïde et à y fonder ces monastères à jamais célèbres par la sainteté et la vie angélique des premiers Chrétiens qui les habitèrent.

Quelques Protestants, parce que leur secte n'approuve pas dans l'Eglise catholique la plupart des pratiques des premiers disciples de S. Marc, loués ici par Philon, ne veulent pas que ces Thérapeutes fussent des Chrétiens. Mais Tillemont lui-même dit que leurs raisons sont faibles et sans fondement, puis il ajoute qu'il est facile d'y répondre en observant avec Eusèbe et S. Jérôme, que Philon décrit la vertu de ces Chrétiens primitifs, comme pour relever sa nation; car l'Eglise d'Alexandrie était

[1] Cassian. *Instit. l.* 2, *c.* 5.

[2] Sozom. *Hist. l.* 1, *c.* 12.

principalement composée de Juifs convertis à l'Évangile, et retenait encore un grand nombre d'Observances Judaïques. On peut donc s'assurer qu'il ne leur attribua rien qui ne s'accordât avec le Judaïsme, et par conséquent avec le Christianisme : ces deux religions étaient alors presque semblables en ce qui regardait l'intérieur. Philon[1], voyant que les Disciples de l'Evangile lisaient les Anciens Interprètes des Livres sacrés, dit que c'étaient les anciens ouvrages de leur religion. Il a pu n'avoir pas une entière connaissance de la vérité, et prendre pour anciens, soit les livres des Prophètes que consultaient souvent les premiers Chrétiens, soit même les écrits des Apôtres, qu'on appelait les *Anciens*, *Seniores*, et pour qui l'on témoignait le plus grand respect et la vénération la plus profonde. Que s'il y a quelque chose qui ne puisse pas convenir à tous les Chrétiens, on a tout lieu de croire que Philon a particulièrement décrit la vie de ceux d'entre eux qui étaient dans l'état le plus parfait du Christianisme.

Tel est le sentiment commun de l'Antiquité, adopté par Eusèbe et S. Jérôme, et suivi par une foule de grands hommes.

VII

Accomplissement par S. Marc des anciennes prophéties relatives à l'Afrique et à l'Egypte.

Les progrès du Christianisme dans Alexandrie, dans les villes voisines et dans toute l'Egypte furent si étonnants : le nombre et la vertu des Egyptiens et des Africains convertis fut si considérable, du temps même de S. Marc, que l'on peut dire que ce saint Evangéliste accomplit littéralement et presque complétement les anciens oracles des Prophètes, qui avaient annoncé la conversion au Messie de ces riches et florissantes contrées.

[1] Philon, de *Vita contemplativa*, seu *de Supplicum virtutibus*, *p.* 893.

Voici ce qui était prédit longtemps d'avance dans les Livres sacrés, divins et authentiques des Hébreux :

En ce temps-là, dit Isaïe[1] neuf siècles auparavant, *le Seigneur sera connu de l'Egypte, et les Egyptiens connaîtront alors le Seigneur. Ils l'honoreront avec des hosties et des oblations. Et ils lui feront des vœux et il les accompliront.*

Le Prophète ajoute qu'au temps du Messie, *la paix existera entre les Assyriens et les Egyptiens* ; que ces peuples, actuellement ennemis, fraterniseront et *s'accorderont pour servir le Dieu du ciel ;* qu'*Israël*, c'est-à-dire l'Eglise du Christ, *sera médiateur entre les Egyptiens et les Assyriens ; qu'alors la bénédiction sera au milieu de la terre*, BENEDICTIO IN MEDIO TERRE. C'est en effet par Israël que la bénédiction promise à Abraham devait s'étendre sur toutes les nations. Dans le même oracle, il est parlé de *plusieurs villes d'Egypte* et notamment *de la ville du Soleil, qui parleront alors la langue de Chanaan et ne jureront que par le nom du Seigneur des armées ; de l'autel du Seigneur qui sera érigé au milieu de l'Egypte, et qui, consacré au vrai Dieu, sera dans l'Egypte un signe et un monument de la puissance du Dieu des armées. Car ils crieront au Seigneur, étant accablés par leur ennemi, et il leur enverra le Sauveur qui devra les protéger et les délivrer.*

Au chapitre XLV, v. 14 et suiv., le même prophète Isaïe, annonçant la conversion future de tout l'Univers, qui un jour se donnera au Messie, fait spécialement mention de l'Afrique, de l'Ethiopie et de l'Egypte. Citons ses paroles mêmes :

« *Voici ce que dit le Seigneur :*

« *L'Egypte avec ses richesses, l'Ethiopie avec son trafic, et Saba avec ses hommes à haute taille, tous ces peuples passeront vers vous, ô Sion ! Ils seront à vous, ils marcheront après vous, ils viendront les fers aux mains* comme des hommes qui voudront vous être soumis, ô Eglise du Messie : *ils se*

[1] Isaïe, XIX, 18 *et suiv.*

prosterneront devant vous, ils vous prieront avec soumission et ils diront :

« — *Il n'y a point de Dieu que parmi vous, et il n'y a point d'autre Dieu que le vôtre... — Convertissez-vous à moi, peuples de toute la terre, et vous serez sauvés. Je l'ai juré : tout genou fléchira devant moi, et toute langue jurera par mon nom.* Les idolâtres seront confondus, et tout homme dira alors : *Je suis au Seigneur !* »

Dans plusieurs autres endroits de ses oracles, l'admirable Prophète[1] aime pour ainsi dire à revenir sur cette future conversion de l'Egypte au vrai Dieu, à la prédire de différentes manières, afin qu'on y fasse attention, et marque encore entre autres prédictions que le Seigneur *enverra des Apôtres* de la Judée *dans l'Afrique, dans la Lydie et dans ces vastes contrées où l'on va par des voies maritimes, pour y convertir des peuples qui n'auraient jamais entendu parler du vrai Dieu.*

Or, les magnifiques prophéties, relatives à l'Afrique et à l'Egypte, ont été accomplies exactement, à la face des peuples, par notre saint Evangéliste. Il a opéré dans ces pays, alors savants et civilisés, le changement le plus extraordinaire et le plus important. Le culte des faux dieux renversé, l'empire le plus puissant qu'eut sur la terre le Prince du siècle, détruit de fond en comble, les institutions religieuses et civiles transformées, la vertu pratiquée en place du vice, le règne de Dieu fondé sur les ruines d'un abject polythéisme : voilà l'œuvre de S. Marc.

Quel est le grand homme, cité dans les Annales des Siècles, quel est le législateur, qui a jamais réalisé une si excellente entreprise?

[1] *Isaïe*, LXVI, 18 *et suiv.*

VIII

La Pentapole africaine évangélisée de nouveau par S. Marc.

Mais les Puissances Infernales ne supportèrent pas le spectacle de la destruction de leur règne en Egypte, sans opposer la plus vive résistance à Celui qui brisait si puissamment leurs forces. Elles excitèrent les âmes de ceux qui, dans Alexandrie, restèrent attachés à leurs idoles : elles les soulevèrent tumultueusement contre l'homme de Dieu. « Les Païens de la ville, est-il écrit dans les Actes de S. Marc, à la vue de la multitude de ceux qui croyaient au vrai Dieu, éclatèrent en murmures contre ce Galiléen qui était venu à Alexandrie, pour ruiner les sacrifices des dieux, pour empêcher leurs cérémonies et leurs solennités. Ils cherchèrent donc l'occasion et le moyen de le mettre à mort, et ils lui tendirent quantité de piéges.

Or, le B. Marc, connaissant le dessein de ces Païens, crut devoir se retirer pour un temps. Avant son départ, il ordonna pour évêque d'Alexandrie S. Anianus, et avec lui trois prêtres, savoir : *Melius* (ou *Melianus*), *Sabinus* et *Cerdon*, et sept diacres, puis onze autres prêtres pour demeurer avec le patriarche Anianus (S. Agnan) : de ce nombre on devait prendre un jour celui qui succéderait au patriarche décédé. La différence ne porte guère ici que sur la destination des ministres ordonnés par l'Apôtre.

Cela accompli, le saint Evangéliste reprit le chemin de la Pentapole, et arriva, ajoute Eutychius, à Barca, ville principale de cette province africaine. D'après Eusèbe[1], c'était la huitième année de Néron, et la soixante-deuxième de Jésus-Christ. S. Marc demeura encore deux ans dans la Pentapole ; il y confirma les fidèles qu'il y avait laissés avant d'aller en Egypte, et

[1] Ordericus Vitalis, *Hist. eccl.*, *l.* 2, *c.* 20, *p.* 182, *ed. Migne.*

il établit des évêques et d'autres ministres dans ces divers pays d'Afrique.

Puis il revint en Egypte.

IX

Retour de S. Marc à Alexandrie, puis à Rome ; de là encore à Alexandrie, où il est martyrisé.

Le saint Evangéliste revint à Alexandrie[1], où il fut réjoui de trouver les fidèles augmentés en foi et en grâce, de même qu'en nombre. Ils avaient construit une église ou lieu d'assemblée dans un endroit appelé *Bucoles*, situé près du rivage de la mer. Ravi de joie à la vue des grands progrès du Christianisme, il se mit à genoux, et rendit gloire à Dieu. Il encouragea les Chrétiens à persévérer ; il pria pour eux, puis il se retira. L'auteur de la Chronique Orientale[2] dit qu'il partit pour Rome, et qu'il y fut présent au martyre de S. Pierre et de S. Paul.

Il revint de Rome en Egypte et à Alexandrie, où il vit que les églises se multipliaient de plus en plus et devenaient tous les jours plus florissantes.

Mais les Païens[3] ne pouvaient plus souffrir les grands miracles que Dieu opérait par lui, ni supporter plus longtemps les railleries que les Chrétiens leur faisaient au sujet de leurs idoles, devenues alors manifestement impuissantes devant la vertu miraculeuse du saint Apôtre. S. Marc chassait ces fausses divinités des lieux où elles avaient été adorées depuis si longtemps : il rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la santé aux malades. A la vue de tant de prodiges, les Gentils crièrent que c'était un magicien. Ils cherchaient à se saisir

[1] Acta B. Marci apud *Bol. ibid. p.* 348. Eutych, *p.* 335. Pears. *in Ign. t.* 1, *p.* 179. Tillem. *t.* 2, *p.* 104.

[2] Chron. Orient. p. 110.

[3] *Ibid.*

de sa personne, sans pouvoir trouver le moyen d'exécuter leur désir. Aussi frémissaient-ils d'envie et de rage; et au milieu de leurs spectacles publics, des festins et des fêtes de leurs idoles, ils s'écriaient :

— « Quelle est grande la puissance de cet homme[1] ! »

Dieu voulut qu'ils ne pussent le découvrir, et que son serviteur administrât encore cette église durant quelque temps. Mais son heure était enfin arrivée. C'est pourquoi un jour de dimanche, où les Chrétiens célébraient leur grande fête de Pâques, et les Païens la fête de leur Dieu Sérapis, le 20e jour du mois Pharmuthi, le VIII d'avant les Calendes de mai, c'est-à-dire le 24 avril de l'an 68, les Païens se réunirent et envoyèrent quelques gens pour s'emparer de la personne de l'Apôtre : ces hommes le trouvèrent au moment même où il célébrait la prière de l'oblation et du sacrifice : *Repererunt eum orationis oblationem Divinæ Majestati sacratissimam celebrantem.* Ils se saisirent de lui, lui mirent une corde au cou, et le traînèrent en criant :

— Traînons ce buffle à Bucoles ! (C'était un lieu plein de roches et de précipices, situé sur le littoral et destiné pour nourrir des bœufs.)

Pendant qu'on le traînait ainsi depuis le matin jusqu'au soir, et que l'on couvrait la terre et les pierres de son sang, et des morceaux de chair qui s'arrachaient de son corps, S. Marc bénissait Dieu, et lui rendait des actions de grâces, de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour son saint Nom.

— *Gratias tibi ago, Domine meus Jesu Christe, quia dignus habitus sum hæc pro nomine tuo pati.*

Lorsque le soir fut arrivé, ils le mirent dans une prison, en attendant qu'ils eussent délibéré et arrêté le genre de mort qu'ils lui feraient subir.

[1] *Magna vis hujus viri !*

X

Le B. Martyr est fortifié par un ange et par la présence de Jésus-Christ.

Vers le milieu de la nuit, les portes étant fermées, et les gardes étant endormis devant les portes de la prison, il se fit un grand tremblement de terre. L'Ange du Seigneur venait de descendre du ciel. Il toucha S. Marc, en lui disant :

— Marc, serviteur de Dieu et chef des ministres du Christ, qui font connaître à l'Egypte les très-saints décrets de Dieu, votre nom est consigné dans le Ciel au Livre de Vie, et votre mémoire ne périra jamais dans ce monde. Vous êtes associé aux Puissances Célestes, elles vont conduire votre âme dans les Cieux, où vous entrerez en participation du repos éternel et de la lumière impérissable du Royaume de Dieu.

Cette vision consola le B. Marc. Il éleva ses mains vers le ciel et dit :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez point abandonné et de ce que vous m'avez compté au nombre de vos Saints. Je vous conjure, ô Seigneur Jésus-Christ, recevez mon âme dans votre paix, et ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous, ô Sauveur plein de grâce et de miséricorde.

Quand il eut fini cette prière, le Seigneur Jésus-Christ se présenta à lui dans la même forme et avec le même extérieur qu'il avait durant sa vie mortelle, lorsqu'il était avec ses Disciples, avant sa Passion. S. Marc, qui était du nombre de ses Soixante-Douze premiers Disciples, le reconnut aussitôt. Le Seigneur lui dit :

— La paix soit avec vous, Marc, notre Evangéliste !

— Mon Seigneur Jésus-Christ ! répondit le Martyr.

Et Jésus disparut.

XI

Mort du Bienheureux Martyr.

Le lendemain, dès le matin, les Païens se rassemblèrent, le tirèrent de la prison, lui mirent une seconde fois une corde au cou, et le traînèrent comme le jour précédent, en disant :

— Traînez le buffle à Bucoles !

S. Marc, pendant qu'on le traînait de la sorte, remerciait Dieu, et en même temps implorait sa grande miséricorde :

— Seigneur, *disait-il*, je remets mon Esprit entre vos mains.

Et en prononçant ces paroles, le Bienheureux Evangéliste rendit l'Esprit.

Il consomma son martyre le 25e jour d'avril de l'an 68 de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est en ce jour que l'Eglise Latine et l'Eglise Grecque, de même que les Egyptiens et les Syriens, célèbrent sa fête.

Les Martyrologes de Bède[1], d'Adon, d'Usuard, rapportent pareillement ces faits, et le Martyrologe Romain, en particulier, s'exprime ainsi :

« 25e jour d'avril, à Alexandrie, fête de S. Marc Evangé-
« liste, disciple et interprète de l'Apôtre S. Pierre. Etant à
« Rome, il écrivit l'Evangile à la prière des fidèles, et, le pre-
« nant, il alla en Egypte, et le premier il prêcha Jésus-Christ
« dans Alexandrie, où il fonda une église. Dans la suite, ayant
« été arrêté pour la foi du Christ, il fut lié avec des cordes,
« traîné sur des cailloux et blessé grièvement; puis, ayant été
« enfermé dans une prison, il y fut d'abord fortifié par la vi-
« site d'un Ange; et enfin le Seigneur lui-même lui apparut,
« et l'appela au royaume du ciel, la 8e année de l'empire de
« Néron. »

« A Rome, les grandes litanies à l'Eglise de S. Pierre. »

[1] Bed. 25 apr. etc.

XII

Sépulture du corps de S. Marc. — Son portrait. — Certitude de son apostolat à Alexandrie. — Eclat divin qui brille sur son trône épiscopal.

Les Païens ne furent pas satisfaits après lui avoir ôté la vie. Ils entreprirent, de plus, de brûler son corps en un lieu appelé *les Messagers*, ou *les Anges*[1]. Ils le traînèrent donc de Bucoles jusqu'à cet endroit. Mais par un merveilleux effet de la Providence de Dieu et de Notre-Sauveur Jésus-Christ, il s'éleva[2] un vent violent, suivi d'une grande tempête, qui déroba aux hommes la lumière du soleil, fit éclater la foudre, et fondre sur le lieu de tels torrents de pluie, que plusieurs habitations s'écroulèrent et que plusieurs personnes périrent dans l'inondation. Saisis de crainte, ceux qui gardaient le corps sacré, l'abandonnèrent alors et prirent la fuite. D'autres tournèrent la chose en dérision et dirent :

— Notre dieu Séraphis, au jour de sa fête, a voulu voir cet homme.

Alors des hommes religieux recueillirent le corps inanimé du Juste, et le transportèrent au lieu appelé Bucoles, où ils avaient accoutumé de s'assembler pour prier avec lui, et l'enterrèrent en cet endroit du côté de l'Orient dans un lieu creusé dans le roc, près d'une vallée où il y avait plusieurs tombeaux. Il est marqué qu'ils l'y ensevelirent avec les cérémonies du pays, en y joignant la prière et les autres honneurs funèbres.

L'histoire de la vie de S. Marc nous donne quelques particularités sur son extérieur. Elle nous fait connaître que tout y ressentait la mortification, la pénitence, et la grâce divine dont son âme était remplie. « *Forma autem B. Marci hujusmodi* « *fuit, longo naso, subducto supercilio, pulcher oculis, re-*

[1] *Ad Angelos.*

[2] *Chron. Orientale*, p. 110. Boll. 25 *apr. Chron. Alex.* p. 594. Combefis, *Act.* p. 212. Acta S. Petri Alex. ; Ordericus Vitalis, *loc. cit.*

« *calvaster, prolixa barba, velox, habitudinis optimæ, ætatis* « *mediæ, canis aspersus, affectione continens, plenus Dei* « *gratia.* »

S. Pierre d'Alexandrie, successeur de S. Marc sur le siége épiscopal de cette ville (vers l'an 310), fut martyrisé au même endroit, à Bucoles, près de l'église bâtie par les disciples du S. Evangéliste, et près du lieu appelé le Cimetière de S. Marc. Il est rapporté que S. Pierre ayant obtenu la liberté d'aller prier au tombeau de S. Marc, il lui recommanda son Eglise comme à celui qui en avait été le premier Pasteur, le pria de lui obtenir la grâce de souffrir le martyre, baisa son tombeau, et alla ensuite avec joie recevoir le coup de la mort.

— « Père, *s'écriait-il,* saint Evangéliste du Fils unique de « Dieu, le témoin de sa passion et son martyre, c'est vous que « Dieu le Christ a envoyé comme le premier Prélat et comme « le premier Pasteur de cette cité. C'est vous qui avez annoncé « l'Evangile dans l'Egypte et dans tous pays circonvoisins. Après « avoir accompli le ministère apostolique qui vous avait été « confié, vous avez reçu la couronne du martyre comme la « digne récompense de vos travaux. Lorsque vous fûtes allé « vers Dieu, dont vous souhaitiez ardemment contempler la « face, ce fut le B. *Anianus* qui vous succéda dans votre siége; « ce furent ensuite *Milius*, *Démétrius*, *Denys*, et après eux, « *Maxime*, *Héraclas*, puis celui qui m'a élevé et institué évê- « que, le B. *Théonas*. A moi aussi, quoique pécheur, le « Christ a confié l'Eglise, que vous avez gouvernée le pre- « mier. J'étais indigne d'une si grande charge. Mais le Fils de « Dieu m'a pénétré d'un grand amour de sa Passion, il me l'a « fait vivement souhaiter et aimer : mon cœur brûle de ce « désir et se sent pressé de le satisfaire; j'ai soif de devenir « son associé, par mon martyre et par l'effusion de mon sang; « si toutefois il daigne m'accorder cette faveur, et me donner « les forces d'exécuter cette entreprise.

« Priez donc pour moi, excellent Père, afin que moi aussi

« j'entre dans cette lice sans hésiter, sans aucune crainte, « sans être aucunement ébranlé, et qu'ainsi je puisse boire le « calice du Christ. Je m'en vais, et en partant je vous recom- « mande à vous-même votre troupeau, que vous m'avez remis « ainsi qu'à mes prédécesseurs. Protégez-le, défendez-le, con- « servez-le intact par la vertu des prières que vous adresserez « au Prince des Pasteurs, à Jésus-Christ. »

Après avoir fait cette prière, ajoute l'historien, S. Pierre d'Alexandrie fut conduit vers la partie méridionale de l'Eglise de S. Marc, et non loin de son tombeau, et on lui trancha la tête le 25e jour de novembre... Son corps fut porté près de l'autel, puis placé sur son siége pontifical.

Il y avait longtemps qu'il ne s'était assis sur son siége. En voici la cause : c'est que, lorsqu'il montait les degrés de l'autel, et qu'il devait donner la paix et la bénédiction au peuple, il apercevait le trône de S. Marc occupé par un éclat céleste. C'est pourquoi il ne s'asseyait point sur son siége épiscopal, mais sur les marches du siége. Comme les hommes du Clergé et les personnes du peuple ignoraient le motif qui le faisait agir ainsi, il s'élevait un murmure général contre lui... Il fit donc un jour venir les prêtres seuls et les diacres dans un appartement particulier, et leur adressant des reproches avec une sévérité où paraissait la bonté paternelle, il leur dit[1] :

« Pourquoi voulez-vous, avec le peuple, affliger mon âme, en me contraignant d'occuper le siége épiscopal? Ignorez-vous donc entièrement de quelle crainte, de quel effroi mon cœur est saisi, lorsqu'il m'arrive d'approcher un peu trop près de ce trône? Aussitôt, en effet, j'y aperçois assise comme une Puissance, comme une Majesté divine toute éclatante de lumière. A cette vue, pénétré d'une joie mêlée de crainte, je frémis d'effroi, et je ne suis plus présent à ce que je fais. *Nec quid faciam habeo*. Or, pour ne donner lieu à aucune réflexion à

[1] Acta Petri Alex.; Combefis, *Act. p.* 217. Florentin. *p.* 854. Boll. ibid. p. 349. Tillemont. *t.* 2, *p.* 105.

ceux qui me voient, je m'assieds, comme vous le voyez, sur les marches; et je le fais ainsi même avec une grande témérité, dans la vue d'éviter tout scandale en présence du peuple. Mais lorsque j'aperçois le trône inoccupé, je ne refuse pas d'y siéger. » Les divers auteurs rapportent ce fait prodigieux à la chaire épiscopale qui avait servi à S. Marc.

XIII

Liturgie de S. Marc.

Outre son Evangile et la part qu'il peut avoir eue à la première épître de S. Pierre, les Syriens disent[1] que c'est S. Marc qui a traduit le Nouveau-Testament en leur langue. Nous avons aussi sous son nom une liturgie, dont se servent encore aujourd'hui les Egyptiens. Elle est intitulée : *La Divine Liturgie, ou Messe du Saint Apôtre et Evangéliste Marc, disciple de S. Pierre.* Elle commence par ces mots : Ευχαριστουμεν σοι και υπερευχαριστουμεν, Χυριε ὀθεος ημῶν.

Elle respire une grande piété, une foi vive, et un sentiment profond de la présence de Dieu. Elle rappelle plusieurs des grands faits du Nouveau-Testament, les miracles des Apôtres et la plupart de nos dogmes catholiques.

Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu, qui avez choisi les douze Apôtres, et qui les avez envoyés comme douze astres dans l'univers, pour éclairer les hommes, pour prêcher et enseigner l'Evangile de votre royaume, pour guérir parmi les peuples toutes les maladies et toutes les infirmités; qui avez soufflé sur eux en leur disant :

« Recevez le Saint-Esprit consolateur. A quiconque vous remettrez les péchés, les péchés seront remis... »

Soufflez ainsi sur nous, vos serviteurs, à ce moment où nous entrons dans votre sanctuaire, pour accomplir l'œuvre par excellence du ministère sacré...

[1] Corn. à Lap. *in Matth.* p. 41.

Δεσποτα κυριε ο θεος, ο την δωδεκα φωτον λαμπαδα των δωδεκα αποστολων εκλεξαμενος, καὶ εξαποστειλας αυτους, εν ολω τῶ κοσμῳ κηρυξαι..'

Nicétas le Paphlagonien, et plusieurs autres auteurs, attribuent à S. Marc cette liturgie, bien qu'ils reconnaissent que plusieurs choses y ont été ajoutées dans la suite.

Outre la vie du Saint Evangéliste que nous avons donnée, il en existait encore une autre que les Bollandistes trouvent moins ancienne et moins fidèle. La première existait dès le IIIe et le IVe siècle.

Procope, diacre, au commencement du VIIe siècle, et Nicétas David, qui vivait au IXe siècle, ont fait le panégyrique de S. Marc. Leurs discours sont conservés parmi les écrits des Anciens.

XIV

Successeurs de S. Marc. — Liste des Patriarches d'Alexandrie. — Cause des progrès de la foi dans cette ville.

Anianus (ou Anien, Annien, Agnan), disciple de S. Marc, a été son successeur sur le trône patriarcal d'Alexandrie. Nous avons vu sa conversion et son ordination. Les Actes du S. Evangéliste nous ont appris comment cet homme, qui était cordonnier de profession, fut guéri miraculeusement de la blessure qu'il s'était faite à la main, et comment, après sa conversion, il fit de grands et rapides progrès dans la connaissance et la pratique des vérités chrétiennes. Sa ferveur et sa capacité déterminèrent S. Marc à l'établir évêque d'Alexandrie, durant son absence. Il gouverna cette église quatre ans avec S. Marc, et près de dix-neuf ans après sa mort, selon que le rapporte la Chronique Orientale. S. Anianus mourut l'an 86, le dimanche, 26 de novembre. Le Martyrologe Romain marque sa fête le 25 d'avril, avec celle de S. Marc. Eusèbe dit[1], en parlant de lui, que « c'était un homme fort aimé de Dieu et admirable en

[1] Eusèb. *l.* 2, *c.* 25.

toutes choses. » S. Epiphane[1] dit qu'une église fut fondée à Alexandrie sous son invocation. On la voyait au IVe siècle.

Son successeur fut S. *Mélien*, ou *Milius*, selon S. Pierre d'Alexandrie et Eutychius, selon la Chronique Orientale[2], et S. *Abilius*, selon Eusèbe[3]. C'est le premier des trois prêtres que S. Marc avait ordonnés à Alexandrie. Les Constitutions Apostoliques[4] disent qu'il fut consacré évêque par S. Luc.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir ici comment le Patriarchat, fondé par S. Pierre et par S. Marc, son disciple, s'est perpétué à travers les siècles. En jetant le regard sur le dénombrement des successeurs du Saint Evangéliste, il semble qu'on le voit vivre à travers tous les âges jusqu'à notre temps, et que l'œuvre qu'il a commencée grandit avec les siècles et demeure impérissable au milieu des ruines universelles des empires, des hommes et des choses.

Nous mettons d'abord l'année de l'élévation des prélats sur le siége patriarchal, puis les années de l'ère chrétienne, ensuite la durée des pontificats.

Nombre des PONTIFES.	Années de Jésus-Christ. Commencement du Pontificat.	Durée DE LEUR PONTIFICAT.
1	50. Marc, fondateur de l'Eglise et du siége patriarchal d'Alexandrie, vers l'an 50 de Jésus-Christ, mort l'an 68.	
2	62. Anianus ou Anien, depuis l'an 62 jusqu'à l'an 85. Durée de son pontificat	22 ans.
3	85. Méliaus (*Melius ou Abilius*)..... ..	13 »
4	98. Cerdon.....	9 »
5	107. Primus.....	12 »
6	120. Justus.....	11 »
7	131. Eumène.....	12 » et quelq. m.

[1] Epiph. *hæres.* 69, *c.* 2.

[2] Chronic. *Orient. p.* 111.

[3] Euseb. *l.* 3, *c.* 14. *Vide supra.* Act.

[4] Const. ap. *l.* 7, *c.* 46.

Nombre des PONTIFES.	Années de Jésus-Christ. Commencement du Pontificat.	Durée DE LEUR PONTIFICAT.
8	144. Marc II ou Marcianus.....	10 ans.
9	153. Celadion ou Claudion	14 »
10	167. Agrippinus.....	12 »
11	180. Julien.....	9 »
12	189. Démétrius.....	43 »
13	231. Héraclas.....	16 »
14	248. Denys.....	17 »
15	265. Maxime.....	17 »
16	282. Théonas.....	19 »
17	300. S. Pierre, martyr.....	11 »
18	312. S. Achillas.....	Quelques mois.
19	312. S. Alexandre	14 ans.
20	326. S. Athanase.....	47 »
21	373. Pierre II.	8 »
22	380. Thimothée.....	5 »
23	385. Théophile	27 »
24	412. S. Cyrille.....	32 »
25	444. Dioscore, exilé, mort en 458.....	7 »
26	452. Protère.....	5 »
	Suite des Patriarches d'Alexandrie Cophtes, ou Eutychiens, depuis Protère.	
27	457. Timothée *Elurus III*.....	20 ans.
28	477. Pierre III, dit *Mongus*.....	13 »
29	490. Athanase II	7 »
30	497. Jean II, dit *Méla*.....	9 »
31	507. Jean III, dit *Marciotta*.....	9 »
32	517. Dioscore II.....	2 »
33	519. Thimothée IV.....	16 »
34	535. Théodose, chassé, rappelé, puis exilé.....	28 »
35	567 Pierre IV	2 »
36	569. Damien, diacre de Mont-Thabor..	24 »
37	593. Anastase	12 »
38	604. Andronic.....	6 »
	Il y a maintenant deux patriarches, l'un Jacobite *et l'autre* Melchite[1].	
39	610. Benjamin (Jacobite), exilé, puis rétabli par le calife.....	39 ans.
	Jean l'Aumônier.....	10 »
	Georges.....	10 »
	Cyrus, envoyé par Héraclius.....	10 »

[1] La succession des autres PC. Grecs, est peu connue, et, depuis l'an 1100, ils ont été soumis au PC. de CP. Ainsi l'on ne continue ici que la succession des PC. Jacobites.

Nombre des PONTIFES.	Années de Jésus-Christ. Commencement du Pontificat.	Durée DE LEUR PONTIFICAT.
	L'an 641, *Alexandrie est prise par les Sarrasins.* — *Successions des P. C. Jacobites.*	
40	640. Pierre	10 »
41	649. Agathon	19 »
42	668. Jean	9 »
43	677. Isaac	2 »
44	680. Simon	23 »
45	703. Alexandre	24 »
46	727. Cosme	1 » et 2 mois.
47	728. Théodoret	11 » et 7 mois.
48	739. Chail	23 »
49	762. Minas ou Mennas	9 »
50	772. Jean	25 »
51	798. Marc	
52	Jacob	10 »
53	836. Simon	7 mois.
54	836. Joseph	18 ans et 11 mois.
55	850. Michel	1 » et 5 mois.
56	851. Cosme II	9 » et 5 mois.
57	859. Sanut ou Chenouda	21 » et 3 mois.
58	880. Chail II	27 »
	Le siége vaque pendant quelques années.	
59	913. Gabriel	11 »
60	924. Cosme III	10 »
61	934. Macaire	24 »
62	958. Théophane	4 »
63	962. Minas ou Mennas II	18 »
64	980. Ephrem	2 » et qq. mois.
65	982. Philothée	24 »
66	1005. Zacharie	28 »
67	1032. Sanutius	15 »
68	1047. Christodule	30 »
69	1078. Cyrille	14 » 3 mois.
70	1092. Michel	9 » 8 mois.
71	1102. Maire	26 » 1 mois.
72	1129. Gabriel	14 » 2 mois.
73	1146. Michel	9 mois.
74	1146. Jean	20 ans.
75	1167. Marc	22 »
76	1189. Jean	27 »
	Il y a vacance du siége pendant 20 *ans.*	
77	1235. Cyrille	7 mois.
78	1241. Athanase	11 »

Nombre des PONTIFES.	An de Jésus-Christ. Commencement du Pontificat.	Durée DE LEUR PONTIFICAT.
	Autre vacance de 8 ans.	
79	1262. Gabriel, exilé.....	1 mois.
80	1262. Jean.....	29 ans.
81	1293. Théodose.....	6 » et 6 mois.
82	1300. Jean.....	20 »
83	1320. Jean.....	6 »
84	1327. Benjamin.....	11 »
85	1340. Pierre.....	8 »
86	Marc, mort l'an 1363.	
87	1365. Jean.	
88	Gabriel.	
89	Matthieu.	
90	Gabriel.	
91	Jean.	
92	Matthieu.	
93	Gabriel.	
94	Michel.	
95	Jean.	
96	Jean.	
97	Gabriel.	
98	Jean.	
99	Gabriel.	
100	1602. Marc.	
101	Jean.	
102	Jean.	
103	1643. Marc.	
104	1660. Mathieu.	
105	Jean, qui occupait le siége d'Alexandrie, l'an 1703.	
106	1867. Paul Ballerini, patriarche actuel.	

La chronologie et l'histoire de chacun de ces patriarches d'Alexandrie se trouvent dans les *Acta Sanctorum* de Bolland. (25 *juin*, *t.* v).

Ce fut dans le VI^e^ siècle que les patriarches d'Alexandrie donnèrent dans l'erreur d'Eutychès, qui enseignait qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ. Quoiqu'ils fassent profession d'anathématiser Eutychès et Apollinaire, ils ne reconnaissent néanmoins, dit-on, qu'une seule nature en Jésus-Christ, et assurent que le Verbe a pris un corps parfait auquel il s'est uni sans altération, sans mélange et sans division, en une seule nature et une seule personne. Ils n'ont aucune autre erreur sur les autres points de la religion. L'Eglise des Jacobites est

fort étendue. Le patriarchat d'Alexandrie comprend dans sa juridiction les églises de Syrie, d'Ethiopie, d'Abyssinie, d'Arménie, de Mésopotamie.

Les relations d'Ethiopie nous apprennent que l'empereur David envoya au pape Clément VII, pour lui prêter obéissance; que le pape Pie IV y députa André Oviédo, Jésuite, sous l'empereur Claude, fils de David; et que Gabriel, patriarche d'Alexandrie, envoya en 1595, au pape Clément VIII, son ambassadeur et deux religieux, pour l'assurer de son obéissance, et de la volonté qu'il avait de réunir toute son Eglise au Saint-Siége, fondé par S. Pierre. Ces députés reconnurent l'Eglise Romaine pour mère de toutes les églises.

Depuis cette solennelle profession de la foi catholique, une grande partie des Jacobites ou Cophtes, est réunie à l'Eglise Romaine, et l'autre partie semble demeurer séparée.

Telle est l'importante chrétienté, qui fut fondée par S. Marc, qui persévéra plusieurs siècles dans l'orthodoxie, sans aucune tache d'hérésie; qui, dès ses commencements, était devenue si nombreuse, que le saint Evangéliste avait été obligé d'établir plusieurs églises ou plusieurs paroisses dans Alexandrie; Alexandrie, la première ville de l'Afrique, après la ruine de Carthage, la première ville du monde après Rome, comme l'appelle Hérodien. Ammien-Marcellin lui donne le titre de *Capitale*. Et, en effet, soit que l'on considérât l'avantage de sa situation, la fertilité de son sol, la magnificence de ses édifices et la commodité de son port; soit que l'on envisageât les sciences et les arts qu'on y cultivait, elle semblait l'emporter sur toutes les autres. C'était celle du monde qui était la plus féconde en hommes de lettres, et surtout en habiles astronomes et en médecins. On ne considérait presque que ceux qui sortaient des célèbres écoles d'Alexandrie. Les savants, les historiens les plus renommés, sortaient de cette ville. Les Ptolémées, rois d'Egypte, qui avaient choisi Alexandrie pour capitale de leur royaume, s'étaient appliqués avec tant de

soin à la rendre illustre, qu'elle ne le cédait qu'à Rome seule. Lorsque les Romains eurent éteint la domination de ces princes en la personne de Cléopâtre, et qu'ils se furent rendus maîtres de l'Egypte après la défaite de Marc-Antoine, ils conservèrent cette cité dans sa splendeur; ils y ajoutèrent même des embellissements et augmentèrent ses priviléges. La qualité de *citoyen d'Alexandrie* leur était si chère, que les empereurs en donnaient les lettres avec plus de précaution et de réserve, qu'ils n'eussent fait pour la qualité de *citoyen romain*.

Ce ne fut donc pas sur l'ignorance et la barbarie, que S. Marc fonda l'édifice du christianisme en Egypte, mais sur la science la plus éclairée et sur la civilisation la plus brillante de l'univers. Ce fut même la profondeur et l'étendue de la science d'Alexandrie, qui furent la cause des immenses progrès de l'Evangile dans cette reine des cités savantes. Si donc c'est au foyer même des lumières du monde, que la foi chrétienne a resplendi avec le plus bel éclat, comment se fait-il que de prétendus philosophes aient osé dire qu'elle n'obtenait de succès que chez les nations ignorantes et incultes? Comment les incrédules peuvent-ils être assez téméraires pour avancer des assertions si fausses, si opposées aux faits les plus certains de l'histoire des peuples ?

Que si quelqu'un faisait difficulté de croire le grand progrès que le Christianisme a fait dès le premier siècle dans Alexandrie, outre les preuves précédentes tirées, tant des écrits du Juif Philon, que de ceux des Pères et de l'histoire ecclésiastique, nous pouvons produire ici un témoignage profane, non suspect, que personne ne récusera : c'est celui de l'empereur Adrien. Ce prince (an 120-130), dans sa lettre que rapporte l'historien païen Vopisque, témoigne que la ville d'Alexandrie est partagée entre les adorateurs du Christ et ceux de Sérapis; que les premiers ont un patriarche et plusieurs prêtres; que plusieurs des seconds sont devenus Chrétiens; que ce changement religieux est devenu le mouvement général de la

grande Alexandrie. D'après Adrien, la religion chrétienne paraît constituée et son hiériarchie établie depuis déjà long-temps[1].

XV

Translation des reliques de S. Marc.

Le corps de S. Marc était encore conservé et vénéré à Alexandrie[2] au VIIIe siècle, quoique la ville fût alors sous la domination des Mahométans. Il y reposait dans la terre sous un tombeau de marbre devant l'autel d'une église qu'on trouvait à droite en entrant dans la ville du côté de la terre, hors de la porte Orientale[3]. Il y avait là un monastère, qui subsistait encore avec l'Eglise, en 870. Vers l'an 815, sous l'empire de Léon l'Arménien[4], le corps du Saint en fut enlevé et transporté à Venise. Les Bollandistes nous donnent une histoire de cette translation. On y voit plusieurs miracles opérés par la puissance de la méditation de S. Marc, les matelots délivrés d'un naufrage, le corps sacré lançant du milieu du navire des rayons de lumière et se manifestant ainsi à ceux qui ignoraient le secret de l'équipage, les incrédules punis, et les possédés soustraits aux atteintes des esprits malins. — Bernard, moine français, qui fit le voyage d'Orient, l'an 870, nous assure[5] que

[1] « Adrianus Aug. Serviano Cos. S.
« Ægyptum quam mihi laudabas, Serviane Carissime, totam didici,
« pendulam, et ad omnia famæ momenta volitantem. Illi qui Sérapin
« colunt, Christiani sunt; et devoti sunt Serapi, qui se Christi episco-
« pos dicunt. Nemo illic archysynagogus Judæorum, nemo Samarites,
« nemo Christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non
« aliptes. Ipse ille Patriarcha, cum Ægyptum venerit, ab aliis Serapi-
« dem adorare, ab aliis cogitur Christum... Unus illi Deus est. Hunc
« Christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur et Gentes; et utinam
« melius esset morata civitas digna profecto sui profunditate.... » (Vide Vopiscum, *in vita Saturnini.*)

[2] Boll. 25 *apr. p.* 353, et Bed. (an. 815.)

[3] Mabil. *de Bened. t.* 3.

[4] Baron. 820, *n.* 29, 50.

[5] Mabil. *de Bened. p.* 502

le corps de S. Marc n'était plus à Alexandrie, parce que les Vénitiens l'avaient enlevé à celui qui en avait la garde, et l'avaient porté dans leur île. *Tulerunt furtim.* Les Vénitiens affirment qu'ils le possèdent encore aujourd'hui dans la magnifique chapelle de leurs ducs, qui porte le nom de Saint-Marc, et qui fut construite dans le but de recevoir dignement les restes précieux du saint évangéliste. On ne sait pas précisément[1], dit-on, en quel endroit il est déposé. Dans le XIV^e^ siècle, le duc et les procurateurs de la République prétendaient le savoir seuls, et en faisaient un secret aux autres. Cette République a pris S. Marc pour son patron et son protecteur, et elle fait la mémoire de sa translation le 31 de janvier.

Le cardinal Baronius[2], après avoir rapporté la relation de la translation du corps de S. Marc, ajoute que les Vénitiens l'ont placé dans un endroit tout à fait secret, afin que les Français, ou d'autres peuples, ne vinssent point l'enlever de leur ville.

Après avoir parlé des œuvres miraculeuses opérées par S. Marc durant sa vie mortelle, nous allons rapporter les bienfaits et les prodiges, dont ses serviteurs dévoués ont été l'objet depuis qu'il règne avec Jésus-Christ dans les cieux. Il est vivant auprès de Dieu, et il a continué, après sa mort, de répandre les faveurs du ciel sur ceux qui l'ont invoqué. Mais tous ses miracles n'ont pas été écrits. Quelques-uns seulement ont été transmis à la postérité par la reconnaissance; ce sont ceux que nous allons donner. Nous ne voyons pas de raison de rejeter cette relation, qui a été insérée dans les *Acta Sanctorum* de Bollandus et dans les Bréviaires de Venise.

[1] Baron. 82, *n.* 50. Boll. *ibid.*
[2] *Ibid. p.* 357.

APPARITIONS ET MIRACLES DE S. MARC[1].

XVI

Découverte des reliques de S. Marc.

Nous avons vu que l'Eglise des Ducs de Vénise avait été bâtie magnifiquement pour recevoir le corps de S. Marc; qu'elle avait été enrichie d'ornements d'or et de marbres travaillés avec art, et qu'on y avait déposé les reliques précieuses dans un endroit secret, qui finit par être ignoré de tout le monde. On chercha donc longtemps et en vain à le reconnaître. On prescrivit à Venise un jeûne de trois jours, qui fut observé exactement et accompagné du repentir des péchés et d'une pénitence universelle. Le quatrième jour, le clergé et le peuple se réunirent à ladite Eglise, récitèrent les grandes litanies, firent une procession religieuse, en offrant à Dieu des prières multipliées avec des gémissements et des larmes. Tous implorèrent instamment la bonté du Seigneur, pour qu'il daignât faire connaître le lieu où reposait le corps de S. Marc. Dieu exauça leurs vœux et fit connaître alors même et avec éclat l'endroit où était caché le corps sacré. Les marbres qui environnaient une colonne du temple se brisèrent, et le cercueil, qui contenait les saintes reliques, et qui se trouvait caché dans l'intérieur de la colonne, parut aux yeux de tous les assistants, et se découvrit ainsi de lui-même, d'une manière toute merveilleuse.

[1] Ex Mss. Petri Calo; apud Boll. 25 *apr. p.* 356. In breviario Carmelit. Venetiarum, *edito an* 1495

XVII

Délivrance d'une possédée. — L'ouvrier préservé de la mort.

Une femme était possédée de plusieurs démons. Lorsqu'on l'eut traînée par force auprès du tombeau de S. Marc, elle fut à l'heure même délivrée, en présence de tout le monde.

Après qu'on eut placé respectueusement dans la dite Eglise le corps sacré, un ouvrier eut à faire quelque ouvrage au faîte du clocher de cette église. Tout à coup il tomba, et se vit sur le point d'être brisé dans sa chute. A l'instant même il se souvint de S. Marc, et fit vœu que, s'il venait à être garanti de son danger, il se consacrerait perpétuellement à son service. Il se recommanda donc à sa protection, et à ce moment, contre tout espoir, il se rattacha à un bois qui aboutissait à l'extérieur de l'édifice : on lui donna une corde, à l'aide de laquelle il put échapper au péril. Il acheva l'ouvrage qu'il avait entrepris, puis il accomplit ce qu'il avait promis.

XVIII

Le cancer guéri. — La tempête apaisée. — Le paralytique rendu à la santé.

Un jeune homme avait un cancer qui faisait tant de progrès, que ses chairs étaient déjà dévorées. On l'amena près du cercueil de S. Marc, et après qu'il l'eut invoqué avec instance, il s'endormit. Dans ce sommeil, le Saint lui apparut, lui toucha le sein, comme en passant, et le guérit. Le malade lui demanda pourquoi il se hâtait de partir ? — J'ai hâte, répondit le Saint, d'aller au secours de mes serviteurs, qui sont tourmentés par une violente tempête.

Le jeune homme, s'étant éveillé, se trouva guéri, et au même instant débarquait au port de Venise un navire qui venait d'échapper à un tempête miraculeusement apaisée.

Une femme de Muranum (l'une des îles de Venise), était depuis quatre ans presque entièrement paralysée, et se voyait privée de l'usage de tous ses membres. Elle pria S. Marc. Le saint évangéliste lui apparut et lui dit de se faire transporter à son église. A la Messe, lorsqu'on lut l'Evangile, elle se sentit guérie, à l'étonnement et à la grande admiration de tout le monde.

XIX

Les Vénitiens et les Sarrasins délivrés d'une tempête. — Un noble de Provence guéri d'une infirmité.

Un vaisseau, monté par une foule de Sarrasins, allait d'Alexandrie prier à la Mecque, au tombeau de Mahomet. Dans le trajet, il s'éleva une grande tempête : des Vénitiens-marchands, qui voyageaient avec eux, descendirent dans une chaloupe pour aller aussitôt au secours du navire. Mais après qu'ils se furent séparés de l'équipage, le vaisseau fut renversé trois fois, puis submergé. Dans ce péril, un Sarrasin implora la protection de S. Marc, et promit de se faire chrétien, s'il échappait à la mort. S. Marc lui apparut et le fit passer dans la chaloupe avec les Vénitiens. Par ce moyen, il fut délivré du danger avec ceux qui se trouvaient dans la chaloupe, et qui s'en retournèrent à Alexandrie. Comme le Sarrasin différait l'accomplissement de sa promesse, averti plusieurs fois par S. Marc qui lui apparaissait en songe, il vint à Venise, et, à son baptême, il prit le nom de *Marc,* au lieu de celui d'*Etienne*, qu'il portait auparavant.

Un homme noble de la Provence était affligé depuis longtemps d'une grave infirmité, qui lui ôtait l'usage de tous ses membres. Il s'adressa avec larmes à S. Marc. Le Saint lui répondit qu'il eût à se faire porter à son église. Il le fit, pria toute une nuit en versant des larmes ; le lendemain il se trouva entièrement guéri ; il rendit grâces à Dieu et s'en revint dans sa maison.

XX

L'opprimé défendu par S. Marc.

Dans le même pays, le serviteur d'un seigneur avait fait vœu d'aller visiter l'église de Saint-Marc. Cela déplut à son seigneur, qui lui défendit d'accomplir son vœu. Le serviteur l'accomplit néanmoins, aimant mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Il se recommanda spécialement à S. Marc, se mit tout entier sous la protection de ce Saint, puis revint à sa demeure. Son maître le voyant de retour, dit qu'il lui avait manqué de fidélité, et que S. Marc ne serait pas assez puissant pour le délivrer de ses mains. Il commanda qu'on lui arrachât les yeux, qu'on lui sciât les jambes, qu'on le frappât à la bouche et qu'on lui brisât les dents. Cet ordre fut exécuté : mais on ne put faire la moindre blessure à ce serviteur que S. Marc protégeait. A cette vue le Seigneur fut touché de repentir, demanda pardon au Saint et à son esclave, et partit avec lui pour Venise, dans le but de visiter le tombeau de S. Marc.

XXI

Blessure guérie. — Démons chassés.

Dans le même lieu, un homme reçut une très-grande blessure à la main, dont une partie ne tenait plus à l'autre que par la peau comme par un faible ligament. Comme cette partie de la main demeurait suspendue insensible et sans vie, on lui conseilla de la détacher entièrement, pour qu'elle ne nuisît point à sa guérison. Mais il répondit qu'il aimait mieux mourir que devenir manchot. Un jour donc, après avoir ligaturé sa main, il invoqua S. Marc, et se sentit guéri à l'heure même. De sa blessure, il ne restait plus que la cicatrice extérieure.

Une femme, du diocèse de Padoue, était possédée d'un

démon ; on la conduisit à l'Eglise de S. Marc, et elle fut délivrée.

Plusieurs démoniaques, pareillement amenés à cette église, furent guéris, pendant qu'ils s'écriaient *qu'ils se sentaient brûlés* en la présence du Saint.

Un homme de la Toscane, possédé de deux démons, comme ceux-ci le confessèrent publiquement en présence de l'autel de S. Marc, fut guéri devant une multitude d'assistants.

XXII

S. Marc préserve le pays des tempêtes, rend la fertilité à la terre, délivre les naufragés.

Un soldat, tombé dans un péril imminent, se recommanda à S. Marc, qui le délivra aussitôt. — Un homme de la Pouille, jeté en prison par l'ordre du Prince, fut miraculeusement tiré de ses fers par l'entremise du Saint. — On rapporte la même chose d'un captif de Milan. — Un estropié de naissance fut guéri par la confiance qu'il eut en S. Marc.

— La Pouille et la Terre-de-Labour, ayant cessé de célébrer la fête de S. Marc, et ayant profané ce jour par des travaux serviles, furent affligées d'une sécheresse et d'une stérilité de cinq ans. Comme on se demandait avec étonnement quelle pouvait être la cause de cette disette si extraordinaire, il fut révélé à des hommes religieux que c'était l'inobservation de la fête de S. Marc ; et qu'on n'obtiendrait de pluie qu'en célébrant plus solennellement à l'avenir le jour du saint Evangéliste.

Lorsqu'arriva cette fête, tous s'assemblèrent donc à son église, et la célébrèrent avec le plus grand respect, en sollicitant les bienfaits de S. Marc. Aussitôt une pluie abondante inonda toute la terre, contre toute espérance, et la stérilité disparut entièrement. Depuis cette époque, ils célèbrent la fête de S. Marc, à l'instar de la fête de Pâques et avec autant de dévotion.

Des Vénitiens assaillis sur mer par une horrible tempête se voyant sur le point de périr dans des écueils voisins, offrirent à S. Marc des prières ferventes et firent des vœux pour la conservation de leur vaisseau. Ils furent aussitôt délivrés du péril, vinrent immédiatement dans son église et s'acquittèrent avec joie de ce qu'ils avaient promis pour le salut du navire.

Dans la Toscane, à la prière de ses dévoués serviteurs, le bienheureux Marc arrêta la foudre, éloigna les tempêtes, rendit la fertilité à la terre, et accorda l'abondance de tous les biens. C'est ce qu'atteste une foule de fidèles témoins.

J'ai ouï dire à ceux qui avaient fait le voyage d'Alexandrie, dit l'auteur de cette relation, qu'au jour anniversaire de la mort de S. Marc, si l'on cueille une herbe du lieu où fut traîné le B. Martyr, on en voit couler du sang.

XXIII

Le moribond visité par S. Marc[1].

Le frère Julien de Faïence, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, jeune homme d'une vie sainte, se trouvait malade à l'extrémité, dans la ville de Pavie. Il fit appeler le Prieur et l'interrogea sur son propre état. Entendant le Prieur lui dire qu'il allait mourir, il fit paraître beaucoup de joie, applaudisssant du geste et de la voix à cette nouvelle :

— Permettez-moi de me réjouir, mes frères, *dit-il;* la joie va tirer mon âme de son corps, car j'ai appris la plus agréable nouvelle. — Elevant en même temps les mains au ciel, il ajouta :

— *Mon Dieu, faites sortir mon âme de sa prison..... Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?*

[1] Apud Petrum Calo ; *Mss.* ; ap. Bolland. 25 *apr.* in Breviario Carmelitano, *ad festum S. Marci.*

En proférant ces paroles et d'autres semblables, il s'endormit d'un léger sommeil, et vit le bienheureux Marc venir à lui, et il entendit une voix qui disait au saint Evangéliste:

— Que faites-vous, ô Marc?

— Je vais, répondit l'Apôtre, assister ce malade dont le Seigneur a agréé le service.

— Pourquoi, reprit la voix, assistez-vous celui-ci préférablement à tant d'autres Saints?

— C'est, répondit Marc, qu'il m'a témoigné une dévotion toute spéciale, et qu'il a assidûment visité le lieu où repose mon corps. Voilà pourquoi je vais le visiter à l'heure de sa mort.

A cet instant, des jeunes hommes tout vêtus de blanc remplirent la maison du malade.

— Pourquoi êtes-vous venus en ce lieu, leur dit S. Marc?

— Afin, répondirent-ils, que nous présentions l'âme de ce religieux en présence du Seigneur.

A ce moment, le frère s'éveilla, envoya aussitôt chercher le Prieur de la Maison, lui raconta tout ce qu'il avait vu, puis, pénétré de joie, il s'endormit dans le Seigneur.

C'est le Prieur lui-même qui a composé cette relation, l'an 1241.

Tous ces miracles sont rapportés dans les *Actes des Saints*, au 25 avril, par les Bollandistes. On les lisait en partie dans l'ancien Bréviaire de N.-D. du Mont-Carmel de Venise, imprimé en 1495. Pierre Justinien, au IV^e^ livre de son Histoire de Venise, rapporte aussi la manière dont la ville de Venise a été préservée, en 1332, d'une ruine totale par la protection de S. Marc.

XXIV

De la grande litanie qui se chante à la fête de S. Marc.

L'Eglise a choisi le jour de la fête de S. Marc, pour chanter la *Grande Litanie*, ou *Supplication publique*, afin d'implorer

le secours de Dieu par l'intercession de ce saint protecteur des peuples et des villes, et de fléchir la colère divine, irritée par les péchés des hommes. L'origine de cette coutume est communément attribuée à S. Grégoire le Grand, qui, ayant ordonné à Rome une procession générale, où l'on chanta la Litanie, obtint de Dieu la cessation d'une peste cruelle. C'est le sentiment de S. Grégoire de Tours, qui n'écrivit que d'après le récit d'un diacre qui était pour lors à Rome, et qui avait assisté à la cérémonie. On fit station à Sainte-Marie-Majeure, en 590. S. Grégoire parle d'une semblable procession ou litanie qui se fit treize ans après, le 29 d'août 603, l'église de Sainte-Sabine étant le lieu de la station. S. Grégoire ne manquait point chaque année à cette cérémonie fixée au 25 avril, à la fin du septième siècle. Elle fut reçue en France et même ordonnée, comme nous le voyons, par le Concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 836, et par les Capitulaires de Charles le Chauve. Du temps de S. Grégoire le Grand, la grande Litanie était accompagnée d'un jeûne strict. Il n'y a aujourd'hui qu'abstinences dans plusieurs diocèses, à cause du temps pascal. On garde encore dans quelques-uns le jeûne des *Stations* qui finit à Nones.

Rien de plus touchant que ce qu'ont dit les Conciles, les Pères et les Saints Pasteurs, sur la manière d'assister aux supplications et aux processions. Le premier Concile d'Orléans voulait que les maîtres dispensassent ces jours-là leurs domestiques du travail ordinaire, afin que tous les fidèles étant assemblés, ils pussent unir leurs vœux et leurs prières. Le Concile de Mayence ordonna que tous assistassent à la cérémonie nu-pieds et en habit de pénitence ; ce qui fut observé pendant quelque temps. S. Charles Borromée mit tout en œuvre pour ranimer la piété des fidèles aux jours de la grande Litanie et des Rogations. Conformément aux pieux réglements qu'il fit, les processions commençaient avant le point du jour, et duraient jusqu'à trois ou quatre heures après-midi. Le saint

Archevêque de Milan jeûnait ces jours-là au pain et à l'eau, et prêchait plusieurs fois pour exhorter son peuple à la pénitence ; d'où il suit que la négligence à assister aux supplications publiques est un désordre réel qui vient du refroidissement de la piété. Les Chrétiens se privent par là d'un moyen efficace d'obtenir les effets de la miséricorde du Seigneur. On retirera toujours de grands fruits de ces processions, si l'on y assiste avec de vifs sentiments de religion, si l'on y implore avec ardeur le secours de la grâce, pour connaître, pour aimer et pratiquer le bien ; si l'on y demande enfin, avec une humble confiance, la rémission de ses péchés, et la conservation des fruits de la terre[1].

[1] Godescard, 25 *avril*.

S. APELLES,

Evêque de Smyrne;

S. LUCIUS,

Evêque de Laodicée;

S. CLÉMENT,

Evêque de Sardes;
Tous Trois du nombre des Septante Disciples;
Tous Trois témoins immédiats des faits de Jésus, Fils de Dieu.

L'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident joignent ces trois disciples de Jésus, et les honorent ensemble le 22 avril, sans doute parce que, après avoir annoncé la foi dans divers lieux de la terre, ils gouvernèrent spécialement trois importantes métropoles, peu distantes l'une de l'autre, les Eglises de *Smyrne*, de *Laodicée* et de *Sardes*.

Les Latins et les Grecs les mettent au nombre des Septante[1] Disciples de Jésus-Christ, qui furent les témoins immédiats de ses prédications et de ses actions prodigieuses.

La tradition orientale rapporte qu'ils entreprirent d'immenses travaux pour propager l'Evangile parmi les Gentils; qu'ils amenèrent à la foi de Jésus-Christ et baptisèrent une grande multitude d'hommes; qu'ils eurent à soutenir de grands combats contre le Paganisme, à vaincre de nombreuses difficultés parmi les Gentils; et que, après avoir séjourné plus par-

[1] Martyrol. Rom., Menologia Græca; S. Doroth. *in synopsi*; S. Epiphanius, *in Panario*, *l.* 1; Baron. *ad Martyrol. Rom.* 22 *apr.*; Sirlet, *ex Menæis.* S. Paul., *id. ad Rom.* XVI *insinuat*; Agiologium antiq. Lusitanum; — Bollandus, *in indice SS. Apr.* — S. Hippolyt., *in lib. de* 72 *Disc.*; Chronicon Alexandr., p. 60; — etc.

ticulièremeut dans les villes d'Asie, qui ont été nommées plus haut, ils allèrent recevoir du Seigneur le prix de leurs souffrances.

— Que S. *Apelles*, ou *Apellès*, ait été évêque de Smyrne, c'est ce que rapportent S. Dorothée[1], S. Epiphane[2], Baronius[3], les Ménologes, les Bollandistes[4]. Les Grecs possèdent ses reliques dans une église de Constantinople. Ils disent qu'il avait été auparavant évêque d'une autre ville, appelée *Eradia*, ou *Héracléa*, et que c'est lui dont S. Paul fait mention dans son épître aux Romains[5], lorsqu'il leur dit :

Saluez de ma part Apelles, qui est un fidèle ministre de Jésus-Christ!

L'ancien commentateur du livre intitulé : *Courses apostoliques de S. Pierre et de S. Paul*, dit qu'Apelles était frère de S. Polycarpe, son successeur à l'épiscopat de Smyrne, et qu'il fut institué évêque de cette ville par S. Pierre lui-même. *Apelles, frater S. Polycarpi, a S. Petro Smyrnæ constitutus Episcopus*[6].

S. *Lucius* fut évêque de Laodicée[7], en Syrie, ville qui passait pour la rivale d'Antioche. Les auteurs font remarquer que, bien que le nom de ce Disciple soit analogue à celui de S. *Luc*, il ne faut pas néanmoins confondre[8] ces deux Apôtres, comme si ce nom désignait la même personne. D'autres auteurs[9] ajoutent que Lucius fut évêque d'Olympiade. L'Eglise d'Evora, en Portugal, célèbre sous le rit double la fête de ce Saint, parce que Joseph de Mello, archevêque d'Evora, apporta de Rome en l'église des Carmes déchaussés de cette ville, *le chef de*

[1] Doroth. *in synopsi de* 72.
[2] Epiphan. *in Panar. t.* 1, *t.* 1, *ad finem.*
[3] Ad Martyrol. Rom.
[4] Boll. *ad* 22 *diem apr.*
[5] *Rom.* xvi, 10.
[6] Comm. *de Peregrinationibus SS. Petri et Pauli*, apud Surium 29 junii.
[7] Græci *in menologio.*
[8] Et Græci *ibid.* Baron.
[9] *Apud* Riccioli, *chron.*

S. Lucius, disciple de Jésus-Christ, récemment tiré des catacombes. Cette relique est regardée comme authentique par les Bollandistes [1].

S. Clément fut évêque de *Sardes,* et ne doit pas être confondu avec S. Clément, de Rome, qui succéda à S. Pierre sur le trône pontifical. S. Dorothée, martyr, dit que c'est celui dont S. Paul fait mention dans son épître aux Philippiens[2], lorsqu'il dit : *avec Clément et mes autres collaborateurs;* et que[3] c'est le premier des Grecs et des Gentils qui ait cru et qui se soit converti à Jésus-Christ, lorsque le Sauveur était sur la terre.

Comme ces premiers ministres, fondateurs des diverses chrétientés, ne pouvaient pas résider longtemps dans les mêmes églises, mais devaient aller de lieu en lieu pour planter partout la foi chrétienne, on ne saurait dire qu'on est en droit de leur faire l'application des avertissements que S. Jean, dans l'Apocalypse[4], adresse aux Anges ou Evêques des Eglises de *Smyrne,* de *Sardes,* de *Laodicée,* etc. C'était peut-être à ceux qu'ils avaient établis en leur place pour gouverner ces Eglises, que le Saint Evangéliste adressait ses remontrances et ses conseils.

Quoiqu'il en soit, les trois disciples de Jésus-Christ ont toujours été généralement regardés comme de saints Confesseurs et Pontifes. L'Eglise d'Orient, dans ses livres liturgiques, chante à leur louange le beau distique qui suit :

Τριας μαθητῶν, σαγήνη Λογου παλαι
Πολλους λαους ἑιλκυσεν εκ βατους πλανης !

Trias hæc Discipulorum, jam olim facta est Sagena eu rete piscatorium,
Verbi, et multos populos attraxit ex profundo errorum.

Cette Triade de Disciples fut autrefois entre les mains du Verbe, un filet habile, qui tira de l'océan des erreurs une multitude de peuples.

[1] Agiologium Lusitanum Georgii Cardosi, *ap. Boll.* 22 *apr.*

[2] *Philipp.* IV.

[3] S. Doroth. *in synopsi de* 72 *Disc. Christi.*

[4] *Apoc.* II *et* III.

On lit dans le Martyrologe[1] Romain : « *Au 22 avril, se cé-*
« *lèbre, à Smyrne, la fête des SS. Apelles et Lucius, deux*
« *d'entre les premiers Disciples de Jésus-Christ.* »

On lit dans le Ménologe des Grecs, au même jour d'avril :

« Le même jour, fête des SS. Apôtres *Apelles, Lucius* et
« *Clément.* Cet *Apelles* ne fut pas évêque d'Héraclée, mais de
« Smyrne. Ce *Lucius,* ou *Luc,* n'est point celui qui a écrit les
« *Actes des Apôtres ;* mais c'est l'Evêque de Laodicée de Syrie.
« Quant à Clément, il s'est converti de la gentilité, et il a été
« évêque de Sardes (ou Sardique). Tous ces Disciples du Christ,
« après avoir converti à la foi et baptisé une multitude de
« peuples, et après avoir supporté un grand nombre d'épreu-
« ves, quittèrent cette vie pour aller auprès du Seigneur. »

Dans les Ménées de l'Eglise Orientale[2], on trouve les mêmes choses. L'un d'eux commence ainsi :

« Le 22 avril, fête des SS. Apôtres qui étaient du nombre
« des Septante, savoir : d'*Apelles,* de *Luc* (ou *Lucius*)[3] et de
« *Clément...* » *Et le reste.*

[1] *Ap. Boll. t.* III, *p.* 4.

[2] *Ibid. p.* 4. — Le Martyrologe Romain fait entendre, et S. Dorothée dit positivement que S. *Lucius de Laodicée* était l'un des 72 Disciples de Jésus-Christ.

Il se peut qu'après avoir été évêque de Laodicée, Lucius ait été en Afrique fonder le siége épiscopal de Cyrène, ou réciproquement ; ou bien encore que, étant né à Cyrène, il ait été évêque de Laodicée. Voilà pourquoi nous ne comptons qu'*un seul Lucius*, de peur d'en avoir admis deux, sans assez de fondement. Ainsi, tout ce qui est dit de celui de Laodicée, nous l'appliquons, pour être plus sûrs, à celui de Cyrène, dont nous parlerons plus loin. La *Chronique d'Alexandrie*, p. 60, compte pareillement parmi les 72 Disciples de Jésus-Christ S. Lucius et S. Clément.

[3] *Ibid. p.* 4, *Boll. t.* III, *p.* 4.

S. SILAS,

Du nombre des 72 Disciples de Jésus ;
Docteur et Prophète du Nouveau Testament;
Apôtre associé à S. Paul, pour porter l'Evangile che les Gentils ;
Témoin immédiat des faits de Jésus-Christ et martyr du Fils de Dieu ;
Evêque de Corinthe.

S. SYLVAIN,

L'un des Septante Disciples de Jésus-Christ;
Docteur et Apôtre des Gentils, associé à S. Paul;
Témoin immédiat de Jésus ;
Evêque de Thessalonique, en Macédoine.

I

S. Silas, docteur et prophète, accompagne S. Paul, et partage ses travaux apostoliques.

Le Martyrologe Romain[1] s'exprime en ces termes au sujet de ce Saint :

« 13 juillet, en Macédoine, S. Silas, qui, étant un des pre-
« miers frères, et ayant été destiné par les Apôtres pour la
« mission des Gentils avec S. Paul et S. Barnabé, rempli de
« la grâce de Dieu, s'acquitta avec un zèle persévérant du de-
« voir de la prédication; et, glorifiant Dieu dans ses souffran-
« ces, à la fin reposa en paix. »

[1] Martyrol. Rom. et Martyrol. Bedæ, Usuardi, Adon., et alia.

Plusieurs auteurs[1] ecclésiastiques pensent que S. Silas est le même que S. Sylvain, dont il est parlé dans la première épître de S. Pierre. Il était citoyen Romain et l'un des 72 Disciples. Il s'est fait le compagnon de S. Paul dans la fondation et dans la visite des Eglises. Il était l'un des plus remarquables Prophètes de la Primitive Eglise, et l'un des *premiers d'entre les frères*. Ce qui marque qu'il était du nombre des Septante[2], disent les Interprètes.

Voici ce que nous dit de lui la Sainte-Ecriture :

Les Apôtres, l'an 51, le choisirent avec Jude-Barsabé[3], parce qu'ils étaient des plus considérables d'entre les Disciples de Jésus, pour porter les décisions du premier Concile de Jérusalem à Antioche. Dans la lettre décrétale de ce Concile on lit ces paroles :

Après nous être assemblés dans un même esprit, nous avons jugé à propos de vous envoyer des personnes choisies avec nos chers frères Barnabé et Paul... Nous vous envoyons donc Jude et Silas qui vous feront entendre les mêmes choses de vive voix[4].

Ayant donc été envoyés de la sorte, ils vinrent à Antioche, où ils assemblèrent les fidèles et leur rendirent cette lettre, qu'ils lurent avec beaucoup de consolation et de joie.

Jude et Silas, étant eux-mêmes prophètes, consolèrent et fortifièrent aussi les frères par plusieurs discours[5].

Et, après qu'ils eurent demeuré là quelque temps, les frères les renvoyèrent en paix à ceux qui les avaient envoyés.

Silas, néanmoins, jugea à propos de demeurer à Antioche, et Jude retourna seul à Jérusalem[6]. Durant son séjour à An-

[1] S. Jérôm., Théod., Estius, Boll., Till., Calmet.

[2] S. Hippolyte, *de 72 Disc.* S. Dorothée, *in Synopsi*; les Grecs, *in Menologiis*. La plupart des Latins. — Riccioli, Tillemont, D. Calmet, Sepp ; — la Chronique d'Alex., *p.* 62.

[3] *Act.* xv, 22.

[4] *Ibid.* 27.

[5] *Ibid.* 32.

[6] *Ibid.* 34.

tioche, Silas se joignit à S. Paul et à S. Barnabé pour enseigner et annoncer la parole de Dieu. Après y avoir rempli leur mission, S. Paul et S. Silas partirent ensemble[1] pour évangéliser *la Syrie, la Cilicie,* pour *confirmer les Eglises, leur ordonnant de garder les règlements des Apôtres et des Prêtres de Jérusalem.*

Or, allant de ville en ville, ils enseignaient ces règles à tous les fidèles. Ainsi les Eglises étaient fortifiées dans la foi, et croissaient en nombre de jour en jour.

Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et la Galatie[2], *le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie proconsulaire,* parce que les habitants de cette province, disent les SS. Pères, n'étaient point encore bien disposés à recevoir cette divine semence.

Et, étant venu en Mysie, ils se disposaient à passer en Bithynie; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Ils passèrent ensuite la Mysie, et descendirent à Troade. S. Luc, auteur du livre des Actes, commence ici à parler en première personne, parce que ce fut, comme on le croit, dans la Troade qu'il se joignit à S. Paul, et que depuis ce temps il ne le quitta plus.

Nous nous embarquâmes donc à Troade, dit le S. Evangéliste, *nous vînmes droit à Samothrace, et le lendemain à Naples,* ville de Macédoine, située sur les frontières de la Thrace, près de l'embouchure du fleuve Strymon.

De là, le lendemain, *nous arrivâmes à Philippes,* qui est *la première colonie Romaine qu'on rencontre de ce côté-là dans la Macédoine, où nous demeurâmes quelques jours.*

Le jour du Sabbat nous sortîmes hors de la ville, et nous allâmes près de la rivière, où était le lieu ordinaire de la prière. Nous nous assîmes, et nous parlâmes aux femmes qui étaient là assemblées.

[1] *Ibid.* 40.

[2] Ibid. XVI, 4 *et suiv.*

Il y en avait une nommée Lydie, originaire de la ville *de Thyatire, marchande de pourpre, qui servait Dieu. Elle nous écouta; et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour entendre avec soumission ce que Paul disait. Après qu'elle eut été baptisée, et sa famille avec elle, elle nous fit cette prière :*

— Si vous me voyez fidèle au Seigneur, entrez en ma maison, et y demeurez. — Et elle nous y força.

Or il arriva que comme nous allions au lieu ordinaire de la prière, nous rencontrâmes une servante, qui, ayant un esprit de python, apportait un grand gain à ses maîtres, en devinant. Elle se mit à nous suivre, Paul et Nous (Luc et Silas), *en criant :*

— Ces hommes sont des serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous annoncent la voie du salut.

Elle fit la même chose pendant plusieurs jours. Mais Paul, ayant peine à le souffrir, parce que le témoignage du mauvais Esprit produisait dans les âmes une fâcheuse impression, *se retourna vers elle, et dit à l'Esprit :*

— Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille.

Et il sortit à l'heure même. Mais les maîtres de cette servante, voyant qu'ils avaient perdu l'espérance de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas; et les ayant emmenés dans la place devant ceux qui remplissaient les fonctions proconsulaires, *ils les présentèrent aux magistrats, en leur disant :*

— Ces hommes troublent notre ville, car ce sont des Juifs qui veulent introduire une nouvelle manière de vie, qu'il ne nous est pas permis, à nous qui sommes Romains, de recevoir ou de suivre.

Le peuple courut en foule contre eux : et les magistrats, ayant fait déchirer leurs robes, commandèrent qu'ils fussent battus de verges. On leur déchira leur tunique, ou leur vêtement de dessous, en le fendant depuis le col jusqu'aux reins afin de donner à Paul et à Silas des coups de verges sur les

épaules et sur le dos : et cela conformément à l'usage des Romains, dont on voit les vestiges dans les anciens auteurs. Les Juifs eux-mêmes déchiraient et ne dépouillaient point la tunique de ceux que l'on frappait de verges.

II

S. Silas, emprisonné avec S. Paul, et miraculeusement délivré.

Après qu'on leur eut donné plusieurs coups, on les mit en prison, et l'on ordonna au geôlier de les garder sûrement. Le geôlier, ayant reçu cet ordre, les mit dans un cachot, et leur serra les pieds dans des ceps.

Sur le minuit, Paul et Silas, s'étant mis en prière, chantaient des hymnes à la louange de Dieu ; et les prisonniers les entendaient.

Or tout à coup il se fit un si grand tremblement de terre, que les fondements de la prison en furent ébranlés : toutes les portes s'ouvrirent en même temps, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le tremblement de terre marquait l'arrivée d'un Ange, ou la présence du Seigneur, qui venait faire éclater son pouvoir infini pour relever la gloire de ses deux Apôtres, Paul et Silas, et la vérité de leur prédication évangélique.

Le geôlier s'étant éveillé, et voyant toutes les portes de la prison ouvertes, tira son épée, et voulut se tuer, s'imaginant que les prisonniers se fussent sauvés. Mais Paul lui cria à haute voix :

— Ne vous faites point de mal, car nous voici encore tous.

Alors le geôlier ayant demandé de la lumière, entra dedans, et tout tremblant se jeta aux pieds de Paul et de Silas, et les ayant tirés de ce lieu-là, il leur dit :

— Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé?

Ils lui répondirent :

— Croyez au Seigneur Jésus, et vous serez sauvé, vous et votre famille.

Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, et à tous ceux qui étaient dans sa maison. A cette heure là même de la nuit il lava leurs plaies : et aussitôt ils furent baptisés avec toute sa famille. Puis les ayant menés en son logement, il leur servit à manger; et il se réjouit avec toute sa maison de ce qu'il avait cru en Dieu.

Le jour étant venu, les magistrats lui envoyèrent dire par les huissiers qu'il laissât aller ces prisonniers. Aussitôt le geôlier vint dire à Paul :

— Les magistrats ont mandé qu'on vous élargît : sortez donc maintenant, et vous en allez en paix.

Mais Paul dit à ces huissiers :

— Quoi! après nous avoir publiquement battus de verges, sans connaissance de cause, nous qui sommes citoyens Romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir en secret? Il faut qu'ils viennent eux-mêmes nous en tirer.

Les huissiers rapportèrent ceci aux magistrats, qui eurent peur, ayant appris qu'ils étaient citoyens Romains. Ils vinrent donc leur faire des excuses, et les ayant mis hors de la prison, ils les supplièrent de se retirer de leur ville.

Pour eux, au sortir de la prison, ils allèrent chez Lydie; et ayant vu les frères, ils les consolèrent, et partirent ensuite.

S. Paul et S. Silas consolèrent les fidèles par le récit des prodiges que Dieu avait fait éclater en leur faveur et pour leur délivrance. Bien que leur présence fût redoutée des magistrats idolâtres, elle était néanmoins agréable aux Philippiens. Ceux-ci, en effet, se montrèrent constamment attachés aux deux Apôtres, et contribuèrent de leurs biens à leurs besoins temporels dans plusieurs occasions, et envoyèrent de l'argent à S. Paul, lorsque cet Apôtre était à Thessalonique, à Corinthe, et lorsqu'il était captif à Rome.

III

S. Silas prêche avec S. Paul à Thessalonique, à Bérée, à Corinthe, dont il est institué évêque par S. Paul.

S. Paul et S. Silas[1] *passèrent de* Philippes par la Macédoine, *par Amphipolis, par Apollonie, et vinrent à Thessalonique, où il y avait une Synagogue de Juifs.*

Paul y entra selon sa coutume, et il les entretint des Ecritures durant trois jours de Sabbat; leur démontrant que le Messie prédit devait faire et souffrir ce que Jésus-Christ avait fait et avait souffert.

Quelques-uns d'entre eux crurent et se joignirent à Paul et à Silas; comme aussi une grande multitude de Grecs craignant Dieu, et plusieurs femmes de qualité, qui avaient assisté aux discours de l'Apôtre S. Paul et de Silas; car ce dernier, comme docteur et prophète, enseignait aussi en particulier et en public la vérité évangélique. On se rendit à ses raisons comme aux instructions savantes de S. Paul.

Mais les Juifs, poussés par la jalousie, prirent avec eux quelques hommes méchants de la lie du peuple; et ayant excité un tumulte, ils troublèrent toute la ville et vinrent en foule à la maison de Jason (autre disciple de Jésus), *voulant enlever Paul et Silas, et les mener devant le peuple. Mais ne les ayant pas trouvés* dans cette maison où ils logeaient depuis leur arrivée, ils maltraitèrent Jason et quelques Chrétiens.

Dès la nuit même les frères conduisirent (secrètement) *hors de la ville Paul et Silas pour aller à Bérée : où, étant arrivés, ils entrèrent dans la Synagogue des Juifs.* Bérée était situé sur le même golfe que Thessalonique, mais plus au midi. *Or les Juifs de cette ville avaient un esprit plus noble que ceux de Thessalonique, et ils reçurent la parole* des deux

[1] Act. XVII, 1 et suiv.

Apôtres avec beaucoup d'affection et d'ardeur, examinant tous les jours les Saintes Ecritures, pour voir si ce qu'on leur disait était véritable.

De sorte que plusieurs d'entre eux, et beaucoup de femmes Grecques de qualité, et un assez grand nombre d'hommes, crurent en Jésus-Christ. Mais les Juifs de Thessalonique étant venus à Bérée troubler le peuple contre Paul, les frères se hâtèrent de soustraire cet Apôtre à leur fureur en le faisant sortir vers la mer.

Et Silas avec Timothée demeura à Bérée. S. Paul les laissa dans cette ville pour ne pas abandonner cette Eglise naissante, pour affermir les nouveaux convertis dans la foi et pour achever de les instruire.

Mais les hommes de Bérée qui conduisaient S. Paul le menèrent jusqu'à Athènes, où ils le quittèrent, après avoir reçu de lui l'ordre de dire à Silas et à Timothée qu'ils le vinssent trouver au plus tôt; parce qu'au milieu d'une grande ville comme Athènes il avait besoin de leur secours, tant pour l'aider dans la prédication, que pour se charger d'une partie des soins temporels. Il les attendait donc. Silas se trouvant très-occupé à Bérée ne put venir à Athènes. Timothée y vint seul, et S. Paul le renvoya à Thessalonique. Cet Apôtre ayant prêché près de trois mois à Athènes, devant les Juifs, les Philosophes et les Epicuriens, et voyant que l'Evangile ne faisait aucun progrès dans cette ville, il en sortit pour aller à Corinthe.

Ce fut là que Silas, avec Timothée, vint le joindre; il travailla avec lui, et l'aida à évangéliser cette célèbre cité. Son arrivée le combla de joie, parce qu'avec Timothée il lui raconta l'état de l'Eglise de Thessalonique et de celle de Bérée, auxquelles l'Apôtre s'intéressait beaucoup. Il écrivit sa première épître à l'Eglise des Thessaloniciens. C'est la première des épîtres de S. Paul. La seconde épître à la même Eglise fut écrite peu après la première, S. Paul y travaillant avec les deux Apôtres,

ses coadjuteurs[1]. C'est pourquoi elle porte en tête les noms de *Silas,* de Timothée, avec celui de S. Paul; elles commencent ainsi :

Paul, Silvain et Timothée, à l'église de Thessalonique, qui est en Dieu le Père, et en Jésus-Christ Notre-Seigneur, que la grâce et la paix vous soient données.

La présence de ces deux collaborateurs fut d'un grande utilité pour S. Paul , et d'un grand encouragement. C'est ce qui fait que S. Luc ajouta les paroles suivantes :

Or, quand Silas et Timothée furent venus de Macédoine, Paul s'employait à prêcher avec encore plus d'ardeur, en montrant aux Juifs que Jésus était le Christ.

C'est le dernier endroit où l'Ecriture parle de Silas. — Le Martyrologe Romain met sa fête le 13 juillet, après Usuard et Adon[2]. Ce dernier ajoute qu'il mourut en Macédoine, et paraît marquer que ce fût par le martyre. Il avait été évêque de Corinthe, après le départ de S. Paul. A l'arrivée de ses deux coopérateurs, Silas et Timothée, cet apôtre, rempli d'un nouveau zèle, prêchait encore plus fortement aux Juifs qu'il n'avait fait auparavant. Mais comme ils s'opposaient à lui par des paroles de blasphème, et qu'ils formaient même des conjurations pour le tuer, il secoua ses vêtements, et leur dit ces paroles terribles :

— *Que votre sang retombe sur votre tête! Pour moi, j'en suis innocent, et je m'en vais désormais vers les Gentils.*

Il se retira peu de temps après, laissant Silas, en qualité d'évêque de Corinthe, pour gouverner l'église très-nombreuse qui s'y était formée par l'effet de la prédication. C'est ce que S. Dorothée et les Grecs témoignent dans leurs vies des hommes apostoliques.

[1] 2 *Cor.* 1, ℣. 19.

[2] Ado. *Fest. p.* 38.

IV

De S. Sylvain, apôtre, associé à S. Paul, dans le ministère évangélique.

Il est probable[1] que *S. Silas* est le même que *S. Sylvain*, comme plusieurs écrivains ecclésiastiques le pensent avec assez de fondement. Néanmoins, comme il y a du doute à cet égard, et que d'autres auteurs[2] considérables, avec S. Dorothée et les Grecs, croient le contraire, on peut distinguer ces deux noms. Dans ce cas, tous deux auront été les compagnons de voyage de S. Paul[3], ses collaborateurs dans le ministère évangélique. S. Sylvain aura également prêché à Corinthe et en Macédoine. S. Dorothée[4] le fait évêque de Thessalonique. Les Grecs le regardent également comme chargé de cet épiscopat. C'est lui alors qui figure avec S. Paul et S. Timothée à la tête des deux épîtres de S. Paul[5] aux Thessaloniciens (ans 52-53). C'est par lui que S. Pierre[6] aura écrit de Rome sa première épître adressée aux églises des provinces de l'Asie-Mineure, et dans laquelle il le qualifie de *frère fidèle*. PER SILVANUM, FIDELEM FRATREM VOBIS..., BREVITER SCRIPSI. L'église grecque[7] l'honore avec S. Silas, le 30 de juillet, et dit qu'ils moururent en paix après avoir prêché la parole de la foi chrétienne en divers endroits du monde, et après avoir retiré de l'impiété, amené à la connaissance du vrai Dieu, et baptisé un grand nombre de personnes. Elle fait en particulier S. Sylvain le défenseur de la ville de Thessalonique, et lui donne toujours, aussi bien

[1] *Voir* plus haut, *n°* 1.

[2] L'auteur de la *Chronique d'Alexandrie* p. 62 ; Petr. e Natalibus, episc. etc. S. Doroth. *in synopsi*, et Græci in menologio, *ap. Baron.* 3 *Kal.* Augusti ; S. Hippolyt. *item*.

[3] 2 *Cor.* 1, 19.

[4] S. Doroth. *in synopsi*, et Græci, *in Menologio*.

[5] 1 *Thess.* 1, 1 ; 2 *Thess.* 1, 1.

[6] 1 *Petr.* v, 12.

[7] Menæa, *p.* 298.

qu'à ses compagnons, le titre d'*Apôtre*, de *disciple de Jésus*. Ce Saint est honoré comme l'égal de S. Barnabé[1]. Car durant plusieurs années il a été le compagnon des travaux, des souffrances, des persécutions et de l'apostolat de S. Paul, non comme son disciple et son ministre, mais comme son associé.

Origène[2] dit que le concours de ces deux nuées divines a rempli toute la terre des éclairs qui brillent dans les deux épîtres qu'ils ont écrites ensemble aux Thessaloniciens.

On trouve dans les Bollandistes[3] que, vers l'an 691, Bainus, évêque des peuples de la Gaule-Belgique, qui habitaient l'ancien diocèse de Térouane, obtint du pape Sergius, les reliques de S. Silas ou Sylvain, qu'il plaça très-solennellement dans l'église cathédrale de Sainte-Marie de Térouane. Le Bréviaire de cette église, au 13 juillet, marque qu'elles y furent conservées jusqu'en 1553. Après la destruction de cette ville par Charles V, il n'en est plus fait mention dans les Bréviaires de ce pays[4].

Le témoignage de ces docteurs de la primitive Eglise, qui ont volontairement supporté les opprobres, les souffrances, les fouets, les prisons, pour Jésus, leur maître, est plus fort en faveur des faits surnaturels du Christ, que les pièces les plus authentiques et que les monuments les plus antiques. Toute la vie, toute l'existence de ces hommes dévoués, et dévoués à Jésus jusqu'à la mort, atteste la vérité évangélique.

[1] Act. xv. 22-32.

[2] Orig., *in Jerem. hom.* 5.

[3] Boll. 13 *julii*.

[4] Les reliques de S. Sylvain sont actuellement envoyées par le Souverain Pontife Pie IX à l'église de Rumengol (diocèse de Quimper).

On lit à ce sujet dans le journal l'*Ami de la Religion*, n. 5986, t. 172, du 19 avril 1856 :

« Cette année, le Souverain Pontife a témoigné sa grande affection pour l'église de l'auguste patronne des Bretons (*Notre-Dame de Tout Remède*), en assimilant par lettres apostoliques données à Rome le 10 janvier dernier (1856), le pèlerinage de Rumengol à celui de Notre-Dame-de-Lorette, avec jouissance de tous les privilèges et de toutes les faveurs

accordées à ce sanctuaire vénéré, le plus riche en biens spirituels de toute la chrétienté.

De plus, le Père commun des fidèles vient de donner à l'église de Rumengol le corps de saint Sylvain, dont le grand apôtre S. Paul parle dans une de ses épîtres, et qu'il appelle : CARISSIME SYLVANE (*mon bien cher Sylvain*).

La translation de ce corps aura lieu le Dimanche de la Sainte-Trinité, jour du Grand-Pardon de l'Eglise de Notre-Dame de Rumengol, que les vieux Bretons, dans leur confiance sans bornes à la Sainte Vierge, ont appelée l'*Eglise miraculeuse de Notre-Dame-de-Tout-Remède*...

S. JASON,

XXV JUIN.

Evêque de Tharse, et

S. SOSIPATRE,

Evêque d'Icône, puis de Thessalonique ;
Tous deux Témoins immédiats de Jésus ;
Tous deux du nombre des Septante Disciples.

1

Origine de Jason et de Sosipâtre. — Leur parenté avec S. Paul. — Ils s'attachent à Jésus-Christ. — Leur épiscopat. — Dévouement de Jason pour S. Paul.

S. Paul appelle *Jason* et *Sosipâtre, ses parents*. Car il dit dans son épître aux Romains[1] : *Timothée, le compagnon de mes travaux, vous salue, ainsi que Lucius, Jason et Sosipâtre qui sont mes parents, cognati mei*. S. Chrysostôme[2] dit qu'ils étaient unis à cet apôtre par le lien de la consanguinité; mais qu'ils lui étaient encore plus liés par la piété que par le sang. Ils étaient d'ailleurs du même pays, comme nous le verrons plus loin.

Il y a des Pères qui pensent que le parent de S. Paul est ce Jason, juif d'Alexandrie, disciple de Jésus, qui convertit un autre Juif, nommé Papisque, dans une dispute ou conférence qui fut mise en écrit avant la fin du IIe siècle[3].

Les Grecs et les Latins joignent S. Sosipâtre avec S. Jason,

[1] Rom. XVI, 21.

[2] S. Chrysost. *hom.* 32, *in Rom. p.* 407.

[3] S. Cyprien, *p.* 565, 567. Till. *mém. p.* 247.

et les honorent tous deux le même jour; les premiers, le 28 ou 29 d'avril; les seconds, le 25 de juin. Ceux-ci les comptaient parmi les hommes apostoliques les plus illustres; ceux-là leur donnent le titre d'*Apôtres* et de premiers *Disciples de Jésus-Christ*, compris dans le nombre des Septante[1].

Ces deux Saints, Hébreux d'origine et de religion, ensuite disciples de Jésus, puis prédicateurs évangéliques, furent enfin évêques, Jason de *Tharse*[2] (lieu de sa naissance) ou de *Syrie*, et Sosipâtre d'*Iconium*[3]. Origène, *in ep. ad Rom.*, dit que Sosipâtre fut ordonné (ensuite) évêque de Thessalonique. *(Apud Baron.)*

Les *Actes des Apôtres*[4] citent de Jason un trait de générosité chrétienne digne d'admiration. Ce Disciple exposa sa vie pour sauver celle de S. Paul. Il avait une maison à Thessalonique, comme beaucoup d'autres Juifs en avaient parmi les Gentils, lorsque l'Apôtre vint dans cette ville[5], Jason le reçut chez lui. Mais les autres Juifs endurcis, voyant que Paul convertissait un grand nombre de Gentils et d'Israélites, furent pris de jalousie, excitèrent une sédition, et, *prenant avec eux quelques méchants hommes de la lie du peuple, ils troublèrent toute la ville. Ils vinrent assiéger la maison de Jason, dans le dessein d'enlever Paul et Silas, et de les mener devant le peuple. Mais ne les ayant point trouvés, ils traînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les magistrats de la ville, en criant :*

— *Ce sont là ces gens qui sont venus ici troubler notre ville!...* — *Et Jason les a reçus chez lui.* — *Ils sont tous*

[1] Ex chronico Alexandrino, p. 60; ex menologiis Gr., *Boll.* 12 *julii* : ex S. Dorotheo, *in synopsi*, et ex S. Hippolyto, *in indiculo*. Riccioli, *chron.*; Galesinius, *in Martyrol.* Ex Græcis. Boll. 29 *apr. p.* 612-613.

[2] Ménologe de l'emp. Basile, 27 *avril.*

[3] Ibid. *ut supra*, ex S. Doroth. et Græcis. Boll. 25 *junii*, *p.* 5. — Ex S. Hippolyto, *l. de* 72 *Disc. ap. Baron.*; Sepp. *t.* 2, *p.* 324.

[4] Act. XVII, 1-9.

[5] Selon l'Hist. de S. Pierre, S. Jason était évêque de Thessalonique.

rebelles aux ordonnances de César, en soutenant qu'il y a un autre roi, qu'ils nomment Jésus!...

Ils émurent donc par ces cris la populace et les magistrats qui les écoutaient. Mais Jason et les autres frères ayant donné caution, qu'ils représenteraient S. Paul, s'il le fallait, les magistrats les laissèrent aller. Dès la nuit même les frères conduisirent secrètement *hors* de la ville *Paul et Silas, qui partirent pour Bérée.* Ce fut donc sur la caution de Jason qui répondit de leurs personnes et qui s'engagea à les représenter en personnes, s'il était nécessaire, qu'on cessa de rechercher l'Apôtre et de persécuter les Chrétiens. Mais il paraît que ce Disciple ne fut pas obligé d'en venir à ce point; car il sut apaiser la populace mutinée et la colère des magistrats, en leur représentant que ces hommes n'étaient rien moins que perturbateurs du repos public; que le royaume dont ils parlaient, était un royaume tout spirituel; que Jésus-Christ n'était point un roi temporel, mais un Dieu qui régnait dans le ciel; que personne n'était plus soumis aux ordonnances de César, que ceux que l'on accusait de s'y opposer. Satisfaits de ces raisons apportées par Jason, les magistrats n'exigèrent plus la présence de S. Paul.

II

Prédication des deux Apôtres dans l'île de Corcyre ou Corfou. — Conversion et martyre de sept voleurs, puis de quatre autres personnes.

Les Ménologes des Grecs, le Synaxaire de Constantinople, les Ménées de l'empereur Basile, de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan, ceux de la Bibliothèque Mazarine de Paris, de celle des frères Prêcheurs, de celle des Pères Jésuites de Dijon, le Typique de S. Sabas. etc., rapportent au sujet de S. Jason et de S. Sosipâtre la tradition suivante[1] :

« 28 avril, fête des SS. Apôtres Sosipâtre et Jason. — Jason

[1] *Vide* Bolland. 25 *junii*, et 28 *et* 29 *aprilis.*

« naquit à Tharse, en Cilicie, dont il fut évêque dans la suite.
« Sosipâtre naquit à Patras, en Achaïe, et fut évêque d'Icône.
« Après avoir gouverné leurs églises pendant quelques an-
« nées, et avoir procuré le salut d'un grand nombre de fidèles,
« ils allèrent dans les pays de l'Occident. Ils débarquèrent
« dans l'île de Corcyre, y convertirent beaucoup d'infidèles à
« Jésus-Christ, y consacrèrent une église sous le vocable du
« Protomartyr Saint-Etienne. »

« A cette vue le roi ou gouverneur de Corcyre (ou Corfou), fit saisir les deux Apôtres, et commanda qu'ils fussent jetés dans une prison, où se trouvaient enfermés sept chefs de voleurs, dont voici les noms : *Saturnin*, *Incischolus*, *Faustianus*, *Januarius*, *Marsalius*, *Euphrasius* et *Mammius*. Ces captifs, ayant vu les actions prodigieuses des deux hommes de Dieu, et ayant entendu leurs discours, crurent en Jésus-Christ. Le gardien de la prison se convertit pareillement ; et tous, de loups ravissants qu'ils étaient auparavant, furent changés en de doux agneaux, tous disposés à se laisser immoler pour le nom de Jésus-Christ. — En effet, Antoine, le gardien de la prison, eut la tête tranchée pour la foi, et les sept voleurs convertis, furent jetés et brûlés dans des cuves d'airain embrasées, remplies de bitume et de soufre, et ils reçurent ainsi la couronne du martyre. Cela se passa au dehors de la ville. »

Tous les Martyrologes Grecs et Latins rapportent ces faits. L'Ancien et le Nouveau Martyrologe Romain s'expriment ainsi sur ce sujet :

« Le même jour (29 avril) sept voleurs, que S. Jason avait
« convertis à Jésus-Christ, parvinrent à la vie éternelle par
« la voie du martyre. »

Le Ménologe de l'empereur Basile[1] est plus exprès : il raconte sommairement toute l'histoire précédente, et joint le nom de S. Sisopâtre à celui de S. Jason.

[1] *Ad 27 apr.*

Les mêmes auteurs s'accordent à rapporter que dans la même persécution et dans la même île de *Corfou* ou *Corcyre*, plusieurs autres chrétiens et nommément *Zénon*, *Eusèbe*, *Néon* et *Vital*, instruits par les SS. Apôtres Jason et Sosipâtre, furent accusés devant le gouverneur de l'île, saisis, chargés de chaînes par son ordre, et traînés devant lui par les idolâtres. Comme dans leur interrogatoire ils rendaient gloire à Jésus-Christ, on les dépouilla de leurs vêtements, on les étendit sur la terre, et, après leur avoir lié les pieds et les mains, on les flagella durant plusieurs heures avec une extrême cruauté, dans le but de les obliger à renoncer à Jésus-Christ et à sacrifier aux idoles. Comme ils refusèrent constamment de le faire, et qu'ils ne témoignèrent par aucune de leurs paroles qu'ils consentaient à adorer les Démons, on les rejeta presque morts dans la prison. On alluma ensuite une grande fournaise pour les y jeter au sortir de la prison. Ce fut dans les flammes qu'ils consommèrent leur martyre.

C'est à leur sujet qu'on lit dans les Ménées[1] les distiques suivants :

Θεοῖς λατρευειν μη θελων Ελληνιοις Καθειλε καυθεις πισιν Ελληνων Νεων.	En refusant de sacrifier aux Dieux des Gentils, Néon, brûlé dans la fournaise, a détruit le culte des Païens.
Μη δειλιασας, Βιτάλιε, προς φλογα, Ηγησομαι γαρ και προσεις ελθω Ζήνων.	Ne tremble pas, Vital, devant le bûcher qui t'est préparé, moi Zénon, je te précéderai, et je t'y conduirai.
Εκ του το πυρ ὁποῖον εκσμήξει ρυπου. Ευρησον, Ευσεβιε, Χριστου χρυσιον.	Eusèbe, la flamme t'a purifié de toute tache ; Jésus-Christ te contemple comme un or pur, qui a passé par la fournaise.

[1] In eisdem Menæis et apud Maximum episcopum Cytherorum, et Boll.

III

Conversion et martyre de la fille du proconsul de Corfou.

Cercyra[1], fille du gouverneur de l'île de Corfou, avait vu de sa demeure les martyrs conduits au supplice, et avait été frappée de leur constance. Déjà instruite des choses de la foi, et comprenant qu'on avait cruellement mis à mort des innocents, elle se convertit à Jésus-Christ, et se déclara hautement chrétienne. Amenée devant son père, elle ne voulut point abandonner Jésus-Christ. On la livra[2] à un Ethiopien chargé de lui ravir son innocence. Dieu la protégea visiblement et la défendit contre les tentatives impies de l'étranger, qui, frappé du prodige céleste, embrassa la foi de Jésus-Christ et mourut aussi pour l'Evangile. La Vierge sacrée de Jésus-Christ fut soumise à divers supplices, puis transpercée de flèches. Enfin, accablée de pierres, elle remporta la couronne du martyre.

Les Ménologes de Constantinople chantent à sa louange le distique suivant :

Βελῶν Βασίλεια ταῖς Βοΐλας ἐστιγμένη
Ἐκ στιγμάτων ἐλαμψεν ὡς ἐκ μαργαρων.

Les plaies que la Princesse reçut, lorsqu'elle fut exposée aux traits de ses bourreaux, sont comme autant de diamants dont elle resplendit.

La tradition marque que cette vierge royale fut martyrisée après les sept voleurs et les quatre chrétiens mentionnés plus haut, et que l'exemple de son courage fit que plusieurs païens embrassèrent aussitôt la foi. Tous se retirèrent ensuite avec leurs maîtres Jason et Sosipâtre, dans une petite île voisine, où

[1] Quelquefois les grands prenaient le nom des lieux qu'ils habitaient. — Dans Homère, le prêtre *Chrysès* porte le nom de *Chrysé*, lieu de son origine ; et sa fille s'appelle *Chrysèis*.

[2] A l'instigation des démons et des païens, souvent l'idolâtrie se convertissait en une passion, en un fanatisme sanguinaire. — C'est ainsi que s'expliquent plusieurs traits de cruauté de pères idolâtres contre leurs enfants devenus chrétiens. Le Christ l'avait prédit : *Les pères s'élèveront contre leurs fils, et les fils contre leurs pères.*

la persécution vint les trouver quelque temps après, comme nous l'apprenons par les monuments de l'Orient.

IV

Conversion du gouverneur de l'île. — Miracles des deux hommes apostoliques. — Epître de S. Denys à S. Sosipâtre.

Nous avons vu que le gouverneur de l'île avait fait incarcérer S. Jason et S. Sosipâtre. Il les fit sortir de prison, les interrogea de nouveau, puis les fit remettre dans les fers, après avoir donné l'ordre au gardien Carpianus de leur faire subir divers tourments pour un jour indiqué.

Mais, durant la persécution, les saints hommes de Dieu, délivrés de leur captivité, se refugièrent, comme il a été dit, dans une île adjacente. Le proconsul, désirant les livrer au supplice, se mit en mer pour les y poursuivre ; mais lorsqu'il fut en pleine mer, il y périt comme autrefois Pharaon. Ce fut pour le peuple de Dieu un sujet de rendre des actions de grâces au Seigneur. Depuis qu'ils étaient délivrés de leur prison, Jason et Sosipâtre prêchaient sans obstacle la parole de Dieu. Mais lorsqu'un autre proconsul eut succédé au précédent, et qu'il eut été informé de la question de ces deux hommes de Dieu, il commanda, après avoir fait saisir les deux apôtres, de faire chauffer une cuve de fer, de la remplir de poix, de résine et de cire, et de plonger dans le liquide brûlant Jason et Sosipâtre. Mais il arriva que ces saints hommes n'éprouvèrent aucun mal, et que plusieurs infidèles furent atteints du feu. A cette vue, un grand nombre de personnes se convertirent à Jésus-Christ, et le gouverneur lui-même, suspendant une pierre à son cou en signe de repentir, s'écriait :

— « Dieu de Jason et de Sosipâtre, ayez pitié de moi ! » Jason, voyant son repentir et ses larmes, pendant qu'il donnait au peuple des avis et des instructions, l'instruisit lui-même, et ensuite il le baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, puis il lui donna le nom de Sébastien.

Quelque temps après, le fils du proconsul tomba dans une maladie et mourut. Par ses prières, S. Jason le ressuscita d'entre les morts.

Après qu'il eut opéré un grand nombre d'autres miracles, qu'il eut érigé plusieurs temples remarquables par leur beauté, qu'il eut augmenté le troupeau de Jésus-Christ et fait beaucoup d'autres œuvres saintes et utiles, il sortit de ce monde dans une heureuse vieillesse, et alla retrouver Celui que depuis longtemps il désirait avec tant d'ardeur contempler dans la gloire céleste[1].

Quant à S. Sosipâtre, les Ménologes de l'Orient disent que, *devenu évêque d'Iconium*, il y demeura dans sa vieillesse, et *mourut en paix* dans le Seigneur. Les Grecs font mémoire de ce Saint, non-seulement le 25 juin, mais encore le 10 novembre, comme on le voit dans les Ménées de Constantinople[2].

S. Sosipâtre fut honoré d'une lettre du grand S. Denys, l'Aréopagite. C'est la 6e de celles qui se trouvent dans les œuvres de ce saint docteur. La voici :

« A Sosipâtre, prêtre.

« Ne regardez pas comme une victoire, mon cher Sosipâ-
« tre, les invectives contre un culte ou une opinion qui ne
« semble pas légitime. Tout n'est pas fini pour Sosipâtre,
« quand il a judicieusement réfuté ses adversaires; car il se
« peut que parmi une foule de faussetés et de vaines appare-
« ces, la vérité qui est une et cachée vous échappe, à vous et
« aux autres. Pour n'être pas noire, une chose n'est pas pré-
« cisément blanche ; et de ce qu'on n'est pas un cheval, il ne
« s'en suit pas qu'on soit un homme. Voici comment il faut
« faire, si vous m'en croyez, cessez de combattre l'erreur et

[1] Acta S. Jasonis et Sosipatri.

[2] SS. Jason et Sosipater Apostoli, Christi Discipuli, memorantur cum longo encomio a Græcis in Menæis, Anthologio, Menologio Sirleti, et apud Maximum, episc. Cythæreum ; et 27 apr. in Menologio Basilii Imperatoris, (25 junii ap. Latinos Sosipater, et S. Jason, 12 julii. *Vide* Bolland. 29 apr.)

« établissez si bien la vérité que les raisons dont vous l'ap-
« puierez soient complétement irréfutables. »

Cette lettre de S. Denys montre que Sosipâtre combat-battait vigoureusement le paganisme et le pulvérisait par la force de son argumentation. Cependant, les païens ne se rendant pas encore, le zélé Disciple, voulant atteindre le but qu'il poursuivait, c'est-à-dire la conversion des idolâtres, consulte les Sages de l'Eglise sur les moyens d'obtenir plus facilement cette fin. S. Denys, à qui il propose par écrit sa méthode, lui répond en lui conseillant de s'appliquer plutôt à établir la vérité chrétienne, qu'à réfuter les opinions erronées des païens.

Ce qui suit va faire voir que Jason employait également la Dialectique chrétienne pour convaincre et convertir les Juifs et les Païens, et qu'en général les premiers prédicateurs de la vérité se servaient de puissants raisonnements dans les discours qu'ils adressaient aux Infidèles.

V

De la controverse de S. Jason avec un savant d'Alexandrie.

S. Clément d'Alexandrie[1], cité par Eusèbe de Césarée, dit que S. Luc a traduit en grec, la dispute de Jason et de Papiscus, dont nous avons parlé plus haut. Cette controverse savante a été si célèbre, que Ariston ou Aristion de Pella, qui vivait au I^er^ et au II^e^ siècle la transcrivit, comme le rapporte S. Maxime, abbé au VII^e^ siècle[2]. Cet ouvrage si estimé, était donc une conférence de S. Jason, juif d'origine, et chrétien de religion, avec un juif d'Alexandrie, nommé Papiscus, qui défendait sa superstition avec toute l'obstination ordinaire aux juifs. Cependant le Disciple du Christ le convainquit si bien par les passages prophétiques de l'Ancien Testament, par la clarté avec laquelle il prouva que les prophéties ont été accomplies en

[1] S. Clem. ap. Eus. *l.* 6, *c.* 14.

[2] Vide opera S. Cypr. de Jason. p. 565, 2.

Jésus, et par la force pleine de douceur avec laquelle il combattit sa dureté, que Papiscus, éclairé intérieurement par l'infusion du Saint-Esprit, reconnut la vérité, ou plutôt fut admis à la connaître. Touché de la crainte du Seigneur, par la grâce du Seigneur même, et ne résistant point à la lumière céleste qui lui faisait apercevoir la vérité, il crut en Jésus-Christ, fils de Dieu, et pria S. Jason de lui faire obtenir le sceau de sa foi et de sa religion, c'est-à-dire le baptême.

S. Jason[1] faisait valoir, en particulier, cette vérité, l'une des plus importantes pour les mœurs, que Dieu voit présentement et jugera un jour, non-seulement nos paroles et nos actions, mais jusqu'à nos pensées ; qu'ainsi nous ne devons ni rien penser, ni rien faire qu'il puisse condamner, mais tout faire, jusqu'aux moindres choses, dans l'unique vue de lui plaire. Il démontrait solidement aussi contre les juifs, la divinité du Christ, et sa qualité de *Créateur* du monde.

Cette conférence est appelée *Contradiction* (Αντιλογια), par Origène[2], et *altercation* par S. Jérôme[3]. L'Epicurien Celse, écrivant contre les Chrétiens vers le milieu du IIe siècle, en parle avec dédain. Origène lui répond qu'il n'y a rien, dans ce livre, de si digne de raillerie et de mépris. Il en appelle à tous ceux qui voudront se donner la peine de lire l'ouvrage, et il soutient qu'ils mépriseront moins le livre que celui qui en parle si désavantageusement. Il avoue, néanmoins, que c'était alors un des moins considérables ouvrages écrits pour la défense de la religion, et qu'il y régnait une grande simplicité de style. Il est certain que c'est un livre très-ancien, puisqu'il a

[1] Orig. *adv. Cels. p.* 200.

[2] Orig. *in Cels. l.* 4, *p.* 199.

[3] S. Hieron. *in Gen. p.* 201. Ce père expliquant ces paroles de la Genèse : *In principio Deus creavit cœlum et terram*, dit : « Plerique existimant, sicut in altercatione quoque Jasonis et Papisci scriptum est, et Tertullianus in libro contra Praxeam disputat, necnon Hilarius in expositione cujusdam psalmi affirmat, in Hebræo haberi : *in Filio fecit Deus cœlum et terram*. (Voir M. Drach, *harm. t.* 1, *p.* 289).

été connu du païen Celse. Pamélius prétend avec raison que Jason, qui y soutient la vérité du Christianisme, est le parent de S. Paul, dont il est parlé dans le chapitre xvi de l'Epitre aux Romains, et dans le xvii des Actes. Les protestants d'Angleterre ont copié cette note dans leur édition de S. Cyprien ; et Spencer dans ses notes sur Origène, rapporte la même pensée sans la contester. Elle était partagée par Sixte de Sienne[1].

Un chrétien nommé Celse, jugeant que cet écrit pouvait être utile pour convaincre la dureté des juifs, encore plus ennemis de Jésus-Christ que les païens eux-mêmes, le traduisit de l'original grec en latin, en faveur de ceux qui ne savaient pas le grec, et l'adressa à un saint évêque, nommé Vigile, qui savait l'une et l'autre langue, afin qu'il jugeât de sa traduction. Nous avons encore cette préface, par laquelle il lui adresse son travail. Quant à l'ouvrage même, nous ne l'avons plus aujourd'hui, ni en grec ni en latin. On ne connaît rien de particulier de ce Celse, ni de cet évêque Vigile, si non que ce sont des auteurs fort anciens, qui écrivaient durant le feu des persécutions[2].

[1] Sixt. *l.* 2, *p.* 31.
[2] Tillemont, *mém. t.* 2, *p.* 150.

XI NOVEMBRE
II AVRIL.

S. NATHANAEL,

Docteur hébreu ;
L'un des premiers Témoins des miracles de Jésus ;
L'un de ses 72 Disciples ;
Prédicateur de l'Evangile ;
Evêque de Bourges, selon une ancienne tradition ;
Confesseur de la foi.

Nathanaël, l'un des premiers Disciples du Fils de Dieu, était de Cana[1], en Galilée, petite ville, d'où était également Simon le Cananéen[2]. Jésus, après son baptême solennel, étant revenu en ce pays, Philippe lui amena Nathanaël, à qui cet apôtre avait dit, *qu'ils avaient trouvé le Messie, Celui dont il est parlé prophétiquement dans la Loi de Moïse et dans les Prophètes,* en ajoutant, que *c'était Jésus de Nazareth, fils de Joseph*. Nathanaël répondit d'abord à Philippe :

— *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ?*

Philippe lui répondit :

— *Venez et voyez !*

Puis il l'amena à Jésus-Christ... Jésus le voyant, dit de lui :

— *Voici un vrai Israëlite, sans déguisement et sans artifice.*

Nathanaël lui dit :

— *D'où me connaissez-vous ?*

Jésus lui répondit :

[1] S. Jean, XXI, 2.
[2] S. Jean, I, 45-51.

— *Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu lorsque vous étiez sous le figuier.*

Nathanaël lui dit :

— *Rabbi, c'est-à-dire Maître, vous êtes le fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël.* — Car il avait remarqué par la réponse de Jésus, qu'il connaissait toutes choses, même les plus secrètes et les plus cachées, que Dieu seul peut pénétrer.

Jésus lui répondit qu'il verrait des choses bien plus surnaturelles que celle qu'il venait de lui révéler :

— *Vous croyez,* Nathanaël, *parce que je vous ai dit que je vous ai vu sous le figuier*, où personne n'a pu vous voir que Dieu seul ; *vous verrez de bien plus grandes choses.* — Et il ajouta :

— *En vérité, en vérité je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert et les Anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.*

S. Augustin[1], S. Grégoire *de Nysse*[2], et S. Grégoire *le Grand*[3], ne croient pas que jamais Nathanaël ait été Apôtre. S. Augustin pense que le Fils de Dieu n'appela pas Nathanaël à l'apostolat, parce que cet Israëlite était docteur de la loi.

Cet heureux Disciple, qui eut pour historien saint Jean l'Evangéliste, et pour panégyriste, le Fils de Dieu même, fut un de ceux à qui Jésus se manifesta spécialement après sa résurrection[4]. Il devint un excellent ministre de l'Evangile. On pense généralement qu'il fut du nombre des 72 Disciples. Quelques-uns même ont cru qu'il a été l'un des Douze Apôtres, mais sous un autre nom, soit celui de S. Barthélemy, soit celui de S. Simon le Cananéen. Ce ne sont-là que des conjectures non fondées. Baronius, Tillemont, Maldonat, et la plupart

[1] S. Aug., *in Job. hom.* 7, et *in Ps.* 65.

[2] S. Greg. *in cantic.*

[3] S. Greg. mag. *in Job. lib.* 3.

[4] S. Jean, XXI, 2.

des graves auteurs ecclésiastiques, rejettent cette opinion[1].

Vincent de Beauvais[2], et Pierre des Noels, évêque Italien[3], s'appuyant sur une tradition ancienne, disent que S. Nathanaël fut envoyé par les Apôtres à Bourges[4], dans les Gaules. La Chronique de Flav. Dexter[5], et son Commentaire historique, veulent que Nathanaël, l'un des 72 Disciples de Notre-Seigneur, ait également porté l'Evangile en Espagne, notamment dans la Galice.

On lit dans *l'Office* de l'ancien Bréviaire de Bourges :

Antiennes des Psaumes : « 1. Sanctus iste, cujus annuum festum honore recolimus, in prima nativitate *Nathanaël*, in secunda *Ursinus* vocatus est.

2. Dominicis plenissime imbutus sacramentis ad ipsum sanctissimæ cœnæ convivium a Domino deputatus est officio legendi: cum Petro Apostolo Romam venit.

3. B. Petrus cum ex præcepto Neronis imperatoris crucifigeretur, S. Ursinus ante crucem adfuit.

4. Suscepta B. Clemens Ecclesia, prædicatores disertos et constantes in fide ad Evangelii fidem direxit in Gallias.

5. Alio aliis abeuntibus, S. Ursinus cum suo tantum discipulo nomine Justo Bituricæ fines ingressus est. »

[1] Il y a des auteurs qui pensent que S. Ursin, 1er évêque de Bourges, est le même que Nathanaël ; d'autres, que Nathanaël est le premier évêque de cette ville, et S. Ursin le second ; que ces évêques ont été envoyés par S. Pierre dans les Gaules.

Les *anciens Actes* de S. Ursin, et l'*ancien Bréviaire* de Bourges, publié par Labbe, *tom.* II, *p.* 459, portent que S. Ursin avait reçu sa mission de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il avait été l'un de ses 72 Disciples ; — qu'il reçut le nom d'*Ursin* à son baptême, et que son premier nom était *Nathanaël* ; qu'il eut l'avantage de se trouver à la Cène, et qu'il y fit même la lecture pendant le repas, Notre-Seigneur l'ayant désigné pour cette fonction ; qu'il suivit S. Pierre à Rome, assista à son martyre, et qu'enfin S. Clément ayant pris le gouvernement de l'Eglise, S. Ursin fut envoyé par lui à Bourges pour y prêcher la foi.

[2] Vinc. Bellov. *in Speculo hist.*

[3] Petrus a Natalibus, *l.* 1, *c.* 9.

[4] La Biographie universelle.

[5] Dextri chron. *ad an.* 105, *p.* 291, et Bivar. *Ibid.*

La *Prose* et les *Leçons* du même office, marquent également que S. Ursin fut envoyé avec S. Just dans les Gaules au premier siècle.

On voit encore au Grand Séminaire de Bourges trois lambeaux d'une ancienne tapisserie, dont l'un représente S. Ursin, appelé sous le nom de Nathanaël par Notre-Seigneur ; l'autre, S. Ursin lisant à la Cène ; et le troisième, ce même Saint recueillant le sang de S. Etienne.

(Voir la *Vie de S. Ursin*, premier évêque de Bourges).

XXIX AVRIL.

S. TYCHIQUE,

L'un des Septante Disciples ;
Témoin des faits de Jésus-Christ et de ses Apôtres ;
Successivement évêque de Colophon et de Chalcédoine, en Bithynie.

S. Tychique, compagnon de S. Paul, dans ses courses apostoliques, était un hébreu de la province d'Asie, aussi bien que S. Trophime, comme le marque S. Luc dans les Actes des Apôtres[1]. L'on ne sait s'il était depuis longtemps du nombre des ouvriers évangéliques. Mais il est certain qu'il était très-attaché à la personne de S. Paul, qui l'avait avec lui[2] lorsqu'il fit le voyage de Corinthe à Jérusalem[3]. L'Apôtre se servait volontiers de lui pour porter ses lettres ; et nous voyons en effet qu'il fut le porteur, entre autres, de celles qu'il écrivit aux Colossiens et aux Ephésiens. Mais on ne doit pas croire que S. Tychique ne sut faire auprès de lui que la fonction de simple messager. Il l'employait aussi pour connaître et examiner l'état des Eglises, et lui en faire son rapport ; pour consoler les fidèles, leur donner des avis, et les encourager par ses exhortations et ses prédications. C'est pour cela sans doute qu'il l'appelait *son cher frère, un ministre fidèle du Seigneur, et son compagnon* dans le service de Dieu et du prochain[4]. Il avait dessein de l'envoyer dans l'île de Crète ou Candie, à la

[1] Act. xx, 4. Souvent on voit que des juifs avaient des établissements dans les pays de la Gentilité : S. Barnabé était de Chypre ; S. Paul, de Tarse ; S. Lucius, de Cyrène ; S. Luc, d'Antioche, etc.

[2] *Ibid.*

[3] L'Eglise grecque le met au nombre des 72 Disciples de Jésus-Christ. Ce qui suppose qu'il n'a pas été converti par S. Paul, mais qu'il lui a été donné pour être son collaborateur dans l'œuvre de la prédication, et son compagnon dans ses courses apostoliques. — S. Hippolyte ; — S. Dorothée, *in Synopsi* ; — Chron. Alex. ; — Calmet, *in* 20 *cap. Act.*

[4] *Coloss.* IV, 7, 8. *Ephes.* VI, 21-22.

place de Tite, et dans la ville d'Ephèse, en l'absence de S. Timothée, pour gouverner ces églises[1]. (An 65.)

Voilà ce que l'Ecriture nous apprend de S. Tychique. La tradition ajoute qu'il fut évêque de Colophon en Ionie, dans la province proconsulaire d'Asie[2], et qu'il succéda en cette charge à S. Sosthène, autre disciple de S. Paul. Selon une autre tradition, il a été évêque de Chalcédoine[3] en Bithynie, puis de Napoli en Chypre[4]. Il y en a qui croient qu'il a administré l'église de Paphos ou Baffo dans la même île, en qualité de diacre. Mais la raison sur laquelle ils se fondent, paraît peu solide ; car la qualité de *ministre* que lui donne S. Paul, peut être attribuée à tous les ouvriers évangéliques, aux plus considérables comme aux moindres.

Les Grecs, qui le mettent au nombre des Septante Disciples[5] de Jésus-Christ, célèbrent sa fête le 8 ou le 9 de Décembre. Les Latins Anciens, et notamment les Martyrologes d'Usuard et d'Adon en font mémoire au 29 avril. Le Romain moderne le met au 29 du même mois.

[1] *Timothée*, IV, 12.

[2] *S. Hippolyt., S. Dorothæus, quem citat Baronius.*

[3] Græci, *in Menæis*. S. Hippolytus, m. *in catalogo.*

[4] Quelques Martyrologes mettent sa fête à Paphos, en Chypre, le 19 d'avril.

[5] Chronicon Alexandrinum, p. 60. Menæa ; — S. Doroth., *in synopsi* ; — Ribadeneira, *in Floribus SS.* 29 *aprilis.*

S. TITE OU TITUS,

L'un des Témoins immédiats et oculaires de Jésus;
L'un des Septante Disciples ;
Compagnon de S. Paul;
Archevêque de Crête et des Iles adjacentes.

I

Vie de S. Tite, écrite par l'un des 72 Disciples. — Son illustre origine. — Comment il se trouva dans l'occasion de voir et d'entendre Jésus-Christ. — Comment il se convertit et fut consacré évêque.

« Le 4 janvier, en Crète, dit le Martyrologe Romain, fête « de S. Tite, que l'Apôtre S. Paul avait ordonné évêque « de cette île, et qui, après avoir rempli avec une grande « fidélité le ministère de la prédication évangélique, finit heu- « reusement ses jours, et fut enterré dans l'Eglise qui avait été « confiée à ses soins par le S. Apôtre[1]. »

Entrons maintenant dans quelques détails traditionnels. Voici, sur la conversion de S. Tite, ce que nous trouvons dans les anciens Monuments Orientaux et Occidentaux[2].

« Zénas, l'un des 72 Disciples, homme apostolique et versé dans la science des lois, a écrit sa vie, où il témoigne que Tite était né de parents nobles, et qu'il était de la race royale de Minos, roi de Crète. Il avait consacré ses premières années à l'étude des Lettres profanes, des poésies d'Homère et des ou-

[1] Martyrolog. Rom. 4 *januarii* ; Beda, ac cæteri Latinorum, Græci autem *in Menologio*, 25 *augusti*.

[2] Ce qui suit se trouve répété plus ou moins longuement dans les divers Ménées et Ménologes des églises grecques et orientales ; dans les auteurs latins, et en particulier dans Pierre des Noels (*ap. Bolland. 4 janv.*)

vrages des Philosophes : étude très-estimée parmi les Grecs et réputée la seule capable de mettre un jeune homme sur la voie des honneurs.

Tite vaquait donc à cette occupation et avait déjà atteint sa vingtième année, lorsqu'il entendit une voix du ciel qui lui dit de quitter ce lieu et de sauver son âme.

— Cette science profane des Grecs, ajouta-t-elle, vous sera peu utile pour le salut.

Tite souhaitait entendre encore une fois la voix mystérieuse, pour s'assurer si elle venait du ciel ; car il savait que quelquefois les Idoles faisaient entendre des paroles superstitieuses. Il attendit donc encore une année entière. Alors il eut une révélation, où il lui fut recommandé de lire les Ecritures des Hébreux. Lors donc qu'il eut ouvert Isaïe, il tomba sur ce passage :

— *Toutes les Iles de la terre, prêtez à mes paroles une oreille attentive. Israël doit être sauvé par un Salut* (ou *par un Sauveur) éternel...*[1] Et ce qui suit.

C'est pourquoi le Proconsul de Crète, qui était l'oncle de Tite, ayant appris la prodigieuse et heureuse naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de même que les miracles qu'il opérait à Jérusalem et ailleurs, sur l'avis des Grands qui l'environnaient, envoya Tite à Jérusalem pour y être témoin oculaire des prodiges du Christ. On le jugeait, en effet, très-capable d'apprécier les faits de Jésus-Christ, de l'entendre et même de lui parler avec à-propos, puis de rapporter exactement aux Grands de la Crète ce qu'il aurait vu et entendu.

Tite se mit donc en route pour Jérusalem. Lorsqu'il y eut vu Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il lui eut rendu ses hommages et ses adorations, il demeura dans cette ville, et fut

[1] Isai. XLI, 1, etc. selon la version des septante qui était alors entre les mains de Tite et de Zénas : *Innovamini ad me Insulæ multæ. Israel Salvatur a Domino* (*Jehova*) *salutem sempiternam.* In vulgata autem : *Taceant ad me Insulæ*, etc.

ainsi le spectateur de ses miracles. Il crut en lui et devint son fidèle disciple. Il fut compté au nombre des 72 Disciples[1]. Il fut également témoin de la Passion, source de notre salut, de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ, de son Ascension dans les Cieux, de l'avènement du Saint-Esprit et de sa descente sur les Apôtres. Il se trouva présent parmi les cent vingt, et il vit les trois mille hommes qui, après avoir entendu la prédication de S. Pierre, crurent en Jésus-Christ.

Les Apôtres le consacrèrent évêque ou apôtre, et l'envoyèrent avec S. Paul évangéliser les Gentils. Il vint d'abord avec Paul à Antioche, de là à Séleucie, puis en Chypre, à Salamine, à Paphos. De là il partit pour Pergé, ville de Pamphilie, et pour Antioche de Pisidie ; il alla ensuite à Icône, où il logea dans la maison d'Onésiphore. Puis il vint à Lystre et à Derbé ; prêchant en tout lieu avec S. Paul la parole évangélique. Il y avait déjà plus d'un an que Rutilius, le mari de sa sœur gouvernait l'île de Crète, en qualité de Proconsul, lorsque Paul et Tite débarquèrent dans cette île et commmencèrent à y prêcher Jésus-Christ. — Rutilius, parent de Tite, tournait en dérision les deux Apôtres. Mais, quelque temps après, son fils étant venu à mourir et ayant été ressuscité par S. Paul, Rutilius se convertit à la foi et reçut le baptême avec toute sa maison. Les deux Apôtres firent construire une église dans l'île, et Tite fut institué archevêque de Crète, et de toutes les îles adjacentes. Après que ce Disciple illustre et zélé eut gouverné quelque temps cette vaste église, il accompagna de nouveau S. Paul dans ses courses apostoliques, et reçut de lui mission particulière pour aller évangéliser la Dalmatie[2], comme S. Paul lui-

[1] S. Hippolyte et S. Dorothée assurent que « S. Tite fut l'un des « 72 Disciples de Jésus-Christ ; que plus tard il fut évêque de Crète, « prêcha l'Evangile dans cette île et dans les autres adjacentes ; qu'il mou- « rut en Crète, et qu'il y fut enseveli avec gloire. » (S. Doroth. *in synopsi*). La célèbre chronique d'Alexandrie le compte le LXIII^e^ parmi les septante Disciples de Notre-Seigneur ; *in Biblioth. SS PP. tom.* 15, *p.* 62.

[2] 2 Timoth. IV, 10.

même nous le fait connaître dans son épître à Timothée. C'est la raison pour laquelle ce pays honore S. Tite comme son premier Apôtre. On rapporte que ce saint Disciple ordonna premier évêque de Salone S. Domnius, qui est honoré le 7 de mai. La dignité de métropole, dont jouissait autrefois ce siége, a été depuis transférée à Spalatro.

II

Prédilection de S. Paul pour Tite. — Courses apostoliques de ce Disciple.

S. Paul avait une telle estime et un tel attachement pour S. Tite, qu'il en fit son interprète ordinaire[1]. Il l'appelle son frère et le coopérateur de ses travaux. Il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des âmes[2]. Lorsqu'il parle de la consolation qu'il en recevait, il se sert des expressions les plus tendres : *Dieu,* dit-il, *qui console les humbles et les affligés, nous a consolé par l'arrivée de Tite ; et non seulement par son arrivée, mais encore par la consolation qu'il a lui-même reçue de vous, m'ayant rapporté l'extrême désir que vous avez de me revoir, la douleur que vous avez ressentie, et l'ardente affection que vous me portez : ce qui m'a été un plus grand sujet de joie*[3]. Il va jusqu'à dire qu'il n'avait point *eu l'esprit en repos,* pour ne l'avoir point trouvé à Troade[4].

L'an 51 de Jésus-Christ, Tite suivit S. Paul à Jérusalem, et assista avec lui au Concile que tinrent les Apôtres pour décider la question qui s'était élevée au sujet des observances légales. Quelques faux frères d'entre les Juifs l'ayant voulu assujettir

[1] Comme S. Pierre, dans le même temps, avait fait S. Marc son interprète accoutumé.

[2] 2 Cor. VIII, 16. XII, 18.

[3] 2 Cor. VII, 6, 7.

[4] 2 Cor. II, 13.

à la loi de la circoncision, l'Apôtre réclama la liberté de l'Evangile. Il est vrai qu'il avait circoncis Timothée; mais les circonstances étaient changées, et faiblir en celles-ci, c'eût été reconnaître la nécessité des rites anciens.

Vers la fin de l'année 56, S. Paul envoya S. Tite d'Ephèse à Corinthe, avec plein pouvoir de remédier à plusieurs sujets de scandale, et de terminer les différends et les divisions qui troublaient l'Eglise de cette ville. Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de respect, et tous les fidèles s'empressèrent de lui procurer toutes sortes de secours. Mais en excellent imitateur du grand Apôtre, il ne voulut rien recevoir, pas même ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins. Son arrivée produisit de très-heureux effets : les coupables se repentirent et rentrèrent dans le devoir. Sa tendresse pour les Corinthiens était extraordinaire, et il se chargea de solliciter en leur nom la grâce de l'incestueux Corinthien excommunié par S. Paul. Les affaires de l'Eglise de Corinthe étant en bon état, il alla rejoindre le saint Apôtre, auquel il rendit compte du succès de son voyage. Quelque temps après, il fut envoyé une seconde fois dans la même ville, afin de faire préparer les aumônes destinées aux pauvres de Jérusalem.

Après que S. Paul fut retourné en Orient, S. Tite revint à l'île de Crête, où il y avait une église nombreuse très-florissante, qui était regardée par les anciens et notamment par S. Jean-Chrysostôme comme l'une des plus importantes. Mais l'apôtre S. Paul ne put longtemps se passer d'un compagnon tel que notre Saint. Ce fut ce qui l'engagea à lui adresser, dans l'automne de l'année 64, l'épître qui fait partie de nos Divines Ecritures. Il lui mandait de le venir trouver à Nicopolis, en Epire, où il comptait passer l'hiver, aussitôt après l'arrivée d'Artémas et de Tychique, qu'il envoyait pour le remplacer. Il le chargeait ensuite d'établir des prêtres, c'est-à-dire, selon S. Jérôme, S. Chrysostôme, Théodoret, etc., des évêques, dans toutes les villes de l'île. Plusieurs auteurs font voir par

les paroles de S. Paul à Tite, que ce dernier était revêtu de la dignité archiépiscopale, et ensuite que les archevêques sont d'institution apostolique. — Après le détail des qualités nécessaires à un évêque, l'Apôtre donne à Tite de sages avis sur la conduite qu'il doit tenir envers son troupeau, et sur l'accord de la fermeté et de la douceur dans la manutention de la discipline. Les pasteurs puisent dans cette épître la connaissance des vraies règles, et s'excitent à s'y conformer avec la même fidélité que S. Tite.

III

Derniers traits de la vie de S. Tite.

Après que S. Paul eut été martyrisé par Néron, S. Tite ne s'occupa plus de courses apostoliques comme auparavant ; il s'attacha au soin de l'Eglise de Crète, séjourna dans la métropole, et établit dans les divers lieux des prêtres et des diacres. Il s'acquittait lui-même avec zèle du devoir de la prédication. — Un jour qu'il dissertait avec éloquence sur la foi que l'on doit avoir en Jésus-Christ, il se trouva des Païens qui résistèrent à sa parole et qui demeurèrent incrédules. Dans cette circonstance, il adressa une prière au Seigneur, et à l'heure même l'idole de Diane, qu'adoraient ces idolâtres, tomba et fut réduite en poussière. A la vue d'un tel prodige, cinq cents personnes se convertirent à Jésus-Christ et reçurent le baptême.

Un autre jour, S. Tite passait devant le palais et l'édifice sacré que, par ordre de l'Empereur, le Proconsul Secundus avait fait construire en l'honneur de Jupiter. Il maudit ce temple, qui à l'instant même tomba en ruines. A ce spectacle, Secundus vint trouver S. Tite, et le pria avec larmes de ne pas permettre que la perte d'un ouvrage si dispendieux pesât sur lui et le rendît responsable devant l'Empereur. S. Tite lui commanda de recommencer la construction de l'édifice au nom

du seul Dieu des Chrétiens, en l'assurant que par ce moyen il pourrait le rétablir conformément au vœu qu'il venait d'exprimer : ce qui fut ainsi exécuté. L'ouvrage achevé, Secundus reçut avec son fils le sceau du baptême.

Ce fut vers ce temps que S. Tite, qui, comme il a été dit, avait reçu de S. Paul une lettre précieuse, en reçut de S. Denys une autre plus étendue[1], relative à la théologie et à des matières de l'Ecriture Sainte. C'est l'épître IX^e^ qui se trouve parmi les œuvres de S. Denys. Cet autre disciple de S. Paul lui envoya en même temps son Traité de la Théologie Symbolique.

Dexter, dans sa Chronique[2], assure que S. Tite est venu évangéliser l'Espagne ; qu'il y opéra de grands miracles, dont on conservait parfaitement le souvenir au IV^e^ siècle. Il ajoute même que Pline le Jeune, après avoir quitté le Pont et la Bithynie pour venir en Crète, où il avait bâti un temple à Jupiter par l'ordre de Trajan, fut converti à la foi dans cette île par S. Tite[3].

D'après les Grecs[4], cet apôtre mourut à l'âge de 94 ans, après avoir sagement gouverné son Eglise, et répandu la foi dans les îles circonvoisines. On gardait autrefois son corps dans la cathédrale de Gortyne, ancienne métropole, à trois lieues du mont Ida. Les Sarrasins ayant ruiné cette ville en 823, on ne retrouva, de toutes les reliques de S. Tite, que son chef qui depuis a été porté à Venise, et déposé dans l'église de S. Marc[5]. On voit encore aujourd'hui les ruines de Gorthyne. La ville de Candie, qui a donné son nom à toute l'île, en est maintenant la métropole.

[1] Ita Bolland. ; Petr. Halloix ; Pachymerus, etc.

[2] Chron. an. 220.

[3] *Ibid.*

[4] Græci *in Menologiis, apud Baron.*

[5] Creta Sacra, *auctore Flaminio Cornelio, senatore Veneto. Dans Godescard.*

S. Dorothée martyr, l'Eglise Orientale et Occidentale[1], comptent S. Tite parmi les Septante Disciples qui ont vu et entendu Jésus-Christ. — Toute la vie de cet homme si noble et si vertueux, si judicieux et si savant, si plein de foi et de générosité, si remarquable par son entier renoncement à toutes ses magnifiques espérances dans le siècle, toute l'existence d'un personnage si estimable aux yeux du grand Apôtre, est l'une des plus illustres preuves de Jésus-Christ et des plus irrécusables. Son seul témoignage, qui est historiquement le témoignage d'un homme généralement très-estimé pour son bon sens et pour la rectitude de son jugement, est démonstratif en faveur de la vérité historique et de la supernaturalité des faits de Jésus.

[1] Dans le Brev. Rom, on marque pour la fête de S. Tite l'évangile *Designavit Dominus septuaginta*. S. Doroth. *de 72 Disc.* Græci, *in Menæis*.

S. CRESCENT,

L'un des 72 Disciples ;
Témoin immédiat et martyr de Jésus-Christ ;
Evêque de Chalcédoine, puis de Carthage, ensuite de Vienne et de Mayence.

I

S. Crescent, apôtre des Gaules, fondateur de l'Eglise de Vienne, après avoir prêché en Asie.

Crescent s'attacha d'abord à Jésus comme l'un de ses Soixante-Douze Disciples, selon que le témoigne la tradition[1].

Après l'Ascension du Christ, il prêcha l'Evangile avec les autres Apôtres. Il fut particulièrement le compagnon et l'ami intime de S. Paul. Il évangélisa avec lui l'Asie, la Galatie[2], peuplée par des Gaulois, la Macédoine, l'Illyrie ; et, lorsque S. Paul fut arrêté et emprisonné à Rome, il quitta cette capitale pour aller dans les Gaules, où il fonda l'église de Vienne, en Dauphiné. S. Paul parle de ce départ de Crescent pour les Gaules, dans sa seconde Epitre à Timothée, évêque d'Ephèse, auquel il écrit de Rome[3] :

Démas, entraîné par l'amour du siècle, m'a abandonné, et s'en est allé à Thessalonique ;

Crescent est parti pour la Galatie, et Tite pour la Dalmatie.

C'était l'an 58. — Qu'il faille entendre les Gaules par le

[1] S. Dorothée, m. *in synopsi* ; — Joseph. hymnographus, *in odis* ; — La *Chronique d'Alexandrie*, *p.* 60.

[2] *Constit. Apost. l.* 7, *c.* 46. Tillem. *t.* 1, *p.* 329.

[3] 2 *Tim.* IV, 10.

mot *Galatie*, c'est ce qu'attestent S. Epiphane[1], S. Dorothée[2], Eusèbe de Césarée[3], Théodoret[4], S. Jérôme et S. Sophrone[5], la Chronique d'Alexandrie[6], Œcuménius[7], etc. Tous ces auteurs, et communément toutes les Eglises Orientales[8], disent que S. Crescent a prêché l'Evangile *dans les Gaules*, εν Γαλλιαις. D'où l'on voit qu'il a travaillé d'abord dans la Galatie Orientale, et qu'il est venu ensuite de Rome dans la Galatie principale et proprement dite, située à l'Occident. C'est, du reste, ce que marquent les différents Martyrologes Latins, et notamment le Romain, en deux endroits, et ceux d'Adon et d'Usuard. On y lit :

« En Galatie, S. Crescent[9], disciple de l'apôtre S. Paul, « qui, traversant les Gaules, convertit par la parole de la pré- « dication un grand nombre d'infidèles à la foi de Jésus-Christ, « [siégea pendant quelques années à Vienne, ville des Gaules, « et y établit évêque en sa place son disciple Zacharie]. Etant « ensuite retourné vers le peuple à qui il avait été spéciale- « ment donné pour évêque, et ayant affermi les Galates dans « l'œuvre du Seigneur jusqu'à la fin de sa vie, il accomplit « enfin son martyre sous Trajan[10]. »

Et ailleurs, 29 décembre[11] :

« A Vienne, en France, S. Crescent, disciple de l'apôtre « S. Paul, et premier évêque de cette ville. »

De là, on conclut avec Estius, Baronius et plusieurs auteurs,

[1] S. Epiph. *hær.* 51 ; *in Panar.*
[2] S. Doroth. *ibid.*
[3] Euseb. *l.* III, *c.* 4.
[4] Theod. *in* 2 *tim.* 4, ℣. 10.
[5] S. Sophon. c. 13. ap. Valesium *in Euseb.*
[6] Chron. Alex. *p.* 594.
[7] OEcum. *p.* 16.
[8] Tillemont, *mém. t.* 1, *p.* 614. Rufin, Christophorson, Nicéphore.
[9] Martyrolog. Rom. 27 *junii et* 29 *decemb.*
[10] *Eadem ap. Adon. et ap. Usuard.* et in hist. B. Petri, *l.* 4, *c.* 5.
[11] *Martyrol. rom.* 29 *dec.* et vetus Martyrologium Genevense dicit S. Crescentem prædicasse in Galatia et in urbe Viennensi.

que ce saint Disciple de Jésus-Christ vint de la Galatie, théâtre de ses premiers travaux, prêcher dans les Gaules. S. Adon, dans sa Chronique, dit que *lorsque S. Paul, délivré de sa prison de Rome, alla en Espagne, il laissa Trophime à Arles, et Crescent à Vienne, pour* y commencer ou continuer *la prédication évangélique.*

Dans les *Antiquités* de l'Eglise de Vienne, par Du Bosc, il y a une lettre du pape Paul II à Charlemagne, où il est dit que cette Eglise a eu pour fondateur et pour maître S. Crescent, collègue des Apôtres.

S. Crescent, fondateur et premier évêque des églises de Mayence et de Cologne.

On attribue au même apôtre S. Crescent la fondation de l'Eglise de Mayence et de Cologne. Serrarius, dans l'Histoire de Mayence, présente ce fait comme authentique, et s'appuie sur le témoignage de S. Rupert, qui assure que *S. Crescent a prêché dans les deux villes de Mayence et de Cologne.* Il produit des catalogues manuscrits très-anciens, qui confirment cette tradition ; il cite l'autorité d'Adon, de Bède, d'Usuard, et de plusieurs autres écrivains[1]. La *Vie de S. Maxime,* évêque, ouvrage ancien, dit que *le corps de ce saint Pontife fut inhumé dans l'église de S. Hilaire, près du tombeau de S. Crescent, premier évêque* de cette ville, et qu'il y demeura *cinq cent cinquante-sept ans, jusqu'au temps d'Hildebert, en 935 de Jésus-Christ, époque à laquelle on en fit la translation* solennelle dans l'église de S. Albain, martyr. D'où l'on doit conclure[2] que l'an 400 de Jésus-Christ, les habitants de Mayence étaient généralement persuadés de la vérité de cette

[1] Till. *t.* 1, *p.* 616. Fr. Bosquet, *hist. eccl. Gallic.* idem profitetur.

[2] Apud Boll. 27 *junii p.* 251. — Petrus Cluniac. *l.* 2, *ep.* 1. Trithem. *in vita S. Maximi episc. Mogunt.* — Tabulæ episcoporum Moguntinorum quas recitat Demochares ; — Aliaque antiqua monumenta.

tradition, puisqu'ils possédaient son corps et son tombeau.

C'est pourquoi, dans la pensée que S. Crescent est venu de la Gaule à Mayence, qu'il a été leur premier évêque, et qu'il est mort chez eux, ils lui ont érigé une église remarquable par sa beauté, et sur un tableau où ils ont fait peindre son portrait, ils ont écrit les vers suivants :

Crescentis fecit clarum sacra Pagina nomen,
Dum tibi fidus erat, Paule Beate, comes.
Inde sed Occiduas Gallorum cessit in oras,
Ut Christi prompto spargeret ore fidem.
Bisque Maguntinis undenis præfuit annis,
Et vita clarus, clarus et eloquio.
Martyriumque tulit, Trajano Principe, Christi
Cum decades denas auxerat una trias[1].

III

S. Crescent, apôtre et évêque de Carthage. — Il ensevelit le corps de S. Théodore, martyr. — Son église d'Orient.

Métaphraste[2] et les Espagnols[3] rapportent que S. Crescent accompagna quelque temps l'apôtre S. Pierre en Espagne et en Afrique ; qu'étant arrivé à Carthage avec le Prince des Apôtres et quelques disciples de S. Jacques, ils prêchèrent la parole de Dieu dans cette ville qui la reçut avec avidité et avec fruit ; qu'alors S. Pierre, devant parcourir le reste de l'Afrique et l'Egypte, laissa à Carthage S. Crescent, en qualité d'évêque de cette ville, ou bien de premier fondateur des églises de cette province. Mais les idolâtres ayant persécuté les Chrétiens, et mis à mort S. Théodore, disciple de S. Jacques, avec S. Irénée, son diacre, S. Sérapion et S. Ammonius, lecteurs, S. Crescent fit donner la sépulture à S. Théodore, et, conformément au désir exprimé par ce saint Martyr, il fit transporter

[1] C'est-à-dire martyrisé en l'an 103.

[2] Métaphraste : « (Petrus) venit Sirmium civitatem Hispaniæ, quo in « loco cum Epænetum constituisset episcopum, devenit Carthaginem ci- « vitatem Africæ, in qua Crescentem ordinavit episcopum. »

[3] *Vide* Bivarium *in chron. f. Dextri an.* 50 *et* 71, *p.* 164, 244.

son corps en Galice, où il l'accompagna[1]. Ensuite il revint lui-même à son église de Vienne, après avoir établi à Carthage un évêque qui le remplaça sur ce siége. Ce fut de Vienne, qu'il alla à Mayence fonder une nouvelle Eglise, comme le rapportent les Martyrologes et les Tables du dénombrement des évêques de cette ville.

Toutefois, cela n'empêche pas de croire que cet Apôtre zélé, comme le rapportent certaines traditions, ne soit retourné, au moins durant quelque temps, des lieux de sa mission Occidentale, dans la Gallo-Grèce ou la Galatie, située dans l'Asie-Mineure, et qu'il n'ait encore gouverné comme évêque cette église Orientale, qu'il avait fondée en partie avec S. Paul. C'est pourquoi les Grecs disent qu'il fut, durant un temps, évêque de *Chalcédoine* ou de *Chalcis,* ou *Chalcide.* L'hymnographe Joseph lui adresse ces paroles dans son office :

« O Crescent ! le Christ a fortifié ton âme par l'onction de l'allégresse : « il a voulu que, étant son Disciple, tu fusses l'archi-pasteur ou le pre- « mier archevêque de Chalcédoine ; il t'a fait capable de montrer aux « hommes égarés le chemin de la Vie ! » (*Ode* VI, *stroph.* 6.)

L'historien Bosquet dit que, dans ses courses évangéliques, S. Crescent a opéré des miracles extraordinaires, *stupenda miracula.* Les Martyrologes attestent qu'il a été martyrisé sous l'empire de Trajan : « *Demum sub Trajano martyrium consummavit.* » Mais ils ne disent pas en quel lieu il a souffert pour la foi. L'Eglise de Mayence, qui se dit en possession de ses reliques, affirme en même temps que ce saint Martyr a été mis à mort par les Païens dans cette ville.

[1] Il est fait mention de cet acte de S. Crescent, dans la poésie sacrée de M. Maxime qui l'a célébré en vers saphiques, en même temps que le martyre de S. Théodore :

Hic cubant sacri cineres sepulti,
Quos dolens Crescens sepelire mandat :
Hinc levat Crescens, graviore causa,
Frater et hospes.

« Ici, en Galice, reposent les restes sacrés « du martyr.
« Crescent a fait inhumer son corps en ce « saint lieu.
« Il les a fait transporter d'Afrique, se- « lon le désir de S. Théodore. »

Les papes S. Léon IV et Callixte II, de même que les écrivains d'Espagne, attestent ce fait.

S. CLÉOPHAS,

L'un des Septante-Deux Disciples;
Témoin immédiat des miracles de Jésus et de sa Résurrection;
Apôtre et martyr du Christ.

Voici ce que dit, au sujet de ce Disciple, le Martyrologe Romain, au 25e jour de septembre :

« Au château d'Emmaüs, S. Cléophas, disciple de Jésus-« Christ, qui, suivant la tradition, fut enterré avec honneur « dans la même maison dans laquelle il avait reçu le Sei-« gneur à sa table, ayant été tué par les Juifs pour avoir con-« fessé son nom[1]. »

S. Adon, après avoir consulté les écrits de S. Jérôme et les anciennes Chroniques, le Livre des *Solennités des Apôtres*, au VII des Calendes d'octobre, Pierre des Noels, évêque d'Emilium, l'ancien Martyrologe Romain, celui d'Usuard et de Notker, les anciens Bréviaires, disent pareillement que S. Cléophas était du nombre des 72 Disciples[2] de Jésus-Christ, qu'il était l'un de ces deux Disciples auxquels Notre-Seigneur ressuscité est apparu sur le chemin d'Emmaüs ; qu'au temps de la persécution des premiers Chrétiens à Jérusalem et de leur dispersion dans la Judée, il fut mis à mort par les Juifs pour avoir rendu témoignage à Jésus devant ses ennemis. Ils ajoutent qu'il souffrit le martyre le VII des Calendes d'octobre. Selon

[1] Ita et Beda, Usuard., Ado, ac cæteri Latinorum, Græci autem *in Menologio*, *ad* 3 *Idus octobris*. Baron. *an.* 34, *n.* 193.

[2] La Chronique d'Alexandrie, p. 60,; Le Dr Sepp., *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

S. Jérôme[1], S. Cléophas était originaire de la ville d'Emmaüs, et propriétaire d'une maison dans ce lieu.

L'Ecriture Sainte nous le représente comme faisant partie des Disciples de Jésus-Christ. Comme il n'était pas compté au nombre des douze Apôtres, on en conclut qu'il était l'un des Soixante-Douze.

Voici ce que S. Luc[2] dit de lui dans l'Evangile :

« Le premier jour de la semaine, c'est-à-dire, le jour même de la résurrection de Jésus, deux de ses Disciples s'en allaient dans un bourg nommé Emmaüs, éloigné de 60 stades de Jérusalem, parlant ensemble de tout ce qui s'était passé. Et il arriva que lorsqu'ils s'entretenaient et conféraient ensemble sur cela, Jésus vint lui-même les joindre et se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient retenus, afin qu'ils ne pussent le reconnaître. Et il leur dit :

— De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, et d'où vient que vous êtes tristes !

L'un deux, appelé Cléophas, prenant la parole, lui répondit :

— Etes-vous si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ?

— Et quoi ? leur dit-il.

Ils lui répondirent :

— Touchant Jésus de Nazareth, qui a été un Prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et de quelle manière nos Princes et nos Sénateurs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. — Or, nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël ; et cependant, *bien qu'il nous l'eût promis et que ses miracles nous eussent donné lieu de le croire*, voici le troisième jour

[1] S. Jérôme, *epist.* 27. — « Emmaus de quo loco fuit Cleophas, cujus « Lucas evangelista meminit : hæc est nunc Nicopolis, insignis civitas « Palestinæ. » (S. Hier. *de locis Hebraicis.*)

[2] S. Luc. XXIV, 13-36.

que ces choses se sont passées *et nous ne le voyons point paraître*. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous, *et qui l'avaient suivi comme nous pendant sa vie*, nous ont effrayé ; car ayant été dès le matin à son sépulcre, et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur ont apparu, qui leur ont dit qu'il est vivant. Et quelques-uns des nôtres, ayant été aussi au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées ; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé.

Alors Jésus leur dit :

— O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les Prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans la gloire ?

Et commençant par Moïse, et ensuite par tous les Prophètes, il leur expliquait dans toutes les Ecritures ce qui avait été dit de lui. — Lorsqu'ils furent proche du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin, mais ils le forcèrent de s'arrêter, en lui disant :

— Demeurez avec nous, parce qu'il est tard et que le jour est déjà sur son déclin.

Et il entra avec eux. — Etant avec eux à table, il prit le pain et le bénit, et, l'ayant rompu, il le leur donna. En même temps leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais aussitôt il disparut de devant leurs yeux.

Alors ils se dirent l'un à l'autre :

— N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant dans nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures ?

Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et trouvèrent que les onze Apôtres et ceux qui demeuraient avec eux étaient assemblés et disaient :

— Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon.

Alors ils racontèrent aussi eux-mêmes ce qui leur était

arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu dans la fraction du pain. »

Mais d'après l'Evangile de S. Marc[1], les onze Apôtres et les autres Disciples ne crurent pas Cléophas ni Ammao, son compagnon; et *il paraît*[2] *que* ce fut pendant qu'ils refusaient de se rendre à leur témoignage, que Jésus se présenta au milieu d'eux, et leur dit:

— La paix soit avec vous! C'est moi, n'ayez point de peur.

Ensuite il leur fit voir ses pieds et ses mains percés, leur reprocha leur incrédulité, mangea avec eux, leur expliqua les oracles prophétiques qui avaient annoncé sa passion, sa mort et sa résurrection, leur promit l'envoi du Saint-Esprit.

Cléophas et Ammao, autres Disciples de Jésus, paraissent avoir été présents à cette apparition avec les Apôtres et les autres Disciples.

Quelques-uns[3] ont pensé que ce Cléophas était le même que Cléophas, l'époux de *l'autre Marie*, sœur de la sainte Vierge, le frère de S. Joseph et l'oncle paternel de Jésus. Mais il y a tout lieu de penser qu'il s'agit ici d'un autre Cléophas beaucoup plus jeune[4]. Car Cléophas *l'Ancien* était mort, d'après le témoignage de plusieurs Pères. En outre, il est peu probable qu'après que ses quatre fils, Jacques, Simon, Jude et José, se furent attachés à la suite de Jésus en qualité de disciples, leur vieux père se soit fait pareillement disciple du Christ et eût entrepris d'annoncer l'Evangile. Il aura dû, comme Zébé-

[1] S. Marc. XVI.

[2] *Dum autem hæc loquuntur, stetit Jesus in medio eorum, et dicit eis: Pax vobis!* (S. Luc, *ibid.*)

[3] Voir son article dans le grand Dict. historique.

[4] S. Dorothée, martyr, *in libello de 72 Disc.*, marque qu'il s'agit ici d'un Cléophas différent de l'*Ancien*, et pense même que c'est l'un de ses fils. C'est pourquoi il l'a confondu avec Simon, fils de Cléophas l'Ancien, et c'est d'après cette hypothèse qu'il le fait évêque de Jérusalem. Mais le sentiment commun est que S. Cléophas, disciple de Jésus, n'est autre que Simon, évêque de Jérusalem. Celui-ci, d'après la tradition, fut martyrisé à Jérusalem, celui-là à Emmaüs.

dée, se contenter du rôle de simple fidèle, non de celui de prédicateur et de missionnaire.

Lorsque S. Cléophas prêchait et attestait avec force la divinité ou la mission divine de Jésus devant les Juifs, il fut mis à mort pour la cause de l'Evangile. On l'ensevelit honorablement. C'est ce que rapporte la tradition consignée dans les Anciens Bréviaires où l'on trouve cette oraison :

« Apaisé par les supplications du B. Cléophas, votre Disci-
« ple et votre Martyr, accordez-nous, Seigneur, nous vous en
« conjurons, le pardon de nos péchés, et vos remèdes salutai-
« res, qui nous communiquent l'immortalité. »

B. Cleophæ martyris tui atque Discipuli, quæsumus, Domine, supplicatione placatus, et veniam nobis tribue, et remedia sempiterna concede.

S. Cléophas est spécialement invoqué, dans l'Ordre Teutonique, comme Disciple et Martyr du Christ, et dans les Ménologes Orientaux, comme Apôtre de Jésus-Christ. Les Bréviaires d'Auxerre, de l'Ordre Teutonique, imprimés en 1500, en 1609, etc., contiennent tous les faits mentionnés plus haut[1].

[1] *Acta SS.* 25 *septembris.*

S. PROCHORE,

L'un des 72 Disciples de Jésus;
L'un des Témoins immédiats des œuvres du Christ;
Le III[e] des Sept premiers Diacres;
Thaumaturge et prédicateur de l'Evangile;
Compagnon de l'Apôtre S. Jean;
Evêque de Nicomédie;
Martyr à Antioche.

« A Antioche, dit le Martyrologe Romain, au 9 avril, « S. Prochore, l'un des sept premiers Diacres, qui, s'étant « rendu célèbre par sa foi et par ses miracles, reçut la cou- « ronne du martyre. »

Pierre des Noels[1], évêque, dit, d'après les anciens Martyrologes, que Prochore, diacre et martyr, fut très-célèbre dans la primitive Eglise par sa foi et par ses prodiges : *Fide et miraculis præclarissimus;* que, comme il l'a lui-même écrit, il était neveu de S. Etienne, premier martyr et compagnon de S. Jean l'Evangéliste, lors de sa mission et de sa prédication en Asie. Après avoir longtemps demeuré avec lui (à Ephèse), il fut établi[2] évêque de Nicomédie, en Bithynie[3]. Dans cette ville, il convertit un grand nombre de personnes. De là, il fut envoyé à Antioche, pour y exercer le ministère de la prédi-

[1] Ap. Petr. de Natalibus, *l.* 4, *Catalogi, c.* 39. Item. Beda, Usuard., Ado, Metaphrastes, et alii.

[2] Et id testatur Oratio Græca de laboribus et peregrin. Apost. Petri et Pauli, latine a Lippomano et Surio ad 29 junii diem edita. Item, S. Hippolyt. m. *in libello de* 72 *Discipulis*, apud Baron. et Card. Sirlet.

[3] La tradition porte que ce fut S. Pierre qui établit S. Prochore, évêque de Nicomédie. (*Eadem oratio, et S. Sophronius, in fragm. de peregrin. SS. Petri et Pauli*;) S. Dorothæus, *in synopsi*; Petrus Æquilinus *in Catal. l.* 4, *c.* 39.

cation. Ce fut là qu'il termina sa vie par le martyre, le v des Ides d'avril ; et c'est dans cette ville que reposent ses restes mortels.

Tous les Martyrologes disent à peu près les mêmes choses de S. Prochore. Sa vie est en partie racontée dans l'histoire traditionnelle de S. Jean l'apôtre. Plusieurs le croient auteur de l'histoire d'une partie de l'apostolat de son maître, intitulée : *De vita, miraculis et assumptione S. Joannis Evangelistæ*, et insérée dans les Bibliothèques des Anciens Pères, publiée par Laurent de La Barre, etc., et dans les Orthodoxographes de Bâle, *éd. 1509*, et même dans ceux du ministre Jacques Grynœus.

La ville de Bologne possède quelques-unes des reliques de S. Prochore diacre, et les conserve dans l'église de Saint-Jean des Chanoines Réguliers de Latran.[1]

S. Dorothée[2] martyr, S. Epiphane[3], S. Hippolyte, disent que S. Prochore a été l'un de 72 Disciples qui accompagnèrent Jésus-Christ durant son ministère évangélique, et plus tard, les Apôtres dans leurs prédications[4]. La *Chronique d'Alexandrie* lui assigne le 66e rang parmi les Septante-Deux Disciples de Notre-Seigneur[5].

[1] Masinus, *in Bononia perlustrata.*

[2] S. Doroth. *in Synopsi.*

[3] S. Epiph. *de Christo*, *c.* 4.

[4] Tillemont, *mém. eccl. t.* 1 ; D. Calmet, *dict. bibliq.* ; l'hist. de S. Jean l'Evang. ; le Dr Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, *p.* 482.

[5] Chr. Alex. *in Bibl. SS. PP. p.* 63, *t.* xv.

T. THADDÉE,

L'un des Septante Disciples de Jésus, et

LE ROI ABGARE,

Souverain d'Edesse;
Témoin des Miracles de Jésus-Christ.

I

Ce qu'était Abgare. — Comment il avait connu Jésus. — Sa lettre au Sauveur. — Réponse qu'il en reçoit.

Abgare, roi des Arabes, et souverain d'Edesse, fils d'Ucanie ou d'Ucame, était, selon Procope, un prince chéri de César-Auguste, qui le retint à sa cour à force d'instances et de caresses. Eusèbe rapporte que ce prince, instruit par la renommée des prodiges que Jésus-Christ opérait dans la Judée, eut recours à lui pour être guéri d'une infirmité dont il était tourmenté. C'était la goutte, selon Procope, la lèpre, selon les Grecs.

Voici comment Thaddée, l'un[1] des 72 Disciples de Jésus, rapporte les faits qui concernent Abgare. Eusèbe de Césarée a trouvé, dans les Registres de la ville d'Edesse, le mémoire composé en langue syriaque par le Disciple du Sauveur; et ce savant évêque l'a transcrit dans son *Histoire Ecclésiastique*[2].

[1] *L'un des 72 Disciples*, voir Hist. apost. *lib.* IX, *c.* 1; D. Calmet, *dict. de la Bible*; Tillemont, *mém. eccl. t.* 1; M. Boré, *hist. des Arméniens*, *p.* 17.

[2] Euseb. *hist. l.* 1. *c.* 13.

Asséman, dans sa *Bibliothèque Orientale*, et plusieurs autres écrivains de grande autorité, en soutiennent l'authenticité par des arguments très-forts :

« La Divinité de Notre Sauveur et de Notre Maître, dit « Eusèbe, s'étant fait connaître à tous les hommes par les « effets miraculeux de sa puissance, attira une infinité de « personnes des pays étrangers et fort éloignés de la Judée, « par l'espérance d'être guéris des maladies et des autres « incommodités qu'elles souffraient. Abgare, qui commandait « avec beaucoup de réputation dans son petit Etat, situé au- « delà de l'Euphrate, et qui était attaqué d'une maladie incu- « rable, ayant appris par le rapport uniforme de plusieurs té- « moins, les guérisons miraculeuses que le Sauveur avait « opérées, lui écrivit pour le supplier d'avoir la bonté de le « soulager. Le Sauveur, au lieu de l'aller trouver, lui fit « l'honneur de lui écrire; il lui promit de lui envoyer un de « ses disciples, qui le guérirait et qui procurerait son salut et « celui des siens. Il s'acquitta de cette promesse. Car après sa « résurrection et son ascension, Thomas, l'un des douze apô- « tres, envoya Thaddée, l'un des 70 Disciples, prêcher l'Evan- « gile à Edesse, et accomplir la promesse du Sauveur. La « mémoire de ce miracle s'est conservée dans les Registres « d'Edesse, qui contiennent les Actes d'Agbare. J'en ai tiré sa « lettre et la réponse du Sauveur, que j'ai traduite du Sy- « riaque. »

Edesse[1] était une ville de Mésopotamie, située sur la rive gauche de l'Euphrate, mais non sur les bords du fleuve même. Il ne faut pas la confondre avec une ville du même nom, située en Macédoine, et capitale de l'Emathie. Au rapport d'Isidore, celle de Mésopotamie aurait été bâtie par Nemrod. Eusèbe dit qu'elle fut rebâtie par Seleucus, roi de Syrie. Pline assure qu'elle se nommait autrefois *Antioche*, et qu'elle fut aussi

[1] Strabon, *p.* 748. — Pline, *tom.* 1, *p.* 268. — Tacite, *Ann. l.* 12, *c.* 12. — Ptolémée, *l.* 5, *c.* 18.

appelée *Callirhoé*, à cause d'une fontaine qui y coulait. Elle devint la capitale de l'*Osrhoène*. Ce n'était qu'une toparchie dont les gouverneurs prenaient la qualité de *rois*[1]. Le voyageur Niébuhr a vu cette ville, appelée aujourd'hui *Orfa*, et il en donne le plan.

Lettre d'Abgare, roi d'Edesse, envoyée par Ananias *à Jésus, à Jérusalem.*

« Abgare, roi d'Edesse,

« A Jésus, sauveur plein de bonté, qui paraît à Jérusalem,
« SALUT !

« J'ai appris les merveilles et les guérisons admirables que « vous avez faites sans le secours des herbes, ni des remèdes. « L'on m'apprend que vous rendez la vue aux aveugles, que « vous faites marcher droit les boiteux et les estropiés, que « vous rendez nets les lépreux, que vous chassez les démons « et les esprits impurs; que vous rendez une santé parfaite à « ceux qui ont des maladies longues et incurables, et que « vous ressuscitez les morts. Ayant fait toutes ces choses, je « me suis persuadé que vous êtes Dieu, ou que vous êtes fils « de Dieu, qui avez voulu descendre du ciel, pour opérer ces « merveilles. C'est pourquoi j'ai osé écrire cette lettre, et vous « supplier respectueusement de prendre la peine de me venir « voir (ou de venir chez moi) et de me guérir d'une maladie « dont je suis tourmenté cruellement. J'ai ouï dire que les « Juifs murmurent contre vous et qu'ils vous tendent des « piéges. J'ai ici une ville, qui, quoique petite, ne laisse pas « d'être assez agréable et commode, et qui suffira pour nous « deux. »

Jésus-Christ, retenu dans la Judée par la nécessité d'y accomplir les mystères pour lesquels il avait été envoyé, lui fit une réponse par écrit, que Thaddée a également consignée

[1] Sabbathier, *Dict.*, *art. Edesse.*

dans les archives d'Edesse, et qu'Eusèbe a transcrite dans son Histoire.

Réponse de Jésus au roi Abgare :

« Vous êtes heureux, Abgare, d'avoir cru en moi sans m'a-
« voir vu. Car il est écrit de moi, que *ceux qui m'auront vu,*
« *ne croiront point en moi, et que ceux qui ne m'auront pas*
« *vu, croiront et seront sauvés.* Quant à la prière que vous
« me faites de vous aller trouver, il faut que j'accomplisse ici
« l'objet de ma mission, et qu'ensuite je retourne vers Celui
« qui m'a envoyé ; lorsque j'y serai retourné, j'enverrai un
« de mes Disciples, qui vous guérira, et qui vous donnera la
« vie, à vous et à tous les vôtres. »

II

Accomplissement de la promesse du Christ à l'égard du Roi.

L'Evangile de S. Matthieu donne un très-haut degré de vraisemblance et de probabilité à la demande d'Abgare, lorsqu'en parlant des guérisons miraculeuses opérées par Jésus, il dit :

La réputation (de Jésus) *s'étant répandue dans toute la Syrie, on lui présentait tous ceux qui étaient malades et diversement affligés de maux et de douleurs, les possédés, les lunatiques, les paralytiques, et il les guérissait.*

En effet, la Syrie comprenait beaucoup de grandes provinces : l'Idumée, la Palestine, la Célésyrie, la Phénicie, la Syrie, où était Damas, la Syrie où était Antioche, la Mésopotamie et d'autres encore. Edesse s'y trouvait donc comprise. Le prince de cette ville a donc pu tout naturellement souhaiter recevoir de Jésus sa parfaite guérison ; et, dans ce cas, il a dû lui en témoigner son désir par une lettre et par l'intermédiaire d'un courrier[1]. Nous ne voyons aucune raison sérieuse qui

[1] « On a toujours cru, dit le Dr Sepp, trouver un rapport entre cette ambassade et ces paroles de l'Ev. S. Jean : *Il y avait aussi quelques*

permette de révoquer en doute ce qui vient d'être rapporté. Le roi ne fut pas longtemps sans voir l'accomplissement de la promesse que Jésus lui avait faite. Eusèbe continue :

« Voici, dit-il, ce qui est marqué après ces lettres écrites « en langue syriaque :

« Après que Jésus fut monté au ciel, Judas, qui s'appe- « lait aussi *Thomas*, et qui était un des (douze) Apôtres, en- « voya Thaddée[1], l'un des Soixante-Dix Disciples, qui vint à « Edesse, où il logea chez Tobie, fils de Tobie. Le bruit de son « arrivée et des miracles qu'il avait faits s'étant répandu, on « dit à Abgare qu'il était arrivé un Apôtre, selon ce que Jésus « lui avait promis. Thaddée commença donc à guérir par la « puissance qu'il avait reçue de Dieu, toutes sortes de mala- « dies et de langueurs, au grand étonnement de tout le monde. « Abgare ayant appris les miracles surprenants qu'il opérait « et les guérisons extraordinaires qu'il faisait au nom et par la « puissance de Jésus-Christ, comprit que c'était lui duquel « Jésus-Christ lui avait parlé en ces termes :

« *Lorsque je serai retourné au ciel, je vous enverrai l'un « de mes Disciples qui vous guérira.*

« Ayant donc envoyé chercher Tobie chez qui Thaddée de- « meurait, il lui dit :

« J'ai appris qu'un homme puissant, qui fait plusieurs gué- « risons par le nom de Jésus, est venu de Jérusalem, et qu'il « loge dans votre maison.

« Tobie lui répondit :

païens parmi ceux qui étaient venus pour prier à la fête. Ceux-ci s'adressèrent à Philippe et lui dirent : Maître, nous voudrions bien voir Jésus, etc. (*c.* XII, 20). L'ambassade d'Abgare aurait eu lieu peu avant la dernière Pâques.

[1] Les Grecs, *in menologiis* ; Eusèbe, *hist. l.* I, *c.* 13 ; Bède, *in Acta Apost. c.* 1 ; Nicéphore, *hist. l.* 2, *c.* 40, *etc.*, distinguent deux *Thaddée*, l'un qui fut *Jude-Thaddée*, et l'autre qui fut *Thaddée*, simplement, et qui était du nombre des 72 Disciples. Voyez Baronius, *ad Martyrologium*. La fête de *Thaddée l'Apôtre* se fait le 28 octobre, et celle de *Thaddée le Disciple* se fait le 20 août chez les Grecs.

« Seigneur, il est venu chez moi un étranger qui opère di-
« vers miracles.

« Amenez-le moi, dit Abgare.

« Tobie alla donc trouver Thaddée et lui dit :

« Le roi Abgare m'a commandé de vous conduire chez lui
« afin que vous le guérissiez.

« Je suis prêt à y aller, répartit Thaddée, parce que j'ai été
« envoyé ici pour cela. »

III

Guérison d'Abgare et de plusieurs autres personnes d'Edesse.

Dès la pointe du jour suivant, Tobie mena Thaddée à Abgare. Lorsqu'il entra, ce prince vit quelque chose d'extraordinaire et d'éclatant dans la figure de cet Apôtre, qui l'obligea de se prosterner pour le saluer. Les grands de sa cour qui étaient présents et qui n'avaient rien observé de semblable, furent frappés d'étonnement.

Abgare dit à Thaddée :

« Vous êtes le Disciple de Jésus, Fils de Dieu, qui m'a écrit : *Je vous enverrai un de mes Disciples, qui vous guérira et qui donnera la vie à vous et à tous ceux qui sont auprès de vous?* »

Thaddée lui répondit :

« J'ai été envoyé vers vous par le Seigneur Jésus, parce que vous avez cru en lui ; et si vous croyez en lui de plus en plus, vous verrez tous les désirs de votre cœur accomplis. »

« J'ai tellement cru en lui, reprit Abgare, que j'avais le désir d'attaquer à main armée les Juifs qui l'ont crucifié, si je n'avais pas été retenu par la crainte de la puissance romaine. »

Thaddée lui dit :

« Jésus, Notre-Seigneur et notre Dieu, a accompli la vo-
« lonté de son Père ; et, après l'avoir accomplie, il est monté
« au ciel auprès de lui. »

« Je crois en lui et en son Père, » dit Abgare.

« Sur cette raison, répartit Thaddée, au nom de Jésus, Notre-
« Seigneur, je vous impose les mains. »

« Et pendant qu'il les mettait sur lui, Abgare fut guéri de
« sa maladie. Abgare fut ravi de voir ainsi accomplir en sa
« personne ce qu'il avait entendu dire de Jésus-Christ; qu'il
« guérissait sans le secours des simples ni des remèdes, par le
« ministère de son Disciple.

« Il ne fut pas le seul guéri de la sorte. Abde[1], fils d'Abde,
« s'étant jeté aux pieds de Thaddée, fut guéri de la goutte par
« la vertu de ses prières et par l'imposition de ses mains. Plu-
« sieurs autres citoyens furent aussi délivrés de leurs maux
« par cet Apôtre, qui faisait sans cesse des miracles, et prê-
« chait la parole de Dieu. »

IV

Prédication de Thaddée.

Après ces heureux événements accomplis, Agbare dit à Thaddée :

« Vous faites tous ces miracles, Thaddée, par la vertu toute-
« puissante de Dieu, et nous en sommes pénétrés d'admira-
« tion. Mais je vous prie de nous raconter de quelle manière
« Jésus est venu sur la terre, et par quelle puissance il a fait
« les grandes choses dont nous avons entendu parler. »

« Je ne vous dirai rien maintenant, reprit Thaddée; mais,
« comme j'ai été envoyé ici pour publier l'Evangile, si vous
« avez la bonté d'assembler demain tous les habitants de votre
« ville, je leur annoncerai la parole de Dieu, et je répandrai
« pour eux cette semence de vie. Je leur parlerai de l'avène-
« ment du Sauveur, du sujet pour lequel il a été envoyé par
« son Père, et des mystères qu'il a révélés dans le monde. Je

[1] *Abde* se traduit par le mot *Abdias*. (Apud Ruffinum).

« parlerai de la puissance par laquelle il a opéré ces mer-
« veilles, de la nouveauté de sa prédication, de la petitesse et
« de la bassesse extérieures de son humanité, de la manière
« dont il s'est humilié jusqu'à mourir du supplice de la Croix,
« auquel il s'est soumis, de sa descente aux Enfers, de sa
« résurrection, des morts qu'il a ressuscités, de la compagnie
« qu'il a emmenée au ciel, en montant vers son Père, au lieu
« qu'il était descendu seul du ciel sur la terre; comment il
« s'est glorieusement assis à la droite de son Père; comment
« il en reviendra environné de puissance et de majesté, pour
« juger les vivants et les morts. »

« Le jour suivant Agbare commanda d'assembler tous les
« habitants pour écouter la prédication de Thaddée. Il com-
« manda aussi de lui donner de l'or et de l'argent; mais Thaddée
« ne voulut rien recevoir, disant :

« Comment recevrions-nous le bien d'autrui, après avoir
« quitté le nôtre? »

« Cela arriva en l'année 340e. J'ai cru qu'il serait utile d'en
« traduire la relation du syriaque en notre langue, et de la
« placer dans notre histoire. »

Telle est la conclusion du savant Eusèbe, évêque de Césarée. — Cette année 340e se rapporte vraisemblablement à l'ère des Séleucides des Grecs, par laquelle on complète les années de la chronique d'Edesse, d'où Eusèbe dit que cette chronique est tirée. Cette chronique a été publiée par M. Assémani[1]. Or cette ère commence l'an 312 avant notre ère[2]. Donc l'an 1er avant notre ère correspond à l'an 312 de cette ère et l'an 1er de notre ère à l'an 313. Ainsi l'an 340 correspond à l'an 29 de notre ère. C'est sans doute l'époque à laquelle le roi Abgare écrivit à Jésus, qui avait reçu le baptême de Jean le 6 janvier de cette année[3]. C'était celle à laquelle ses prédications et ses

[1] *Tom. 1 de la Biblioth. orientale.*

[2] *L'art de vérifier les dates*, tom. 1, p. 46, édit. in-8°.

[3] Tel est le calcul donné par les plus habiles chronologistes, Calmet,

miracles commencèrent; en sorte qu'il n'est pas étonnant que le bruit s'en fut répandu jusqu'à Edesse.

Ce fut dans l'année 33e que Thaddée fit le voyage d'Edesse. Rufin l'appelle *Tattée*. On le croit frère de l'apôtre S. Thomas et l'un des 72 Disciples. L'édition d'Eusèbe, publiée à Genève, et la traduction de Musculus, disent que Thaddée était frère de S. Thomas. Mais d'autres manuscrits ne rapportent pas cette particularité. On ignore ce que fit Thaddée depuis l'événement que nous venons de rapporter; son culte n'est pas même bien célèbre, parce qu'on l'a ordinairement confondu avec l'apôtre S. Jude, qui portait aussi le même nom de *Thaddée*, et qui prêcha aussi dans la Mésopotamie. Les Latins honorent notre S. Thaddée le 11 mai, et semblent le faire martyr en Asie; les Grecs, dans leurs *Ménées*, célèbrent sa mémoire le 21 août, et disent qu'il mourut en paix à Béryte, en Phénicie, après y avoir baptisé beaucoup de personnes[1].

XI

Sur Abgare et la ville d'Edesse.

On voit qu'Eusèbe nomme le roi d'Edesse *Agbare*. Le savant d'Herbelot dit que le roi d'Edesse fut appelé *Abagare* ou *Abgar*, parce qu'il était *boiteux*, et qu'ainsi on ne devait pas l'appeler Agbar, comme s'il dérivait de l'arabe *Akbar*, qui signifie *Grand*. Mais il est plus vraisemblable que tous ces rois prenaient le nom de *Grand, Agbar*, comme le dit Eusèbe, et que celui qui écrivit à Jésus-Christ reçut le nom d'*Abgar* au lieu d'*Agbar*, à cause de son incommodité, s'il faut en croire la tradition des

de Tillemont, l'auteur de *l'art de vérifier les dates*, etc. Des traducteurs ont lu 343 au lieu de 340; ce qui met la lettre du roi à l'an 32e qui a précédé la passion de Notre-Seigneur (Sic, de Tillemont).

[1] Calmet, *dictionn. de la Bible*, art. *Thaddée*. — Selon la tradition orientale, S. Thaddée accompagna S. Barthélemy en Arménie, en Cappadoce, en Albanie, etc. (*Voir Annal. de Ph. chr. n.* 73, *p.* 17; M. Boré, *hist. des Arméniens.*)

Orientaux, confirmée par un portrait de Jésus-Christ, encore existant, dont nous parlerons également, et sur lequel est écrit le nom d'*Abagare*. Spanheim soutient que, selon les médailles et les anciens monuments, il faut préférer *Abgare*, qui signifie *le Grand*, et il ajoute que le nom d'Asgare, qui signifie *le petit*, se donnait aux enfants de ces mêmes princes.

Edesse de Mésopotamie s'appelait autrefois *Bombyce* et *Hiérapolis;* les médailles nous la représentent bâtie sur les bords d'un fleuve que plusieurs auteurs ont pris pour l'Euphrate; mais Edesse en est éloignée d'une journée de chemin, et cette rivière est le Scyrtus, dont les débordements sont fréquents et dangereux. En effet, une partie des églises fut abattue et un grand nombre des habitants furent submergés, sous l'empire de Justin, qui la rebâtit dans le vi^e^ siècle, et qui lui donna le nom de *Justinopolis;* depuis elle a encore changé de nom. Basnage dit que de son temps elle s'appelait *Ourfa*. Mais celui d'Edesse est plus connu. Cette ville avait son roi, depuis que les Arabes, profitant de la division élevée entre les Séleucides pour la succession d'Antiochus, leur père, s'en emparèrent, et y créèrent un nouveau royaume, dont les Princes portaient ordinairement le nom d'*Abgar*. Le premier s'appelait ainsi; Abgar II, qui lui succéda, se rendit maître de toute la province d'Osroène. Ayant fait alliance avec Pompée, contre Tygrane le Grand, roi d'Arménie, il fournit à son armée tous les vivres dont elle avait besoin, l'an 64 avant notre ère. Dans les guerres des Romains contre les Parthes, il feignit d'être du parti de Crassus; mais il entretint avec les Parthes une correspondance secrète qui fut la principale cause de la défaite des Romains à Carrhes, l'an 53 avant notre ère. C'est Abgar III, petit-fils du précédent, qu'Eusèbe a rendu célèbre dans l'Histoire ecclésiastique par les deux lettres précitées. Quelques critiques modernes en ont révoqué en doute l'authenticité. Mais les raisons qu'ils ont alléguées ont généralement paru dénuées de fondement. Ces lettres ont été regardées comme authentiques

par *Eusèbe*, qui en a fait faire une traduction exacte, fidèle, conforme à l'original; par *S. Ephrem*, qui a reçu avec approbation cette histoire; par le *comte Darius*, dans une lettre à S. Augustin; par *Théodore le Lecteur*, dans une épître au pape Pascal; par *Cédrénus*, *Procope*, *S. Jean Damascène*, *Evagre;* par *le pape Adrien*, dans une épître au roi Charlemagne; — par *Gretser*, Tillemont[1], et plusieurs autres modernes. La plus grave, la seule difficulté sérieuse qu'on ait alléguée contre ces lettres, c'est que Gélase en formant le Canon des Ecritures, ne les ait pas admises. Tillemont répond à cette objection, en disant que l'Eglise, qui n'a reçu cette pièce que par une voie purement humaine, comme tirée des archives d'Edesse, n'a pas cru devoir la ranger au nombre des Ecritures Sacrées et Canoniques, mais que pour cette raison elle ne l'a pas déclarée fausse. Baluze, cité par Fleury[2], dit que le jugement, attribué à Gélase, n'est pas sans appel; qu'il s'y est glissé des noms d'auteurs qui n'y avaient pas été portés. D'autres ajoutent que ce décret n'est rien moins que certain aux yeux de l'Eglise. Un auteur protestant a osé accuser Eusèbe d'avoir forgé cette pièce, et de l'avoir insérée dans son histoire. Mais comme personne n'a jamais douté de l'exactitude et de la fidélité de ce savant homme, à la vue du soin si consciencieux avec lequel il a recueilli les anciens monuments de l'Eglise chrétienne, on a repoussé avec un sentiment d'indignation une pareille accusation. Il n'y a rien que l'on ne puisse révoquer en doute, si l'on se donne la liberté, sur de frivoles conjectures, de s'inscrire en faux contre une pièce extraite des archives et des registres publics, publiés par un grand évêque, très-éclairé et qui jouissait d'un grand crédit à la cour de l'empereur Constantin (le Grand)[3].

Bergier croit cette correspondance véritable : « On ne fonde

[1] Tillemont, *mém. ecclés. t.* 1.

[2] Fleury, *hist. ecclés.* l. 30, *c.* 35.

[3] Voir Annal. de Phil. *n°* 110, *p.* 103.

« sur ce monument, dit le célèbre théologien[1], aucun fait, « aucun dogme, aucun point de morale; et c'est pour cela « même qu'il ne paraît pas probable que l'on ait fait une su- « percherie sans motifs. »

« Il faut en convenir, dit M. Peignot[2], auteur distingué, « que si cette lettre a été fabriquée, le faussaire n'a pas été « maladroit; car il n'y a aucune expression qui ne convienne « parfaitement au caractère, à l'esprit et à la position du Sau- « veur; bien plus, il est prouvé que la promesse faite par Jésus « à Abgare a reçu son accomplissement... » On a remarqué avec raison que le Christianisme a fleuri à Edesse dès les premiers temps apostoliques, et l'histoire de l'Eglise atteste que cette ville se distingua plusieurs siècles de suite par la foi et par la piété de ses Princes et de ses habitants.

Outre tous les témoignages et les faits précédents, nous trouvons une preuve très-forte dans un monument du 1er siècle; les *Histoires Apostoliques*[3], composées par Abdias, l'un des 72 Disciples de Jésus-Christ, et traduites par Eutrope, son disciple, et plus tard par Julius Africanus, rapportent sommairement tout ce qui vient d'être dit. Moïse de Chorène, auteur d'une Histoire Arménienne, raconte en détail toute cette histoire du roi Abgare, comme on peut le voir dans la vie de Jésus-Christ, composée par le docteur Sepp[4].

VI

De l'image miraculeuse d'Edesse.

S. Jean Damascène[5], Evagre, Nicéphore[6], racontent que le roi Abgare, affligé que le Sauveur n'eût pu venir le voir, en-

[1] Bergier, *dict. de Théol.* au mot *Abgare.*
[2] *Recherches historiques sur la pers. de Jésus-Christ.*
[3] Hist. Apost. *l.* 9, *c.* 1.
[4] Sepp. *t.* 2, *p.* 23-25.
[5] Damascen. *de orthodoxa fide, l.* 4, *c.* 17.
[6] Evagrius, *hist. l.* 4, *c.* 27.— Niceph. *hist. l.* 2, *c.* 7.

voya à Jérusalem un peintre chargé de tirer son portrait. Mais ce peintre fut si frappé de la splendeur qui sortait du visage de Jésus, qu'il fut obligé de quitter son entreprise. Cependant Notre Sauveur, ne voulant pas priver Abgare de ce que désirait sa dévotion, prit la toile du peintre et y imprima lui-même son portrait en l'approchant de son visage, et l'envoya au roi.

L'historien Evagre, de même que Constantin Porphyrogénète, dans un traité grec qui lui est attribué, et qu'a publié Combélis, disent que ce portrait fut transporté à Edesse; et qu'il sauva cette ville assiégée par Cosrhoës, roi des Perses; car cette image sacrée étant portée par les assiégés sur les murs d'Edesse, elle opéra un miracle, en mettant le feu aux bois qui soutenaient le rempart que les ennemis avaient élevé pour entrer dans la ville. Cette image y fut conservée jusqu'en l'année 944 de Jésus-Christ, époque où l'émir d'Edesse la céda à l'empereur Romain, Lécapène, qui la fit venir à Constantinople le 16 août de la même année 944. On peut voir de plus grands détails sur ces événements dans le livre des *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ* et dans l'Histoire ecclésiastique de Fleury, au livre LV, *paragraphe 30*. Ces faits ont été regardés comme si certains et comme si prodigieux dans l'Eglise grecque, que les Orientaux ont institué une fête en l'honneur de cette image miraculeuse. Les Chrétiens la vénéraient singulièrement, et la considéraient comme un puissant rempart des villes qui la possédaient.

NICOLAS,

Prosélyte d'Antioche ;
Disciple de Jésus ;
L'un des sept premiers Diacres et des 72 Disciples ;
Evêque de Samarie.

Nicolas fut l'un des premiers diacres, que les Apôtres eux-mêmes choisirent parmi les 72 Disciples[1], comme des hommes éminemment sages et remplis du Saint-Esprit pour rehausser l'éclat des fonctions saintes et maintenir le bon ordre dans la maison du Seigneur. Il est regardé comme l'instituteur et le maître de la secte impie des *Nicolaïtes*, par S. Irénée, S. Hippolyte, S. Grégoire de Nysse, S. Hilaire, S. Jérôme, S. Pacien et plusieurs autres.

Mais il est disculpé par S. Ignace, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, S. Victorin, l'auteur des *Constitutions Apostoliques*, S. Augustin, Théodoret, et quelques autres, qui veulent que les hérétiques aient pris occasion d'une action imprudente de Nicolas, et de quelques paroles mal entendues, pour déshonorer son nom.

Clément d'Alexandrie raconte[2] que les Apôtres (ou les hommes apostoliques) lui ayant reproché d'être trop jaloux de sa femme, Nicolas, pour se défendre de ce reproche, la présenta aux frères, en lui permettant d'épouser à sa place quiconque lui plairait davantage. Ce qu'il fit uniquement pour montrer

[1] Que Nicolas ait été l'un des 72 Disciples de Jésus-Christ, c'est ce qui résulte du texte de S. Epiphane, *de Christo*, c. 4, qui affirme que les 7 Diacres ont été choisis parmi les 72 Disciples ; du Catalogue de S. Dorothée, qui compte Nicolas parmi ces bienheureux Disciples de Jésus ; de la *Chronique d'Alexandrie*, qui dit que le diacre Nicolas était le 70e parmi les septante-deux Disciples de Notre-Seigneur.

[2] *Strom. l.* 3.

combien il était loin d'en être jaloux: sachant bien, du reste, que nul d'entre eux n'accepterait l'offre, ni ne consentirait à cette union.

Il raconte, en outre, qu'il avait coutume de dire qu'*il fallait abuser de sa chair,* c'est-à-dire, la maltraiter et la mortifier; mais ces paroles furent prises dans un autre sens par des personnes impures et malicieuses, et, jointes à cette action peu circonspecte, leur servirent de prétexte pour mépriser les règles du mariage; se couvrant de son nom, comme s'il avait été le chef et l'auteur de leur secte.

Pour montrer combien, dans la réalité, Nicolas était éloigné de leurs maximes et de leurs désordres, le même ancien auteur apporte en preuve que ses filles vécurent jusqu'à la vieillesse dans la chasteté et dans là virginité, et que son fils unique garda toujours la continence. Indice manifeste que sa maison n'avait pas été un lieu de débauche, un lupanar, mais une école de tempérance et de sainteté, telle qu'il convenait non-seulement à un des premiers diacres, mais généralement, selon l'Apôtre, à tous les diacres de l'Eglise.

Le cardinal Baronius avec Ribeira et plusieurs autorités modernes, justifient également Nicolas de la tache d'hérésie et du reproche d'incontinence, que lui attribuent les hérétiques. Cependant à cause du seul soupçon qu'ils ont fait planer sur ce Disciple distingué, on ne l'a jamais compté au nombre des Saints et l'on n'a rendu aucun honneur à sa mémoire, ni dans l'Eglise Grecque, ni dans l'Eglise Latine.

Quelque innocent, quelque éminent qu'ait pu être dans l'Eglise, le diacre Nicolas, les disciples de la volupté ont été bien aises de s'autoriser de son nom, pour former l'hérésie la plus détestable et pour s'abandonner à toute sorte de débauches. De là l'origine de la secte des Nicolaïtes, des Caïnites, des Gnostiques et de quantité d'autres[1], dont les noms sont la

[1] Celles des Simoniens, des Ménandriens, des Cérinthiens, des Phibionites, des Epiphaniens, des Stratiotiques, des Lévitiques, etc.

plupart inconnus, et qui, suivant chacune leurs passions, inventèrent mille sortes de crimes et d'abominations.

Les Nicolaïtes, après avoir été condamnés par Jésus-Christ même dans l'Apocalypse, ont été rejetés par S. Irénée, par S. Clément d'Alexandrie, par S. Hippolyte, évêque et martyr, par Origène[1].

Selon plusieurs auteurs[2], Nicolas fut établi évêque de Samarie. Selon S. Dorothée[3], dans son Catalogue des Septante Disciples, il avait déjà été évêque de Sapria. — La tradition marque que ses filles furent des modèles de piété dans l'église primitive, et qu'elles persévérèrent et moururent dans une parfaite virginité.

[1] Théodoret, *l.* 3, *c.* 1.

[2] Moreri (*au mot Nicolaïtes*), citant diverses autorités.

[3] « Nicolas, dit S. Dorothée, fut l'un des sept Diacres. Lorsqu'il était « évêque de Sapria, il tomba dans une doctrine hétérodoxe, et il fit « naufrage dans la foi avec Simon. » Doroth. *in Synopsi.*

S. TÉRENTIUS OU TERTIUS,

IIe évêque d'Iconium, et martyr;

S. JÉSUS, SURNOMMÉ LE JUSTE,

Evêque d'Eleuthéropolis;

S. ARTÉMAS,

Evêque de Lystres;
Tous Témoins des Miracles de Jésus et des Apôtres;
Thaumaturges eux-mêmes;
Tous trois du nombre des 72 Disciples de Jésus;
Prédicateurs de l'Evangile et illustres Confesseurs.

On lit dans les Ménées et dans les Martyrologes au sujet de ces Saints[1] :

« Mémoire des saints hommes apostoliques, qui étaient du « nombre des Septante Disciples de Jésus-Christ, *Térence* « (ou *Tertius, Terentius), Marc, Jésus*, surnommé *le Juste*, « et *Artémas*. Ces saints Apôtres étaient du nombre des « 72 Disciples : ils étaient pleinement éclairés dans la lumière « de la foi sur les choses divines. — Térentius ou Tertius, fut « institué évêque d'Icône, après Sosipâtre : il mit la dernière « main à ce que ce dernier avait laissé inachevé; il conféra la « grâce de la régénération baptismale à ceux qui ne s'y étaient « préparés qu'imparfaitement : il opéra dans cette ville des

[1] Martyrolog. Rom. 21 *junii*; et Græci, in menologiis, *eodem die*. — Baron.

« prodiges éclatants, et ce fut lui qui écrivit la lettre aux Ro-
« mains. » — Il dit, en effet, à la fin de cette épître, qu'il l'a écrite sous la dictée de l'apôtre S. Paul : *Je vous salue au nom du Seigneur, moi Tertius, qui ai écrit cette lettre*[1]. C'est une grande marque de sa vertu que S. Paul l'ait trouvé digne d'être le premier dépositaire de ses pensées, et qu'il se soit servi de lui pour le faire écrire sous sa dictée. S. Dorothée, la Chronique d'Alexandrie et les Synaxaires des églises d'Orient, le mettent au rang des 72 Disciples, et ajoutent qu'il termina son apostolat par le martyre, par le supplice des épines : ακανθαὶς κατακενθεις τελειοῦται.

Maledicta Tellus quod tulit, benedicta
Terentio causa necis invicto fuit.

Γης Τερεντιος τὴν ἀρὰν γενναιοφρων
Τελους ἀφορμην ευρεν ευλογομενην.

L'âme généreuse de Térentius changea en bénédiction la malédiction même de la Terre, en ce que celle-ci lui procura une fin glorieuse et la palme triomphale des martyrs.

« *Marc*, cousin de l'apôtre Barnabé, est mentionné dans les « épîtres de S. Paul : il fut ordonné évêque d'Apolloniade, « où il abolit entièrement par la prédication de la vérité le « culte des idoles. » L'Apôtre le recommandait spécialement aux Colossiens et leur disait à son sujet : *S'il vient chez vous, recevez-le bien*[2]. — Son histoire est rapportée dans un article particulier. — S. Paul parle aussi du Disciple suivant dans son épître aux Romains :

Jésus *aussi, appelé le Juste*, leur dit-il[3], *vous salue* ainsi ainsi que Marc, cousin de Barnabé. *Ils sont du nombre des fidèles circoncis. Ce sont les seuls qui travaillent maintenant avec moi, pour avancer le royaume de Dieu, et qui ont été ma consolation.* « Jésus, surnommé le Juste, ajoutent les

[1] Rom. xvi, 22.
[2] Coloss. c. 4.
[3] Ibid. iv, 11.

« monuments Orientaux[1], fut créé évêque d'Eleuthéropolis, « et par l'enseignement de la vérité il en amena tous les ha- « bitants à la connaissance de Dieu. » Selon S. Epiphane[2] et les Grecs, il fut mis par Jésus-Christ au rang des Septante Disciples, et travailla au ministère évangélique avec les autres Apôtres.

« *Artémas*, autre disciple de Jésus, fut fait évêque de « Lystres, ville importante de l'Isaurie, sur les frontières de « la Lycaonie. Là, ce vrai et dévoué ministre du Christ ren- « versa les artifices du démon, détruisit ses piéges et son « règne, et y établit celui du Fils de Dieu[3]. » Il est pareille- ment compté au nombre des 72 Disciples, par la Chronique d'Alexandrie, par S. Dorothée. S. Paul parle ainsi de lui dans son épître à Tite[4] :

Lorsque je vous aurai envoyé Artémas et Tychique, ayez soin de venir promptement me trouver à Nicopolis, parce que j'ai résolu d'y passer l'hiver.

« Ces quatre Disciples combattirent généreusement pour la « vraie religion, s'exposèrent pour sa cause aux plus grands « dangers, et rendirent leurs âmes à Dieu par une mort « tranquille, » à l'exception de S. Térentius ou Tertius, qui fut martyrisé.

[1] Menæa, S. Doroth. et S. Hippolyt. m.

[2] S. Epiphan., *in Panar. l.* 1 ; — Chron. Alex. p. 62.

[3] Menæa, S. Doroth., ap. Boll. 21 junii, S. Hippolyt., Synax. ; Chron. Alexandr.

[4] Ep. ad Tit. III, 12.

S. ARISTOBULE,

L'un des Témoins immédiats et des 72 Disciples de Jésus;
Compagnon des Apôtres et Ministre de l'Evangile;
Evêque de la Grande-Bretagne.

Voici en somme ce que rapportent de S. Aristobule les divers Martyrologes[1] de l'Orient et de l'Occident :

L'apôtre Aristobule était du nombre des Soixante-Douze Disciples du Christ, et frère de l'apôtre S. Barnabé.

Après la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre grand Dieu, il s'attacha à S. Paul, le docteur du monde; avec lui il alla prêcher l'Evangile par tout l'univers, il le servait et l'aidait en toute circonstance, comme son fidèle disciple. Il fut chargé d'une partie des fidèles de Rome[2].

[1] Vetustum Synaxarium quod Græce exstat manuscriptum in Collegio Claromontano Societatis Jesu, ad 15 martii. — In Menæis Gr. excusis et Mss. — Apud Maximum, episc. Cytherorum ; — in Chron. Alex. *Barnabas et Aristobulus inter 72 Christi Discipulos censentur.* — In menologio Gr. Basilii Porphyrogeniti Imperatoris *. — In Menologiis a Cardinali Sirleto vulgatis et ab Henrico Canisio. — In Martyrol. Rom. Anglicano, Hispanico. — Apud Braulionem, episc. Cæsaraugustanum, Bivarium, Tamayum, Julianum, Petrum archidiaconum Toletanum, Helecam, episc. Cæsaraugustanum, Rudericum Carum, etc. — Apud S. Hippolytum, m. et apud S. Dorotheum, in synopsi, sic habentem :

Aristobulus et ipse ab Apostolo ad Romanos commemoratur : Episcopus Britanniæ factus est.

[2] L'Ambroosiaster dit * avec S. Dorothée et Baronius, etc., que cet Aristobule, évêque d'Angleterre, est celui dont parle S. Paul, en saluant ceux de sa maison ou de sa congrégation qui étaient à Rome. Il marque qu'il assemblait chez lui un grand nombre de chrétiens, que nous appellerions aujourd'hui *ses paroissiens* (Voir sur ce point l'histoire de S. Narcisse.

* Ambrtr. *in Rom. 16, p. 333.*

Or, l'apôtre des Gentils, ayant, dans ses courses apostoliques, ordonné plusieurs évêques pour différents peuples, ordonna en même temps *Aristobule*, lui conféra le caractère épiscopal, et lui donna mission pour la Grande-Bretagne, dont les habitants, encore infidèles, étaient féroces et cruels. Aussitôt qu'il eut abordé ce peuple et annoncé Jésus-Christ, il fut accueilli par de mauvais traitements et par la violence; il fut quelquefois traîné sur les places publiques, exposé à la dérision et aux insultes de la populace britannique.

Cependant, ayant continué avec un courage héroïque à publier la doctrine du salut, il finit par persuader un grand nombre d'insulaires, qui se convertirent, se donnèrent à Jésus-Christ, et reçurent le baptême. Ces nouveaux fidèles formèrent une église, pour le service de laquelle notre saint Apôtre ordonna des prêtres et des diacres.

Lorsqu'il eut achevé le ministère de sa prédication, il couronna sa vie apostolique par le martyre. C'est pourquoi les Martyrologes romain, anglican et espagnol, l'honorent comme un saint martyr-pontife.

Bien que S. Aristobule se soit principalement attaché à suivre S. Paul, nous avons néanmoins lieu de croire qu'il fut ordonné par S. Pierre, chef de l'Eglise, et qu'il accompagna cet apôtre dans son voyage aux Iles Britanniques, comme il a été dit dans la vie de S. Pierre, et comme on le voit dans le Martyrologe d'Angleterre. Comme S. Paul assista à l'ordination de son bien aimé disciple et compagnon, cela a fait dire aussi qu'il l'avait ordonné et envoyé en Bretagne. Mais les deux grands Apôtres, s'étant trouvés ensemble à Rome, ils auront l'un et l'autre participé à cette ordination, quoiqu'elle ait été faite par S. Pierre. L'*apôtre S. Pierre*, dit le Martyrologe anglican, *ordonna Aristobule évêque, et l'envoya prêcher la foi en Bretagne, où il mourut l'an 40 de Jésus-Christ.*

Dans les Annales de l'Eglise britannique, à l'an 60, au nombre 9, il est encore dit :

« Aristobule fut désigné pour accompagner l'apôtre Pierre « dans la Bretagne, et c'est à la deuxième année de l'empire « de Néron, qu'il se mit en mer et y arriva. »

Selon quelques auteurs, il fixa à Londres son siége épiscopal ; Alford veut qu'il ait été évêque de toute la Grande-Bretagne, sans fixer son siége nulle part, et il appuie son sentiment sur ce que dit le Martyrologe anglican, qu'il mourut à Glaston *(in agro Somersetano)* ; les Grecs, dans leurs *Ménologes*, et S. Dorothée martyr, disent dans le même sens[1], qu'*il fut fait évêque de la Bretagne*, non pas d'une province ou d'une ville particulière. Les Anglais ajoutent à ce qui a déjà été dit, que ce Disciple était citoyen romain, comme S. Paul ; qu'il était d'une noble origine ; qu'il quitta généreusement Barnabé, son frère, et le laissa dans l'île de Chypre, pour aller lui-même travailler à l'œuvre évangélique dans les îles Britanniques.

Sa fête se célèbre le 15 mars chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs[2] lui donnent le titre d'Apôtre, de même qu'à S. Amplias, à S. Urbain, et marquent que Dieu a rassemblé leurs reliques en un même lieu, c'est-à-dire à Constantinople, où elles reposaient en un endroit qu'on appelait *La Fontaine*[3].

[1] Baron *an.* 58, *et in notis ad Martyrol. rom.*

[2] *Menæa*, *V. p.* 88, 2.

[3] Ughell. *t.* 6, *p.* 1119, *d.* ap. Till. *t.* 1, *mém. p.* 691.

XXIX JANVIER

S. VALÈRE ou VALÉRIUS,

L'un des 72 Disciples de Jésus-Christ;

VIII DÉCEMB.

S. EUCHAIRE ou EUCHER,

XIV SEPTEMB.

S. MATERNE,

Tous trois Disciples et Compagnons des Apôtres;
Thaumaturges illustres de l'Allemagne;
Evêques de Trèves.

On lit dans plusieurs Martyrologes[1] :

« A Trèves, S. Valère, évêque. Ce Saint, l'un des Soixante-
« Douze Disciples[2] et des compagnons de S. Pierre, prince des

[1] Martyrol. rom. 29 *jan.*; Beda, Usuard., Ado, Sur. LI, et alii fere eadem tradunt de Valerio. Petrus Cluniac., *l.* 1, *ep.* 2, dum recenset episcopos a S. Petro in Gallias missos; *misit*, inquit *in Galliam, Trevirim, et Coloniam, Maternum, Eucharium, et Valerium.*

De his SS. etiam hæc Mar. Scot. *l.* 2, *sex xtat.: anno J.-C.* 54; *Claudio* 12; *Episcopatus Petri Romæ anno* 8, EUCHARIUS *cum sociis Valerio, atque Materno ad prædicandum Gallicis Gentibus missi sunt*, etc.

Inferius autem scribit *anno Domini* 75 *Valerium Eucharo successisse.* (Note de Baronius).

L'ancien Catalogue des évêques de Trèves, dressé et publié par Démocharès, met comme premiers évêques de cette ville: *Eucharius*, *Maternus*, et *Valerius*.

Apud Baron. *ibid.* et *in Annal. eccl. an.* 46, *n.* 2. — Voir aussi la *Notice de S. Lazare.*

[2] Que saint Valère ait été du nombre des 72 Disciples de Jésus-Christ, c'est ce qui est marqué dans les Martyrologes de Constantius-Felicius, de Maurolycus, de Galesinius, dans le Martyrologe Germanique, dans le 1er Centonaire de Guillaume Eysengrein, et dans plusieurs autres auteurs.

« Hic unus e LXXII Discipulis B. Petri Apostolorum Principis audi-
« tor, in Galliam missus, ingenti sollicitudine ad Evangelii propagatio-
« nem attentus, mortuo Eucharo, in ejus locum creatus episcopus, cum
« annos XV. Trevirensi Ecclesiæ præfuisset, vitæ innocentia, pietatis
« Episcopaliumque virtutum laude florens, obdormivit in Domino. »
(*Martyrolog. Galesinii.*) etc.

« Apôtres, fut envoyé par lui dans la Gaule (Belgique), où il « s'appliqua avec le plus grand soin à propager l'Evangile. A « la mort de S. Euchaire, il fut créé évêque à sa place, et « gouverna durant 15 ans l'Eglise de Trèves, faisant briller « dans sa conduite et dans sa vie, l'innocence la plus parfaite, « la piété et toutes les vertus épiscopales. Sa prédication avait « tant de force et pressait si vivement les auditeurs, que même « de son vivant, dans la Gaule et dans l'Allemagne, les Chré- « tiens étaient supérieurs en nombre et en ferveur aux païens « idolâtres. » Après avoir opéré tant de fruits de salut avec S. Euchaire et S. Materne, il mourut en paix dans le Seigneur[1]. — Ses reliques se conservent dans la crypte souterraine du monastère de S. Matthias de Trèves. Quelques-unes furent transférées à Lisbonne, en Portugal.

La vie apostolique de ces trois Disciples, écrite par Goldcher, moine de Trèves, d'après les monuments de l'antiquité, est pleine d'intérêt pour l'importance des faits, pour l'éclat de leurs miracles et de leurs succès, pour leur zèle et leur sainteté vraiment épiscopale. Tout y respire la piété, la charité sacerdotale, la dignité qui accompagne les hommes de Dieu, le parfum céleste qui s'exhale de la vie de ceux qui ont eu commerce avec le ciel.

Quant à la certitude de cette histoire, elle est généralement considérée comme pleine et entière, à cause des graves et anciennes autorités sur lesquelles elle est fondée[2].

[1] Cette mort est marquée en ces termes dans le Martyrologe Romain : « IV Kal. febr., Treviris, depositio Beati Valerii Episcopi, Discipuli « S. Petri Apostoli. »

On la trouve indiquée pareillement dans les Martyrologes d'Usuard, de Bède, de S. Adon, de Notker, et dans différents manuscrits.

[2] Les noms de S. Valère et de ses deux collaborateurs, de même que la substance de leur histoire, sont mentionnés dans les plus anciens Martyrologes et dans les divers ouvrages qui contiennent les recherches de l'antiquité chrétienne. On peut citer les suivants :

Martyrologium Ms. S. Hieronymi, Rabanus, Ms. S. Maximini, Usuardus, Beda, Vulgatus, Ado, Notkerus, Martyrol. Rom., variaque alia jam laudata ; insuper, Martyrolog. Ecclesiæ S. Gudilæ Bruxell. ; Martyro-

I

S. Eucher, S. Valère, S. Materne, sont envoyés dans la Gaule-Belge par S. Pierre. — Résurrection de S. Materne.

Lorsque l'apôtre S. Pierre eut établi l'Eglise d'Antioche sur le roc inébranlable de la foi chrétienne, éclairé de la lumière de sa prédication les provinces du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, au commencement du règne de Claude, par une conduite de la Divine Sagesse, il vint à Rome, y annonça assidûment la parole du salut et la confirma par la puissance efficace des miracles et des prodiges. Durant 25 ans il gouverna cette grande église, où il exerça la charge du Souverain pontificat. Pendant qu'il y affermissait les fondements de la vraie foi, et que dans toute l'Italie, le bruit de ses enseignements retentissait avec éclat, l'Esprit-Saint l'avertit de faire annoncer la parole salutaire de l'Evangile dans la Gaule et dans la Germanie. Pour cette œuvre, il choisit donc

log. Pragense, *ad* XXII *februarii*, et Ms. monasterii Bodecensis ; — Mss. episcoporum Tungrensium, ubi de SS. *Valerio*, *Euchario et Materno* agitur per XVI capita, *ad ann.* 990, ab Herigero, abbate Lobiensi scripta ; — Relatio certissima Majorum, quæ apud Goldcherum, monachum Trevirensem, invenitur in *vita sequenti* ; — Marianus Scotus, *xtate* 6, *l.* 2, *ad annum* 14 *Neronis*, *et ad* 1 *Vespasiani*, *et* 3 *Domitiani* ; — Albertus, Abbas Stadensis, *ad an. J.-C.* 47 ; — Otto Frisingensis, *l.* 3, *c.* 15 ; Christophorus Brawerus, *lib.* 2, *Annal. Trevir.* ; — Joannes Nauclerus, *vol.* 2, *chronographiæ*, *generat.* 2, *ad ann. Christi* 46 ; — Guilielmus Eynsengreineus, *centen.* 1, *part.* 1, *dist.* 2, *qui et alios citat* ; — Petrus Merssæus Cratepolius, *in Annal. episcop. Trevir.* ; Andreas Du Saussay, *in Martyrol. Gallicano* ; — Authertus Miræus, *in fastis Belgicis* ; — Joannes Chapeavillus, *in Annot. ad Herigeri historiam* ; — Petrus de Natalibus, episc. Equilinus, *libro* II, *c.* 130, *num.* 41 ; — Constantinus Ghinius, *in Natal. Canonicorum* ; — Auctor vitæ S. Deicoli, Abbatis XVIII, *janu. c.* 1, *n.* 5 ; Claudius Robertus, *in Gallia Christiana* : Demochares, *de missæ sacrificio*, *cap.* 33 ; — Michael, monachus, *in Sanctuario Capuano ad* 30 *januarii* ; — Bollandistæ, *ad* XXIX *januarii et alibi* ; — Acta Synodalia Trevir. et Coloniens. ; — Petrus Cluniacensis, *l.* 1, *ep. adv. Petrobrusianos* ; — Honorius Augustodunensis, *serm. de Petro et Paulo* ; — Theofridus Epternacensis abbas, qui anno 1100 vixit, *l.* 3, *cap.* 3 ; — Canisius, Carthusian. Colon. *ad Martyrol.* 26 *julii* ; etc.

trois de ses fidèles Disciples : *Eucher*, *Valère* et *Materne*. Il éleva Eucher à la dignité épiscopale, conféra le diaconat à Valère, le sous-diaconat à Materne.

Après avoir reçu de leur maître les ordres et les instructions convenables, après avoir été munis de sa bénédiction, les trois Disciples partirent avec joie vers les contrées déjà indiquées. Dans leur route, ils ne discontinuaient point de prêcher la saine doctrine à tout le monde, et par leurs prodiges et leurs miracles, ils établissaient plusieurs personnes dans la solidité de la foi. Arrivés à une bourgade (de l'Alsace) nommée *Alégia*, ils y séjournèrent quelque temps, invitant avec instance tous les habitants à embrasser la foi. Cependant l'un d'eux, Materne, tomba malade, et fut en proie à de grandes fièvres. Le mal ayant pris des accroissements considérables, le malade mourut en peu de jours.

Cette perte jeta Eucher dans une profonde douleur; il répandit d'abondantes larmes, et, poussant des soupirs, il dit :

— O mort, notre implacable ennemie, toi qui es entrée dans ce monde par un effet de l'envie de Satan, pourquoi as-tu exercé sur nous un pareil ravage? Pourquoi as-tu violemment enlevé ce que la Souveraine miséricorde avait destiné pour détruire la mort de l'infidélité? Je sais, fatale ennemie, que tu as succombé dans la mort du Christ; pourquoi t'es-tu élevée pour frapper ses serviteurs? Mais j'ai confiance dans le Christ Jésus mon Seigneur ; ce qu'il a eu dessein d'accomplir par nous ne saurait être empêché par l'auteur de ton règne, et ce qu'il a préparé pour le salut des croyants ne saurait être anéanti par le Diable qui t'a introduite dans le monde.

Il dit, et, essuyant ses larmes, il confia à la terre le corps du Disciple, puis, prenant avec lui Valère, il retourna promptement à Rome et rapporta en pleurant à son maître tout ce qui leur était arrivé dans leur voyage, disant :

— Nous ne saurions nous remettre en route pour les contrées vers lesquelles vous nous avez envoyés, ni évangéliser

ces peuples, si auparavant, par vos prières, vous ne ressuscitez votre disciple d'entre les morts, en sorte que la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ éclate aux yeux de ces nations.

S. Pierre le consola, lui donna des marques de bonté et lui dit :

— Cessez de pleurer, mon cher frère, ne soyez plus affligé, car, par la grâce de notre Rédempteur, vous verrez ressusciter celui dont vous pleurez la mort : de nouveau il possédera la vie et la santé ; il sera votre fidèle compagnon de voyage, et Dieu qui est tout-puissant fera tourner au salut de plusieurs la mort temporaire qu'il a supportée. Voici mon bâton ; prenez-le et achevez votre voyage. Lorsque vous serez arrivé, posez-le sur le corps du défunt en disant : « L'apôtre « Pierre te commande au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vi- « vant, de ressusciter de la mort à la vie, et d'accomplir avec « nous le ministère qui nous a été confié. »

S. Eucher avec S. Valère, ayant reçu avec reconnaissance cet ordre de leur maître, se hâta de retourner à la bourgade dont nous avons parlé. Il s'approcha aussitôt du sépulcre de son frère S. Materne, et après avoir déterré le précieux trésor, il posa le bâton sur le cadavre. Pendant qu'il prononçait les paroles prescrites, S. Materne revint à la vie[1], s'assit sur

[1] Otton de Frisingen appelle le bâton de S. Pierre son *bâton pastoral*, le signe de son pontificat.

Le miracle de la résurrection miraculeuse de S. Materne est mentionné dans Pierre de Cluny, *adv. Petrobrusianos, l.* 1, *ep.* 2 ; — dans Honorius d'Autun, *serm. de Petro et Paulo* ; — dans l'abbé Théofride, qui vivait l'an 1100, *l.* 3, *c.* 3 ; dans les *Actes des Conciles provinciaux*, qui confirmaient ordinairement leurs décrets, non-seulement par l'autorité des sceaux apposés, mais encore par l'empreinte du bâton de S. Pierre, *bâton*, ajoutaient-ils, *qui avait ressuscité le B. Materne : addito baculi elogio : Cum quo B. Maternus a mortuis suscitatus extitisset.* On conserve encore aujourd'hui à Trèves et à Cologne ce bâton du Prince des Apôtres. La partie supérieure est à Cologne, et la partie inférieure à Trèves. — A l'exemple de S. Eucher, S. Front ou S. Fronton se servit pareillement du bâton de S. Pierre pour ressusciter S. George, son compagnon, et S. Martial, pour rendre à la vie le prêtre Austriclinianus, comme on le voit dans les Actes de ces saints Disciples des Apôtres.

son séant, et, donnant la main au pontife, il se leva plein de santé et de vie, en présence de la multitude du peuple. On vit alors la preuve de ces paroles du prophète : *Dieu est admirable et opère des merveilles dans ses Saints ;* et de ces autres : *Toutes choses sont possibles à Dieu*. Alors tous ceux qui étaient présents célébrèrent hautement les louanges de Dieu, et un grand nombre de païens embrassèrent la foi et reçurent la grâce du baptême. Ainsi s'accomplit la parole de l'Apôtre qui avait dit : *Sa mort deviendra pour un grand nombre l'occasion de leur résurrection à la vie*. Dans la suite, les chrétiens bâtirent une église en ce lieu, et lui donnèrent le nom d'*Eglise de la Résurrection*, pour perpétuer la mémoire de cet événement.

II

Les Apôtres mal reçus d'abord à Trèves, obligent par leurs prodiges cette cité à reconnaître la divinité de leur mission.— Ils l'instruisent ensuite des mystères de la foi.

Après qu'ils eurent instruit dans la foi un grand nombre de païens de ce pays, et qu'ils virent qu'il était temps pour eux de se transporter dans d'autres lieux, ils firent leurs adieux aux habitants du lieu, partirent en répandant parmi les villes des Gaules la semence évangélique, et arrivèrent enfin à Trèves, cité tellement plongée dans l'erreur du paganisme que, sans compter les dieux pénates de chaque maison, elle adorait plus de cent statues d'idoles réunies en un seul lieu ; une foule de malheureux étaient jetés dans l'illusion par les réponses et par les prestiges des démons.

Bien que les trois hommes apostoliques fissent des œuvres excellentes, ils ne furent pas reçus par le peuple de Trèves ; plus cette cité se voyait élevée par sa puissance et par son rang parmi les autres villes, plus elle se montra superbe lors de la première prédication des Disciples. Chaque jour S. Eucher avertissait le peuple de cesser de se livrer au culte des vaines croyances, et de se convertir au culte du vrai Dieu,

Créateur du ciel et de la terre : ils ne se rendaient point à ses exhortations. Un jour il se rendit à la ville avec ses compagnons, pour leur adresser un discours dans le même sens : alors, les Pontifes du Capitole[1], poussés par l'envie, soulevèrent contre eux la plus grande partie du peuple, qui les chassa de la ville et se prépara à les lapider.

A cette vue, le B. Eucher, avec les siens, recourut aux armes de la prière, supplia avec larmes la clémence de Dieu Tout-Puissant de lui venir en aide contre les incrédules, d'ouvrir l'intelligence de cette foule insensée d'infidèles et de la rendre capable d'entendre la vérité de la foi. Alors toute cette multitude furieuse se trouva tellement liée par un merveilleux effet de la Puissance Céleste, que les uns faisaient de vains efforts pour lancer des pierres ; leurs bras étendus ne se pliaient plus à leur gré ; d'autres, penchés pour ramasser des pierres, restaient la tête inclinée vers la terre, tous demeuraient immobiles dans la position qu'ils avaient prise dans ce moment. Ils conservèrent cette attitude durant l'espace d'environ une heure. Voyant alors qu'ils ne pouvaient par leurs propres forces se dégager des liens mystérieux qui les tenaient enchaînés en ce lieu ; fatigués d'ailleurs et affligés de se voir dans une si pénible situation, ils commencèrent à demander humblement la liberté de leurs membres et à crier qu'ils embrasseront la foi s'ils sont déliés. Alors S. Eucher pria de nouveau, et il affranchit enfin des liens de la douleur toute cette multitude rebelle, qui se trouva entièrement rétablie dans son premier état de santé et de liberté. C'est à bon droit qu'il est écrit dans les psaumes, au sujet des élus de Dieu : *Lorsqu'une armée entière camperait contre moi, mon cœur ne s'effrayera point.* L'Apôtre a dit aussi : *Si Dieu est pour nous, qui pourra prévaloir sur nous?* Moïse avait dit dans le même sens : *Dieu combat pour nous.*

[1] Plusieurs villes avaient des capitoles, construits à l'instar du Capitole Romain. (*Ita Brawerus, qui multa de Capitoliis disputat*).

A la vue de ce prodige, tous (les habitants) se prosternèrent aux pieds des Saints, les priant de leur enseigner sans délai la voie du salut, et de leur faire connaître ce qu'ils avaient à faire et à éviter pour être réconciliés avec Dieu. Eucher demanda alors le silence et s'exprima en ces termes :

— Il est nécessaire, mes frères bien-aimés, que vous abandonniez absolument l'erreur dans laquelle vous avez été plongés jusqu'à présent, et que de tout votre cœur vous vous convertissiez au Dieu véritable et Tout-Puissant ; car c'est une très-grande erreur, une erreur inspirée aux hommes par la ruse de Satan, que celle qui consiste à rendre une adoration au bois et à la pierre, à des idoles muettes et insensibles, en méconnaissant et en n'adorant point le Créateur de toutes choses. Le premier auteur de cette erreur, c'est le diable ; car il est l'inventeur de toutes les doctrines fausses comme de tous les crimes : il s'étudie à les persuader aux hommes, afin que, comme il s'est lui-même éloigné de la vérité en s'élevant contre son Créateur, il induise dans le même malheur tous ceux qui consentiront à sa coupable erreur.

Dès le commencement, en effet, il s'est pris de jalousie contre l'homme, et l'a artificieusement engagé dans des actes contraires aux commandements divins. Notre premier père a été créé innocent et destiné à l'immortalité : il ignorait le péché et la corruption, il était placé dans un paradis d'agrément et de délices ; il y entendait habituellement la parole et la voix de Dieu même ; il conversait parmi les Anges bienheureux à cause de la pureté de son cœur et de l'élévation de son intelligence. Il se voyait environné d'arbres d'une beauté et d'une fraîcheur printanière perpétuelles : il goûtait avec délectation des fruits de tous ces arbres, à l'exception d'un seul : il se promenait au milieu des lis et des roses, parmi une infinie variété de fleurs, qui jamais ne se flétrissaient, et qui exhalaient le plus suave parfum. La lumière y était perpétuelle ; les ombres de la nuit y étaient inconnues, de même que les

noirs chagrins et les sombres tristesses. Perpétuellement on y jouissait de tous les dons du Créateur. Tel était l'excellent état de notre premier père. Satan ne put le voir sans envie; il déploya toutes les ressources de sa méchanceté infernale pour le renverser d'une position si élevée; il l'engagea à transgresser le commandement de Dieu et à manger du fruit défendu. Malheureusement, hélas! l'homme consentit à ses suggestions, et, dépouillé aussitôt des prérogatives de son immortalité, il tomba du haut rang qu'il occupait. Sa prévarication le fit exclure des délices du Paradis, et chasser dans ce lieu d'exil et de ténèbres. Tout le genre humain est né de sa chair coupable et tient de lui, avec la naissance, un irrésistible penchant au péché.

Après cette faute, le démon, se voyant vainqueur, se rua comme un lion rugissant sur sa proie, qu'il venait frauduleusement de faire tomber dans ses filets. Lui qui, auparavant, dans le Paradis, parlait à l'homme comme à son supérieur et à son maître, il le voit maintenant abattu à ses pieds par suite de son consentement au péché; il le considère chassé du Paradis, à cause de sa prévarication; il triomphe, il commande en tyran. C'est pourquoi il amena les hommes à un tel point d'aveuglement et de folie, que, méconnaissant et ignorant la dignité dans laquelle Dieu les avait créés, ils ne rendirent plus d'hommage à Dieu leur Créateur, ne pensèrent pas même à lui, mais dirent au bois : *tu es notre Dieu!* et au métal : *viens à notre aide, tu es tout-puissant!*

Le démon plongeait donc le monde dans tous les genres d'égarements, il se glorifiait de le tenir assujetti à sa tyrannique domination, lorsque, enfin, Dieu Tout-Puissant, prenant en commisération la misère de l'humanité, envoya dans le monde son propre Fils, qui est Dieu comme lui, et qui lui est coéternel et consubstantiel, dans le dessein de mettre enfin un terme à tant de maux, de délivrer l'homme captif, et de le tirer miséricordieusement de la dure servitude du démon. Ce

Fils du Très-Haut, par qui tout a été créé, sans lequel rien n'a été fait, ne pouvant être vu des hommes dans la Majesté de sa Divinité, s'est montré visible, après avoir pris une chair dans les entrailles d'une Vierge; il a pris notre nature (humaine), il s'en est revêtu, sans toutefois prendre la moindre part à aucune faute, à aucune souillure. Lors donc que le démon le vit prêcher la saine doctrine aux peuples, remettre les péchés, promettre aux croyants les royaumes des cieux, rendre la vue aux aveugles, rendre nets les lépreux, guérir les paralytiques, ressusciter les morts, faire entendre les sourds, détruire les langueurs et toutes les maladies, il fut effrayé à la vue de sa pureté, de son innocence, et de l'excellence surnaturelle de ses œuvres; mais le voyant semblable aux autres mortels, il douta qu'il fût Dieu. C'est pourquoi il excita contre lui les persécuteurs les plus inhumains, pour s'opposer à sa doctrine, pour le couvrir d'affronts et le faire périr par une mort ignominieuse. Mais parce que le Fils de Dieu était venu dans ce monde, afin de souffrir pour nous, non-seulement les affronts, mais encore la mort même, il ne refusa point de souffrir les flagellations, les crachats, les injures, et cela dans le but de nous arracher aux éternels supplices. Ensuite, semblable à un agneau plein de douceur, il fut conduit à l'immolation, crucifié, offert à Dieu le Père, pour le salut du monde, comme la plus pure victime, et, après avoir consommé sa Passion, il fut mis dans un sépulcre.

Le troisième jour, non-seulement il ressuscita d'entre les morts, mais encore il enchaîna avec des liens de feu l'auteur de la mort, le diable, et le confina dans le lieu d'éternelle damnation. Après cela, il apparut à différentes fois à ses Disciples, pendant quarante jours, conversant et mangeant avec eux. Le jour même, où il devait monter aux Cieux, il leur donna ses ordres : *Allez,* leur *dit-il, enseigner toutes les nations, les baptisant, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Ayant dit ces paroles, il s'éleva à la vue de ses Disciples, pé-

nétra les cieux, et il est assis à la droite du Père. Ensuite, le dixième jour après son Ascension, pendant qu'ils étaient tous réunis en un même lieu, et qu'ils priaient ensemble, il envoya sur eux le Saint-Esprit en forme de langues de feu, et il leur donna la science de toutes les langues. Remplis de cet Esprit, et fortifiés par sa grâce, ils se mirent aussitôt à publier les grandeurs de Dieu; et, se dispersant parmi toutes les nations, ils annoncèrent au monde la parole du salut.

L'un d'eux, le B. Pierre, le Prince de ses Apôtres, prêche maintenant dans Rome cette foi divine, et il ne cesse d'éclairer par le rayon de la plus sainte doctrine, cette grande ville, qui, jusqu'à ce jour, était demeurée dans les ténèbres des erreurs. C'est lui encore qui nous a envoyés dans ces contrées, afin que nous vous annoncions cette même foi, et que nous vous fassions connaître le chemin du salut qui conduit à la céleste patrie.

III

Les apôtres de Trèves confirment leurs paroles par des miracles. — Résurrection du fils d'Albana, et d'un autre mort. — Vision d'un sénateur de Trèves. — Guérison d'un paralytique.

A cette prédication de S. Eucher, les habitants furent touchés de repentir et de componction; ils témoignèrent qu'ils n'avaient jamais entendu rien de semblable. La puissance divine vint ensuite confirmer ce salutaire enseignement, qui fut suivi de l'opération d'un miracle extraordinaire. Une veuve, appelée *Albana,* d'illustre origine, dame très-opulente, se trouvait en ce lieu : dans ce moment arrivèrent en toute hâte quelques-uns de ses serviteurs qui lui apportaient la triste nouvelle que son fils unique, qu'elle avait laissé infirme et malade à la maison, venait de mourir, par suite d'une congestion cérébrale. A cette annonce fatale, la dame se jeta aux genoux de S. Eucher, lui disant avec larmes :

« Je vous en conjure, ô vous, le Restaurateur de notre cité,

et la Lumière de toute notre patrie, ayez compassion d'une malheureuse qui est devenue deux fois veuve; daignez avoir des entrailles de miséricorde pour la plus infortunée des femmes! Dernièrement j'ai perdu mon mari, et aujourd'hui, hélas ! je suis privée de mon fils unique. Que si vous le rendez à la vie, sachez que certainement, et très-volontiers j'obéirai à vos ordres, et qu'avec mon fils et tous mes serviteurs, j'embrasserai la foi du Christ. »

Touché de ces gémissements, le B. Eucher s'en alla avec Valère et Materne à la maison de la veuve : une nombreuse multitude de peuple le suivait, afin d'être témoin d'un si grand prodige. Arrivés sur les lieux, ils entrèrent dans la maison, et le peuple attendait dehors le résultat de cette démarche. Ils fléchirent tout d'abord les genoux pour se mettre en prières; après avoir conjuré le Seigneur, ils se levèrent et ils s'approchèrent du cadavre. Le B. Eucher prit la main du défunt, puis il lui dit avec assurance :

« Je vous le commande, jeune homme, au nom de Jésus-Christ, qui par sa puissance ressuscita le fils unique de la veuve, revenez vous-même présentement à la lumière de cette vie, et, dans la suite, après avoir abandonné l'erreur des démons, (c'est-à-dire l'idolâtrie), reconnaissez votre Créateur avec une foi pure et sincère! »

Aussitôt, l'âme étant rentrée dans son corps, le jeune homme se leva, et avant même d'avoir été instruit de la foi, rendit grâces à Dieu. S. Eucher, le prenant alors par la main, le conduisit dehors la maison, et, en présence de tout le peuple, il le rendit vivant et plein de santé à sa mère, émue de joie et de reconnaissance. Alors tous ceux qui étaient présents se mirent à élever la voix et à dire hautement :

« Il est véritablement grand et tout-puissant le Dieu des Chrétiens, qui par ses serviteurs opère de tels prodiges! Ces miracles en sont la preuve manifeste ! »

Le même jour Albana reçut le baptême avec son fils, avec sa

domesticité et avec une foule considérable du peuple. Peu de jours après, sa maison fut consacrée par S. Eucher comme église du lieu[1].

Sur ces entrefaites, un noble personnage, l'un des Sénateurs de la ville, eut une vision qui devait tourner au salut de plusieurs. Durant une nuit, il vit en songe, se tenant vis-à-vis de lui, un homme d'un beau visage, dont les vêtements éblouissants jetaient un grand éclat, portant à la main une croix d'un prix extraordinaire, et lui adressant ces paroles :

« Ces hommes, qui sont venus en cette ville, sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, et vous ont été envoyés pour votre salut. Si donc vous voulez échapper à la mort éternelle et parvenir à la vie éternelle, faites tout ce qu'ils vous diront, et obéissez avec zèle et empressement à tout ce qu'ils vous commanderont. »

Il dit ces paroles et disparut aux yeux du Sénateur. Le lendemain, celui-ci raconta devant ses concitoyens assemblés, la suite de ce qu'il avait vu et entendu. A ce récit, ils se mirent à courir vers les Saints hommes de Dieu, et à solliciter avec ardeur l'eau sacrée du baptême. Le concours du peuple fut tel pendant trois jours, qu'on les baptisa dans le fleuve qui coule au milieu de la ville, sans qu'il fût possible de satisfaire autrement à leur désir empressé. On croit que c'est à dater de cette époque que le ruisseau de la ville a depuis porté le nom d'*Olévia*, à cause de l'huile sainte qui y fut répandue en cette circonstance. Cependant la cité se purifia de la souillure des idoles, rejeta les erreurs et les objets de sa superstition, détruisit les autels des démons, construisit en divers lieux des églises en l'honneur du Christ. La trompette sacrée retentissait au loin dans la ville, elle invitait et pressait les habitants à venir à la grâce de la foi. La cité se munissait de toutes parts des armes de la foi contre les embûches des puissances spirituelles, enne-

[1] Brawer rapporte que cette église est située vers l'extrémité méridionale de la ville.

mies de l'Eglise; le chant d'un cantique nouveau s'y faisait entendre publiquement, et celle qui auparavant était adultère en méconnaissant son Créateur, devint, dès lors, par sa conversion à la foi, la plus sainte épouse du Christ.

— Un jour le Pontife bien-aimé de Dieu passait, selon sa coutume, au milieu de la ville pour aller faire une exhortation; il rencontra sur son chemin un paralytique d'un extérieur misérable, qui, en qualité de mendiant, le supplia d'avoir pitié de lui : l'homme de Dieu, sentant ses entrailles émues de miséricorde, ne balança point, il leva la main pour marquer la bénédiction qu'il lui accordait. Nous jugeons convenable de rapporter ici ce que Dieu Tout-Puissant daigna faire en cette occasion. La foule environnait alors le Saint, qui ne pouvait apercevoir le corps inanimé d'un homme étendu sur la place publique. Mais si l'Apôtre ignora la présence de ce cadavre, la puissance de ses mérites ne resta point inconnue. Lors donc que, comme nous l'avons dit, il leva la main pour faire le signe de la croix sur le paralytique, l'ombre sainte de sa main sacrée s'étendit jusqu'au cadavre. Chose merveilleuse! on vit en ce moment l'accomplissement de la promesse que le Seigneur a faite à ses Disciples : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes.* Alors donc le défunt, revenant à la vie en présence de tout le peuple, se tint debout à l'instant même; et, ignorant ce qui se passait à son égard, alla se jeter aux pieds du Saint homme pour lui rendre grâces. Ainsi, pendant qu'un seul demande la guérison, la vie est accordée en même temps à un mort qui ne la demande pas et en faveur de qui personne ne s'intéressait. Le saint Prélat parut, en cette occasion, aussi grand que son Maître, dont l'ombre seule guérissait les maladies. Tous ceux qui assistèrent à cet événement rendirent à Jésus-Christ des actions de grâces et publièrent hautement ses louanges.

IV

Travaux des trois hommes apostoliques. — Mort de S. Eucher.

Cependant les trois apôtres prêchaient la parole de vie dans toutes les contrées de la Gaule-Belgique ; partout éclatait la puissance de leurs discours, ainsi que de leurs miracles. Ils éclairaient les aveugles, fortifiaient les faibles et les infirmes, ressuscitaient les morts, chassaient les démons et guérissaient toutes les maladies. Après que le B. Eucher eut pendant vingt-trois ans occupé le siége pontifical de Trèves ; — qu'il eût solidement établi et régularisé les institutions ecclésiastiques de cette ville, — et qu'il fût parvenu à une assez grande vieillesse, l'Ange du Seigneur lui apparut pendant la nuit, et lui dit :

— Eucher, vous avez fidèlement travaillé à l'accomplissement des commandements du Seigneur, vous avez vaillamment combattu pour sa cause durant cette vie : il est temps présentement que vous veniez jouir du repos qui vous a été promis, et que vous receviez enfin la couronne incorruptible que vos combats vous ont méritée.

La nouvelle que S. Eucher apprit par cette révélation, le combla de joie, et lui fit attendre et envisager sans effroi le moment de sa mort. Lorsqu'il vit que son dernier jour était arrivé, il assembla ses disciples et leur parla en ces termes :

— Je sais, mes bien-aimés, que je vais au plus tôt quitter ce monde, et payer la dette commune de la nature ; je vous prie donc de demeurer fermes dans la foi, inébranlables dans votre chrétienne espérance, d'entretenir au milieu de vous la véritable charité, et de ne jamais consentir dans la suite aux erreurs que propage le démon. La partie terrestre qui est en moi, confiez-la à la terre (après ma mort) ; quant à la partie spirituelle, honorez-la par des soins spirituels et par les prières des obsèques

Il dit en particulier au Bienheureux Valère :

— Je vous confie, très-cher frère, l'Epouse du Christ, son Eglise, celle qu'il s'est conquise par sa puissance dans ces contrées. Conservez-la vierge et pure de toute tache; ne souffrez point qu'aucune erreur, qu'aucune tromperie vienne la profaner durant les jours de votre vie : comme un fidèle et sage serviteur du père de famille, distribuez-lui largement le froment de l'Evangile. Soyez attentif à faire fructifier abondamment en vous les talents qui vous ont été confiés, afin qu'au jour où le Seigneur viendra demander compte de leurs talents à ses serviteurs, vous ne soyez point châtiés comme un serviteur infidèle et paresseux, pour avoir enfoui vos talents; mais que, au contraire, vous soyez heureusement introduit dans la joie du Seigneur pour avoir doublé le trésor que vous avez à faire valoir.

Pendant que S. Eucher parlait ainsi, tous ceux qui étaient présents virent tout à coup briller une lumière, semblable à celle de l'éclair, qui, pendant l'espace d'environ une heure, illumina toute la cellule. Le Saint, ayant fait ses adieux à ses frères, ferma les yeux et quitta ce monde, s'en allant plein de joie, avec la miraculeuse lumière, près de Jésus-Christ, le VI des Ides de décembre[1]. Ses disciples, à sa mort, célébrèrent ses obsèques, puis transportèrent son corps sacré dans l'Eglise qui est au midi de la ville, *extra muros*, et l'y ensevelirent au chant des hymnes et en versant de pieuses larmes.

V

Episcopat de S. Valère. — Sa Mort.

Après la mort de S. Eucher, le B. Valère lui succéda au siége pontifical, le remplit durant l'espace de quinze ans avec un succès éclatant, vivant dans la sainteté et prêchant aux peu-

[1] Sa fête est célébrée ce jour-là à Trèves. *Vide et Harigerum et Mss quædam et Brawerum.*

ples la parole du salut. Dans le temps de son ministère, il convertit au Seigneur un grand nombre de peuples, en opérant à leurs yeux une foule de miracles et de prodiges extraordinaires, et en les instruisant solidement dans la connaissance de la foi catholique. Il se livra même avec tant de zèle à la prédication de la parole du salut, que dès lors, dans la Gaule et dans la Germanie, les Chrétiens surpassaient en nombre les païens. Son enseignement plaisait tellement à chacun, paraissait si agréable, si plein de charme à tous ses auditeurs, que de toutes parts les populations accouraient pour l'entendre. L'éloquence coulait de ses lèvres comme le miel, et la foule brûlait du désir d'entendre ses discours.

Pour dire quelque chose de ses mœurs et de sa vie, elles étaient très-saintes. Sa pensée était toujours très-pure, ses paroles utiles et discrètes, ses actions irréprochables et vertueuses. Il semblait, par sa vie active et par sa compatissance pour son prochain, se rapprocher des autres hommes; mais il les surpassait tous par la sublimité de sa vie contemplative et intérieure. Fidèle imitateur des exemples de son maître, et docile à ses salutaires avertissements, il distribua abondamment à la famille du Seigneur le froment de la doctrine évangélique, et chaque jour, par des gains spirituels, il augmentait et multipliait les talents qui lui avaient été confiés.

Or, après être parvenu à une vieillesse vénérable, en allant ainsi de succès en succès, de progrès en progrès, il se trouva enfin arrivé au terme de sa course. Ce fut alors que durant une nuit, le B. Eucher lui apparut, et lui dit dans une révélation :

— Valère, mon vénérable frère, l'heure de votre délivrance est présentement arrivée; votre joyeuse et éternelle récompense vous est toute préparée. Voici que la porte du Royaume céleste s'ouvre pour vous : Dans cinq jours, à pareille heure, vous y entrerez au milieu des félicitations de la cour céleste, et éternellement vous vous réjouirez des biens dont le Seigneur

vous comblera. C'est pourquoi instituez à votre place Materne, notre collaborateur et le compagnon de nos combats. Avant le jour de votre trépas, faites-lui part de la visite que je vous aurai faite.

Il dit ces paroles, et se retira.

S. Valère se leva et ne tarda pas à communiquer cette révélation au B. Materne et aux autres frères qui se trouvaient présents; il les avertit avec un air plein de joie, que le jour de son trépas était proche. Le jour suivant, il éleva le vénérable Materne à l'épiscopat, et l'instruisit avec soin des devoirs de son ministère.

Dans le reste du temps, comme l'annonce de sa mort prochaine avait attiré une multitude de fidèles, il leur donna de salutaires avis, leur traça les règles d'une vie sainte, les excita à l'œuvre de leur propre salut, par des exhortations plus suaves que le miel et par des paroles touchantes, dictées par son cœur et par ses entrailles paternelles. Lorsque le cinquième jour commença à luire; il entra dans son oratoire, prit le Viatique qu'il avait lui-même consacré, puis, ensuite, étendant les mains, soutenu par les bras de ses Disciples, il rendit son âme au Ciel, le IV des Calendes de février (ou le 29 janvier.) Ses Disciples recueillirent son corps sacré et l'ensevelirent à côté de celui de S. Eucher, dans le même sépulcre, en célébrant les louanges de Dieu. La divine Providence voulut que ceux dont l'âme avait toujours été unie dans le Seigneur, ne fussent point séparés après leur trépas, mais que leurs corps sacrés fussent réunis dans le même tombeau.

VI

Episcopat de S. Materne. — Sa mort.

Après le décès de S. Valère, le B. Materne occupa le trône pontifical. Il parcourut les villes et les diverses contrées, prêchant constamment la foi de Jésus-Christ, exhortant tous les

hommes par de continuels avertissements à entrer dans la voie du salut. Chaque jour ses vertus éclatantes s'accroissaient, ses prodiges et ses miracles s'étendaient plus au loin avec la renommée. Plus la multitude des fidèles augmentait de jour en jour, plus il mettait de soin et de régularité à remplir le saint ministère qui lui était imposé. Quoique ce Saint fût d'une grande autorité et d'une sagesse consommée, il ne fit rien toutefois, ni arbitrairement, ni comme en vertu de son propre mouvement; mais, en tout, il agissait avec humilité et avec simplicité; il était abordable à tous ses inférieurs, parce qu'il était plein d'amour pour tous. En tout ce qu'il faisait aux applaudissements des hommes, il cherchait, non sa propre gloire, mais celle de Jésus-Christ. Parmi les différentes vertus dont il était orné, se faisait distinguer son extrême douceur; il consolait les affligés, nourrissait de ses biens les indigents, donnait des vêtements aux pauvres, rachetait les captifs, offrait l'hospitalité aux étrangers, faisait connaître avec bonté le chemin du salut à ceux qui étaient égarés, promettait aux âmes désespérées la clémence et le pardon, exhortait ceux qui couraient dans la voie des commandements divins à faire toujours de nouveaux progrès, pressait ceux qui restaient en arrière, et, tantôt par des enseignements, tantôt par des exhortations, tantôt par la patience, tantôt par son dévouement qui le portait à affronter les dangers, il procurait sans cesse à tous de pieuses consolations.

Ce fut en se livrant à ces occupations et à différentes bonnes œuvres qu'il parvint à une vieillesse sainte et honorée. Il avait été quarante jours dans le sépulcre; il fut autant d'années dans l'épiscopat. Ce Saint Homme avait coutume de visiter fréquemment, durant les nuits, le lieu où reposaient les corps des Saints; il y passait de longues heures en prières. Une nuit entre autres, comme il y célébrait selon sa coutume les louanges de Dieu vers le milieu de la nuit, il fut pris de sommeil, cessa un instant sa prière, s'assit sur un siége qui était à côté de lui,

puis, posant sa tête sur ses deux mains appuyées sur ses genoux, il céda un peu au sommeil : Aussitôt alors lui apparurent, dans une claire vision, S. Eucher et le B. Valère, le visage tout resplendissant de clarté ; leurs tiares pontificales et leurs autres ornements lançaient des rayons étincelants : l'un et l'autre portaient sur la tête des couronnes composées de roses et de lys, et d'autres fleurs odoriférantes, disposées avec un art merveilleux. Leur auréole glorieuse était semblable. Ils lui adressèrent ces paroles :

— « Voici, Matérne, que selon la promesse que nous vous « avons faite autrefois, nous venons pour vous visiter avant le « jour de votre trépas. Maintenant donc, réjouissez-vous et « soyez dans l'allégresse ; dans trois jours, vous quitterez ce « monde, et vous entrerez dans la jouissance des joies iné- « narrables du Seigneur. Voici l'incorruptible couronne qui « vous récompensera ; elle a été cueillie dans le jardin d'éter- « nelles délices, et Jésus-Christ, vous fait connaître par ses ser- « viteurs qu'elle vous est destinée ; les fleurs qui la composent « ne se flétrissent jamais ; jamais leur suave odeur ne dimi- « nue ; elle subsiste perpétuellement ; vous la posséderez sans « fin, après le terme de cette vie fugitive, et, en présence du « Roi des Rois, votre front en sera orné durant toute l'éter- « nité. »

Après avoir dit ces paroles, ils disparurent. — Comblé de joie de ce qu'il avait été honoré de cette vision, Materne appela aussitôt son serviteur, qui vint l'aider à retourner dans son appartement, et il fit part de ce qu'il venait de voir à ses Disciples les plus intimes. Le lendemain, il convoqua près de lui la multitude des fidèles, les avertit de persévérer avec soin dans l'intégrité de la foi, et il enflamma leurs cœurs du désir des choses célestes par des discours pleins de suavité. Pendant le jour il ne cessa de leur donner de salutaires avis, et il prolongea son discours exhortatif jusqu'à la huitième heure de la nuit suivante ; il passa le reste de la nuit à réciter avec les

fidèles des psaumes et des hymnes. Or, après le chant du coq, au moment où le jour était sur le point d'apparaître, une voix du Ciel descendit et se fit entendre distinctement de tous ceux qui se trouvaient dans l'appartement avec ces paroles :

— « Materne, homme chéri de Dieu, venez ! »

Le Saint ayant aussitôt entendu et compris cette voix, à laquelle il était déjà comme accoutumé, se tourna du côté des fidèles qui l'environnaient et leur dit :

— « Adieu, mes enfants, l'objet de mes plus chères affec-« tions, adieu ! car je vais vous quitter, je ne serai plus avec « vous dans ce monde ! »

Après avoir dit ces paroles, il reçut la communion sacramentelle, et rendit aussitôt sa sainte âme au Seigneur.

Alors les fidèles qui étaient présents, accomplirent à son égard les derniers devoirs d'humanité, rendirent les honneurs à son corps sacré, et l'ensevelirent près des restes de S. Eucher et de S. Valère, le XVIII des Calendes d'octobre[1].

CONCLUSION DE L'AUTEUR DE CETTE HISTOIRE.

Tels sont les faits historiques que nous avons trouvés çà et là écrits, au sujet de nos saints Pères, dans les Archives et les anciens Monuments de Trèves, après le sac de cette ville. Nous les avons recueillis avec soin et rédigés en un seul ouvrage, pour l'utilité de ceux qui les liront de notre temps et dans les

[1] Les peintres ont coutume de représenter saint Materne avec une église à trois tours, afin de rapeler que son diocèse comprenait primitivement les trois villes importantes de *Cologne*, de *Trèves* et d'*Utrecht*, qui, plus tard, à cause du nombre des chrétiens, devinrent autant de titres épiscopaux. Comme cet homme apostolique s'était associé aux 72 Disciples de Notre-Seigneur, on a dit qu'il faisait partie de leur bienheureuse compagnie.

âges à venir. Bien que ce livre ne contienne qu'un petit nombre des très-saintes actions de nos Pères dans la foi[1], nous devons croire toutefois que, durant leur vie temporelle, ils ont, par une grâce spéciale reçue du Seigneur, opéré une grande quantité de miracles, puisque maintenant encore, à la présence de leurs seules reliques, les prodiges n'ont point cessé d'éclater. En effet, à leur tombeau, les aveugles recouvrent fréquemment l'usage de la vue, les malades sont guéris, les démons sont chassés des corps qu'ils possédaient, les diverses infirmités du corps et de l'âme y trouvent un remède efficace, et quiconque y vient avec un pieux désir et avec une véritable dévotion, et y prie le Seigneur par le mérite de ces Saints, pour quelque nécessité que ce soit, non seulement il obtient l'effet de ses demandes, mais encore il a à se féliciter d'avoir obtenu d'autres grâces plus excellentes, que lui a accordées Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne, étant Dieu comme eux, dans tous les siècles de l'Eternité. Amen. [2]

[1] A cause du sinistre événement mentionné plus haut.

[2] Vide Martyrologia varia ; — Bedam, 1 *sept.* ; Baron. *ad Martyrol. rom.* ; Molanum, *in addit. ad Usuard.* ; Sur. *t.* 5, *vit. SS.* ; — Cl. Robert. *Gall. Christ., in serie archiepisc. colon. et Trevir.* ; Ribaden. *flor. SS.* 14 *sept.*

RÉFLEXION GÉNÉRALE.

L'Ecole, d'où sortirent les premiers hommes apostoliques, est le premier séminaire ecclésiastique, qui ait fourni au monde des prêtres de Dieu et des pasteurs des âmes. Comme cette sainte assemblée cléricale, réunie le plus souvent dans la célèbre maison de la montagne de Sion, était présidée, enseignée, dirigée et formée par le Fils de Dieu en personne, comme elle fut sanctifiée, éclairée et perfectionnée ensuite par la pleine effusion des grâces et des lumières du Saint-Esprit, elle est parvenue à un éclat si éminent de sainteté évangélique, qu'elle a été digne d'être proposée, durant tout le cours des siècles, comme un modèle accompli de perfection sacerdotale, à tous ceux qui aspirent au sublime état du ministère ecclésiastique. Dans tous ces hommes, qui avaient été formés par les mains divines du Christ, le Prince des Pasteurs, on voyait reluire dans un haut degré toutes les qualités qui doivent faire la parure indispensable des ministres sacrés, la science, la vertu, l'esprit de prière ou d'oraison, l'abnégation, la patience dans les persécutions, la pratique exemplaire de la parole divine, le zèle de la prédication et du salut des âmes.

Destinés à être les lumières du monde, ces hommes, après avoir été instruits par Jésus-Christ et avoir déjà reçu de lui les connaissances essentielles, telles que l'intelligence des Ecritures, et la doctrine du Testament Nouveau, prièrent encore, avec instance et persévérance, selon la recommandation

de leur Maître, l'*Esprit de vérité* de venir les éclairer plus parfaitement et de les remplir d'une science plus étendue et plus profonde. Ce fut par ces moyens que d'ignorants qu'ils étaient, ils devinrent éloquents, et capables de parler devant les rois, devant les plus célèbres Académies et de confondre les plus savants du siècle et les philosophes les plus fameux. Le Saint-Esprit leur avait enseigné toute la vérité : *Spiritus ille veritatis docebit vos omnem veritatem* [1]. Leur parole fut, dès lors, comme un sel divin, qui préserva de la corruption du péché les cœurs fidèles qui la reçurent et la conservèrent précieusement. Comme elle tirait sa vertu et sa force de l'onction du Saint-Esprit, elle ne demeurait point stérile; elle opérait partout la conversion des âmes et la réformation des mœurs.

C'est dans l'Oraison, c'est-à-dire, dans leurs intimes communications avec Dieu par le moyen de la prière, que ces premiers hommes apostoliques puisaient ces secours et ces lumières, qui les fortifiaient, les éclairaient, les embrasaient d'ardeur, en même temps qu'ils leur donnaient une puissance efficace, pour faire briller la lumière dans les âmes, pour les toucher, les transformer, les échauffer d'un feu divin. Ils priaient avec une foi pleine de confiance, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lui et en lui, unissant leurs prières avec celles de ce Médiateur Universel aux mérites de qui, Dieu le Père, accorde toutes les demandes. Ils se souvenaient en tout lieu de ces paroles du Sauveur[2] : MANETE IN ME, ET EGO IN VOBIS..... : *Demeurez en moi, et moi en vous. Comme la branche* (de vigne) *ne saurait porter de fruit d'elle-même et si elle ne demeure attachée au cep de la vigne; il en est ainsi de vous autres, si vous ne demeurez pas en moi. Je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits;*

[1] *S. Jean*, XVI, 13.
[2] *S. Jean*, XV, 4.

car vous ne pouvez rien faire sans moi. Sine me nihil potestatis facere. Ils se considéraient comme des instruments dans les mains du Christ, pour procurer le salut des âmes; et, dès lors, comprenant qu'ils ne pouvaient rien sans sa grâce et son concours, ils s'attachaient tellement à lui, que rien au monde n'était capable de les en séparer. De là, leur assiduité, leur ferveur et leur persévérance dans l'Oraison.

Ils étaient pleinement pénétrés de la grandeur incomparable de leur mission. Ils savaient qu'ils travaillaient pour la gloire du Fils de Dieu, c'est-à-dire, pour la plus belle de toutes les causes. Cette pensée les avait armés d'une patience solide, et d'un courage inébranlable dans toutes les épreuves. Leur cœur était brûlé du désir de rendre témoignage à un Chef si glorieux, suivant l'ordre qu'il leur en avait donné.

Et vos testimonium perhibebitis (de me), quia ab initio mecum estis[1].

Vous rendrez témoignage de moi, parce que vous êtes dès le commencement avec moi.

Eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa, et Samaria, et usque ad ultimum terræ[2] :

Vous serez mes témoins; vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.

La vue des grands prodiges de Jésus, les preuves multipliées de sa divinité, le pouvoir prophétique et le pouvoir miraculeux qu'ils avaient reçus de lui, les avaient pénétrés d'une foi si vive et si ferme en sa personne divine, qu'ils étaient transportés de joie toutes les fois que l'occasion se présentait de lui rendre ce témoignage par leurs souffrances, par leurs fatigues, par la grandeur du courage qu'il leur fallait déployer dans les persécutions et dans les opprobres, et

[1] *S. Jean*, xv, 27.

[2] *Act.* i, 8.

enfin, par l'effusion volontaire, libre, et généreuse de leur sang. C'est par un témoignage de cette nature, joint aux miracles, qu'ils opéraient en même temps au nom de Jésus-Christ, qu'ils ont attiré le monde à la foi évangélique.

Hi sunt qui viventes in carne, plantaverunt Ecclesiam sanguine suo[1].

« Voilà les hommes qui, durant leur vie temporelle, ont « planté l'Eglise et l'ont arrosée de leur sang! »

Ibant gaudentes a conspectu Concilii, quoniam digni habiti sunt pro Nomine Jesu contumeliam pati[2].

Ils sortaient de la présence des Juges, étant remplis de joie de ce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus.

Comme dans les promesses du Sauveur il n'y avait rien qui regardât les biens de la terre ou la félicité de la vie actuelle; — et qu'au contraire tout ne présentait à l'esprit qu'une perspective de difficultés et de maux sans nombre, — que des images de tristesse et de mort, conformément à ces paroles prophétiques :

Amen, amen dico vobis : quia plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit; vos autem contristabimini[3]*;*

En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous gémirez, vous autres, tandis que le monde se réjouira; pour vous, vous serez dans la tristesse.

Venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo[4].

Le temps vient, et quiconque vous fera mourir, croira faire une chose agréable à Dieu.

Il suit de là, que ses Disciples et ses premiers ministres n'espéraient obtenir de prix de leur travaux et de dédomma-

[1] *Offic. eccl. in festis omn. Sanct.*

[2] *Act.* v, 41.

[3] *S. Jean*, xvi, 20.

[4] *S. Jean*, xvi, 1,

gement du sacrifice de leur vie temporelle, que dans le royaume céleste de Jésus-Christ. Donc les preuves qu'ils avaient de la réalité et de la divinité des faits de Jésus étaient évidentes. Donc, le témoignage qu'ils ont rendu, devant l'univers, au sujet de ces faits, est sincère, est irrécusable, pour toute la suite des âges, et pour tous les lieux du monde.

Eritis mihi Testes... usque ad ultimum terræ!

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DES LXXII DISCIPLES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

S. Agabus..... 173
S. Alexandre..... 57
S. Abdias..... 210
S. Ammaon..... 272
S. Amplias..... 177
S. Ananias..... 45
S. Andronique..... 140
S. Antipas..... 35
S. Apelles..... 363
S. Archippe..... 202
S. Aristarque..... 187
S. Aristobule..... 435
S. Aristion..... 162
S. Artémas (*Voir la notice de S. Terentius ou Tertius*)..... 432
S. Azyncrite (*Voir la notice historique de S. Hérodion*)..... 314
S. Barnabé..... 10
S. Carpus..... 165
S. Clément, évêque de Sardes (*Voir la Notice historique de S. Apelles*)..... 363
S. Cléophas..... 409
S. Crescent..... 404
S. Epaphras..... 311
S. Epaphrodite..... 224
S. Evodius..... 220
S. Etienne..... 65
S. Héraste, évêque de Panéade..... 302
S. Hermas..... 308
S. Hermès, év. de Dalmatie (*Voir la Notice de S. Hérodion*). 314
S. Hérodion, évêque de Patras..... 314
S. Jason, évêque de Tharse..... 379
S. Jean l'Ancien..... 204
S. Jean-Marc..... 179
S. Jésus le Juste (*Voir la Notice historique de S. Terentius*). 432

S. Joseph le Juste..... 277
S. Jude-Barsabas (*Voir la Notice de S. Thaddée*)..... 250
S. Junias, évêque d'Apamée (*Voir la notice de S. Andronique*) 140
S. Lazare..... 230
S. Luc, évangéliste..... 281
S. Lucius, évêque de Laodicée (*Voir la Notice de S. Apelles*) 263
S. Lucius de Cyrène..... 296
S. Manahen..... 205
S. Marc, évangéliste..... 319
S. Martial..... 257
S. Matthias..... 280
S. Maximin..... 252
S. Mnason..... 138
S. Narcisse..... 274
S. Nathanaël..... 390
S. Nicanor..... 135
S. Nicolas..... 429
S. Patrobas..... 171
S. Olympas..... 185
S. Philologue (*Voir la Notice de S. Patrobas*)..... 171
S. Philippe, diacre..... 151
S. Phlégon, év. de Marathon (*Voir la Notice de S. Hérodion*) 314
S. Parménas..... 54
S. Priscus..... 196
S. Prochorus..... 414
S. Quartus, évêque de Beryte..... 207
S. Rufus (*Voir S. Alexandre*)..... 57
S. Silas..... 367
S. Siméon, *frère de Jésus*..... 189
S. Simon-Niger..... 148
S. Sosipâtre, évêque d'Iconium (*Voir la Notice de S. Jason*). 379
S. Stachys..... 145
S. Térentius ou Tertius..... 432
S. Thaddée..... 416
S. Timon..... 158
S. Tite..... 396
S. Tychique..... 394
S. Urbain..... 228
S. Valère..... 438
S. Zénas..... 299

Chaumont. — Imprimerie de Charles CAVANIOL.